MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL GRIOIS

1792-1822

PUBLIÉS PAR SON PETIT-NEVEU

Avec Introduction et Notes

PAR

ARTHUR CHUQUET, MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME PREMIER

AVEC UN PORTRAIT

Deuxième édition

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1909

Tous droits réservés

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL GRIOIS

LE GENERAL GRIGIS

HF.B
G8684m

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL GRIOIS

1792-1822

PUBLIÉS PAR SON PETIT-NEVEU

Avec Introduction et Notes

PAR

ARTHUR CHUQUET, MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME PREMIER

AVEC UN PORTRAIT

Deuxième édition

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1909

Tous droits réservés

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Published 20 January 1909.
Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March 3d 1905 by Plon-Nourrit et Cie.

NOTE DES HÉRITIERS

Les héritiers du général Griois auxquels il a légué ses *Mémoires*, respectant les sentiments qu'il avait exprimés en les écrivant, étaient décidés à ne pas les faire éditer.

Mais au moment où les questions militaires sont plus que jamais à l'ordre du jour et passionnent l'opinion, ils pensent faire œuvre utile en livrant à la publicité les souvenirs de leur ancêtre se rapportant à l'époque glorieuse du premier Empire.

En agissant dans un but patriotique, les descendants du général Griois rendent en même temps hommage à la mémoire et aux qualités du soldat.

Léon GRIOIS.

23 décembre 1908.

INTRODUCTION

J'avoue que, lorsque mes éditeurs me remirent entre les mains le manuscrit de ces *Mémoires*, je ne connaissais Griois que par une lettre de Courier, celle où Paul-Louis annonce de Milan, le 10 mars 1809, à Griois, major de son régiment, qu'il a donné sa démission. Griois ne fut général que sous la Restauration et en prenant sa retraite : les colonels d'artillerie avaient alors le privilège de se retirer avec le brevet honorifique de maréchal de camp s'ils comptaient dix années de service dans leur grade. Mais ses *Souvenirs* que nous publions tiendront une des premières places dans la grande collection de nos mémoires militaires. Sérieux, solides, sincères, ils ne sont pas dépourvus d'agrément ni même d'art, d'un art inconscient et naïf, et les lecteurs y trouveront à la fois divertissement et instruction.

*
* *

Griois a d'abord le mérite de ne pas viser aux grands récits et aux considérations élevées. Il ne veut

dire que ce qu'il a vu de ses propres yeux et ce qu'il sait. Il avoue même, et sans nul orgueil, sans nulle jactance, les folies auxquelles l'entraîna le démon du jeu : il avoue son impitoyable égoïsme durant la retraite de Russie et la « dégradation morale » où l'avait conduit la misère.

Il écrit avec simplicité. Pas d'apprêt ni de prétention. Si son style a des négligences et des répétitions, il a de la netteté, de la précision, de la fraîcheur. Griois n'est pas embarrassé de tenir la plume, non plus que de tenir l'épée. Fin, spirituel, sagace, il trouve souvent l'expression juste.

Il avait beaucoup de lecture et pendant l'été de 1813 il lit les livres de la bibliothèque du château de Klitschdorf. Il ne se souvient pas seulement des contes de La Fontaine et des « joyeuses polissonneries » de Casti : il rappelle les atrocités des guerres de religion que Monluc a narrées dans ses *Mémoires*.

Il aime les arts. Durant son premier séjour à Paris il se hâte d'aller voir dans la rue Saint-Jacques, à l'Église des carmélites, cette *Sainte Madeleine* de Le Brun qu'on regardait alors comme le plus beau tableau de l'école française (1). En Italie, il visite les musées et notamment à Florence la galerie des grands-ducs. Il nomme la basilique de Saint-Pierre de Rome le chef-d'œuvre des hommes. Après Waterloo, il se rend au Louvre pour jeter un dernier coup d'œil sur les toiles qui nous sont reprises par les étrangers, sur ces

(1) *Paris en 1790, Voyage de Halem*, par A. CHUQUET, p. 363.

trophées, dit-il, dont nos armes avaient enrichi la patrie.

Il aime la musique : il écoute volontiers à Bologne la Bertinotti : il fait le voyage de Plaisance à Reggio Emilia pour entendre le soprano Marchesi : « Ce n'est pas à tort, dit-il, que les Italiens revoient avec plaisir pendant des mois entiers le même opéra : plus on entend la belle musique, plus elle plaît sans fatiguer jamais. »

*
* *

C'est un observateur judicieux et pénétrant. Il peint les lieux, la nature, les mœurs, et il sait montrer les choses qu'il a vues, mettre en relief le détail intéressant. Son récit contient des pages particulièrement saillantes sur Perpignan et le Roussillon, sur l'île d'Elbe, sur l'Italie, sur Florence et Rome, sur Venise, sur Plaisance et Vérone. On le suit de bon cœur dans ses courses à travers la péninsule parce qu'il sent le caractère des paysages et leur genre de beauté, et on lira curieusement ses descriptions courtes et vivantes : Ferrare dont les rues ne présentent qu'une triste solitude : Frascati si délicieusement situé : le sauvage désert des Marais Pontins : la route de Fondi à Itri bordée de rochers escarpés et d'épaisses forêts : la magnifique contrée qui s'étend entre Itri et Mola di Gaeta : la Chartreuse de Saint-Elme : Naples où tous les visages respirent une insouciante gaîté : le Vésuve ; Pompéi et les collections de Portici : les villes

et les villages de la Calabre; Scilla où le bruit épouvantable de la mer s'engouffrant dans les flancs caverneux de l'écueil ressemble aux hurlements d'une meute en fureur; Reggio où les jardins parfument l'air de leur odeur. Il s'attache à décrire la Calabre : des rochers nus et rembrunis: des montagnes couvertes d'immenses bois de sapins et de chênes; de gras pâturages qui nourrissent du bétail à foison; toute sorte de grains dans la plaine; de gros oliviers ainsi que des orangers et des citronniers de vingt espèces différentes sur le penchant des coteaux. Certes, il n'a pas la sobre vigueur de Courier. Mais il rend bien la physionomie du pays. Le tableau qui s'offre à lui des hauteurs de la Corona est vraiment superbe : le rivage de Calabre, le canal du Phare où fourmillent des petits bateaux à voiles latines et les chaloupes canonnières qui transportent à Messine les Napolitains battus, la Sicile et ses montagnes revêtues de la plus riche verdure, un ciel pur, un soleil brillant, un air frais et embaumé, et l'idée d'arriver au terme du voyage et d'être « au fin fond de la botte », tout cela, dit-il, fait éprouver une sensation qu'il ne peut exprimer.

Griois ne se contente pas de mettre sous nos yeux les divers aspects de l'Italie et certains usages, certaines fêtes comme cette course des chevaux barbes qu'Horace Vernet « a représentée d'une manière si piquante et si vraie ». Il peint aussi l'Italie dans ses coutumes et ses habitudes. A propos des Calabrais, et comme s'il connaissait ce mot d'un ancien que la race

ressemble au pays et que tout ce que la terre produit est conforme à la terre elle-même, il remarque qu'ils ont je ne sais quoi d'âpre et de sauvage qui s'accorde parfaitement avec leur propre patrie. Il pousse plus loin : il étudie le caractère des Calabrais, non chez les paysans, non dans les grandes familles, là où règne soit une grande opulence soit une extrême pauvreté, mais chez les petits propriétaires qu'il juge superstitieux, pleins d'une foi ardente, patients, soumis aux événements, supportant le malheur avec un incroyable sang-froid. Il se moque de la noblesse italienne qui loge dans des palais où la misère s'étale à côté du luxe, qui veut avoir des équipages et qui s'impose les plus dures privations afin de faire chaque jour sa *trottada* dans un vieux carrosse attelé de rossinantes et précédé de coureurs affublés des plus sales oripeaux. Il n'a pas évidemment l'esprit de Stendhal, ses jolis aperçus, ses vues profondes ; mais il essaie d'entrer aussi avant que possible dans l'âme des Italiens et il note leur dévotion, c'est-à-dire l'exactitude qu'ils mettent à remplir quelques pratiques minutieuses et quelques sottes abstinences, et qu'ils allient fort bien avec une grande liberté de mœurs. Il note leur amour du plaisir : ils sacrifient tout au plaisir, étiquette, convenances, préjugés. Il note leur insouciante tranquillité, leur indifférence apathique, leur résignation qui touche au fatalisme : voyez-les jouer au pharaon : le visage d'un Français qui gagne ou qui perd décèle sa bonne ou sa mauvaise fortune : l'Italien reste impassible et suit chaque mouvement de carte sans une

parole, sans un geste qui indique la joie ou la tristesse.

*
* *

Ce qui importe dans les *Mémoires* de Griois, c'est l'histoire de ses campagnes. On y trouvera nombre de récits curieux et saisissants.

C'est ainsi qu'il raconte la prise de la redoute de Chévardino : la division Compans marchant avec ardeur contre les Russes, à la lueur du soleil couchant qui se reflète dans les fusils, dans les sabres, et toute l'armée suivant des yeux et saluant par des acclamations ces intrépides bataillons tout fiers d'être appelés les premiers à l'honneur de combattre.

C'est ainsi qu'à la veille de la Moskova il représente l'aspect du camp français : la joie tumultueuse qu'inspire la pensée de l'imminente bataille, les cris des soldats qui s'interpellent et les éclats de rire qu'excitent les joyeuses histoires des plus délurés, leurs réflexions plaisamment philosophiques sur les chances du lendemain, les feux innombrables qui brillent de toutes parts et qui donnent l'idée d'une fête, le bruit qui diminue peu à peu, les flammes de bivouac qui pâlissent, puis s'éteignent, et les hommes cédant au sommeil que beaucoup d'entre eux goûtent pour la dernière fois.

C'est ainsi qu'il décrit l'attaque de la grande redoute : il voit les cuirassiers de Caulaincourt partir au galop et il les accompagne de ses vœux, il voudrait

les aider de ses bras; eux, tournent la position et y pénètrent sous la mitraille soit par la gorge soit par les endroits où les terres éboulées dans le fossé facilitent l'accès; soudain le feu cesse, et les casques, les sabres de ces braves cuirassiers étincellent au milieu de la redoute. Elle est prise, et de tous côtés s'élèvent dans l'armée française des cris d'enthousiasme!

Cinq jours après la bataille, Griois entre au couvent de Zvenigorod et en quelques traits il représente l'édifice et ceux qui l'habitent : ces vastes bâtiments, bien que démeublés ou saccagés, ont encore dans l'ensemble un air de splendeur; les portraits des tsars de jadis garnissent une immense salle; leurs vêtements et leurs coiffures, qui varient comme les époques où ils vivaient, rivalisent de richesse, de singularité, et leurs longues barbes prêtent à plusieurs d'entre eux une expression vraiment extraordinaire: des moines sont restés dans le couvent, mais leur figure hâve respire la haine et le désespoir; ils passent, enveloppés dans de grandes robes bleues qui les font ressembler à des fantômes; ils fuient les regards des Français, et lorsqu'ils ne peuvent se soustraire à la vue des vainqueurs ils ne répondent à leurs questions que par le silence ou par un signe négatif.

Il narre d'une façon très vive, très animée la petite guerre de notre cavalerie contre les Cosaques : elle a vite fait de dissiper leurs nuées, mais ils reviennent sur un autre point pousser leurs hourras et brandir leurs lances; parfois s'engagent des duels, des combats singuliers; les Polonais se distinguent surtout

dans ces joutes qui rappellent les anciens tournois; ils ont les mêmes cris que les Russes, la même manière de se battre, et ils caracolent volontiers entre les deux partis.

* * *

Griois est d'ailleurs très exact. Ses *Mémoires* furent composés sur le tard : il les a commencés le 20 février 1827 et il les a terminés le 20 juillet 1831. Il les a donc écrits assez longtemps après les événements. Mais il avait conservé quelques carnets de route, et sa mémoire était excellente. Elle a naturellement des défaillances, particulièrement quand il retrace les débuts de sa vie militaire: toutefois, elle ne l'a que très rarement trahi: son récit est presque toujours d'accord avec les documents les plus sûrs.

Il aime trop le cotillon et partout où il passe il fait l'amour sans se soucier de la fidélité des femmes qu'il courtise. Lui aussi aurait pu porter avec lui ce que les soldats de la Grande Armée nommaient le *trophée*, la petite boîte qui contenait les portraits, les bagues, les cheveux de leurs maîtresses: combien de ces trophées restèrent ensevelis dans les neiges de Russie! La liste de ses conquêtes est infinie, et on ne saurait dire le nombre de ses intrigues et, selon l'expression du dix-septième siècle, la quantité d'embarquements où il s'est mis. Il a donné surtout dans les dames d'Italie, si faciles, si vives, si ardentes et qui ne partageaient pas, comme il dit, la haine que les maris avaient d'or-

dinaire pour les Français : il loue non seulement leur beauté, mais leur expansion et la franchise, l'énergie, la fougue de leur amour qu'aucune considération, qu'aucun obstacle n'arrête. Mais il n'a pas dédaigné les Allemandes : faute de grives, on prend des merles, et en un endroit de ses *Mémoires* il compare ainsi, non sans justesse, les unes aux autres : « Les Italiennes se livrent avec tout l'abandon de la passion ou du désir; les Allemandes s'abandonnent presque sans résistance et elles n'attachent pas plus d'importance aux faveurs qu'elles accordent qu'elles n'y prennent de plaisir : ce sont de véritables machines organisées. Quelle différence de leur léthargique jouissance à l'exaltation passionnée des Italiennes (1)! »

C'est pourquoi il raille superbement le *sigisbée* d'Italie qui n'est à ses yeux qu'un imbécile. Il espère que les fonctions de ce « malheureux esclave volontaire » ne sont pas purement honorifiques. Quoi! un homme se chargerait d'une chaîne aussi pesante sans la moindre compensation! » Pour une servitude, une adoration de tous les moments, il n'aurait pas un « faible dédommagement! » Et, fièrement, Griois déclare qu'il n'aurait jamais exercé ce métier de cavalier servant plus d'une semaine, même pour obtenir les bonnes grâces de la plus belle Italienne.

Des officiers français tel est le caractère

ou plutôt, tel était leur caractère. Tous ressemblaient alors à Griois et saisissaient avidement les occasions

(1) « L'Allemande, me dit un ami, est passive et ne sait pas dire non. »

de plaisir qui s'offraient comme d'elles-mêmes, car, témoigne notre auteur, à cette époque tout ce qui portait uniforme et moustaches trouvait faveur devant les femmes. Son ami Boulart ne dit-il pas que les officiers de ce temps-là menaient joyeuse vie et que leur philosophie était celle d'Épicure : « profiter du présent, puisque nous ne savons si nous serons demain »? Un autre camarade de Griois, le colonel Caumont de La Force, n'est-il pas un bon vivant qui prend toutes les femmes qu'il peut avoir, sans regarder à la qualité? Bourmont, que Griois connut à Glogau, ne lui vantait-il pas les délicates attentions de son hôtesse, dame d'un âge mûr, qui le pourvoyait de gentilles petites grisettes? En 1813, au fort de la guerre, nos officiers ne trouvaient-ils pas chez les Véronaises la plus tendre affection et d'Espinchal n'écrit-il pas qu'ils savouraient dans leurs moments de repos sur cette terre de prédilection toutes les douceurs du paradis de Mahomet (1)?

Pareillement, à Plaisance, Griois et les officiers de l'artillerie, Demanelle, Courier, Duchand, sont des coureurs de filles. Ils ont même, selon le mot de Griois, des aventures dignes des roués de la Régence, et Demanelle joue un très méchant tour à une demoiselle de la ville. Un soir, au lieu d'aller au rendez-vous, Demanelle y envoie Duchand, tout comme le Raphaël de Musset envoie l'abbé chez la Camargo, et lorsque la belle, qui remarque trop tard la supercherie, accourt

(1) *Mémoires* de Bourgogne, p. 227; de Boulart, p. 66; d'Espinchal, II, p. 215-217; cf. le *Journal* de Desaix, p. lxvi-lxxi.

lui reprocher sa trahison, il rejette, avec Griois et le sous-inspecteur Gomain, l'odieux de cette diabolique intrigue sur le capitaine Bailly (1).

Même, lorsque à Vérone il s'enflamme d'une grande et vraie passion pour la charmante Minerva Venturi, Griois ne se pique pas de constance. Il fait à Minerva, qui les ignore, toutes sortes d'infidélités. Et pourtant il adore Minerva; c'est la femme qu'il a le plus ardemment, le plus sincèrement aimée, et, s'il était resté à Vérone, il aurait peut-être fini par l'épouser, bien qu'à la pensée d'un engagement éternel il recule d'effroi, bien que souvent, dans la nuit, l'idée du mariage et des terribles devoirs qu'il impose le réveille en sursaut.

* * *

Tout cela n'empêche pas Griois d'être un excellent colonel. Il connaît les moindres détails de son métier: il n'ignore pas une seule des manœuvres d'artillerie et de cavalerie; il assiste quotidiennement au pansage: il inspecte fréquemment les chambrées: il sait le nom de tous ses canonniers: son régiment, que ce soit le 1er ou le 4e à cheval, est un des plus beaux et des mieux tenus qui soient.

Il est artilleur dans l'âme, et sur les champs de bataille il déploie une merveilleuse bravoure, soit qu'il riposte sans bouger au feu de l'artillerie ennemie, soit qu'il avance intrépidement de position en position.

(1) Cf. l'histoire d'une demoiselle de Belfort, racontée dans les *Mémoires* du marquis DE VALFONS, p. 19-24.

quelquefois jusqu'à une portée de mousqueton des tirailleurs russes ou autrichiens.

Il a été le digne second des « grands artilleurs » de la Révolution et de l'Empire, et la plupart paraissent dans ses souvenirs.

La Martillière, actif, vaillant, infatigable, doué d'un tempérament de fer, capable au plus haut degré, mais égoïste, hargneux, dur, jouissant du mal d'autrui, et trahissant par ses formes acerbes, par son sourire sarcastique, par le mauvais regard de ses yeux embusqués sous d'épais sourcils, par la féroce malignité des traits de son visage, les instincts d'une âme profondément méchante : c'est le seul homme pour lequel Griois ait jamais eu de la haine.

D'Anthouard, aimable, adroit, fin, un peu verbeux, parlant bien, mais parlant beaucoup, revenant difficilement de ses premières impressions, gravement blessé dans la retraite de Russie et devant son salut à sa tranquillité d'âme, celui de nos généraux d'artillerie qui, sous la Restauration, a, selon Griois, le plus de mérite.

Lariboisière, doux, bienveillant, et qui par ses talents et son expérience méritait d'être premier inspecteur général.

Sorbier, véritable homme de guerre, mais trop prévenu en faveur de l'artillerie à cheval, dont il commandait une compagnie au commencement de la Révolution.

Eblé qui montra au passage de la Bérézina tant de vigueur et d'énergie, mais qui n'est plus que l'ombre

de lui-même, lorsque Griois le rencontre à Gumbinnen, et qui succombe bientôt à la fatigue : « exemple frappant de ce que peuvent les souffrances et les privations sur les caractères les plus fermes et les corps les plus robustes. »

Lacombe Saint-Michel qui sait payer de sa personne, mais qui, bien qu'il crie beaucoup, n'a pas la force de se faire obéir.

Dulauloy, aimable et spirituel, quand il veut, tout comme Lacombe Saint-Michel, mais comme lui très mauvais chef, trouvant moyen d'empêcher ce que Lacombe a décidé, devenant à l'étonnement de tout le monde commandant de l'artillerie de la garde, — car, dit Griois, il était le dernier que les officiers du corps auraient nommé (1), — évitant le danger, disant après Dresde qu'il n'a pu quitter l'Empereur, et, à Leipzig, tournant bride dès que tire l'ennemi, négligeant en 1814 les intérêts de l'arme pour les siens propres.

Drouot seul manque dans cette galerie des généraux d'artillerie; Griois le cite, le mentionne; mais, s'il ne le dénigre pas, comme a fait Pion des Loches, il ne lui décerne pas la moindre louange, n'accole à son nom aucune épithète.

D'autres artilleurs de moindre réputation défilent devant nous :

La Salette qui n'avait rien de militaire ni dans l'es-

(1) Est-ce à Dulauloy que pensait Balzac, lorsqu'il dit dans son *Histoire des Treize*, à propos de Montriveau, que « les officiers parvenus au généralat ne furent pas toujours les sujets les plus remarquables de l'armée, parce que, médiocres, ils donnaient peu de craintes à Napoléon? »

prit ni dans la tournure : une douceur pateline, des façons efféminées, un piètre physique ;

Allix dont Griois loue les talents et la fermeté ;

Simon de Faultrier, brave, mais faible et minutieux ;

Muiron, l'aide de camp de Bonaparte, fort joli garçon, gai, franc, étourdi (1) ;

Desvaux qui commanda l'artillerie de la garde à Waterloo, plus froid, plus réfléchi que Muiron, plein de douceur et d'aménité ;

Demarçay, distingué, instruit, mais qui dans le service avait l'humeur difficile et des façons rudes et même malhonnêtes ;

Ferveur que l'armée du Rhin avait surnommé le capitaine Mitraille et qui ne devait sa réputation de crânerie qu'à sa jactance et à ce qu'on appelait la « blague militaire », car il n'avait ni instruction, ni caractère ;

Buchet, très estimable, très expérimenté, mais si timide qu'il osait à peine regarder les soldats qu'il inspectait ;

Ruty, méticuleux, paperassier, poussant à l'excès l'esprit de surveillance et de détail ;

Faure de Gière, excellent camarade et le meilleur des hommes, mais qui manquait d'aplomb et qui prêtait quelquefois au ridicule ;

Le colonel Cottin, presque grotesque par ses emportements malencontreux et par les gestes désordonnés

(1) « Sa charmante figure, qui l'occupait à peu près exclusivement, n'annonçait assurément pas un homme que dût un jour remarquer Napoléon. » (*Mémoires d'une inconnue*, p. 55.)

dont ses deux bras, semblables à deux télégraphes, accompagnaient chacune de ses paroles furibondes, mais bon compagnon, plein de courage et qui, malgré la toux continuelle qui lui déchirait la poitrine, malgré le sang qu'il crachait à pleine bouche, résista en 1812, grâce à l'énergie de son âme, aux fatigues et aux dangers de la retraite.

*
* *

Mais suivons Griois dans le cours de sa carrière et, pour ainsi dire, chapitre par chapitre; résumons, apprécions, critiquons son récit; voyons rapidement ce que ses Mémoires contiennent d'intéressant et de neuf.

Après avoir terminé ses études au collège de Besançon, il résolut d'entrer dans l'artillerie et pour mieux se préparer au concours de l'École de Châlons (1), il vint à Châlons même prendre des leçons particulières. Il passa ses examens au mois de mars 1792 devant le célèbre Laplace, et il ne dit pas s'il fut aussi profondément ému que Marmont en approchant du tableau noir. Marmont assure qu'il pensait avec angoisse que son avenir dépendait de cette épreuve, qu'il ne voyait pas sans trouble les regards des assistants se fixer sur lui et que Laplace, grave, triste, sévère, vêtu de noir, lui semblait imposant. Quoi qu'il en soit, Griois fut reçu le 26e sur 47 : Mossel était le 14e; Mar-

(1) Créée par le décret du 16 décembre 1790, l'Ecole avait été établie à Châlons-sur-Marne le 17 août 1791.

mont, le 20e; Allix, le 21e; Duroc, le 29e; Desvaux, le 30e; Foy, le 32e; Aubry, le 36e; Demarçay, le 42e; Muiron, le 47e et dernier.

Brillante promotion certes et qui présente des noms glorieux. Croirait-on pourtant que la plupart de ces jeunes gens étaient royalistes et qu'une douzaine d'entre eux émigrèrent?

Mais deux de leurs chefs, le sous-directeur de l'École, Tardy de Montravel, et le capitaine du Hamel leur avaient donné l'exemple (1). Le fils de Tardy, élève à l'École, envoya sa démission le 1er août au directeur, M. d'Agoult, en assurant que sa vue était affaiblie et sa poitrine attaquée, et, le 4, il s'éloignait après avoir écrit que son père voulait qu'il partît tout de suite. Il passa huit ans sur le sol étranger et il s'estima heureux, en 1801, de rentrer au service de la France comme sous-lieutenant à l'École de Metz, comme le dernier de ce corps des officiers d'artillerie dont Marmont, son camarade, était maintenant le premier (2).

Marmont, du reste, bien qu'il n'ait pas émigré, confesse qu'il avait alors la religion de la royauté, qu'il déplorait l'avilissement de la couronne, que les excès de la Révolution lui faisaient horreur; il adressait à sa mère après le 20 juin une lettre qui respirait l'indignation la plus profonde contre les auteurs de cette journée, et peu s'en fallut qu'il ne rejoignît l'armée des princes.

(1) Le ministre agrée la démission de Tardy et de Du Hamel le 26 juillet 1792, mais ils avaient déjà émigré.

(2) C'est Marmont qui, assez vaniteusement, fait cette remarque au IVe livre de ses *Mémoires*.

Duroc donnait sa démission le 22 août et la réitérait le 25, malgré d'Agoult qui la refusait et qui regrettait le départ d'un élève si studieux et si sage. Il allait assister au blocus de Thionville dans les rangs de l'armée des princes; puis, après la débâcle, il rentrait à l'École — à la date du 1er mars 1793 — prétextant qu'il avait vaqué à des affaires de famille, produisant un certificat de complaisance qui attestait sa résidence en France et son service de garde national à Pont-à-Mousson, et toutefois, dans le particulier, avouant, selon le mot de son patron La Barolière, qu'il avait fait comme les autres et qu'il n'était qu'un étourdi qui ne voyait pas plus loin que son nez (1).

De même, l'auteur de ces *Mémoires*. Son père, premier secrétaire et subdélégué général de la province de Franche-Comté, touchait de ce chef une pension de 2,400 livres que la Révolution réduisit au tiers, et il était royaliste de cœur et d'âme. Son frère aîné, Lolo, employé dans les fermes, avait émigré pour être officier dans la légion de Mirabeau, et il périt le 13 octobre 1793 à l'attaque des lignes de Wissembourg. En revanche — mais qui ne sait combien les familles étaient divisées, séparées par la différence d'opinions (2)? — le frère cadet, Sophie, patriote déterminé,

(1) A. Chuquet, *la Jeunesse de Napoléon*, II, p. 171.

(2) Aux deux Griois ou plutôt aux trois Griois peuvent s'ajouter d'autres exemples. Sophie et Charles Griois demeurent en France pour servir la Révolution, et Lolo part pour la combattre. Desaix s'attache au nouveau régime et ses deux frères s'enrôlent sous l'oriflamme des lys. Bosquillon de Bouchoir fait toutes les campagnes de l'émigration, et son frère, toutes celles de la Révolution, et, en 1808, l'un et l'autre se retrouvent dans le même régiment westphalien. Théodore de Hédouville passe les Pyrénées et son frère, qui reste sur le sol natal, devient chef d'état-major

allait à l'armée du Nord, en qualité d'agent du conseil exécutif, accélérer le versement des subsistances et devenait commissaire des guerres de la République. Notre Griois désirait suivre l'exemple de son aîné; sa jeune tête s'exaltait et il ne pensait plus qu'à franchir la frontière et à rejoindre les princes sur le Rhin; l'émigration lui semblait un voyage de quelques semaines, suivi bientôt d'une rentrée triomphante en France. S'il avait eu de l'argent, il serait parti. Par bonheur, sa bourse était vide.

L'École de Châlons fut donc en proie, tout comme la Législative, comme l'armée, comme la France, aux querelles politiques. La plupart des élèves tenaient pour la monarchie; ils écrivaient *Vive le roi* sur les murs et, au théâtre, ils saisissaient avec empressements les allusions ou, comme on disait, les applications, et saluaient par des marques bruyantes d'approbation les passages où il s'agissait de l'amour du peuple pour son souverain. Mais plusieurs, Foy, Demarçay, Aubry, Mossel, Choppin, enragés jacobins, s'étaient affiliés au club et, selon le mot de Marmont, ils y passaient leur vie. Singulière façon de préparer l'examen de sortie! Aussi les Châlonnais

de Hoche. Tous les Faultrier, Philippe, François, Simon, Casimir, se rallient à la République; le plus jeune, Benjamin, rejoint l'armée de Condé. Claude-Joseph de Malet donne sa démission pour se dévouer à la cause des Bourbons, tandis que son frère, lieutenant-colonel des volontaires du Jura, défend la frontière de l'Alsace. Bouvier de Cachard émigre avec deux de ses frères, et deux autres frères, dans le camp opposé, tombent, l'un à Trafalgar, l'autre à Sainte-Euphémie, au pouvoir des Anglais. Lacombe Saint-Michel siège à la Législative et à la Convention, et son frère cadet se signale à toutes les affaires dans les rangs des Condéens. Cf. A. CHUQUET, *la Jeunesse de Napoléon*, II, p. 191-192.

étaient-ils irrités contre l'École, qu'ils regardaient comme un repaire d'aristocrates. « Elle excite, écrivaient les commissaires de l'Assemblée nationale, des plaintes universelles dans la ville », et ils s'indignaient que des jeunes gens, instruits et nourris aux frais de la patrie, ne fussent occupés que des moyens de la déchirer; ils demandaient avec instance que la partie la plus importante de l'examen, celle qui garantissait le civisme des candidats, ne fût plus désormais une formalité dérisoire (1).

Un jour, Marmont se vit attaqué dans la rue et menacé d'être mis à la lanterne. Il dégaina et, avec plusieurs de ses camarades qui lui prêtèrent assistance, il battit en retraite, l'épée au poing, sur le quartier.

Une autre fois, après le 10 Août, les démocrates de l'École s'avisèrent, pour faire pièce aux royalistes, de chanter des chansons aristocratiques à la fenêtre d'une chambre qui donnait sur la rue. Des volontaires et des hommes du peuple s'attroupèrent devant l'établissement, et ils auraient enfoncé les portes si les officiers municipaux n'avaient calmé les esprits exaspérés. Mais d'Agoult dut consigner les élèves, et le ministre, averti, ordonna de les renvoyer dans leurs foyers : ils attendraient chez leurs parents l'ordre de rejoindre le régiment. Ce fut alors que Marmont, follement épris d'une jeune dame de la ville, refusa de quitter Châlons; il fallut que son père vînt le chercher, l'entraîner, l'arracher à son amante qui, au dernier instant, et lorsque

(1) Etienne CHARAVAY, *Correspondance* de CARNOT, I, p. 151.

Marmont montait en voiture, accourut tout en larmes dans la cour de l'auberge lui dire un éternel adieu.

Griois, heureux de n'être resté que sept mois à l'École (1), avait gagné Paris où se trouvait son père. C'était à la fin d'août et il vit les volontaires s'enrôler à l'envi, et, parmi eux, nombre de jeunes gens en habit de ville qui semblaient aller au bal et non à la frontière. Il loue justement ce patriotique enthousiasme : « Cet amalgame d'hommes couverts de haillons et d'autres élégamment vêtus, dit-il, n'avait rien que de grand et de sublime. » Mais au soir du 2 septembre il apprit les massacres, — tout comme Thiébault qui ne sut l'affreuse nouvelle qu'à 5 heures, chez un traiteur du Palais Royal (2), — et le lendemain, sous ses yeux, passaient les égorgeurs de Bicêtre, armés de sabres et de gros bâtons teints de sang. Ce spectacle le dégoûta de Paris, et avec sa famille, il regagna précipitamment Besançon.

*
* *

Nommé second lieutenant au 4e régiment d'artillerie, il se rendit à Grenoble, et ce fut là qu'il apprit l'exécu-

(1) On a donné p. 18, note 1, des *Mémoires*, le classement d'entrée des élèves de la promotion de Griois; nous donnons ici le classement de sortie ou la liste des élèves promus au grade de second lieutenant, à dater du 1er août 1792 : 1. Lafitte. 2. Mengin. 3. Marmont. 4. Bernard. 5. Bertin. 6. Loiseau. 7. Maillot. 8. Taillefer. 9. Aubry. 10. Foy. 11. Broval. 12. Gautier. 13. Desvaux. 14. Lalance. 15. Griois. 16. Muiron. 17. Barris. 18. Le Duc. 19. Mossel. 20. Choppin. 21. Demarçay. 22. Bicquilley. 23. La Chapelle. 24. Barril. 25. Boucher. 26. D'Aboville. 27. Morial. 28. Grosset. 29. Martin. 30. Bouchotte. 31. Allix. 32. Forno.

(2) Thiébault, *Mémoires*, I, p. 318.

tion de Louis XVI. Son exaltation royaliste était tombée; mais, ainsi que ses camarades Desvaux, Lalance et Muiron, il ne put réprimer un sentiment d'indignation et de douleur.

Après s'être exercé rapidement aux manœuvres de l'arme, il rejoignit sa compagnie au mois de mars 1793 à Perpignan. Il nous raconte ce qu'il a vu de la guerre dans les Pyrénées-Orientales et en Catalogne. C'est dans cette partie de son ouvrage qu'il a commis le plus d'erreurs. L'époque était déjà fort loin de sa mémoire; il a été malade la moitié du temps: il n'a pas assisté de très près aux événements. Il ne retrace donc pas exactement la composition de l'armée. Il prétend que les généraux de la Révolution portaient des épaulettes de laine et le bonnet rouge (1). Il juge trop sévèrement Dagobert. Il confond certains faits et il place la victoire de Peyrestortes, qui date du 17 septembre, après la suprême reculade de l'armée, qui date du 21 décembre. Il croit que Dugommier entreprit d'assiéger Roses. Mais il dépeint avec vigueur l'indiscipline et le désordre de cette armée que l'amour de la patrie et la passion de la liberté enflammaient pourtant d'une fièvre belliqueuse et d'une impétueuse audace : « Il y avait alors dans les âmes, écrit Griois, de généreux sentiments, les sentiments qui produisent les grandes choses et enfantent les prodiges, l'élan, l'union des volontés, l'abnégation. » Son récit de la

(1) Houchard eut un jour cette faiblesse à l'armée du Nord; mais nous ne croyons pas que les généraux de l'armée des Pyrénées-Orientales aient jamais porté les épaulettes de laine et le bonnet rouge.

déroute de Céret et de celle du Mas-Deu, net, clair, semé de traits pittoresques, nous fait comprendre la plupart des circonstances de ces deux combats. Il donne de curieux détails sur le représentant Milhaud qui emprisonne son rival Romiguières, épouse la belle et riche Marianne Lignières et achète à un kilomètre de Bonpas le mas qui se nomme encore le mas Milhaud. Il voit à Perpignan quelques scènes de la Terreur, la fête de la Raison, une femme remplissant les fonctions du bourreau, et il entend au club le fougueux général Peyron et l'adjudant général Duphot au beau visage, à l'organe sonore et au langage exalté. Il a connu Mirabel, le général le plus populaire de l'armée des Pyrénées-Orientales en 1794, ce Mirabel que les indigènes appelaient le général Moustachou à cause de ses moustaches, que les représentants admiraient pour son courage et que ses soldats pleurèrent d'une si naïve et touchante façon (1). Il a connu Dugommier et, selon l'usage du temps, il l'a tutoyé ; mais il rougissait de tutoyer cet homme dont la tête blanchie et le grand caractère imposaient le respect. Il a partagé le frugal repas du général à la veille de la bataille de la Montagne Noire sous un rocher de Darnius et il se rappelle qu'après le repas, Dugommier, pensif et mélancolique, se retira dans le fond de la grotte devant un foyer à demi éteint. Il était le lendemain au sommet de la Montagne Noire lorsqu'un obus frappa Dugommier en pleine poitrine, lorsque le représen-

(1) A. Chuquet, *Dugommier*, p. 207.

tant Delbrel dit aux officiers qui se lamentaient que la France faisait une grande perte, mais que la bataille n'était pas gagnée, qu'il fallait penser à la patrie et que servir la patrie c'était venger Dugommier, lorsque l'héroïque conventionnel écrivit sur ses genoux le billet qui donnait à Pérignon le commandement provisoire de l'armée et le lut à son entourage aux cris de *Vive la République*. Il a fait le siège de Roses sous les ordres de ce Salva dont Courier se moque si plaisamment dans ses *Lettres d'Italie*. Il assure que la paix de Bâle fut signée à propos, que l'armée était réduite par les maladies, que les bataillons ne comptaient plus qu'une centaine d'hommes, pâles, débiles ou convalescents.

* * *

Si Griois n'avait pas interrompu son service, il aurait été, comme ses camarades de promotion, comme Allix, Aubry et Desvaux, — à moins que la mort ne l'eût frappé en Italie ou en Égypte, — général de division à la fin de l'Empire. Mais il était malade : il eut congé sur congé ; il guérit, et il s'amusa, et, pour s'amuser encore, il donna sa démission au mois de janvier 1797. Il regretta bientôt d'avoir quitté l'armée. Il dut être caissier dans les bureaux de son père devenu payeur du département du Doubs. Il dut, après le 18 Fructidor, accompagner à Paris son père destitué. Il dut accepter un petit emploi à la Trésorerie. Et pourtant, il menait la vie la plus dissipée. Il

allait dans le monde et il connut Mme de Vienney et la fille du célèbre d'Arçon, cette Mme de Vaudey qui fut dame du palais et maîtresse de Bonaparte. Il courait les lieux publics, les bals, les banques du Palais-Royal : il avait la passion du jeu, et il perdit, gagna, reperdit tout ce qu'il avait. Alors, et plus que jamais, il se reprocha d'avoir pendu l'épée au croc et à deux reprises il tenta de rentrer dans cette carrière des armes qu'il avait si légèrement abandonnée. Heureusement, à la fin de 1799, eut lieu un dîner de « labadens », un dîner qui réunissait les élèves des trois premières promotions de l'École d'artillerie de Châlons. Il y rencontra Marmont, et Marmont, alors tout-puissant, Marmont, général et conseiller d'État, apostilla de bonne grâce une pétition de Griois au consul Bonaparte.

Le 2 mai 1800, Griois était « réhabilité à son grade et à son rang », rétabli à son 4e régiment en qualité de capitaine en second, et il recevait l'ordre de rejoindre à l'armée de réserve l'état-major de l'artillerie. Il était fou de joie, comme Beyle-Stendhal qui, au même moment, ainsi que Griois, se dirigeait vers l'Italie par Genève et Lausanne (1). Mais tandis que Stendhal se rendait tout droit à Milan, Griois, adjoint du colonel Allix, restait au Saint-Bernard pour faire passer la montagne au canon, et il retrace avec détail les moyens qui furent employés pour le transport des pièces.

(1) A. Chuquet, *Stendhal-Beyle*, p. 44.

Il entra dans Milan quelques instants après le vainqueur de Marengo. Le spectacle qu'offrait la ville était magnifique et vraiment imposant : le peuple remplissait les rues et son enthousiasme touchait au délire; au soir, la cité fut illuminée; la plus petite fenêtre avait son lampion, et de tous côtés retentissait le cri sincère et qui partait du cœur : *Vivent les Français!* Le lendemain, Griois vit Bonaparte pour la première fois. Il était allé rendre visite à Duroc, son ancien camarade, au palais de l'archiduc; il rencontra le consul, qui lui demanda ce qu'il désirait, lui indiqua la chambre de Duroc et l'interrogea sur ses services.

Nommé après la paix capitaine en premier, Griois tint garnison à Brest, à Grenoble, à l'île d'Elbe. Il était à Brest sous les ordres de Bernadotte et il le montre passant les troupes en revue, parlant à tous, aux officiers et aux soldats, prodiguant les compliments et les phrases ampoulées, bref, « le type du blagueur gascon. » A l'île d'Elbe il vit les généraux Rusca, Alméras et Lemaire dont il trace un crayon aussi ressemblant que rapide. Rusca n'est que brave, et par la mine, la tournure et le jargon, il tient plus d'un marchand d'orviétan que d'un officier général. Alméras semble toujours en colère: il crie et jure sans cesse; dans le fond, c'est le meilleur homme du monde et un ami de la joie. Lemaire, nul et prétentieux, fait répéter aux tambours les différentes batteries et prend lui-même les baguettes pour donner à la fois l'exemple et le précepte.

En juin 1803, Griois était premier chef d'escadron

au 1er régiment d'artillerie à cheval qui stationnait à Plaisance. Quelques mois plus tard, en décembre, il recevait sa nomination de major. Il n'avait que le colonel au-dessus de lui, et il eut successivement trois colonels, d'Anthouard, Baltus, Raffron de Val. Mais d'Anthouard était aide de camp du prince Eugène, vice-roi d'Italie: Baltus et Raffron ne quittèrent pas les état-majors; de fait, Griois commanda le régiment.

* * *

Les années qu'il a passées à Plaisance sont peut-être les plus heureuses de son existence, et les pages qui retracent son séjour dans cette ville, les plus brillantes et les plus lumineuses du livre, celles où il ressaisit au mieux dans leur vivacité et leur éclat ses impressions d'alors.

Il y connut, outre d'Anthouard, plusieurs hommes remarquables, Prost, Demanelle, Duchand et Courier.

Prost devint général de brigade en 1811 et prit sa retraite dès 1813. Grand, fort, superbe, plein de bravoure, bruyant, jactancieux, excellent officier sur les champs de bataille, très mauvais major et colonel, il n'avait pas la fermeté qu'exige le commandement d'un régiment. Mais c'était, au fond, un bon camarade et un excellent homme. Griois le remplaça comme major et le revit plus tard à Frascati : il vivait maritalement avec une jeune Italienne, et Griois, de son œil perçant, remarqua bientôt que Prost parta-

geait les faveurs de la dame avec un fourrier du régiment, son secrétaire.

Demanelle, qui n'avait que vingt-huit ans, était colonel du 2e régiment à pied, et, malgré sa jeunesse, il avait réorganisé par sa vigueur et son habileté une troupe qui, avant son arrivée, manquait de discipline et de tenue. C'est lui qui, suivant Courier, lorsqu'il fallut transformer le consul en empereur, affirma son dévouement à la personne de Bonaparte et l'enthousiasme de ses officiers qu'il ne prit pas la peine d'assembler et de consulter. Léger et dévoré d'amour-propre, il était franc, généreux, désintéressé, capable des sentiments les plus nobles, plein de talents, et, s'il avait vécu, il aurait promptement conquis les tout premiers grades. Il mourut misérablement : il reçut au combat de Caldiero une blessure à la main droite : il revint se faire soigner à Plaisance ; il fut attaqué du tétanos et il expira dans les bras de Griois.

Duchand, le futur général de division, alors lieutenant au 1er régiment à cheval, étourdi, téméraire, doué de talents agréables, gai, spirituel, caustique et prenant volontiers un ton de persiflage, élégant, svelte, bien découplé, faisait, selon l'expression de Griois, valoir ces avantages par beaucoup de suffisance et par une assurance imperturbable. Aussi, lorsqu'il fut officier d'ordonnance de Napoléon, il plut à Pauline Borghèse (1).

Les pages que Griois consacre à Courier compte-

(1) Cf. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, VII, p. 378-384; VIII, p. 329.

ront parmi les plus précieuses de ses *Mémoires*. Le colonel Noël, qui fut adjudant-major au 1er régiment d'artillerie à cheval, regarde Courier comme un médiocre officier et assure qu'il n'était pas militaire du tout, qu'il s'absorbait dans ses bouquins grecs (1). « D'Anthouard, dit Noël, me chargea de lui apprendre la théorie des manœuvres de cavalerie et je ne pus lui faire entrer dans la tête les premiers éléments. » Griois reconnaît de même que Courier maniait fort bien sa monture, mais qu'il était, « comme militaire, absolument nul », qu'il ne pouvait se plier à l'exactitude et à la routine du métier. Il le juge journalier, inégal, fantasque. Tantôt Courier se montrait très aimable, sa conversation fourmillait de piquantes saillies, et Noël le trouve excellent homme et exempt de pédantisme. Tantôt il avait l'humeur sombre et ce Courier, si sympathique la veille et si avenant, éclatait en sarcasmes et en amères reparties. Il portait dans ses goûts et ses manières l'originalité de son esprit et Griois le soupçonne d'affectation. C'est ainsi qu'il montait ses chevaux avec une simple chabraque et un bridon. Économe jusqu'à l'avarice, il devenait par instants extrêmement prodigue. Quelquefois trop recherché dans sa mise, il était ordinairement négligé, malpropre; sa chambre offrait l'image du plus sale désordre; des bottes de paille étendues sur le plancher et une couverture, voilà son lit, et c'était là qu'au milieu de livres et de papiers il travaillait toute la matinée (2).

(1) *Souvenirs militaires d'un officier du Premier Empire*, p. 32.
(2) Les sœurs de son camarade Corancez l'ont connu dans sa jeunesse. Il

Griois confirme d'ailleurs les anecdotes racontées par les biographes du mordant écrivain. Courier lui a narré souvent et de façon très plaisante comment, pour l'amour du grec, il resta dans Rome au mois de septembre 1799, après le départ des Français. Pareillement, Griois sait que Courier reprit du service en 1809, rejoignit l'état-major d'artillerie de la Grande Armée à la veille de Wagram, et rebroussa chemin sur-le-champ parce que Lariboisière lui refusait cheval et argent. Il sait que Gassendi ordonna d'arrêter Courier comme déserteur, mais que Sorbier, qui pourtant n'aimait pas Courier, l'avertit à temps.

Lorsqu'il parle ainsi de Paul-Louis, Griois n'avait pas encore lu les *Lettres de France et d'Italie* qui ne parurent qu'en 1828 (1). Autrement, il n'eût pas manqué de dire qu'une de ces lettres lui était adressée, celle qui commence de la sorte : « Ma foi, mon major, je vous quitte, et c'est à regret en vérité! » Surtout, il n'eût pas manqué de citer la célèbre lettre de mai 1804 où Courier écrit que les officiers du régiment ont fait un empereur. Le colonel Noël la mentionne dans ses *Souvenirs militaires* en ajoutant que Courier rend un compte assez exact de la réunion. « D'Anthouard — — lisons-nous dans Courier — d'Anthouard nous assemble et nous dit de quoi il s'agissait, mais bon-

était, dit l'une (*Mémoires d'une inconnue*, p. 55), « laid, bizarre, maussade souvent, mais laissait déjà voir cet esprit supérieur, qui depuis a jeté tant d'éclat. Il était fort épris de ma sœur, à laquelle il déplaisait fort; elle le trouvait laid, grognon, négligent de sa personne jusqu'à la malpropreté. »

(1) Griois a écrit ses pages sur Courier le 22 février et les 6 et 8 mars 1827.

nement, sans préambule ni péroraison. Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût? Comme on dit, rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous? » Noël approuve ces mots de Courier et remarque que d'Anthouard exposa la situation sans exercer la moindre pression sur les esprits, mais qu'il y avait des frondeurs dans le régiment comme dans toute l'artillerie (1), et que certains officiers redoutaient le caractère despotique de Bonaparte, son ambition, son orgueil : pourquoi le premier consul prenait-il un nouveau titre, sinon pour « briser tous les freins », sinon pour exercer le pouvoir absolu?

Le lieutenant Maire fut l'interprète des opposants. « Je ne veux pas, dit-il nettement, que Bonaparte soit empereur, je le croyais fait pour quelque chose de mieux. » Et Courier, citant ce propos, ne le trouve pas tant sot. Le premier capitaine du monde vouloir qu'on l'appelle Majesté! Être Bonaparte et se faire sire! Or, Griois a connu le lieutenant Maire, et il le nomme dans ses *Mémoires*. Maire avait été, comme Duchand, détaché à l'École d'équitation de Versailles; Griois prit avec lui des leçons au manège, et, grâce à Maire, il était, sinon un habile écuyer, du moins un bon cavalier. Et, si Griois avait lu la lettre de Courier sur le vote de l'Empire, peut-être se serait-il souvenu que ce Maire donna sa démission en 1810 et que l'École d'équitation de Versailles, où le jeune officier avait

(1) Cf. le passsage de l'*Histoire des Treize*, où Balzac parle des « opinions libérales et presque républicaines que professait l'artillerie » et des « craintes inspirées à l'empereur par une réunion d'hommes savants accoutumés à réfléchir ».

passé plusieurs mois, était hostile au gouvernement (1).

Lui, Griois, a sûrement accepté l'Empire sans nulle répugnance. Il aimait Bonaparte; il avait confiance dans sa fortune et ses talents: lorsqu'il avait su que le vainqueur des Pyramides débarquait à Fréjus, il s'était écrié que le général allait délivrer la France de l'état d'abaissement où elle semblait tombée durant le Directoire: au dîner des promotions de Châlons, il avait porté la santé du consul avec enthousiasme, et lorsqu'il lut le décret qui le rétablissait dans son grade et dans son rang, lorsqu'il revêtit de nouveau l'uniforme de l'artillerie, il jura une éternelle reconnaissance à Bonaparte.

Il eut à Plaisance la joie d'aborder de très près Napoléon. Le 29 juin 1805 l'empereur passa la revue des régiments d'artillerie au polygone de Plaisance et pendant l'école, qui fut assez longue, il garda Griois à ses côtés. Les canonniers ne renversaient pas le blanc et ils enrageaient, ainsi que leurs officiers. « Vous avez tort de vous tourmenter, dit Napoléon, je suis fort content de cette école: tous les coups sont bons, et pas un ne manquerait le but: les canonniers veulent trop bien faire. » Et, comme plus tard à Sainte-Hélène, il raconta des anecdotes de son temps de lieutenant: qu'à Valence, lorsque les lieutenants du régiment de La Fère désiraient briller devant un grand person-

(1) Aulard, *Paris sous le Consulat*, III, p. 221, rapport du 23 août 1802 : les élèves « n'épargnent pas le gouvernement; ils affectent de faire le plus grand éloge de Moreau, d'Augereau et de Masséna; ils font la critique la plus amère de tout ce qui s'est passé de relatif à la religion. »

nage, ils attachaient au pied du blanc la ficelle qu'un canonnier tirait à chaque coup; qu'ils s'égayaient aux dépens du vieux Bouchard, commandant de l'École, mais que Bouchard les punissait fréquemment : « Il n'aimait pas du tout les culottes blanches, et sa défense nous donnait la plus vive envie d'en porter; plus d'une fois, il me mit aux arrêts pour mes culottes blanches. » Griois fut enchanté. Napoléon n'était, selon lui, ni un souverain, ni même un chef; il avait la simplicité, l'abandon d'un bon camarade; il narrait ses espièglerie de garnison comme s'il n'était encore qu'un simple officier; il souffrait la contradiction. « J'étais, écrit Griois, à mon aise avec lui; je discutai même assez longtemps sur l'artillerie à cheval et je fus souvent d'un avis contraire au sien. »

* * *

Nommé au commencement de 1806 chef d'état-major de l'artillerie de l'armée de Naples, Griois prend part à l'expédition que dirigeait le général Reynier et qui conquit les Calabres. Il assiste le 6 mars à l'affaire de Lagonegro et le 9 au combat de Campo-Tenese. Partout, les Napolitains ont fui devant les Français, et, comme disait Courier, la fantaisie qu'ils avaient de se battre leur a bientôt passé. Le 21 mars, Griois est à Reggio. Un mois plus tard, il voit le roi Joseph et il croit, à tort, que l'aîné des Bonaparte, affable, simple, bonhomme, aurait préféré une vie tranquille à la royauté; mais Joseph n'avait pas encore les habitudes

de son nouveau rang; au dîner il voulut céder le pas à Reynier et il fit des façons pour occuper la place d'honneur.

Il faillit, peu de temps après, perdre son royaume. Le 4 juillet, eut lieu la bataille de Sainte-Euphémie où Griois commandait l'artillerie de Reynier. Son récit est curieux. La veille, au bivouac, les soldats chantaient de joyeuses chansons et buvaient à leur succès. Le lendemain, ils s'acheminaient allégrement à la rencontre de l'adversaire au cri d'*En avant* et s'amusaient du désordre qu'ils jetaient dans des troupeaux de buffles qui fuyaient en mugissant; les Calabrais présents applaudissaient à leur élan. Ils n'étaient plus qu'à demi-portée de fusil des Anglais. Soudain l'ennemi fit une décharge générale de mousqueterie, suivie d'un feu de file très nourri. La confusion se mit dans les rangs français, la première ligne entraîna la seconde, et la bataille fut perdue. Griois explique bien l'échec. Les troupes avaient cette ardeur qui présage la victoire; elles avaient la conscience de leur vigueur; elles s'étaient bravement conduites dans les campagnes précédentes. Pourquoi furent-elles cependant, en l'espace d'un quart d'heure, battues et mises en fuite? « Avec nos bonnes troupes et à forces égales, écrit Courier, être défaits, détruits en si peu de temps, cela ne s'est point vu depuis la Révolution. » C'est, dit Griois, que la décharge des Anglais fut très meurtrière: c'est que le général Compans, qui commandait la droite, tomba un des premiers; c'est que Reynier, plein de valeur, de talents et de connaissances, — Thiébault le nomme un

de nos plus habiles généraux, — était un homme froid, impassible, qui ne savait pas entraîner, électriser son monde (1).

Il fallut reculer jusqu'à Cassano au-devant des renforts qu'amenait Masséna, et Griois assure que rien ne saurait peindre la tristesse, le découragement, la honte de l'armée. La narration de cette retraite est une des meilleures parties des *Mémoires*. Les Français s'éloignent par une chaleur accablante, en un pays qui manque d'eau; on leur tire des coups de fusil dans les bois et les défilés qu'ils traversent, et ils s'exaspèrent, ils s'enivrent lorsqu'ils trouvent du vin, ils mettent le feu aux villages et aux villes, ils égorgent les hommes et violent les femmes. Courier a peint dans ses *Lettres* des scènes semblables; lui aussi, comme Griois, rapporte qu'en un certain endroit les habitants ont pris les Français pour des Anglais, les ont embrassés, les ont félicités de leur victoire: lui aussi, comme Griois, rapporte que les prisonniers étaient fusillés par d'autres Calabrais, par les amis des Français, par les Calabrais de Joseph, de *maestro Pepe*. Mais Courier n'a fait qu'une esquisse et n'a jeté que quelques traits épars. Griois compose un tableau complet et raconte dans sa manière claire et franche tous les épisodes de cette marche. Il offre même plus d'une page animée, plus d'une belle et bonne page où

(1) Cf. sur ce combat de Sainte-Euphémie, les réflexions du colonel Clément DE GRANDPREY dans son récent travail, *la Défense du royaume de Naples en 1806*; il juge que Reynier a été médiocre et que les nerfs des Français ne purent pas supporter le sang-froid des Anglais. Voir aussi Jacques RAMBAUD (*Revue historique*, septembre-octobre 1908, *le Général Reynier à Naples*, p. 19-22).

il y a de la couleur et de l'éclat, de la vivacité, du relief. C'est ainsi qu'après l'embrasement de Strongoli il décrit les soldats se pressant sur un chemin étroit au milieu des rochers, l'incendie couvrant d'une voûte énorme de flammes l'espèce de précipice où descendent les troupes, le soleil comme obscurci par un voile de fumée et parmi tout cela des coups de fusil, des vociférations. « Salvator Rosa, s'écrie Griois, où étais-tu? »

« Depuis notre jonction avec Masséna, remarque Courier, nous marchons plus fièrement et sommes un peu moins à plaindre, nous retournons sur nos pas. » Griois insiste peu sur ce retour offensif des Français: mais il nous fournit quelques détails sur Masséna, qui n'était plus alors l'audacieux et infatigable Masséna de jadis, et il nous parle de cette dame Leberton, femme d'un major de dragons, dont le maréchal était éperdument amoureux.

* * *

Après avoir un instant commandé l'artillerie au siège d'Amantea, Griois revint commander son régiment à Aversa, puis à Vérone.

Il fut à Vérone sous les ordres de Souham qui n'avait ni éducation ni instruction et de ce Bisson qui buvait chaque jour huit bouteilles de vin à son déjeuner.

Au mois de juin 1809 il fut envoyé à la Grande

Armée: mais lorsqu'il arriva, la campagne était terminée. Il passa quelques semaines à Vienne, et vers la fin de l'année rejoignit à Botzen le général Baraguey d'Hilliers qui commandait dans le Tyrol. Le célèbre partisan André Hofer venait d'être capturé. Griois lui rendit visite dans sa prison et lui offrit du tabac. Bien qu'il eût un gros nez fortement bourgeonné, Hofer inspirait un sentiment de respect sympathique. Sa haute taille, ses larges épaules, sa barbe épaisse qui commençait à grisonner, le calme de son visage et de son âme, la simplicité de son langage et de ses manières, tout lui donnait l'aspect et le ton d'un patriarche des anciens temps. Il s'entretint en italien avec Griois : « J'ai fait, dit-il, le sacrifice de ma vie; il en sera ce qu'il plaira à Dieu dont la volonté soit faite; j'espère seulement qu'après moi, on aura soin de ma pauvre femme et de mes enfants; c'est tout ce que je désire; je compte sur la générosité des Français. » Griois, profondément ému, souhaitait que Hofer fût rendu à sa famille et à la liberté. Il eut le chagrin d'apprendre quelques jours plus tard que Hofer avait été traduit devant un conseil de guerre et fusillé à Mantoue : « La nouvelle qu'on en reçut, écrit-il, nous attrista tous à Botzen; nous étions loin de nous y attendre et si c'est à la haute politique qu'il faut attribuer ce bien sévère jugement, ses actes sont bien cruels. »

Au mois de février 1810, Griois était de retour à Vérone et il passait de délicieuses soirées chez Minerva Venturi lorsqu'il apprit le 20 septembre que le régi-

ment devait se rendre à Auxonne. Il partit le cœur gros, et Auxonne, étroit, malsain et très cher, lui parut, non sans raison, la plus détestable garnison de France. Un congé de trois mois qu'il obtint de février à avril 1811 le consola. Il avait de l'argent, il était jeune encore et major dans l'artillerie, il se laissa emporter par le tourbillon parisien, et il eut les liaisons les plus agréables et les plus extraordinaires. « Ah! mon habit, s'écriait-il parfois comme Sedaine, que je vous remercie! »

Enfin, par une fortune inespérée, à peine regagnait-il Auxonne qu'il était nommé — le 23 juin 1811 — colonel du 4e régiment d'artillerie à cheval qui stationnait à Vérone. Il se hâta de retourner en Italie, dans cette chère Italie où l'appelaient les plus doux souvenirs, et avec quelle joie il entendit les premiers mots d'italien, quel empressement il mit à les provoquer par ses questions! Les figures qu'il rencontrait lui semblaient des connaissances: c'étaient d'anciens amis qu'il retrouvait; il rentrait dans son pays (1).

Ce second séjour à Vérone fut de courte durée. Au mois de février 1812, Griois recevait ses lettres de service pour l'expédition de Russie. Sa jeunesse était finie. Il ne croyait pas que la guerre serait désastreuse; il ne voyait que succès et que jouissances dans la campagne qui s'ouvrait; « tout, dit-il, me sou-

(1) La même année, et vers le même temps, Beyle revoit l'Italie, revoit Milan, et lorsqu'il touche le seuil de la Scala, il est sur le point de fondre en larmes et de défaillir. Cf. A. Chuquet, *Stendhal-Beyle*, p. 114.

riait, le bonheur était partout ». Hélas! l'hiver suivant, lorsqu'il revint de Moscou, il n'était plus le même homme ; ses cheveux avaient blanchi, ses goûts avaient changé et les plaisirs avaient perdu pour lui de leur vivacité, de leur entraînement.

Arthur CHUQUET.

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL GRIOIS

CHAPITRE PREMIER

L'ÉCOLE DE CHALONS

(1792)

Les frères et la sœur de Griois. — Dénonciation involontaire. — Dom Rousseau et dom Sterque. — L'abbé Baverel. — Le collège de Besançon. — Droz. — L'abbé Fillon. — Une première bonne fortune. — Mme Saint-Ange. — La classe de logique. — L'abbé Marlet. — Friper la messe. — Joyeuses sociétés. — Les belles de Besançon. — La garde nationale. — L'autel de la patrie. — Départ pour Châlons. — Tardy de Montravel. — Voyage à Reims. — L'examen. — L'Ecole. — L'émigration. — Manifestation aristocratique. — Paris. — Le Grand-Opéra. — Les volontaires. — Massacres de septembre. — Grenoble. — Le 4e régiment d'artillerie. — Soirées et bals. — Familles parlementaires. — Lalance. — Muiron. — Desvaux.

Je suis né à Besançon, le 21 décembre 1772. Mes deux frères, dont l'aîné s'appelait Lolo et l'autre Sophie, noms aussi ridicules que celui de Lubin dont je fus affublé, avaient l'un dix et l'autre neuf ans de plus que moi; ils faisaient leurs études à la maison, et ce fut l'abbé Baverel (1), leur précepteur, qui m'apprit à lire; j'eus ensuite

(1) Cf. sur l'abbé Baverel, qui prit une grande part à la Terreur et qui fut incarcéré en juin 1795 par le district de Besançon, l'ouvrage de SAUZAY, *Histoire de la persécution révolutionnaire dans le Doubs*, notamment V, p. 33-55, et LEDOUX, *Besançon sous le premier Empire*, p. 5-6.

un maître d'écriture, mais ses leçons et celles d'autres maîtres que je pris plus tard ne purent me donner une écriture supportable.

Sophie, le second de mes frères, adroit, industrieux, complaisant, imaginait chaque jour quelque amusement nouveau, et, à peu près aussi enfant que moi, il prenait largement sa part des plaisirs qu'il me procurait.

Mon frère aîné se mêlait très rarement à nos jeux. Il faisait déjà le grand garçon et il était lié avec les jeunes officiers et les légistes (on appelait ainsi, à Besançon, les élèves en droit). Au lieu de rester dans sa chambre après souper, il s'esquivait du logis et allait courir les belles. Un jour je fus cause que ses allures furent découvertes. Je couchais dans une chambre qui précédait la sienne, au fond de la cour, dans un bâtiment séparé du principal logement. Il attendait, pour sortir, que je fusse endormi; mais ce soir-là, je l'entendis ouvrir la porte, descendre l'escalier et sortir de la maison. Quoique je ne fusse pas aussi peureux que beaucoup d'enfants de mon âge, l'idée de me voir seul dans ce pavillon isolé me causa une frayeur que je n'avais jamais éprouvée. Je respirais à peine et prêtais l'oreille au moindre bruit, espérant toujours que c'était mon frère qui rentrait. Vain espoir : 11 heures, minuit sonnent; je suis toujours seul; enfin j'entends fermer la porte de la rue à double tour, et ma mère faire, avant de se coucher, sa visite habituelle dans la maison. Alors la frayeur l'emporte, je m'élance à la fenêtre, je crie de ne pas fermer la porte pour que mon frère puisse rentrer. Après cette dénonciation involontaire, je me sentis plus tranquille et m'endormis profondément. A son retour, mon frère fut grondé d'une terrible manière, et, ce qu'il y eut de pis, on rendit ses promenades nocturnes beaucoup plus difficiles à l'avenir. Aussi il me tança rudement et m'humilia tellement en me traitant de poltron et de rapporteur que

je dois peut-être à cette verte semonce de n'avoir plus jamais mérité de semblables reproches.

J'étais encore fort jeune lorsque mon père quitta le logement assez triste qu'il occupait rue des Granges et où j'étais né, pour occuper un fort joli appartement dans une maison neuve, rue de l'Intendance. Ce qui m'y plaisait surtout, c'était une petite chambre où je pouvais à mon aise me renfermer seul pour lire ou dessiner; c'était pour moi un véritable bonheur. Les années n'ont fait qu'augmenter ce goût pour la solitude qui ne m'a jamais quitté, même au temps des passions et de la vie active.

Ma sœur, plus jeune que moi de six à sept ans, était alors d'âge à se mêler un peu à mes jeux; mais je ne l'admettais que lorsque j'avais besoin de son concours; et dès qu'elle cessait de m'être nécessaire, je ne me faisais pas de scrupule de la mettre à la porte, malgré ses plaintes et ses protestations d'être sage et obéissante. J'étais, il faut bien le dire, sans pitié, et cette bonne sœur n'en était pas moins, quelques moments après, de bonne humeur.

Mes deux frères n'étaient plus à Besançon lorsque nous entrâmes dans notre nouveau logement. Tous deux étaient employés à Paris, l'un au Trésor royal, l'autre dans les Ponts et Chaussées. Après leur départ, mon père me fit commencer mes études latines chez les bénédictins. Ils ne tenaient pas d'écoles; mais le Père prieur, avec lequel il eut l'occasion de se trouver, lui dit qu'un de ses religieux se chargerait volontiers de me donner les premiers principes de latinité, et peu de temps après je fus conduit chez dom Rousseau, qui voulut bien me prendre pour élève. Il avait certainement beaucoup plus d'instruction qu'il n'en fallait pour la tâche qu'il avait entreprise; mais il manquait d'habitude et il ne paraissait pas avoir de principes bien arrêtés sur la manière d'enseigner, de sorte que j'avais fait très peu de progrès, lorsque au bout de quelques mois il quitta Besançon pour être

prieur. Retenu par cette maudite timidité qui depuis m'empêcha si souvent de faire ce qui était convenable, je ne témoignai aucun regret à dom Rousseau de le voir partir, je ne lui fis même ni adieux ni remerciements, et sans doute il emporta de moi une idée d'ingratitude et de froideur que j'étais loin de mériter. Que de fois depuis on a dû me juger ainsi défavorablement sur les apparences et sans plus de justice!

Le bénédictin dom Sterque (1) remplaça dom Rousseau et ce fut dans sa chambre ou à la Bibliothèque publique dont il était chargé que pendant deux ans j'allai matin et soir recevoir ses leçons. Il avait de l'esprit, des connaissances, et il essayait avec moi une méthode particulière : mes devoirs consistaient en versions; jamais il ne me fit faire de thèmes, et ma mémoire devait me tenir lieu de dictionnaire, me rappeler les mots dont il m'avait appris la signification. Il n'avait guère plus de trente ans, il était bel homme et plus fait pour le monde que pour le cloître. Aussi, il quitta le froc à la Révolution et devint curé constitutionnel. Il avait pour moi une véritable affection, et mon amitié pour lui était plus vive que mon caractère froid et peu démonstratif n'a pu le lui faire croire. Je continuai de le voir fréquemment, même après avoir cessé de prendre ses leçons, et ses entretiens instructifs avaient pour moi beaucoup d'attraits.

D'après l'avis de dom Sterque, qui pensait que je ferais plus de progrès dans un établissement public, il fut décidé que je suivrais, comme externe, les classes du collège, et à la fin de l'automne 1784, je fus reçu en quatrième. L'abbé Baverel me donna de nouveau ses soins comme répétiteur et me les continua, sauf quelques interruptions, jusqu'à la fin de mes études. Gai, jovial,

(1) Dom Sterque, dit Sauzay, I, p. 32, jouissait, ainsi que dom Couderet et dom Porro, d'une certaine notoriété.

original et rien moins que cagot, il n'avait pas assez d'instruction, de suite et de méthode pour bien enseigner. Par une amitié mal entendue, il m'aurait volontiers épargné la peine de faire les devoirs du collège. Heureusement, je n'avais pas grande confiance dans son savoir de latiniste, parce qu'il arrivait souvent que mes professeurs, en corrigeant mes versions ou mes thèmes, y relevaient des contresens ou des solécismes qui venaient non de l'écolier, mais du répétiteur.

Ce fut sans regret et même avec plaisir que j'appris ma prochaine entrée au collège. Les leçons de dom Sterque me semblaient longues, parce que j'étais seul et sans camarade pour jouer dans les intervalles de repos. Je redoutais seulement d'être trop faible et, par suite, d'encourir des punitions. Je n'avais jamais été puni et mes parents furent toujours pour moi d'une douceur peut-être excessive, mais dont je n'abusai pas. Une seule fois dans ma vie je fus frappé par ma mère, et à coup sûr je ne l'avais pas mérité. Un jour, irritée, je ne sais pour quel motif, contre le bon Joseph, notre domestique, elle le grondait vivement et, selon moi, fort injustement; je voulus le justifier; un soufflet, appliqué par ma mère avec toute sa prestesse méridionale, m'imposa silence, et cette punition corporelle, la seule que je reçus jamais, laissa chez moi un souvenir ineffaçable.

Ce fut dans les premiers jours de mon entrée au collège que commença avec Droz, aujourd'hui académicien (1), cette amitié qui dure encore en 1834 et compte ainsi cinquante ans de date. Je me liai aussi avec Terrier de Santan et Longeville, élèves de la même classe; mais ces liaisons finirent avec le collège. J'eus un prix de version à la fin de l'année et constamment de bonnes places dans ce

(1) Joseph Droz (1733-1850), membre de l'Académie française (1824), auteur d'un *Essai sur l'art d'être heureux* (1806) et d'une *Histoire du règne de Louis XVI* (1839-1842, 3 vol.).

genre de travail; en revanche, j'étais toujours des derniers en thème, puisque dom Sterque avait rayé cet exercice de sa méthode d'enseignement.

Notre professeur, l'abbé Fillon (1), me chargea, à la fin de l'année scolaire, de prononcer le compliment d'usage aux exercices publics. C'était une faveur ambitionnée par tous les écoliers et un peu aussi par les parents; mais cette excessive timidité qui m'a si souvent tourmenté me fit envisager avec un véritable effroi l'obligation de parler à une nombreuse assemblée, et malgré les encouragements de mon professeur, malgré les instances et les reproches de mes parents, il fallut céder à mes larmes et confier le compliment à un autre. Certainement, les angoisses que cet incident m'a causées sont les plus vives que j'aie jamais éprouvées.

Je fis assez bien mes autres classes et particulièrement la rhétorique.

En 1788 je commençai ma logique. Assujettis à moins de pratiques minutieuses dans cette classe que dans les précédentes, les élèves se croyaient grands garçons, et ils recherchaient d'autres amusements. Ce fut alors que je commençai à courir les bals et à avoir des maîtresses. J'avais bien eu en seconde ou en rhétorique une espèce de bonne fortune, mais je n'en avais tiré aucun parti. Ma timidité d'écolier l'avait, dans cette occasion, emporté sur mes désirs, et les avances dont j'étais l'objet furent en pure perte. Je ne puis aujourd'hui me rappeler sans rire les tribulations que cette première bonne fortune me causa. Voici le fait.

Mme Saint-Ange, fort belle femme, était depuis quelques mois à Besançon. Elle y faisait grande figure et recevait nombre d'officiers de la garnison et de jeunes gens de la ville. Elle occupait, rue Saint-Vincent, un fort joli

(1) Sauzay, (I, p. 22) le nomme un esprit distingué.

appartement devant lequel je passais au moins quatre fois chaque jour, et quand je pouvais l'apercevoir à sa fenêtre, je la dévorais des yeux. Il est vrai que si son regard se dirigeait sur moi, je rougissais aussitôt et passais mon chemin en hâtant le pas et en baissant la tête. Je ne sais si elle s'aperçut du trouble où sa vue me jetait et si ma figure de seize ans et quelque fraîcheur lui donnèrent envie de commencer l'éducation amoureuse d'un écolier bien timide et bien neuf. Mais un jour, Blanchard aîné (1), sorti depuis peu du collège et déjà lancé dans la société des belles de bonne composition, me dit que la Saint-Ange lui avait parlé de moi, que je lui plaisais, et qu'elle l'avait chargé ainsi que Prébois, jeune officier d'artillerie (2), de me conduire chez elle.

Mon sang bouillonna; mais en même temps une frayeur mortelle me saisit. Pourtant j'affectai de mon mieux l'air mauvais sujet, et rendez-vous fut pris pour le lendemain. Je rentrai chez moi dans un état d'exaltation impossible à rendre, et tourmenté de craintes et de désirs, je passai la nuit sans fermer l'œil. Le jour suivant, à l'heure convenue, j'allai, en sortant de classe, trouver mes deux conducteurs qui furent exacts au rendez-vous, et après quelques avis de Prébois sur la manière expéditive dont je devais me comporter avec la Saint-Ange, que, selon moi, il traitait bien cavalièrement, ils m'introduisirent chez elle plus mort que vif. Les façons lestes qu'ils avaient avec elle et les regards d'amateur qu'elle fixa sur moi

(1) Sans doute, Pierre Blanchard de Villers, fils aîné du commissaire des guerres que tous les généraux désiraient, en 1792, avoir avec eux. Cf. A. CHUQUET, *Un prince jacobin, Charles de Hesse ou le général Marat*, p. 152.

(2) Louis-François-Charles-Claude Le Blanc de Prébois, né à Besançon, en 1767, fils d'un capitaine au corps royal, élève d'artillerie en 1784, lieutenant en second (1789), premier lieutenant (1791), second capitaine, puis capitaine commandant en 1792, émigré en 1793, entré au service de Suisse où il devient lieutenant-colonel, revenu en France comme chef de bataillon (1816), retraité en 1828.

achevèrent de m'ôter toute contenance. Elle était à sa toilette; mais je n'osai même jeter les yeux sur une fort belle gorge qu'elle ne prenait aucune peine de cacher, et malgré ses agaceries, les plaisanteries de mes amis et le ton de leur conversation parfaitement approprié à la circonstance, je restais glacé, sans oser presque ouvrir la bouche. Et ce fut bien autre chose, vraiment, lorsqu'ils prirent congé de la belle pour lui donner, disaient-ils, la liberté de s'expliquer avec moi. Oh! alors l'épouvante me saisit à l'idée de rester seul avec elle, et la tête absolument perdue, je sortis en même temps qu'eux sans même trouver un prétexte à mon brusque départ.

Rentré chez moi, je maudis de grand cœur l'imbécile timidité qui m'avait fait perdre une occasion dont l'idée seule me mettait hors de moi. Je me serais volontiers battu et après de longues heures d'insomnie et de désespoir, je ne repris un peu de tranquillité que lorsque j'eus formé la résolution de retourner seul le lendemain pour réparer ma sottise. Comme j'avais deux jours devant moi, rien ne m'effrayait et j'étais bien décidé à mener lestement mes affaires. Mais ce courage diminuait à mesure que le moment approchait, et il avait totalement disparu lorsque l'heure que je m'étais fixée arriva. Ma frayeur se renouvela avec plus de force que jamais; je ne savais plus que faire, que résoudre; enfin, pour sortir d'une indécision qui était pour moi un véritable supplice, je m'élance hors de la maison et me dirige vers le logement de la Saint-Ange. J'arrive devant la maison, je me glisse dans l'allée comme un voleur, je monte l'escalier quatre à quatre et, tout hors de moi et respirant à peine, par un mouvement involontaire, je tire le cordon de la sonnette. Cette fois, il n'y avait plus à reculer. Il me restait un espoir, c'est que la maîtresse du logis fût absente ou ne pût me recevoir. Non : la Saint-Ange était chez elle, et une élégante soubrette qui m'avait vu à ma précédente visite, m'introdui-

sit plus mort que vif près de sa maîtresse. Elle était seule, assise près de la fenêtre et parut agréablement surprise de me voir; elle me fit asseoir près d'elle et prenant pitié de l'état où elle me voyait, essaya par des manières libres et engageantes de m'ôter ma timidité. Ce fut chose impossible; je restais sur le ton du respect et de la plus haute cérémonie; je ne sortais pas de la pluie et du beau temps, et cette intéressante conversation tombait à chaque instant. Pour en finir, elle me dit, en m'attirant près d'elle, que la première fois qu'elle m'avait aperçu, elle avait été frappée de mon extrême ressemblance avec un homme qu'elle avait éperdument aimé, et c'est pourquoi elle avait désiré me recevoir. « Vous êtes beaucoup mieux que lui, ajouta-t-elle, mais ce sont les mêmes traits, la même coupe de figure », et, afin de m'en convaincre elle tira de son sein un médaillon qui renfermait un portrait. Ce compliment et cette espèce de déclaration achevèrent de me déconcerter; je ne répondis que par des phrases bien modestes et bien niaises, et après avoir fait semblant de regarder ce portrait que ma vue troublée pouvait à peine distinguer, j'allais le lui rendre, lorsque, essayant un dernier moyen, elle entr'ouvrit son fichu et m'engagea à remettre moi-même le portrait sur son cœur, sa place habituelle. Je rougis, je me levai et je laissai tomber bien pudiquement le portrait dans son sein, osant à peine y jeter un regard et bien moins encore effleurer de ma main une gorge charmante qu'on m'offrait si complaisamment. Après quoi, je me rassis, plus décontenancé que jamais. Elle jugea dès lors qu'il n'y avait rien à tirer de moi et probablement elle m'eût mis à la porte si deux ou trois officiers n'étaient arrivés. Leur bruyante entrée favorisa ma retraite et la Saint-Ange ne manqua pas de les régaler de ma ridicule histoire.

De quel poids je me sentis soulagé quand je fus dehors! Mais, irrité de ma sottise et de mes maladresses, je me

déterminai à faire à la Saint-Ange une troisième visite pour le surlendemain. Je fis cette visite. Hélas! j'y portai plus d'embarras et de gaucherie encore que la première fois. Pour comble, je trouvai près de la Saint-Ange trois ou quatre officiers dont la gaîté libertine me fit encore mieux voir le triste personnage que je jouais. Je profitai du premier instant où je pus m'échapper, j'évitai désormais la belle Saint-Ange avec autant de soin que je la cherchais auparavant, et, lorsqu'en allant au collège je l'apercevais à sa fenêtre, je faisais un long détour pour qu'elle ne me vît pas. Tel fut le malencontreux résultat de ma première bonne fortune.

Je suivis pendant quelque temps avec assez de zèle les leçons du professeur de logique. Mais dégoûté bientôt de cette espèce de science qui n'était réellement, telle qu'on nous l'enseignait, que l'art d'ergoter sur les mots et de mettre des sophismes à la place de la vérité, je déclarai à mon père que c'était perdre mon temps que de suivre au collège des cours qui n'apprenaient rien, et que de bons ouvrages de logique et de physique que j'étudierais sous la direction d'un autre maître me seraient beaucoup plus profitables. La chose fut décidée. Mais ma mère vint à la traverse et fit changer d'avis à mon père. J'en fus peiné plus que je ne puis dire, et je sus mauvais gré à mon père de cette espèce de manque de parole et de son peu de fermeté dans ses résolutions, défaut qui m'a toujours désagréablement affecté et que j'ai cherché à éviter dans tout le cours de ma vie. Cet événement, tout léger qu'il paraisse, changea mes relations avec mes parents. Sans les aimer moins, je cessai de leur témoigner mon affection. Je ne les tutoyai plus, je gardai avec eux une réserve dont je n'ai pu me défaire entièrement et je pris la détestable habitude d'un silence affecté ou de réponses brèves et faites souvent de mauvaise grâce.

Il me fallut donc retourner au collège. Mais mon carac-

tère, passablement entier, ne me permettait pas de céder dans ce qui dépendait de moi. Je résolus de ne m'occuper nullement de ce qu'on enseignait dans la classe, de ne pas même écrire les leçons, et l'abbé Marlet, mon professeur, jeune homme d'esprit et qui sentait peut-être le vide de la science qu'il enseignait, voyant que ses avis ne pouvaient rien sur moi, convint de me laisser faire à ma guise et de ne plus m'interroger, à la condition que je serais tranquille sur mon banc. En vertu de cette espèce de traité, je passais les heures de la leçon à lire des livres d'histoire ou de littérature, et je fis ainsi durant deux ans.

Je n'avais cependant pas perdu mes goûts d'écolier, et un de mes plus grands plaisirs était, à la fin de la classe du matin, de trouver avec un ou deux de mes camarades un nouveau moyen d'esquiver la messe à laquelle nous étions chaque jour obligés d'assister. Nous enfoncions des portes, d'autres fois nous nous cachions derrière quelque pilier, et le plus ordinairement nous sautions par une fenêtre fort élevée au risque de nous rompre le cou. La messe était souvent terminée depuis longtemps avant que nous eussions pu consommer notre fuite; mais nous avions trompé la surveillance de nos maîtres, nous étions contents. Cela s'appelait *friper la messe.*

Au mois d'août 1790 se terminèrent enfin ces deux années de logique et de physique que j'avais si complètement perdues, et je quittai le collège avec joie. Maître de mes actions, je me livrai, pendant les premiers mois, à la dissipation la plus entière, et je passais tout mon temps avec des jeunes gens dont plusieurs, plus âgés que moi, faisaient leur droit. Nous avions formé une espèce de société littéraire et gastronomique. Les séances, consacrées à la lecture de discours et de dissertations que nous faisions tour à tour sur des sujets donnés à l'avance, se terminaient toujours par un souper où chacun apportait

son plat et qu'animait la gaîté la plus franche et la plus bruyante. Nous avions mêlé à tout cela une foule de cérémonies et de signes mystérieux calqués sur ce que nous savions de la franc-maçonnerie, et nous attachions à ces enfantillages une importance vraiment plaisante, mais qui donnait plus de piquant à nos réunions. Les membres de cette société étaient : Droz, Ordinaire, Bogillot, Pajol, Cornet, Guillaume, Le Rebours (1).

Nous avions aussi des espèces de bals qu'un nommé Boileau, mon ancien maître de danse, donnait deux ou trois fois la semaine. Nous y manquions rarement. Beaucoup de jeunes filles y venaient, ainsi que nous, à l'insu de leurs parents. Elles n'étaient pas d'une classe bien relevée, mais, ce qui valait beaucoup mieux, elles étaient fraîches et jolies. Chacun de nous avait fait son choix parmi elles et trouvait même à changer de temps en temps; ce qui, alors comme plus tard, me convenait beaucoup. Une d'elles cependant trouva moyen de me retenir plus longtemps que je n'eusse voulu. J'avais un jour manqué à un rendez-vous pour préparer une rupture que je désirais. Le lendemain la belle s'avisa de m'écrire et sa lettre me fut remise à la maison par un commissionnaire en présence de mon père et de ma mère. Heureusement, mes parents ne m'examinèrent pas pendant que je lisais le poulet; ma rougeur m'aurait trahi. Je répondis verbalement que je la verrais le soir et je n'eus garde d'y manquer. Mais j'évitai à l'avenir de donner lieu à de nouveaux messages, je continuai bon gré mal gré mes relations amoureuses avec elle jusqu'à mon départ pour Châlons, et lorsque je revins à Besançon quelques années après, je la trouvai bien mariée, presque grande dame, et déjà mère de famille.

(1) Cf. sur Droz, p. 5, note 1; Ordinaire (1770-1843) devint recteur de l'Académie de Besançon; Pajol, général de division (voir plus loin); Guillaume, juge au tribunal.

C'est vers l'époque de ma sortie du collège, et même plus tôt — la Révolution avait éclaté et s'était manifestée à Besançon par l'insurrection bientôt calmée de notre régiment d'artillerie (1) — que la garde nationale fut formée dans toute la France. Je n'avais pas l'âge exigé pour en faire partie, j'obtins cependant de figurer dans ses rangs, je reçus un fusil de munition et je montai même une garde. Ce fut à la porte Notre-Dame, et je me rappelle qu'exagérant encore une consigne dont la sévérité était passablement absurde, nous arrêtions indistinctement tous les paysans qui se présentaient pour entrer en ville et porter leurs denrées au marché. Nous demandions leur passeport; pas un n'en avait; à peine savaient-ils même ce qu'on leur demandait. Aussitôt ils étaient conduits à l'Hôtel de Ville par quelques hommes du poste, et pour ma part je fis bien vingt fois cette promenade militaire qui, toute longue et fatigante qu'elle fût, me paraissait courte, fier que j'étais de mon importance et de la crainte respectueuse que j'inspirais à ces pauvres gens. Le soir j'allai souper à la maison, et comme elle était éloignée du poste, mon père me fit prudemment reconduire par notre domestique, de crainte que dans le trajet on ne m'enlevât, moi et mon fusil.

C'est à peu près dans le même temps que Besançon voulut avoir, comme la capitale, son autel de la Patrie. On l'éleva dans l'enceinte du Champ-de-Mars, près du polygone. Toute la population y collabora. Hommes et femmes, chacun voulut y contribuer de sa pelletée de terre. Cette réunion de gens de tous états où régnait la gaité, cette cohue pleine de rires et de chants présentait le spectacle d'une véritable fête, et certainement je ne vis jamais de fêtes plus animées, de joie plus franche et plus expansive. Aussi, tant que durèrent les travaux, je n'eus

(1) Le 2e régiment d'artillerie, dit régiment de Metz, qui tenait garnison à Besançon et où Pichegru fut adjudant-major.

garde d'y manquer. Chaque jour, ils se terminaient par des rondes avec les travailleuses dont plusieurs étaient vraiment charmantes.

Mon père voulait me faire entrer dans l'administration. Mais à la tournure que prenaient les choses, il ne fallait plus y penser, et les liaisons qu'il avait avec plusieurs officiers du génie et de l'artillerie lui donnèrent l'idée de me faire entrer dans un de ces corps. Il m'en fit la proposition. Peu occupé de l'avenir, je n'avais jamais réfléchi sur le choix d'un état et j'accueillis le projet avec grand plaisir. J'optai pour l'artillerie : j'avais eu occasion de voir, à la maison, beaucoup d'officiers de ce corps; il avait des régiments, et le génie n'en avait pas; à mon âge, ce motif était déterminant. Je cessai, dès ce moment, de prendre des inscriptions de droit et je me mis tout de bon à l'étude des mathématiques. Mes progrès furent assez rapides. M. Perrot, répétiteur de l'école d'artillerie de Besançon, mais assez mauvais professeur, me donna des leçons, et en huit ou dix mois je vis avec lui à peu près les deux premiers volumes du cours de Bezout (1).

Des lettres d'aspirant étaient alors nécessaires pour se présenter aux examens. Mon père les obtint pour moi, et l'école des élèves venant d'être transférée de Metz à Châlons-sur-Marne, il décida de m'envoyer d'avance dans cette ville où je trouverais plus de moyens d'instruction et de meilleurs professeurs. Au reste, M. Tardy de Montravel, lieutenant-colonel d'artillerie, qu'il avait vu souvent à Besançon, était commandant en second de cette

(1) Il fallait démontrer, pour être reçu élève d'artillerie, des questions tirées du premier volume du *Cours de mathématiques* de Bezout et relatives à l'arithmétique, à la géométrie et à la trigonométrie rectiligne; pour être reçu officier, les quatre volumes du *Cours* (le deuxième concernait l'algèbre et l'application de l'algèbre à la géométrie; le troisième traitait des principes généraux de la mécanique et de l'hydrostatique ainsi que des éléments du calcul différentiel et du calcul intégral; le quatrième renfermait l'application des principes de la mécanique à divers cas de mouvement et d'équilibre).

Ecole; il promit de prendre soin de moi; et, en effet, sa bonté et sa bienveillance pour moi ne se sont jamais démenties (1).

Je quittai Besançon vers la fin de l'été de 1791. Je jouissais du bonheur d'être pour la première fois livré à moi-même et tout à fait indépendant, au moins jusqu'à Châlons. Un certain avocat Louiset, embarqué dans la même diligence et que je n'avais jamais vu, modéra ma joie en m'annonçant que mon père l'avait chargé de veiller sur moi et d'être mon mentor pendant la route. Je ne sais s'il avait reçu cette mission, ou si, en raison de son âge, il crut devoir la remplir d'office; mais jamais mentor ne fut moins gênant. J'en eus la preuve, le soir même, à la couchée, à Dijon : il ne troubla nullement mes amours impromptus avec une jeune et assez jolie chambrière de l'auberge, et ce fut avec regret qu'arrivé à Troyes je me séparai de M. Louiset qui continua sa route pour Paris dans la diligence, tandis que je partis pour Châlons sur une espèce de carriole, la seule voiture publique qui fût alors sur cette route.

J'eus pour compagnon de voyage un vieil officier d'artillerie, sortant de la classe des sergents, ce qu'on appelait alors officier de fortune. Sur ma mine d'écolier, il ne manqua pas de s'arroger, lui aussi, les droits et l'autorité d'un mentor, surtout lorsqu'il apprit que je me destinais à l'artillerie, et ce brave homme, passablement ennuyeux, fit rouler ses leçons sur la manière la plus économique de vivre en voyage. Bon gré mal gré je dus les mettre en pratique avec lui, en ne faisant, par jour, qu'un seul repas, encore très mauvais et dans le cabaret de plus chétive apparence; ce qui ne convenait nullement à mon jeune

(1) Jean-François-Damien Tardy de Montravel, né en 1744, lieutenant en 1760, capitaine en 1770, lieutenant-colonel et sous-directeur de l'Ecole de Châlons en 1791, donna sa démission qui fut agréée le 26 juillet 1792 et après avoir inutilement demandé en 1801 sa réintégration, mourut en 1805.

appétit. Heureusement cet apprentissage ne dura qu'un jour; le lendemain j'arrivai à Châlons. M. Tardy m'accueillit parfaitement. Il m'avait arrêté une chambre en ville, ce qui flatta infiniment mes idées d'indépendance; mais mon père, qui sans doute n'en jugeait pas de même, obtint peu après de M. Tardy qu'il me fît loger dans l'ancien séminaire qu'on disposait alors pour y placer l'Ecole, et où M. Tardy était déjà installé.

Je mis à profit le temps qui s'écoula entre mon arrivée à Châlons et mon premier examen. Je me levai habituellement avant le jour pour étudier et je ne quittai guère le travail qu'aux heures des repas. Je mangeais chez M. Tardy avec son fils (1), Rémond, Kernaevet et Solilhac, tous à peu près de mon âge et se destinant à la même carrière que moi. L'intimité et l'amitié la plus franche régnaient entre nous, et une gaîté, qu'un rien excitait, animait nos réunions. C'étaient, à tous nos repas, des fous rires à s'en tenir les côtes. Je suivais un cours de mathématiques chez M. Monchablon, maître assez médiocre (2), et j'allais deux fois la semaine avec Tardy et Rémond, chez M. Allaize, professeur en second de l'Ecole (3), dont

(1) Auguste-Marie-Alexandre Tardy de Montravel, né à la Voulte en 1776, élève sous-lieutenant à l'Ecole de Châlons en 1792, suivit son père émigré; mais il rentra au service, comme sous-lieutenant, à l'Ecole de Metz, en juin 1803, devint second lieutenant en novembre de la même année, puis, montant de grade en grade, capitaine (1809), chef de bataillon (1813), commandant l'artillerie à Amiens, à Colmar et à Phalsbourg (1815-1830), lieutenant-colonel (1825), sous-directeur à l'arsenal de Strasbourg (1830), colonel et directeur d'artillerie à Embrun (1832); il prit sa retraite en 1836.

(2) Pion des Loches (*Mes campagnes*, p. 30) fait au contraire l'éloge de Monchablon qui savait, au moins, bien enseigner les éléments et « toutes les petites difficultés par lesquels un examinateur embarrasse un aspirant nstruit. »

(3) Allaize, et non *Hallez*, comme écrit Pion, ou *Allez* comme écrit Griois, avait enseigné comme répétiteur à l'Ecole de Metz où « il employait tellement son temps qu'il n'avait pas le moindre repos » et, lorsqu'il fut envoyé à l'Ecole de Châlons comme second professeur de mathématiques, à la fin de 1791, Senarmont disait : « Cela prouve que son mérite a été reconnu depuis longtemps ». Napoléon le nomma professeur de mathématiques appliquées à l'Ecole spéciale militaire. Cf. A. Chuquet, *Jeunesse*

les leçons, bien que données de mauvaise grâce et souvent avec la malhonnêteté la plus grossière, me furent néanmoins fort utiles.

Vers la fin de l'hiver, durant une petite absence de M. Tardy, il nous prit un jour fantaisie d'aller à Reims pour l'ouverture de la foire. Dès le lendemain nous exécutâmes notre projet et regardant dix lieues de poste comme une bagatelle, nous ne partîmes que vers les 11 heures, après avoir amplement déjeuné. Plusieurs de nos camarades se joignirent à nous et nous étions environ une dizaine. Nous commençâmes la route au pas de course avec toute la gaîté et l'insouciance de notre âge, et les quatre ou cinq premières lieues se firent lestement. Mais peu à peu notre pas se ralentit, la fatigue nous gagna, et bientôt elle fut telle que plusieurs d'entre nous n'avaient plus la force d'avancer et se couchaient sur la route. Cependant, le froid piquant de la nuit qui approchait ranima notre courage, les plus robustes donnèrent le bras aux autres, et nous arrivâmes enfin à Reims, anéantis de fatigue. Le difficile était de se loger. Nous nous présentâmes inutilement dans plusieurs auberges; elles étaient encombrées et nous fûmes obligés de nous séparer et de chercher fortune chacun de notre côté. Pour moi, incapable de faire un pas, je me couchai sur un banc dans la cour de la dernière auberge où j'étais venu et je résolus de n'en pas bouger. Heureusement un marchand, touché du piteux état dans lequel il me voyait, me proposa de partager sa chambre. Je profitai du matelas qu'il m'offrait, et toute la nuit j'eus une fièvre violente, suite de la fatigue. Mes pieds enflés étaient couverts d'ampoules, et ce fut en boitant que j'essayai le soir du lendemain de parcourir le champ de foire avec mes camarades, dont plusieurs n'étaient pas mieux lotis que moi. Cette partie de plaisir

de Napoléon. I, 221, et Pion des Loches, p. 37, qui trouve, comme Griois, qu'Allaize était « d'une grossièreté sans exemple. »

se termina le troisième jour par notre retour à Châlons; mais nous avions appris à nous défier de nos forces, et ce fut en voiture de poste (appelée dans le pays *tape-cul*), que nous revînmes.

Vers l'époque de l'examen, Châlons se remplit de jeunes gens qui se disposaient à le passer. Il eut lieu dans le mois de mars 1792 et M. de Laplace (1) en fut chargé. Le mien fut assez bon, et je fus le 26e des 47 élèves admis sur les 200 aspirants qui se présentèrent (2). Je reçus, ainsi que mes camarades, le brevet d'élève sous-lieutenant d'artillerie. Le colonel d'Agoult (3) commandait l'Ecole. Il avait sous ses ordres M. Tardy de Montravel, lieutenant-colonel, et les capitaines Saint-Vincent (4) et Du

(1) Laplace était examinateur depuis la mort de Bezout, qui avait exercé l'emploi de 1779 à 1783. Le ministre l'avait choisi, non seulement parce que Laplace était désigné par le suffrage unanime de l'Académie des sciences, mais parce que Laplace, ami intime de Bezout et son collaborateur, ne changerait pas le cours de mathématiques adopté pour l'examen.

(2) Voici la liste, ou, comme on disait, « L'Etat des sujets agréés en qualité d'élèves de l'artillerie. » Ils étaient au nombre de 47 : 1. Lalance. 2. Maillot. 3. Sabatier de la Chadenède. 4. Antoine Martin. 5. Du Patural. 6. Marionnetz. 7. Belly de Bussy. 8. Parfait de Villiers. 9. Demurs. 10. De Bertin. 11. De Bicquilley. 12. D'Aboville cadet. 13. Gautier, 14. Mossel. 15. Loiseau de la Vesvre. 16. Tardy de Montravel. 17. Corancez. 18. De Folchéry. 19. Grosset. 20. Viesse de Marmont. 21. Allix. 22. Bernard de la Fortelle. 23. Forno. 24. Passerat de la Chapelle. 25. Gaultier de Montgaultier. 26. Griois. 27. Manche de Broval. 28. Guyenro. 29. Duroc. 30. Desvaux. 31. Le Boucher, 32. Foy. 33. Viollet le Duc. 34. Bouchotte. 35. Baril. 36. Aubry. 37. Lafitte. 38 Morial. 39. Possac de Genas. 40. Taillefer. 41. Mengin. 42. Demarçay. 43. Virgille. 44. Le Boulanger. 45. Choppin. 46. Barris. 47. Muiron.

(3) Pierre-Nicolas d'Agoult, né à Guise en 1734, sous-lieutenant (1747), lieutenant (1756), capitaine (1762), chef de brigade (1776), lieutenant-colonel (1781), colonel (1791), commandant de l'Ecole d'artillerie de Châlons en 1792, destitué le 3 octobre 1792 par une lettre de Servan, réintégré par le Comité de salut public le 20 mai 1795 et « employé à des missions de confiance pour la fabrication, réparation et estimation des armes de guerre », admis à la retraite et promu général de brigade le 22 décembre 1800, mort à Paris le 27 février 1801.

(4) Claude-Joseph Saint-Vincent, né à Blanzac (Gard) en 1747, élève d'artillerie (1765), lieutenant (1767), capitaine (1778), chef de bataillon (1792), chef de brigade et commandant de l'Ecole d'artillerie de Châlons (1795), directeur d'artillerie à Montpellier (1799), à Mantoue (1802), et à Plaisance (1805), directeur des parcs à l'armée d'Italie (1806), directeur à Nantes et à la Rochelle (1808), mort à Nantes en 1809.

Hamel (1). Nos professeurs étaient Labey (2) et Allaize pour les mathématiques et MM. Rousseau (3) et Baillet (4) pour le dessin. Nous étions logés à l'Ecole et prenions nos repas dans l'établissement par tables de dix ou douze. Le prix de notre nourriture était retenu sur nos appointements qui étaient de 1,000 francs par an.

Les six mois qui s'écoulèrent entre l'examen d'admission et celui de sortie sont une des époques les plus pénibles de ma vie. Les événements politiques n'étaient pas dans le sens de l'opinion générale de l'Ecole, et cette opinion, que nous ne prenions pas la peine de cacher, nous causait chaque jour des désagréments et souvent des disputes avec les bourgeois et les volontaires des bataillons de l'Indre et de la Creuse qui tenaient garnison à Châlons. Mais ce qui contribua surtout au découragement et à l'ennui que nous éprouvions, ce fut l'émigration d'un grand nombre de nos camarades et de deux de nos chefs, MM. Tardy de Montravel et Du Hamel. Toute émulation s'éteignit parmi nous, et, dégoûtés du travail et de nos exercices, nous étions parfaitement indifférents au résultat de l'examen qui nous restait à subir.

Dévoué de cœur au roi par l'intérêt que ses malheurs m'inspiraient, je reçus des journées du 20 juin et du 10 août une profonde impression, et l'exemple de mes camarades qui abandonnaient l'Ecole à cette époque, achevant

(1) Marie-Louis Laurent du Hamel, né à Senlis en 1749, élève d'artillerie (1765), lieutenant (1766), capitaine (1778); sa démission est agréée le 26 juillet 1792.

(2) Sur Allaize, voir plus haut (p. 16, note 3). Labey avait fait à l'Ecole militaire de Paris l'intérim de Louis Monge (Cf. A. Chuquet, *Jeunesse de Napoléon*, I, p. 416) et fut en 1786 nommé troisième professeur de mathématiques dans cet établissement. Il succéda à Laplace comme examinateur de l'artillerie.

(3) Rousseau était professeur de fortifications; il savait, dit Pion, faire un plan avec une correction inimitable, mais non s'expliquer avec clarté.

(4) Selon Pion, p. 38, les deux Baillet, père et fils, étaient professeurs de dessin à l'Ecole.

d'exalter ma jeune tête, tout mon désir fut de les imiter. Je ne rêvais plus qu'émigration, et je ne voyais d'ailleurs dans l'émigration qu'un voyage de quelques semaines sur le Rhin, suivi bientôt d'une rentrée triomphante en France. Si j'avais eu de l'argent, nul doute que je ne fusse parti. Heureusement ma bourse était vide et mon père, à qui je communiquai mon projet, m'en montra le ridicule; mieux que cela, il me refusa les moyens de l'exécuter. Je ne tardai pas à reconnaître qu'il avait raison, et cette fièvre d'émigration me quitta sans retour.

Ceux de mes camarades avec lesquels je me liai plus particulièrement étaient Desvaux, Allix, Tardy, Morial, Forno, Maillot et Grosset; les trois derniers étaient, ainsi que moi, de Besançon; tous trois servirent dans l'artillerie à cheval et furent tués; des quatre Comtois de cette promotion, j'ai échappé seul aux chances de la guerre (1).

L'examen de sortie eut lieu au mois d'août, et dès que je l'eus passé, je soupirai après le moment où je quitterais Châlons dont le séjour m'était devenu insupportable.

Ainsi que je l'ai dit, l'opinion de l'Ecole était en général royaliste et nous la manifestions hautement, saisissant au théâtre toutes les allusions et couvrant de : *Vive le Roi!* les murailles de notre quartier. Cependant cette opi-

(1) Il sera plus loin question de Desvaux et d'Allix comme il a été question plus haut, p. 16, note 1, de Tardy. On ne parle ici que de Morial, de Forno, de Maillot et de Grosset. — Louis-Nicolas-Grégoire Morial, né en 1771 à La Fère, lieutenant le 1er septembre 1792, capitaine en décembre 1793, chef de bataillon en 1803, meurt à Paris en 1812, l'année même où il devient colonel. — Alexandre-Jean-Baptiste-Joseph-François Forno, né à Paris en 1770, élève sous-lieutenant le 10 mars 1792, second lieutenant le 1er septembre 1792, premier lieutenant le 15 avril 1793, second capitaine le 12 septembre 1793, capitaine-commandant en 1794, chef de bataillon en 1799, major en 1803, colonel en 1804, fut tué à Friedland, d'un coup de canon qui lui emporta la tête. — Pierre-Etienne-François Maillot, né à Villafans en 1773, élève sous-lieutenant le 1er mars 1792, second lieutenant le 1er septembre 1792, premier lieutenant le 1er avril 1793, fut tué dès les premiers combats. — De même François-Marie Grosset, né à Saint-Ferjeux en 1772, successivement élève sous-lieutenant (1er mars 1792), second lieutenant (1er septembre 1792), premier lieutenant (1er novembre 1792), fut tué dans le grade de second capitaine

nion n'était pas unanime, et sept ou huit élèves formaient parmi nous l'opposition : c'étaient Demarçay, Foy, Aubry, Mossel, Choppin (1), et cette faible minorité, pour nous faire pièce, compromit un jour très gravement notre sûreté à tous.

De la fenêtre d'une chambre qui donnait sur la rue, ils entonnèrent à pleine voix les chansons hostiles au système du jour, en les entremêlant de cris : *Vive le Roi! Vive le comte d'Artois! Vivent les émigrés!* A cette manifestation aristocratique, un rassemblement de gens du peuple et de volontaires se forma devant l'Ecole, et des menaces, des cris : *A la lanterne!* firent taire les chanteurs qui ne croyaient pas produire tant d'effet. Mais la populace, qui ne cherchait qu'un prétexte pour nous tomber dessus, ne se contenta pas de menacer; tout en redoublant ses cris de mort, elle se mit en devoir d'enfoncer les portes de l'Ecole, et je ne sais trop ce qui en serait résulté, si les officiers municipaux n'étaient accourus et n'avaient employé toute leur influence pour calmer l'exaspération de la foule. Ils parvinrent enfin à la calmer un peu et à nous dégager; mais il fut aussitôt convenu avec nos chefs que, pour notre propre sûreté autant que pour la tranquillité de la ville, nous partirions successivement pour aller attendre dans nos familles le résultat de l'examen et que jusqu'à notre départ nous serions consignés dans notre quartier.

J'étais très content, je quittais Châlons plus tôt que je

(1) On retrouvera plus loin Demarçay et Mossel. — Foy est assez connu : c'est le général qui, sous la Restauration, honora grandement, selon le mot de Pasquier, la tribune française par son caractère et son talent. — Claude-Charles Aubry, né en 1773 à Bourg-en-Bresse, lieutenant en 1792, capitaine en 1793, chef de bataillon en 1799, colonel en 1803, général de brigade (7 juin 1809) et de division (21 novembre 1812), amputé de la cuisse après Leipzig et mort le 10 novembre 1813. — Augustin Choppin d'Arnouville, né le 29 juillet 1776, successivement élève sous-lieutenant (1er mai 1792), second lieutenant (1er septembre 1792), capitaine (1er août 1793), donne sa démission, qui est acceptée le 2 avril 1796; il devint préfet.

ne l'espérais, et je ne perdis pas de temps pour faire mes préparatifs de départ. Deux jours après, j'étais en route pour Paris, où mon père se trouvait alors avec ma mère et ma sœur. L'inquisition sévère des postes de garde nationale, établis dans chaque village pour vérifier les passeports des voyageurs, retarda la marche de la diligence; mais enfin le deuxième ou le troisième jour, j'arrivai dans cette terre promise que je brûlais de connaître. Il faut bien l'avouer, ce premier voyage fut loin de réaliser ce que j'attendais, et mon imagination eut bien à rabattre des merveilles qu'elle s'était forgée.

Je m'empressai d'aller au Grand-Opéra, dont mon père m'avait raconté tant de merveilles. Il était alors porte Saint-Martin, dans la salle encore existante. On représentait *Roland* (1), et, soit que l'on m'eût trop vanté la beauté de ce spectacle, soit qu'il fût réellement mauvais ou que la fatigue, la gêne que j'éprouvai au parterre où l'on était alors debout, me le fit trouver tel, je m'y ennuyai complètement. Je voulus, le lendemain, essayer d'un autre spectacle; mais tous les théâtres étaient fermés; c'était le 1er septembre; la nouvelle de l'invasion des ennemis en France et de la prise de Verdun (2) venait de se répandre dans Paris et avait produit dans les esprits une effervescence, une exaltation dont on ne peut se faire une idée. Les travaux avaient cessé; les ateliers étaient fermés; des orateurs populaires, montés sur des échafauds improvisés dans chaque carrefour, péroraient avec énergie contre les tyrans et les aristocrates, et leur voix puissante appelait les citoyens à prendre les armes. La foule les entourait et

(1) C'était le 31 août, et ce jour-là l'Académie de musique annonce, en effet, une représentation de *Roland*, opéra en trois actes, de Quinault et Marmontel, avec musique de Piccinni. L'ouvrage qui provoqua la colère des gluckistes avait été joué pour la première fois le 27 janvier 1778.

(2) Griois se trompe; le lendemain 2 septembre, on ignorait encore à Paris la prise de Verdun, puisque ce jour-là même le Conseil général de la Commune disait dans une proclamation que Verdun assiégé ne pouvait tenir que huit jours.

elle semblait animée des mêmes sentiments. Des hommes de tout âge, de tout état s'enrôlaient à l'envi. Je vis plusieurs de ces rassemblements prêts à se mettre en route, et parmi eux se trouvaient nombre d'individus en habit de ville et en toilette soignée, qui semblaient plutôt aller au bal que marcher aux frontières. Mais un enthousiasme que la génération actuelle traiterait de folie faisait tout oublier et cet amalgame, ridicule en toute autre occasion, d'hommes couverts de haillons et d'autres élégamment vêtus n'avait rien alors que de grand et de sublime (1).

Le lendemain, 2 septembre, après avoir dîné en famille chez mon oncle Gentil, rue Dauphine, nous revenions dans la voiture de mon oncle Ménars (2), lorsque des groupes de peuple et de volontaires en armes nous arrêtèrent vers le milieu du Pont-Neuf. Au nom de la patrie en danger, ils mirent en réquisition cocher et chevaux pour transporter des munitions aux frontières, et mon oncle eut beau faire, il fallut dételer sur-le-champ, et ce fut à grand'peine qu'il put trouver des gens de bonne volonté pour reconduire à bras sa voiture au logis. Nous y revînmes à pied à travers la foule qui remplissait les rues, et c'est en rentrant que nous apprîmes les horribles massacres qui avaient eu lieu ce jour-là dans les prisons. Je dois ajouter que ceux qui nous arrêtèrent ainsi se conduisirent honnêtement avec nous, et qu'après deux ou trois jours de service militaire les chevaux de mon oncle lui furent rendus. Je m'acheminai le lendemain (3) vers le faubourg Saint-

(1) On se rappelle le passage de Gouvion Saint-Cyr, d'ordinaire si froid (*Mémoires sur les campagnes des armées du Rhin*, Introd., p. LXV) : « De toutes parts on courut aux armes. Chacun abandonna ses études, sa profession. Noble et grand exemple qui vivra dans la mémoire des hommes aussi longtemps que le nom de patrie ne sera pas un vain mot ! »

(2) Gentil et Ménars sont les surnoms de ces deux Griois.

(3) Par conséquent le 3 septembre, et c'est en effet le 3 septembre qu'une bande d'assassins envahit la prison de Bicêtre ; on sait qu'on revint le lendemain 4 achever la besogne. Il y eut, selon l'état donné par l'économe de la prison, 170 victimes.

Jacques pour voir dans l'église des carmélites la Sainte Madeleine de Le Brun; j'y arrivai sans obstacle et je redescendais tranquillement le faubourg quand un bruit de tambours et des cris sauvages se firent entendre derrière moi; refoulé par le peuple qui accourait de toutes parts, je m'arrêtai et me rencognant de mon mieux, je vis passer une bande d'égorgeurs qui revenaient de Bicêtre. Elle se composait tout au plus d'une centaine d'hommes, armés de sabres, de piques ou de gros bâtons teints de sang; ils traînaient avec eux une pièce de canon, et une grande partie étaient des forts de la halle.

J'étais déjà bien revenu de l'idée enchanteresse que j'avais de Paris. Cet horrible spectacle acheva de m'en dégoûter, et je résolus de partir au plus vite. Mais ce n'était pas chose facile. Les étrangers et beaucoup d'habitants s'empressaient aussi de quitter la capitale; les voitures publiques étaient retenues pour plusieurs jours; ce fut avec beaucoup de peine qu'au bout d'une semaine nous pûmes avoir des places dans la diligence de Besançon. Je passai fort tristement le temps qui s'écoula jusqu'à notre départ, je fus presque toujours retenu à la maison par une violente fluxion accompagnée de fièvre. Du reste, j'étais peu tenté de sortir : la redingote-uniforme que j'avais apportée de Châlons m'avait déjà plusieurs fois attiré des menaces dans les rues de Paris, à cause des boutons fleurdelisés dont elle était garnie et que je dus faire recouvrir de drap.

Nous arrivâmes à Besançon sans accident. Mais là aussi tout se ressentait des troubles du moment et des circonstances périlleuses dans lesquelles on se trouvait. L'exaltation des esprits était la même qu'à Paris. L'émigration récente de mon frère aîné, qui avait abandonné sa place dans les douanes (1) pour rejoindre les princes

(1) Il est, en effet, signalé sur la liste des émigrés du Doubs : « Griois, fils, employé dans les fermes ».

au delà du Rhin avait rendu ma famille suspecte, et mon père était doublement en butte aux violences populaires comme père d'émigré et comme ancien premier secrétaire de l'intendance. Aussi reçut-il fréquemment l'avis officieux qu'il devait être arrêté et plusieurs fois il alla par prudence passer ses journées à la campagne chez des amis. Tout se borna à des menaces; mais pour se délivrer de ces inquiétudes continuelles, il se rendit avec ma mère et ma sœur à Chalon-sur-Saône, chez des parents, et il passa là un ou deux ans.

Pendant mon court séjour à Besançon, j'avais reçu du ministre ma nomination de second lieutenant au 4e régiment d'artillerie et l'ordre de rejoindre l'état-major à Grenoble. J'arrivai dans cette ville vers le milieu d'octobre et je n'y trouvai que l'état-major du régiment et quelques compagnies incomplètes; le reste était détaché aux armées. M. de La Borde (1), qui avait connu ma famille à Besançon, commandait l'Ecole, et M. le colonel Dujard (2), le régiment. Ils m'accueillirent avec bonté. Le premier surtout me témoigna beaucoup d'amitié. Les autres officiers étaient M. La Cattonne (3), chef de

(1) Claude-François-Xavier Huë chevalier de La Borde, né à Roanne en 1731, sous-lieutenant (1747), lieutenant (1752), capitaine (1762), chef de brigade (1778), lieutenant-colonel (1786), colonel (1791), nommé général de brigade par les représentants le 8 mars 1793 avec ordre de se rendre à Toulouse, retenu dans l'Isère comme incapable d'un service actif, remercié le 1er juin 1793 par le Comité de salut public, réintégré le 13 juin 1795 avec ordre d'entrer dans la ligne et de servir à l'armée des Alpes, mis au traitement de réforme le 21 mars 1797, et à la retraite de 4,000 fr. le 20 décembre 1800; retiré au Fort Barraux (Pion, p. 84).

(2) Jean-Lambert Dujard, né en 1739 à Lunéville, sous-lieutenant (1757), lieutenant en second (1762) et en premier (1765), capitaine en second (1772) et en premier (1777), major (1786), lieutenant-colonel (1791), chef de brigade (1793), général de brigade (25 février 1794), commandant en avril et en mai 1796 l'artillerie de l'armée d'Italie, tué le 2 juillet 1796 au col de Tende par les Barbets.

(3) Jean-François-Innocent-Silvestre de La Cattonne, né à Embrun en 1745, lieutenant en second (1764) et en premier (1765), capitaine en second (1778) et en premier (1780), lieutenant-colonel (1792), se brûle la cervelle le 2 décembre 1793. Cf. notre *Jeunesse de Napoléon*, II, p. 159-160.

bataillon, et les capitaines Taviel (1), Pernety (2), Faure de Gière (3), d'Anthouard (4), Roquefère (5), Grandfontaine (6) et Monestrol (7). Je n'eus qu'à me louer de leur bienveillance. Bonaparte figurait alors sur les contrôles du régiment comme second capitaine, mais il était

(1) Albert-Louis-Valentin Taviel (1767-1831), lieutenant en second (1784) et en premier (1785), second capitaine (1791), chef de bataillon sous-directeur en Corse, puis chef de brigade (1794), général de brigade (1er février 1805) et de division (21 juillet 1811), retraité (1825). Il était borgne, mais, dit Thiébault (*Mémoires*, IV, 201), ce digne et excellent homme fit toujours preuve de bravoure et d'énergie.

(2) Joseph-Marie Pernety (1766-1856), lieutenant en second (1784) et en premier (1788), capitaine (1791), chef de bataillon (1797), colonel du 1er régiment (1802), général de brigade (1er février 1805) et de division (11 juillet 1807), inspecteur général (1808), baron de l'Empire (21 novembre 1810), mort à Paris en 1856.

(3) Chrétien-François-Antoine Faure de Gière, né à Lille en 1769, élève en 1783, lieutenant en second (le 53e sur la liste des 58 officiers où Napoléon était le 42e), premier lieutenant (1791), second capitaine (1792), chef de bataillon (1798), chef de brigade (1800), colonel du 4e régiment à cheval (1802), baron de l'Empire (13 août 1810), général de brigade (23 juin 1811), mort à Berlin le 2 février 1813.

(4) Charles-Nicolas d'Anthouard de Vraincourt, né à Verdun en 1773, élève de l'Ecole militaire de Pont-à-Mousson (1787), lieutenant en second (1790) et en premier (1791), capitaine (1792), chef de bataillon (1798), colonel (1800), colonel du 1er régiment d'artillerie légère (1801), général de brigade (11 février 1806), aide de camp du prince Eugène (1809), général de division (21 juin 1810) et comte de l'Empire (31 janvier 1810), commandant en chef l'artillerie du 4e corps (1811), successeur de Junot dans le gouvernement des provinces illyriennes (1813), inspecteur général (1814), président du Comité d'artillerie (1836-1841), mis à la retraite (1848), mort à Paris en 1852. C'était, a dit Dedem (*Mémoires*, p. 369), un homme distingué. Mais combien ne le connaissent aujourd'hui que par la lettre de Courier, de mai 1804 : « Nous venons de faire un empereur... ce matin D'Anthouard nous assemble... »!

(5) Louis-Antoine Cathala de Roquefère, né en 1767 à Carcassonne, lieutenant en second (1782) et en premier (1785), capitaine (1791), arrêté en octobre 1793 par le comité révolutionnaire de Manosque et relâché un an après par décision du Comité de sûreté générale, réintégré sous le Consulat (1800), chef d'escadron (1802), employé en Istrie et en Espagne; sa démission est acceptée en janvier 1812.

(6) Pierre-Claude Chaillet de Grandfontaine, né en 1751, lieutenant en second (1771) et en premier (1780), capitaine en second (1788), capitaine-commandant (1791), devait bientôt quitter le service.

(7) François-Louis-Jean-Hyacinthe Durand de Monestrol, né en 1765, lieutenant en second (1782) et en premier (1786), second capitaine (1791), capitaine-commandant (1794), tué en mars 1802 à l'attaque de la Crête à Pierrot, à l'armée de Saint-Domingue.

détaché en Corse (1). Ce qui me fit un grand plaisir, ce fut de revoir à Grenoble trois élèves de ma promotion, attachés au même régiment que moi : Lalance, Muiron et Desvaux. Ce fut une fête pour chacun de nous d'être ainsi réunis. Dès ce moment nous devînmes inséparables; nous eûmes la même pension bourgeoise et tous les plaisirs furent communs entre nous.

J'avais été placé, en arrivant, en qualité de second lieutenant, dans la compagnie Roquefère (2). Elle était détachée à Briançon, mais le commandant de l'Ecole me retint à Grenoble ainsi que mes trois camarades. Nous devions, chaque jour, durant quelques heures, suivre des instructions pratiques et nous exercer aux manœuvres de l'artillerie; mais nous en sûmes bientôt autant que nos maîtres.

Ce fut dans cet hiver qu'eut lieu le supplice du roi, et quoique notre exaltation royaliste de Châlons ne fût plus aussi vive, cette nouvelle fut pour nous le sujet d'une véritable affliction et nous en fûmes indignés. Mais à vingt ans les idées tristes s'effacent promptement, et notre train de vie ne changea pas. Il était beaucoup plus agréable que les circonstances ne semblaient le permettre. Nous allions le soir ou bien au spectacle — il était assez bon et les actrices étaient jolies — ou bien à des bals d'abonnés très gais, d'une étiquette peu gênante, et d'aimables rencontres contribuèrent à nous faire passer joyeusement notre temps. Je retrouvai aussi à Grenoble mon ancien maître de dessin de Besançon; c'était un bon et aimable jeune homme que je vis souvent; il venait de Genève où il avait fait quelques portraits et il cherchait

(1) Nommé capitaine au 4e régiment d'artillerie le 10 juillet 1792, Bonaparte s'était rendu en Corse pour ramener Elisa, élève de la maison de Saint-Cyr, et surtout pour reprendre le commandement de son bataillon de volontaires (on sait qu'il s'était fait élire le 1er avril précédent lieutenant-colonel en second du 2e bataillon des volontaires corses).

(2) Les compagnies portaient alors le nom de leur capitaine.

à en faire d'autres à Grenoble; mais l'époque n'était pas favorable aux artistes.

Le colonel de La Borde, désirant me rendre le séjour de Grenoble agréable, n'avait rien imaginé de mieux que de me présenter dès les premiers jours de mon arrivée dans les maisons où il était reçu. Sa société se composait surtout de familles parlementaires fort estimables, sans doute, mais dont le ton guindé et sévère, rembruni encore par les circonstances, convenait peu à mon âge et à mes goûts; aussi j'y retournai peu. J'allai trois ou quatre fois chez un ancien président faire en famille un reversi qui m'amusait on ne peut moins; je cessai bientôt mes visites. Le colonel m'avait conduit aussi chez une comtesse ou marquise Colonna, femme d'un général corse, dont elle était alors séparée. Jeune, jolie, elle eût été, je crois, de bonne composition, mais je ne sus pas en profiter.

Après quatre ou cinq mois qui s'écoulèrent rapidement, mes camarades et moi nous fûmes appelés aux armées et nous partîmes successivement. Lalance fut employé à l'armée des Alpes, Muiron à celle de Nice, Desvaux à Lyon et moi à Perpignan. C'est ici le lieu de parler de ces trois camarades avec lesquels j'avais vécu dans une si intime liaison.

Lalance, le plus âgé de nous quatre, avait aussi plus d'aplomb et de tenue. Il était un des premiers de la promotion (1). Mais on pouvait lui reprocher un peu de pédanterie et de raideur dans le caractère. Contrariant

(1) Non pas un des premiers, mais le premier (cf. plus haut, p. 18, note 2). Alexandre Lalance, né et mort à Metz (1771-1822), lieutenant en second (1792) et en premier (1793), capitaine (1793) et adjoint au général Bonaparte, capitaine-commandant (1796), chargé d'organiser l'artillerie des légions lombardes et entré au service de la République cisalpine comme chef de brigade commandant l'artillerie (1797), général de brigade de cette République (1799), replacé en France comme chef de brigade d'artillerie (1801), devint sous-inspecteur (1801), puis inspecteur aux revues (1803).

et fort entêté, il faisait souvent enrager le pauvre Muiron avec lequel il demeurait, et plusieurs fois, Desvaux et moi, fûmes obligés de remettre la paix dans le ménage et de calmer Muiron, lequel, exaspéré, poussé à bout, à propos d'une bagatelle, par le flegmatique Lalance, voulait, pour en finir, se couper la gorge avec lui. La colère passée, ils s'embrassaient de bon cœur, et bientôt une nouvelle dispute amenait une nouvelle réconciliation. Lalance, devenu par la suite colonel, passa intendant militaire et c'est en cette qualité qu'il prit sa retraite.

Muiron, fort joli garçon, avec toute la gaîté, la franchise et l'étourderie de son âge, avait le caractère aimable et facile. Il était aimé de tous ceux qui l'approchaient et il annonçait déjà ce courage brillant et cet élan dont il donna des preuves lorsqu'il fut aide de camp du général Bonaparte (1).

Desvaux de Saint-Maurice, de la figure la plus belle et la plus intéressante, avait le caractère plus froid et plus réfléchi que Muiron. Plein de douceur et d'aménité, c'était l'ami le plus sûr et le plus dévoué; il fut le mien dès notre entrée à l'Ecole et cette amitié, devenue chaque jour plus intime, dura sans altération jusqu'à sa mort (il eut la tête emportée à Waterloo où il commandait l'artillerie de la garde). Regretté profondément par tous ses amis, il le fut aussi, comme bon militaire et parfait honnête homme, par tous ceux qui le connurent (2).

(1) Jean-Baptiste de Muiron, né en 1774 à Paris, second lieutenant (1792), premier lieutenant, second capitaine et capitaine-commandant dans la même année (1793), adjudant-général chef de bataillon (1795), aide de camp de Bonaparte (1796), tué à Arcole. Cf. notre *Jeunesse de Napoléon*, III, p. 249 et 312.

(2) Jean-Jacques Desvaux de Saint-Maurice, né le 26 juin 1775, élève sous-lieutenant (10 mars 1792), second lieutenant (1er septembre 1792), premier lieutenant (1er décembre 1792), capitaine (1793), chef d'escadron (1799), aide de camp de Marmont (1800), colonel (1803), général de brigade (9 juillet 1809) et de division (6 novembre 1813) : « homme doux, aux belles manières et très aimable » (Boulart, *Mémoires*, p. 237.)

CHAPITRE II

L'ARMÉE DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

(1793-1795)

Perpignan. — Costumes. — Dévotion. — La procession des Flagellants. Le capitaine Duroz. — Le colonel Magdaillan. — Marguerite Beringo. — L'invasion. — Affaire de Céret (17 avril 1793). — Fuite des Français. — Dagobert. — Bataille du Mas Deu (19 mai 1793). — Renforts. — Darancey. — La Salette. — La Martillière. — Le colonel Berthier. — Maladie. — Détresse de l'armée. — Le lieutenant Martin. — La batterie du Mas de la Paille. — Tirailleries. — Indiscipline des canonniers. — Assignat de quatre cents livres avalé par un cheval. — Signature de l'auteur. — Explosion d'un caisson. — Mazade. — Nouvelle maladie. — Les capitaines Beaumaretz et Desvaux. — Peyrestortes. — Mariage de Milhaud et de Mlle Lignières. — Exaltation républicaine. — La déesse Raison. — La femme du bourreau. — Le général Peyron. — Le médecin Roussillon. — Victoire du Boulou (30 avril et 1er mai 1794). — Griois aide de camp de la Martillière. — Excursion à Saint-Laurent de la Mouga. — Le général Mirabel. — Le fort Saint-Elme. — Duretés de La Martillière. — Griois malade pour la troisième fois. — Retour à l'armée. — Les domestiques de Griois. — Entretien avec Dugommier. — Une course terrible. — La bataille de la Montagne-Noire (17 novembre 1794). — Mort de Dugommier. — Griois quitte La Martillière. — Siège de Roses. — Le colonel Salva. — Le quartier général. — Le Bouton de Roses. — Prise de la ville. — Explosion d'un magasin de poudre, — Griois derechef malade. — Horribles ambulances. — Griois transporté à Perpignan. — Fièvre et gale. — Rentrée au camp. — Les assignats. — Paix avec l'Espagne. — Congé.

Ce fut vers la fin de février ou au commencement de mars 1793 que je quittai Grenoble pour rejoindre à Perpignan la compagnie Faultrier (1). Mes préparatifs de

(1) Le Faultrier dont il s'agit était Philippe-Jacques-Joachim de Faultrier (1755-1823), l'aîné des cinq frères Faultrier, tous nés à Metz et tous artilleurs. Capitaine-commandant au 4e régiment depuis 1791, il avait été détaché à Perpignan en mars 1792, mais il ne vint jamais aux Pyrénées-Orientales; il est en 1793 à l'armée des Ardennes, en 1794 à Charleroi, en 1795 à l'arsenal de Metz, en 1798 à l'armée de Mayence. Chef de

départ furent promptement faits. Une seule chose m'embarrassait : c'était un cheval que j'avais acheté au colonel Dujard et qui me gênait beaucoup, parce que je ne voulais pas faire à cheval cette longue route. Le capitaine Monestrol s'en accommoda; mais, joueur forcené, il n'avait jamais le sol, et ce fut à crédit que je lui vendis la bête. Je ne pouvais raisonnablement en espérer le paiement que dans le cas où une veine favorable mettrait un jour mon acheteur en fonds. Mais il fut tué à Saint-Domingue longtemps après, sans que cette heureuse veine se fût déclarée, et ma créance est morte avec lui.

Je vins, par le courrier, jusqu'à Valence, et de là, je descendis le Rhône en bateau. Débarqué à Avignon, après avoir franchi le Pont Saint-Esprit, cet épouvantail dont on effrayait les voyageurs, je pris un voiturin qui, à petites journées, me transporta à Perpignan, par Nîmes, Montpellier et Narbonne.

Par le langage, les mœurs, les habitudes et le costume de ses habitants, Perpignan différait autant du reste de la France qu'aucune ville étrangère que j'aie vue (1). Eux-mêmes avaient peine à se croire Français et lorsqu'ils quittaient leur pays qu'ils appelaient la *terre*, pour venir dans une de nos provinces du Midi, ils disaient qu'ils allaient en *France*, dans le pays des *garados*, sobriquet qui était dans leur bouche une espèce d'injure et qu'ils appliquaient à tout ce qui n'était pas catalan comme eux.

Les femmes portaient le costume national. Il consistait dans un justaucorps, une espèce de guimpe et un petit bonnet rond garni de mousseline ou de dentelle, et lorsqu'elles sortaient de la maison, toutes, pour compléter

bataillon en 1801, il devient sous-directeur d'artillerie à Strasbourg (1802) et à Metz (1803), commandant de son arme à Wesel (1808), puis prend sa retraite (1807) et exerce pendant dix ans les fonctions de conseiller de préfecture de la Moselle.

(1) Cf. le jugement du chevalier de Mautort sur Perpignan et le Roussillon, *Mémoires*, p. 22-26.

leur toilette, se couvraient soigneusement la tête d'un voile blanc ou noir selon la saison. Des mules à talons élevés, comme on en portait jadis, étaient leur chaussure habituelle.

Le costume des hommes, dans la bourgeoisie, était plus varié et se rapprochait davantage de celui du reste de la France. Mais les artisans et les paysans avaient tous une veste noire ou de couleur foncée, serrée par une ceinture rouge, et un bonnet de laine de la même couleur pendant sur l'oreille. Au lieu de souliers, la plupart portaient des *spardeilles*, espèce de chaussure de cordage, maintenue par des cordons tressés autour de la jambe.

La population de Perpignan et du Roussillon est superbe. Hommes et femmes sont généralement grands, bien faits et de la plus belle figure. Ils poussent la dévotion jusqu'à la superstition la plus minutieuse. Le corps couvert de scapulaires et de reliques de toute espèce, ils s'aspergent d'eau bénite et se signent à toute occasion. Dès qu'un orage approche et que le tonnerre se fait entendre, on allume, dans chaque maison, les cierges bénits et les habitants parcourent processionnellement tous les étages en chantant des litanies.

Pendant les derniers jours de la semaine sainte, je fus témoin d'une mascarade religieuse que la Révolution interrompit l'année suivante, mais à laquelle le peuple paraissait très attaché : la procession des Flagellants. Elle a lieu le jeudi saint à la nuit close (1). Un étendard noir parsemé d'ossements et de têtes de mort et précédé d'une cloche funèbre ouvre la marche. On voit s'avancer les pénitents couverts de sacs de toutes couleurs, puis les prêtres des paroisses. Derrière eux, marchent une cen-

(1) Cette procession, qui sortait à 10 heures du soir et rentrait à 4 heures du matin, était organisée par la congrégation de la Sanch qui avait son siège dans l'église de Saint-Jacques. Voir TORREILLES, *Perpignan pendant la Révolution*. I, p. 29-31.

taine d'hommes, armés comme les anciens chevaliers et la lance à la main; ce sont les soldats juifs. Au milieu d'eux est un homme vêtu d'une tunique et portant une énorme croix qu'un autre personnage l'aide à soulever, c'est Jésus-Christ secouru par Simon. Trois hommes habillés en femmes, ayant en mains des vases de parfums, paraissent ensuite; ce sont les trois Maries; elles précèdent les flagellants et les dames-jeannes, héros de la fête. Une multitude de dévots et de curieux ferme le défilé. Il est difficile de se faire une idée du spectacle que présente ce burlesque cortège, allant à pas de tortue au bruit des cantiques chantés par les prêtres et répétés par la foule. De distance en distance et au moins à chaque carrefour, le convoi s'arrête pour donner le temps aux flagellants de procéder à leurs sanglants exercices. Pieds nus et la tête couverte d'une espèce de turban d'où pend un voile, ils portent un jupon garni de falbalas et une camisole ouverte par derrière, de manière à laisser leurs épaules à découvert. Tous ces vêtements sont blancs, afin que les taches de sang apparaissent mieux. Leur main est munie d'une lourde discipline à cordes garnies de nœuds et même de petites étoiles d'argent. C'est avec ce terrible instrument qu'ils se frappent à chaque station, pendant le *Miserere* que chantent les assistants, et le sang ruisselle de leurs épaules et inonde leurs habits. Des pénitents les accompagnent et ils ont grand soin d'éclairer de leurs flambeaux le dos du patient, pour que l'on voie bien que les coups qu'il se donne sont de bon aloi. Un d'eux, après chaque station, lave les plaies avec de l'eau vinaigrée : nouveau supplice, mais qui diminue le danger de ces blessures. Les « dames-jeannes » font une autre espèce de pénitence plus ridicule encore, mais qui, du moins, n'a pas d'aussi cruels résultats. Ce sont d'étroits vêtements faits en osier que l'on revêt à nu. L'extrémité des branches rentre tout en dedans, de sorte qu'à chaque

mouvement de ceux qui portent cette piquante toilette, les pointes aiguës les chatouillent d'une terrible manière, et cependant, bon gré mal gré, il faut avancer et suivre la procession (1).

La dévotion est rarement le motif de ces mômeries. C'est presque toujours, m'a-t-on dit, par défi ou pour donner à leur maîtresse cette preuve d'amour de nouvelle espèce que ces malheureux se martyrisent ainsi et ils ont grand soin de faire une station sous les fenêtres de leur belle et de redoubler alors leur fustigation (2). Au reste, cette cérémonie s'exécute au milieu du plus grand sérieux et la foule ferait un mauvais parti à l'imprudent qui s'aviserait d'en rire. Les Catalans ne sont pas endurants sur ce qui touche à leurs cérémonies religieuses, j'ai vu l'adjudant général Duphot au moment d'être assommé pour être entré dans une église de Perpignan, le casque sur la tête, et cependant on était en 1794 (3).

Je me logeai, en arrivant, chez M. Auriol, ancien négociant, dont la maison était située entre la place de la Loge et l'église cathédrale; mon appartement se composait de deux chambres assez jolies. M. Duroz, capitaine en second (4), commandait ma compagnie en l'absence de Faultrier qui ne parut jamais. Il sortait de la classe des

(1) Voir également les *Mémoires* de MAUTORT, p. 22-23. Il juge le spectacle « atroce »; mais il croit que le sang qui coule du corps de Jésus-Christ est « préparé d'avance par quelque artifice ».

(2) « On joue ce rôle, écrivait un contemporain, par partie de plaisir, pour faire la cour à une maîtresse; on met une grâce particulière à se frapper, et l'on redouble devant les femmes à qui l'on veut faire une galanterie. » (TORREILLES, I, p. 30.)

(3) C'est le Léonard Duphot qui devint général de brigade (30 mars 1797) et qui fut tué à Rome dans l'émeute du 28 décembre 1797, la veille du jour où il devait épouser Désirée Clary. Cf. sur cet épisode TORREILLES, II, p. 398.

(4) Simon Duroz, né en 1737, entré au service en 1757, sergent en 1768, lieutenant en troisième en 1779, chevalier de Saint-Louis en 1789, second lieutenant au 1er janvier 1791, premier lieutenant au 22 août de la même année, second capitaine le 11 novembre 1792; tué à l'affaire du Mas-Deu.

sous-officiers et avait peu de moyens, mais c'était un bon et brave homme dont je n'eus qu'à me louer.

Le colonel Magdaillan, directeur, commandait l'artillerie de la place. Cet officier, déjà très vieux, fut bientôt, par suite des événements, chargé d'une besogne au-dessus de ses forces, et dégoûté par les dénonciations et les menaces, accablé de demandes et d'ordres inexécutables, fort peu dévoué à la Révolution, il ne put résister à tant de tracas. Dès les premières affaires que nous eûmes sur cette frontière, il se fit sauter la cervelle avec un fusil de rempart. Les autres officiers d'artillerie étaient les capitaines en résidence Saint-Hilaire et Duvernay, militaires âgés et impotents, et le capitaine Tisserand, commandant une compagnie de mineurs (1).

Tisserand me proposa de manger à sa pension, tenue par Mlle Beringo, fille d'un ancien médecin et alliée à la meilleure bourgeoisie de la ville. Jamais je n'oublierai l'amitié et les soins que cette excellente femme me prodigua: ils se multipliaient à mesure que mes misères augmentaient. Quoiqu'elle n'eût guère plus de trente ans, elle me regardait comme son fils et c'est à cette seconde et tendre mère que je dois d'être échappé aux maladies et aux maux de toute espèce dont je fus alors accablé.

Je passai environ un mois assez tranquillement à Perpignan, sans autre distraction qu'un spectacle médiocre, où j'avais fait connaissance d'une actrice assez agréable. Mais la Convention avait déclaré la guerre à

(1) Nous voyons en effet dans l'*Etat militaire de France pour l'année 1793*, nouvelle édition revue, corrigée et augmentée par Léon Hennet, 1903, p. 117, à l'article des « directions maritimes », sous la rubrique *Perpignan*, les noms suivants : Théodore de Magdaillan, à Perpignan, directeur; Lacombe Saint-Michel, le conventionnel, à Collioure, sous-directeur; les deux capitaines, Jean-Marie-André Capriol de Saint-Hilaire et Paul Duvernay, l'un à Perpignan, l'autre à Montlouis et Villefranche; et p. 132, à l'article « corps des mineurs », Jean-François Tisserand, capitaine en second de la 6e compagnie des mineurs.

l'Espagne et sur cette frontière tout était à créer. On n'avait d'autres troupes que le régiment de Champagne, ma compagnie et quatre ou cinq bataillons de volontaires, dont un du Gers et un de Nantes, et plus de la moitié de ces troupes était dispersée à Collioure, Fort-les-Bains, Bellegarde et Montlouis.

Les Espagnols se trouvèrent en mesure plus tôt que nous. Le 17 avril 1793, la nouvelle de leur invasion arriva à Perpignan. Rentré chez moi après souper, j'allais me mettre au lit lorsque j'entendis frapper à grands coups à la porte de la maison. C'était une troupe nombreuse d'hommes du peuple qui en voulaient à mon hôte et le demandaient à grands cris, et au milieu de leurs vociférations en patois, je démêlai qu'ils l'accusaient d'être un des aristocrates qui s'entendaient avec les Espagnols pour leur livrer le pays. Ils m'avertirent charitablement de me défier de cet homme qui m'assassinerait à la première occasion. De mon côté, je leur assurai que M. Auriol avait quitté Perpignan depuis plusieurs jours, ce qui était vrai, et ils s'en allèrent pour faire tapage ailleurs. A peine étaient-ils partis que j'entendis de nouveau frapper à ma porte; cette fois, c'était un sergent qui m'apportait l'ordre du colonel Magdaillan de me rendre sur-le-champ à la citadelle, où ma compagnie était casernée.

Je m'y rendis à la hâte et le colonel Magdaillan m'apprit qu'un corps espagnol avait pénétré sur notre frontière du côté de Céret et que deux pièces de canon, suivies par un détachement de ma compagnie sous mes ordres, allaient, ainsi qu'une colonne d'infanterie, se porter sur le point attaqué. Je n'eus que le temps de retourner chez moi prendre quelque argent, et après avoir inutilement fait chercher une monture, soit cheval ou mulet, je fus obligé à la petite pointe du jour de me mettre en route à pied avec la colonne qui se dirigeait sur Céret. Notre armée, si l'on peut lui donner ce nom, se composait d'un

bataillon du régiment de Champagne, commandé par le chef de bataillon Sauret (1), d'un bataillon de volontaires du Gers et de huit canons du calibre de 4, dont deux servis par le détachement de ma compagnie, deux par Champagne et quatre par les volontaires du Gers. Notre cavalerie consistait en quinze ou vingt gendarmes et le tout était commandé par le général Willot (2).

Après une marche de cinq lieues, nous arrivâmes près du pont de Céret où l'on prit position. Accablé de fatigue, je m'étendis à terre auprès de mes pièces et m'endormis d'un profond sommeil. Deux autres pièces de ma compagnie commandées par un sergent et parties de Perpignan quelques jours auparavant avec un détachement d'infanterie pour faire une reconnaissance sur la frontière, me rejoignirent pendant la nuit. Au point du jour, je me réveillai mourant de faim, et tandis qu'on faisait aux troupes une distribution de vivres, je me réunis chez une vivandière à quelques officiers de Champagne pour manger un morceau et boire le petit verre. A peine nous

(1) Pierre Franconin, dit Sauret, né à Gannat en 1742, entré au service (1756), grenadier (1759), sergent (1762), fourrier (1772), adjudant sous-officier (1776), porte-drapeau (1779), sous-lieutenant des grenadiers (1780), lieutenant des grenadiers (1789), capitaine des grenadiers en janvier 1792 et chef de bataillon au mois mai suivant, obtient en 1793 les trois grades supérieurs, celui de colonel le 19 mai, de général de brigade le 4 octobre et de général de division le 23 décembre. Retraité en 1796, réintégré en 1800, fait baron le 11 novembre 1813, il mourut en 1818. Cf. sur lui notre *Dugommier*, p. 199-200.

(2) Les représentants Brunel et Le Tourneur déclarèrent, après la défaite, que Willot ne méritait pas la confiance, qu'on devait l'éloigner, et ils finirent par le mettre en arrestation. Mais il n'était pas encore général; il ne le fut provisoirement que le 23 juin 1793, et définitivement que le 13 juin 1795. Pour l'instant, après avoir été capitaine au régiment provincial de Paris, il était (depuis le 23 mars 1792) second lieutenant-colonel du 5e bataillon d'infanterie légère. On sait qu'il devint général de division (17 juillet 1795), qu'il commanda à Marseille (1796) et représenta les Bouches-du-Rhône au Conseil des Cinq-Cents, qu'il fut déporté à Sinnamary, qu'il s'évada, et que, lorsqu'il revint en France, il fut comblé par les Bourbons qui le firent baron, puis comte, commandeur de la Légion d'honneur et de Saint-Louis, gouverneur de la Corse. Amédée Willot était né à Belfort le 31 août 1755 et mourut à Santeny le 17 décembre 1823.

commencions notre modeste repas que des feux de pelotons se firent entendre à peu de distance. L'avant-garde espagnole, profitant de la nuit, était tombée à l'improviste sur nos gardes avancées qu'elle avait culbutées à la première décharge, et les miquelets, garnissant les hauteurs qui dominaient la route en avant du pont, se jetaient sur nous au pas de course.

Pris à l'improviste, Willot put à peine faire quelques dispositions qu'il changeait le moment d'après. Chaque troupe, abandonnée à elle-même, agit à peu près comme elle l'entendit. Quant à moi, je suivis avec mon artillerie le mouvement de Sauret, qui se porta avec ses grenadiers et ses deux canons au delà du pont et se déploya à droite et à gauche de la route. Je mis mes pièces en batterie et tirai aussitôt sur les tirailleurs espagnols qui, à l'abri des rochers et des accidents de terrain, s'avançaient rapidement, en faisant un feu très vif. C'était la première fois que j'entendais siffler les balles et je puis dire que ce fut sans grande émotion. Seulement, lorsque au début de l'action, je vis tomber près de moi un de mes canonniers, je crus que l'ivresse ou la frayeur avait causé sa chute. Mais lorsqu'en le soulevant je m'aperçus qu'il était mort, atteint au front par une balle, je me rappelle que j'éprouvai une impression qui n'était pas de la frayeur, mais qui était plus que de l'étonnement.

La fusillade était engagée sur tous les points lorsque le gros de nos troupes, resté de l'autre côté de la rivière, commença à se replier. Sauret, qui se trouvait seul au delà du pont avec ses grenadiers et mon artillerie, jugea qu'il serait écrasé s'il ne se retirait promptement sur l'autre rive. Il donna l'ordre de rétrograder et cet ordre s'exécuta d'abord avec autant de régularité que le permettait l'étroit défilé que nous avions à franchir. Mais une charge de cavalerie vint mettre la confusion dans notre petite troupe, et à ce moment, une des pièces de Champagne

ayant versé à l'entrée du pont en faisant demi-tour et une autre s'étant accrochée au parapet, il fut impossible aux autres d'avancer; leurs conducteurs, qui étaient des paysans mis en réquisition, dételèrent en hâte leurs chevaux, et charretiers, grenadiers, canonniers, se sauvèrent pêle-mêle à qui mieux mieux. Dans cette bagarre, je fus entraîné ou plutôt porté par la foule de l'autre côté du pont.

Le reste des troupes était déjà en pleine retraite, de sorte que nous nous trouvâmes faire l'arrière-garde de cette déroute, la plus complète que j'aie vue. Au surplus, l'affaire avait été si courte que notre perte fut très peu considérable; je n'eus à regretter que deux canonniers.

A pied, ainsi que presque tous les officiers, et me ressentant encore des fatigues de la veille, j'avais peine à suivre la marche rapide de la troupe. C'était à qui l'emporterait de vitesse. Pour surcroît d'embarras, j'avais sur les épaules un manteau aussi incommode maintenant qu'il m'était utile la veille. Je le jetai sur un de nos canons je croyais le retrouver en arrivant à Perpignan, mais il fut volé ou perdu en route.

Au milieu de ce désordre, à peine les chefs parvenaient-ils à réunir quelques soldats qu'un coup de fusil tiré derrière nous ou un nuage de poussière qu'on apercevait les dispersait de nouveau. Cette terreur panique gagna même quelques officiers. L'un d'eux, du régiment de Champagne, voulant monter sur un cheval de trait abandonné, tomba deux fois de suite de l'autre côté, pour avoir pris, dans sa frayeur, un trop violent élan; mais une fois sur sa bête, il nous dépassa et il fut bientôt en tête de la colonne des fuyards.

On traversa sans s'arrêter le village du Boulou, malgré la position défensive qu'il offrait, et plus loin, la route étant coupée par une petite rivière, pas un soldat ne se détourna pour passer sur un pont établi à une trentaine

de pas sur la gauche; chacun passa la rivière à gué, tant on avait hâte de fuir! Cependant, au bout de deux ou trois heures, l'Espagnol ne paraissant pas, on reprit un peu de confiance; la fatigue obligeait de ralentir le pas et il y eut moins de désordre, sauf quelques alertes causées par des gendarmes qui traversaient la colonne au galop et y portaient de nouveau l'épouvante. On ne fut tout à fait rassuré que lorsque, à peu de distance de Perpignan, on vit une colonne de 1,000 à 1,200 hommes sortir de la ville pour protéger notre retraite. Quant à moi, après avoir marché pendant trois ou quatre lieues, je fus assez heureux pour rejoindre une pièce de canon sur laquelle je fis le reste de la route. Notre petit corps d'armée, dont la plupart des soldats avaient jeté sacs et fusils pour se sauver plus lestement, fut très mal accueilli par la colonne venue à notre rencontre. Elle était composée en grande partie de gardes nationaux mal armés et mal équipés, qui probablement n'auraient pas mieux fait que nos soldats; mais, fiers du rôle protecteur qu'ils remplissaient à notre égard et ne voyant pas d'ennemis devant eux, ils parlaient de tout tuer, criaient à la trahison et injuriaient, menaçaient généraux et officiers (1).

Dès mon arrivée, j'allai rendre compte au colonel Magdaillan de ma courte et malencontreuse campagne. Il m'ordonna de ne pas perdre un moment pour armer les batteries de la place et pourvoir à leur approvisionnement. Je dus obéir sans même rentrer à mon logement; mais j'étais tellement accablé de fatigue que mes yeux se fermaient malgré moi dès que je m'arrêtais un moment. Enfin, la nuit mit fin à mes travaux et douze heures d'un sommeil ininterrompu me rétablirent entièrement.

Les Espagnols avaient pris position sur notre frontière sans pénétrer plus avant dans le pays. On profita de ces

(1) Cf. sur ce combat de Céret, du 20 avril 1793, Fervel, *Camp. de la Révolution française dans les Pyrénées-Orientales*, I, p. 38-39.

jours de répit. Quelques bataillons de renfort arrivèrent, l'état-major s'organisa et le général Dagobert vint prendre le commandement de l'armée (1). Elle se mit en mouvement sous ses ordres vers le milieu de mai, et après être restés en position à peu de distance de la place pendant deux ou trois jours, nous vînmes, le 17, nous établir à trois lieues de Perpignan sur les hauteurs du Mas Deu, appuyant notre droite aux bâtiments de cette ferme, qui avait été autrefois chef-lieu d'une commanderie de Malte (2) et rappelait par la masse de ses constructions et leur solidité son ancienne importance.

Notre armée, plus nombreuse qu'à Céret, se composait du régiment de Champagne, d'un bataillon du régiment de Vermandois, de quelques bataillons de volontaires et d'environ deux cents gendarmes qui formaient, sous les ordres du colonel Dugua (3), toute notre cavalerie. Pour l'artillerie, il y avait environ 50 hommes de ma compagnie, 10e du 4e régiment, et les compagnies de canonniers du régiment de Champagne et du bataillon du Gers. Elle était répartie sur toute la ligne et ma compagnie, menée cette fois par le capitaine Duroz, occupait l'extrême droite près des bâtiments du Mas Deu. Nos troupes s'élevaient à peu près à 4,000 hommes. Dagobert, qui les commandait, était un ancien militaire

(1) Ce fut Charles de Flers, et non Dagobert, qui prit le commandement. Dagobert était, sous les ordres de Flers, à la tête de l'avant-garde. Auguste Dagobert de Fontenille, né en 1736 à la Chapelle-Enjuger, près de Saint-Lô, lieutenant au régiment de Tournaisis (1756), capitaine à Royal-Italien (1775), major des chasseurs royaux du Dauphiné (1788), lieutenant-colonel (1791), colonel du 51e (1792), maréchal de camp le 8 mars et général de division le 15 mai 1793, mourut à Puycerda le 17 avril 1794, après avoir brillamment commandé la petite armée de la Cerdagne.

(2) Plus exactement, un couvent de Templiers. (On prononce Mas Déou.)

(3) C'est le Dugua qui, le 20 décembre de la même année, obtint devant Toulon le grade de général de division, commanda en Italie la réserve de cavalerie et en Egypte une des cinq divisions d'infanterie et la province du Caire, administra le Calvados et mourut en 1802 à Saint-Domingue où il avait suivi Leclerc comme chef d'état-major.

à figure martiale, et qui, malgré les soixante ans qu'il paraissait avoir, était encore fort et vigoureux. Il eût été, je crois, un excellent chef de colonne; mais on vit dans l'affaire du 19 que commander en chef était au-dessus de ses forces, et, s'il fut beaucoup vanté lorsqu'il mourut quelques mois après, il le doit, sans doute, moins aux talents qu'il montra comme général qu'à son courage de soldat et peut-être au soin qu'on prenait alors d'exalter les militaires qui succombaient, afin d'exciter l'émulation des autres.

Le 18 mai, au soir, revenant de Perpignan, où j'avais été faire un tour, je trouvai l'armée sous les armes. L'apparition de quelques patrouilles ennemies avait causé cette alerte qui dura peu. Nous entrâmes sous nos tentes, car alors on avait des tentes, et la nuit fut tranquille. Mais un mal de gorge violent, accompagné de fièvre, me tint éveillé jusqu'au jour et je commençais à m'assoupir lorsque la générale se fit entendre sur toute la ligne. On se mit en bataille et se prépara à la lutte.

Ma compagnie servait quatre pièces de 8 et deux obusiers. Elle était placée à la droite du régiment de Champagne et avait à sa gauche les 200 gendarmes de Dugua qui formaient l'extrême droite et s'appuyaient aux bâtiments du Mas Deu (1).

L'armée espagnole parut sur les hauteurs qui étaient devant nous, et se mit aussitôt en mouvement sur deux lignes pour traverser une vallée assez profonde qui nous séparait. On distinguait à leurs bonnets à poils les régiments de gardes espagnoles et wallonnes qui formaient la première ligne. Dagobert détacha quelques troupes à la rencontre de l'ennemi et je suivis ce mouvement avec

(1) Griois est ici assez inexact: il y avait 300 gendarmes, et non 200, et Dugua était, non pas au Mas Deu, mais à deux lieues de là, à Elne, avec un très gros détachement qui gardait les communications de Perpignan avec la côte.

deux de nos pièces. Nous fûmes bientôt à portée et le feu commença vivement, mais dura peu. Notre avant-garde, évidemment trop faible, se replia, et toutefois sans désordre, sur la ligne de bataille où je rejoignis le reste de ma compagnie.

L'ennemi forma alors ses colonnes d'attaque et s'avança, précédé de nombreux tirailleurs. Le feu s'établit des deux parts. Mais la résistance de notre armée fut de courte durée. Notre gauche commença à plier, et dans le même instant des masses d'infanterie et de cavalerie abordèrent notre droite en menaçant notre flanc. Dugua reçut ordre de charger avec ses 200 gendarmes (1); à peine commençait-il son mouvement que la presque totalité de cette misérable cavalerie se sauva au galop au travers des pièces de ma compagnie près desquelles se trouvait Dagobert. Le colonel Dugua, suivi seulement de quelques-uns des siens, accourut à lui et lui dit : « Général, vous voyez que je reste presque seul, mes gendarmes ont foutu le camp, mais disposez de moi. » Dans ce moment les Espagnols, enhardis par la fuite de notre cavalerie, se précipitèrent sur nous en redoublant leur furie; les balles pleuvent de tous côtés; mon capitaine est atteint ainsi que plusieurs canonniers; une partie de nos chevaux de trait sont renversés; d'autres sont emmenés par leurs conducteurs, paysans de réquisition, qui se hâtent de s'éloigner du champ de bataille.

Au milieu de ce désordre, la position de Dagobert devenait extrêmement critique. Ainsi que je l'ai dit, il était au milieu de notre batterie dont il examinait l'effet lorsque la cavalerie tourna le dos et, soit que son cheval eût été tué ou qu'il l'eût laissé sur un autre point de la ligne, il était à pied ainsi que son aide de camp que je vois encore embarrassé dans sa marche par deux énormes

(1) Erreur, puisque Dugua était à Elne.

pistolets d'arçon pendus à sa ceinture. Fort heureusement pour le général, un gendarme le prit en croupe, son aide de camp (1) le suivit en courant de son mieux, et tous deux parvinrent à s'échapper en gagnant un petit bois voisin. Cet incident peut donner une idée de la simplicité ou plutôt de la misère des équipages des généraux de cette époque : à peine un cheval à monter et pour toutes décorations des épaulettes de laine, une ceinture tricolore et quelquefois un bonnet rouge. Ils étaient loin du luxe somptueux qu'étalèrent plus tard les états-majors dorés de l'Empire.

Au milieu de cette bagarre, je courus vers un cheval de trait, véritable rosse, que le capitaine avait mis à ma disposition pour cette journée et que j'avais, pendant l'action, attaché à un caisson. Une balle l'atteignit au col dans le moment où je le montais; mais à force de coups et d'éperons je parvins à le faire trotter malgré sa blessure et à gagner le petit bois en avant duquel nous étions (2). Il était temps d'y arriver; quelques minutes plus tard j'étais pris ou tué par des cavaliers espagnols qui me serraient de près; mais ils s'arrêtèrent sur la lisière du bois et nous firent plus d'honneur que nous n'en méritions, en craignant de s'y engager.

Telle fut ce qu'on appela la bataille du *Mas Deu*. La déroute était presque aussi complète que celle du pont de Céret. Heureusement nous étions moins éloignés de Perpignan, et les Espagnols n'ayant fait aucun mouvement pour nous poursuivre, nos troupes se rallièrent à la vue des remparts et prirent position sur les hauteurs qui environnent la ville. Mais, par suite de la panique qui régnait dans l'armée, plusieurs alertes eurent lieu

(1) Cet aide de camp, nommé Advinay, né à Soisssons en 1763, alors lieutenant au régiment de Champagne, fut, quoi que dise Griois, fait prisonnier dans le combat du Mas Deu; il devint adjudant-général chef de brigade, et mourut en 1806 à Turin.

(2) Le bois de Caseneuve.

pendant la nuit, et nous dûmes la passer sous les armes; une fusillade assez vive eut même lieu dans le camp entre quelques bataillons qui, réciproquement, se prenaient pour ennemis.

Ma compagnie rentra dans Perpignan le lendemain, et notre armée, trop faible par le nombre et surtout par le désordre qui y régnait, pour tenir la campagne, fut répartie dans la ville et dans quelques villages peu éloignés qui offraient des positions importantes à garder. Ce ne fut guère qu'un mois après qu'elle se réunit pour occuper le camp du mas Ros à une demi-lieue de Perpignan (1). Ma compagnie en fit partie et fut placée à l'extrême gauche, près d'un moulin à vent, avec deux pièces de 8, deux de 4, et un obusier.

Le capitaine Duroz mourut probablement de ses blessures ou il fut achevé sur le champ de bataille, et je me trouvai ainsi seul officier à la tête de la compagnie la plus indisciplinée et la plus mal composée, sans aucun doute, de toute l'artillerie. Elle était depuis longtemps détachée du régiment sous les ordres de capitaines faibles et insouciants. Pour se porter au complet de guerre, elle avait comblé les vides que la maladie avait faits dans ses rangs; mais les hommes qu'elle recruta étaient dépourvus d'expérience, timides à l'extrême, et ils venaient du régiment de Champagne qui profita de l'occasion pour se débarrasser de ses plus mauvais sujets. Aussi, aidés par la licence du temps, mes canonniers secouèrent-ils tout reste de subordination. C'étaient chaque jour désordres nouveaux, et si je tentais de les réprimer et de les punir, les coupables murmuraient, menaçaient. Plus d'une fois, la nuit, je les entendis de ma tente comploter de m'assassiner ainsi que mon sergent-major et un autre sergent, anciens militaires qui avaient toute ma confiance et qui,

(1) Ainsi nommé à cause de la maison du comte de Ros; aussi l'appelait-on encore le camp du Mas Conte ou maison du comte.

malheureusement, me furent bientôt enlevés pour être gardes d'artillerie, l'un à Perpignan, et le second à la citadelle.

Cependant l'état-major général de l'armée se complétait. Plusieurs généraux étaient arrivés. Le chef de bataillon Cantel remplaça, dans la direction d'artillerie de Perpignan, le colonel Magdaillan (1). La direction des parcs de l'armée était confiée au chef de bataillon Darancey qui fut peu de mois après nommé colonel (2); son activité infatigable, sa précision minutieuse et ses connaissances de détail le rendaient parfaitement propre à remplir cette place. Le colonel La Martillière fut nommé commandant en chef de l'artillerie de l'armée et La Salette, commandant en second, et ils tardèrent peu à être l'un et l'autre généraux de brigade.

Le général La Salette avait, dans ses paroles et ses manières, des formes efféminées et une douceur pateline qui contrastaient avec les mœurs de cette époque; il prêtait passablement au ridicule par son piètre physique et par sa façon de se tenir à cheval; il n'avait pas plus l'esprit militaire qu'il n'en avait la tournure (3).

Le général La Martillière réunissait, au contraire, à un

(1) Louis-Charles-Augustin de Cantel, né en 1750 aux Ifs, dans le diocèse de Rouen, élève d'artillerie (1770), lieutenant (1771), capitaine (1785), capitaine commandant le 1er avril 1791, chef de bataillon le 22 juin 1793 et chef de brigade le 8 novembre suivant, tué le 24 août 1796 au passage du pont de Governolo, en Italie.

(2) Joseph-Gabriel Aubry-Darancey, né à Vitry-sur-Marne en 1749, élève (1767), lieutenant (1768), capitaine (1779), chef de bataillon (1793), chef de brigade (9 octobre 1793), général de brigade (10 juillet 1806), inspecteur général de l'arme, baron de l'Empire (23 octobre 1811), mis à la retraite le 11 février 1813. « Il était connu, a dit Boulart, p. 128, pour un homme dur, fantasque, irascible et brusque. »

(3) Pierre-Joseph Joubert de La Salette, né à Grenoble en 1743, lieutenant en second (1763) et en premier (1765), capitaine en second (1777), lieutenant-colonel (1791), avait commandé l'artillerie à Metz et à Longwy lorsqu'il fut envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales où il devint dans la même année, en 1793, chef de brigade (31 mai), chef de l'état-major de l'artillerie (16 juin) et général de brigade (11 août). Inspecteur général en 1795 et en 1796, il fut mis à la retraite en 1800.

haut degré, la capacité, le talent, la bravoure et l'activité. Quoique d'un âge avancé, nulle fatigue ne l'effrayait, aucune privation ne lui coûtait. Mais extrêmement dur pour lui-même, il l'était bien davantage pour les autres. Je n'ai jamais rencontré d'homme de formes plus acerbes et d'un caractère plus profondément méchant. Ses traits portaient l'empreinte d'une malignité féroce. Sa bouche au sourire sardonique et ses petits yeux, ombragés d'un épais sourcil rouge ardent comme ses cheveux, reflétaient parfaitement l'instinct de son âme, qui semblait jouir du mal d'autrui. C'est le seul homme pour lequel j'aie jamais eu de la haine; mais celle que je lui portais était profonde et bien méritée, comme je le dirai bientôt (1).

Le 8 juillet, étant campé avec ma compagnie près du moulin à vent, je reçus ordre, vers le soir, de me réunir avec deux bouches à feu à un détachement qui se dirigeait sur le village de Toulouges, près de Millas, où l'ennemi venait de se montrer. Nous y arrivâmes le lendemain matin et après quelques moments de repos, nos volontaires abordèrent les Espagnols en chantant la *Marseillaise* et les culbutèrent de leurs positions au pas de course. On ne les poursuivit pas fort loin, et le soir même de cette petite victoire qui, pour moi, était la première, j'eus ordre de retourner au camp du mas Ros où j'arrivai le lendemain.

Je n'avais pas encore de monture. La fatigue de cette course me décida à acheter un cheval que je payai assez cher; c'était un limousin joli et très vif. Comme je n'avais d'autre domestique qu'un canonnier qui me rendait quelques services dans la journée, il me prit fantaisie de soigner moi-même mon limousin et entre mes mains le pauvre animal changea bientôt de figure. Je l'avais at-

(1) Jean Fabre, dit La Martillière, né en 1732 à Nîmes, mort à Paris en 1819, sous-lieutenant (1757), lieutenant (1762), capitaine (1769), colonel (1792), général de brigade (14 août 1793) et de division (1er avril 1795), sénateur (4 janvier 1802), comte de l'Empire (11 juillet 1810), pair de France (4 juin 1814).

taché près de ma tente sous un soleil brûlant dont j'étais moi-même accablé, et je devais, pour l'abreuver, faire une demi-lieue : corvée qui me semblait dure et que souvent je me dispensais de remplir. Il en était de même des autres soins qui lui étaient nécessaires, et certainement la malheureuse bête n'aurait pas résisté longtemps si je n'avais dû m'en défaire peu de temps après, lorsque je tombai malade; je m'estimai alors très heureux d'en tirer la moitié de ce qu'elle m'avait coûté.

Par suite de nouvelles dispositions, ma compagnie avait été placée à la batterie qui formait l'extrême droite de la ligne, et je m'y trouvais sous les ordres du colonel Berthier, commandant l'artillerie de cette partie du camp (1). Ce brave et digne chef, qui ne resta que peu de temps à l'armée, avait pour moi des bontés de père; sa tente était la mienne et je partageais son modeste repas lorsque je n'allais pas dîner à Perpignan chez mon hôtesse qui me recevait toujours comme l'enfant chéri de la maison. Le colonel Berthier m'autorisait à me rendre en ville lorsque je le désirais, et je profitais de sa permission toutes les fois que l'ennemi ne bougeait pas, car il venait assez souvent attaquer quelques points de notre ligne et ces reconnaissances, qui n'étaient jamais bien sérieuses, nous faisaient cependant prendre les armes et tirer des coups de canon.

La chaleur fut extrême cette année et plusieurs mois s'écoulèrent sans pluie. Mais cette température brûlante

(1) Alexandre Berthier, dit Berthier l'aîné, né à Châtel-Censoir, dans l'Yonne, en 1745, élève (1764), lieutenant (1767), capitaine (1778), chef de bataillon (1792) et de brigade (1793), commandant en second l'artillerie de l'armée des Pyrénées-Orientales (1793) et celle de l'armée du Nord (1796-1797), directeur de l'arsenal de Paris (1798-1800), passe à l'armée d'Italie où il assiste aux affaires de la Volta et du Mincio, directeur d'artillerie à Turin (1801) et à Brescia (1802), mis à la retraite en 1805 après cinquante-trois ans de services. Griois ne dit pas pourquoi il resta peu de temps à l'armée des Pyrénées-Orientales : c'est que Berthier fut fait prisonnier par les Espagnols le 29 août 1793, à l'affaire de Corneilla, et qu'il ne sortit des prisons d'Espagne que le 8 décembre 1795.

ne m'effrayait pas et c'était ordinairement vers midi que je partais du camp pour aller à Perpignan où j'arrivais trempé de sueur et grillé par le soleil. Un verre de vin d'abord, puis un bon dîner me remettaient bientôt et vers le soir je regagnais le camp. Mais cette alternative de chaleur étouffante pendant le jour et de nuits très fraîches que je passais à peu près au bivouac ne tarda pas à déranger ma santé, d'ailleurs assez délicate, et je fus pris d'une fièvre violente. J'espérai qu'elle céderait au repos et à la diète; mais au bout de deux jours le bon colonel Berthier, voyant que le mal augmentait, me fit partir pour Perpignan, chose qui me convenait fort, et je m'établis dans la maison de ma bonne Marguerite où je fus soigné durant un mois comme j'aurais pu l'être dans ma famille.

Pendant ma maladie l'armée fit un mouvement en avant et lorsque, dans le courant de septembre, je fus en état de la rejoindre, elle avait pris position à une demi-lieue en deçà du village de Boulou que l'ennemi occupait. Je trouvai ma compagnie campée sur une hauteur où l'on avait le projet d'établir une batterie de seize pièces de siège. Ma compagnie, une autre compagnie de mon régiment qui avait rejoint l'armée pendant mon absence, et une compagnie de canonniers volontaires étaient destinées au service de cette batterie, appelée batterie du mas de la Paille. C'était le nom d'une ferme bâtie sur la hauteur et la maison d'habitation, située au pied de la batterie, servait de quartier général au général Sauret.

Les compagnies d'artillerie régimentaires avaient alors quitté le nom de leurs capitaines. Elles étaient simplement désignées, comme elles le sont encore, par leur numéro d'ordre. La mienne portait le numéro 10 et celle qui était récemment arrivée, le numéro 4. Or, le capitaine Beaumaretz de cette compagnie (1) et le capitaine d'An-

(1) Simon-Ferdinand de Beaumaretz, né à Douai en 1757, lieutenant (1781), capitaine (1791), chef de bataillon (1801), chef d'escadron et ins-

thouard, qui venait d'être nommé à la 10e, mais qui ne la rejoignit jamais, n'étaient présents ni l'un ni l'autre; tout jeune de grade que je fusse, je me trouvais le plus ancien officier des deux compagnies, et les officiers de canonniers volontaires ne concourant pas avec ceux de l'artillerie régimentaire et étant toujours sous leurs ordres, je reçus du général La Martillière le commandement de la batterie. Mais l'armement ne put s'effectuer que très lentement, les pièces de siège qui devaient y être placées, venant pour la plupart des places de l'intérieur. Les affûts étaient encore plus rares que les canons; on faisait servir tout ce qu'il y avait dans les magasins, et je dus employer des affûts de siège, de place et même de côte, la plupart vieux et défectueux, et quelques-uns à peu près hors de service. Enfin, je manquais aussi d'outils et de la plupart des objets nécessaires pour faire de la bonne besogne. Aussi, après beaucoup de peine et de temps, ma batterie était loin d'offrir la solidité et surtout la régularité convenable; et il arrivait souvent des accidents aux affûts et aux plates-formes lorsqu'elle faisait feu, ce qui avait lieu journellement.

Au surplus, rien, à cette époque, du moins à notre armée, n'avait l'apparence d'ordre. Les troupes, à peine vêtues, s'entassaient sur un même point ou se disséminaient sur plusieurs, selon le caprice des chefs particuliers ou la volonté des soldats. Les armes étaient dans le plus mauvais état; plusieurs corps en manquaient partiellement, et les bataillons de la levée en masse n'avaient pour toute défense que des piques. Presque toujours les vivres faisaient défaut, et s'ils arrivaient, ils étaient le plus souvent, non pas régulièrement distribués, mais pillés par les soldats qui, dans la plupart des corps, avaient perdu jusqu'à l'ombre de discipline. Et pourtant, au milieu de tous ces

pecteur de la manufacture d'armes de Klingenthal (1803), colonel-directeur à Palmanova (1807) et à Gênes (1810), prend sa retraite en 1811.

éléments de ruine et de défaite, dont un seul aurait suffi dans les temps ordinaires pour anéantir une armée, ces mêmes soldats, sourds à la voix de leurs chefs dans l'enceinte du camp, devenaient d'autres hommes à la vue de l'ennemi et ne conservaient de cette effervescence et de cette fièvre de licence qu'un enthousiasme ardent, inspiré par l'amour de la patrie et la passion de la liberté; le nombre, la discipline et l'expérience des troupes les plus aguerries cédaient à leur impétueuse audace; c'est qu'il y avait alors dans les âmes de généreux sentiments, élan, union de volonté, abnégation, les seuls sentiments qui produisent les grandes choses et enfantent les prodiges.

Je n'étais plus le seul officier de ma compagnie. M. Martin, sortant de l'Ecole de Châlons, l'avait rejointe depuis quelques mois en qualité de second lieutenant. Ce jeune homme, d'un physique agréable et d'un caractère doux et aimable, était encore plus enfant que ses dix-neuf ans ne le comportaient et il ne m'était d'aucune utilité pour le service. Mais je trouvai en lui un bon et joyeux camarade qui me rendit plus légères les privations et les fatigues que nous supportions sous la même tente. Il était d'une étourderie rare et portait à l'excès l'insouciance de son âge; j'en fis maintes fois la fâcheuse expérience. Un jour, il emprunta mon cheval pour aller à Perpignan; il l'attacha au coin d'une rue, puis il alla courir la ville, et lorsqu'il dut au soir regagner le camp, plus de cheval : la bête s'était échappée pendant la longue absence de son maître ou, ce qui est plus vraisemblable, on l'avait volée; heureusement qu'elle était de peu de valeur (1).

Les Espagnols occupaient une ligne fortement retranchée dont le Boulou faisait partie, et ils avaient établi

(1) Ce Martin devait, après la paix avec l'Espagne, passer en Italie, et de là en Egypte, où il eut une cuisse emportée et mourut de sa blessure.

près de ce village une batterie pour contrebattre celle du mas de la Paille que je commandais, et chaque jour, à des reprises plus ou moins longues et fréquentes, la canonnade s'engageait entre les deux batteries, sans autres résultats que quelques hommes tués ou blessés fort inutilement. Située avantageusement pour découvrir les positions de l'ennemi, ma batterie était le rendez-vous ordinaire des représentants du peuple et des généraux, et presque toujours leur arrivée était le signal du feu qu'ils faisaient commencer s'il ne l'était déjà. C'était pour eux une espèce de passe-temps que les retranchements derrière lesquels ils se plaçaient rendaient au reste peu dangereux. Il n'en était pas de même pour la légion des Pyrénées, commandée par le colonel Pérignon (1) et campée dans un fond derrière le mas de la Paille, hors de la vue de l'ennemi; la plupart des boulets dirigés sur ma batterie et qui la dépassaient, allaient tomber dans le camp que cette légion occupait; ce qui l'obligea bientôt à changer de position.

Il se passait peu de jours que nos tirailleurs n'en vinssent aux prises avec ceux de l'ennemi, et c'était toujours en avant de ma batterie qu'avaient lieu ces escarmouches; c'était aussi sous la protection de son feu qu'ils se retiraient, s'ils étaient repoussés. C'étaient, pour la plupart, des montagnards des Pyrénées, organisés en compagnies de miquelets, à peine vêtus, chaussés de spardeilles, assez déterminés, et surtout très lestes et très adroits. Parmi eux se trouvait une espèce de sauvage à mine rébarbative, accoutré d'une manière bizarre, coiffé d'une peau de loup, et connu de tous nos soldats pour sa hardiesse. Du reste,

(1) Pérignon, le futur maréchal de France, ancien sous-lieutenant aux grenadiers royaux du Quercy où il faisait les fonctions d'adjudant-major, ancien membre de la Législative, était alors lieutenant-colonel de la légion des Pyrénées, et sa bravoure, sa décision lui valurent bientôt le grade de divisionnaire; il allait sous Dugommier commander le centre de l'armée, et, après la mort de Dugommier, commander toute l'armée.

cette petite guerre était pour nous un véritable spectacle; souvent des officiers des différents corps, armés d'une carabine, se mêlaient aux tirailleurs, et il m'arrivait quelquefois de grossir le nombre de ces amateurs.

C'est au mas de la Paille que j'eus le plus à souffrir de l'indiscipline de ma compagnie. Elle n'avait plus de bornes. Chaque jour c'étaient de nouvelles réclamations des canonniers : tantôt ils voulaient une solde plus forte, tantôt ils demandaient impérieusement le remboursement de leurs masses. L'incertitude des lois et des règlements d'abord aurait pu, à la rigueur, leur servir de prétexte; mais tout ce qui leur passait par la tête devenait motif de plaintes et de menaces contre moi et même contre Martin, qui pourtant ne se mêlait de rien. Souvent nous les entendîmes comploter entre eux de nous faire un mauvais parti. Leur but était peut-être d'intimider deux jeunes gens sans expérience et d'obtenir par là ce qu'ils désiraient. Nous ne cédâmes jamais à leurs injustes prétentions, malgré les ennuis et les inquiétudes qui en résultaient. Une chose assez remarquable, c'est que dans leurs fréquentes mutineries ils ne se permirent jamais de nous tutoyer.

Ce qui me valait ces ennuis, c'est qu'à cette époque chaque compagnie d'artillerie détachée s'administrait elle-même; l'officier qui la commandait était quartier-maître et payait la solde avec les fonds que le conseil d'administration lui faisait passer pour plusieurs mois.

Cet usage me causa un désagrément d'un autre genre. On payait en assignats. Un jour, qu'assis hors de ma tente, je vérifiais ma caisse, c'est-à-dire mon portefeuille, j'avais étalé mes assignats sur les bottes de foin qui me servaient de table. Mon cheval, attaché au piquet près de moi, s'avisa d'entamer une de ces bottes et il avala, en même temps qu'une poignée de foin, un assignat de 400 livres. Le vol était original; mais je ne pus réparer

la perte que j'avais faite qu'à force de privations et de longues économies.

Ce fut alors que j'adoptai la singulière signature que j'ai conservée depuis. On me présenta un jour, comme étant de moi, des bons de vivres dont on réclamait le paiement. Des hommes de ma compagnie avaient fait ce faux en copiant tant bien que mal ma signature. Elle était encore assez lisible. Je la remplaçai par celle que j'ai actuellement et qu'il serait assez difficile d'imiter, puisqu'il faudrait auparavant parvenir à la lire; ce qui est chose à peu près impossible.

Ainsi que je l'ai dit, ma batterie était sur le revers d'une colline escarpée. Les pièces occupaient la crête, assez étroite. Les canonniers avaient établi leurs tentes en arrière, et la difficulté du terrain et son peu d'étendue n'avaient pas permis de les disposer, non plus que les magasins à poudre et les caissons de munitions, d'une manière bien régulière. Aussi, il s'en fallut de peu que la batterie ne fût détruite avec nous. Faute d'autre emplacement, les caissons de munitions étaient parqués sur un talus assez rapide, non loin des tentes. Un jour, pendant une espèce de tempête fréquente dans cette saison, un des caissons, dont les roues étaient probablement mal calées, fut entraîné par un coup de vent jusqu'au bas de la colline et renversé dans le ravin où étaient les cuisines. Il contenait quarante obus. L'explosion fut terrible. Deux canonniers périrent. Moi-même je faillis être atteint par la moitié d'une roue du caisson qui vint traverser de part en part la tente où je me trouvais.

Une autre fois, j'étais occupé à faire remplir des gargousses dans un petit magasin tout ouvert, creusé dans la batterie, lorsqu'un violent coup de vent enleva le feu de nos cuisines et une grande quantité de charbons enflammés tomba dans le magasin au milieu des barils défoncés et des charges qu'on s'occupait de remplir. Je

me crus perdu; mais par le plus grand des hasards, aucune flammèche ne tomba sur la poudre, et les canonniers et moi, nous précipitant par une sorte d'instinct sur les charbons qui nous entouraient, nous échappâmes au danger. Le magasin renfermait 500 à 600 kilos de poudre, quantité plus que suffisante pour faire sauter batterie, canons et canonniers.

Au reste, on prenait alors si peu de précautions qu'un vieux capitaine en second qui nous avait rejoints avait fait de sa tente un magasin à poudre; au milieu des barils s'étalait la paille qui lui servait de lit, et il ne craignait pas d'y avoir de la lumière lorsque le soir, avec des camarades de bonne volonté, il vidait des bouteilles de vin et d'eau-de-vie. Bien que sorti de la classe des sous-officiers, cet ancien militaire, nommé Mazade (1), était gentilhomme et chevalier de Saint-Louis. Imbu des principes républicains, il n'entendait pas raillerie sur ces deux qualités et lorsqu'il était entre deux vins, ce qui lui arrivait tout les jours, on avait plaisir à l'entendre mêler ensemble ses idées de noblesse et d'égalité et à le voir, la tête coiffée du bonnet rouge, cacher soigneusement la croix de Saint-Louis sur son cœur. C'était, du reste, un excellent camarade, et quoique nous le fissions continuellement enrager, il avait une grande amitié pour Martin et pour moi, qu'il appelait ses bons petits enfants. Déjà fort avancé en âge, il ne put résister longtemps à la vie misérable qu'il partageait avec nous, et surtout à l'eau-de-vie dont il usait continuellement. Un jour, il tomba malade; il fut transporté à l'ambulance et y mourut en arrivant.

Couchés sur la paille dans la même tente, Martin et

(1) Vincent de Mazade, né en 1731, canonnier (1758), sergent (1765), second lieutenant (25 juillet 1791) et chevalier de Saint-Louis (11 novembre 1791), premier lieutenant (18 mai 1792), second capitaine (10 juillet 1792), mort le 27 février 1794.

moi, et n'ayant d'autre ordinaire que celui des canonniers, c'est-à-dire une gamelle de leur soupe et un morceau de mauvaise viande bouillie, nous supportions assez gaiement notre détresse. Mais, lorsque nous pouvions aller en ville, ne fût-ce que pour une demi-journée, nous n'avions garde de manquer l'occasion, et au matin, quand tout paraissait calme dans le camp, souvent lui ou moi se rendait à Perpignan, quelquefois à cheval, le plus souvent à pied. A peine arrivé, il fallait songer à repartir; mais le plaisir de revoir nos hôtes et de faire un bon repas avec eux valait bien les six lieues de chemin et les dangers réels de s'absenter sans permission malgré des ordres rigoureux.

Nous étions à la fin d'octobre et des pluies continuelles empiraient notre situation; l'eau traversait notre tente; la paille qui nous servait de lit en était imbibée et l'humidité rendait le froid de la nuit plus pénétrant; grand nombre de soldats tombaient malades et ma santé, peu robuste, ne résista pas longtemps; je fus pris d'une fièvre violente accompagnée de maux de tête et d'inflammation à la gorge, la diarrhée s'y joignit, et mes camarades, effrayés de mon état, me pressèrent d'aller me soigner à Perpignan. Je me décidai à partir pendant que je pouvais encore me soutenir. Mais il fallait l'autorisation du général commandant l'artillerie et, pour la demander, je me rendis à cheval au quartier général de Banyuls-dels-Aspres, à peu de distance en arrière de ma batterie. Je comptais l'obtenir sans difficulté, mais je ne connaissais pas encore La Martillière. Il fut sans pitié; il me déclara de la manière la plus dure que je n'aurais cette permission qu'en apportant un certificat de l'officier de santé en chef de l'armée, et je dus, seul, tremblant la fièvre et n'ayant pas même la force de remonter à cheval, aller à la recherche de cet officier de santé que je trouvai enfin. Il n'eut pas besoin de m'examiner longtemps pour me donner le certificat que je réclamais et il me recommanda de gagner Perpi-

gnan sans perdre un instant. Je me fis mettre en selle et m'acheminai lentement, par une pluie battante, vers la ville, où j'arrivai à la nuit, accablé par la fatigue et la maladie. Les bonnes dames Beringo, alarmées, s'empressèrent de me transporter dans la chambre que j'avais conservée chez elles, me couchèrent, et leurs soins empressés me firent oublier mes souffrances; je ne sentais plus que le bien-être du repos et le bonheur d'avoir autour de moi des personnes dont je connaissais l'attachement et la tendre amitié.

Mon mal, faisant de rapides progrès, dégénéra en fièvre putride accompagnée de dysenterie et pendant trois semaines je fus entre la vie et la mort. Certainement, si je n'ai pas succombé, c'est à la bonne Marguerite Beringo que je le dois; une mère n'aurait pas mieux soigné son enfant chéri. Les détails les plus dégoûtants ne la rebutaient pas; elle me changeait, me nettoyait, et à peine voulait-elle qu'une garde la soulageât. Dès le jour de mon arrivée, elle avait appelé le médecin qui m'avait guéri dans ma première maladie; c'était le vieux docteur Carcassonne. Il réunissait à l'expérience et au zèle le plus noble désintéressement, et lorsque je fus sur pied, il n'accepta qu'avec peine quelques chiffons d'assignats, tout ce que je pouvais lui offrir.

C'est à tort, je crois, qu'on s'effraie des approches de la mort. Je la vis de près pendant cette maladie, et les sensations que j'éprouvais, loin d'être pénibles, avaient une certaine douceur. Faible et abattu, l'assoupissement continuel dans lequel j'étais plongé avait quelque chose de voluptueux; des douleurs aiguës le troublaient par moments, mais une cuillerée de la potion du bon docteur les enlevait comme par enchantement et je n'appréciais que mieux ensuite le bonheur du non-souffrir. Des rêves presque toujours agréables accompagnaient cette somnolence léthargique. Un surtout se renouvelait souvent :

j'étais dans une riante campagne au milieu de sources fraîches et abondantes, et là j'étanchais à grands traits la soif ardente dont j'étais dévoré. Un autre rêve me frappa tellement et revint si souvent que je finis par le prendre pour la réalité; il me semblait avoir retrouvé l'assignat de 400 francs que mon cheval avait avalé; je voyais cet assignat, je le maniais, je le cachais sous mon traversin; dans ma convalescence cette erreur n'était pas dissipée, et j'eus besoin de rassembler toutes mes idées et même de chercher sous mon chevet pour reconnaître une illusion.

D'importants événements survinrent pendant ma maladie. L'épidémie avait fait de grands ravages dans notre armée; une partie des soldats étaient dans les hôpitaux, et les Espagnols, ayant reçu de nombreux renforts, profitèrent de notre affaiblissement pour entreprendre une attaque générale. Elle eut lieu pendant la nuit, et la batterie du mas de la Paille, étant en première ligne, fut le point le plus vivement assailli. Elle fut enlevée, les pièces et les munitions prises, beaucoup de canonniers tués; je dois peut-être la vie au mal qui m'éloigna du camp. L'affaire fut décisive et notre armée repoussée jusque sous les murs de Perpignan (1).

Je n'étais plus lieutenant de la compagnie d'Anthouard. Peu de temps avant de tomber malade, j'avais été nommé capitaine en second dans la compagnie Beaumaretz et je la commandais en l'absence du capitaine en premier; grâce à sa composition, dans laquelle il entrait moins d'hommes sortis de l'infanterie, grâce à la fermeté de ses sous-officiers, elle avait un bien meilleur esprit que la compagnie d'Anthouard, et mon avancement me fut d'autant plus agréable qu'il me déchargeait du commandement pénible et réellement dangereux d'une bande indisciplinée.

(1) Déroute du 11 décembre 1793. Cf. Fervel, I, p. 246.

Ma convalescence fut longue et je ne fus complètement rétabli qu'au bout de deux mois. Dans cet intervalle, Beaumaretz et Desvaux avaient rejoint l'armée; le premier venait prendre le commandement de sa compagnie, et Desvaux, capitaine en second de même que moi, passait dans la compagnie d'Anthouard. Leur arrivée fut un bonheur pour moi : l'un était mon ami intime depuis l'Ecole et l'autre ne tarda pas à le devenir.

L'armée battue au Boulou se réorganisait lentement, et les Espagnols, profitant de notre inaction, avaient poussé en avant plusieurs têtes de colonnes; ils s'avancèrent même assez près de Perpignan pour y lancer quelques obus (1). Notre situation paraissait désespérée; livrés à nos propres forces, nous avions peu de chances de succès et même de résistance. Un avantage brillant, obtenu par nos troupes, rendit la confiance à l'armée et sauva Perpignan. C'est à Peyrestortes qu'eut lieu cette affaire, peu considérable en elle-même, mais importante par ses résultats. L'ennemi s'était porté en forces sur cette position qui coupait nos communications avec la France et nous isolait complètement. Mais nos bataillons de nouvelle levée, animés de l'enthousiasme qu'inspirait alors l'amour de la patrie et de la liberté, combattirent avec tant d'audace et de résolution qu'ils défirent entièrement les Espagnols. Peu d'heures après, ils rentrèrent en ville, conduisant une colonne de prisonniers plus nombreux qu'ils n'étaient eux-mêmes et à leur suite quantité de chevaux et de voitures chargées de bagages. Ces trophées furent réunis sur la place d'armes qui devint en un moment une véritable foire (2). Les habitants, joyeux d'échapper au ravage qui les menaçait, venaient en foule acheter à nos soldats les dépouilles des vaincus. Cette

(1) Le matin du 17 septembre, quand ils eurent pris le hameau du Vernet.
(2) C'est le mot du temps. « Perpignan, écrit un témoin, ressemble à une foire. »

journée mémorable était celle de ma première sortie et me laissa sous ce double rapport un souvenir d'autant plus agréable (1).

Dès que le rétablissement de ma santé me le permit, je rejoignis ma compagnie qui se trouvait alors au parc d'artillerie établi sur les glacis de la ville. Mon service se réduisait à peu de chose et mon capitaine Beaumaretz me laissait entière liberté. Je passai à peu près toutes mes journées chez ma bonne hôtesse de Perpignan et le soir, après avoir bien soupé, je revenais passer la nuit au camp sous une petite tente où j'étais assez mal et très froidement. Mais j'avais trouvé moyen, malgré la défense, de conserver une lampe, et je lisais quelques heures sur ma couche de paille, avant de m'endormir. Il m'arriva aussi de passer quelques nuits en ville, mais une fois il pensa m'en coûter cher.

Milhaud, membre de la Convention, était, ainsi que Soubrany son collègue, en mission près de l'armée des Pyrénées-Orientales (2). Il avait remarqué une jeune et jolie Catalane, Mlle Lignières, dont le père, riche marchand épicier, demeurait en face de la maison de Marguerite Beringo. J'avais eu occasion d'aller plusieurs fois chez ce Lignières ainsi qu'à une campagne qu'il avait à Pia, près de la ville. Comme la plupart des Perpignanais, il était ce qu'on appelait alors un franc aristocrate, et il se montrait peu flatté de s'allier avec un représentant du peuple. Milhaud, d'ailleurs, arrivait un peu tard; le cœur de la jeune fille était pris; depuis plusieurs mois, un jeune officier de canonniers volontaires, nommé Romiguières (3), lui faisait la cour; des gages de tendresse et de

(1) La bataille de Peyrestortes est du 17 septembre, et il y a ici quelque confusion dans les souvenirs de Griois, car cette bataille a précédé l'attaque générale dont il parle plus haut.

(2) Milhaud et Soubrany avaient été nommés le 22 décembre 1793. Cf., sur leur mission, le chapitre VII de notre *Dugommier*, p. 150-183.

(3) Ce Romiguières est peut-être le Romiguières avocat à Toulouse,

fidélité avaient même été échangés. Mais Milhaud était au-dessus des préjugés. Il fit servir à ses projets amoureux la toute-puissance dont il était armé. Son rival fut emprisonné sous un léger prétexte et un intermédiaire sûr lui donna à entendre que le seul moyen de recouvrer la liberté et d'éviter même un sort plus rigoureux était de renoncer à sa maîtresse et de remettre entre les mains du représentant le portrait et les lettres de Mlle Lignières. La crainte l'emporta sur l'amour. L'officier consentit à tout; il sortit de prison et reçut un ordre de service pour une autre armée. Quant au père Lignières, il comprit qu'il y allait peut-être de la vie à refuser l'honneur d'avoir un représentant pour gendre, et, faisant contre fortune bon cœur, il céda. Sa fille, par obéissance, un peu aussi par vanité, l'imita, et le mariage eut lieu quelques jours après selon les rites du plus sévère républicanisme (1).

J'y assistai avec la famille Beringo. Une réunion de parents et d'amis, suivie d'un petit bal, devait avoir lieu le soir chez le père de la mariée. Un plaisir de ce genre était alors chose rare. Aussi, je me faisais une fête d'y prendre part et ma toilette de bal était achevée, lorsque à la tombée de la nuit la caisse du crieur public se fait entendre; il annonce un arrêté des représentants du peuple: tout militaire trouvé dans la ville après la fermeture des portes et qui n'appartient pas à la garnison, sera arrêté et traduit à la commission militaire.

Ces représentants ne plaisantaient pas et la commission

bâtonnier de l'ordre, président du Conseil général, procureur général près la Cour (1833), conseiller à la Cour de cassation (1839), pair de France, qui, dans une lettre de 1843, écrit qu' « un représentant de la Convention le fit incarcérer et voulut l'envoyer à l'échafaud. »

(1) C'est le 21 messidor an II, ou 9 juillet 1794, que Milhaud, ou, comme il se prénommait, Cumin Milhaud, représentant du peuple, âgé de vingt-sept ans, fils du cultivateur Milhaud, épouse devant la municipalité de Perpignan « la citoyenne Marianne Lignières, âgée de dix-neuf ans, native de cette commune, rue du Travail, section de la Réal, fille légitime et naturelle du citoyen Jean Lignières, cultivateur, âgé de cinquante et un ans. ».

militaire encore moins. L'envie de danser me passa bien vite. Sans perdre un moment, je gagnai la porte de la ville que je craignais de trouver déjà fermée, et j'arrivai tristement au camp où mes camarades rirent beaucoup de ma déconvenue et de ma toilette de bal que le mauvais temps et la crotte avaient fort endommagée. Cet arrêté malencontreux était motivé sur la nécessité de redoubler de vigilance et de sévérité dans le service. Mais je fus persuadé que Milhaud voulait écarter les importuns comme moi qui auraient pu se glisser à son bal, et surtout les amis et les confidents de Romiguières. Peu de temps après, il quitta l'armée (1) et je n'eus occasion de revoir sa femme que bien longtemps après. Ce fut en l'an IX, au château de Belgiojoso, près de Pavie, à une fête donnée par le général Davout. L'ancien représentant était alors colonel de cavalerie (2). Sa femme, encore fort jolie, parut d'abord embarrassée en me revoyant; mais, se remettant bientôt, elle sembla ne se rappeler qu'imparfaitement de m'avoir vu à Perpignan, et je n'insistai pas pour lui rappeler des souvenirs qu'elle n'avait sans doute pas plus oubliés que moi.

L'hiver de 1793 à 1794 fut l'époque de la plus grande Terreur. L'exaltation était extrême dans la ville; les églises avaient été dépouillées des saints de toute taille qui les encombraient, et ceux en bois peint ou doré avaient été brûlés sur la place publique au grand scandale de ma bonne hôtesse et de la plupart des habitants qui n'étaient pas plus qu'elle à la hauteur des idées du jour

(1) Dans les premiers jour de septembre 1794.

(2) Au sortir de la Convention, Milhaud, n'ayant que vingt-neuf ans, était trop jeune pour appartenir au Corps législatif. Il entra dans l'armée. On voulut bien supposer qu'il avait été nommé en 1792 (sans autre indication de date) capitaine au 14e chasseurs à cheval, et, le 22 juillet 1793, chef d'escadron au 20e régiment de la même arme. Le 23 janvier 1796, on le fit chef de brigade du 5e dragons. Il devint divisionnaire et fut d'ailleurs un de nos plus brillants généraux de cavalerie.

et qui ne s'en cachaient guère (1). Mais les sans-culottes, forts de l'appui des militaires et des employés de tout genre réunis à Perpignan, n'en manifestaient qu'avec plus de violence leur républicanisme. Les confréries de pénitents que j'avais vues défiler une année auparavant, à la grande édification des fidèles, étaient remplacées par des processions où, sous les attributs et le costume diaphane de la Raison, de la Force, de la Justice, etc., figuraient, de gré ou de force, des femmes choisies parmi les plus belles de la ville, et dans une de ces cérémonies je vis le même jour la Force et la Liberté représentées par deux dames, Mmes Crozat et Astruc, femmes du commandant de la gendarmerie et d'un négociant, et la Raison par une nommée Ferréol, fille publique, l'une des plus belles créatures que j'aie vues (2).

Malheureusement, ce n'était pas seulement par ces cérémonies ridicules et ces auto-da-fé de saints de bois que se manifestait le système atroce de cette époque. La guillotine était en permanence; peu de jours se passaient sans qu'elle fît tomber quelques têtes, et les arrestations nombreuses, faites souvent sur un simple soupçon ou sur le plus léger propos, fournissaient amplement au fer du bourreau. L'habit militaire n'en mettait pas à couvert, et seize malheureux volontaires, qu'on vint prendre dans les rangs de leurs bataillons, furent condamnés pour s'être trouvés à Toulon, peut-être malgré eux, lorsque cette ville tomba au pouvoir des Anglais. Ils protestèrent jusqu'au dernier moment de leur innocence, de leur dévouement à la liberté, et ils montèrent

(1) C'est le 6 mars 1794, mercredi des Cendres, qu'eut lieu ce brûlement des saints, et le lendemain 7 fut célébrée la fête de la Raison (A. CHUQUET, *Dugommier*, II, p. 169.)

(2) Griois se trompe. La déesse Raison, du reste la plus jolie femme de la ville, était la fille d'un Perpignanais, homme en place sous l'ancien régime et alors patriote ardent. (TORREILLES, *Perpignan pendant la Révolution*, II, p. 304.)

à l'échafaud en chantant en chœur la *Marseillaise* (1).

Ma bonne hôtesse Beringo, dont la vivacité catalane et la dévotieuse exaspération ne connaissaient plus de bornes, fut plusieurs fois sur le point d'être arrêtée. Elle dut son salut à la protection d'un fougueux jacobin, nommé Bard, négociant français que les événements politiques avaient forcé de sortir de Barcelone où il était établi. Sous l'extérieur le plus dur et sous les formes du plus fougueux terrorisme, Bard avait un cœur bon et généreux. C'était un de nos commensaux.

Parmi les atroces singularités de cette époque, une de celles qui me frappa le plus fut de voir une femme, affublée d'un habit de volontaire par-dessus son jupon et coiffée d'un bonnet de police, remplir les fonctions de bourreau. Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis lorsqu'un jour que je traversai la place au moment d'une exécution, je vis cette épouvantable mégère, tenant par les cheveux la tête sanglante qu'elle venait d'abattre, la présenter au peuple en criant : « Vive la liberté (2) ! »

Pendant ma convalescence j'allais de temps en temps passer quelques heures de la soirée au club jacobin, dans une église près de mon logement. Il était en grande partie composé de militaires et d'employés étrangers à la ville. Parmi les fougueux orateurs qui se succédaient à la tribune, le général Peyron, Provençal, commandant alors à Perpignan, se faisait remarquer par son éloquence boursouflée de lieux communs de républicanisme. Son affectation de sentiments généreux et de dévouement pa-

(1) Ici encore, Griois a été mal informé ou mal servi par sa mémoire. Ces hommes, au nombre de douze et non de seize, étaient des grenadiers des Bouches-du-Rhône convaincus d'avoir signé une adresse où ils disaient qu'ils verseraient la dernière goutte de leur sang pour restaurer Louis XVII. Cf. notre *Dugommier*, p. 160.

(2) Les documents se taisent sur ce point; mais Fervel (I, p. 224) assure, sans doute d'après la tradition orale, que Bernède fut exécuté dans le camp de l'Union par la femme du bourreau.

triotique était tellement exagérée qu'on en fit justice au sein même de l'assemblée. Il avait dû rejoindre l'armée; avant de partir, il fit ses adieux au club par un discours emphatique qu'il termina en s'écriant d'une voix de stentor : « Demain je serai aux avant-postes sur telle position — qu'il désigna — et si vous apprenez qu'elle est tombée au pouvoir de l'ennemi, vous apprendrez en même temps que Peyron est mort. » Malheureusement, peu de jours après, dans une affaire où nous fûmes complètement battus, les Espagnols s'emparèrent de cette position, et le lendemain un membre du club, montant à la tribune, donna ces tristes détails. « Ce qui rend l'événement plus cruel encore, ajouta-t-il, c'est que nous avons à déplorer la perte du brave général Peyron; vous n'avez pas oublié ses dernières paroles; son héroïque dévouement lui aura coûté la vie. » A l'instant tous les yeux se portèrent sur le pauvre général qui, rentré des premiers à Perpignan après la déroute, venait sans doute débiter ses grandes phrases accoutumées; les éclats de rire et les huées lui fermèrent la bouche (1).

Un certain Roussillon (2), médecin en chef de l'armée,

(1) Cf., sur Louis-Hippolyte Peyron (qui fut promu général de brigade le 12 avril 1794), notre *Dugommier*, p. 169, 448-449, 454-455. Bonaparte, qui en savait long sur son compte, le traitait de mauvais officier et qui n'est bon à rien.

(2) Roussillon était né à Libourne en 1752. Il fut d'abord médecin-naturaliste dans les colonies du Sénégal et de Juda. Puis il se jeta dans la Révolution : il appartint aux Cordeliers et aux Jacobins; il se vantait d'avoir été soldat du 14 juillet et du 10 août (comme du 13 vendémiaire). Aussi fut-il envoyé au mois d'octobre 1792 à Cambrai, en qualité de commissaire du pouvoir exécutif, pour visiter les hôpitaux. L'année suivante, après avoir été nommé membre du Conseil de santé des armées et médecin en chef de l'armée des Antilles, il alla dans le Midi comme commissaire des subsistances aux armées de Toulon et du Var. Le 30 janvier 1794, il devenait médecin en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales. Suspendu, puis incarcéré en mars 1795, réintégré au mois de novembre suivant et nommé en février 1796 médecin en chef de l'armée des côtes de Brest (où il n'alla pas), il part en septembre 1797 comme médecin en chef pour l'armée d'Allemagne. On le trouve plus tard à l'armée du Rhin; mais il n'est plus que médecin ordinaire, et en l'an XI, il obtient sa pension de retraite.

se faisait aussi remarquer parmi les orateurs les plus véhéments, mais lui ne faisait pas de phrases. Son langage énergique était celui d'un rude et franc sans-culotte. La médecine elle-même n'était pas à l'abri de ses anathèmes révolutionnaires; suivant lui, le vin et le repos étaient les seuls remèdes du soldat républicain (1).

J'entendis aussi pérorer quelquefois le jeune Duphot. Il était sous-officier ou lieutenant dans le régiment de Médoc, je crois, et il avait une belle figure, un organe sonore, un langage plein d'exaltation et de patriotisme quoique un peu prétentieux. Peu de temps après il se distingua à l'avant-garde de l'armée par des actions d'une brillante valeur (2).

Vers la fin de l'hiver de 1794 l'armée, après avoir occupé le camp de l'Union, à une portée de canon de la ville (3), prit position une ou deux lieues plus en avant (4), près du village de Nils où nous séjournâmes tranquillement pendant quelque temps. Mon capitaine Beaumaretz et moi occupions ensemble une petite tente appelée canonnière. Par un luxe tout à fait confortable mon compagnon de tente avait établi son lit dans une vieille caisse d'armes garnie de paille. J'étais beaucoup plus modeste dans mon ameublement : le sol même me servait de lit.

Couchés dès qu'il faisait nuit, nous passions plusieurs

(1) Ces propos de Roussillon sont authentiques. Il disait qu'on guérit, non avec des formules, avec du grec et du latin, mais « avec les remèdes les plus simples, de bons aliments, du bon bouillon, du bon vin surtout », et il ajoutait que la diète n'était bonne que pour les aristocrates, gens très replets qu'il fallait dégraisser.

(2) Ancien sergent au régiment de Vermandois, adjudant-major au 1er bataillon du Cantal, puis adjudant-général, Duphot sauta le premier, à la bataille du 20 novembre 1794, dans la redoute de Notre-Dame del Roure.

(3) Il n'était autre que le camp du mas Ros et il avait pris le nom de camp de l'Union après la fête du 10 août 1793.

(4) En réalité, à 10 kilomètres en avant de Perpignan. C'est le 27 mars qu'elle sort de ses quartiers d'hiver.

heures à bavarder ou à faire, à la lueur d'une lampe, des lectures à haute voix. Beaumaretz, qui aimait à causer et qui causait assez bien, terminait la veillée en me racontant des souvenirs de jeunesse ou des anecdotes de garnison. Il m'en disait au moins une pour m'endormir, c'était chose convenue, et il parlait encore que déjà je sommeillais profondément.

Sans autre ordinaire que celui des canonniers et sans argent pour nous procurer la moindre douceur, nous restions gais et plaisantions sur notre misère.

Les Espagnols continuaient à occuper le Boulou et la ligne du Tech, et de nombreuses redoutes couvraient tout leur front. Notre armée se porta en avant le 30 avril 1794 pour les attaquer. On se battit le jour même, mais ce fut le lendemain 1er mai que l'attaque générale eut lieu. Le choc fut terrible, mais l'impétuosité de nos bataillons triompha promptement des obstacles; les redoutes furent enlevées à la baïonnette, et l'armée ennemie mise en déroute complète. Grand nombre de prisonniers et cent cinquante pièces de gros calibre restèrent en notre pouvoir. Jamais plus grand résultat ne fut obtenu en si peu de temps (1).

Au commencement de la journée, le général La Salette, commandant en second l'artillerie, était venu à ma batterie pour me prier de lui servir d'aide de camp. Je ne pus refuser et je l'accompagnai pendant cette journée. Vers le soir, je me rendis, d'après son ordre, au village de Montesquieu, à notre extrême gauche, pour reconnaître une position que les ennemis tenaient encore. Après l'avoir examinée, je fis placer du canon contre une redoute qu'ils occupaient et d'où ils faisaient un feu assez vif; au bout de quelques décharges ils se rendirent et je rejoignis La Salette au quartier général où je passai la nuit.

(1) Bataille du Boulou. Cf. notre *Dugommier*, chap. x, p. 241-268.

Le lendemain matin, j'allais monter à cheval avec La Salette pour parcourir le champ de bataille, lorsque survint La Martillière. Soit qu'il eût déjà jeté les yeux sur moi, soit plutôt pour le plaisir de contrarier La Salette, il me proposa d'être son aide de camp. Cette invitation ou plutôt cet ordre était loin de me flatter. J'avais pu apprécier son caractère; mais j'étais loin de prévoir ce que j'aurais à souffrir avec lui. Je n'osai refuser et j'entrai aussitôt en fonctions en le suivant au quartier général du Boulou où il s'établit.

Les jours suivants je fis avec lui plusieurs tournées pour reconnaître les passages ou cols qui communiquent avec la Catalogne à travers les Pyrénées. Nous parcourûmes aussi les montagnes qui entourent le fort de Bellegarde, que les Espagnols occupaient encore, mais que nous tenions étroitement bloqué. Les sommets les plus rapprochés étaient armés de batteries qui tiraient de temps en temps sur la forteresse dont elles découvraient parfaitement l'intérieur. C'était la seule partie de cette frontière dont l'ennemi fût encore maître. Sur tous les autres points ils avaient été rejetés en Catalogne à la suite de la bataille du Boulou. Le général Augereau les avait suivis et s'était emparé du village de Saint-Laurent de la Mouga et de ses forges (1).

La Martillière, désirant connaître l'importance de cet établissement et ses ressources en fers coulés, m'y envoya le lendemain. Je montai à cheval avant le jour et je partis seul. Mais je n'avais que des renseignements assez vagues sur ma route et je me serais certainement égaré dans les montagnes au milieu des sentiers à peine frayés qui se croisaient dans tous les sens, si je n'avais rencontré un jeune pâtre espagnol. Par menaces autant que par promesses, je l'engageai à me servir de guide jusqu'à Saint-

(1) Cf., sur la prise de Saint-Laurent de la Mouga et de sa fonderie, le chap. XII de notre *Dugommier*, p. 315.

Laurent où j'arrivai vers les 2 heures après-midi. Après m'être présenté au général Mirabel (1) qui y commandait et lui avoir fait part de ma mission, je le quittai pour aller visiter les forges. Elles se composaient de plusieurs bâtiments considérables, servant d'habitation, de magasins et d'usines, et elles étaient établies sur les bords de la Mouga, rivière encaissée et peu large et d'une limpidité telle qu'à sept ou huit pieds de profondeur on distinguait parfaitement le plus petit caillou. C'était elle qui faisait mouvoir les machines, martinets, soufflets, et les montagnes environnantes fournissaient en abondance le minerai et le combustible.

Avant d'abandonner Saint-Laurent, les Espagnols avaient bouleversé l'établissement, brisé les roues et les hauts-fourneaux, et le dégât était tel, qu'il eût fallu beaucoup de temps et de travail pour remettre les forges en activité. Mais ils n'avaient pu enlever une quantité considérable de fers coulés de tous calibres. J'en fis le relevé approximatif, je pris ensuite un croquis de l'ensemble des usines, et, ma mission ainsi terminée, je me rendis chez le général Mirabel qui m'avait engagé à dîner. Son extérieur avait quelque chose de rébarbatif : d'énormes moustaches noires (2) ajoutaient à l'expression naturellement rude et sévère de sa physionomie. Un bonnet de police, un large pantalon et une veste dite carmagnole, le tout en velours cramoisi amplement galonné d'or, composaient son singulier costume. Il avait avec lui une femme dont les traits n'étaient guère

(1) Mirabel était un des généraux les plus remarquables et les plus populaires de cette armée. (A. CHUQUET. *Dugommier*, p. 296-297.) Ancien dragon, peseur au bureau des douanes d'Agde, capitaine instructeur de la cavalerie de l'armée des Pyrénées-Orientales, commandant des flanqueurs à cheval, général de brigade (23 décembre 1793). Il devait tomber le 13 août 1794, dans la bataille de Saint-Laurent de la Mouga, et ses soldats pleurèrent sa mort.

(2) Aussi le nommait-on dans le pays *le général Moustachou*, comme on nommait Custine sur les bords du Rhin le général *Moustache*.

plus doux; elle portait, elle aussi, un bonnet de police et avait pour robe une espèce d'amazone, également en velours cramoisi. Jamais deux figures ne furent plus bizarrement accoutrées.

Je sus bientôt l'origine du velours et des galons. Le général me dit qu'il avait monté sa garde-robe aux dépens des chasubles et des chapes d'une abbaye voisine et il plaisantait sur la métamorphose qu'il avait fait subir à ces vêtements parfumés d'encens. Du reste, quoique tout à fait à la hauteur de l'époque par ses manières et son langage, il me parut très bon enfant. Il était d'une bravoure remarquable, même à une époque où cette qualité était si commune dans nos armées et portée à un si haut degré, comme il en donna de nouvelles et dernières preuves, quelque temps après, dans une affaire où il fut tué. Le dîner que je fis avec lui et sa belle dans le sale réduit qui lui servait de quartier général, n'était rien moins que somptueux; le morceau de bœuf de la ration et le pain de munition en firent les frais; mais ils furent largement arrosés de bon vin et offerts d'une manière cordiale et franche qui inspirait la confiance et presque l'amitié. Ce fut avec un véritable chagrin que j'appris quelque temps après la mort du farouche, mais bon et brave Mirabel (1).

Voulant profiter du peu de jour qui restait encore, je remontai à cheval aussitôt après dîner et repris le chemin du Boulou avec un nouveau guide que le général m'avait donné. Mais la nuit arriva bientôt et dans l'obscurité je perdis mon guide, ou plutôt il en profita pour s'échapper. Resté seul et ne sachant quelle direction prendre au milieu de l'épaisse forêt où je me trouvais, j'étais tenté de me coucher au pied d'un arbre pour attendre le jour,

(1) Griois semble croire que Mirabel avait une maîtresse avec lui. C'était bien sa femme légitime, Anne-Marie Besson, qu'il avait épousée le 2 octobre 1773 à Capestang.

lorsqu'un violent orage, accompagné d'un torrent de pluie, ne me laissa d'autre parti à prendre que de continuer à marcher en m'abandonnant entièrement à mon cheval et, vers minuit, après sept ou huit heures qui me parurent bien longues, j'arrivai au Boulou, mouillé jusqu'aux os et harassé de fatigue, ainsi que mon cheval qui avait fait plus de 15 lieues dans sa journée, par les plus horribles chemins.

Après la victoire du Boulou, une division de l'armée s'était portée sur Port-Vendres et le fort Saint-Elme, dont elle s'empara. J'accompagnai le général La Martillière dans une tournée qu'il y fit après la reddition, et je parcourus avec lui les fortifications, les magasins et les travaux du siège. Le petit fort Saint-Elme, situé sur une montagne qui domine Port-Vendres, avait été défendu par les Espagnols avec un courage et une ténacité vraiment admirables. Ce fortin, qui pouvait à peine contenir cent hommes, avait eu son terre-plein bouleversé et ses parapets rasés par notre artillerie, et les troupes qui avaient fait le siège parlaient avec admiration de la bravoure et du dévouement des canonniers espagnols. Ils étaient parvenus, pendant la nuit, à monter deux obusiers sur la plate-forme du fort dont le parapet écroulé les laissait absolument à découvert, et avec ces deux pièces ils avaient fait le feu le plus vif qui ne cessa que lorsque le dernier eut été tué.

L'armée fit peu de mouvements pendant l'été de 1794. Elle bloqua Bellegarde et le quartier général resta au Boulou. Ce fut là que, parcourant un jour le *Moniteur*, je vis le nom de ma tante Griois inscrit parmi ceux des victimes qui venaient d'être guillotinées sous le prétexte de tentative d'assassinat sur Collot-d'Herbois (1). Cette

(1) Catherine-Suzanne Vincent, femme Griois, âgée de quarante-cinq ans, fait en effet partie de la fournée dite des chemises rouges. (WALLON, *Histoire du tribunal révolutionnaire*, IV, p. 257.) Cf. LENOTRE, *le Baron de Batz*, p. 240.

nouvelle inattendue me fit une profonde impression, et depuis je tremblais chaque jour de voir quelque autre parent et peut-être mon père figurer sur la fatale liste. Aussi ce fut avec grand plaisir que j'appris la révolution du 9 thermidor. Je respirai en voyant les auteurs du gouvernement républicain et populaire, du régime de terreur sous lequel la France gémissait, expier enfin le sang qu'ils avaient fait couler.

A cette époque je n'étais plus à me repentir d'avoir accepté les fonctions d'aide de camp. De nouveaux faits confirmaient chaque jour l'idée que j'avais déjà du caractère égoïste, dur et méchant du général La Martillière.

Il prenait un véritable plaisir à me tourmenter et à me faire sentir en toute occasion son mauvais vouloir et même sa haine, sentiment que, du reste, je lui rendais du fond du cœur. Mais quelle horrible position était la mienne, de me voir dans la dépendance intime et de tous les moments d'un pareil homme! Je frissonne encore en y songeant.

Un jeune homme de mon âge, nommé Desbeufs, attaché au général comme secrétaire, n'était pas mieux traité que moi. Nous occupions ensemble dans le logement de notre patron une espèce de bûcher où le jour n'entrait que par un soupirail; c'était notre chambre à coucher. Une paillasse sans draps et une couverture formaient nos lits et ces sales grabats étaient tellement infectés de punaises qu'il nous arrivait souvent au milieu de la nuit de déserter notre chambre pour secouer au dehors les innombrables insectes qui nous dévoraient. Quant à la nourriture, on ne servait sur la table du général, qui était aussi la nôtre, que la viande, le pain et le vin de nos rations. Cet ordinaire convenait parfaitement à la sobriété naturelle du général; son avarice d'ailleurs ne lui aurait pas permis d'y rien ajouter; mais nos jeunes appétits le trouvaient un peu mince. Certes, je n'aurais pas fait

meilleure chère à ma compagnie; du moins j'aurais mangé ma soupe gaiement avec de bons camarades.

Je n'avais d'autres distractions que de recevoir quelquefois Beaumaretz et Desvaux. Mais, soit que le général les eût pris aussi en guignon, ou plutôt qu'il eût remarqué le plaisir que j'avais de me trouver avec eux, il me signifia que leurs visites lui déplaisaient. Je fus réduit à les voir de loin en loin à la dérobée, car le général me faisait chercher dès qu'il remarquait mon absence, et, sans m'employer jamais, il voulait que je fusse toujours près de lui. Ma bonne hôtesse et une de ses amies s'avisèrent un jour de venir de Perpignan me voir au Boulou; la réception brutale que leur fit le général, près duquel je me trouvais lorsqu'elles arrivèrent, leur ôta l'envie de recommencer.

Les chaleurs étaient accablantes et de nombreuses fièvres s'étaient déclarées dans l'armée (1). La Martillière, malgré son tempérament de fer et son extrême sobriété, fut atteint un des premiers. Il eut pendant plusieurs jours des accès très violents accompagnés de délire, et, quoique presque aussi dur pour lui-même que pour les autres, c'était avec plaisir et presque avec amitié qu'il recevait mes soins. Grâce au quinquina et surtout à sa constitution robuste, sa maladie eut peu de durée, et avec la santé revinrent son humeur intraitable et sa méchanceté.

Ce fut bientôt à mon tour à payer le tribut à la maladie. Mon régime était peu propre à m'en garantir. N'ayant, à mon déjeuner, que du pain de munition tout sec, j'avais imaginé d'y ajouter une jatte de limonade, boisson que je croyais très propre à éloigner la fièvre et à corriger les effets de la chaleur. Pour le même motif, je me baignais tous les jours dans la rivière du Tech, et souvent dans un

(1) Il y avait par jour cent cinquante malades dans les deux divisions de droite et du centre.

ruisseau dont la fraîcheur me semblait encore préférable. Tous ces rafraîchissements convenaient, à ce qu'il paraît, fort peu à ma santé. Un jour, en sortant de l'eau, je fus pris d'un frisson auquel succéda une fièvre violente, qui me retint trois jours sur mon grabat et je n'eus d'autres secours que ceux du secrétaire, mon compagnon de chambre et d'infortune. Ma fièvre se régla ensuite et ne revint que tous les deux jours; mais les accès extrêmement forts étaient toujours accompagnés de délire, et me réduisaient à un tel état de faiblesse que je faisais sous moi sans m'en apercevoir; l'accès passé, il fallait aller me nettoyer au puits de la maison et laver moi-même la misérable paillasse qui me servait en même temps de drap et de matelas.

J'avais espéré qu'après quelques accès la fièvre me quitterait. Au contraire, elle redoublait de violence, et tous les jours mes forces diminuaient. Loin de faire avertir un médecin, le général s'était à peine informé de mon état. Je me décidai donc à aller à Perpignan pour me traiter et un jour où la fièvre me laissait libre, je demandai au général l'autorisation que tout autre m'aurait offerte depuis longtemps. Il me répondit par un refus qu'il sembla prendre plaisir à rendre plus pénible par le ton dont il le prononça.

Je fus indigné et, surmontant la timidité que sa présence m'inspirait toujours, je lui déclarai que son refus ne m'empêcherait pas de partir et qu'avec un billet d'hôpital je me passerais de son autorisation. Sur quoi, je me rendis à l'ambulance où, au simple aspect de ma face jaune et défaite, on me délivra le billet que je réclamais. Je montai aussitôt à cheval et j'arrivai le soir à Perpignan.

Ma fièvre résista longtemps à tous les remèdes et si de fortes doses de quinquina la firent plusieurs fois disparaître, elle revenait au bout de quelques jours avec plus

de violence. Ce ne fut qu'après six semaines ou deux mois que j'en fus débarrassé, grâce, je crois, à la quantité d'excellents raisins que je mangeais chaque jour. Atteints de la même fièvre, Desvaux et Beaumaretz étaient venus à Perpignan peu de temps après moi, et, à ma demande, mon hôtesse avait logé Beaumaretz chez elle; nous pûmes donc nous soigner mutuellement pendant nos accès qui heureusement n'arrivaient pas le même jour. La société de ces deux bons et aimables camarades et aussi le bonheur d'être éloigné de La Martillière me firent passer presque agréablement ces deux mois de maladie et ce ne fut pas sans peine que, mes forces étant à peu près rétablies, je dus songer à retourner près du général, pour reprendre une chaîne que je maudissais.

Jusqu'alors je n'avais pas eu de domestique; mes finances ne le permettaient guère. D'ailleurs je n'en avais besoin que pour soigner mon cheval et à ma compagnie un canonnier s'acquittait de cette besogne. Lorsque je fus attaché au général La Martillière, je priai le domestique qui était chargé de sa modeste écurie de prendre soin de ma monture, et, moyennant un honnête pourboire, tout allait à merveille. Malheureusement le général s'en aperçut. Son palefrenier eut défense de s'occuper de ma bête et je dus panser mon cheval moi-même. Mais c'était peu de jours avant ma maladie, et le pauvre animal ne fut pas longtemps livré à mes soins.

J'étais bien décidé, lorsque je fus rétabli, à me pourvoir d'un domestique avant de rejoindre le général. Mais le difficile était de s'en procurer. Tous les jeunes gens avaient été pris par la réquisition, et, mince capitaine, je n'avais pas, comme les gros bonnets, le crédit de soustraire à son bataillon ce qu'on appelait dans le langage de l'époque un « homme de soins ». J'essayai plusieurs jours de suite de raccrocher les passants. Assis devant ma porte, je faisais ma proposition à tous ceux dont la figure me donnait

quelque chance de succès. Deux ou trois acceptèrent successivement et vinrent même s'établir avec moi, tout joyeux de changer leur fusil contre une étrille. Aucun ne put rester plus de vingt-quatre heures sans être découvert et obligé de rejoindre son bataillon. Malgré mon désir et tous mes efforts, je dus encore partir seul pour rejoindre le quartier général. Il était alors installé à la Jonquière, village espagnol près de la frontière, et la route pour s'y rendre étant trop longue pour être faite tout d'une traite par un convalescent, je couchai le premier jour au Boulou et descendis au logement que j'y avais précédemment occupé avec le général. Notre hôte était maître d'école du village, et nous avions pu connaître par les cris de ses élèves quelle était sa méthode d'enseignement. Chose singulière, le général La Martillière, si dur avec tout ce qui l'approchait, ne pouvait retenir son indignation lorsqu'il entendait le maître d'école maltraiter ces pauvres enfants, et, prenant fait et cause pour eux, il accablait d'injures et de menaces le magister qui, du reste, paraissait s'en soucier fort peu.

Je parlai à mon hôte du besoin que j'avais d'un domestique. Il crut l'occasion favorable pour soustraire un de ses fils à la réquisition et me le donna. Le lendemain je me mis en route à cheval, mon nouveau domestique marchant à pied derrière moi, et j'arrivai le soir à la Jonquière.

Ce village est grand et assez bien bâti. Les vastes celliers dont la plus grande partie des maisons étaient pourvues annonçaient la richesse et la fertilité du pays. Mais toutes étaient désertes; les habitants avaient fui à notre approche.

Le général La Martillière occupait une de ces maisons dont un cellier et les écuries formaient le rez-de-chaussée, et deux chambres et une cuisine l'étage supérieur. De ces deux chambres, une servait de logement au général;

le secrétaire et moi occupions la seconde. Le jeune homme qui, lors de mon départ, remplissait cet emploi, avait été remplacé par un autre appelé Robillard; il était de Paris, je crois, et la douceur de son caractère, sa bonne éducation me rendirent sa société fort agréable.

Le siège de Roses était alors commencé, ou, pour mieux dire, on cherchait à intimider la garnison par des démonstrations; mais on n'avait que de l'artillerie de campagne d'un effet à peu près nul contre de bonnes murailles. Le général m'envoya un matin devant Roses pour voir où en étaient les travaux. Je vis l'adjudant général Salva (1) qui commandait l'artillerie, et visitai avec lui les différentes attaques; elles me parurent manquer d'ensemble et je jugeai nécessaire l'emploi de la grosse artillerie. Après avoir recueilli tous les renseignements que je crus utiles, je revins le soir même à la Jonquière qui n'est distant de Roses que de quatre lieues.

J'eus bientôt une autre mission.

Des ordres avaient été donnés pour faire venir des dépôts d'artillerie les plus rapprochés les canons de siège et les mortiers dont on manquait (2). La Martillière, impatient, proposa d'envoyer un officier pour en presser la marche. Il me choisit et me conduisit chez le général en chef Dugommier dont je devais recevoir les instructions. Je le trouvai à table avec deux ou trois de ses officiers

(1) Antoine Salva, né à Espéraza, dans l'Aude, le 7 mars 1744, entré au service en 1759, sergent en 1766, sergent-major en 1777, lieutenant en troisième en 1779, second lieutenant, puis premier lieutenant en 1791, second capitaine en 1792, capitaine-commandant en 1793, chef de bataillon (25 mai 1794), chef de brigade provisoire (18 juin 1794) et titulaire (26 mai 1795), général de brigade (11 janvier 1800), commandant l'Ecole de Toulouse (21 janvier 1802), mort de maladie à Sessa, dans le royaume de Naples, le 5 mars 1806. C'est le Salva dont Courier se moque si plaisamment dans ses lettres d'Italie et qu'il accuse d'être mort de la peur.

(2) Il y a ici encore une erreur de Griois; Dugommier n'a pas fait le siège de Roses, qui fut entrepris, après sa mort, par Pérignon. Le canon que notre capitaine alla chercher était destiné au siège de Bellegarde ou à l'attaque des lignes de Figuières.

et je n'oublierai jamais l'embarras et l'espèce de honte que j'éprouvai dans cet entretien : nous nous tutoyions mutuellement suivant l'usage rigoureux d'alors, usage auquel La Martillière m'avait bien recommandé de me conformer, quoique lui-même n'eût jamais employé cette manière de parler avec moi. Tous les *tu* que j'adressais à Dugommier dont la tête blanchie et le caractère vénérable n'inspiraient pas moins de respect que sa qualité de général en chef, me semblaient autant d'impertinences de la part d'un blanc-bec comme moi; j'en rougissais jusqu'au blanc des yeux.

Mes instructions reçues, je me rendis à Perpignan, et de là vers Narbonne d'où le convoi devait arriver. Tout fier d'une mission du général en chef, je pensais qu'à la vue de mon ordre les maîtres de poste s'empresseraient de me donner leurs meilleurs chevaux. Mais je n'avais à leur offrir que des assignats de nulle valeur, les relais étaient entièrement désorganisés, et la poste de Perpignan ne me fournit qu'un grand cheval de brancard; je n'eus même pas de postillon pour m'accompagner. Persuadé que tout cheval de poste doit galoper, je voulus lui faire prendre cette allure; peine inutile : je ne pus en obtenir qu'un trot bien lourd et bien dur. Au premier relais je fus plus mal monté encore et je continuai ainsi de relais en relais jusqu'à Sigean où fort heureusement je rencontrai le convoi.

Il était temps de m'arrêter. Le trot terrible des chevaux et leurs mauvaises selles m'avaient mis tout en sang; mes jambes mêmes étaient écorchées et je souffrais des douleurs cuisantes. Aussi, après avoir communiqué mes ordres à l'officier qui commandait le convoi, j'allai prendre quelques heures de repos dont j'avais grand besoin. Dès que le jour parut, il fallut repartir; mais je n'étais plus aussi pressé et j'avais résolu d'éviter un trot qui, en irritant mes plaies encore saignantes, aurait

renouvelé les cuissons horribles de la veille. Malheureusement je fus rejoint au premier relais par un courrier du Comité de salut public. Arrivés à peu près en même temps, nous dûmes partir ensemble avec un seul postillon, et bon gré mal gré je fus obligé de suivre son allure; mon cheval ne voulait pas se séparer du sien, et mes efforts pour le retenir me causaient des souffrances plus vives encore. Il fallut se résigner et, me roidissant de mon mieux pour éviter les changements de position, trotter et galoper tout d'une pièce à la suite de mon damné courrier jusqu'à Perpignan où j'arrivai anéanti. Quelques heures après je retournai à la Jonquière rendre compte de ma mission et de la prochaine arrivée de l'artillerie.

Ma position près du général devenait cependant plus insupportable chaque jour. En le rejoignant après mon rétablissement, je lui avais timidement représenté que mes services paraissaient lui être à peu près inutiles, et je l'avais prié de me laisser rejoindre ma compagnie alors employée au siège de Roses (1). Mais il n'eut garde de m'accorder une chose qui semblait m'être agréable; il avait besoin de moi et je devais rester près de lui, telle fut sa réponse, et je me résignai. Ainsi que je l'ai dit, j'avais ramené un domestique. Son arrivée déplut au général. Chaque fois qu'il apercevait mon nouveau serviteur, il lui faisait quelque mauvaise querelle. Il finit par me déclarer qu'il ne voulait pas que cet homme parût dans la cuisine; le malheureux fut obligé de préparer ses aliments au milieu de la cour et il ne fallait rien moins que la peur d'être soldat pour le retenir près de moi.

Nous ne faisions qu'un repas par jour avec le général et, pour des estomacs de vingt ans, un intervalle de vingt-quatre heures était long. Aussi, lorsque l'occasion se présentait de faire une collation supplémentaire, nous en

(1) Comme nous l'avons remarqué, Roses n'était pas encore assiégé à cette époque.

profitions. Un soir, le domestique du général rapporta de la distribution un morceau de foie de mouton dont la vue excita notre appétit, et après l'avoir mis quelques instants sur des charbons, nous le mangions avec délices, le secrétaire et moi, lorsque le général, averti par l'odeur, sortit brusquement de sa chambre qui communiquait avec la cuisine. Il fit deux ou trois tours, regardant en dessous et sans mot dire, comme à son ordinaire, puis rentra chez lui.

Je ne me doutais guère qu'il pût trouver mauvais de voir deux jeunes gens manger parce qu'ils avaient faim. Le lendemain matin il me fit appeler dans sa chambre et me dit que, d'après ce qu'il avait vu, son ordinaire ne paraissait pas me convenir; je pouvais donc m'arranger pour manger ailleurs. Extrêmement surpris de cette déclaration, je saisis ce moment pour lui renouveler ma demande de rentrer à ma compagnie. J'ajoutai que, sa cuisine étant interdite à mon domestique, je n'avais aucun autre endroit pour faire préparer mes aliments et qu'il n'y avait à la Jonquière ni auberge ni cantine où l'on trouvât à manger. « Faites comme vous voudrez, me répondit-il, mais je veux que vous restiez près de moi. » Il fallut rester et j'en fus réduit à ne vivre que de pain et de quelque viande grillée sur les charbons, trop heureux quand par hasard mon domestique trouvait moyen de faire une soupe que nous partagions ensemble. Certainement, ma santé, encore si frêle, n'aurait pu résister longtemps à ce régime.

Notre armée, renforcée d'une partie des troupes qui avaient pris Toulon (1), était maintenant bien organisée, forte et remplie d'ardeur et Dugommier résolut d'attaquer l'ennemi, fortement retranché en avant de Figuières, et de pénétrer jusqu'à cette forteresse.

(1) Griois ne se rappelle pas que les vainqueurs de Toulon étaient arrivés à Perpignan dès le mois de janvier.

L'armée se mit en mouvement le 16 novembre. Je partis le matin de la Jonquière avec le général en chef et le général La Martillière et visitai avec eux les nouvelles positions. Par suite de cette reconnaissance, on jugea nécessaire d'établir une batterie de gros calibre sur un plateau à portée de fusil des vedettes ennemies. Je fus chargé par le général La Martillière d'en diriger la construction et, vers 11 heures du soir, lorsqu'elle fut achevée, je le rejoignis au quartier général.

Il était établi dans une espèce d'étable de bergers (1), à peu de distance des avant-postes. J'y trouvais réunis le général en chef, le représentant du peuple Delbrel (2), le général La Martillière et plusieurs officiers de l'état-major, et je partageai le frugal repas qu'ils prenaient en ce moment. Dugommier quitta bientôt la table et se retira seul au fond de la cabane devant un foyer demi éteint, dont la faible clarté laissait à peine distinguer sa tête vénérable; il semblait plongé dans une profonde méditation que justifiaient les événements qui se préparaient; mais je remarquai sur sa figure une expression de mélancolie qui me frappa.

Nous passâmes le reste de la nuit dans cette cabane, les uns causant entre eux à voix basse pour ne pas interrompre les méditations du général, d'autres fumant, buvant de l'eau-de-vie brûlée et cédant par intervalles au sommeil qu'interrompaient les ordonnances venant des différents corps d'armée. Une heure avant le jour, le général donna le signal du départ. Chacun courut à son cheval, mais je ne trouvai plus le mien où je l'avais attaché; il s'était échappé; ce ne fut qu'après beaucoup de recherches et d'inquiétudes que je le découvris et je fus

(1) Une grotte très profonde, sous un roc, non loin du village de Darnius (Cf. A. Chuquet, *Dugommier*, p. 425).

(2) Voir également sur Delbrel, son courage, son activité et ses vigoureuses et rigoureuses mesures, notre *Dugommier*, p. 406-412.

fort heureux d'en être quitte pour mes pistolets que dans sa course il avait, sans doute, fait sauter hors des fontes. Je rejoignis au galop le général et arrivai en même temps que lui au sommet d'une montagne couverte de bois et connue de l'armée sous le nom de la Montagne Noire.

A peine le jour commençait-il à poindre que nos colonnes s'ébranlèrent; le feu s'engagea et bientôt l'affaire devint générale. Du point élevé où nous étions on découvrait une grande partie des attaques, surtout celle de notre droite qui faisait de rapides progrès, malgré les fortes positions de l'ennemi et les nombreuses batteries qui garnissaient les hauteurs que nous avions en face. Dugommier avait mis pied à terre; il suivait avec une longue-vue la marche de cette droite, commandée par Augereau, mais il paraissait attacher plus d'importance encore à l'attaque que le général Victor devait faire avec l'aile gauche (1). Il braquait continuellement sa lunette sur le point où *son petit Victor*, c'est ainsi qu'il l'appelait devant nous, devait opérer; son impatience était extrême, lorsque enfin le canon se fit entendre de ce côté, et l'on put apercevoir nos colonnes de gauche aux prises avec l'ennemi et le poussant vigoureusement.

Le général en chef s'était assis sur le revers de la montagne, tournant le dos à l'attaque de droite dont le feu s'était alors ralenti, et tout en attendant le résultat de l'attaque de Victor, il causait tranquillement avec le général La Martillière et le colonel commandant le génie, assis tous deux à ses côtés. Et moi, placé quelques pas au-dessus d'eux, appuyé sur un petit mur de pierre sèche, je suivais des yeux la petite guerre que nos tirailleurs et ceux de l'ennemi se faisaient dans la vallée. Une nouvelle batterie, placée vis-à-vis de nous, venait d'ouvrir

(1) En réalité, l'aile gauche était commandée par Sauret qui avait sous ses ordres les trois brigades Guillot, Causse et Motte. Quant à Victor, il venait du col de Banyuls appuyer la gauche de Sauret.

son feu et ses coups n'avaient encore porté qu'au pied de la montagne, lorsqu'un obus, renversant une partie du mur sur lequel je m'appuyais, vint frapper à la poitrine le général Dugommier qui, dans ce moment, mangeait une poire que son domestique venait de lui présenter. Entraîné par la chute du mur, dont les éclats déchirèrent mon manteau sans me blesser, je me retourne du côté où l'obus avait fait explosion et j'aperçois en l'air un gant et des débris d'habillement; c'étaient ceux de Dugommier que l'obus, en éclatant, avait horriblement mutilé.

Un cri de douleur et d'épouvante s'éleva parmi ceux qui l'entouraient. On se précipita sur lui, mais il n'existait plus. Sa mort avait été aussi prompte que l'explosion. On ne s'occupa d'abord que du général; ce ne fut qu'au bout de quelques instants que l'on s'aperçut que le colonel du génie, qui s'appelait, je crois, Delattre, avait eu le bras emporté du même coup et que l'on songea à lui porter secours (1). Le général La Martillière avait aussi été blessé du même coup, mais très légèrement, par des éclats de pierre qui l'avaient atteint au visage. Le représentant Delbrel, qui était près de là, arriva presque aussitôt et, au nom de la République, désigna pour commander en chef le général de division Pérignon, le plus ancien de l'armée. « Le général Dugommier est mort pour la patrie, ajouta-t-il à haute voix, songeons à le venger, et vive la République! » Pendant qu'il parlait, plusieurs obus partis de la même batterie éclatèrent coup sur coup près de nous et frappèrent encore plusieurs personnes (2).

(1) Ce colonel, ou plus exactement ce chef de bataillon du génie, s'appelait, non Delattre (Griois s'est souvenu confusément d'un officier du génie devenu général de division en 1793 à l'armée des Pyrénées-Orientales), mais Gramont de Villemontès, et il fut tué en même temps que Dugommier.

(2) Cf. sur cette scène dramatique et sur le rôle de Delbrel dans cet instant critique, notre *Dugommier*, p. 426-430.

Le corps de Dugommier, sur lequel on jeta un manteau, fut emporté hors du champ de bataille par des grenadiers dont les fusils servirent de brancard. La nouvelle de cette mort se répandit promptement; il en résulta une sorte de stupeur et d'indécision parmi les troupes, et le général Pérignon, prenant le commandement au plus fort d'une attaque, dont peut-être il ne connaissait pas tout l'ensemble, ne crut pas devoir compromettre les succès obtenus en cherchant à les pousser plus avant. Il arrêta les troupes dans leurs mouvements, se contenta de conserver les positions enlevées à l'ennemi, et avant la nuit le feu avait cessé. Cette journée, si brillamment commencée et qui, sans doute, eût été décisive sans la mort de Dugommier, n'eut ainsi qu'un faible résultat, et les Espagnols, quoique battus sur tous les points, purent facilement se rallier et se préparer à de nouveaux combats.

Vers la fin de l'action, le général La Martillière, impatient de ne pas voir arriver la réserve d'artillerie qu'il attendait de la Jonquière, m'ordonna d'aller à sa rencontre et de presser sa marche. Mais je connaissais l'exactitude du colonel Darancey, commandant de cette réserve, et persuadé qu'il ne tarderait pas à venir avec elle, je crus inutile d'exécuter moi-même l'ordre que j'avais reçu et je me contentai d'en charger un gendarme (c'était la gendarmerie qui, à cette armée, fournissait les ordonnances des généraux). Le général, que je rejoignis, se mit dans une effroyable colère parce que je m'étais permis de charger un autre d'un ordre qui m'était confié. J'avais eu tort, sans doute, et doublement, par la manière peu mesurée dont je lui répondis. Cependant, le motif qui m'avait fait agir était louable : je ne voulais pas m'éloigner du général pendant qu'on se battait encore. Néanmoins, il me renvoya sur-le-champ au-devant du convoi, en m'intimant de ne revenir qu'après l'avoir trouvé. J'obéis et, à peu de distance, je rencontrai Da-

rancey et son parc. A peine l'avais-je rejoint qu'arriva l'ordre de le faire rétrograder sur la Jonquière où La Martillière rentra bientôt après.

Depuis lors, mes relations avec le général devinrent encore plus désagréables. Il ne m'adressait plus la parole, et trois jours après, le 20 novembre, au matin, lorsque l'armée se mit en mouvement pour attaquer l'ennemi, il me dit qu'il n'avait pas besoin de moi. Je ne répondis rien, je partis au galop et rejoignis une compagnie de mon régiment où je servis en volontaire pendant cette journée. L'affaire fut extrêmement brillante et l'honneur en revient en grande partie au brave Dugommier qui conçut le plan d'attaque. Toutes les positions, hérissées d'artillerie, furent enlevées à l'ennemi, plus de cent pièces de canon de gros calibre restèrent en notre pouvoir et les Espagnols, mis dans une déroute complète, perdirent beaucoup de monde et une énorme quantité de prisonniers. Ils se retirèrent au delà de la Fluvia et la nuit mit fin à notre poursuite.

Les places de Roses et de Figuières se trouvèrent ainsi abandonnées à leurs propres forces et cette dernière se rendit peu de jours après (1), sans attaque sérieuse et sur une simple sommation appuyée de quelques obus. Nous nous trouvâmes ainsi maîtres d'une citadelle extrêmement forte et bien approvisionnée. La garnison, de 6,000 à 7,000 hommes, fut faite prisonnière et envoyée en France. Le général comte de la Union avait été tué dans une redoute à la bataille du 20, de sorte qu'à deux ou trois jours d'intervalle les deux armées avaient perdu leurs généraux en chef, circonstance unique, je crois, dans les annales de la guerre (2).

(1) Le 28 novembre.

(2) Griois oublie que Montcalm et Wolfe sont tombés en même temps, le 13 septembre 1759, devant Québec. Cf., sur Louis de Carvajal Vargas, comte de la Union, notre *Dugommier*, p. 251-255.

Le moment de secouer le joug était enfin arrivé pour moi et, le lendemain de la bataille, je dis nettement au général que mes services lui étant inutiles, je le priais de me permettre de rejoindre ma compagnie. Il y consentit cette fois et, sans perdre un instant, je quittai la Jonquière avec une sensation de bien-être que pourrait seul apprécier l'esclave qui brise sa lourde chaîne après de longues années de la plus intolérable servitude.

Une partie de ma compagnie avait été envoyée à Figuières, où elle tenait garnison; le capitaine Beaumaretz la commandait, ainsi que l'artillerie de la place. Le reste, sous les ordres d'un lieutenant, était employé au siège de Roses. Ce fut ce détachement que je rejoignis et j'en pris le commandement. Les travaux du siège étaient peu avancés ou plutôt à peine commencés et, soit faute de moyen ou indécision dans les plans d'attaque, on s'était contenté d'établir, à six cents ou sept cents toises de la place quelques batteries qui y causaient peu de ravage et ne pouvaient, à cette distance, ouvrir les murailles, de sorte que le feu, assez vif de part et d'autre, même pendant la nuit, n'avait d'autre résultat que quelques hommes tués inutilement. Ma compagnie avait déjà perdu ainsi plusieurs canonniers et, le jour même où j'arrivai, un caporal eut la cuisse emportée. On lui fit l'amputation sur le lieu même et je me rappelle cette circonstance, parce que c'est la seule fois que je fus témoin de cette opération qui, du reste, ne fut pas heureuse : il expira avant qu'elle fut entièrement achevée.

Il est impossible d'être plus mal à un bivouac que je ne l'étais à ma batterie. Sans autres vivres que ceux de la distribution qui se faisait très inexactement, j'étais trop heureux que les canonniers voulussent faire cuire ma viande avec la leur. Je n'avais d'autre lit que la terre nue et d'autre abri qu'un affût, sous lequel je me blottissais lorsque la nuit avait un peu ralenti la canonnade. Mais

un grand adoucissement à nos privations, c'était le vin que l'on trouvait en grande abondance, et d'excellente qualité, dans les villages et les fermes. Aussi, en faisait-on ample consommation et, chaque soir et chaque matin, nos marmites se remplissaient de soupes au vin qui nous délassaient des fatigues du jour et nous préparaient à celles du lendemain.

Le soir même de mon arrivée, je reçus l'ordre d'établir une batterie dans un endroit que je fus reconnaître à la chute du jour. C'était sur une espèce de dune, à deux cents toises de la place et à une moindre distance du rivage. Son but était d'enfiler le front d'attaque, ainsi que d'éloigner les chaloupes canonnières qui venaient journellement insulter nos grand'gardes et dont le feu serait devenu plus incommode à mesure que les travaux du siège auraient avancé.

La nuit venue, je me rendis à l'endroit désigné, j'y traçai la batterie qui devait être de quatre pièces de 24, et aussitôt mes canonniers et les travailleurs d'infanterie que l'on m'avait donnés se mirent à l'ouvrage dans le plus grand silence pour ne pas éveiller l'attention des sentinelles espagnoles, dont nous entendions parfaitement les cris d'*alerte*. Une partie de la nuit se passa sans inquiétude et ce fut seulement un peu avant le jour qu'avertie par le bruit des pics et des cailloux, la place nous lança quelques pots à feu, suivis de coups de fusil et de mitraille qui, tirés à peu près au hasard, n'atteignirent que trois ou quatre hommes. Les travaux avaient été assez avancés cette première nuit pour qu'on pût les continuer, presque à couvert, la nuit suivante; un autre officier et d'autres travailleurs en furent chargés.

Le siège était commandé par le général Sauret qui avait sous ses ordres l'adjudant général Glanjaud et le capitaine du génie Sanson (1)

(1) Pierre-Georges Glanjaud avait été, avant d'être adjudant-général, lieutenant-colonel du 3e bataillon de la Vienne, et Nicolas-Antoine San-

Le colonel Salva, adjudant général, commandait l'artillerie au siège de Roses. Ancien sous-officier, il avait eu un avancement rapide, dû probablement à sa belle tenue militaire et à un air grave et réfléchi qui pouvait en imposer sur son peu de moyens et d'instruction. Du reste, il était d'un caractère doux et sociable; il ne manquait ni de bravoure ni de dévouement et il savait se faire obéir. Je n'eus qu'à me louer de lui, et toujours il me témoigna beaucoup d'amitié et de confiance. Il n'avait, à son état-major, qu'un vieux capitaine d'artillerie, sorti également des sous-officiers et qui ne pouvait lui être d'un grand secours. Aussi, trois jours après mon arrivée, il m'appela près de lui comme son adjoint et me chargea des détails du service et de sa correspondance avec les généraux et les représentants. Faite avec tout le rigorisme du style républicain de l'époque, cette correspondance n'exigeait pas de phrases; le *tu* y était employé avec tous, et un salut républicain terminait mes lettres, toujours très laconiques.

Plusieurs jours se passèrent encore en canonnades insignifiantes, sans autre résultat que beaucoup de munitions consommées et quelques hommes de tués et elles auraient pu se prolonger aussi inutilement, si l'on n'eût enfin adopté un plan d'attaque plus régulier et pris des mesures plus efficaces. Le nombre des troupes fut considérablement augmenté, les munitions arrivèrent en abondance et le général en chef Pérignon vint s'établir à portée du siège avec le représentant Delbrel qui, chaque jour, visitait les travaux et stimulait l'ardeur des soldats.

Malheureusement, tous ces délais avaient fait perdre

son professeur de construction et d'art militaire à l'école de Sorèze, nommé naguère capitaine du génie à la place de son beau-frère, Nicolas Paulin (*Souvenirs* du général baron PAULIN, p. 4), devait devenir général de brigade (11 janvier 1806) et de division (1er juillet 1807), comte de l'Empire (mai 1808), inspecteur-général du génie et directeur du dépôt de la guerre.

un temps précieux. L'hiver était venu. C'était celui de 1794 à 1795, qui fut extrêmement rigoureux en Espagne. Il rendit le siège très pénible. La terre était couverte de neige et le froid très vif la nuit où la tranchée fut ouverte. Chargé de l'armement et de l'approvisionnement des batteries, des mouvements du parc et de la correspondance que tous ces détails exigeaient, je faisais encore chaque jour la visite des batteries en activité et de celles qu'on construisait. Pendant les cinq ou six semaines de siège, je n'eus pas un instant de repos durant le jour et je fus sur pied une partie des nuits, que je passai toutes sans me déshabiller.

Une petite maison de paysan, composée de trois pièces et située hors de la vue de la place, dont elle était cependant assez rapprochée pour que chaque jour des bombes ou des obus vinssent éclater près d'elle et souvent beaucoup au delà, servait de quartier général aux adjudants généraux Salva et Glanjaud et, en même temps, d'ambulance, de direction des vivres et de magasin à poudre. J'y avais mon gîte, ainsi que plusieurs officiers de l'état-major, garde-magasins, chirurgiens, etc. Nous étions tous entassés dans la même chambre et, le soir, de la paille étendue sur le plancher nous servait de lit. Mais nous y étions tellement à l'étroit que j'aimai mieux, malgré le froid, m'établir dans une espèce de loge fort humide, pratiquée sous la maison pour servir de poulailler. Deux ou trois gardes et sous-officiers d'artillerie y étaient installés et m'y donnèrent place avec eux. J'étais mal logé; en revanche, nous étions assez bien nourris au quartier général. La même table réunissait adjudants généraux, officiers, chirurgiens, garde-magasins et tous les allants et venants; elle n'était pas délicatement servie, mais assez abondamment pourvue de viandes et de salaisons trouvées dans les villages d'alentour. Nous avions à discrétion un excellent vin qui ne manqua jamais, malgré

l'énorme consommation que nous en faisions; il remplaçait l'eau, dont je ne bus pas une goutte durant tout le siège, et chaque soir, après le repas, on mettait sur le feu de vastes chaudières de ce bon vin, dont on faisait d'amples libations pendant une partie de la nuit et aussi au réveil.

Une chose vraiment étonnante, c'est que cette maison où l'on faisait du feu dans tous les coins, sans prendre la moindre précaution, et où régnait jour et nuit un désordre effroyable, n'ait pas été dès le commencement du siège réduite en cendres, et surtout que la provision de poudre, s'élevant à plusieurs milliers, placée dans le hangar au-dessous de nos chambres, n'ait pas sauté mille fois et nous avec elle. Cette poudre n'était séparée de notre espèce de cuisine que par un mauvais mur lézardé et percé à jour en plusieurs endroits. Le danger était évident, chacun le voyait, mais chacun en plaisantait et nous dormions tranquillement.

Sur une hauteur très escarpée, à gauche de la ville, avec laquelle il communiquait par une espèce de caponnière, était un petit fort armé de quelques bouches à feu. Nous l'appelions le Bouton de Roses; peut-être n'est-ce pas son véritable nom dans le pays (1). Ce fort gênait beaucoup nos travaux qu'il prenait d'enfilade, mais son escarpement présentait de grandes difficultés pour conduire à sa hauteur l'artillerie nécessaire à l'attaque. Cependant, à force de bras et de peines, on y parvint et en deux jours la batterie qu'on établit éteignit le feu du Bouton de Roses, ouvrit sa muraille, et la garnison, pour n'être pas enlevée d'assaut, l'évacua pendant la nuit et descendit dans la place; le matin il n'y avait plus personne.

Ce premier succès rendit les approches plus faciles et, peu de jours après, on établit, à soixante ou quatre-vingts

(1) Les Espagnols l'appelaient en effet le château de la Trinité.

toises de Roses, une batterie de dix-huit pièces de gros calibre dont le feu, secondé par toutes les autres batteries, eut bientôt éteint celui de la place, et fait de larges brèches à ses murailles. Tout se disposait pour l'assaut, lorsque les assiégés arborèrent le drapeau blanc et capitulèrent (1). La garnison fut prisonnière de guerre, mais elle se trouva peu nombreuse; la plus grande partie des troupes avait été transportée pendant la nuit sur les vaisseaux de la flotte espagnole qui était en rade. Le jour même je visitai la place. C'était une simple citadelle qui ne renfermait que des établissements militaires. La ville proprement dite se trouvait sur la plage, entre le fort et la mer. L'intérieur de la forteresse présentait la dévastation la plus complète; les bâtiments avaient été écrasés par nos batteries et le sol était tellement bouleversé qu'il fallait, à chaque pas, éviter les trous que les bombes et les obus avaient faits en éclatant. L'artillerie était presque toute hors de service, les affûts brisés, les lumières évasées. Beaucoup de pièces avaient été atteintes et je remarquai un obusier dont les deux parois avaient été percées par un de nos boulets aussi nettement que par un emporte-pièce.

Les troupes employées au siège rentrèrent en ligne en avant de Figuières. Mais l'adjudant général Salva, ayant eu ordre d'opérer le désarmement des batteries et de faire évacuer les approvisionnements de munitions, voulut me garder près de lui. Nous continuâmes à demeurer dans la maison que nous partagions auparavant avec les autres états-majors. Nous y fûmes alors fort à l'aise et aussi bien qu'on peut l'être dans une habitation dévastée où il n'y avait pas même un grabat pour étendre notre paille. Heureusement, les vivres ne nous manquaient pas, et une jeune femme, fort éveillée, fort gaie, dont le

(1) Le 3 février 1795.

mari ou soi-disant tel, officier d'artillerie, logeait avec nous, contribua à me faire passer le temps très patiemment. Les détails du service m'occupaient beaucoup; mais la confiance et la satisfaction de l'adjudant général me dédommageaient de ma peine. Il s'en rapportait entièrement à moi : j'étais, de fait, le commandant d'artillerie, et il faut que je me sois bien acquitté de ma tâche, puisque le général La Martillière, dans ses lettres au commandant Salva, approuva toutes les mesures que je pris pendant et après le siège.

Je ne tardai pas à me ressentir des fatigues extrêmes que j'avais éprouvées pendant six semaines et du régime échauffant qui me les avait fait supporter. La fièvre me prit. Elle disparut peu de jours après; mais une affection singulière et que je n'ai jamais eue depuis, lui succéda : c'était une douleur qui, chaque jour, à la même heure, me prenait au-dessus de l'œil droit; la souffrance, heureusement courte, était vraiment cruelle et dura assez longtemps.

C'est à cette époque que sauta le principal magasin de la place qui renfermait au moins vingt milliers de poudre. Vers le milieu du jour, j'étais couché sur l'herbe devant notre maison, lorsqu'une détonation épouvantable se fait entendre; je tourne la tête vers le fort et je vois jaillir un immense tourbillon de fumée, de flammes et de décombres. L'explosion fut terrible: ce magasin était placé sous un bastion qui fut entièrement culbuté; plusieurs canons et un gros mortier qui étaient sur le bastion furent lancés à plusieurs centaines de toises; le reste des fortifications souffrit beaucoup; la plupart des maisons de la ville furent renversées ou fortement ébranlées et beaucoup de monde périt. Il paraît que des soldats s'étaient introduits avec de la lumière dans le magasin et ils causèrent ce désastre en défonçant un baril où ils cherchaient sans doute autre chose que de la poudre.

Je n'avais jamais été bien rétabli de ma fièvre, dont je ne m'étais débarrassé qu'à force de quinquina infusé dans du vin. Aussi revint-elle bientôt avec plus de violence que la première fois, et la maison isolée où nous étions n'offrant aucune ressource pour un malade, le colonel Salva m'engagea à me rendre à Palao, village ruiné à une demi-lieue de notre habitation. Une ambulance y avait été établie pendant le siège pour y donner les premiers secours aux blessés, qu'on évacuait ensuite sur Figuières et Perpignan; depuis, elle était à peu près abandonnée et je n'oublierai jamais le dénuement, l'horrible malpropreté qui me frappèrent, lorsque j'y entrai.

Elle se trouvait dans une mauvaise maison de paysan, composée de deux chambres. Dans l'une, étaient quelques militaires trop gravement blessés pour être évacués et leurs plaies mal soignées exhalaient une odeur infecte. L'autre chambre, qui communiquait avec celle-ci, renfermait une dizaine de soldats malades, la plupart dans un état désespéré. On me mit au milieu de ces malheureux et ce fut avec grand'peine que j'obtins, par faveur, d'être couché seul sur une paillasse; de matelas, personne n'en avait. Trop abattu par la fièvre, le mal de tête et une oppression violente, je distinguais peu ce qui m'entourait et je passai les deux ou trois premiers jours à peu près sans connaissance. Mais lorsque ensuite, grâce à ma jeunesse, le mal diminua, je pus apprécier le lieu où j'étais.

L'unique tisane était un mélange d'eau et de vin versé dans un tonneau défoncé, établi au milieu de la chambre, et dans lequel puisaient les bras nus et dégoûtants de trois ou quatre réquisitionnaires, trop faibles pour être soldats et transformés en infirmiers; aussi ne s'occupaient-ils guère des pauvres malades, et nous ne remarquions leur présence que par le tapage qu'ils faisaient en se disputant ou en jouant entre eux. La nourriture était détes-

table; à peine pouvions-nous avoir un peu de bouillon et, pour le prendre, il n'y avait, dans chaque chambre, qu'une petite gamelle en fer-blanc, qui n'était jamais rincée et qui servait tour à tour pour la tisane, l'émétique, l'eau tiède, etc.; encore l'usage de cette gamelle donnait-il lieu souvent à des querelles entre nous.

L'extrême malpropreté, l'air corrompu, le manque absolu des objets les plus nécessaires laissaïent peu de chances de guérison aux malheureux qui se trouvaient dans cette ambulance. Plusieurs de mes voisins de grabat moururent pendant le peu de jours que j'y restai, et j'aurais eu peut-être le même sort si je n'avais obtenu de deux jeunes cavaliers qui étaient là, l'un médecin, l'autre chirurgien en chef, d'être évacué sur Perpignan à la première occasion, et tout affaibli que j'étais par huit ou dix jours de fièvre, je me crus sauvé lorsqu'on me fit monter un matin, avec quatre autres, dans un caisson de vivres. J'atteignis, dans la première journée, l'ambulance de la Jonquière qui ne valait guère mieux que celle d'où je sortais. Mais, le lendemain, j'arrivai à celle du Boulou et j'y trouvai mon domestique qui s'était fait employer comme aide chirurgien, sans avoir la moindre connaissance en médecine. Le brave garçon voulut absolument me conduire dans la maison de ses parents, où je fus bien soigné et bien couché, et le jour suivant je remontai dans mon caisson. Le soir, j'étais à Perpignan. Le convoi s'arrêta au grand hôpital : je craignais d'y entrer, les règlements défendant, sous les peines les plus sévères, de se faire soigner ailleurs. Heureusement pour moi, il était tellement encombré, ainsi que les autres hôpitaux (1), que j'obtins facilement la permission de me faire soigner en ville à mes frais et je me rendis aussitôt

(1) On comptait alors à Perpignan cinq hôpitaux au moins, l'hôpital de la Montagne, l'hôpital Marat, l'hôpital Brutus, l'hôpital Beaurepaire et l'hôpital des Jacobins.

chez Marguerite Beringo qui me reçut, comme toujours, à bras ouverts. Grâce à ses soins maternels qu'elle m'avait déjà tant de fois prodigués, grâce à une nourriture saine et aux conseils du médecin Lanquine, parent de ma bonne hôtesse, ma fièvre, devenue intermittente, diminua peu à peu de violence et ne revint plus qu'à de longs intervalles.

Mais la fièvre n'était pas la seule maladie que je rapportais de l'armée. J'avais le corps couvert d'une effroyable gale que j'avais gagnée pendant le siège, probablement en couchant près d'un galeux. On ne se déshabillait pas, il est vrai, mais le froid obligeait de se rapprocher de son voisin et on était couvert des mêmes manteaux. Je n'avais jamais connu cette dégoûtante maladie et j'attribuai d'abord à un échauffement les démangeaisons que j'éprouvais; mais à l'ambulance de Palao le chirurgien m'annonça, à mon grand étonnement, que j'avais la gale et, qui plus est, la gale de chien, qui est la pire espèce. Il fallut donc me traiter pour la gale comme pour la fièvre, et le dégoût, le danger ne diminuèrent rien des soins empressés que je reçus. Seulement, parce que je l'avais gardée longtemps sans la combattre, elle fut plus rebelle et ne céda pas entièrement aux différents traitements que j'employai. Après avoir, sans succès, essayé les remèdes ordinaires, on en vint aux préparations mercurielles à fortes doses. Bientôt ma bouche s'ulcéra, mes dents s'ébranlèrent et pendant plusieurs jours, inondé de salive et souffrant cruellement, je ne pus prononcer un seul mot. Enfin, grâce à une médecine noire que je fus obligé de sucer goutte à goutte, faute de pouvoir ouvrir suffisamment la bouche, le terrible effet des remèdes disparut, mais non la maladie même. Elle n'était plus aussi générale, ni capable de se propager; elle cessait entièrement par intervalles, mais elle reparaissait ensuite et ce ne fut que plus de deux ans après que deux sai-

sons de bains à Luxeuil m'en délivrèrent tout à fait.

La fièvre m'avait quitté et, au moyen de nouveaux onguents qu'on m'avait conseillés, je crus pouvoir me traiter sous la tente aussi bien qu'à Perpignan. Quoique bien faible, je partis pour rejoindre ma compagnie au camp de Figuières. J'y trouvai Desvaux. Nous fîmes ordinaire ensemble. Que de fois, dans nos longs tête-à-tête, nous avons alors évoqué les beaux jours de Châlons et de Grenoble! Nous osions à peine espérer les voir revenir encore. Elevés délicatement l'un et l'autre, nous avions éprouvé un terrible changement dans nos habitudes : nous étions tous deux affaiblis par les maladies, tous deux atteints de la gale!

Dans les premiers mois de mon entrée au régiment, mon père me faisait une pension annuelle de 400 francs; mais il n'avait pu la continuer. Desvaux était à peu près dans le même cas. Nous étions réduits pour toute ressource à nos appointements payés en assignats, et les assignats avaient si peu de valeur que nous ne pûmes acheter à la cantinière un gigot de mouton : il eût fallu, pour l'obtenir, donner deux mois de notre solde!

Desvaux avait un domestique, mais le pauvre diable était presque toujours malade, et nous faisions notre soupe nous-mêmes. Et Dieu sait quelle soupe! Nous allions chercher autour du camp des feuilles de mauve, de patience et d'oseille sauvage pour lui donner quelque saveur, à défaut d'autres légumes.

Mon capitaine Beaumaretz, plus heureux que nous, était logé dans le fort de Figuières, dont il commandait l'artillerie. Les magasins, assez bien approvisionnés en vivres, lui offraient des ressources et de temps en temps nous partagions son dîner. Il n'était pas délicat, mais copieux, et la quantité nous convenait le mieux lorsque la fièvre nous avait donné quelques jours de relâche. Nous éprouvions alors un appétit désordonné et nous l'apaisions

ordinairement en mangeant force pain de munition.

Quelques mois se passèrent ainsi, jusqu'en juillet 1795, que nous apprîmes la paix avec l'Espagne (1). Je n'oublierai jamais notre joie. Cette nouvelle ne pouvait arriver plus à propos. Les maladies, causées par des chaleurs accablantes et par le mauvais air des plaines basses et marécageuses où bivouaquait l'armée, avaient fait un tel ravage que la plupart des bataillons comptaient à peine une centaine d'hommes pâles, défaits ou convalescents, et sans la paix, avec une armée ainsi réduite, Scherer, alors général en chef et qui venait d'éprouver un échec sur la Fluvia, aurait peut-être subi des revers plus considérables encore (2). Durant cet été de 1795, nous éprouvâmes le plus violent orage que j'aie vu de ma vie. Une grêle épaisse, chassée par un violent ouragan, couvrit en peu d'instants la terre de grêlons dont quelques-uns avaient la grosseur d'un œuf. Forcés d'abandonner nos tentes renversées par le vent, nous nous réfugiâmes dans une espèce de cabane où nous faisions ordinairement notre soupe, et nous nous y croyions en sûreté, lorsqu'un déluge de pluie, succédant à la grêle, fit déborder en un instant les ruisseaux de la plaine. L'eau entra de toutes parts dans notre réduit; nous en plaisantâmes d'abord, mais, l'inondation augmentant rapidement, nous rîmes un peu moins. Il était impossible de sortir de la baraque sans risquer d'être entraînés par le courant, et il fallut se cramponner aux poutres, le corps à moitié dans l'eau;

(1) On sait que la paix fut signée à Bâle le 22 juillet par Barthélemy et Yriarte; elle fut connue le 30 à Figuières par un courrier qui se rendait à Madrid et qui remit une lettre de Barthélemy au représentant Clauzel.

(2) La bataille dite de la Fluvia, livrée le 15 juin 1795, avait été plutôt indécise; mais Scherer avouait qu'une demi-étape en avant aurait fait mourir de faim son armée et qu'il avait 200 à 300 fuyards par bataillon. La maladie sévissait au point que tous les généraux, excepté Scherer et Augereau, étaient atteints. Enfin les Espagnols avaient repris Puycerda et Belver, reconquis la Cerdagne, investi à moitié Montlouis. On comprend que leurs officiers aient, à la proclamation de la paix, laissé éclater des regrets.

si l'orage se fût prolongé, nous aurions infailliblement été noyés dans la cabane ou emportés avec ses débris. Heureusement la pluie diminua, le tonnerre s'éloigna et au bout d'une demi-heure un soleil brûlant nettoya la terre de la grêle qui la couvrait; le soir, il n'y paraissait plus.

Notre armée, que la paix rendait disponible, fut en grande partie dirigée sur celle d'Italie, qui, peu de temps après, fit de si grandes choses sous son jeune général.

Ma compagnie n'avait pas encore de destination. J'étais rentré avec elle à Perpignan, mais ma santé restait languissante. Mes camarades m'engagèrent à prendre un congé de convalescence, et, en voyant ma face blême et mon corps décharné, les officiers de santé des hôpitaux me donnèrent sans hésiter tous les certificats exigés. J'obtins un congé de trois mois. Je profitai du départ de ma compagnie et de celle de Desvaux pour faire route avec elles jusqu'à Nîmes où elles avaient reçu ordre de se rendre. Elles furent bientôt employées en Italie et plus tard en Egypte.

CHAPITRE III

BESANÇON ET PARIS

(1795-1800)

Retour à Besançon (novembre 1795). — M. Dubard. — Vieilles et nouvelles amitiés. — Le café du 9 Thermidor. — Vie joyeuse et folle. — Voyage aux eaux (juillet 1796). — Les bains de Luxeuil. — Griois donne sa démission que le Directoire accepte (6 mars 1797). — Pertes de jeu. — Regrets. — Griois employé comme caissier dans les bureaux de son père. — Départ du père et du fils pour Paris. — Mme de Vaudey. — Le Palais-Royal et les banques. — Mort de Mme Griois. — Mme Girod de Vienney. — Voyage à Besançon. — Funeste martingale. — Nouvelle demande pour rentrer au service. — Griois remplace son ami Duménil comme surnuméraire à la Trésorerie. — Retour de Bonaparte. — Dîner des anciens élèves de l'Ecole de Châlons. — Griois revoit Marmont et Duroc. — Le général Verrières. — Pétition apostillée par Marmont. — Griois rétabli capitaine en second à la suite du 4e régiment d'artillerie et employé à l'état-major de l'armée de réserve (2 mai 1800).

J'arrivai à Besançon dans les premiers jours de novembre 1795. Mon père, après avoir perdu sa place de premier secrétaire de l'intendance de Franche-Comté, était resté sans emploi et vivait modestement de sa pension de retraite. Mais il s'était lié avec M. Dubard, payeur-général à Besançon, et lui avait offert gratuitement ses services. Bientôt il le seconda si bien dans son travail qu'il le remplaçait pendant ses fréquentes absences. Aussi, par reconnaissance, M. Dubard, qui avait de puissants amis, fit-il nommer mon père receveur général de la Haute-Saône à Vesoul. Mon père occupait cette place depuis plusieurs mois lorsque j'arrivai à Besançon, où il s'était rendu avec ma sœur pour me recevoir.

Je ne le trouvai pas à la maison; mais il vint bientôt,

et après m'avoir embrassé, il me conduisit dans la maison de M. Dubard où nous devions souper. Ma sœur était au piano lorsque nous entrâmes à petit bruit dans le salon, et elle ne remarqua pas mon arrivée. Mais lorsqu'elle eut achevé le morceau qu'elle jouait, elle me vit et se jeta à mon cou avec des larmes de joie. Je l'avais laissée petite et délicate; elle était grande, forte et très belle femme. Je n'oublierai jamais le plaisir que j'eus à la revoir, et les sensations que j'éprouvai dans cette soirée ne peuvent se décrire. Après une absence de trois ans qui m'avait paru un siècle, après des souffrances et des misères de toute espèce, je me retrouvais dans mon pays, dans la maison d'où j'étais parti et je revoyais un père et une sœur que je chérissais! Mal vêtu, mal nourri, manquant de tout pendant les années que je venais de passer à l'armée, mon imagination avait encore ajouté au sombre tableau que les journaux faisaient de la misère qui régnait à l'intérieur de la République, de sorte que je m'attendais presque à ne pas trouver de pain en arrivant chez moi.

Au lieu de cela, le soir même où j'arrive, je trouve chez M. Dubard un appartement élégamment meublé, une table délicate où l'on me sert tout d'abord pour me réconforter un excellent potage dans une casserole d'argent. J'avoue que toutes mes idées se brouillèrent : je crus faire un songe agréable, je craignais le réveil, mais il ne vint pas, et comme on s'accoutume facilement au bien-être, je repris bientôt l'habitude de ces jouissances journalières et oubliai le temps si voisin encore où j'en avais perdu jusqu'à l'idée. Je fus plus longtemps, je dois l'avouer, à me défaire du ton brusque et familier des camps républicains et de l'usage d'appeler citoyen ou citoyenne ceux à qui je parlais.

Le surlendemain de mon arrivée, nous partîmes pour Vesoul où j'embrassai ma pauvre mère, cruellement changée par une attaque d'apoplexie qu'elle avait eue

il y avait à peu près un an; mais son cœur était toujours le même pour moi.

Six ou sept mois après mon arrivée à Vesoul, mon père fut nommé payeur du département du Doubs. Il remplaçait M. Dubard, passé à une autre destination, et nous nous rendîmes tous à Besançon. Ce fut avec joie que je retournai dans ma ville natale où je retrouvai d'anciens amis et en fis de nouveaux. En général, à cette époque, les jeunes gens menaient la vie la plus dissipée et la moins exemplaire. Notre unique occupation était de nous divertir et nous ne laissions échapper aucune occasion de mener joyeuse vie, sans être du reste fort difficiles sur le choix des plaisirs. A Besançon, comme dans le reste de la France, la jeunesse portait une haine vigoureuse au système de la Terreur et à ses adhérents que le 9 thermidor avait renversés. Aussi le café de la veuve Dhouain, qui avait pris ce grand jour pour enseigne, était-il notre lieu de réunion. Chaque jour nous nous y rendions avant midi jusqu'à 2 heures que nous allions dîner, et à peine sortis de table, nous y retournions pour le reste de la journée jouer au billard ou à d'autres jeux ou bien nous allions jouer au trente et un dans deux ou trois maisons où l'on tenait banque. Venait ensuite le spectacle ou la promenade, et nous ne nous séparions — après avoir vidé quelques bols de punch — que pour passer quelques moments avec nos maîtresses, dont nous changions fréquemment. Souvent nous avions de petits bals qui, pour être tout à fait sans façons, n'en étaient que plus gais.

Certainement, sauf quelques heures de la matinée que je consacrais a la lecture ou au dessin, ce temps de ma jeunesse fut très mal employé, et mon exemple n'est pas un modèle à suivre. Cependant, je me rappelle cette époque de folie avec grand plaisir : une intime liaison régnait entre nous et l'insouciance de notre âge embellissait tout.

L'état de ma bonne mère ne s'améliorant pas, les médecins conseillèrent les eaux de Luxeuil. Ils pensèrent aussi que le changement d'air et les bains pouvaient seuls me guérir entièrement des fièvres intermittentes que j'avais rapportées d'Espagne et dont j'avais de fréquentes rechutes. Ils eurent raison : deux saisons de Luxeuil me guérirent radicalement, et cela sans autre régime que de bien boire, bien manger et me divertir de toutes les manières.

Notre premier voyage à Luxeuil eut lieu au mois de juillet 1796. La ville, petite et entourée de bois, est d'un assez triste aspect, mais dans la saison des eaux l'affluence des étrangers la rend vivante et agréable. L'établissement des bains est grand et bien bâti. Autour d'une vaste salle en pierre sont dix ou douze petits cabinets renfermant des baignoires en marbre, et au milieu de la salle un vaste bassin, aussi en marbre, recevait par quatre robinets une eau tiède qui se renouvelait sans cesse. Les personnes qui n'étaient pas très malades prenaient leurs bains dans ce bassin; hommes et femmes s'y réunissaient; chacun choisissait le voisinage qui lui convenait le mieux, et assez ordinairement on sortait du bain plus échauffé que l'on n'y était entré. Deux cabinets servaient de vestiaire; on y prenait son habillement de bain, une ample chemise de laine et plus souvent de toile qui laissait entrevoir les formes qu'elle était destinée à cacher. On restait dans le bain au moins deux heures qu'on employait gaiement à chanter, à jouer aux jeux innocents ou à batailler avec force jets d'eau. On peut penser combien ce jeu était du goût des jeunes gens. Quant à moi, il ne m'arrivait pas d'y manquer, et jamais prescription de la Faculté ne fut mieux observée.

Il y avait aussi un régime médical suivi par tous les baigneurs : c'était un lavement qu'on se faisait administrer chaque matin. Après quoi et en attendant le bain,

on se promenait en buvant force verres d'eau minérale; on appelait cela en plaisantant un premier déjeuner.

La matinée finie, il n'était plus question que de se réjouir. On faisait des parties de campagne, on se promenait, et on se rassemblait ensuite dans le salon ouvert aux baigneurs. C'était là que la journée se terminait par la danse et le jeu. Je fus cette fois assez raisonnable pour n'user que très modérément de cette dangereuse distraction.

Cette vie active et dissipée, et surtout le bain en commun et le tapage qu'on y faisait, ne pouvait convenir aux personnes sérieusement malades. Aussi ma mère prenait-elle ses bains et ses douches dans les cabinets particuliers et à un degré de chaleur beaucoup plus élevé. Mais l'effet fut à peu près nul; une légère amélioration s'était à peine produite dans son état lorsque après une saison de trois semaines ou un mois je la ramenai à Besançon.

A l'expiration de mon congé de trois mois, je l'avais fait prolonger par les autorités militaires du département. Mais comme, à mon retour de Luxeuil, j'éprouvai un mieux sensible, je songeai à rejoindre ma compagnie, à laquelle j'envoyais chaque trimestre des certificats pour justifier mon absence. J'avais fixé la date de mon départ et fait toutes mes dispositions, lorsqu'un jour, à souper, mon père, qui me voyait partir avec peine, me dit que M. Olry, entrepreneur des vivres de l'armée du Rhin, me trouverait, si je quittais le service, un emploi avantageux dans son administration. Par un singulier hasard, mes amis avaient cherché ce même jour, en me rappelant mes misères, à me détourner de mon départ. « Ne valait-il pas mieux, m'avaient-ils dit, rester à Besançon et mener joyeuse vie avec eux que de m'éloigner pour ne les revoir peut-être jamais? » Ces sollicitations pressantes, faites avec une effusion de sentiments que les bols de punch rendaient encore plus tendres, m'avaient

fortement ébranlé. La proposition de mon père et l'affection avec laquelle il insista — et peut-être quelques amourettes — achevèrent de me décider. Mon parti fut pris le soir même et le lendemain, 18 janvier 1797, j'envoyai au ministre ma démission, motivée sur ma mauvaise santé (1). Ce ne fut pourtant que le 6 mars qu'elle fut acceptée par le Directoire exécutif.

Le jour où me parvint cette acceptation fut pour ma famille, mes amis et moi une véritable fête. Tout fier d'avoir recouvré mon entière indépendance, je m'empressai de notifier ma démission au commissaire du Directoire exécutif de Besançon, sous la surveillance duquel je m'étais trouvé jusqu'alors comme militaire en convalescence, et j'éprouvais d'autant plus de joie de sortir de cette espèce de tutelle et de pouvoir dorénavant braver l'autorité de ce commissaire qu'il était jacobin forcené et un objet d'horreur pour nous autres jeunes gens (2).

Je continuai à mener la vie la plus dissipée. Chaque jour j'allai tenter la fortune au trente et un. La passion du jeu était alors générale chez les jeunes gens de Besançon; tous jouaient et il eût fallu une force de caractère bien rare à cet âge pour résister à l'exemple et à la tentation qu'offraient deux ou trois maisons de jeu ouvertes à tous venants.

L'été ayant ramené la saison des eaux, je fus de nouveau chargé de conduire ma mère à Luxeuil. Les réunions et les bals y étaient aussi nombreux que l'année précédente. Mais je retrouvai des banques de trente et un et, moins sage qu'à mon premier voyage, et surtout moins heureux, je risquai les fonds que mon père m'avait donnés pour les

(1) Il écrivit aussi le 21 février; dans chaque lettre, il prie le ministre d'accepter sa démission; « ma santé, dit-il, ne me permet plus de rejoindre dans ce moment ma compagnie. »

(2) C'était Bourgeon qui fut commissaire du Directoire de la fin de 1795 à la fin de 1797 et à qui Sauzay, XI, p. 36, reproche une « ardeur persécutrice ».

frais du voyage. Au bout de quinze jours, il ne me restait absolument rien. Qu'on juge de ma détresse. J'écrivis aux amis de Besançon pour réclamer aide et assistance. Hélas! aussi gueux que moi, ils étaient eux-mêmes aux expédients. Enfin, ne sachant plus où donner de la tête, je confiai mon affreuse détresse à une bonne et jolie femme de Besançon que j'avais connue aux eaux; cet ange secourable fit si bien que son mari m'avança de l'argent et je pus, au départ de Luxeuil, solder tous les mémoires.

Mais je devais rembourser ce qu'on m'avait si obligeamment prêté et je commençai dès lors à me repentir amèrement d'avoir quitté le service. Aussi, de retour à Besançon, j'écrivis au ministre pour demander à rentrer dans l'armée. C'était le 16 août 1797, à peu près six mois après avoir donné ma démission (1); mais le Directoire avait décidé que les officiers démissionnaires ne pourraient, sous aucun prétexte, être réintégrés.

Il fallait prendre un parti et songer à l'avenir. Les belles promesses de M. Olry ne se réalisaient pas et je n'entendais même plus parler de lui. J'acceptai la proposition que me fit mon père de m'employer comme caissier dans ses bureaux, aux appointements de 1,200 francs. J'entrai en fonctions à la fin de l'automne de cette même année 1797. Toute ma matinée était occupée; mais après dîner je rejoignais mes amis au café et passais le reste de la journée avec eux. Seulement, j'eus assez de force et de raison pour ne plus entrer dans les maisons de jeu. Malheureusement je me trouvai bientôt dégagé de la retenue que je m'étais imposée. La journée du 18 fructidor an V (4 septembre 1797) avait amené un grand changement dans la marche du gouvernement; elle rendait l'autorité

(1) « Les raisons de mauvaise santé, écrivait-il au ministre, qui m'ont forcé de donner ma démission, n'existant plus, je demande à rentrer dans le corps de l'artillerie. »

aux jacobins, et dès l'hiver suivant, mon père, dénoncé à plusieurs reprises comme père d'émigré et comme ennemi du gouvernement, reçut l'ordre de cesser ses fonctions de payeur. Mon emploi de caissier n'eut donc que peu de durée.

Mon père résolut de me conduire à Paris sitôt que ses comptes seraient rendus. Il voulait faire régler promptement son quitus et en finir avec le Trésor, chercher, par le moyen des amis qu'il avait encore, à me placer d'une manière quelconque, et s'établir définitivement à Paris : le séjour de Besançon lui était devenu insupportable.

Je le secondai avec zèle dans la reddition de ses comptes. Mais je n'avais plus les mêmes raisons d'éviter les maisons de jeu. J'y retournai et j'y fus heureux. Ma manière de jouer était hardie et aventureuse : à chaque coup que je gagnais, j'augmentais ma mise et je faisais ainsi des gains considérables lorsque je rencontrais une veine. Aussi m'advint-il plus d'une fois de faire sauter les banques; elles étaient peu considérables, à la vérité, mais enfin il m'est arrivé de gagner jusqu'à 40 ou 50 louis dans une séance. Je pus de la sorte fournir amplement aux frais de couches d'une jeune et jolie fille nommée Marie, femme de chambre de ma mère. Je vivais avec elle depuis assez longtemps. Ma mère fut la première à remarquer sa grossesse, et quoique empêchée par la paralysie de s'exprimer clairement, elle sut bientôt par des gestes mettre toute la maison au fait de l'accident. La pauvre Marie fut obligée de sortir. Je la logeai dans une chambre garnie, je pourvus à tous ses besoins et peu de temps après, elle eut une fille qui ne vécut que quelques jours. Elle se rétablit, se remit en service et je n'ai plus entendu parler d'elle.

Au bout de quelques mois, les écritures relatives à la gestion de mon père étant terminées, notre départ fut fixé à la fin du printemps de 1798. Ce ne fut pas sans

regret que je quittai mes amis et mes amies de Besançon. Mais j'allais à Paris, probablement pour y rester, et j'y portais, grâce au jeu, une bourse assez bien garnie; j'avais 2,500 francs en or et une fort belle montre à répétition que j'avais achetée dans l'intention de la garder, mais qui, dans un besoin pressant, pouvait m'offrir une ressource. Mon trésor me semblait inépuisable; jamais je ne m'étais vu si riche.

Nous partîmes, mon père et moi, en laissant aux soins de ma sœur ma bonne mère que je ne devais plus revoir. Notre voyage se fit très agréablement. Nous eûmes pour compagne dans la diligence une amie de ma sœur, Mme de Vaudey, alors jeune et fort belle femme, qui allait à Paris pour obtenir la radiation de son mari, inscrit sur la liste des émigrés, et sauver ainsi quelques portions de ses biens (1). Elle maudissait la nécessité de ce voyage qui lui faisait quitter la campagne et une vie simple, solitaire, conforme à ses goûts, pour jouer au milieu du bruit et de la foule de la capitale l'ennuyeux rôle de solliciteuse. Au reste, elle comptait bien abréger son séjour à Paris le plus possible et elle n'emportait, disait-elle, qu'une seule robe. Elle avait tant d'abandon et de naturel quand elle parlait de la simplicité de ses goûts et de son aversion pour le grand monde qu'on ne pouvait douter de sa sincérité. Mais quel changement s'opéra en elle et combien il fut prompt et entier!

A peine arrivée à Paris, elle y vit Mme de Vienney, femme aimable, autrefois très jolie et qui avait beaucoup fait parler d'elle (2). Son mari, payeur de la guerre à Besançon à l'époque de la Révolution, devenu, je ne

(1) C'était la fille du célèbre d'Arçon et elle avait épousé Barberot de Vaudey de Vellexon. (Cf. A. Chuquet, *Un prince jacobin, Charles de Hesse*, p. 181.) Voir sur cette « fort belle personne, pétillante d'esprit, très intrigante, chantant à merveille et écrivant mieux encore » le livre de F. Masson, *Napoléon et les femmes*, p. 110-111.

(2) Claudine-Charlotte-Françoise d'Andelarre.

sais comment et pourquoi, général de brigade, était employé dans les colonies (1). Mme de Vienney, ayant quitté Besançon depuis quelques années, tenait alors un magasin de draps rue de Richelieu, à l'enseigne des Trois-Pigeons, et un ancien émigré, M. de la Condamine (2), fait colonel à la Restauration, était son conseil et vivait avec elle. La journée finie et le magasin fermé, Mme de Vienney redevenait femme du monde, et sa maison était ouverte à tout ce que la société d'alors avait de brillant et de remarquable. Ambassadeurs, danseurs, émigrés, artistes, députés de toutes opinions y étaient reçus. Mon père et moi y étions invités en qualité de compatriotes, et je vis là Trénis, le beau danseur (3), Carle Vernet (4) et l'ambassadeur turc, qui distribuait aux jolies femmes des flacons d'essence de rose en guise de mouchoirs (5).

(1) Victor-Bonaventure Girod de Vienney, né à Salins le 10 août 1740, cornette de cavalerie de 1757 à 1759, entré ensuite, comme il dit lui-même, dans l'administration militaire où il servit trente ans, trésorier de la guerre à Besançon en 1789, sous-lieutenant au 10e cavalerie en 1792, lieutenant, puis capitaine du 19e dragons en 1793, adjudant-général à l'armée de l'Ouest en 1794, général de brigade provisoire à l'armée des îles du Vent sous les ordres de Pélardy en 1795, pris par les Anglais en 1796, et rentré en France par échange en 1797, employé à l'armée de Hollande et à celle du Rhin, confirmé général de brigade (25 août 1799), commandant d'armes à Nice, à Lyon, à Grenoble, mort à Paris le 13 mai 1808.

(2) Sans doute Pierre de la Condamine, sous-lieutenant à Orléans dragons en 1772, capitaine à Royal-Navarre cavalerie en 1779, lieutenant-colonel dans Royal Cravates en 1792, qui fit la campagne de 1792 à l'armée de Bourbon et celle de 1793 dans l'infanterie noble de l'armée de Condé; la Restauration lui donna une retraite de lieutenant-colonel.

(3) Trénis ou Trenitz, qui donna son nom à la contredanse qu'on appela la *trénis* et qui était la quatrième figure du quadrille ordinaire; c'était l'Apollon de la danse, a dit Norvins (*Mémoires*, II, p. 249), et le digne partner de Mme Hamelin; on faisait cercle lorsque dansait ce couple merveilleux. Cf. Thiébault, *Mémoires*, III, p. 172 : « le plus incomparable danseur de société qui ait jamais existé. »

(4) Carle Vernet, le fils de Joseph et le père d'Horace, que Sainte-Beuve a si joliment caractérisé : « gai, léger, un peu frivole, mais spirituel et pétillant de calembours, l'homme des chasses, des cavalcades, un charmant peintre d'élégances, et qui saisit merveilleusement la verve et le brio du Directoire, comme Horace saisit plus tard l'esprit de 1812 et de 1814. »

(5) On connaît cet Esséid Ali Effendi dont les femmes raffolèrent. Cf. les p. 216-219 des Goncourt, *La société française pendant le Directoire*

Les soirées étaient brillantes et le produit de la bouillotte faisait les frais des bals et des soupers fins et recherchés qu'elle donnait deux ou trois fois la semaine pendant l'hiver. On juge bien que Mme de Vaudey fut parfaitement accueillie dans une pareille réunion. Elle y apparut avec tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté; elle fut environnée d'hommages; elle devint la femme à la mode, la beauté par excellence; on la suivait aux promenades, on l'enivrait d'encens. Aussi sa pauvre tête n'y tint pas. Elle oublia ses goûts de province simples et modestes, elle eut un brillant équipage et un appartement dont l'ameublement variait avec les saisons, elle étala la toilette la plus recherchée, elle finit par donner le ton et par faire autorité pour les modes. Le jeu brochant sur le tout, elle dévora bientôt sa fortune à elle et ce qu'elle avait pu recouvrer de celle de son mari. Elle fut réduite aux expédients; elle en employa parfois que la délicatesse était loin d'approuver. Après être entrée comme espèce de femme de charge dans une maison d'éducation, elle se dégrada jusqu'à tenir une table d'hôte suivie de jeux, c'est-à-dire une espèce de tripot où des femmes galantes attiraient de pauvres dupes que des fripons exploitaient. Maintenant, m'a-t-on dit, elle est retirée à Besançon, ayant à peine de quoi vivre, livrée aux exercices de la plus haute dévotion, pleurant ses anciennes folies.

Je me suis un peu étendu sur ce qui regarde cette dame, parce qu'elle est un des exemples les plus frappants d'une révolution complète dans les idées et de l'effet que peuvent opérer sur l'esprit féminin les séductions du grand monde, du luxe et de l'amour-propre.

En arrivant à Paris, nous y trouvâmes mon frère qui venait de perdre sa place de commissaire des guerres à Tulle; sa femme vint bientôt l'y rejoindre et tous deux

et le livre de Maurice HERBETTE, *Une ambassade turque sous le Directoire* chap. VI, p. 141-182, « Esséid Ali Effendi roi de Paris. »

restèrent à Paris, rue de Thionville, jusqu'au moment où il fut nommé, en 1801, directeur des contributions directes à Colmar (1). Mon père et moi logeâmes rue de Ménars, chez mon oncle, qui passait sa vie soit à sa maison de Châtenay, soit dans les campagnes de ses nombreuses connaissances, de sorte que nous vivions chez lui tout à fait en garçons, et n'étions guère à la maison que pour coucher. Nous mangions chez un restaurateur, rue Vivienne, à des prix très modérés, et ensuite Cloître-Saint-Honoré, avec plusieurs Comtois : Martelet, Jacotot et Pusy. Nous devînmes inséparables. Mon père, en sortant de table, allait à ses affaires ou à ses plaisirs. Nous, nous allions courir les lieux publics et les bals, alors en si grand nombre dans tous les coins de Paris. Nous visitions aussi les banques de trente et un et de roulette de Perrin, établies dans les appartements du Palais-Royal. C'était notre rendez-vous de tous les jours, de midi jusqu'à l'heure du dîner, et souvent nous y terminions nos soirées.

J'y fus d'abord très heureux. Une fois entre autres, avec mon frère et Martelet, je jetai dix francs sur le tapis du trente et un et gagnai quatorze coups de suite; je perdis le quinzième, mais je sortis toutes mes poches pleines d'or et nous allâmes chez le restaurateur à la mode choisir les mets et les vins les plus chers. Nous ter-

(1) Le frère de notre Griois, Jean-Baptiste-Marie Griois, né à Besançon, le 21 février 1764, élève des ponts-et-chaussées en 1781, attaché dans les bureaux de la Guerre à la caisse de l'extraordinaire, eut une mission en 1793 près l'armée du Nord pour accélérer le versement des subsistances. Nommé adjoint aux commissaires des guerres (24 janvier 1794), puis commissaire des guerres (13 juin 1795), employé à Tulle, puis à Périgueux, il fut destitué le 24 mai 1798 par le Directoire à la suite d'une dénonciation d'incivisme. Mais il protesta et il fut admis au traitement de réforme (5 septembre 1800) et nommé directeur des contributions directes, fonctions qu'il exerça successivement dans les départements du Haut-Rhin, de l'Escaut, des Bouches-du-Rhône et de la Seine-Inférieure. Remercié après l'assassinat du duc de Berry, il fut réintégré en 1830 et envoyé d'abord dans la Moselle, puis dans le Haut-Rhin où il prit sa retraite en 1840.

minâmes la soirée à l'Opéra, dans une loge d'avant-scène, et tout cela sans goût, sans plaisir. La passion du jeu était devenue tellement forte chez moi qu'elle absorbait toutes les autres; j'y pensais le jour et j'y rêvais la nuit; tout le reste me semblait insipide et je ne crois pas, dans ce temps de ma prospérité, avoir dépensé un louis en fantaisies agréables; jouer, toujours jouer, c'était ma vie. J'avais gagné 4,000 francs dans la séance dont je viens de parler et la chance me fut encore favorable; j'eus 7,000 ou 8,000 francs de bénéfice. Mais la fortune se lassa. En trois ou quatre séances, je reperdis non seulement ce que j'avais gagné, mais encore ce que j'avais apporté de Besançon; ma montre elle-même y passa. Un jour où je venais de voir mon dernier écu enlevé par le fatal râteau. je descendis du tripot, entrai chez le premier horloger que je trouvai dans les galeries et lui donnai ma montre pour 12 louis. L'argent touché, je remonte tout haletant, tente de nouveau la fortune et une demi-heure après, plus d'argent ni de montre; tout était dans le panier du banquier!

Je fus dès lors réduit à quelques écus de 6 francs que mon père me donnait de loin en loin. Pusy et mes autres amis n'étaient guère dans une meilleure position. Mais à notre âge et à cette époque, on pouvait se divertir à peu de frais, et nous continuâmes à mener joyeuse vie.

Un soir, vers la fin de l'automne de 1798, mon père me remit une lettre de Besançon; elle était du docteur France, ami et médecin de la famille, et m'annonçait que ma pauvre mère venait de succomber à une nouvelle attaque d'apoplexie. Le lendemain matin, mon père me chargea d'aller à Besançon mettre ordre à nos affaires, vendre une partie du mobilier, expédier l'autre à Paris et ramener ma sœur. Je partis le soir même par la diligence et trois jours après j'étais à Besançon. J'y restai environ un mois, et tout étant terminé, le mobilier vendu ou emballé, je

quittai définitivement Besançon pour rentrer à Paris, où mon père avait pris, pendant mon absence, un logement commode et assez joli, rue Chabanais.

J'avais rapporté une trentaine de louis, provenant d'anciennes dettes qu'on m'avait remboursées et de quelques livres et autres objets que j'avais vendus. Il fallait jouer cet argent. Mais j'avais reconnu à mes dépens que mon ancienne méthode de ponter n'était pas la bonne : je voulus essayer d'une nouvelle que je crus infaillible. C'était une martingale au trente et un. Elle me réussit assez longtemps et mes gains suffisaient chaque jour amplement à mes plaisirs que je partageais avec des bons amis comme Duménil. Je croyais avoir enfin trouvé le moyen de maîtriser la fortune et de me faire un petit revenu. Mais, de nouveau, au bout de plusieurs mois, la fortune changea et dans la même séance je sautai jusqu'à trois fois. Les jours suivants ma martingale sauta encore. En moins d'une semaine je perdis tout.

J'avais, avant mon dernier voyage de Besançon, adressé au Directoire une nouvelle pétition pour reprendre du service (1); mais je n'étais appuyé par personne; elle eut le même sort que la première, et je perdais tout espoir de rentrer dans la carrière des armes que j'avais abandonnée en quelque sorte malgré moi. Je dus chercher un emploi. Mais alors, comme depuis, il y avait pour une place cent postulants, et le mieux protégé ou le plus intrigant l'obtenait. Je n'étais ni l'un ni l'autre, et j'avais bien peu de chances de réussite, lorsque au moment où je m'y attendais le moins, une place de surnuméraire temporaire s'offrit à moi. Duménil était attaché en cette qualité à la Trésorerie; il avait trouvé un emploi plus

(1) Dans cette pétition que nous avons retrouvée, Griois déclare qu'il a donné sa démission « avec le plus vif regret » à cause des fièvres dont il a été affecté pendant près de dix-huit mois, et il « demande à rentrer dans son corps, sa santé, rétablie par les eaux, lui permettant de s'exposer à de nouvelles fatigues. »

avantageux chez un banquier; il me proposa pour lui succéder.

Heureusement pour moi, il était peu nécessaire de bien écrire; l'important était de savoir calculer. Je fus admis sans difficulté par M. Dartois, chef de division de la dette consolidée, et installé le même jour, à raison de 125 francs par mois: l'emploi était si précaire qu'il n'était pas même appointé à l'année.

Mes matinées, de dix heures à quatre, se passaient au bureau, et nos causeries fréquentes entre employés, les visites souvent fort agréables que nous recevions, en éloignaient l'ennui. Le soir, j'allais soit au spectacle, soit en société avec ma sœur. Mais le plus souvent je finissais la journée avec mes nouveaux camarades et, comme nos maîtresses s'étaient liées entre elles, nous faisions assez souvent, tous ensemble, de joyeuses parties de campagne. De temps en temps nous donnions à tour de rôle chez nos belles de petites collations. Le temps se passait ainsi agréablement. Mais le jeu venait quelquefois en troubler le cours et je n'oublierai pas certain jour où, venant de toucher deux mois d'appointements arriérés, je ne pus résister à la tentation. J'entrai dans une maison de jeu et je perdis en une séance le fruit de deux mois de travail. Il ne me restait qu'une pièce de vingt-quatre sous : je la donnai pour aller me cacher au théâtre Feydeau, dans le coin le plus reculé de la troisième galerie (je vois encore la place), et là, pendant la représentation de l'opéra de Steibelt, *Roméo et Juliette*, je réfléchis à mon aise sur le résultat de ma malheureuse passion.

Cependant les affaires étaient dans l'état le plus critique et la République menaçait ruine de toutes parts. Les armées, battues sur le Rhin, écrasées en Italie, ne défendaient plus qu'avec peine nos frontières. Mais l'esprit détestable qui régnait dans l'intérieur et surtout à Paris était pour la France un danger plus grand encore.

Tout sentiment patriotique y semblait éteint; le Directoire, tombé dans le plus entier avilissement, avait perdu jusqu'au pouvoir de se faire craindre, et des Français ne rougissaient pas de manifester publiquement l'espoir et le désir de voir bientôt les armées étrangères renverser le gouvernement. Ces dispositions étaient à peu près générales à Paris, à la honte de ses habitants qui au reste se sont montrés depuis tels qu'ils étaient alors et tels qu'ils sont probablement encore. Légèreté constante dans ses goûts et ses affections, vanité puérile et égoïsme profond que l'enthousiasme d'un moment peut parfois réprimer, tel est le fond du caractère français, que le Parisien représente dans son beau idéal. Il parut, sans doute, totalement changé pendant deux ou trois ans de la Révolution; mais il redevint promptement lui-même, et promettait de se surpasser encore, si toutefois la chose était possible.

La brillante victoire de Masséna à Zurich, en septembre 1799, vint heureusement faire diversion à nos défaites. Quelque temps après, assis aux Champs-Elysées, j'entendis les crieurs de journaux annoncer le débarquement de Bonaparte à Fréjus et sa prochaine arrivée à Paris. Jamais nouvelle ne fit plus de sensation; chaque parti y vit un nouvel avenir et s'en promit plus ou moins d'avantages. Quant à moi, j'en eus la plus grande joie; plein de confiance dans la fortune de Bonaparte et bien plus encore dans ses talents, je comptais qu'il relèverait la France de l'état d'abaissement où elle était tombée. Bientôt il fut de retour à Paris et avec lui deux de mes anciens camarades d'école, Marmont et Duroc, généraux l'un et l'autre et ses aides de camp. Tous deux me témoignèrent les mêmes sentiments d'amitié qu'autrefois (1).

(1) Tous deux sont assez connus. C'est Marmont que Bonaparte avait fait à Malte général de brigade et qu'il venait de nommer conseiller d'Etat à la section de la guerre. Quant à Duroc, chef de brigade depuis

Un grand nombre d'officiers d'artillerie de ma promotion et des deux suivantes se trouvaient cet hiver-là à Paris. On convint de se réunir dans un dîner pique-nique chez le restaurateur Archambaut, sur la place de l'ancien Opéra. Quoique n'étant plus au service, je fus invité. Nous étions environ cinquante à table. Duroc et Marmont étaient du nombre des convives. Le dîner fut très gai; de fréquents toasts furent portés à nos souvenirs d'école; la santé de Bonaparte, bue avec enthousiasme, termina le repas. Nous allions nous lever de table lorsque arriva le général de brigade d'artillerie Verrières en grand uniforme; il regrettait, nous dit-il, de n'avoir pas été admis à notre réunion. Ce général, d'un âge avancé et qui avait dans l'artillerie une assez pauvre réputation, venait faire sa cour aux deux aides de camp de Bonaparte. On était peu flatté de sa visite. On le reçut assez mal, et il dut se repentir de s'être fourvoyé parmi des jeunes gens qui ne se souciaient pas de lui et que le champagne avait mis en gaîté. Mais il ne nous lâcha pas: il nous accompagna au Palais-Royal et il entra avec plusieurs d'entre nous au bal du *Prix-fixe*, véritable bastringue entièrement composé de filles, où, à coup sûr, paraissait pour la première fois un général en grande tenue. La sotte figure qu'il faisait nous divertit beaucoup.

Forno, un de mes camarades de promotion, alors chef

le 13 mars 1799, il ne fut promu général de brigade que le 13 octobre 1801; mais il allait être nommé gouverneur du palais du gouvernement, recevoir le 12 mars 1803 une mission extraordinaire auprès du roi de Prusse et devenir, le 27 août suivant, général de division.

(1) Verrières, de son vrai nom Aulmont, né à Paris en 1746, élève d'artillerie en 1765, capitaine en 1778 au régiment de la Fère où il connut Napoléon, lieutenant-colonel en 1792, chef de brigade en 1793 et commandant l'artillerie à Kaiserslautern, employé à l'armée d'Italie à la fin de 1795, directeur de son arme aux îles Ioniennes à la fin de 1797, général de brigade en 1799, inspecteur général en 1802, admis à la retraite en 1809, commandant de Landau de 1812 à 1814, mort en 1831. C'était un homme bavard, mou, inconsistant. Cf. A Chuquet, *Jeunesse de Napoléon*, I, p. 315 et 463, *l'Alsace en 1814*, p. 295, et *Journal* de Desaix, p. 129 et 264.

d'escadron, se trouvait en congé à Paris. Compatriotes et liés dès l'enfance, nous nous voyions souvent, et ses conseils, ses instances réveillèrent chez moi le désir de rentrer au service. Je me déterminai à faire une pétition au Premier Consul, et Marmont, qui l'apostilla, me promit de la meilleure grâce de la présenter et de l'appuyer de tout son pouvoir (1). Il n'était encore que général de brigade, mais la faveur dont il jouissait près du Premier Consul lui donnait une grande importance, et sa maison, rue de Paradis, ne désemplissait pas de courtisans et de solliciteurs. Le colonel Lauriston, que je ne connaissais pas, s'y rendit un jour que j'y étais; il commandait alors le 4e régiment d'artillerie à cheval et venait, comme les autres, faire sa cour à l'ami de Bonaparte. Durant cette visite, j'entendis Marmont lui annoncer que le Premier Consul désirait le nommer son aide de camp. Lauriston ne paraissait pas s'attendre à cette nouvelle; il la reçut avec une modestie qui n'avait rien d'affecté. Il craignait, disait-il, de ne pas justifier le choix du Premier Consul et il sentait tout ce qui lui manquait pour se bien acquitter de ses fonctions. Ce petit accès de modestie passa bientôt et il s'en est depuis parfaitement guéri (2).

J'appris au bout d'une quinzaine de jours que le rapport de mon affaire était prêt et allait être présenté au Premier Consul. Aussitôt j'allai trouver M. Planat (3) au

(1) Il a, en effet, apostillé la pétition de Griois dans ces termes : « Je certifie l'exposé ci-contre et demande au ministre de la guerre la rentrée au service du citoyen Griois; c'est un bon officier qu'il ne peut qu'être utile de rappeler. Le général d'artillerie, conseiller d'Etat, A. MARMONT. »

(2) Jacques-Alexandre-Bernard Law de Lauriston, né à Pondichéry en 1768, mort à Paris en 1828, élève d'artillerie (1784), lieutenant en second (1785), second capitaine (1791), chef de brigade (1795), général de brigade (12 septembre 1802) et de division (1er février 1805), ministre de la Maison du roi (1er novembre 1820), maréchal de France (6 juin 1823), grand veneur de France et ministre d'Etat (4 août 1824).

(3) Planat était alors chef de la 3e division du ministère de la guerre qui traitait toutes les questions relatives au personnel et au matériel de l'artillerie.

ministère de la guerre, et je lui remis une lettre dont Marmont m'avait chargé. Le surlendemain M. Planat m'annonça que ma demande était accueillie et que, d'après le désir du général Marmont, je serais employé près de lui à l'état-major d'artillerie de l'armée de réserve.

Effectivement, le 2 mai 1800, je reçus le décret du Premier Consul, qui me rétablissait à mon rang et dans mon grade de capitaine en second à la suite du 4e régiment d'artillerie à pied (1), et en même temps l'ordre de rejoindre l'état-major d'artillerie de l'armée de réserve pour y être employé sous les ordres du général Marmont.

Ce fut avec une joie bien vive que je rentrai dans une carrière que j'avais embrassée par choix et quittée ensuite bien légèrement. J'endossai de nouveau l'uniforme avec un plaisir que je ne saurais rendre; je fis mes préparatifs de départ et je consacrai à ma famille, à mes amis et aussi à quelques amies les quelques jours que j'avais à passer encore à Paris.

Un oncle maternel que je n'avais jamais connu venait de me laisser 3,000 francs. J'employai une partie de cet argent à m'équiper et le 18 mai je partis par la diligence, emportant 1,500 francs dans ma ceinture et l'espérance dans le cœur. Si j'avais perdu trois années précieuses pour mon avancement, je les avais passées si joyeusement que je ne les regrettais pas, et, à vingt-sept ans, l'avenir est bien long!

(1) Le décret, daté du 12 floréal VIII ou 2 mai 1800, est ainsi libellé : « Griois, ci-devant capitaine en second dans le 4e régiment d'artillerie à pied, est réhabilité en son grade et à son rang, et y sera pourvu du premier grade qui viendra à vaquer. »

CHAPITRE IV

A L'ARMÉE DE RÉSERVE

(1800-1801)

Genève. — Saint-Pierre. — Le colonel Allix. — L'hospice du Saint-Bernard. — Les paysans du Valais. — Transport de l'artillerie. — Etroubles. — Aoste. — Une alerte. — Ivrée. — Les lucioles. — Le fort de Bard. — Santhia, Verceil, Novare. — Les galanteries du général Debelle. — Entrée de Bonaparte à Milan après Marengo. — Griois parle au Premier Consul. — Tortone. — Marmont et Mossel. — Français et Autrichiens. — La branche de laurier. — Turin. — Soult. — Les dames turinoises. — Voyage à Briançon. — Querelle avec le maire Chancel. — Griois emprisonné. — Brasseur. — Pavie. — Les filles de l'avocat Coscia. — Dîner à Belgiojoso. — Fête à Lodi. — Excursion à Crémone. — Soncino. — Conversation italienne. — Les nouvelles de Casti. — Séjour à Milan. — Pertes de jeu. — La Scala. — Valleggio. — Passage du Mincio. — Reddition de Vérone. — Attaque des châteaux. — Reconnaissance de nuit. — Capitulation des châteaux. — Padoue. — Vicence. — Retour à Turin. — Demarçay. — Mme Ghioni. — Tentative de meurtre. — Congé.

J'arrivai à Genève le 25 mai. L'aspect de cette ville m'a toujours séduit. Les femmes y sont généralement fraîches et jolies, et par un usage que j'ai retrouvé depuis dans quelques parties de l'Allemagne, les jeunes personnes y jouissent de la plus entière liberté; dans les promenades et même hors de la ville on les rencontre seules ou accompagnées d'un jeune homme, et ces tête-à-tête qui partout ailleurs prêteraient à la médisance paraissent là sans conséquence.

Le quartier général de l'armée, que je comptais trouver à Genève, s'était dirigé sur l'Italie. Le 27 mai, après avoir acheté un cheval, je partis de Genève, je passai par les bourgs de Nyon, de Rolle et de Morges où se remarque

un air d'aisance et de bonheur, et je vins coucher à Lausanne, assez laide ville, mais dont l'admirable situation domine le lac dans toute son étendue.

Le lendemain, je continuai ma route par Vevey et Clarens, et vins coucher à Villeneuve. J'avais la fièvre, suite de la fatigue de la route, et probablement de l'exercice du cheval dont j'avais perdu l'habitude. Cette indisposition ne m'empêcha pas de partir le lendemain pour Saint-Maurice, et le jour suivant je couchai à Martigny où vingt-quatre heures de repos me rétablirent entièrement.

Le 1er juin, j'arrivai à Saint-Pierre, misérable village situé au pied du Saint-Bernard. Je trouvai là un de mes anciens camarades d'école, le colonel Allix (1), chargé par le général Marmont de faire passer le Saint-Bernard à l'artillerie de l'armée de réserve. Il me garda près de lui comme son adjoint, et dès le lendemain je montai à l'hospice pour reconnaître la route et faire quelques dispositions.

Le chemin n'est praticable pour les chars du pays qu'environ cinquante toises au delà du village de Saint-Pierre. On ne trouve ensuite qu'un sentier à peine frayé et que les mulets de bât, qui font tous les transports, avaient peine à gravir. A peu près à moitié chemin du sommet de la montagne, on rencontre la neige, et cela au 1er juin, le passage devient plus difficile, et souvent à cette hauteur on est surpris par des tourmentes de vent et de neige. Je fus moi-même assailli, à mon retour à

(1) Jacques-Alexandre-François Allix, né en 1778 à Percy (Manche), élève sous-lieutenant (1er mars 1792), second lieutenant (1er septembre 1792), second capitaine (19 octobre 1793), chef de bataillon (1795), chef de brigade (1796), colonel du 1er régiment à pied (1800), directeur de l'artillerie à Perpignan (1801), réformé (1803) et retraité (1804), passé au service de Westphalie (1808), rentré en France avec le grade de général de brigade (28 novembre 1813) et chargé de commander Sens, général de division (26 février 1814), rayé des contrôles en juillet 1815, mis en disponibilité en 1820, retraité en 1834, mort en 1836.

Saint-Pierre, par un de ces tourbillons de frimas; heureusement, ce n'était qu'un échantillon de ces terribles météores et j'en fus quitte pour arriver transi de froid et à moitié gelé.

Il faut environ trois heures et demie pour monter de Saint-Pierre à l'hospice, mais beaucoup moins de temps pour en redescendre. L'hospice du Saint-Bernard est situé au point culminant du passage dans une vallée resserrée qu'entourent des montagnes couvertes de glaces éternelles. Il se compose de plusieurs bâtiments dont les murailles de granit se dessinent en noir sur la neige du sol. Le principal corps de logis, que l'on trouve à gauche en venant de Saint-Pierre, sert à l'habitation des religieux, et c'est là qu'ils vous offrent un abri et une légère collation, dans une grande salle presque souterraine et à peine éclairée par la lumière qui perce par d'étroites croisées, mais bien chauffée par de vastes poêles. Les autres bâtiments renferment la chapelle et des magasins. Près de là, un espace clos de murs est le cimetière des religieux et des voyageurs qui, chaque année, périssent dans ce dangereux trajet.

C'est par ce passage qu'il fallait transporter le matériel d'artillerie d'une armée; les obstacles étaient immenses, mais ils cédèrent au zèle et à l'émulation des troupes et surtout à la volonté de fer du grand homme qui les conduisait.

Peu de jours après mon arrivée à Saint-Pierre, le 6 juin, le colonel Allix partit pour rejoindre le quartier général et me chargea de faire passer le Saint-Bernard à ce qui restait d'artillerie de ce côté de la montagne.

Voici quelques détails sur les moyens employés pour ce transport. Les autorités du Valais avaient mis en réquisition, pour être aux ordres de l'artillerie, une partie des paysans du pays, et comme on ne les employait que l'argent ou plutôt l'or à la main, l'appât du gain les ren-

dait très exacts; ils arrivaient en foule par tous les défilés des montagnes. Il est impossible de voir une population plus hideuse que celle-là; presque tous les habitants, hommes et femmes, ont des goitres énormes dont quelques-uns aussi volumineux que leur tête, et dans chaque hameau on rencontre un grand nombre de crétins, espèce particulière d'idiots qui se ressemblent tous par une figure bouffie, de grosses lèvres, des yeux hagards, une voix gutturale, un rire hébété; et, chose remarquable, ces malheureux sont regardés dans le pays comme des êtres sanctifiés; leurs familles en sont fières!

Tels étaient nos auxiliaires qui, chaque matin, se rendaient à Saint-Pierre pour être à nos ordres. La première opération était de démonter les affûts, caissons et voitures au fur et à mesure de leur arrivée, de numéroter chaque pièce et de renfermer les munitions dans des caisses préparées d'avance, dont deux faisaient la charge d'un mulet. Une compagnie d'ouvriers d'artillerie s'occupait constamment de cette besogne. Les flasques d'affûts, les coffrets, les essieux et les roues de toute espèce étaient chargés sur des mulets, et les caissons, ainsi que leurs couverts, sur les épaules des paysans; huit hommes portaient le corps du caisson et quatre le couvert; pareil nombre suivait pour relayer en route; le trajet durait sept ou huit heures et je crois me rappeler que nous payions 6 ou 7 louis par caisson complet, de sorte que chaque travailleur recevait 6 ou 7 francs pour sa journée, somme considérable dans un pays aussi pauvre.

On avait essayé successivement plusieurs moyens pour le transport des bouches à feu. On se servit d'abord de traîneaux à basses roues que l'on avait fait faire à grands frais dans les arsenaux de l'intérieur; mais ils se renversaient à chaque pas dans les rochers ou s'enterraient dans les neiges, et il fallut y renoncer après avoir tenté inuti-

lement quelques changements dans leur construction. On eut enfin recours au moyen le plus simple et qui, ainsi que cela arrive presque toujours, se trouva être le meilleur. Ce fut de couper des troncs de sapin plus longs que les pièces; on les creusait, on y renfermait les canons assujettis par des chevilles et des coins, on reliait le tout par des cercles en fer ou même en bois. Après quoi, on attachait à une des extrémités un long câble auquel les hommes s'attelaient. Dans quelque position qu'elle fût, la pièce glissait sans beaucoup de difficulté, et toutes arrivèrent sans être endommagées.

Chaque bataillon devait transporter un canon, et ce travail pénible divertissait les soldats; c'était à qui montrerait le plus d'ardeur à tirer sur le câble, et la pièce franchissait la montagne au bruit des chants et des cris de « Vive la République! » Une somme d'argent était accordée pour le transport de chaque pièce; toujours elle fut refusée par ceux qui y avaient droit.

Arrivés à Etroubles, village du côté de l'Italie, à peu près à moitié du revers de la montagne, chaque voiture, chaque affût était remonté pièce à pièce par une autre compagnie d'ouvriers; là, le chemin, quoique extrêmement difficile, devenait cependant praticable en descendant, et chaque attelage de train qui avait traversé haut le pied la montagne y reprenait la voiture qu'il devait conduire (1).

Le 8 juin, je quittai Saint-Pierre. Je montai le Saint-Bernard, et après une courte station à l'hospice pour me réchauffer un peu et me débarrasser de la neige dont j'étais couvert, je continuai ma route. En sortant de l'hospice, on rencontre un lac qu'on laisse à gauche; il était alors entièrement gelé, et le chemin, très rapide, était si glissant qu'en beaucoup d'endroits, je dus faire

(1) Cf. les détails que donne Marmont au livre V de ses *Mémoires*.

de mon derrière une espèce de traîneau pour franchir les mauvais pas. Mais la température changea bientôt, et dès que j'eus commencé à descendre vers l'Italie, un soleil, pour ainsi dire nouveau, sembla ranimer la nature, la neige fit place aux fleurs et à la verdure, et j'arrivai à Etroubles par une belle soirée d'été, après avoir le matin laissé à Saint-Pierre l'hiver et les frimas. Ces deux saisons, séparées d'une manière si tranchée par un intervalle de quelques heures, avaient quelque chose de fantastique qui plaisait à l'imagination.

Je fus obligé de m'arrêter vingt-quatre heures à Etroubles pour faire remonter et mettre en état un convoi de quarante voitures d'artillerie avec lequel je me mis en route le surlendemain de mon arrivée. Je couchai cette nuit-là à Aoste, petite ville mal bâtie et située à l'entrée d'une étroite vallée que parcourt la Dora Baltea; la population est laide et misérable, les goitreux et les crétins y abondent.

Le 11 juin, à la pointe du jour, j'allais me remettre en marche avec mon convoi lorsque le commandant de place reçut avis qu'une forte colonne autrichienne, que notre armée, dans son mouvement rapide, avait laissée sur ses derrières, était en marche pour attaquer Aoste Il m'engagea à différer mon départ jusqu'à ce que l'on sût, d'une manière certaine, la direction de cette colonne. Je n'avais, pour protéger mon convoi, qu'un faible détachement d'artillerie; je crus qu'il était prudent de suspendre mon départ et, après une espèce de conseil de guerre tenu à la hâte, je me rendis à deux lieues d'Aoste, à Villeneuve, pour reconnaître un défilé par où les munitions pouvaient déboucher et pour prendre des dispositions de défense. J'examinai la position, et après avoir placé 50 hommes d'infanterie près d'un pont que l'ennemi devait passer, je rentrai à Aoste. On resta sous les armes cette journée et la nuit suivante. Enfin, le

12 juin, au point du jour, les partis que l'on envoya à la découverte n'ayant rien rencontré, je me remis en marche avec mon convoi. La journée se passa sans encombre, je n'entendis plus parler de la colonne ennemie, et après avoir traversé les bourgs de Saint-Martin et de Châtillon, nous vînmes bivouaquer à Verrès, autre bourg où je ne trouvai pas un seul Français, de sorte que je fus obligé de m'y garder militairement.

Le lendemain, je couchai à Ivrée, petite ville assez jolie, qui était occupée par quelques troupes françaises. Je me rappelle que je vis là, pour la première fois, des *lucioles*, mouches lumineuses très connues en Italie pendant les nuits d'été et qui semblent autant d'étincelles dont l'air est embrasé. J'allai dans la journée à Bard pour visiter le fort.

Il est situé sur un rocher fort élevé et taillé à pic sur la Dora qui en baigne le pied. A gauche, un espace de quelques toises seulement le sépare d'une autre montagne également escarpée. C'est dans ce défilé, dominé dans toute sa longueur par les batteries du fort, que passe la route d'Aoste à Verceil. Une première enceinte, partant du fort, fermait la route, et plusieurs portes, solidement établies sur le même chemin dans toute la longueur du fort, présentaient des obstacles qui semblaient insurmontables, mais qui cédèrent à l'élan de nos troupes.

Le commandant du fort ayant repoussé la première sommation, et le temps étant trop précieux pour retarder le passage jusqu'à la prise du fort, on parvint, à force de travail, à frayer un sentier à travers les rochers escarpés qui étaient à notre gauche vis-à-vis le fort. Ce fut par là que passa l'infanterie, défilant un à un. Les cavaliers, conduisant leurs chevaux en main, prirent le même chemin. Tous allèrent ainsi rejoindre la route au delà du fort. Mais ce moyen n'était pas praticable pour l'artillerie; il fallait qu'elle suivît la route. On commença par enve-

lopper de foin bien ficelé les roues des pièces et des caissons, pour qu'elles fissent moins de bruit en roulant, et, la nuit close, cette artillerie, traînée par les canonniers qui remplaçaient les chevaux, se mit en marche; elle avait en tête des compagnies de grenadiers et de sapeurs. On arriva sans bruit à la première enceinte; on fit sauter la porte avec un pétard et pénétra dans le défilé; on se précipita au pas de course sur la seconde porte qui fut également enfoncée; les autres eurent le même sort. La garnison, avertie par la première attaque, avait aussitôt couru aux remparts et couvrait la route, dans toute la longueur du défilé, d'un feu plongeant de mousquetades et, en quelque sorte, à bout portant; mais elle ne put arrêter la marche de la colonne; au point du jour, toute l'artillerie de l'avant-garde se trouvait, non sans grandes pertes, de l'autre côté du fort.

On se mit aussitôt à le canonner sur plusieurs points, et le commandant, intimidé par la hardiesse de notre passage et par les forces qu'il voyait se développer autour de lui, ne tarda pas à rendre la place (1).

Le 14 juin, je partis d'Ivrée avec mon convoi et, prévenu que des partis ennemis se montraient sur la route de Milan, je marchai avec précaution. Je passai à Piverone; j'arrivai le soir à la petite ville de Santhia; j'y trouvai, non des Français, mais un grand nombre de soldats autrichiens qui s'annonçaient comme déserteurs et qui m'apprirent que la légion dont ils faisaient partie était peu éloignée de nous ce qui nous tint sur le qui-vive toute la nuit.

Le lendemain, nous arrivâmes vers midi à Verceil. La route jusqu'à Milan était couverte de nos troupes et par-

(1) Ce fut le 1er juin que le capitaine Bernkopf, qui commandait le fort, signa la capitulation. Cf. sur tous ces événements, outre les *Mémoires* de Marmont, le premier tome de Cugnac, *Campagne de l'armée de réserve en 1800.*

faitement sûre; je remis le commandement du convoi à l'officier sous mes ordres et partis le même jour avec mon domestique pour Novare où je couchai. Cette ville est petite, mais bien bâtie et agréablement située. Je fus logé chez un des principaux habitants, qui me reçut fort bien et m'invita à dîner. Sa femme, jeune et très jolie, avait dans sa tournure et sa conversation une coquetterie italienne tout à fait agaçante. Aussi, je ne fus nullement surpris lorsqu'elle m'apprit que le général Debelle, commandant l'artillerie de l'armée, ayant demeuré chez elle dans les dernières campagnes, avait poussé ses galantes entreprises jusqu'à la violence; bien entendu que ce fut sans succès, bien qu'on pût en douter d'après la réputation et les hauts faits en ce genre de Debelle, qui passait pour le plus bel officier de l'armée (1).

Le pays que j'avais parcouru depuis Aoste offrait les aspects les plus variés. Des montagnes élevées et des collines couvertes de la plus riche végétation présentaient à chaque instant un nouveau tableau, et leur ensemble, agreste et sauvage à la fois, contrastait avec les plaines de la Lombardie. Ces plaines commencent à Verceil et déroulent à perte de vue une richesse et un luxe de culture dont l'uniformité fait souvent regretter le pays de montagnes que l'on vient de quitter.

Je continuai ma route le 16 juin, et passai le Tessin près de Buffalora sur un pont de bateaux. Le corps d'armée du général Moncey, tournant la gauche de l'armée, y était en position (2). Je ne m'y arrêtai que le temps de

(1) Jean-François-Joseph Debelle, beau-frère de Hoche, né en 1767 à Voreppe en Dauphiné, canonnier (1782), sergent (1786), lieutenant en second (1789), premier lieutenant (1791), capitaine (1792), chef de brigade (9 mars 1794), général de brigade (6 novembre 1794) et de division (16 novembre 1796), commandant en chef l'artillerie de l'armée de Saint-Domingue (7 novembre 1801), mort le 15 juin 1802 dans cette expédition, dont il était, a dit Norvins, le Pâris, pour la beauté seulement.

(2) Cf. sur les mouvements de ce corps le livre du duc DE CONEGLIANO, *le Maréchal Moncey*, p. 126-136; il venait de passer le Gothard et de

rafraîchir mon cheval et j'arrivai à Milan d'assez bonne heure. Bonaparte venait d'y entrer en revenant de Marengo. Ivre de joie de cette victoire qui la délivrait du joug autrichien, la population de Milan encombrait les rues et la belle place du Dôme; un enthousiasme délirant éclatait de toutes parts et un beau soleil couchant animait encore cette scène de bruyante allégresse. Le soir, toute la ville fut illuminée; la plus petite fenêtre avait son lampion et les cris de *Viva i Francesi* qui, cette fois, partaient bien du cœur, retentissaient de tous côtés. L'aspect de Milan dans cette mémorable circonstance est le plus magnifique et le plus imposant spectacle dont j'aie jamais été témoin.

Ce fut le lendemain que pour la première fois je parlai à Bonaparte. J'étais allé le matin voir Duroc au palais de l'archiduc. En entrant dans la galerie où je croyais rencontrer le général (1), je me trouvai en face de Bonaparte. Il s'approcha de moi, il me demanda avec bonté ce que je désirais, et sur ma réponse que je venais voir Duroc, il me fit plusieurs questions sur mes services et m'indiqua ensuite où je trouverais mon ancien camarade d'école.

L'état-major d'artillerie n'étant pas encore rentré à Milan, j'en partis le surlendemain pour Pavie et le jour suivant j'arrivai à Tortone où Marmont avait son quartier général. Il me reçut avec amitié et m'attacha à son état-major comme adjoint. Le colonel Mossel, lui aussi, mon ancien camarade d'école, en était le chef (2); il m'expédia

« faire filer à grandes journées en Lombardie », selon l'ordre de Bonaparte, sa cavalerie et son infanterie.

(1) Comme nous l'avons remarqué plus haut, p. 115, Duroc n'était pas encore général.

(2) Jean-Louis-Olivier Mossel, né en 1770 à la Grasse (Aude), élève sous-lieutenant (1er mars 1792), premier lieutenant (1er septembre 1792), capitaine (1er août 1793), chef d'escadron (1797), chef de brigade (1799), commandant le 2e régiment d'artillerie à cheval (1800), général de brigade (20 septembre 1805), mis à la retraite en 1811.

l'ordre de retourner à Milan où Marmont allait se rendre.

J'eus beaucoup de peine à me loger dans Tortone. La ville était encombrée de troupes françaises et autrichiennes qui revenaient de Marengo. Depuis Voghera, j'avais trouvé la route couverte de bataillons des deux nations qui marchaient pêle-mêle et semblaient plutôt des alliés servant la même cause que des ennemis qui, quatre jours auparavant, se disputaient le champ de bataille; en vertu de l'armistice qui suivit Marengo, les Autrichiens se retiraient vers le bas Adige. Nos troupes, qui chaque jour, depuis un mois, faisaient des marches forcées et couchaient au bivouac, avaient une tenue misérable auprès des Autrichiens, qui depuis longtemps vivaient en repos dans de bons cantonnements. Aussi aurait-on pris les vaincus pour les vainqueurs, d'autant qu'en entrant en campagne, les Impériaux mettent à leur shako une branche de laurier qu'ils ne quittent qu'à la paix (1).

Parti de Tortone le lendemain, j'arrivai à Milan le 21 juin. Je fus logé casa Borromea, sur le cours de la Porte Romaine; le palais était vaste et d'une belle architecture, mais la chambre qu'on me donna répondait peu à la magnificence de cette riche famille. Au reste, je ne l'occupai pas longtemps. Le lendemain de mon arrivée, je reçus l'ordre de me rendre à Turin près du colonel Allix qui faisait construire dans l'arsenal de cette ville un nouvel équipage d'artillerie de campagne, canons et voitures. Il m'avait demandé pour adjoint et, tout en regret-

(1) Ce l'était, en effet, l'usage des Autrichiens en campagne. En 1814, Russes et Prussiens l'adoptèrent, et lorsque au lendemain de l'entrée de Louis XVIII dans Paris, les alliés défilèrent devant les souverains, tous avaient une branche verte à leur coiffure. Les Parisiens, dit Pasquier (*Mémoires*, II, p. 411; cf. II, p. 249), crurent qu'ils « affectaient cette sorte de parure comme un emblème de leur victoire »; aussi, dans la journée même, Russes et Prussiens eurent ordre de l'arracher des shakos et des casques; seuls, les Autrichiens s'obstinèrent à la conserver, et « ils furent l'objet d'une animadversion particulière. »

tant de quitter si tôt Milan et le grand quartier général, je rejoignis avec plaisir le colonel Allix, mon ancien camarade et mon ami, qui m'avait parfaitement traité au passage du Saint-Bernard et dont j'avais pu apprécier les talents et la fermeté de caractère.

Je partis à cheval le 25 juin pour ma nouvelle destination en passant par Magenta, Novare et Verceil, et j'arrivai le 29 juin à Turin. Le pays que je traversai est d'une extrême fertilité, due à un bon système d'irrigation, et la culture, soignée et bien entendue. La ville, d'une médiocre étendue, mais très peuplée, est bien bâtie. Le palais du roi, quoique vaste, a peu d'apparence. Les jardins, assez mal tenus, étaient fort humides, et, par suite, peu fréquentés. C'était sur les remparts, convertis en belles promenades, qu'on venait au coucher du soleil respirer le frais et jouir de la vue magnifique des Alpes et du cours majestueux du Pô. Vers midi, l'esplanade de la citadelle, ombragée d'arbres, était le rendez-vous du beau monde; on y attendait l'heure du dîner.

Les rives de la grande Doire et du Pô sont d'une beauté et d'une régularité remarquables. La dernière, qui est extrêmement longue, est bordée de maisons construites sur le même modèle et soutenues sur des arcades qui forment promenade couverte. Des balcons contigus, ornés de tentes et de pavillons, garnissent tous les étages. Une eau limpide, qui coule avec rapidité dans chaque rue, contribue à la propreté et entretient en été une fraîcheur d'autant plus précieuse que la chaleur est aussi vive dans cette saison que le froid en hiver.

Turin a deux grands théâtres, le théâtre Royal et le théâtre de Carignan, de construction plus moderne. Celui-ci, comme la plupart des salles de spectacle en Italie, a une forme à peu près circulaire; il est ouvert toute l'année et on y représente des opéras-bouffes ou des comédies. Le théâtre Royal, qui n'est ouvert que pendant

une partie de l'hiver, est destiné aux opéras-sérias et aux ballets; la salle, de forme oblongue, est vaste, riche, mais surchargée de dorures et d'ornements de mauvais goût.

A mon arrivée, le colonel Allix me donna la surveillance des travaux de l'arsenal où il faisait préparer un équipage de campagne de soixante canons de 6 et de quarante obusiers suivant un modèle nouveau. Il fallait en même temps couler les pièces et construire leurs affûts et leurs caissons. C'était une besogne immense, et nombre d'ouvriers y travaillaient sans relâche dans les ateliers de l'arsenal.

Je logeai d'abord au palais de l'archevêque en face de l'arsenal, puis ensuite rue des Ambassadeurs, chez un marquis dont la jeune femme, une des plus jolies de Turin, avait été, dit-on, la maîtresse du général Grouchy (1). Je fus bien reçu par mes jeunes hôtes, et je pus apprécier le bon choix du général, car la petite marquise était vraiment charmante, et le mari fort bon enfant.

Le général Soult commandait alors en Piémont, où plus tard le général Jourdan le remplaça en qualité de gouverneur (2). Il habitait le palais du duc d'Aoste et y donnait chaque semaine de fort beaux bals suivis de soupers où il réunissait un grand nombre de dames de la ville. Parmi elles figurait la Gafforini, cantatrice à réputation (3). En Italie la qualité d'actrice, lorsqu'on a du talent, n'est pas un titre d'exclusion; d'ailleurs, elle avait touché le cœur du général, alors galant chevalier, et c'était, je crois, en grande partie pour elle que ces fêtes se donnaient. Elles étaient fort gaies et sans grande éti-

(1) En 1798, pendant que Grouchy commandait d'abord la citadelle de Turin, puis tout le Piémont.

(2) Cf. sur le commandement de Soult en Piémont le tome III de ses *Mémoires*, p. 342-347; mais, à partir de ce moment, la rédaction est de son fils, et non pas de lui.

(3) Sur la Gafforini et sa sœur, voir le *Journal* de Desaix, publié par A. Chuquet, p. 175.

quette. Aussi je n'y manquais jamais et j'y fis connaissance avec plusieurs dames de la ville, chez lesquelles j'allais chaque jour. L'une d'elles, la comtesse Ghioni, sans être jolie, avait tant de charme dans l'esprit, tant d'expression dans les traits et de grâce dans la tournure que cette liaison devint pour moi plus qu'un attachement ordinaire.

L'armistice touchait à son terme et le colonel Allix m'envoya à Briançon presser par tous les moyens possibles l'arrivée d'un convoi d'artillerie qu'il attendait avec impatience. Je partis à cheval le 8 septembre et couchai le même jour à Suze. Le lendemain, de grand matin, je me remis en route et j'arrivai vers le soir à Briançon.

Cette petite ville de Briançon m'a semblé aussi laide que désagréable à habiter. Sa principale rue, à peu près la seule, est tellement escarpée que l'on n'y marche qu'avec peine. Les maisons sont petites et d'une sale apparence. Les habitants, pour être à l'abri du froid, font, dit-on, pendant l'hiver leur salle d'assemblée de l'étable à vaches. Trois ou quatre forts considérables, situés à quelque distance, dominent la ville, et autant que j'en ai pu juger, ne les ayant vus que de loin, ils sont bien entretenus et d'une bonne défense. Je comptais les visiter; une aventure, qui ne contribua guère à embellir Briançon à mes yeux, m'en empêcha (1).

Les chevaux de mon convoi étaient déjà arrivés; on les avait mis dans un village à trois lieues de Briançon pour qu'ils eussent moins de chemin à faire le lendemain, jour du départ; j'allai trouver le maire et le priai de les placer pour cette nuit dans des villages plus rapprochés de la ville.

Il sembla apprécier mes raisons et promit d'y faire

(1) Comparer cette description avec celle que trace Duviquet (*Souvenirs*, p. 104-106) en 1794.

droit. Mais, vers midi, l'officier du train que j'avais prévenu de ce changement, vint me rendre compte que les choses resteraient comme elles étaient avant mon arrivée. J'allai aussitôt à la municipalité, et le maire ne s'y trouvant pas, je me fis conduire chez lui. Il était à table et parut très contrarié d'être dérangé. Cependant, sur mes instances, il se rendit à la maison commune pour terminer mon affaire. J'étais moi-même de fort mauvaise humeur, et je lui reprochais vivement d'avoir manqué à sa promesse. Mais lui, disant à son secrétaire de prendre la plume, dicta, au lieu de l'ordre que je réclamais, l'injonction formelle de ne rien changer au logement des chevaux. Furieux d'être joué ainsi, je le traitai comme son impudence le méritait, et je ne ménageai pas mes termes. Il voulut m'imposer silence au nom de la loi; il ne fit que m'exaspérer davantage, et cela aurait probablement très mal fini pour lui, si quatre ou cinq gardes nationaux du poste de la mairie ne fussent accourus au bruit. Il leur donna l'ordre de m'arrêter; je tirai mon sabre, ils ne bougèrent pas, et le maire s'étant éclipsé, je sortis et allai chez le sous-préfet raconter la scène.

Il blâma beaucoup la conduite du maire qui, du reste, dit-il, ne l'étonnait pas, et il me remit pour le personnage une lettre que je m'empressai de porter à la municipalité. Mais à peine entré dans un couloir qui conduisait au bureau du maire, je fus entouré par une douzaine de gardes nationaux qui se précipitèrent sur moi baïonnette en avant. Pris à l'improviste, je n'eus pas le temps de me mettre en défense; je fus conduit dans la prison de la ville entre une double haie de gardes nationaux, comme dûment atteint et convaincu d'avoir insulté et maltraité le maire dans l'exercice de ses fonctions et d'avoir tiré le sabre contre la force armée. J'étais furieux et n'épargnais pas au maire et à sa séquelle les épithètes les plus énergiques; ce qui n'empêchait pas que je ne fusse entre quatre mu-

railles et sous le poids d'une accusation assez grave.

Je fis aussitôt appeler le chef de bataillon Brasseur, qui commandait l'artillerie de la place (1). Il alla aux informations et apprit que le maire avait déjà dressé sa plainte, appuyée d'un grand nombre de témoins, de sorte que cette affaire, dans laquelle il avait les premiers torts, pouvait cependant avoir pour moi des suites fâcheuses. Brasseur crut donc prudent de l'assoupir, et de concert avec le commandant de place et le sous-préfet, il décida le maire à supprimer sa plainte sous la condition que je passerais la nuit en prison et partirais le lendemain avec le convoi. Il vint me rendre compte du résultat de ses démarches. Je pestai de bon cœur d'être un nouvel exemple que les battus paient souvent l'amende; mais je lui fus plus reconnaissant de l'intérêt qu'il m'avait montré et, faisant contre fortune bon cœur, je pris d'autant plus facilement mon parti que dans ma prison se trouvaient une demi-douzaine de jeunes gens de la ville que le maire avait fait coffrer pour quelques chants qui lui avaient déplu. Ils m'accueillirent au mieux et, pour ma bienvenue, ils m'invitèrent à un fort bon souper que leurs familles leur avaient envoyé et que plusieurs jeunes personnes, leurs cousines ou leurs maîtresses, vinrent partager. Nous passâmes gaîment une partie de la nuit à boire et à chanter, mais non pas les louanges du maire, qui n'aurait pas eu lieu d'être content s'il avait écouté aux portes. J'appris de mes convives que ce maire de terrible mémoire s'appelait Chancel, qu'il était apothicaire de son métier et connu dans tout le pays par son

(1) Jean-Baptiste Brasseur, né à Sedan en 1759, soldat au 60e régiment d'infanterie (1776), maréchal des logis dans l'artillerie à cheval de la légion des Ardennes (1792), second lieutenant dans la 4e compagnie d'artillerie à cheval (1793), premier lieutenant (1794), capitaine de 2e classe (1796), capitaine de 1re classe (1802), commandant l'artillerie de la place de Briançon (1797-1802), mort à l'hôpital de Santiago, en Espagne, le 31 mai 1809, par suite de blessures reçues à l'affaire du 23.

ivrognerie et son entêtement; ce qu'au besoin j'aurais pu certifier.

Le lendemain matin, 11 septembre, je pris congé de Briançon et de sa prison, donnant de bon cœur au diable et la ville et son digne maire. Je couchai cette nuit-là à Oulx, le lendemain à Suze, et le troisième jour à Turin.

La rupture de l'armistice entre les deux armées ayant été dénoncée, le colonel Allix fut rappelé au quartier général pour prendre la direction des parcs d'artillerie de l'armée, et je partis avec lui en poste, le 8 octobre, pour cette destination. Le lendemain nous arrivâmes à Milan et après y avoir passé cinq ou six jours, nous nous rendîmes à Pavie où le grand parc venait d'être transféré. J'étais attaché à la direction des parcs comme capitaine adjoint.

La ville de Pavie, assez grande mais très peu peuplée, est bien bâtie. Elle renferme plusieurs édifices remarquables que je visitai avec intérêt. La salle de spectacle, de médiocre grandeur, mal décorée, encore plus mal éclairée, était exploitée par une mauvaise troupe de comédie. Pourtant, j'y allais assez souvent, et je partageais mes soirées entre le spectacle et la maison de l'avocat Coscia. Je ne le connaissais nullement, mais il avait deux fort jolies demoiselles qui nous recevaient, un de mes camarades et moi, à l'insu de leurs parents.

Je restai cinq semaines à Pavie où j'étais logé, ainsi que le colonel Allix, à la casa Gambara, véritable palais dont l'architecture monumentale annonçait l'ancienne splendeur de cette famille.

Sur l'invitation du général Davout, qui commandait la cavalerie de l'armée (1), j'allai avec le colonel Allix dîner à son quartier général, au château de Belgiojoso. Palais, jardin, situation, tout y était également beau. Quelque temps après, j'allai encore chez le général Da-

(1) Depuis le 14 juillet 1800.

vout, qui avait transféré son quartier à Lodi et y donnait une fête pour célébrer l'anniversaire de cette grande journée. La réunion était nombreuse, brillante et fort gaie. Je retrouvai là une ancienne amie d'enfance, Mlle de Falletans, alors femme du colonel de cavalerie Gaspard Thierry (1), et le général Davout paraissait fort empressé auprès d'elle; je crus même remarquer qu'elle était la reine du bal.

Je fus dans le même temps chargé de faire des expériences sur le tir des boulets creux; l'épreuve eut lieu à quelques milles de Pavie, près de la Chartreuse, et je profitai de cette circonstance pour visiter le lieu où se donna la bataille de Pavie.

Pendant mon séjour à Pavie, j'étais allé quatre ou cinq fois passer vingt-quatre heures à Milan, soit pour affaire de service ou seulement dans le but de me divertir. Le 2 novembre, j'y accompagnai le colonel Allix, mandé par le général Marmont, et nous revînmes le même jour à minuit, à Pavie. J'en partis le lendemain en voiture de poste, sur l'ordre du général Marmont, pour me rendre à Crémone où je devais vérifier l'armement de la division et réformer les fusils hors de service. J'arrivai dans la nuit à Crémone; mais les troupes étaient parties le jour même pour se porter sur la ligne.

Ma mission étant dès lors sans objet, je partis de Crémone le 1er février et vins coucher à Cassano. Je savais que le parc d'artillerie avait dû quitter Pavie et j'appris à Cassano qu'il était à Soncino, où je me rendis le lendemain. Soncino est un bourg de peu d'apparence. J'y fus

(1) Gaspard Thierry, né à Paris en 1766, ancien soldat au régiment de Provence et à Royal-Dragons, lieutenant au 1er bataillon de Paris (1791), adjoint aux adjudants généraux (1792), chef d'escadron, puis colonel (1793), colonel de gendarmerie (1800), colonel d'état-major (1810), retraité en 1822, commandant le Palais-Royal du 29 juillet au 12 août 1830, mort à l'Hôtel des Invalides en 1848. Cf. Hennet, *les Volontaires de Paris*, I, p. 204.

agréablement logé dans une des meilleures maisons de la ville, chez une jeune et jolie femme, la comtesse Galantini, qui me fit bon accueil. Ce fut chez elle où, pour la première fois, je pus juger du ton plus que libre de la conversation italienne et du laisser-aller des femmes qui savent tout dire et tout entendre. Je passais ordinairement mes soirées avec la comtesse, et un abbé, factotum et ami de la maison, manquait rarement de s'y trouver en tiers. Je savais encore fort peu l'italien; cependant, grâce à la complaisance qu'on y mettait, je me faisais comprendre, et pour aider à mon instruction, l'abbé lisait et me faisait lire moi-même quelques nouvelles de Casti. Ces contes sont bien plus libres que ceux de La Fontaine; mais il fallait entendre les commentaires explicatifs de l'abbé et de la dame; j'en fus d'abord tout ébahi; je m'y accoutumai bientôt et c'était avec grand plaisir que je dissertais avec ma jolie hôtesse sur les joyeuses polissonneries de Casti (1).

Après être resté cinq jours à Soncino, je partis pour Milan, sur l'ordre du général Marmont, pour presser une levée de chevaux d'artillerie que la République cisalpine devait fournir. On me dit à Milan, au ministère, que, d'après les arrangements pris, la réception des chevaux devait avoir lieu à Pavie; je me rendis aussitôt à Pavie où j'appris avec étonnement qu'aucune mesure n'avait encore été prise. J'en rendis compte au général et ma présence n'étant plus nécessaire à Pavie, je retournai à Soncino. Depuis plusieurs jours je souffrais d'un mal de gorge accompagné de fièvre, résultat du temps froid et humide auquel j'avais été exposé dans tous ces voyages que je faisais à cheval à petites journées. Mon seul remède fut de boire un ou deux verres de punch dans chaque

(1) Jean-Baptiste Casti (1711-1803) est surtout connu par ses *Nouvelles galantes*, qui sont obscènes, et par ses *Animaux parlants* où il fait avec assez de verve et d'esprit la satire de la vie des cours.

village que je traversais, et grâce à cette tisane de jeune homme, deux jours après mon arrivée à Soncino, il n'y paraissait plus.

Le 6 décembre, le parc d'artillerie quitta Soncino et vint le même jour s'établir à Calcio. En y arrivant, je reçus du général Marmont un nouvel ordre de me rendre à Milan, pour cette même levée de chevaux. Je partis le lendemain, et le 9 j'étais à Milan où je mis tous mes soins à remplir ma mission, mais ce ne fut pas sans peine. Je logeais casa Pompei, près de la Scala. Mes matinées étaient employées aux courses et aux démarches que mes affaires exigeaient; mais je m'en dédommageais ensuite et je passais mes soirées soit au théâtre, soit chez des dames italiennes dont j'avait fais connaissance et chez qui l'on jouait le pharaon et la bouillotte. Dans une de ces soirées qui se prolongea jusqu'au jour, je perdis jusqu'à mon dernier écu, c'est-à-dire une quarantaine de louis. Ils passèrent en grande partie dans la poche d'un Français employé dans les fournitures de l'armée et qui s'appelait, je crois, Gatreau. Rentré le matin chez moi, je fis de tristes réflexions sur ma position; je n'avais plus le sou et j'étais obligé de pourvoir à ma nourriture, à celle de mon domestique et à l'entretien de mes chevaux. Je me décidai à m'adresser à la direction d'artillerie de Milan, et le colonel m'avança quelque argent qui suffit à mes besoins.

Il y avait plusieurs théâtres à Milan, mais j'allais le plus souvent à celui de la Scala. La salle est magnifique et, accoutumé aux petites salles de France, je jugeai ses dimensions gigantesques. J'ai vu, depuis, le théâtre de Saint-Charles, à Naples, qui m'a semblé absolument pareil pour la forme et la grandeur à celui de Milan. La décoration intérieure est aussi à peu près la même; chaque loge est garnie de rideaux de soie, éclairée de bougies et ornée intérieurement suivant le goût du propriétaire,

car, en Italie, il est peu de familles riches qui n'aient une loge dont elles achètent la propriété comme celle d'une maison, et la plupart savent en tirer parti en la louant les jours où elles ne doivent pas l'occuper. Presque partout l'entreprise du spectacle, particulièrement dans le carnaval, était gérée par une association de nobles qui, pour avoir de bons acteurs, faisaient souvent des sacrifices considérables; mais, par compensation, ils profitaient de leur position près des actrices et des danseuses qui en valaient la peine. Ces associations se renouvelaient ordinairement chaque année.

Ayant appris que les hostilités allaient recommencer et regardant, dès lors, ma mission comme terminée, je partis en poste de Milan pour rejoindre l'armée le 24 décembre, avec le capitaine d'artillerie Menou (1). Nous marchâmes toute la nuit; le 25, nous étions à Castiglione, le 26, à Monzambano, où se trouvait le quartier général. A peine arrivé, le colonel Allix m'envoya à Volta pour faire venir le plus promptement possible l'équipage de ponts qui s'y organisait. Je passai la nuit à Volta; le lendemain j'allai à Valleggio, où je revins encore le même jour, après avoir été rendre compte de ma mission à Monzambano. On s'était battu la veille à Valleggio, dont nos troupes s'étaient emparées de vive force. La cour du château et les citernes étaient encombrées de cadavres.

Dans la journée du 29 décembre, j'allai deux fois au moulin de Volta pour hâter le départ de l'équipage de ponts. C'était sur ce point que peu de jours auparavant le général Suchet avait passé le Mincio (2). Par suite

(1) Louis-François de Menou, né à Pellevoisin, dans l'Indre, en 1767, reçu le 4e sur la liste des officiers où Napoléon était le 42e, lieutenant en second (1785), second capitaine (22 août 1791), capitaine commandant (15 avril 1793), envoyé sur sa demande à Saint-Domingue, où il avait un domaine, mort le 6 juin 1803.

(2) Le dernier biographe de Suchet (*Suchet*, par F. Rousseau, p. 37-38), voit là « une des plus belles actions de sa vie ».

d'un malentendu dans les ordres donnés et du défaut d'ensemble qui en était résulté, le corps de Suchet s'était trouvé seul engagé avec une grande partie de l'armée autrichienne; mais, malgré l'infériorité de nos forces, le Mincio avait été franchi et nos troupes s'étaient établies sur la rive gauche du fleuve. On pouvait juger à la quantité des morts qui couvraient le champ de bataille lorsque je le traversai, combien l'action avait été meurtrière.

L'équipage de ponts s'étant enfin mis en marche, je quittai Valleggio le même soir et arrivai au milieu de la nuit au village de Castelmoro, où j'attendis le convoi. La route que je suivis passait près de Peschiera, et j'étais devant cette place au moment où le corps des troupes françaises et polonaises qui la bloquait, repoussait une sortie de la garnison; le feu était extrêmement vif.

Le lendemain 31 décembre, j'arrivai à Bussolengo, précédant de quelques heures l'équipage de ponts. Dès qu'il fut nuit, on fit avancer les haquets le plus près possible du point où le passage devait avoir lieu. Il était peu éloigné du village, mais la hauteur de l'escarpement de la rivière, en cet endroit, présentait de grandes difficultés. Les pontonniers durent porter sur leurs épaules, pendant un assez long espace, les bateaux du pont et les descendirent ainsi jusqu'au bord de la rivière, opération extrêmement longue et que rendait très pénible le poids énorme de ces grands bateaux de l'Adige; il ne fallait pas moins de 40 hommes pour les transporter. Toute la nuit fut employée aux travaux du pont que je ne quittai pas un moment, et le 1er janvier 1801, à la pointe du jour, il fut achevé. L'ennemi ne s'était opposé que faiblement à sa construction et le feu de nos batteries et quelques compagnies de voltigeurs jetées sur l'autre rive le forcèrent bientôt à se retirer entièrement. Une grande partie de notre armée marcha aussitôt sur Vérone, précédée de plusieurs corps de cavalerie qui balayèrent

la plaine et firent plusieurs belles charges. De la hauteur où l'artillerie était restée, nous distinguions facilement tous les mouvements de l'armée, et un soleil brillant, quoique nous fussions au mois de janvier, rendait ce spectacle vraiment magnifique.

Un second passage devait être exécuté le même jour, au village de Chievo, sur un pont de radeaux et j'y fus envoyé pour savoir où en était cette opération. Je trouvai là le général Michaud, commandant la réserve de l'armée (1), et le général Gardanne qui conduisait une division (2); leurs troupes étaient encore sur la rive droite et le pont n'était pas même commencé. La rapidité de l'Adige en cet endroit, les forces considérables que l'ennemi présentait sur la rive opposée et les troupes qu'il avait jetées dans quelques petites îles qui flanquaient le point où le passage devait avoir lieu, rendaient cette opération extrêmement difficile. D'ailleurs, le pont qui venait d'être jeté à Bussolengo rendait celui-ci à peu près inutile et on y renonça. Pendant le temps que je restai à Chievo pour examiner les positions, le général Gardanne fit attaquer une des îles, mais sans résultat; un feu très vif s'établit d'une rive à l'autre et il ne cessa que lorsque l'adversaire, craignant d'être coupé par nos troupes passées à Bussolengo, abandonna sa position.

Le 2 janvier, je passai l'Adige et rejoignis le quartier général à Pescantina, et le 3 au matin, j'accompagnai le général en chef Brune (3) qui se rendait à Vérone. Il avait

(1) Claude-Ignace-François Michaud, ancien chasseur à cheval, lieutenant-colonel du 2e bataillon du Doubs, général de brigade, puis de division en 1793, général en chef de l'armée du Rhin en 1794, général en chef par intérim de l'armée d'Angleleterre en l'an VII, avait en l'an VIII, comme il l'a dit lui-même, « quitté momentanément la réserve pour remplacer au commandement de l'avant-garde le général Delmas malade et fut cité avantageusement dans le rapport du général en chef Brune ».

(2) Gaspard-Amédée Gardanne (1758-1807), lieutenant-colonel d'un bataillon du Var, général de brigade le 30 mars 1797, général de division le 5 janvier 1800.

(3) Brune avait succédé à Masséna dans le commandement de l'armée

été convenu que la ville nous serait remise ce jour-là et que la garnison autrichienne se retirerait dans les châteaux Saint-Pierre et Saint-Félix qui en sont la citadelle. Mais ce mouvement de troupes n'était pas encore terminé à l'arrivée du général; nous trouvâmes la porte fermée et, du rempart, un officier autrichien annonça au général Brune qu'une partie de la garnison était encore dans la ville, qu'elle allait se retirer et qu'aussitôt la porte serait ouverte.

Le général en chef, pour s'être avancé un peu légèrement, était dans la singulière position d'avoir à parlementer avec un simple officier ennemi. Il déclara en termes énergiques que si on ne lui ouvrait sur-le-champ il allait enfoncer la porte à coups de canon, et il m'ordonna de faire avancer pour cela les deux premières bouches à feu que je trouverais. Elles ne tardèrent pas à arriver au galop; mais l'ennemi, effrayé sans doute de la menace du général, avait déjà livré passage et Brune était dans Vérone.

A peine arrivé, il enjoignit au colonel Allix d'attaquer les châteaux et lui donna le commandement supérieur du siège. Allix alla aussitôt, avec moi, reconnaître les forts. Le soir, la ville fut illuminée ainsi que le théâtre. Je dînai chez le général Marmont qui occupait la casa Emilei où, dix ans après, je logeai moi-même pendant plus d'un an. C'était la comtesse Emilei qui faisait les honneurs de la table et il était facile de s'apercevoir du peu de sympathie qu'elle avait pour ses nouveaux hôtes. Ce qui était, du reste, bien naturel : son mari avait été fusillé, quelques années auparavant, comme l'un des principaux moteurs de la révolte de Vérone et du massacre d'un grand nombre de Français (1).

d'Italie le 21 août 1800; cf. sur toute ses opérations le tome II, p. 5-169 de son aide de camp (Bourgoin), *Esquisse historique sur le maréchal Brune*, et le livre VI des *Mémoires* de Marmont.

(1) C'est dans cette maison Emilei que Bonaparte était descendu le 1er juin 1796 et le provéditeur comte François Emilei avait été fusillé le

Le 5 janvier 1801, toutes les dispositions étaient faites pour commencer les attaques; le colonel Allix établit son quartier général dans une petite maison de campagne, dans la vallée de Saint-Léonard, à une portée de canon des forts et j'y restai avec lui jusqu'à la fin du siège.

Les châteaux Saint-Pierre et Saint-Félix, situés sur une hauteur assez élevée, étaient liés par une muraille terrassée aux fortifications de la ville et la dominaient entièrement. La pente, de ce côté, est extrêmement rapide et taillée à pic; mais, du côté de Saint-Léonard, le terrain est presque de niveau avec les châteaux, et les sinuosités de la vallée favorisent les approches. Les attaques furent dirigées sur ce point. Il avait d'ailleurs été convenu avec les Autrichiens, en entrant à Vérone, que nous ne pourrions attaquer les châteaux du côté de la ville, sur laquelle ils s'engagèrent aussi à ne pas tirer.

Autant que je me le rappelle, les troupes du siège se composaient de deux régiments, dont un d'infanterie légère, le 7e, de deux compagnies d'artillerie à pied et d'un détachement de mineurs, sous les ordres du capitaine Lapisse (1). L'artillerie était commandée par le colonel Faultrier (2).

Les batteries que nous établîmes dès les premiers jours, n'étant armées que de canons de campagne de 6 et de 12 et de quelques obusiers, produisaient peu d'effet contre d'épaisses murailles. Elles réussirent, cependant, assez rapidement à éteindre au moins en partie le feu

16 mai 1797 pour avoir entraîné à la révolte les troupes vénitiennes et les paysans; cf. TROLARD, *De Montenotte au pont d'Arcole*, p. 323-325 et 364.

(1) Anne-Pierre-Nicolas Lapisse, qui fut nommé colonel directeur du génie au Havre et maréchal de camp (9 juin 1831).

(2) Il s'agit ici de Simon de Faultrier. Né à Metz en 1763, lieutenant en second (1779) et en premier (1783), capitaine en second (1787), et capitaine-commandant (1791), chef de bataillon, puis chef de brigade la même année (1794), colonel du 2e régiment depuis le 13 mars 1800, Simon de Faultrier devait recevoir le grade de général de brigade le 22 novembre 1806 et prendre sa retraite en 1812.

de la place et nous attendions, pour battre en brèche, deux pièces de 24 qu'on faisait venir de Brescia.

Le colonel Allix, pensant qu'on obtiendrait un résultat plus prompt en attachant le mineur au principal bastion du front d'attaque, se rendit vers minuit sur le chemin couvert avec le capitaine Lapisse, un sergent de mineurs et moi. Il voulait reconnaître l'endroit où l'on pourrait le plus avantageusement attacher le mineur. Nous descendîmes dans le fossé et le traversâmes dans le plus grand silence. Parvenus au pied du bastion, nous aperçûmes, dans une partie de la muraille, à la faible clarté des étincelles d'un briquet, quelques dégradations dont il serait possible de profiter. Dans ce moment, la sentinelle placée sur le rempart au-dessus de nous, ayant entendu le bruit de nos pas ou aperçu les étincelles du briquet, nous héla d'un : *Wer da?* accompagné d'un coup de fusil, qui fut suivi presque immédiatement de ceux des sentinelles les plus rapprochées. Nous étions découverts, mais l'objet de notre reconnaissance étant rempli, nous nous dispersâmes dans le fossé, et, favorisés par l'obscurité, nous regagnâmes chacun de notre côté et sans accident les avant-postes français.

Dès le lendemain, les mineurs commencèrent leurs travaux, que protégea la vivacité de notre feu. Le soir, Allix étant allé en ville pour conférer avec le général Monnier (1) qui commandait la division, m'écrivit que l'ennemi demandait à capituler et qu'on était en train de discuter les conditions, mais que, loin de ralentir les opérations du siège, il fallait, au contraire, les pousser

(1) Jean-Charles Monnier (1758-1816), sous-lieutenant au 7e régiment d'infanterie et adjoint aux adjudants généraux de l'armée de l'intérieur en 1792, adjudant-général chef de bataillon provisoire en 1793 et confirmé en 1794, adjudant général chef de brigade en 1795, général de brigade (23 mai 1797) et de division (6 mars 1800), admis au traitement de réforme en 1802 et à la retraite en 1815, comte sous la Restauration. « Homme froid, mais d'énergie et de capacité, que sa défense d'Ancône a illustré » (THIÉBAULT, *Mémoires*, II, p. 35).

encore avec plus d'activité. Il me prévenait en même temps qu'il ne reviendrait pas le soir au camp et qu'il me chargeait de mettre le plus de travailleurs possible à une batterie qui serait établie à 40 toises des murs. Je remplis de mon mieux ses intentions et, pendant cette nuit, nous avançâmes beaucoup les travaux, malgré le feu très vif de mousqueterie que l'ennemi fit sur nous, mais que l'obscurité rendait assez incertain.

Le lendemain matin 17 janvier, la capitulation ayant été signée dans la nuit, nos troupes prirent possession des forts. La perte de l'ennemi avait été considérable, le commandant était au nombre des tués, et les batteries ainsi que les bâtiments avaient beaucoup souffert de notre feu. Nous perdîmes peu de monde, il n'y eut dans l'artillerie que cinq ou six canonniers de tués et quelques blessés parmi lesquels le colonel Faultrier, atteint par un boulet qui lui rasa l'épaule de si près que son épaulette fut aplatie comme si elle eût passé sous un marteau de forge; il fut renversé du coup et nous le crûmes mort; il en fut quitte pour une forte contusion qu'une saignée dissipa. Heureusement qu'il était de fort petite taille; quelques lignes de plus et il avait l'épaule emportée; c'est la remarque qu'il fit en souriant tranquillement, lorsque nous le relevâmes (1).

Chargé par Allix de porter la capitulation au général Marmont et de lui donner le détail des opérations du siège, je partis de Vérone le 18 janvier dans une voiture de poste pour Padoue où se trouvait le grand quartier général. Mais, arrivé à Montebello, pas de chevaux et ce ne fut que le lendemain matin que je pus continuer ma route pour Padoue, où j'arrivai le même soir et m'acquittai de ma mission près du général. Je dînai chez lui et j'allai le soir au spectacle; la salle est grande, mais très mal

(1) Ce qui ne l'empêcha pas d'écrire à Paris qu'il avait été « blessé d'un coup de canon à l'épaule au siège des châteaux de Vérone. »

décorée. Le lendemain, je parcourus les églises. Celle de Sainte-Justine est un des plus beaux monuments de ce genre que j'aie vus en Italie. Celle de Saint-Antoine renferme de grandes richesses : la chapelle du saint est d'une magnificence extrême; autour de son tombeau, éclairé d'une multitude de lampes d'argent qui brûlent nuit et jour, se presse une foule de dévots qui, pleins de confiance dans le grand saint, *il santo* par excellence, embrassent le marbre qui le recouvre. Je visitai aussi l'Université, le Palais de Justice et l'Observatoire où je vis le portrait de Lalande et une inscription portant la date de la visite que cet astronome fit à cet établissement : de cet observatoire, lorsque le ciel est serein, on découvre Venise.

Padoue est d'une étendue très considérable et ses monuments rappellent encore son ancienne importance; mais ses plus riches habitants s'établissent à Venise; ses rues sont tristes et presque désertes. Elles sont, en général, étroites et bordées de portiques sombres et bas, commodes pour les piétons, mais qui nuisent à l'effet des nombreux palais que la ville renferme.

Je quittai cette ville le 20 janvier pour revenir à Vérone par Vicence où je m'arrêtai deux jours. Le théâtre olympique de Palladio, disposé en amphithéâtre et surchargé de sculptures et d'ornements, me parut au-dessous de sa réputation. Les environs renferment nombre de maisons de campagne magnifiques et j'en visitai plusieurs où je vis de fort belles fresques. Mais quelques-unes sont gâtées par des ornements du plus mauvais goût et par des statues de forme grotesque, qui sont la honte de l'art.

Sur une colline qui domine Vicence, est un couvent avec une belle église où l'on conserve une madone miraculeuse. On y arrive à couvert par un portique d'une architecture élégante qui règne depuis la porte de la ville jusqu'au sommet de la montagne. De l'esplanade qui est devant le couvent, on découvre une étendue de pays immense.

Dans le réfectoire se trouve un des plus beaux tableaux de Paul Véronèse, représentant Jésus-Christ dînant chez un pape; le mérite de l'exécution fait oublier le ridicule de la conception. La salle de spectacle de Vicence est petite, mais agréable de forme et de décoration.

Le colonel Allix, qui m'avait rejoint à Padoue, me donna l'ordre, lorsque j'en partis, de me rendre à Turin et de l'y attendre. Il comptait demander au général Marmont un congé pour lui et pour moi, et la paix, qui semblait prochaine, rendait la chose facile. Je ne m'arrêtai donc que deux jours à Vérone; j'en partis le 24 janvier en poste avec le capitaine d'artillerie Beaufranchet (1), et le lendemain nous étions à Milan, après nous être arrêtés quelques heures à Brescia pour souper et aller au spectacle. Je ne restai qu'un jour à Milan; j'en profitai pour aller au théâtre et à un bal masqué; je montai en voiture au sortir de cette fête, couchai à Novare et le lendemain, 27 janvier, j'arrivai à Turin, où j'avais grande joie de me retrouver.

Le colonel Demarçay, directeur de l'artillerie, occupait à l'archevêché l'ancien logement d'Allix. Officier distingué et instruit, il était d'une humeur difficile dans le service, et ses formes, presque doucereuses en société, devenaient alors rudes et même malhonnêtes (2). Heureusement je

(1) Henry de Beaufranchet, né à Paris en 1769, élève sous-lieutenant (1786), lieutenant en second (1791), capitaine en second (1792) et en premier (1794), chef de bataillon (1807), lieutenant-colonel (1811), colonel (1816), retraité (1829) avec le grade honorifique de maréchal de camp qu'il obtint le 17 janvier 1830.

(2) Marc-Jean Demarçay, né le 11 août 1772 à Martaizé (Vienne), élève sous-lieutenant (1er mars 1792), second lieutenant (1er septembre 1792), premier lieutenant (11 septembre 1792), second capitaine (30 septembre 1793), chef de bataillon (26 mai 1795), chef de brigade (6 septembre 1800), passé au service de la Hollande, rentré en France et employé à Perpignan où il commande l'artillerie (1808), baron de l'Empire (10 septembre 1808), mis à la retraite (1810), promu maréchal de camp (13 février 1815), député de l'opposition sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, mort à Paris en 1839. Il avait épousé une des filles de Raguideau, notaire de Napoléon. Cf. sur lui les *Mémoires* de Boulart, p. 79-84.

n'étais pas sous ses ordres. Il me reçut comme un ancien camarade d'école et me combla de marques d'amitié et de prévenances pendant les six semaines que je passai à Turin. Elles s'écoulèrent de la manière la plus agréable. On était alors à l'époque du carnaval, qui fut très gai. Spectacles, bals, conversations, c'est-à-dire réunions brillantes, se succédaient chaque jour, et avide de plaisirs je n'en laissais échapper aucun. La plus belle fête fut un bal masqué que le général Jourdan, alors gouverneur du Piémont, donna dans le palais du roi (1). C'était la première fois depuis que nous occupions le Piémont que les déguisements étaient permis.

J'avais retrouvé à Turin une femme charmante que j'y avais connue particulièrement lors de mon premier séjour, et quelques mois d'absence avaient redoublé mon amour pour la comtesse Carolina Ghioni. Nous nous revîmes avec un égal plaisir, et nous vécûmes jusqu'à mon départ dans la plus étroite intimité. Mais le bonheur que je goûtais près d'elle fut cruellement troublé. L'avant-veille de mon départ, 8 mars, nous sortions de l'Opéra après minuit, et le temps étant beau, je reconduisais à pied Mme Ghioni à son logement lorsque, dans une rue sombre et étroite, elle fut frappée à la tête d'un énorme caillou qui la renversa, baignée dans son sang et sans connaissance. Hors de moi, je m'élance, le sabre à la main, du côté où l'assassin s'est enfui; mais vainement je cours; je ne rencontre qu'une patrouille qui m'arrête et qui, après avoir reconnu mon uniforme, m'assure que l'assassin a sans doute pris une autre direction ou s'est réfugié dans quelque maison. Je retournai près de ma dame qui était un peu revenue à elle, et avec le secours des militaires qui m'avaient suivi, je la transportai à sa demeure. Un médecin, appelé sur-le-champ,

(1) Le général Jourdan avait succédé à Soult, comme administrateur général du Piémont, le 24 juillet 1802.

la saigna et lui donna les soins nécessaires. Plein d'inquiétude, je passai la nuit auprès d'elle et je ne la quittai qu'au jour avec d'autant plus de regrets que je devais partir le lendemain et que j'étais désolé de l'abandonner dans cet état.

Je passai cette dernière journée avec elle, et par la correspondance qui s'établit entre nous, j'appris que l'accident n'avait pas eu de suites fâcheuses. Mais nous n'avons jamais su positivement quel était l'assassin et si c'était à elle ou à moi qu'on en voulait. Nous avons pensé que cette attaque avait eu lieu à l'instigation du comte Ghioni. C'était un vieux seigneur de l'ancienne cour de Sardaigne qui, séparé de sa jeune femme depuis un an, vivait dans ses terres à quelques lieues de Turin. Dans tous les cas, elle ou moi devons la vie à la maladresse de l'assassin; il était fort peu éloigné de nous, mais sa pierre, mal dirigée, frappa d'abord le mur d'une maison et n'atteignit qu'en ricochant la tête de Mme Ghioni; elle était lancée si fortement qu'elle fit jaillir des étincelles en frappant la muraille, et je crus d'abord qu'on nous avait tiré à bout portant un coup de pistolet.

CHAPITRE V

BREST ET GRENOBLE

(1801-1803)

épart de Turin. — Les roues d'Aboville. — Le Mont-Cenis. — Lansle-bourg. — Avallon. — Le mariage d'Allix. — Séjour à Paris. — Brest. - Le colonel Villaret-Joyeuse. — Le capitaine Duveauroux. — Les ivrognes de Brest. — Théâtre. — Jeu. — Bernadotte. — Dîner à bord d'un vaisseau. — Tempête. — Retour périlleux. — Griois embarqué sur le *Mont-Blanc*. — Le capitaine Magon. — La paix avec l'Angleterre. — Arrivée du capitaine Gaudenard. — Griois envoyé à Grenoble. — Les diligences et « l'armée impériale ». — Grenoble. — Derivaux. — Darancey. — Ferveur dit Mitraille. — Sappel. — Daclin, Petit du Chastenay, Verrier, Picquet, Julien. — Séjour à Chambéry. — Les Charmettes et Rousseau. — Godart. — Griois et Derivaux aux arrêts. — Excursion à la Grande Chartreuse. — Le colonel Buchet. — Congé de semestre. — Le colonel Ruty.

Ce fut le 10 mars 1801 que je quittai Turin avec le colonel Allix. Un congé nous autorisait tous deux à nous rendre à Paris. Nous partîmes dans une belle et bonne voiture qu'Allix m'avait chargé de faire faire pour lui à Turin. Mais il avait voulu qu'on y mît des roues d'un nouveau modèle dont le général d'Aboville (1) était l'inventeur, et soit qu'elles fussent mal confectionnées ou que le procédé fût défectueux, elles nous causèrent bien des retards et des ennuis.

Nous passâmes à Suze et gravîmes le Mont-Cenis. Au sommet est un plateau d'une lieue d'étendue, alors recouvert de neige, ainsi qu'un lac qui fournit d'excellentes

(1) Evidemment le d'Aboville de Valmy, François-Marie comte d'Aboville, lieutenant-général depuis le 7 septembre 1792 et premier inspecteur-général de l'artillerie.

truites. Un hospice, une caserne, une maison de poste étaient les seules habitations qui fussent dans cette plaine où règne un hiver de huit ou neuf mois. Arrivée sur la crête du côté de la Savoie, notre voiture fut démontée et chargée sur des traîneaux qui pouvaient seuls se frayer une route à travers les neiges; quant à nous, nous nous fîmes « ramasser » jusqu'à Lanslebourg, et parcourûmes de cette manière en moins de huit minutes l'espace d'une lieue qui nous séparait de ce village.

Voici en quoi consiste cette singulière manière de voyager. On se place dans un traîneau fort léger qui ne peut contenir qu'une seule personne et le conducteur qui est assis tout à fait en avant, de sorte que ses jambes sont en dehors. Le traîneau, amené à l'endroit où la pente commence, est lancé par le conducteur qui reprend aussitôt son poste. Bientôt la vitesse augmente et devient telle que la respiration en est gênée; on descend autant que possible en ligne droite; cependant, lorsque la rapidité devient trop grande ou qu'il se présente un précipice ou quelque saillie de rocher où le traîneau pourrait s'engouffrer ou se briser, le conducteur donne un coup de pied sur la neige, et cela suffit pour changer la direction à droite ou à gauche suivant le côté où il a opposé de la résistance. Cette manière rapide de voyager ou plutôt de glisser est agréable et elle ne présente aucun danger pour peu que le conducteur soit attentif; au reste elle ressemble beaucoup, mais en grand, aux dégringolades de nos montagnes russes.

A Lanslebourg on remonta notre voiture; mais, faute de chevaux, nous fûmes obligés de passer la nuit dans ce village. Sa position, au fond d'une espèce d'entonnoir formé par les immenses montagnes qui l'entourent, le rend extrêmement triste. Nous y trouvâmes cependant une auberge bien fournie malgré son peu d'apparence, un fort bon souper et des lits très confortables.

Le lendemain matin, 11 mars, nous quittâmes Lansle-bourg et continuâmes notre route par Saint-Jean-de-Maurienne, Chambéry, etc., sans nous arrêter jusqu'au lendemain. Mais à La-Tour-du-Pin, nous fûmes obligés de faire rajuster nos roues de nouvelle invention, qui menaçaient ruine; ce qui nous retint jusqu'à la nuit. Le lendemain, nouvel accident du même genre à Lyon; nous ne pûmes repartir que le soir. Le 15, à Saulieu, nouvelles réparations à nos roues. Enfin, vers minuit, par un temps affreux, à quelque distance d'Avallon, ces fameuses roues se brisent entièrement et le coffre de la voiture reste au milieu des boues dont la route est couverte!

Il fallut prendre un parti, et après nous être consultés, Allix et le postillon se rendirent avec les chevaux à Avallon pour y chercher les secours nécessaires, et je restai avec un jeune domestique du colonel dans la voiture à moitié renversée, pour garder les effets dont elle était chargée. Vers 8 heures du matin, on amena ce qui était nécessaire pour la relever et la conduire jusqu'à Avallon où je trouvai une lettre d'Allix qui m'engageait à le rejoindre à Clamecy. Après avoir remis notre malencontreuse voiture entre les mains des charrons, je partis à franc étrier pour Clamecy et j'y passai deux jours dans la famille de M. de Bazarne, ancien noble du pays, dont Allix allait épouser la fille (1). Je revins ensuite à Avallon et le 23 mars, dans la voiture dont les réparations venaient d'être terminées, je me rendis au village de Bazarne par des chemins horribles, où je crus que notre pauvre équipage allait encore se briser. Je vins le lendemain à Clamecy avec toute la noce; le 25 je partis en patache pour Auxerre où je pris la diligence, et le 27 j'arrivai à Paris.

J'y passai deux mois et demi qui me parurent bien

(1) C'est le premier mariage d'Allix; il épousa en secondes noces Mlle de Hadel; cf. DUVIQUET, *Souvenirs*, p. 282-283.

courts. Je retrouvai mon père, ma sœur, mes amis et d'anciennes liaisons qui, après un an d'absence, avaient pour moi tout l'attrait de la nouveauté. Je prenais chaque matin des leçons de miniature chez le peintre Augustin (1), et je consacrais le reste de la journée aux réunions d'amis, aux spectacles, aux bals, aux promenades dans les jardins publics; on ne pouvait mieux dépenser son temps; cette vie était tout à fait selon les goûts de mon âge et je ne songeais pas même qu'elle dût avoir une fin, lorsque le 14 juin, en rentrant le soir chez mon père, je trouvai un ordre du ministre qui m'enjoignait de partir sans délai pour rejoindre à Brest, en qualité de capitaine en second, la 10e compagnie du 4e régiment d'artillerie à pied qui devait s'y embarquer pour une expédition outre mer.

Cet ordre me causa le plus vif déplaisir. Passe encore si l'on m'eût renvoyé en Italie ou à Grenoble à l'état-major du régiment! Mais il fallut obéir. Le 29 juin j'arrivai à Brest.

Je venais remplacer le capitaine en second mis à la retraite, et le capitaine en premier, Gaudenard (2), qu'on attendait de Grenoble, n'étant pas encore arrivé, je pris le commandement de la compagnie. L'artillerie de l'expédition (qui, d'après le bruit public, était destinée pour le Brésil) se composait de la 10e compagnie du 4e régiment et de deux compagnies du 8e régiment, sous les ordres du colonel d'artillerie Villaret-Joyeuse, frère de

(1) Jean-Jacques Augustin, né à Saint-Dié en 1759, mort en 1832, peintre du cabinet du roi et l'un des restaurateurs du genre de la miniature.

(2) Jean-Baptiste Gaudenard, né en 1754 à Valay près Gray, engagé au 4e régiment d'artillerie en 1771, appointé en 1779, sergent en 1780, sergent-major en 1785, second lieutenant en 1791, premier lieutenant en 1792, capitaine en 1793, participe à l'expédition de Saint-Domingue, regagne la France à cause de ses infirmités et blessures, entre en 1802 comme capitaine-commandant au bataillon des pontonniers du Rhin, devient la même année chef de bataillon au 3e régiment d'artillerie, puis, l'année suivante, inspecteur de la manufacture d'armes de Roanne; il prend sa retraite en 1809.

l'amiral (1). C'était un homme d'un caractère aimable et bienveillant, et je reçus de lui des témoignages de bonté et d'affection auxquels je fus très sensible. Le capitaine Duveauroux, que j'avais connu à l'Ecole d'artillerie, était son chef d'état-major et fut pour moi un excellent camarade (2).

Les quatre mois que je passai à Brest sont, je crois, les plus longs et les plus ennuyeux de ma longue carrière militaire. La ville est sale et laide, et l'inégalité du terrain sur lequel elle est bâtie la rend extrêmement incommode. Sa température, qui varie plusieurs fois dans le jour, la pluie, des vents extrêmement violents et presque continuels contribuaient surtout à me rendre ce séjour fort désagréable. Nulle part, d'ailleurs, je n'ai vu autant d'ivrognes que dans les rues de Brest; on ne pouvait faire un pas sans en rencontrer qui se battaient ou se roulaient dans la boue, et il y avait dans le nombre presque autant de femmes que d'hommes. Mais c'était chose si ordinaire qu'on n'y faisait même pas attention, et on laissait ces malheureuses reposer tranquillement étendues dans le ruisseau.

Mon temps se partageait assez tristement entre l'instruction de ma compagnie, le café et le spectacle qui n'était réellement pas très mauvais, mais que les cris des matelots et leurs disputes incessantes rendaient vraiment insupportable. Il y avait aussi dans la ville plusieurs

(1) Jean Villaret-Joyeuse ou, comme il se nommait sous l'ancien régime, de Villaret de Joyeuse, né à Auch en 1744, élève d'artillerie (1763), lieutenant (1764), capitaine (1774), lieutenant-colonel (1791), suspendu de ses fonctions après le 10 août 1792, réintégré en 1796, colonel du 4e régiment à pied et commandant l'artillerie rassemblée à Brest en 1801, directeur d'artillerie à Saint-Domingue (1802), général de brigade (28 août 1808), rentré de captivité et retraité en 1814.

(2) Duveauroux, reçu à l'Ecole d'artillerie de Châlons le 5e dans cette promotion du 1er septembre 1792 où Courier était le 21e et Haxo le 30e, capitaine à la 10e compagnie du 4e régiment à pied, chef d'état-major de Villaret-Joyeuse le 18 juin 1801, devait mourir à Saint-Domingue le 11 juin 1802.

banques de trente et un, où l'on jouait très gros jeu. Trois mois de solde ayant été payés d'avance, et en grande partie en louis d'or, aux troupes de l'expédition, on ne voyait presque pas d'argent blanc sur les tables de jeu. J'allais assez régulièrement y tenter la fortune; mais je fus assez sage pour ne pas faire de très fortes pertes.

Les troupes réunies à Brest étaient sous les ordres du général Humbert (1). Le général Bernadotte, qui devait commander en chef l'expédition, vint à Brest et y resta quelques jours. Il passa les troupes en revue, parlant aux soldats et aux officiers, n'épargnant ni les phrases ampoulées ni les compliments, et réalisant parfaitement à mes yeux le type du blagueur gascon (2).

Le 13 septembre, j'allai en rade à bord de l'*Océan*, vaisseau à trois ponts de cent vingt canons. C'était le premier vaisseau de ligne que je visitais, et je ne pouvais me lasser d'en admirer l'ensemble majestueux, les immenses détails et l'ordre parfait.

J'allai ensuite sur la *Révolution*, vaisseau de 74, où je fus invité à dîner par les officiers du bord. Le repas fut long et très gai; mais pendant que nous étions à table un vent du large s'éleva, et bientôt ce fut un véritable ouragan qui rendit la mer furieuse. A peine nous en aper-

(1) Jean-Joseph-Amable Humbert, né à Rouvroy (Vosges) en 1767, lieutenant-colonel du 3e bataillon des Vosges (1792), général de brigade provisoire en 1794 (confirmé dans ce grade par le Premier Consul le 29 mars 1801), avait combattu dans Mayence, en Vendée, à l'armée de Sambre-et-Meuse, en Irlande et en Suisse lorsqu'il fut envoyé à Brest, et il devait aller à Saint-Domingue sous les ordres de Leclerc; renvoyé par le général en chef en octobre 1802 et destitué par le ministre en janvier 1803, employé pourtant à l'armée du Nord en 1809, retraité en 1810, il partit pour les Etats-Unis en 1812 et mourut à la Nouvelle-Orléans en 1823.

(2) Bernadotte avait, après le 18 brumaire, préféré à l'armée d'Italie le plus important commandement de l'intérieur, celui de l'Ouest, et il était venu s'établir à Rennes pour mener à terme l'œuvre de pacification; lorsqu'il fut question d'une grande expédition dans le Nouveau-Monde, il compta la diriger, mais Leclerc l'emporta sur lui. (Cf. L. PINGAUD, *Bernadotte, Napoléon et les Bourbons*, p. 48-50, et MARBOT, *Mémoires*, I, p. 154.)

cevions-nous au milieu du tapage que nous faisions. Cependant la nuit s'approchait, je désirais retourner à Brest, ainsi que trois ou quatre officiers de terre avec lesquels j'étais venu, et méprisant le danger, échauffés par les libations, nous engageâmes un jeune officier de marine, qui avait aussi peu de sang-froid que nous, à nous reconduire. Il y consentit, mais la violence des vagues rendait l'embarquement très difficile et nous dûmes descendre dans le canot par un des sabords de la sainte-barbe en nous laissant glisser au dehors au moyen de deux cordages. Soit maladresse ou que la tête me tournât, une des cordes m'échappa et je tombai le corps à moitié dans l'eau. Heureusement je ne lâchai pas l'autre amarre et à l'aide d'un matelot je me trouvai sain et sauf dans notre esquif, qui partit comme un éclair. En peu de minutes nous eûmes parcouru plus d'une lieue de distance qui nous séparait du port et nous y entrâmes au grand étonnement des spectateurs qui, de la jetée, nous tenaient déjà pour perdus.

Il est, effectivement, presque incroyable qu'une aussi faible embarcation, gouvernée par des gens entre deux vins, ait pu résister à la fureur de l'ouragan qui s'engouffrait par rafales dans notre voile et qui, à chaque instant, nous couvrait de vagues qui passaient par-dessus nos têtes et remplissaient notre canot. Dans les premiers moments nous rîmes des soubresauts de notre barque et des lames dont nous étions inondés; mais l'imminence du danger fit cesser cette bruyante gaîté, les fumées du vin se dissipèrent comme par enchantement, et chacun de nous, tendant le dos aux vagues, se gardait de bouger pour ne pas déranger l'équilibre du canot, et regardait avec une pénible anxiété le trajet qui restait encore à faire. Quant à moi, j'avoue que j'étais loin d'être à mon aise et je me sentis grandement soulagé lorsque je mis le pied sur la jetée. Tout mouillé et transi de froid, je ren-

trai en hâte chez moi, jurant bien de ne plus m'embarquer sur un canot pendant une tempête.

C'est une des occasions de ma vie où je me suis cru le plus en danger de périr. En présence de l'ennemi on a autre chose à faire qu'à penser aux coups dont on peut être atteint; enivré par l'odeur de la poudre et le bruit du canon, on éprouve une sorte d'exaltation qui ne laisse songer au danger que pour le braver. Mais, dans un canot battu par la tempête et couvert d'eau, on a tout le temps d'apprécier sa position et je confesse que les réflexions que je fis pendant cette éternelle demi-heure étaient fort tristes.

Peu de temps après je reçus l'ordre de m'embarquer sur le *Mont-Blanc*, vaisseau de 74, et le jour même je m'y installai avec ma compagnie. Mais j'étais peu empressé de goûter la vie qu'on mène à bord; j'obtins l'autorisation de coucher à terre, et lorsque le temps le permettait, je ne venais guère sur le vaisseau que pour y dîner. Il était commandé par le capitaine Magon, brave officier, homme aimable, bon vivant, aimant le vin, le jeu et les femmes (1). Sa table, où il réunissait fréquemment des dames de Brest, était très bien servie. Il m'invitait assez souvent et je m'en trouvais fort bien.

Le 28 septembre, je reçus du ministre ma nomination de capitaine en premier à la 3e compagnie avec ordre de la rejoindre à Grenoble où elle se rendait en quittant le Havre. Cette nouvelle destination me convenait fort à tous égards. Cependant l'amitié que me témoignait Villaret-Joyeuse, le désir qu'il avait de me retenir et une espèce de point d'honneur qui me faisait quitter à

(1) Charles-René Magon, né à Paris en 1763, enseigne de vaisseau en 1780, lieutenant en 1788, capitaine en 1795, devait être nommé contre-amiral après la prise de Fort-Dauphin et périr le 21 octobre 1805, à bord de l'*Algésiras*, dans la bataille navale de Trafalgar; blessé au bras droit et à la cuisse, il allait conduire son équipage sur le navire anglais le *Tonnant* lorsqu'il tomba mort, atteint en pleine poitrine par une balle.

regret la 10e compagnie au moment d'entrer en campagne, me décidèrent à accepter la proposition que me fit le colonel. Il pria le ministre de me laisser comme capitaine commandant à la compagnie où je me trouvais et de donner le commandement de la 3e au capitaine Gaudenard qui était désigné pour la 10e (1).

Tout était alors disposé pour le départ de la flotte, et l'amiral Villaret-Joyeuse, qui la commandait, vint la passer en revue. Il inspecta le *Mont-Blanc* dans tous ses détails, lui fit faire différentes manœuvres, entre autres un simulacre d'abordage qui m'intéressa beaucoup.

Je ne venais plus que très rarement à terre et le 5 octobre j'étais à bord lorsque des cris de joie se firent entendre : la paix avec l'Angleterre venait d'être conclue (2). Cette nouvelle inattendue nous fit d'autant plus plaisir que l'expédition projetée était désormais sans objet. Nous croyions débarquer promptement et éviter une campagne de mer, toujours fort désagréable pour les troupes de terre. Cet espoir dura peu : nous apprîmes bientôt que l'expédition avait une nouvelle destination qui était loin d'offrir les chances favorables et l'attrait de curiosité que présentait la première.

C'est à Saint-Domingue que la flotte devait nous transporter, et si l'on était assez heureux pour échapper dans cette île à l'influence meurtrière du climat, on était sûr d'y passer un long et ennuyeux exil, — car nous ne connaissions que très imparfaitement la situation politique de Saint-Domingue, et nous pensions que tout se bornerait à prendre possession du pays sans avoir même

(1) Villaret-Joyeuse écrivit en effet au ministre Berthier et au chef du bureau de l'artillerie, Gassendi, le 29 septembre 1801, qu'il serait bon de laisser la compagnie de Gaudenard à Griois et de donner à Gaudenard celle qui était destinée à Griois : « Griois, disait-il, s'est acquitté de son commandement avec une distinction véritablement rare; il est chéri de sa compagnie, estimé par moi, et voilà qu'il est obligé de partir pour le Havre! »

(2) La paix d'Amiens, 25 mars 1802.

un coup de canon à tirer. Je me repentis alors d'avoir consenti à changer de compagnie, et le colonel, sentant bien que les chances avantageuses que cette mutation me présentait d'abord n'existaient plus, écrivit au ministre de regarder sa lettre comme non avenue. J'attendais avec impatience le résultat de cette démarche, lorsque, le 10 octobre, le ministre m'annonça que sur la demande du colonel Villaret, j'étais nommé au commandement de la 10e compagnie. Je fus vivement contrarié; mais la flotte avait reçu le même jour l'ordre de se tenir prête à mettre à la voile; je pris mon parti de bonne grâce et depuis, je couchai toutes les nuits à bord.

J'étais donc décidé à faire connaissance avec Saint-Domingue et je ne pensais plus à ma première destination, quand, le 22 octobre, une lettre du ministre me prévint que le capitaine Gaudenard recevait l'ordre de se rendre à Brest et que, s'il y arrivait avant le départ de la flotte, je lui remettrais le commandement de la 10e compagnie et rejoindrais la 3e pour laquelle j'avais été d'abord désigné. Cette nouvelle décision, motivée par la démarche du colonel, me jeta dans la plus vive anxiété. Mon sort dépendrait de la diligence que mon successeur mettrait à exécuter l'ordre reçu, et l'incertitude, qui fut toujours insupportable pour moi, ne m'affecta jamais aussi cruellement que dans cette occasion. J'éprouvais un véritable supplice. Chaque jour j'allais à la diligence m'informer de l'arrivée de Gaudenard et chaque jour je retournais tristement à bord sans avoir de nouvelles. C'était vraiment désespérant, d'autant que, depuis le 23 octobre, la flotte avait l'ordre de lever l'ancre au premier signal. Heureusement le signal ne se donnait pas. Enfin, le 31 octobre, j'appris que Gaudenard était arrivé. Je m'empressai d'aller le trouver et je lui remis le commandement de la 10e compagnie avec d'autant plus de

plaisir que j'avais à peu près perdu tout espoir d'être remplacé à temps.

Je restai encore quelques jours pour régler les comptes de la compagnie, et le 5 novembre, tout étant terminé, je montai en diligence et quittai Brest à ma grande satisfaction. Le voyage fut long et ennuyeux; ce ne fut qu'au bout de huit jours, le 13 novembre, que j'arrivai à Paris. Les diligences étaient alors très mal servies, les routes détestables, et ce qui contribuait surtout à ralentir la marche, c'était la nécessité de prendre des escortes de cavalerie et même d'infanterie; on faisait monter les soldats sur l'impériale de la voiture; ce qui leur avait fait donner le nom d'armée impériale.

J'avais l'ordre de rejoindre au Havre la 3e compagnie; mais, ayant appris dans les bureaux du ministère qu'elle était partie de cette ville pour rejoindre à Grenoble l'état-major du régiment, je ne partis de Paris par la diligence que le 5 décembre.

J'arrivai à Grenoble le 17 et le soir même j'allai au spectacle, bien sûr d'y rencontrer des officiers du régiment. Un d'eux était dans la même loge que moi. Je m'annonçai comme un nouveau camarade et il me présenta aux autres qui m'accueillirent avec la franche cordialité et l'abandon des jeunes militaires. Ils m'entraînèrent au café, des bols de punch s'enflammèrent en mon honneur, et nous étions vieux amis lorsque nous nous séparâmes après force santés bues à ma bonne arrivée. Cette liaison faite en une demi-heure devint très étroite avec plusieurs. Par un singulier hasard, c'est à Derivaux, alors adjudant-major du régiment (1), que je me fis d'abord connaître, et c'est pour

(1) Charles-Basile Derivaux, né à Senones le 1er avril 1773, élève sous-lieutenant en 1794, lieutenant en second au 4e régiment d'artillerie à pied en 1795, adjudant-major en 1801, capitaine en second en 1803, et en premier en 1806, chef de bataillon à l'état-major en 1811, chef d'escadron au 6e régiment à cheval en 1812, lieutenant-colonel en 1813, colonel en 1823, directeur d'artillerie à Mézières en 1825, mis à la retraite en 1832, mort en 1837.

lui que je conçus bientôt l'attachement le plus vif.

Dans cette première soirée, mes nouveaux camarades me mirent au fait du caractère et du mérite de mes chefs; les portraits n'étaient pas flattés, mais ils s'éloignaient peu de la vérité.

L'école d'artillerie était commandée par le colonel Darancey, en même temps directeur de l'arsenal. Je l'avais connu à l'armée des Pyrénées-Orientales et il m'accueillit bien. C'était un bon et loyal militaire, mais minutieux et poussant jusqu'au ridicule la sévérité sur la tenue. J'avais les cheveux à la Titus comme on les portait alors; je fus, dès le lendemain, obligé non seulement de reprendre la poudre, mais de m'affubler d'une fausse queue que toute l'adresse du perruquier ne put mettre à l'abri des chutes fréquentes.

Le 4e régiment avait alors pour colonel Nicolas Ferveur, ancien capitaine d'une compagnie d'artillerie à cheval où il s'était fait une réputation de crânerie qui lui avait valu le surnom de capitaine Mitraille (1). Sa réputation était-elle méritée ou ne la devait-il, comme beaucoup d'autres que j'ai connus, qu'à beaucoup de jactance et de ce que nous appelions « blague militaire », je l'ignore. Mais il était tout à fait incapable de conduire un régiment; il n'avait pas la moindre instruction, et, ce qui était pire, pas de caractère; il se laissait conduire par tous ceux qui l'approchaient. Aussi le 4e régiment se trouvait-il à tous égards dans le plus mauvais état.

Ferveur était surtout mené par le chef de bataillon

(1) Nicolas Ferveur, né à Pommerieux (Moselle) en 1756, canonnier (1776), sergent (1785), sergent-major, second lieutenant, premier lieutenant (1792), second capitaine (1793), chef de brigade (1794), réformé le 21 janvier 1802. Il avait reçu à l'armée du Rhin le surnom de Mitraille parce que « tirer à mitraille » était son mot favori; mais, dit Saint-Cyr, ce n'était qu'un officier inhabile et ambitieux qui voulait se faire valoir auprès des représentants. Cf. les *Mémoires* de Thiébault, IV, p. 126 (qui, en ce passage, écrit « Prost » au lieu de Ferveur) et surtout Saint-Cyr, *Mémoires sur les armées du Rhin*, II, p. 77-80.

Sappel; il ne voyait que par les yeux de Sappel, et Sappel commandait le régiment. Cet officier, qui fut reçu lieutenant à Châlons lorsque je m'y présentai comme aspirant, ne manquait ni d'esprit ni de connaissances; mais dépourvu de moralité, méchant par caractère, il ne se plaisait que dans le désordre, et certainement Ferveur ne pouvait choisir de plus funeste conseiller, ni le régiment subir une plus malheureuse influence. Quant à moi, je n'eus jamais à me plaindre de lui personnellement (1).

Je me liai intimement, non seulement avec Derivaux, mais avec Daclin (2) et Petit du Chastenay (3) et, lorsque le bataillon d'Egypte revint en France avec le reste de l'armée et nous rejoignit à Grenoble, les capitaines Verrier (4), Picquet (5) et Julien (6) vinrent augmenter

(1) Henry Sappel, fils du colonel Sappel (Cf. A Chuquet, *Jeunesse de Napoléon*, I, p. 452), né en 1773 à Lons-le-Saulnier, sous-lieutenant (1789), capitaine en second (1792) et aide de camp du général d'Orbay (1793), capitaine-commandant (1794), chef de bataillon au 4e régiment d'artillerie à pied (1797), major au 2e régiment à pied (1806), sous directeur à Genève, retraité en mai 1810 à la suite d'une blessure reçue à la bataille de Raab, mort en 1831.

(2) Pierre-Mathias Daclin, entré au service de la marine, passé ensuite à celui de l'artillerie comme second lieutenant (1797), premier lieutenant (1802), capitaine en second (1805); aide de camp du général Simon de Faultrier en Espagne où il mourut tragiquement. Le 26 mars 1810, il était parti de Malaga avec deux canonniers à cheval et une douzaine de lanciers polonais pour aller établir le logement de Faultrier à Antequerra. Il fut attaqué par une bande d'Espagnols; son escorte s'enfuit. Il montait un cheval fort mal dressé qui le renversa; il fut pris et égorgé.

(3) Louis-Denis Petit du Chastenay, né à Boiscommun (Loiret) en 1774, élève à l'Ecole polytechnique (1794), lieutenant en second (1797) et en premier (1802), capitaine en second (1805) et en premier (1811), chef de bataillon (1812), lieutenant-colonel (1825), inspecteur de la poudrerie de Ripault (1818-1830), sous-directeur à l'arsenal de Toulouse (1830-1831), retraité en 1832.

(4) Marie-Claude-Bernard Verrier, né à Châtillon (Marne) en 1778, élève à l'Ecole de Châlons (1793), lieutenant en premier (1794), capitaine en second (1798) et en premier (1799), chef de bataillon (1805), lieutenant-colonel (1811), colonel (1812), directeur d'artillerie à Bastia, à Grenoble et à Mézières (1814-1823), retraité avec le grade honorifique de maréchal de camp le 27 août 1823.

(5) Ambroise Picquet, né à Bourg en 1780, second lieutenant en mai 1797 à la suite des examens de l'an V dans les départements, premier lieutenant (1799), capitaine (1800), chef de bataillon (1811), lieutenant-colonel (1822), colonel (1827), maréchal de camp (12 août 1839), retraité en 1848.

(6) Noël-Hyacinthe Julien, né à Toulon en 1771, élève sous-lieutenant

notre société, qui se composa d'une douzaine de jeunes officiers gais, aimables et bons enfants. Nous étions inséparables, et je menai avec eux la vie la plus joyeuse, la plus dissipée. Le café, le billard, la promenade, le spectacle, occupaient une partie de notre temps, et souvent nous terminions la soirée en soupant chez un de nous en pique-nique avec nos maîtresses, la plupart actrices ou femmes entretenues. Une franche gaîté et l'abandon le plus entier faisaient le charme de ces réunions.

Ce fut avec un véritable chagrin, partagé par mes bons camarades, que je reçus du colonel Darancey l'ordre de me rendre à Chambéry avec un détachement de ma compagnie. Je partis pour cette destination le 21 janvier 1802 par le courrier, et le soir j'arrivai à Chambéry. J'y restai environ deux mois et demi, surveillant l'arsenal où mes canonniers furent employés à divers travaux.

La ville de Chambéry, petite et mal bâtie, est située au pied de montagnes élevées qui forment une vallée délicieuse. En sortant de la ville, on se trouve dans une campagne où abondent les sites pittoresques. Après avoir gravi pendant un quart de lieue une colline ombragée d'arbres magnifiques, on aperçoit à droite du chemin une petite maison bien simple et à demi cachée par les arbres du verger qui l'entoure. Quels intéressants souvenirs elle rappelle! C'est celle que Jean-Jacques habitait avec Mme de Warens. Aucune retraite ne convenait mieux à l'âme sensible et au caractère sauvage de cet homme extraordinaire; c'est la nature dans sa grandeur et sa simplicité. Sans doute, la mémoire de Jean-Jacques contribua à embellir cette solitude à mes yeux. Mais si quelque chose pouvait dissiper le charme et le respect

(1er juin 1793), lieutenant (1794), capitaine (1798), chef de bataillon (1808), major (1812), colonel (1814).

qu'on éprouve en y pénétrant, ce serait l'inscription sotte et plate, due à je ne sais quel poète, qu'on lit sur une plaque de marbre scellée au faîte de la maisonnette :

Réduit par Jean-Jacque habité,
Tu nous rappelles son génie,
Sa solitude, sa fierté,
Et son malheur, et sa folie.
A la gloire, à la vérité,
Il osa consacrer sa vie,
Et fut toujours persécuté
Ou par lui-même, ou par l'envie (1).

Pendant mon séjour à Chambéry, je me liai d'amitié avec un jeune homme doux et aimable, Godart, garde-magasin des vivres, mort peu d'années après. Devenu presque inséparables, nous mangions ensemble chez un fort bon traiteur et lorsque nous n'allions pas en société, nous passions nos soirées avec trois ou quatre jeunes gens très gais, nos commensaux. En arrivant j'avais été introduit dans les meilleures maisons et je fus invité à plusieurs bals appelés dans le pays *chevaleries*, joyeux pique-niques qui me convenaient fort, car il y avait peu de luxe et d'étiquette à Chambéry et on se livrait tout entier au plaisir. Nous eûmes aussi quelques bals masqués, et j'y passai un carnaval fort agréable. Les habitants sont bons, affables, les femmes fort jolies et de la plus grande fraîcheur, et je conserve un souvenir très agréable du temps que je passai dans cette ville. Je ramenai mon détachement à Grenoble. J'y retrouvai les camarades que j'y avais laissés et nous continuâmes à mener joyeuse vie. C'est vers cette époque, le 28 avril, que je fus mis aux arrêts; c'est l'unique fois que j'y aie été, et le motif en

(1) On sait que cette inscription fut placée par Hérault de Séchelles, alors commissaire de la Convention dans le département du Mont-Blanc et c'est à lui que la tradition locale, avec assez de raison, attribue ces vers.

était bien léger : à l'exercice, pendant un moment de repos, nous avions, Derivaux et moi, abordé deux femmes de notre connaissance, mais Darancey nous avait aperçus du rempart et il nous mit aux arrêts pour trois jours.

Le 14 septembre nous fîmes à cheval l'excursion de la Grande-Chartreuse. Le couvent est situé dans une vallée profonde et très resserrée, surtout à l'entrée, qui n'a guère que la largeur de la route. L'aspect est sauvage et convenait parfaitement à cette sombre et mélancolique institution des chartreux. L'abbaye est grande, bien bâtie et entourée de jardins spacieux que terminent de hautes montagnes couvertes d'épaisses forêts au pied desquelles coule avec rapidité le torrent qui parcourt la vallée. Ces vastes bâtiments, qui n'étaient plus occupés que par deux ou trois frères lais restés comme concierges et jardiniers, furent bientôt égayés par notre bande joyeuse; un dîner frugal, mais copieux et égayé par d'assez bon vin, nous fut servi, et le réfectoire retentit bientôt des éclats de notre gaîté. Le soir, nous couchâmes au dortoir, sur la paille, en des espèces de caisses placées dans l'épaisseur des murailles : c'étaient les anciens lits des chartreux (1).

Le colonel Ferveur, mis à la retraite depuis quelque temps, avait été remplacé par le colonel Buchet, homme estimable s'il en fût, et fort instruit (2). Mais il était d'une timidité qui lui permettait à peine de regarder un soldat quand il passait l'inspection, et d'une faiblesse qui

(1) Cf. l'excursion de Duviquet (*Souvenirs*, p. 96-97) au même endroit en 1794.

(2) Cf., sur Buchet, notre livre *Un Prince jacobin, Charles de Hesse*, p. 174-177. Jacques-Bonaventure Buchet, né à Gy en 1746, élève d'artillerie en 1765, lieutenant en 1766, capitaine en 1778, lieutenant-colonel sous-directeur à Besançon en 1792, — où il fut en butte aux persécutions de Hesse, — colonel en 1793, commandant l'École de Besançon en 1803, général de brigade le 20 septembre 1805, fut mis à la retraite en 1809 et mourut en 1831.

donnait toujours raison au dernier qui lui parlait. Ces défauts, généralement connus et peut-être exagérés, le rendaient absolument nul comme colonel, et le chef de bataillon Sappel, qui sans beaucoup d'efforts s'était rendu maître de M. Buchet, commandait en réalité le régiment qui était là en de méchantes mains.

Un de mes oncles, frère de ma mère, était mort et me laissait environ 2,000 francs : je voulus profiter de cette fortune soudaine et en manger une partie à Paris. J'obtins un congé de semestre et le 29 septembre 1802 je partis de Grenoble avec Derivaux qui se rendait en Lorraine. Par Chambéry, Genève et Dôle, j'arrivai à Besançon où je passai gaîment dix jours avec d'anciens amis. De là, j'allai voir mon frère à Colmar. Le 5 novembre, je descendais à Paris chez mon père, qui logeait encore rue Chabanais; j'y retrouvai avec plaisir et ma chambre d'antan et ma sœur, mariée depuis peu avec M. Duval. Je restai cinq mois à Paris. De nouveau je pris des leçons de miniature et l'on me voyait chaque jour plusieurs heures de la matinée dans l'atelier d'Augustin. Mon ami Derivaux prenait, lui aussi, des leçons, et nous passions souvent nos soirées ensemble. Je fréquentais de même Duménil. Bref, je profitai de tous les plaisirs de mon âge, et quand ma petite succession fut dévorée, avant même que mon congé eût expiré, le 25 mars 1803, je partis pour Grenoble où je me retrouvai le 2 avril avec joie au milieu de tous mes camarades.

Pendant mon absence, le colonel Buchet avait été remplacé par le colonel Ruty, un de mes compatriotes et anciens camarades de Châlons. Ce nouveau chef portait peut-être à l'excès l'esprit de surveillance et de détail dont manquait absolument son prédécesseur, et on pouvait lui reprocher de pousser l'exactitude jusqu'à la minutie; mais le régiment avait été abandonné si longtemps que ce défaut devenait une qualité. Il m'accueillit très bien

et me chargea de plusieurs parties de l'instruction théorique et pratique (1).

(1) Charles-Etienne-François Ruty, né à Besançon en 1774, élève sous-lieutenant (6 octobre 1792), second lieutenant (1er juin 1793), premier lieutenant (23 août 1793), capitaine (22 février 1794), chef de bataillon (23 juillet 1798), colonel (5 décembre 1801), général de brigade (8 janvier 1807) et de division (10 janvier 1813), mort en 1828; homme de haute capacité, dit Boulart (*Mémoires*, p. 314), mais paperassier et qui abusait de la faculté d'écrire.

CHAPITRE VI

L'ILE D'ELBE

(1803)

Ordre de partir pour la Corse, puis pour l'île d'Elbe. — Valence. — Orange. — Marseille. — Toulon. — La *Thémis*. — Porto-Ferrajo. — Le chef de bataillon Le Noury. — Le fort de Longone. — Description de l'île. — Ses productions. — Ses mines. — Pierre d'aimant. — Fortifications. — Ermitage. — Mode d'existence. — Bains. — Une jeune voisine. — Le capitaine Bourges et sa famille. — Le général Rusca. — Le général Alméras. — Le général Lemaire. — Griois nommé chef de bataillon (22 juin 1803). — Dîner d'adieux. — Départ. — Mauvaise traversée. — Livourne. — Le café des Grecs. — Legriel et Donop. — Le ghetto.

Le 20 avril 1803, je reçus l'ordre de partir le lendemain pour la Corse avec ma compagnie, la 2e commandée par le capitaine Louis (1), et quelques ouvriers, et elles furent toutes deux portées au complet de guerre. Comme j'étais indisposé, j'obtins de rester quelques jours à Grenoble pour y faire les remèdes qui m'étaient ordonnés et le 21 avril, les deux compagnies dont j'avais le commandement comme le plus ancien capitaine, partirent pour Marseille où elles devaient s'embarquer. Je les conduisis seulement jusqu'à peu de distance de Grenoble; je revins ensuite dans la ville et j'y passai quatre jours à me guérir et à faire mes adieux à mes amis des deux sexes. Je partis le 25 avril par le courrier; je soupai à Saint-Marcellin, marchai toute la nuit et arrivai le 26 au matin à Valence.

(1) Jean-Baptiste Louis, né à Metz en 1763, canonnier (1780), sergent (1791), lieutenant (1793), capitaine (1794), chef de bataillon adjudant des côtes de la direction de Montpellier le 28 août 1808.

La voiture que j'avais prise n'allait pas plus loin que Valence; j'y passai la journée et dînai chez le colonel Mossel, qui s'y était marié et y commandait le 2e régiment à cheval. La ville est agréablement située sur la rive gauche du Rhône, mais petite et mal bâtie. Le 27 avril, je repartis de Valence en carriole, espèce de charrette du pays non suspendue et attelée d'un cheval, dans laquelle on va bon train et à bon marché; je couchai à Montélimar et le lendemain à Pierrelatte où je rejoignis mon détachement.

Le 29, nous couchâmes à Orange. Le 30, je fis la route en carriole et vins coucher à Avignon. J'en partis le 1er mai, en voiturin, laissant le détachement sous les ordres du capitaine Louis; je passai à Orgon et couchai à Lambesc, vilaine petite ville dans un pays détestable. Le 2, je passai à Aix et arrivai le soir à Marseille. Je découvris la ville d'une hauteur qui en est à peu près à une lieue et qu'on appelle la Viste. Ce coup d'œil est magnifique et presque aussi beau que celui que m'offrirent plus tard Reggio et la côte de la Sicile, vues des hauteurs de la Corona, en Calabre. Marseille et les nombreuses bastides qui l'environnent, son port rempli de bâtiments et une mer superbe présentaient un spectacle que le pays sauvage et désert que nous parcourions depuis Avignon faisait paraître plus beau et plus agréable. Je descendis ce soir-là à l'auberge et le lendemain j'allai loger chez ma sœur, dont le mari était l'un des receveurs particuliers de Marseille.

D'après l'ordre que nous avions reçu à Grenoble, c'était à Marseille que nous devions trouver les bâtiments destinés à nous transporter en Corse. Mais le général Cervoni, qui commandait la division (1), me prévint que

(1) Jean-Baptiste Cervoni, né en 1765 à Soveria (Corse), sous-lieutenant de cavalerie en 1792, adjudant général chef de brigade en 1793, général de brigade le 14 janvier 1794 et de division le 15 février 1798, mort en 1809 devant Ratisbonne.

le point de départ ainsi que notre destination étaient changés, que c'était à l'île d'Elbe que nous devions aller, et que nous trouverions à Toulon une frégate qui nous y conduirait, et il me remit en même temps un ordre pour partir le 12 mai de Marseille et nous rendre à Toulon.

Je passai fort agréablement les huit jours que je restai à Marseille. La ville me sembla charmante. Elle est en général fort bien bâtie; les boulevards et les allées de Meilhan forment, dans l'intérieur, d'agréables promenades ornées de belles fontaines; les femmes sont jolies et piquantes, et les habitants me parurent gais, aimant les plaisirs qu'ils font marcher de front avec les affaires. La salle de spectacle est vaste, bien décorée, entourée de fort belles rues et dans le plus joli quartier de la ville.

Je partis de Marseille le 12 mai dans un voiturin en même temps que mon détachement. Nous couchâmes le même jour à Cuges, et nous nous remîmes le lendemain en marche pour Toulon. Cette route, à travers un pays sauvage et désert et des forêts presque continuelles, était fort peu sûre à cette époque. Les voyageurs et les voitures y étaient fréquemment attaqués, et des postes militaires disposés de distance en distance dans les endroits les plus dangereux. Aussi notre voiturier avait grand soin de ne pas s'éloigner du détachement et mesurait le pas de ses mulets sur la marche de la troupe.

Après avoir cheminé quelque temps sur une route bordée de rochers et de murs où nous éprouvâmes une chaleur étouffante, j'entrai vers midi à Toulon à la tête du détachement et, après l'avoir mis en bataille sur la place, je me rendis chez le général Micas, commandant la ville (1). Il me prévint que la frégate *la Thémis*, pré-

(1) Jean-François Micas, né en 1749 à Saint-Girons, sous-lieutenant d'infanterie, adjoint aux adjudants-généraux de l'armée du Midi en 1792, adjudant-général chef de brigade et général de brigade en 1793, général de division le 11 mars 1795, termina sa carrière à Toulon où il fut com-

parée pour notre passage, n'attendait plus que nous pour mettre à la voile et qu'en conséquence mon détachement devait s'embarquer dans la journée.

Après avoir parcouru à la hâte quelques parties de l'arsenal, je conduisis tout mon monde à bord de la *Thémis*. Le coup d'œil du port, des chantiers et de l'arsenal, vus de la rade, est fort beau et, autant que j'ai pu en juger en les visitant à la hâte, les établissements maritimes sont aussi considérables qu'à Brest et situés sur un plus vaste et plus commode emplacement.

Le commandant de la *Thémis* nous reçut fort bien et je mangeai à sa table pendant la traversée. J'étais logé avec les autres officiers de mon détachement dans la chambre de la fausse sainte-barbe, autour de laquelle des cadres fort propres étaient suspendus le soir pour nous coucher et reployés et serrés chaque matin. La frégate était complètement armée. Quoique la paix d'Amiens subsistât encore, le capitaine me dit qu'il était prévenu que d'un moment à l'autre elle pouvait être rompue, et ses ordres portaient de se tenir sur ses gardes et d'être toujours prêt à faire branle-bas de combat; c'était à cause de l'imminence d'une nouvelle guerre avec l'Angleterre qu'on envoyait nos deux compagnies à l'île d'Elbe.

Peu d'heures après notre embarquement, le capitaine de la *Thémis*, ayant reçu ses dernières instructions, fit appareiller et mit à la voile pour partir. Mais le vent n'étant pas favorable, il fut obligé de jeter l'ancre après avoir louvoyé quelque temps et ce ne fut que le lendemain, 14 mai, vers midi, que nous pûmes sortir de la rade.

Nous côtoyâmes les îles d'Hyères et dans cette première journée, le vent étant faible, nous fîmes peu de chemin. Mais le vent fraîchit dans la nuit, le lendemain il devint extrêmement violent et nous eûmes une espèce

mandant d'armes de 1801 jusqu'au jour de sa retraite en 1814. C'est à Toulon qu'il mourut, en 1825.

de tempête qui dura jusqu'à la nuit. Nous filions jusqu'à 11 nœuds à l'heure, et les vagues, d'une hauteur prodigieuse, couvrirent à plusieurs reprises le gaillard d'avant. Aussi les canonniers s'employaient-ils de grand courage à tirer sur les cordages et à seconder la manœuvre.

La tempête cessa avec le jour; la nuit fut assez belle ainsi que la journée du lendemain, quoique la mer continuât à être grosse et le vent assez violent.

Nous passâmes près de Caprera, petite île presque inhabitée, et nous courûmes une bordée jusqu'à une petite portée de fusil du cap Corse. Le lendemain, 17 mai, à 5 heures du matin, je fus réveillé par le mouvement qui se fit sur le vaisseau pour jeter l'ancre. Je montai sur le pont et vis que nous étions dans le port de Porto-Ferrajo. Il faisait à peine jour et un brouillard assez épais laissait à peine distinguer les murailles noircies des fortifications qui entourent le port. Il était presque désert; le silence qui y régnait n'était troublé que par nos matelots, et l'ensemble de tout ce tableau, d'une teinte fort triste, ne donnait pas un avant-goût flatteur de notre nouveau séjour.

Quoique notre navigation n'eût duré que trois jours, le gros temps rendit malades presque tous les passagers. Quant à moi, je n'éprouvai que de courts instants de malaise, que le grand air que j'allais respirer sur le pont dissipait bientôt; et depuis, lorsque je me suis trouvé sur des bâtiments ou de simples canots dont le mouvement fatiguait cruellement mes compagnons, je ne fus jamais incommodé.

Je débarquai dans la matinée, et nous passâmes sur la place d'armes la revue du commandant de place Balleydier (1) et de l'inspecteur aux vivres Marchand-

(1) Claude-Joseph-César Balleydier, né à Annecy en 1762, lieutenant-colonel en premier du 3e bataillon des volontaires du Mont-Blanc en 1793, chef de brigade en 1794, blessé et fait prisonnier à Saint-Georges

Duchaume (1). Je m'étais présenté dès mon arrivée au chef de bataillon Le Noury, commandant de l'artillerie (2), qui me présenta, ainsi que les autres officiers, au général Rusca, gouverneur de l'île. Le Noury me prévint le soir qu'il me destinait à commander l'artillerie au fort de Longone et m'engagea à m'y rendre le plus tôt possible pour y remplacer le capitaine Bourges, qui commandait provisoirement, et dont il ne paraissait pas satisfait; un détachement de 50 canonniers de la 2e compagnie devait y tenir garnison.

Porto-Ferrajo offrait bien plus de ressources que Longone, et j'y laissais ma compagnie dont ce n'était pas le tour d'être détachée et ceux de mes camarades avec qui j'étais le plus lié. Aussi, ce ne fut pas sans quelque peine que le lendemain, de grand matin, je me mis en route pour ma nouvelle destination, éloignée d'environ deux lieues de la capitale. Je passai la rade de Porto en chaloupe, et fis le reste du chemin à pied avec le détachement. Le 18 mai, avant midi, j'étais à Longone.

Le chemin, ou plutôt le sentier, — car il n'y avait aucune grande route dans l'île où tous les transports se faisaient par mer ou à dos de mulets ou de chevaux, — me sembla un jardin continuel planté de vignes, d'oli-

en 1796, commandant de place à l'île d'Elbe, puis, en 1804, colonel du 18e léger, tué le 10 novembre 1805 aux avant-postes près de Vérone. Cf. Folliet, *les Volontaires de la Savoie*, p. 263-265, et Martinien, *Tableaux des officiers tués ou blessés pendant les guerres de l'Empire*, p. 434.

(1) Jacques-Paul Marchand-Duchaume, né à Poitiers en 1766, soldat au 52e ci-devant La Fère (1785) et caporal (1789), congédié (1791), lieutenant-colonel du 2e bataillon de la Vienne (1792), passé chef de bataillon dans la 61e demi-brigade, adjudant général en Égypte (1800), sous-inspecteur aux revues (22 décembre 1801), admis à la retraite (5 février 1813) pour son caractère remuant et difficile et sa conduite peu régulière.

(2) Henri-Marie Le Noury, né à Cracouville (Eure) en 1771, élève en 1789, lieutenant en second en 1791, second capitaine en 1792, chef de bataillon en 1802 (il avait été nommé à l'île d'Elbe le 25 mai 1802), lieutenant-colonel en 1803, colonel en 1806, général de brigade le 23 mars 1809 et de division le 21 novembre 1813, mort à Cracouville en 1839.

viers, d'orangers, de myrtes, de grenadiers entremêlés ensemble de la manière la plus pittoresque. D'agréables collines variaient à chaque instant les aspects. La plus belle matinée et un ciel sans nuage prêtaient un nouveau charme au paysage. Mais le fort de Longone m'offrit bientôt un triste contraste et son aspect misérable était bien fait pour désenchanter des illusions de la route.

Il est situé sur une colline assez élevée, taillée presque à pic du côté de la mer. Un chemin tortueux et très raide y conduit. Un chef de bataillon corse, nommé Peraldi, y était commandant d'armes (1). Après lui avoir montré, ainsi qu'au capitaine Bourges, l'ordre dont j'étais porteur, je m'installai provisoirement dans la maison du Gouvernement, destinée au logement du général Alméras, qu'on y attendait pour y commander supérieurement. La chambre qu'on y avait mise à ma disposition n'avait que les quatre murailles, et le capitaine Bourges eut la complaisance de la faire garnir d'un matelas et de deux chaises qu'il me prêta.

Lorsque nous quittâmes Ferrajo, mes effets et ceux du détachement n'étaient pas encore débarqués. Ils devaient, dès qu'ils le seraient, nous être expédiés par mer, parce que les transports par terre étaient coûteux et difficiles. Mais le lendemain de mon arrivée à Longone, on vint avertir le commandant qu'une flottille anglaise côtoyait l'île; et, en effet, nous vîmes du haut des remparts un grand nombre d'embarcations qui longeaient la côte et semblaient chercher un port de descente. A cet aspect, je

(1) Séverin ou Sanseverino Peraldi, né à Ajaccio en 1759, ancien sergent-major au régiment provincial corse et lieutenant de ce 2e bataillon de volontaires corses dont Napoléon fut lieutenant-colonel, devenu capitaine dans une demi-brigade (1793) et par sa bravoure au siège de Gênes chef de bataillon (1801). Il fut commandant d'armes dans diverses places d'Italie, Plaisance, Novare, Modène, Porto-Longone, — où il fut nommé le 11 avril 1802 — Bergame, Massa de Carrara, Rovigno, Pola, Malamocco, Mestre, et de deux places d'Espagne, Hernani et Mondragon. Il eut sa retraite en octobre 1814.

craignis que mes effets ne fussent tombés entre les mains des ennemis, car les Anglais l'étaient de nouveau; en abordant dans l'île, nous avions appris la rupture de la paix d'Amiens.

J'étais loin de chez moi et à peu près sans argent; la perte de mes effets eût été pour moi un véritable malheur et je le redoutais vivement jusqu'au lendemain où la felouque qui les portait aborda heureusement à la marine de Longone.

Après avoir, le jour de mon arrivée, visité l'intérieur du fort et vu que les ressources qu'il offrait pour vivre et se loger étaient à peu près nulles, j'acceptai la proposition que me fit le capitaine Bourges de me mettre en pension chez lui pour la table, et je louai deux ou trois chambres sans aucun meuble et même sans croisées, sans volets et fermant à peine, dans une maison inhabitée. Je louai ensuite une table et deux chaises, et, le capitaine de la frégate m'ayant fait présent du cadre dans lequel j'avais couché à bord, je le suspendis dans mon nouveau logement; à coup sûr je n'aurais pas pu, dans tout Longone, trouver un meilleur lit.

Je vais maintenant donner une idée aussi exacte que je le puis de Longone, de Porto et de toute l'île.

La plus grande longueur de l'île est d'environ sept lieues et sa plus grande largeur de trois. Le climat est délicieux. La partie de l'île susceptible de culture est partagée en vignes, en champs et en plants d'oliviers. La végétation y est belle, et les lieux les plus arides et où à peine un peu de terre recouvre le rocher, produisent encore d'élégants arbustes, tels que myrtes, grenadiers sauvages et superbes aloès; ils forment presque toutes les haies qui séparent les propriétés et qui s'élèvent souvent à la hauteur de huit à dix pieds. Les vaches y sont rares; on y supplée par les chèvres, qui fournissent de bon lait et d'assez bons fromages, mais dont la chair m'a

paru très mauvaise. Il y a peu de chevaux, mais quelques mulets et des ânes qui servent de montures ordinaires et de bêtes de somme. Il m'a paru que les côtes sont peu poissonneuses; cependant il y a dans le golfe de Porto une *tonara* ou pêche de thon, mais qui était abandonnée lorsque nous arrivâmes. Le vin est bon et généreux, quoique fait sans aucun soin; il ressemble beaucoup à l'*abatico* de Florence. Des mines de fer, connues de la plus haute antiquité et qui semblent inépuisables, ont été et sont encore la principale richesse de l'île. La principale est près du petit bourg de Rio. C'est une montagne assez élevée et qui n'est, à proprement parler, qu'une masse de fer; car sur 100 kilos de minerai qu'on en tire, on obtient 80 kilos de métal. Pour l'exploiter, il n'est pas besoin de creuser des puits, des galeries, etc. Il suffit d'enlever avec la pioche ou de faire ébouler les parties de la montagne les plus rapprochées du littoral; on embarque ces débris et ils sont transportés dans les différents états de l'Italie pour y être convertis en fer; car l'île d'Elbe manquant de combustible, on ne peut tirer sur les lieux aucun profit du minerai.

C'est sur le rivage de Rio que je vis pour la première fois des femmes enlever quelques pouces de sable avec une petite pelle ou même avec la main, et le trou qu'elles formaient ainsi à quelques pieds seulement de la mer fournir presque à l'instant une eau douce excellente avec laquelle elles remplissaient leurs cruches ou lavaient leur linge. J'ai depuis observé pareille chose en Calabre.

On trouve dans l'île beaucoup de pierre d'aimant, espèce d'oxyde de fer; une colline assez élevée près de Longone en fournit une grande quantité; aussi porte-t-elle le nom de *Calamita*, du nom italien de la pierre elle-même. C'était un petit commerce pour les habitants. Un ouvrier de Longone montait fort bien ces pierres. C'était un homme vraiment extraordinaire; sans aucune

instruction et probablement même sans apprentissage, il n'ignorait aucun art mécanique et il était en même temps peintre, vitrier, armurier, horloger, fondeur, mécanicien, serrurier, et peut-être, dans chacun de ces métiers, le plus habile de l'île. Aussi avait-il écrit sur l'espèce d'échoppe qui lui servait de boutique : *qui si fa di tutto*, et sa devise ne mentait pas. Que n'eût pas fait cet homme si l'éducation eût aidé son génie ou, si l'on veut, l'instinct qui lui faisait deviner tous les arts!

Près de Rio est la petite île de Palmajola; elle n'a guère que 200 toises de diamètre et n'est séparée du rivage que par un bras de mer de quelques toises. Elle est assez élevée et n'est habitée que par quelques chèvres qui y trouvent un pâturage abondant et par quelques volées de perdrix rouges. Elle est d'un aspect fort agréable; parmi les nombreuses espèces d'arbrisseaux qu'on y rencontre, on distingue un grand nombre de palmiers nains dont l'île a pris son nom.

Avant l'occupation des Français le territoire elbois, tout petit qu'il est, était partagé entre trois puissances : la Toscane avait Porto-Ferrajo; le roi de Naples, Longone et Rio; et les mines appartenaient, je crois, au prince de Piombino. La population de l'île ne va guère qu'à 10,000 ou 12,000 âmes; on n'y trouve qu'une seule ville, Porto-Ferrajo, qui est la capitale, car Longone ne mérite pas le nom de ville, et Rio, Marciana et Capoliveri ne sont que des bourgs ou villages plus ou moins misérables, habités seulement par quelques cultivateurs et par des pêcheurs. Les personnes aisées habitent la capitale. Quelques-unes aussi résident à Longone, qui reçoit de temps en temps quelques navires et qui a un peu de commerce.

La ville de Porto-Ferrajo, qui n'a que 3,000 ou 4,000 habitants, est assez jolie et sa situation en amphithéâtre est agréable; il y a quelques maisons bien bâties, mais on y

trouve peu de ressources et c'est de Livourne qu'on fait venir presque tout ce dont on a besoin.

Des fortifications l'entourent, qui sont en grande partie l'ouvrage des Français. Elle est dominée, ainsi que le port, par plusieurs forts; celui de l'Etoile est le plus considérable. On y avait fait de très grands travaux et il y avait un logement assez beau pour le gouverneur. Je pense que c'est dans ce logement, agrandi ou peut-être entièrement reconstruit, qu'habita l'empereur pendant son court exil (1). Le port est peu considérable, mais excellent: les plus gros vaisseaux peuvent y venir et s'y amarrer. La rade est très vaste; beaucoup de salines sont établies sur ses bords, près de la ville, et ce voisinage rend l'air malsain dans l'arrière-saison.

Longone est un bourg mal bâti, qui n'a guère qu'une rue très longue qui conduit au port et au chemin du fort. Une grande partie des habitants n'a d'autre métier que la pêche. Le port est formé par une espèce de golfe et de l'autre côté de ce golfe se trouve le petit fort de Foccardo, mais dont le feu se croise avec celui du fort de Longone. Je fis armer le Foccardo pendant mon séjour à Longone et j'y allais assez souvent en bateau; la traversée à la rame était d'à peu près une demi-heure. Il était au pied de la montagne la *Calamita*.

Le fort de Longone est un pentagone assez vaste où l'on trouve des casernes pour 1,000 ou 1,200 hommes et un magasin bien construit qui peut contenir 100,000 kilos de poudre. Il a deux portes : l'une dite de secours, qui donne sur la campagne et qui ne s'ouvre jamais; l'autre, qui donne sur le bourg ou la marine et qui se ferme chaque soir au coucher du soleil. Outre les établissements

(1) L'empereur désirait un logement isolé et il a décida qu'on ferait un seul corps de logis des deux pavillons du génie et de l'artillerie qui étaient dans la forteresse ». (PONS DE L'HÉRAULT, *Souvenirs et anecdotes de l'île d'Elbe*, éd. L.-G. Pelissier, p. 59, et GRUYER, *Napoléon roi de l'île d'Elbe*, p. 77-80.)

militaires, il renfermait encore quelques habitations particulières, ainsi que des cantines, des cabarets, un café et des boutiques.

A environ deux milles de Longone, du côté de Rio, on trouve un ermitage (1). Il est dans une situation charmante et sa très petite chapelle, bâtie sur une éminence couverte d'arbustes odoriférants, semble placée exprès pour embellir ce délicieux paysage. L'ermite recevait avec grand plaisir dans sa cellule les visiteurs que la beauté du site attirait. Ils s'y rendaient fréquemment, soit de Porto, soit de Longone, en ayant soin d'apporter des provisions, car on n'y trouvait guère que du vin. J'y fis plusieurs parties fort agréables et lorsque je partis, j'y donnai un petit dîner d'adieu aux amis et amies que j'y laissais.

On parle un bon italien dans l'île et c'est là où le proverbe : *lingua toscana in bocca romana* m'a semblé recevoir le plus son application.

Ayant toujours eu pour principe de prendre le temps comme il vient, je fis en sorte de tirer le meilleur parti des faibles ressources que Longone pouvait offrir et je parvins à y vivre assez agréablement.

Par un heureux hasard, Derivaux fut envoyé à Longone comme capitaine en second. Voici à peu près l'existence que je menais. Ma matinée était employée à diriger les travaux d'armement. Après déjeuner, je rentrais chez moi faire pendant trois quarts d'heure ou une heure ce qu'on appelle la sieste, et à mon réveil la lecture, le dessin et quelque conversation avec une très jolie voisine qui demeurait en face remplissaient les moments jusqu'à 3 heures. Je me rendais alors chez le capitaine Bourges

(1) C'est l'ermitage de Monte-Serrato. L'ermite, dit PONS (*Souvenirs et anecdotes*, p. 270), « vit autant avec les habitants de la terre qu'avec les habitants du ciel, car l'on va à l'ermitage encore plus pour se divertir que pour prier. »

pour dîner. Là se trouvaient réunis les officiers d'artillerie que j'avais avec moi et deux ou trois officiers du 20e régiment d'infanterie dont un bataillon, avec un bataillon italien, formait la garnison de l'île. Une grande et bruyante gaité et du très bon vin en abondance nous faisaient trouver passable une chère détestable et par la qualité des mets et par la manière dont ils étaient apprêtés. Après le dîner et lorsque la chaleur devenait supportable, nous allions, Derivaux et moi, nous promener dans la campagne ou nous baigner au pied de la montagne où les roches du rivage nous offraient une suite de réduits charmants et comme des salles de bains où l'eau tranquille et limpide de la mer laissait voir le sable le plus fin. Une de nos promenades les plus habituelles était vers la fontaine dite de Barberousse, située non loin du fort : selon la tradition, cet amiral turc y avait établi ses tentes lors de son attaque sur Longone (1). Le soir venu, j'allais retrouver ma jeune voisine lorsque sa mère était endormie et je terminais ma journée avec elle, soit chez moi, soit chez elle. Une ou deux fois la semaine nous donnions bal : pas de luxe ni d'étiquette dans ces réunions qui n'en étaient que plus gaies; nous avions choisi nos danseuses parmi les jeunes personnes du fort et du bourg; riches bourgeoises, marchandes ou ouvrières, toutes étaient de bon aloi, pourvu qu'elles fussent jolies, et toutes l'étaient. Ces bals, qui ne nous coûtèrent presque rien, se prolongeaient jusqu'au jour, et si une franche gaité et de charmantes femmes sans autres atours que leur minois et leurs appas de seize ans peuvent rendre un bal agréable, à coup sûr les plus brillants de Paris n'en approchent pas. Chacun de nous avait fait son choix. Le mien était tombé sur une jeune personne de seize à dix-sept ans, de la plus jolie figure. C'est la voisine dont j'ai parlé.

(1) Cf., sur la fontaine de Barberousse, les *Souvenirs et anecdotes* de Pons, p. 271.

Elle avait, pour m'appeler à la fenêtre, lorsqu'elle se trouvait seule, un moyen un peu bruyant et qui souvent troubla mon sommeil pendant la sieste : c'était de lancer des petits cailloux dans l'espèce de galetas qui précédait ma chambre et dont les croisées étaient sans châssis. Lorsque je n'étais pas disposé à l'entretien et que je tardais trop à répondre à cette espèce de mitraille amoureuse, de gros cailloux remplaçaient les petits et force était de paraître pour mettre fin au tapage et sauver les planchers d'une démolition totale.

Le capitaine Bourges mérite, ainsi que sa famille, une petite place dans ces souvenirs (1). Fort bon homme, mais commère comme dix vieilles femmes, et menteur par excellence, il n'était nullement militaire et encore moins artilleur. Entré je ne sais comment dans le corps des pontonniers, il ne se doutait nullement de son métier. Aussi, quand j'arrivai à Longone, tout était dans le désordre le plus complet et ce qui peut en donner une idée, c'est qu'environ 20,000 kilos de poudre ayant été envoyés à Longone pendant le commandement du capitaine, il avait trouvé tout simple et surtout plus commode de les mettre dans les salles basses d'une sorte de caserne, plutôt que dans le magasin à poudre, où il aurait fallu faire, pour les placer, quelques dispositions qui étaient l'affaire d'un jour. Or, les espèces de casemates où il les avait renfermés étaient très humides et quelques-unes n'avaient pas de portes ou de serrures. Mais ces inconvénients étaient peu de chose en comparaison du voisinage. Les fours de la munitionnaire étaient placés dans le même bâtiment et immédiatement dans l'étage au-dessus de ce magasin à

(1) Gabriel-Gaspard Bourges, né à Avignon en 1765, sous-lieutenant au 1er bataillon du Vaucluse en 1792, capitaine d'une compagnie franche en 1793, capitaine d'une compagnie de gendarmerie à pied en 1794, capitaine au service de la direction des ponts de l'armée d'Italie en 1800, puis au 2e bataillon de pontonniers en 1802, était alors « employé comme capitaine en résidence à la direction de l'île d'Elbe ».

poudre; à chaque instant une flammèche, une étincelle, échappée de ces fours, pouvait faire sauter et la caserne et le capitaine et sa famille et tout le fort. La première chose que je fis en arrivant fut de remettre de l'ordre dans cette partie si essentielle du service.

Le capitaine avait avec lui sa femme, une fille de dix-neuf à vingt ans et un petit garçon d'un an. Ce n'était qu'un faible échantillon de sa famille, car, à l'en croire, elle se composait de trente-deux enfants vivants. Il est vrai qu'il n'avait pas une idée bien précise de l'endroit où ils étaient répartis; que chaque jour il se trompait sur la répartition que nous nous plaisions à lui faire faire et il oubliait la statistique de la veille; mais enfin il avait tellement répété ce mensonge qu'il en était, je pense, persuadé lui-même et sa femme même commençait à l'être; mais comme il n'avait guère qu'une quarantaine d'années et sa femme quelques-unes de moins, les couches doubles ne suffisaient plus pour arriver à son compte et à les en croire, plusieurs avaient été triples. Mme Bourges qui, ce me semble, était Génoise ou Piémontaise, baragouinait assez maussadement un mauvais français; mais elle était assez bien conservée pour avoir fait trente-deux enfants. Sa fille, jolie personne et surtout très blanche, était fort prétentieuse et visait à l'esprit; elle avait pour unique soupirant une espèce de médecin maltais de la figure la plus rébarbative et que nous appelions le Tartare; c'était le commensal de la maison et il n'en sortait pas. Tels étaient les membres de cette famille; nous ne les voyions guère qu'à l'heure des repas; mais tous dans le fond étaient de braves gens et fort obligeants.

J'ai revu une fois depuis ce pauvre Bourges, et ce fut sur le banc des accusés à un conseil de guerre que je présidais à Plaisance. Par suite de son peu de cervelle, et ce n'était cependant pas l'esprit qui chez lui étouffait le bon sens, il se trouvait dans le cas d'être condamné à

mort pour avoir forcé le cordon sanitaire qu'on avait établi dans ce temps sur les lisières de la Toscane où régnait une maladie épidémique. Je contribuai à le faire absoudre; mais depuis j'ai appris avec peine qu'étant allé en Espagne prendre le commandement d'une compagnie de pontonniers, il avait passé à l'ennemi, avec les fonds de la masse de linge et chaussure qui étaient entre ses mains. Je ne sais s'il aura profité des changements politiques survenus depuis 1814 pour se faire, comme tant d'autres, un mérite d'avoir été sous l'Empire passible du gibet (1).

Le général Rusca, Piémontais, gouverneur de l'île, s'était fait une réputation de bravoure qu'il soutint depuis à Soissons, où il fut tué en 1814. Mais sa bravoure était je crois, son seul mérite, et sa mine, sa tournure et son jargon étaient plutôt d'un vendeur d'orviétan que d'un officier général, et je ne conçus pas de lui une idée fort avantageuse dans les deux ou trois fois que je le vis (2).

Quelques mois après mon arrivée à Longone, le général

(1) Bourges, en effet, commanda une compagnie de pontonniers à l'armée de Catalogne en 1808, en 1809 et en 1810. Le 21 juillet 1811, il fut fait prisonnier par les Espagnols, et on crut qu'il avait passé à l'ennemi avec la caisse qui contenait près de 3,000 francs. Mais lorsqu'il revint en France, il profita, comme dit Griois, des changements politiques. Il avait, à l'île d'Elbe, aidé le marquis de La Maisonfort à s'évader, et le marquis, maréchal de camp, conseiller d'Etat et député, appuya Bourges de tout son crédit. Bourges était devenu royaliste : le 17 mars 1815, il fut nommé capitaine d'une compagnie du 3e bataillon des volontaires royaux organisé à Vincennes et commandé par d'Angibau; le 5 janvier 1816, il fut absous à l'unanimité par le conseil de guerre de la 21e division devant lequel il avait comparu, comme prévenu de désertion et d'enlèvement des deniers du corps, et, cette même année 1816, il alla vivre à Antibes de sa retraite de capitaine.

(2) Jean-Baptiste Rusca, né à La Briga en 1759, médecin à Monaco, chirurgien à l'armée d'Italie, puis chef du 6e bataillon de sapeurs (1793), adjudant général chef de bataillon (1794), adjudant général chef de brigade, puis général de brigade (24 décembre 1795) et de division (5 février 1799), commandant de l'île d'Elbe (13 décembre 1801), baron de l'Empire (13 mars 1811), commandant de la division de réserve des gardes nationales (20 janvier 1814), tué sur les remparts de Soissons (14 février 1814). Cf. sur lui les *Mémoires* de Lejeune, éd. Bapst, I, p. 415, de Thiébault, II, p. 271, et de Desgenettes, II, p. 461-464.

de brigade Alméras vint prendre le commandement supérieur de Longone. Il ne disait pas un mot sans jurer; il criait sans cesse et paraissait toujours en colère. Dans le fond, cependant, c'était un fort bon enfant, ami de la joie et qui fut de toutes nos parties (1).

Pendant mon séjour dans l'île, le général de brigade Lemaire y fut envoyé comme inspecteur général d'artillerie. Je le vis à Longone et je pus apprécier sa nullité prétentieuse. Le tambour de la compagnie fixa surtout son attention et il mit beaucoup d'importance à lui faire répéter les différentes batteries, prenant lui-même les baguettes pour lui donner l'exemple en même temps que le précepte. Il avait avec lui une femme qu'il faisait passer pour la sienne, et les canonniers débitaient mille contes sur le général et sa ridicule moitié (2).

Je savais que j'étais proposé pour le grade de chef de bataillon, et la promotion devait avoir eu lieu. Mais la malle de la poste, passant en Corse avant de venir à l'île d'Elbe, était longtemps avant de nous parvenir. Enfin, le 20 août, je reçois un paquet de Porto-Ferrajo; je l'ouvre et y trouve ma nomination au grade de chef d'escadron et l'ordre de rejoindre en cette qualité le 1er régiment à cheval en garnison à Plaisance. Ma nomination était du

(1) Louis Alméras, né à Vienne en Dauphiné en 1768, sergent-major au 5e bataillon de l'Isère en 1791, adjudant-major, puis adjudant général chef de bataillon en 1793, adjudant général chef de brigade en 1795, général de brigade le 14 décembre 1801, et de division le 16 octobre 1812, baron de l'Empire (27 septembre 1810), prisonnier des Russes et rentré en France en 1814, envoyé à Rochefort par le gouvernement provisoire pour hâter avec Beker l'embarquement de Napoléon, commandant d'une division militaire sous la Restauration, mort à Bordeaux en 1828. « J'ai, disait Lamarque (*Souvenirs*, II, p. 441 et 467), percé l'écorce qui le couvre, et je l'aime beaucoup, malgré sa bizarrerie et ses manières de cosaque : il a de l'esprit, de l'instruction, et, ce qui est fort rare, une physionomie à lui. »

(2) Simon-Hubert Maire, dit Lemaire, né en 1755 à Besançon, canonnier (1775), sergent (1782), sergent-major (1785), lieutenant et capitaine en 1792, général de brigade le 27 janvier 1794, inspecteur général d'artillerie le 21 mai 1802, commandant l'artillerie du camp de Walcheren en 1803, retraité en 1805, mort en 1817.

22 juin; elle était restée deux mois en route. Jamais nouvelle ne me fit plus de plaisir; je fus transporté de joie; j'avais fait un pas immense, je sortais de la classe des officiers subalternes, et mon existence militaire allait changer entièrement sous le rapport de l'indépendance et de l'agrément dans le service, de l'amélioration dans mes finances, et des chances favorables pour obtenir de nouveaux grades. Je préparai tout pour un prompt départ.

Avant de quitter l'île, je voulus faire une dernière visite au charmant ermitage. J'y donnai à dîner aux officiers d'artillerie de Longone, à la famille Bourges ainsi qu'aux personnes qui partageaient sa table avec nous, et Mme Bourges, femme très complaisante, voulut bien y conduire ma petite voisine Leonora. Le dîner, aussi recherché que les ressources du pays le permettaient, fut modeste, mais du moins il fut gai; le vin abatico n'y fut pas épargné, sa chaleur généreuse fit bientôt oublier que c'était un dîner d'adieux, et les élans de sensibilité furent ajournés. Mais je les ai toujours redoutés; je crois que presque toujours ils ne sont que pure grimace ou chose de convention, et que pour être peu démonstratif, on n'en aime pas moins; je quittai donc Longone le 26 août sans faire d'adieux et le 29 je m'embarquai à 7 heures du matin au port de Ferrajo sur une parancelle du pays, espèce de grande barque pontée à un mât. Il s'y trouvait un petit réduit puant et malpropre qui servait de chambre au capitaine et à son équipage composé de deux matelots, et aux passagers quand il y en a; mais je ne fus nullement tenté d'y entrer. Le vent fraîchit à la sortie du port, puis augmenta de violence et nous retint toute la journée à louvoyer dans le canal. Enfin, à la clarté du jour, le capitaine, peu expérimenté mais fort prudent, n'osa tenir la mer pendant la nuit et par un pareil temps et nous vînmes aborder sur la côte de

Toscane à une petite anse appelée dei Baratti, de l'aspect le plus sauvage et où il n'y avait qu'une misérable cabane habitée par un pêcheur de mauvaise mine. J'y trouvai, heureusement, un peu de vin et quelques poissons, car je n'avais mangé de la journée qu'un peu de pain que j'avais, en partant, mis dans ma poche, et dans la persuation que le soir je coucherais à Livourne, ainsi que cela a lieu par un temps ordinaire, je n'avais fait aucune provision de bouche. Après ce léger repas, je m'étendis à terre dans mon manteau et m'endormis d'un profond et paisible sommeil qui ne fut troublé que par la voix rude, mais expressive du capitaine qui, avant le jour, me fit remonter à bord et leva l'ancre.

La mer était encore mauvaise et le vent moins fort que la veille, mais aussi contraire, de sorte qu'il nous fallut encore passer cette journée à courir tristement des bordées sans avancer. J'avoue qu'elle me parut longue; je n'avais de société que ces trois marins, et pour toute nourriture que quelques poissons salés et de mauvais pain. Ce qui redoublait mon impatience, c'est qu'avec ce malhabile capitaine, je ne pouvais prévoir quand nous pourrions aborder au port de Livourne que mes yeux cherchaient toujours sans le rencontrer. Pour surcroît de contrariété, sur le pont où je me tenais constamment malgré la chaleur brûlante, j'attrapai à la figure un coup de soleil qui me fit souffrir plusieurs jours. La nuit vint, et avec elle un vent plus favorable, mais si faible qu'il enflait à peine notre voile. Enfin, le lendemain, 31 août, il fraîchit avec le jour, nous marchâmes grand train, bientôt j'aperçus le port de Livourne, puis je le distinguai parfaitement; à midi, nous y entrâmes. Nos papiers furent visités au bureau de santé avec beaucoup de circonspection et, notre patente étant bien en règle, nous pûmes aborder. Je quittai avec grand empressement cette incommode et sale prison flottante sur

laquelle j'avais passé un temps qui m'avait paru si long.

Réellement, il me semblait qu'il y avait des mois que j'étais embarqué et ce fut avec une joie d'enfant que je retrouvai la terre et marchai enfin sur un terrain solide. J'allai loger dans une des meilleures auberges (à l'*Aigle impériale*, je crois) où je me dédommageai de mon abstinence forcée, et j'employai cette soirée et le lendemain à parcourir la ville. Elle n'est pas très grande; mais elle est bien bâtie, du moins dans certains quartiers, et de l'aspect le plus agréable; il y régnait beaucoup d'activité et d'aisance, et j'y vis plusieurs magasins très brillants, entre autres ceux d'un Grec dont j'ai oublié le nom, où l'on trouvait des marchandises de tout genre et du plus beau choix, notamment beaucoup de sculptures en albâtre. Le principal café, le café des Grecs, le plus fréquenté de la ville, était bien situé, dans une belle rue, et orné avec goût. C'était pendant la journée le rendez-vous des négociants, surtout des Grecs et des Orientaux, et le soir les dames y abondaient. J'y rencontrai le jour de mon arrivée le lieutenant Legriel, officier d'artillerie que j'avais connu à Besançon (1), et je dînai le lendemain avec lui chez M. Donop, adjudant de la place (2), dont la femme était jeune, jolie et fort aimable. Je ne le connaissais pas,

(1) Antoine-Charles-Jean Legriel, né à Strasbourg en 1782, enfant de troupe, élève sous-lieutenant à Châlons (1799), lieutenant en second (1801), et aide de camp du général Lemaire (1803), lieutenant en premier (1805) et aide de camp du général Couin (1807), capitaine en second (1808) et en premier (1812), lieutenant-colonel (1814), colonel (1827), maréchal de camp (16 novembre 1840), retraité en 1848 : « gai, spirituel, d'un caractère affectueux » (Boulart, p. 147).

(2) Frédéric-Guillaume Donop, fils d'un colonel et chambellan du landgrave de Hesse (aussi signait-il baron de Donop sous la Restauration), né à Cassel en 1773, sous-lieutenant au 3e hussards (1792) et lieutenant (1793), destitué par les représentants, rentré au service comme aide de camp du général Tharreau en mai 1801, adjudant de place à Livourne au mois d'août suivant, capitaine (1806), chef d'escadron (1807), adjudant-commandant (1810), général de brigade (25 décembre 1813), disparu à Waterloo après avoir été blessé et renversé de cheval (Martinien, *Tableaux*, p. 26).

mais il voulut absolument que j'accompagnasse Legriel qu'il avait invité depuis quelques jours, et je me félicitai de la soirée agréable que j'y passai.

Il y a une grande quantité de juifs à Livourne, qui font, comme partout, le métier d'usuriers et de brocanteurs. Ils sont logés dans une partie distincte de la ville appelée le Ghetto, qui est aussi mal bâtie que sale et puante, et où chaque soir ils sont renfermés; ce qui a lieu à peu près également dans toutes les villes d'Italie.

CHAPITRE VII

PLAISANCE

(1803-1805)

Florence. — Le palais ducal. — La parade — Le palais Pitti. — Les églises. — Un baptême. — La galerie de tableaux. — La Vénus de Médicis. — Spectacles. — Les Cascines. — Covigliajo. — Bologne. — Simon de Faultrier. — Saint-Vincent. — D'Anthouard. — Degoutin. — Prost. — Demanelle. — Voyage à Milan. — Griois promu major (6 décembre 1803). — Courier. — Duchand. — Aventure digne des roués de la Régence. — Voyage à Reggio, avec Noël, pour entendre Marchesi. — Fêtes à Milan (juin 1804). — Le pape Pie VII à Plaisance. — Moreau de Saint-Méry. — Le grand carnaval de Milan (février 1805). — Napoléon à Plaisance (27-29 juin 1805). — Explosion du magasin à poudre (18 juillet 1805). — Speiser. — Monmoulin. — Caldiero. — Mort du colonel Demanelle. — Le chirurgien Rivière. — Griois envoyé à l'armée d'Italie comme chef d'état-major du général Dulauloy. — Plaisance, ses édifices. — La noblesse. — Le sigisbéisme. — Dévotion et désordre. — Assassinats. — Un miracle. — Spectacles. — Carnaval. — Facilité des mœurs. — Jalousie. — Aventure d'amour. — Le comte Mandelli. — Fonctions et processions. — Morale accommodante des prêtres. — Dîner chez les Capucins.

Pressé de rejoindre mon nouveau régiment, je ne passai qu'un jour et demi à Livourne, et le 2 août, j'en partis à midi dans un vetturino. Nous couchâmes ce jour-là à Pontedera, petit bourg, et le lendemain 3 août, j'entrai à Florence à 4 heures après-midi et vins loger à l'*Aquila nova*, bonne auberge. La route qui de Livourne conduit à Florence côtoie toujours la mer et présente les aspects les plus diversifiés et les sites les plus agréables.

Dans le vetturino qui me conduisait, se trouvaient deux officiers toscans qui rejoignaient leurs corps à Florence. Les douanes visitaient à l'entrée de cette ville les malles des voyageurs; mais cette mesure ne regardait

pas les Français; aussi, mes malles furent-elles respectées, tandis que celles de mes compagnons furent impitoyablement ouvertes, malgré leurs imprécations et leur jalouse fureur de me voir plus favorisé qu'eux-mêmes dans leur propre pays; et cette colère, toute fondée qu'elle était, devint réellement comique par leurs exclamations à la Madone et à tous les saints et par les gestes et les grimaces dont ils les accompagnaient.

L'ensemble imposant, mais sombre et mélancolique, des édifices de Florence contraste d'une manière singulière avec les riantes campagnes qui l'entourent. Cela tient à son architecture qui est du plus grand caractère; ses nombreux palais ont été construits pendant les guerres civiles, et par leur masse, l'épaisseur de leurs murs, leur élévation et les espèces de tours qui les dominent, on voit qu'ils étaient destinés à servir en même temps de logement et de forteresse. Dans la plupart, les fenêtres sont à une grande élévation du sol; les énormes blocs de pierre dont ils sont bâtis sont taillés à pointe de diamants, et de grosses chaînes qui servaient à barricader les rues sont encore suspendues par d'immenses crochets aux murailles que le temps a noircies. Tout cela ne présente rien de gai à l'œil du voyageur.

J'employai deux jours à visiter Florence, mais deux jours ne suffisent pas pour voir cette ville en détail.

Je me trouvai au palais ducal lorsque la parade défilait; chaque chef de peloton, en passant devant l'officier supérieur qui la commandait, ôtait son chapeau pour le saluer, et lorsque l'horloge du palais sonna midi, la garde sortit, se mit en bataille, et récita l'*Ave Maria* chapeau bas. Ces usages si éloignés de nos mœurs militaires d'alors sentaient furieusement la discipline de l'armée papale.

Le palais Pitti, qu'habitait ordinairement le grand-duc, est bâti sur la rive gauche de l'Arno. Son architecture est d'un genre moins sévère que celle du palais ducal, et

du plus bel effet. Je ne suis pas entré dans l'intérieur du palais, où se trouvait alors le roi d'Etrurie (1), mais j'ai parcouru les jardins. Leur position sur les bords du fleuve, les statues et les eaux jaillissantes qu'on y rencontre à chaque pas au milieu de leurs nombreux bosquets, en font un séjour délicieux.

Parmi les églises, je remarquai celle de Saint-Laurent avec la magnifique chapelle des Médicis et les tombeaux de Michel-Ange et de Machiavel.

Les églises de Santa Maria Novella et de Santa Maria *in fiori* sont remplies de tableaux et de statues des plus grands maîtres. Dans le couvent des Dominicains de Santa Maria Novella, est une superbe apothicairerie où l'on prépare des parfums et des médicaments estimés dans toute l'Italie.

J'admirai surtout le baptistère de Saint-Jean-Baptiste, situé vis-à-vis et tout près de la Santa Maria *in fiori*, la cathédrale de Florence. Lorsque j'y entrai, on y célébrait avec toute la pompe du culte catholique le baptême d'un enfant d'une des premières familles. L'évêque qui officiait était revêtu des ornements les plus brillants et entouré de la famille de l'enfant en habits de gala. Tout ce luxe d'ornements et de broderies faisait ressortir davantage l'humble habit d'un moine de Saint-François qui, modestement agenouillé, présentait l'enfant à la bénédiction du glorieux prélat. Ce spectacle me rappelait un tableau qui, je crois, est de Carrache, où l'on remarque une figure séraphique de capucin dont celui que j'avais sous les yeux semblait avoir été le modèle. L'ensemble

(1) Le roi d'Etrurie (la paix d'Amiens avait érigé le grand-duché de Toscane en un royaume d'Etrurie donné au duc de Parme) était alors l'infant d'Espagne Charles-Louis, proclamé sous le nom de Louis II, après la mort de son père Louis Ier (27 mai 1803); mais le royaume d'Etrurie (ou la Toscane) qui dura six ans et quatre mois, d'août 1801 à décembre 1807, était gouverné par la mère et tutrice du jeune roi, la reine régente Marie-Louise. Cf. P. MARMOTTAN, *Le royaume d'Etrurie*, p. 121-124.

de cette cérémonie eût offert le sujet d'un superbe tableau et je ne l'oublierai jamais.

La galerie des grands-ducs, une des plus belles de l'Europe, avait fourni à notre musée une partie de ses plus beaux ornements. Malgré cela, l'abondance des richesses qu'elle renfermait en tableaux et statues laissait à peine apercevoir quelques vides. Il était cependant une perte sentie plus vivement que toutes les autres, et dont les Florentins conservaient un bien douloureux souvenir; c'était celle de la Vénus de Médicis. Lorsque je parvins à un salon que surmonte une élégante coupole, mais où je ne voyais ni tableaux, ni statues, mon conducteur, qui était un des directeurs de la galerie, me fit remarquer au milieu de la pièce un piédestal en marbre qui ne portait plus rien. « Elle était là, me dit-il, et nous n'avons rien mis à sa place, parce que rien ne peut remplacer notre Vénus: c'était la gloire de Florence. » Son air pénétré exprimait plus vivement que ses paroles le regret profond qu'il éprouvait, et laissait deviner ce qu'il n'osait dire à un Français.

Il n'y avait que deux spectacles d'ouverts pendant mon séjour, celui d'Ognissanti et de la Piazza-Vecchia: j'allai à tous deux et tous deux me parurent assez mesquins, mal décorés et les acteurs fort mauvais.

J'allai me promener aux Cascines. C'est le bois de Boulogne de Florence, le rendez-vous ordinaire de toute la bonne compagnie qui chaque soir vient y respirer le frais et faire admirer l'élégance de ses équipages. La route qui y conduit et qui appartient elle-même à la promenade, est bordée de ruisseaux d'eau courante qu'ombragent de frais bosquets dont les intervalles laissent apercevoir de belles fabriques ou des maisons de paysans d'une simplicité pittoresque. Je vis à cette promenade une grande quantité de voitures découvertes et dans presque toutes des femmes qui n'auraient pas eu besoin

de leur toilette pour me paraître très jolies, et me laisser du sexe florentin une idée fort avantageuse.

Le lendemain, 6 septembre, à 3 heures du matin, je quittai Florence et partis avec un vetturino qui devait me conduire jusqu'à Plaisance.

En sortant de Florence, on parcourt pendant plusieurs lieues une route délicieuse au milieu de collines couvertes de vignes et d'oliviers. Une foule de maisons de campagne, de monastères et de fabriques semblent avoir été élevées pour l'agrément du voyageur et pour lui présenter à chaque détour un nouveau point de vue plus enchanteur que celui qu'il cesse d'apercevoir. Au bout de quelques lieues, la route devient montueuse, la scène change, et d'arides rochers remplacent la verdure.

Covigliajo, village où je couchai, est situé sur un des points les plus élevés des Apennins. Entre cet endroit et un autre appelé Pietramala, on trouve pendant un espace de chemin assez considérable d'énormes blocs de granit qui paraissent avoir été détachés de leurs bases et lancés au loin, et les matières volcaniques dont ces montagnes sont couvertes ne laissent aucun doute que ce bouleversement n'ait été produit par d'anciennes éruptions.

Le chemin descend ensuite, la végétation reparaît, et les plaines de la Lombardie, du Véronais et les bords de l'Adriatique se déroulent aux yeux des voyageurs. Au sortir des montagnes, une route unie comme une allée de jardin et qui traverse une riante vallée conduit en peu d'heures à Bologne. J'y arrivai le 7 septembre, à 5 heures du soir, et j'y restai le lendemain. La ville ne paraît pas très vivante. Les portiques qui règnent dans presque toutes les rues sont bas, étroits, souvent obscurs et mal pavés, ils cachent les palais, et donnent à la ville un aspect triste, solitaire. Mais ces portiques peu agréables à la vue sont très commodes pour les piétons qui peuvent à leur abri parcourir tout Bologne sans craindre les pluies

et les boues de l'hiver et l'ardeur du soleil de l'été. Les églises sont ornées des plus belles peintures. J'allai le soir au théâtre National (c'est ainsi qu'on l'appelait alors); la salle, très vaste, me parut une des plus belles d'Italie; j'y entendis dans un opéra-seria la Bertinotti, cantatrice de la plus grande réputation (1), et j'y vis danser un artiste de l'Opéra de Paris.

Je partis de Bologne le 9 septembre à midi, et vins coucher à Modène. Le lendemain, je dînai à Reggio et couchai à Parme, et le jour suivant, 11 septembre, j'arrivai à Plaisance où le 1er régiment d'artillerie à cheval que je rejoignais était en garnison. Dès le lendemain, je me présentai au colonel d'Anthouard qui le commandait. J'en fus bien accueilli ainsi que des autres chefs de corps et officiers supérieurs et quelques jours après je fus reçu à la tête du régiment. Tout se réunissait alors pour me donner l'existence la plus agréable, et le présent et l'avenir ne me présentaient que bonheur et plaisir. Je me trouvais avant trente ans officier supérieur dans un corps fait pour flatter l'amour-propre d'un jeune homme. J'étais d'une bonne santé et d'un physique agréable; j'étais aimé de mes camarades, bien vu de mes chefs. Que fallait-il de plus pour être heureux?

La garnison, toute d'artillerie, se composait du 2e régiment à pied, du 1er à cheval et de quelques détachements du train. L'école et la place étaient commandées par le colonel d'artillerie Faultrier que j'avais précédemment connu au siège de Vérone. C'était un brave officier, mais faible, minutieux et peu fait pour commander un corps et à plus forte raison une école composée de plusieurs régiments. Aussi, était-il mal avec les autres colonels; il partit fort peu de temps après mon arrivée.

(1) La Bertinotti était, en 1797, la maîtresse de Brune; cf. sur cette chanteuse « célèbre et véritablement jolie » les *Mémoires* de THIÉBAULT. II, p. 113-115.

Le colonel Saint-Vincent était directeur de l'arsenal. Cet établissement était en quelque sorte le parc général de l'armée d'Italie. Mais ce pauvre colonel, déjà âgé et bien nul lorsqu'il était capitaine à l'école d'artillerie de Châlons, était loin d'avoir gagné en capacité et en caractère. Il avait avec lui sa femme et ses deux filles, dont la plus jeune, nommée Pulchérie, était jolie et encore plus coquette. J'allais chez elles assez souvent, surtout vers la fin de mon séjour.

D'Anthouard, mon colonel, était un homme fin, adroit et d'un esprit aimable. Il est très bon officier, et c'est, de nos généraux d'artillerie, celui à qui je crois le plus de mérite. Mais il est un peu verbeux et quoiqu'il s'exprime fort bien, on s'aperçoit qu'il parle beaucoup. Il avait apporté un grand soin à rétablir dans son régiment l'ordre et la tenue que les précédents colonels avaient furieusement négligés; mais il avait le défaut de prendre assez facilement des impressions favorables ou défavorables sur les militaires sous ses ordres, et ces impressions une fois prises, il en revenait bien difficilement, si injustes qu'elles fussent souvent. Il était mal avec le colonel Faultrier, avait peu d'intimité avec le colonel Demanelle et voyait habituellement le colonel Saint-Vincent; et, comme il n'était pas présumable que ce fût la société peu agréable du père qui l'attirait dans cette maison, on disait qu'il y venait pour se trouver avec la fille aînée. J'avais vu d'Anthouard à Grenoble lorsque j'y arrivai en 1792, en entrant au service; il était alors capitaine-commandant et quoiqu'il fût tout au plus de mon âge, la différence des grades et le peu de temps que nous avions été ensemble avaient empêché qu'il y eût entre nous aucune liaison. Il me reçut pourtant à Plaisance comme une ancienne connaissance; son amitié et sa bienveillance ne se démentirent jamais à mon égard, et certes, je dois lui en savoir gré, car, en arrivant, je me liai avec Dema-

nelle et d'autres officiers pour lesquels il avait peu d'amitié. Bientôt même, ils devinrent ma société intime et je ne me présentai à mon colonel que lorsque le service ou les devoirs de convenance l'exigeaient. Un autre aurait pu soupçonner dans ma conduite l'intention de lui déplaire et de le braver; il n'y vit avec raison qu'enfantillage ou maladresse.

Je me trouvai même une fois dans une position assez délicate vis-à-vis de d'Anthouard. C'était à l'époque du couronnement de l'empereur, cérémonie à laquelle tous les colonels avaient été appelés. En partant pour s'y rendre, il m'avait laissé le commandement du régiment, et dans le premier conseil d'administration que je tins, je vérifiai les comptes avec plus d'exactitude peut-être qu'on n'avait coutume d'en mettre. Le quartier-maître, que le colonel gâtait un peu, en parut piqué et, sur quelques erreurs que je remarquai dans une espèce de masse noire qui ne paraissait pas dans la comptabilité générale, il me dit avec humeur qu'il ne voulait plus se charger de cette masse qui n'entrait pas dans ses attributions. Il s'attendait sans doute que je le prierais de continuer à l'administrer et que je me trouverais fort embarrassé s'il refusait. Mais j'accueillis avec empressement la démission qu'il me donnait et je chargeai aussitôt un capitaine de cette comptabilité. J'en rendis compte au colonel et je ne tardai pas à recevoir sa réponse. Il blâmait le parti que j'avais pris et témoignait le désir que je rétablisse les choses comme elles étaient auparavant. Je refusai nettement de revenir sur ce que j'avais fait, à moins d'un ordre formel. Il ne jugea pas à propos de me le donner; il sentait que je n'étais pas dans mon tort. Je m'attendais qu'à son retour, il me marquerait son mécontentement par un peu de froideur; il ne changea rien à sa conduite envers moi et il eut le bon esprit, chose rare dans un chef, de ne pas m'en vouloir d'avoir eu raison.

Le quartier-maître dont il est question était M. Degoutin (1); il avait d'excellentes qualités; mais accoutumé, pendant les dernières années de guerre, à rester à peu près seul au dépôt et à n'avoir avec lui que quelques officiers subalternes qui lui laissaient tout pouvoir, il était d'humeur indépendante et d'Anthouard avait d'autant plus de condescendance envers lui qu'un goût commun pour la chasse les réunissait presque tous les jours et que dans une de ces parties de plaisir, le colonel avait eu le malheur d'envoyer un grain de plomb dans l'œil du quartier-maître et l'avait rendu borgne. Le caractère irascible de Degoutin ne sympathisait pas avec le mien, et il y eut peu d'intimité entre nous. Je crois cependant qu'il m'estimait et qu'il avait de l'attachement pour moi, et lorsqu'il quitta le régiment pour prendre sa retraite, je lui prouvai que de mon côté j'étais loin de lui en vouloir; je le fis remplacer comme quartier-maître par son neveu pour qui j'obtins le grade de lieutenant. Il est aujourd'hui capitaine et quartier-maître dans le 1er régiment d'artillerie à cheval, et sa reconnaissance envers moi ne s'est jamais démentie (2).

Prost, major de mon régiment, joignait à une sorte d'esprit et de tact naturel beaucoup de bravoure et une figure prononcée, une taille élevée et une superbe tournure. Passablement de jactance et une façon de s'exprimer bruyante et énergique qu'on appelait alors « blague militaire », faisaient encore valoir ces avantages naturels.

(1) Charles-Maurice Degoutin, né à Hermeville (Meuse) en 1767, entré au service en 1786, maréchal des logis, puis second lieutenant dans l'artillerie à cheval de la Légion du Nord (1792-1793), premier lieutenant au 7e régiment d'artillerie à cheval en 1794, capitaine de 2e classe au 1er régiment en 1796 et capitaine de 1re classe par ancienneté en 1802, était quartier-maître depuis le 4 septembre 1796, et c'est lui qui, dans la correspondance de Courier, est appelé *Desgoutins*.

(2) Ce neveu, François-Antoine Degoutin, né à Warcq (Meuse) en 1784, entré au service en 1803, maréchal des logis en 1806, devint, en effet, lieutenant et quartier-maître trésorier le 16 août 1811, et il était chef d'escadron lorsqu'il mourut à Hyères en 1841.

Aussi, avait-il une réputation bien établie, et tous les soldats connaissaient le nom du capitaine Prost. C'était, au fond, un bon camarade et un excellent homme, mais nullement propre aux fonctions de sa place de major, dont au reste il s'occupait très peu. Il était assez mal avec d'Anthouard dont le genre d'esprit et de mérite était tout à fait opposé (1).

Demanelle, plus jeune que moi d'un ou deux ans, était depuis peu colonel du 2e régiment à pied. Il avait un amour-propre excessif; mais franc, généreux, il était capable des plus nobles sentiments. Placé très jeune à la tête d'un régiment qui manquait encore plus que les autres de discipline et de tenue, il mit tous ses soins à le rétablir sur un bon pied et ses efforts n'avaient pas été vains. Quoique je le connusse fort peu, il m'accueillit parfaitement, m'offrit sa table et je mangeai chez lui à frais communs jusqu'à sa mort (2).

Je n'avais ni domestique ni chevaux en arrivant à Plaisance. Je me montai bientôt et je pris à mon service le nommé Bouderont, à peu près de mon âge. Il avait quitté le service militaire par suite de blessures. C'était un excellent sujet, qui n'avait d'autre défaut que de boire parfois plus que de raison et d'avoir quelques accès de bouderies et de mauvaise humeur; du reste, fidèle et d'un attachement dont il m'a donné des preuves.

Peu de jours après mon arrivée à Plaisance, Demanelle me proposa d'aller avec lui à Milan. Nous partîmes le

(1) Claude Prost, né à Auxonne en 1764, entré au service en 1780, sergent en 1788, maréchal des logis d'artillerie à cheval en 1791, lieutenant puis capitaine en 1793, chef d'escadron en 1797, major en mai 1803, colonel et directeur d'artillerie à Perpignan en octobre 1803, général de brigade le 21 juillet 1811, retraité le 23 novembre 1813, mort le 4 juillet 1834.

(2) Louis-François-Jean-Baptiste de Juliard Demanelle, fils d'un garde du corps du roi, né le 20 octobre 1775 à Saint-Blimont, dans la Somme, élève sous-lieutenant (6 octobre 1792), lieutenant (1er juin 1793), capitaine (12 décembre 1794), chef de bataillon (29 avril 1799), colonel (18 avril 1803), mort à Plaisance au palais Mandelli le 7 novembre 1805.

matin et revînmes le surlendemain. Nous dînâmes chez le général Jourdan, alors commandant en chef de l'armée française en Italie (1). Le but de Demanelle était de demander le commandement de Plaisance, qui devenait vacant par le départ du colonel Faultrier. Il obtint de Jourdan la faveur qu'il sollicitait; ce qui l'obligea de revenir aussitôt à Plaisance pour prendre possession de son emploi, et ce brusque départ me contraria assez.

Ce commandement de place dont je ne connus que plus tard les avantages, valait bien la peine qu'on fît des démarches pour l'obtenir. Une indemnité de 1,000 ou 1,200 francs par mois, payée par le gouvernement de Parme, y était attachée, indépendamment du vin, du bois, de l'éclairage de la maison du commandant, d'une loge au spectacle, etc. Aussi, Demanelle ne l'obtint-il qu'à la condition de donner une partie de cette indemnité au colonel d'Anthouard et même au major Prost. Mais malgré cette espèce de partage, la nomination de Demanelle ne fut pas vue avec plaisir par d'Anthouard à qui son ancienneté de service et de grade semblait donner plus de droits, et cela augmenta l'espèce de froid qui régnait entre eux. Pour moi, n'entrant pour rien dans ces intérêts d'argent et d'amour-propre, je me livrai entièrement aux plaisirs de toute espèce qui s'offraient à moi, et aux devoirs de mes nouvelles fonctions que je mis tous mes soins à bien remplir.

Je voulus d'abord me perfectionner dans l'équitation. Je montais solidement, mais sans principes et comme montent en général les officiers d'infanterie; cela ne suffisait plus dans un régiment de cavalerie, et M. Maire, lieutenant du régiment et élève de l'école d'équitation de Versailles, eut la complaisance de me donner pendant

(1) Jourdan, général de division depuis le 30 juillet 1793, avait été nommé général en chef de l'armée d'Italie le 25 janvier 1804, et il devait être maréchal de l'Empire quelques mois plus tard, le 19 mai.

l'hiver des leçons de manège (1). Cet apprentissage fut pénible et ennuyeux; j'en tirai l'avantage d'être, sinon un habile écuyer, au moins un bon cavalier et bien placé à cheval.

Il y avait à peine trois mois que j'étais arrivé au régiment que Demanelle m'apprit que j'étais nommé major. Bien éloigné d'attendre ou d'espérer un avancement aussi prompt, je refusais de croire à cette nouvelle qu'une lettre du ministre me confirma bientôt en m'annonçant que par arrêté du Premier Consul du 6 décembre, j'étais promu major du 1er régiment à cheval, en remplacement de Prost qui était fait colonel. La joie que je ressentis était facile à concevoir; dans moins de quatre mois, j'avais changé la modeste épaulette de capitaine contre deux épaulettes à graine d'épinards et je me trouvais à trente ans à la tête d'un régiment d'artillerie à cheval, n'ayant que le colonel au-dessus de moi.

C'est vers cette époque qu'arrivèrent au régiment deux officiers qui tous deux ont fait parler d'eux, chacun dans leur genre. C'étaient Courier et Duchand. Le premier arrivait en qualité de chef d'escadron (2) et l'autre de lieutenant en second. Courier, que j'avais vu à l'Ecole d'artillerie de Châlons, où il était aspirant, mais avec lequel je n'avais eu aucune relation, était intimement lié avec Demanelle, qui était de la même promotion que lui (3).

(1) C'est le Maire dont parle Courier dans la lettre de mai 1804 et qui disait avec esprit qu'il ne voulait pas que Bonaparte fût empereur, que Bonaparte était fait pour quelque chose de mieux. Jean-Baptiste Maire, né à Bucey (Haute-Saône) en 1773, canonnier (1791), brigadier-fourrier (1794), maréchal-des-logis chef (1797), adjudant sous-officier (1798), lieutenant en second (1800) et en premier (1802), capitaine (1806), donne sa démission qui est acceptée le 15 mai 1810.

(2) Courier, élève sous-lieutenant le 6 octobre 1792, lieutenant le 1er juin 1793, capitaine le 29 juin 1795, avait été nommé chef d'escadron au 1er régiment à cheval le 29 octobre 1803.

(3) Tous deux appartenaient à la promotion des élèves d'artillerie du 1er septembre 1792; ces élèves étaient au nombre de 35; Demanelle avait été reçu le 2e, et Courier le 21e.

Il fut donc accueilli comme un ancien camarade et il vint augmenter le nombre de nos convives. Rempli d'esprit et d'instruction, savant helléniste, il avait, quand il le voulait, la plus entraînante amabilité, et sa conversation était alors une suite de saillies spirituelles et piquantes. Mais, comme tous les gens d'un esprit supérieur, et peut-être plus qu'un autre, il était inégal (1) et souvent une humeur sombre et fantasque et des reparties pleines de sarcasmes et d'amertumes rendaient méconnaissable l'homme que l'on avait trouvé si aimable la veille. L'originalité de son esprit se retrouvait dans ses goûts, ses habitudes, ses manières et peut-être en affectait-il davantage qu'il n'en avait réellement. Sa mise, quelquefois trop recherchée, était ordinairement plus que négligée et allait jusqu'à la malpropreté, et sa chambre présentait le spectacle du plus sale désordre. Quelques bottes de paille répandues sur le plancher et une couverture étaient son lit ordinaire. C'était là qu'étendu au milieu d'un amas de livres et de papiers, il restait à travailler jusqu'à midi. D'une économie qui allait jusqu'à l'avarice, il passait quelquefois à la plus extrême prodigalité. Après avoir longtemps résisté aux conseils et même aux injonctions du colonel qui le pressait d'acheter au moins un cheval pour paraître à la tête de son escadron, il en acheta trois coup sur coup, d'un prix considérable, et au lieu de profiter, ainsi qu'il l'avait fait jusqu'alors du prix de deux rations de fourrage auxquelles il avait droit, il fut au contraire obligé d'en payer une troisième pour le cheval qu'il avait en sus de l'ordonnance et qui lui était parfaitement inutile (2). Il ne pouvait, disait-il,

(1) Griois avait d'abord écrit : « il était journalier ».

(2) Griois est ici, ce semble, injuste pour Courier; si Courier a fait cet achat, c'est lorsqu'il partit pour la guerre; n'écrit-il pas de Barletta, le 24 mai 1805, à Lejeune : « ayant reçu ordre à Plaisance de me rendre ici pour commander l'artillerie à cheval de cette armée, j'achetai trois beaux et bons chevaux de selle »?

se servir de selle et de bride, et c'était ordinairement avec une simple chabraque et un bridon qu'il montait ses chevaux qu'au surplus il maniait fort bien (1). Comme militaire, il était absolument nul, et son caractère ni ses goûts ne pouvaient se plier à l'exactitude du métier, non plus qu'aux études et aux occupations tant soit peu routinières qu'il exige.

Demanelle avait pris un ascendant presque incroyable sur Courier, qui en convenait lui-même; il ne le quittait jamais et ne voyait que par ses yeux. Mais le colonel d'Anthouard, à qui cette liaison exclusive déplaisait peut-être et qui jugea bientôt combien Courier était peu propre à le seconder au régiment, ne l'y garda pas longtemps. Il lui donna l'ordre de partir pour le royaume de Naples et d'y prendre le commandement des deux premières compagnies du régiment qui s'y trouvaient dans le corps d'armée du général Saint-Cyr. Courier s'y rendit; il fut bientôt admis dans l'intimité du général qui apprécia avec juste raison son esprit et son amabilité, et l'attacha à son état-major particulier (2).

Voici quelques traits qui peindront l'insouciance de Courier et jusqu'à quel point il portait l'oubli de tout devoir militaire. Il avait fait partie de la première expédition de Rome et il se trouvait dans cette ville lorsque Championnet fut obligé de l'évacuer; il avait mis à profit le séjour qu'il y avait fait pour fouiller les bibliothèques et feuilleter les manuscrits grecs qu'elles contenaient, et bientôt apprécié par les savants avec qui ses travaux

(1) On sait, que pour mieux comprendre un livre qu'il traduisait, celui de Xénophon sur l'équitation, il bridait et équipait son cheval à la grecque, le montait non ferré et sans étriers, et courait ainsi sur les dalles du pavé de Naples.

(2) Gouvion Saint-Cyr commandait en chef depuis le 14 mai 1803 le corps d'observation du royaume de Naples. C'est, disait Courier, « un homme de mérite, savant, le plus savant dans l'art de massacrer que peut-être il y ait ». Il appréciait l'officier helléniste : « Je suis bien avec lui, écrit Courier, et il me traite en ami. »

l'avaient mis en relation, il avait été recherché par eux et admis dans une académie célèbre, je crois, celle des Arcades. Fort contrarié lorsque l'armée française dut abandonner Rome, il prit bientôt son parti; ce fut d'y rester, au risque des dangers qu'il pouvait courir en devenant le prisonnier des bandes indisciplinées de Napolitains, de Russes, de Turcs et de paysans insurgés qui s'emparèrent de la ville après que nous l'eûmes quittée et y commirent toutes sortes d'excès. Heureusement les savants, ses amis, le cachèrent; à l'aide de l'italien qu'il parlait fort bien, il passa pour un habitant de Rome et ne rejoignit les Français qu'après y être resté tout le temps qu'il jugea nécessaire pour ses travaux et ses plaisirs. Il nous racontait souvent et fort plaisamment les détails de cette désertion scientifique (1).

En 1809 (2), il était à Milan, employé à l'état-major d'artillerie de l'armée. Ennuyé de ce genre de service, il demanda à passer à l'armée d'Espagne et fut refusé. Cette contrariété, jointe à son peu de goût pour l'état militaire, le décida à donner sa démission, qui lui fut accordée sans difficulté. Il se trouvait à Paris lors des préparatifs de la campagne d'Autriche. Je ne sais quelle idée lui prit de rentrer au service; il fit agir près du mi-

(1) Selon un autre récit, le 29 septembre 1799, lorsque les Napolitains entrèrent dans Rome et que les Français se retirèrent au château Saint-Ange, Courier voulut faire ses adieux à la bibliothèque du Vatican et n'en sortit qu'à la nuit; il put gagner son logement, non sans danger, et le lendemain son hôte, un vieux seigneur du nom de Chiaramonte, le fit monter dans sa propre voiture et le conduisit au château Saint-Ange.

(2) Et non, comme écrit Griois, en 1807 ou 1808. Mais Griois a raison de dire que Courier avait « demandé à passer en Espagne ». Cf. la lettre de Courier à Griois, datée de Milan, 10 mars 1809, le jour même où la démission du chef d'escadron était acceptée : « Le diable s'était mis dans mes affaires en France. Je demande un congé pour aller voir ce que c'était; on me le refuse. J'avais déjà demandé à passer en Espagne, comptant bien que je pourrais, en allant ou revenant, faire un tour au pays. Ah! ah! on ne m'écouta seulement pas. Aujourd'hui c'est ma démission dont je régale Son Excellence, et pour cela je ne crois pas qu'il y ait de difficultés.»

nistre les protections qu'il pouvait avoir et à force de sollicitations, il obtint ce qu'il désirait : le général Gassendi, alors chef de la division d'artillerie (1), lui donna l'ordre de se rendre à l'état-major d'artillerie de la Grande-Armée, qu'il rejoignit dans l'île de Lobau quelques jours avant la bataille de Wagram. A son arrivée, il alla trouver le général Lariboisière (2) qui commandait l'artillerie de l'armée. « Me voici, général, lui dit-il; le ministre m'envoie sous vos ordres et je viens les recevoir; mais je dois vous prévenir qu'arrivé en voiture, je n'ai ni chevaux ni argent pour en acheter; ainsi, je vous prie de me faire donner un cheval ou l'argent nécessaire pour en acheter, car je ne puis faire la guerre à pied. » A cette demande plus que singulière, le général répondit avec sa douceur ordinaire que Courier pouvait faire la guerre à pied ou à cheval, comme il l'entendrait, mais que lui, général, n'était nullement chargé de fournir des chevaux ou de l'argent aux officiers que le ministre envoyait servir sous ses ordres. Là-dessus, il tourna le dos à Courier qui, piqué de cette réponse et se repentant peut-être déjà d'avoir repris l'uniforme, remonte dans la voiture qui l'avait amené et considérant son excursion à l'armée comme un simple voyage d'agrément, retourne tranquillement à Paris et oublie que c'est à l'armée qu'il devait être (3). Comme il n'était resté que quelques heures à

(1) Jean-Jacques-Basilien Gassendi, né à Digne en 1748, élève d'artillerie (1767), lieutenant en second (1768), capitaine (1779), chef de bataillon (1793), chef de brigade (1796), général de brigade (14 septembre 1800) et de division (20 septembre 1805), sénateur (1813), admis à la retraite (1813), mort à Nuits en 1828. Cf. sur lui A. Chuquet, *Jeunesse de Napoléon*, I, p. 317-320 et III, p. 183-184.

(2) Jean-Ambroise Baston de Lariboisière, né à Fougères en 1759, lieutenant en second (1781) et en premier (1785), second capitaine (1791), capitaine commandant (1792), chef de bataillon à Mayence (1793), sous-directeur d'artillerie à Landau (1794), colonel (1796), directeur d'artillerie à Strasbourg (1801), général de brigade (29 août 1803) et de division (3 janvier 1807), premier inspecteur (1811), mort à Kœnigsberg le 21 décembre 1812. Cf. sur lui Boulart, p. 162, et l'étude de A. Abaut (1889).

(3) Il faut lire sur cette affaire la correspondance de Courier qui a eu

Lobau, peu d'officiers l'avaient aperçu et on s'embarrassait peu de ce qu'il était devenu. Mais Gassendi ne le perdait pas de vue. Sorbier (1), étant à Vérone pour y passer l'inspection de mon régiment, en 1810, eut ordre de faire arrêter comme déserteur le sieur Courier, chef d'escadron d'artillerie, parti sans permission et qui, d'après les avis qu'on avait reçus, se trouvait actuellement à Florence; et Gassendi, dans une note écrite de sa main en marge de la lettre, annonçait que le jour où Courier avait quitté la Grande-Armée était précisément la veille de la bataille de Wagram. Le général Sorbier n'aimait pas Courier; cependant il ne voulut donner aucune suite à la chose; il fit au contraire prévenir Courier, qui put ainsi aviser aux moyens de faire cesser les démarches dont il était l'objet, et depuis je n'ai plus entendu parler de cette ridicule affaire qui en resta là (2).

Gassendi avait probablement appris par les journaux que Courier était à Florence. C'est à cette époque qu'ils annoncèrent que cet officier venait de découvrir dans une des bibliothèques de cette ville un manuscrit grec de Longus qui contenait plusieurs fragments jusqu'alors inconnus. Cette trouvaille fut suivie d'une espèce de procès polémique entre Courier et le bibliothécaire, qui prétendait que Courier, pour s'approprier à lui seul la

tort évidemment de se piquer. L'état de services de Courier mentionne ainsi l'incident : « Remis en activité par décret du 14 juin 1809, a quitté de nouveau le service le 4 juillet 1809 et s'est retiré de l'armée d'Allemagne le même jour. »

(1) Jean Berthelmot Sorbier, né à Paris en 1762, lieutenant en second (1784), et en premier (1788), capitaine en second (1791), capitaine-commandant (1792), adjudant général chef d'escadron (1793), chef de brigade (1795), général de brigade (17 juin 1797) et de division (6 janvier 1800), comte de l'Empire (mai 1808), commandant en chef de l'artillerie de la Grande Armée et premier inspecteur-général (1813), mis à la retraite (1818), mort en 1827.

(2) Cf. la lettre de Courier à Gassendi, datée de Tivoli, 5 septembre 1810.

découverte des fragments, avait eu la précaution de couvrir d'encre les feuilles qui les contenaient (1).

Depuis, je n'ai plus entendu parler de Courier que par les pamphlets politiques qu'il a publiés et qui sont écrits avec la plus piquante naïveté et une spirituelle originalité. Après sa mort malheureuse — qui a été l'occasion d'un procès criminel où sa femme fut gravement compromise, — le général Haxo, son ancien camarade d'école (2), qui voulait lui consacrer une notice biographique, vint me prier de lui fournir des renseignements et je lui donnai quelques notes et dates.

Le lieutenant Duchand, grand, bien fait, d'une jolie figure et faisant valoir ces avantages par beaucoup de suffisance et une assurance imperturbable, avait en outre de la gaîté, de l'esprit et quelques talents agréables (3).

(1) On sait qu'il n'y avait dans le manuscrit de *Daphnis et Chloé* qu'un seul et long fragment inédit; le 10 novembre 1809 Courier, négligent, étourdi, malpropre, et voulant peut-être soit éluder les difficultés du texte, soit attacher son nom à sa trouvaille, plaça dans le manuscrit un morceau de papier qui servirait de marque; le papier, taché d'encre, tacha une page du précieux fragment. Courier promit, puis refusa de donner au bibliothécaire Del Furia une copie du passage oblitéré. De là, le « procès polémique », et notamment la *Lettre à M. Renouard* qu'on peut regarder comme le premier des pamphlets de Paul-Louis.

(2) François-Nicolas-Benoît Haxo, né à Lunéville en 1774, élève à l'Ecole d'artillerie de Châlons (1er septembre 1792), lieutenant du génie (1er juin 1793), capitaine (1794), chef de bataillon (1801), colonel (1809), général de brigade (23 juin 1810) et de division (5 décembre 1812), inspecteur général (1821), mort à Paris en 1838. Il avait été le camarade et l'ami de Courier. De Vérone, en 1808, Courier lui écrivait : « Tes visites sont les seules que j'aime; depuis que je t'ai quitté, je n'ai trouvé personne avec qui causer, et n'ai pas entendu un mot qui me soit resté dans la mémoire. » Et, de Florence et de Livourne, il chargeait Haxo d'aller voir d'Anthouard et de demander pour lui un congé. « M. Haxo, mandait Courier à d'Anthouard, est mon intime ami. »

(3) Auguste-Jean-Baptiste Duchand, né à Grenoble en 1780, élève à l'Ecole polytechnique (1796), lieutenant en second (1798) et en premier (1806), détaché en 1807 à l'Ecole d'équitation de Versailles, officier d'ordonnance de l'Empereur (21 juillet 1808) et capitaine, renvoyé à l'armée comme chef d'escadron (1809), lieutenant-colonel (1813), chef d'état-major de l'artillerie du 12e corps, puis du 7e corps (1813-1814), colonel (1815), démissionnaire après Waterloo, réintégré dans les cadres de l'armée comme maréchal de camp au corps de l'artillerie et commandant l'Ecole de Metz

Mais il était persifleur, caustique, et d'une extrême légèreté de caractère. Il fit sensation au régiment lorsqu'il y arriva, et ses qualités, ses défauts même plurent beaucoup au colonel Demanelle, dont il devint presque le commensal. Il ne réussit pas aussi bien près du colonel d'Anthouard qui, au bout d'un mois ou six semaines, lui donna l'ordre de rejoindre une des compagnies que le régiment avait à l'armée de Naples. Je le fis partir avec un détachement de conscrits et de chevaux destinés à compléter ces compagnies. Malgré le peu de temps qu'il passa à Plaisance, il y laissa des souvenirs. Logé chez une des premières familles du pays, il crut, en galant militaire, devoir présenter ses hommages à la jeune et jolie hôtesse. Mais, selon l'usage italien, elle avait un cavalier servant qui ne la quittait pas, et, par suite, deux surveillants : ce cavalier servant et le mari jaloux qui ne lui permirent pas de recevoir Duchand. Lorsqu'il se présenta, on lui répondit que la signora n'était pas visible. Piqué de ce refus assez impoli et qui dérangeait les projets qu'il avait peut-être formés sur la dame, il rentre chez lui et, prenant ses crayons, dessine son aventure. La caricature était assez bien faite et avec esprit. On voyait dans un salon la signora très sérieusement occupée avec son cavalier servant qui la tient sur ses genoux; tout en faisant l'amour, elle tourne la tête vers la porte contre laquelle aboie son petit épagneul; il a entendu Duchand qui, en grande tenue, entre dans la salle voisine et demande si la signora est visible; mais le mari, qui ne veut pas qu'on dérange Madame, répond à Duchand tout en l'éconduiduisant : *La signora è impegnata* (la signora est occupée). Ce petit croquis nous fit beaucoup rire. Demanelle, amateur de scandale, le fit encadrer et placer dans son

(1 septembre 1830), commandant l'Ecole de Vincennes (1836), lieutenant général (11 mars 1840) et inspecteur général, admis à la retraite en 1848, mort à Paris en 1849; un des amants de Pauline Bonaparte.

salon où les habitants purent le considérer à leur aise.

Une autre aventure de Duchand est digne des roués de la Régence. Le colonel Demanelle avait pour maîtresse la fille d'un médecin de la ville; elle était peu jolie, mais assez aimable, et bien qu'elle n'en fût pas à son début dans la carrière amoureuse, elle n'avait pas encore fait parler d'elle. Un jour, à dîner, Demanelle se plaignait d'avoir pour le soir un rendez-vous qui l'ennuyait beaucoup. « Je ne me plaindrais pas d'une pareille corvée, dit Duchand en plaisantant, et si vous le vouliez, je vous en éviterais la peine. — Je vous prends au mot, répond Demanelle; ce soir, affublé de mon manteau et de mon bonnet de police, vous n'avez qu'à vous trouver à minuit dans telle rue, devant telle maison; au signal que vous donnerez en frappant deux coups dans votre main, une porte s'ouvrira, la demoiselle qui m'attend vous introduira sans lumière et dans le plus grand silence, de crainte d'éveiller son père ou les domestiques et une fois dans la chambre, vous trouverez le lit à gauche; vous saurez alors ce qui vous reste à faire; on vous reconduira ensuite comme on vous a introduit, et très probablement la belle ne s'apercevra pas que l'acteur est changé, peut-être même trouvera-t-elle qu'il a mieux rempli son rôle qu'à l'ordinaire; mais si vous venez à être reconnu, vous vous en démêlerez comme vous pourrez, cela vous regarde! » Le jeune lieutenant n'était pas homme à manquer une si belle occasion, et le soir, à l'heure indiquée, sous le costume convenu, il se présente, donne le signal, est introduit, se dirige vers le lit et va tout de suite au fait. Mais, soit que la signora ne fût pas accoutumée à une attaque si brusque, ou que par d'autres motifs elle conçut quelques soupçons; à peine revenue à elle, elle porte la main sur le visage de Duchand, s'aperçoit à la moustache qu'elle a affaire à un officier d'artillerie à cheval, et d'une voix étouffée : « Tu n'es pas Demanelle, dit-elle, tu es ce co-

quin de Griois. — C'est vrai, répond Duchand en l'embrassant, mais ne dis rien. » La pauvre fille, à qui j'avais parlé plusieurs fois, ne reconnaissant pas ma voix, ne sait plus avec qui elle est et, tout épouvantée, s'échappe des bras de Duchand, prend une veilleuse dans la chambre voisine et voit devant elle un homme dont la figure lui est parfaitement inconnue, car elle n'avait pas rencontré Duchand depuis le peu de temps qu'il était à Plaisance. Qu'on se figure son désespoir et sa fureur; elle se précipite hors de la maison, tête nue, les cheveux épars, et malgré l'heure avancée et le temps horrible qu'il faisait, elle accourt chez Demanelle, pénètre jusqu'à la chambre où il dormait tranquillement, et là, dans un véritable délire, l'accable des reproches les plus sanglants. Demanelle, feignant le plus grand étonnement, l'assure qu'il n'est pour rien dans cette perfidie, qu'on a sans doute abusé de quelque indiscrétion qu'il aura commise involontairement; il finit par la persuader qu'il est entièrement innocent et l'engage à retourner chez elle sans ébruiter l'aventure. En même temps il fait appeler le capitaine Bailly qui logeait chez lui et le charge de reconduire la belle éplorée. Je revis plusieurs fois cette pauvre fille, qui conserva longtemps le cuisant souvenir des embrassements de son inconnu. Demanelle, qu'elle croyait parfaitement innocent, avait trouvé plaisant de rejeter tous les soupçons de cette intrigue diabolique sur le capitaine Bailly, et je dois avouer que le sous-inspecteur aux revues Gomain (1) — homme gai, agréable, qui partageait nos goûts pour les plaisirs — ainsi que moi, l'avions fort aidé en cela. Aussi ne pouvait-elle plus voir ni même entendre

(1) Anne-Claude-François Gomain, né à Paris en 1766, commis à la Guerre, puis sous-lieutenant, puis lieutenant de cavalerie en 1792, capitaine, puis adjoint aux commissaires des guerres en 1793, commissaire des guerres en 1795, commissaire des guerres de 1re classe en 1800, adjoint aux sous-inspecteurs aux revues en 1801, sous-inspecteur en 1802, sous-inspecteur de 2e classe en 1813, retraité en 1822, mort en 1831.

prononcer le nom de Bailly. Du reste, cet officier prêtait à tous les genres de mystification et méritait peu d'égards; courtisan empressé de son colonel, il poussait la complaisance jusqu'à la bassesse, et souffrait patiemment toutes les plaisanteries qu'on lui faisait, même sur le compte de sa femme dont on lui racontait sans se gêner les nombreuses aventures qu'elle avait eues et aurait encore avec chacun de nous (1).

L'avancement rapide que je venais d'avoir avait redoublé mon zèle pour le service. Je m'appliquai à m'instruire de tous les détails du régiment, j'en suivis avec exactitude et j'en présidai les instructions, je m'efforçai de connaître parfaitement toutes les manœuvres, soit d'artillerie, soit de cavalerie et je faisais sur chacune d'elles des leçons de théorie aux officiers et deux ou trois fois la semaine le régiment rassemblé les exécutait sous mon commandement. Chaque jour j'assistais au pansage des chevaux. Je passais souvent l'inspection dans les chambres et il n'était pas un seul canonnier que je ne connusse par son nom. J'obtins ainsi des résultats satisfaisants, et lorsque au bout de sept ans, j'ai quitté le régiment, je l'ai laissé plus beau et beaucoup mieux tenu que lorsque j'y étais entré. Je puis avec d'autant plus de raison m'attribuer ce mérite que peu de mois après ma nomination au grade de major, le colonel d'Anthouard alla passer un semestre en France et devint ensuite aide de camp du prince Eugène, vice-roi d'Italie, et que depuis cette époque, j'eus de fait le commandement du régiment. Les colonels Baltus (2)

(1) Marie-Mathurin Bailly, né en 1767 à La Fère, canonnier (1784), sergent (1792), lieutenant en second (1795) et en premier (1802), capitaine en second (1803) et en premier (1809), meurt d'une obstruction au foie, à Vienne, le 18 septembre 1809.

(2) Basile-Guy-Marie-Victor Baltus de Pouilly, né à Metz en 1766, lieutenant en second en 1781 et en premier en 1785, second capitaine (1791), chef de bataillon (1799), colonel (1806), baron de l'Empire (1809), général de brigade (14 mars 1811), commandant l'artillerie du 4e corps d'armée

et Raffron (1) succédèrent au colonel d'Anthouard, lorsqu'il fut nommé général de brigade; mais ils ne rejoignirent jamais le régiment et demeurèrent tout à fait étrangers à son administration, dont je ne leur rendis même jamais aucun compte.

Le temps de la foire attirait à Reggio (2) une grande affluence d'étrangers. J'eus envie de faire ce petit voyage pour entendre le soprano Marchesi (3) que j'avais entendu vanter depuis longtemps, et le 19 mai 1804 je partis en poste pour m'y rendre avec M. Noël, mon adjudant-major (4). Nous couchâmes à Parme, où nous vîmes le muséum et le théâtre, le plus vaste d'Italie, et qui n'est plus qu'un objet de curiosité pour les étrangers. Le lendemain nous arrivâmes à Reggio, qui ne présente rien de bien remarquable, et le soir nous entendîmes Marchesi. Quoique déjà très vieux, il avait une voix infiniment agréable et il me fit grand plaisir; mais il était fort médiocre acteur; ses formes rondes et flétries lui donnaient l'apparence d'une vieille femme et le rendaient complètement ridicule dans le personnage héroïque qu'il représentait.

Quelques jours plus tard, je fis avec quelques officiers

(1815), admis à la retraite (1816), rappelé en 1820 et nommé lieutenant de roi à Brest (1822), retraité définitivement (1826), lieutenant général (31 octobre 1827), mort en 1845.

(1) Cyprien-Joseph Raffron de Val, né à Avesnes en 1776, canonnier (1792), lieutenant en second (1794) et en premier (1797), capitaine en second (1801) et en premier (1802), chef d'escadron (1808), colonel (1810), retraité avec le grade honorifique de maréchal de camp (22 mai 1822).

(2) Qu'on nomme Reggio Emilia pour la distinguer de l'autre Reggio en Calabre.

(3) Luigi Marchesi, né en 1755 et mort en 1829 à Milan. Ses biographes disent que sa voix était infiniment pure et limpide, supérieure même, pour le fini de l'exécution, à celle de Farinelli.

(4) Jean-Nicolas-Auguste Noël, né à Saint-Dié en 1778, élève sous-lieutenant en 1795, lieutenant en 1796, capitaine en 1803, chef d'escadron en 1809, major en 1813, colonel en 1814, directeur d'artillerie à Bayonne en 1818, puis à Neuf-Brisach en 1822, retraité en 1832, mort à Nancy en 1853. Il a laissé d'intéressants mémoires, publiés en 1895 sous le titre *Souvenirs militaires d'un officier du premier Empire.*

la partie d'aller passer deux jours à Milan à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de la république italienne. Le 3 juin 1804, nous partîmes en poste pour nous y rendre. Nous y restâmes les deux jours que dura cette fête. Favorisée par le temps le plus beau, elle fut magnifique; je n'ai rien vu en France qui en approche. La salle de la Scala était éclairée par des milliers de bougies; chacune de ses loges, ornées de glaces et de draperies en soie de couleurs différentes, offrait une réunion de femmes brillantes de parure et surtout de beauté. Au coucher du soleil toutes les rues furent illuminées; des transparents ou des décorations en feux de couleurs ornaient chaque balcon; le jardin public de la Porte-Orientale, décoré de guirlandes, de lampions, de temples, d'arcs de triomphe et de décorations analogues à la fête, semblait un de ces jardins fantastiques que crée l'imagination riante des poètes italiens ou orientaux. La foule remplissait les allées et l'expression bruyante de sa joie animait ce spectacle dont je conservai longtemps le souvenir. Je me crus réellement transporté dans un monde enchanté.

Les colonels de toutes armes avaient été mandés à Paris pour assister au couronnement de l'empereur et ils emmenaient avec eux un détachement de chaque régiment. D'Anthouard et Demanelle partirent le 23 septembre et je restai à Plaisance. Le 10 novembre, le pape Pie VII passa par la ville. Le maréchal Jourdan était arrivé la veille. Je passai la journée avec lui et il régla les dispositions à prendre pour le lendemain. J'allai à la tête de mon régiment au-devant du Saint-Père, à une lieue de Plaisance. Il fut reçu au bruit de l'artillerie et aux acclamations de la foule qui, prosternée dans toutes les rues, ne pouvait se rassasier des bénédictions qu'il administrait largement à droite et à gauche sur son passage. Avant de gagner le logement qui lui était destiné,

il se rendit au Dôme (on appelle ainsi en Italie la cathédrale ou l'église principale de chaque ville). La rue qui y conduit est très étroite et le peuple la remplissait si bien que la voiture du pape, ainsi que son escorte de cavaliers, ne pouvait y pénétrer qu'à grand'peine. Les gens ne se rangeaient pas et ne semblaient même pas craindre le danger d'être écrasés; plusieurs se jetaient sous les pieds des chevaux et les roues de la voiture pour avoir une bénédiction de plus, fût-ce au prix de quelques contusions et de quelques membres cassés, et malgré nos efforts et la lenteur de la marche, deux de ces malheureux eurent les jambes brisées et furent presque regardés d'un œil d'envie par ceux qui les entouraient. Rentré chez lui, le pape me reçut avec bienveillance et sachant bien que les Français ne poussaient pas l'humilité jusqu'au baisement de sa pantoufle, il me présenta obligeamment sa main, sur laquelle je m'inclinai; il ne parlait pas le français, mais il l'entendait à merveille et ce fut en français que je lui fis mon compliment et lui demandai à quelle heure il pourrait recevoir les hommages du maréchal et des officiers de la garnison. Il me répondit en italien qu'il recevrait le maréchal avec le plus grand plaisir à toute heure de la journée. Le maréchal vint aussitôt et présenta les officiers; l'accueil du pontife fut parfait; sa figure pleine de douceur et animée d'un sourire bienveillant inspirait le respect; peut-être aurait-elle été plus vénérable encore si des yeux noirs et perçants n'y avaient répandu un air de finesse tant soit peu italienne. Son portrait, fait par David, est très ressemblant.

Comme il est d'étiquette que le pape ne reçoit à sa table que des souverains, ce fut à celle des cardinaux que furent invités le maréchal, l'administrateur général du duché, Moreau de Saint-Méry, et moi; il y avait huit à dix cardinaux à cette table, les uns italiens, les autres français, et ceux-ci, en qualité de compatriotes,

nous firent les honneurs et soutinrent la conversation. Un ou deux prélats de la suite du pape et son capitaine des gardes étaient aussi du nombre des convives.

Le lendemain, le pape continua sa route; je l'escortai à son départ comme à son arrivée et il me dit un adieu obligeant qu'il accompagna, pour la forme, de sa bénédiction; c'est la seule chose que je reçus de lui; il gardait ses reliques et ses chapelets pour les dévots de Paris. Le même jour le maréchal retourna à Milan et M. Moreau de Saint-Méry à Parme.

Moreau de Saint-Méry se croyait presque le souverain du duché. Ne voulait-il pas présenter le maréchal Jourdan ainsi que ses officiers à l'audience du pape? Le maréchal se contenta de répondre, et cela avec un ton de douceur et de simplicité qui faisait mieux ressortir davantage l'inconvenance ridicule de la proposition, qu'il se présenterait bien lui-même et qu'il n'avait besoin de personne. Au reste, je ne pense pas que nul ait porté aussi loin la présomption et l'ait manifestée avec une aussi franche naïveté que cet administrateur général. En voici un trait entre plusieurs autres.

Dans un de ses voyages à Plaisance, le colonel Demanelle, le major Tugny (1) et moi lui fîmes une visite au théâtre, où il avait grand soin de ne paraître que dans la loge de gala de l'ancien duc, et ces jours-là elle était illuminée *a giorno*. La conversation étant tombée sur les retards que le paiement de la solde éprouvait à cause de la difficulté de faire rentrer les impositions du duché : « Je me suis aujourd'hui occupé de cet objet, nous dit

(1) Nicolas-François-Thérèse Gondallier de Tuguy, né à Bouffignereux, dans l'Aisne, en 1770, élève d'artillerie (1785), lieutenant (1791), second capitaine (1792), premier capitaine (1793), chef de bataillon (1802), major (1804), colonel (1806), général de brigade au service de Naples (1809), ministre de la guerre du royaume de Naples (1811 à 1814), lieutenant général au même service (1813), rentré en France et mis en activité comme maréchal de camp (15 avril 1815), mis à la retraite (6 octobre 1815).

Moreau de Saint-Méry, j'ai fait venir ce matin chez moi le gouverneur de Plaisance et lui ai témoigné mon mécontentement sur la lenteur des rentrées. C'est à vous, mon cher, lui ai-je dit, que je dois m'en prendre; il ne s'agit pas de m'objecter les difficultés que vous rencontrez, il faut les vaincre; et moi aussi j'en rencontre dans les affaires de haute administration, elles paraîtraient insurmontables à tout autre et cependant j'en viens à bout; vous me direz à cela *que je suis un excellent administrateur, que je fais des miracles dans tous les genres*, C'EST VRAI; mais vous pourriez aussi, en redoublant d'efforts, obtenir des résultats plus favorables, et c'est à quoi je vous engage sérieusement. » Il est impossible de mettre plus de bonhomie en prononçant ce C'EST VRAI et ce ne fut pas sans peine que nous pûmes nous empêcher d'éclater de rire en l'entendant (1).

Le pape repassa par Plaisance quelques mois plus tard pour retourner dans ses Etats, et je l'escortai de nouveau à la tête du régiment. A cette époque le colonel Demanelle, de retour du couronnement, avait repris le commandement de la place et les honneurs et profits qui y étaient attachés. Ils furent pour moi d'une centaine de louis que je touchai sur le Trésor du duché pour mes deux mois d'intérim. J'en donnai bénévolement une partie aux deux chefs de bataillon du régiment d'artillerie à pied qui étaient restés avec moi à Plaisance pendant l'absence des colonels.

(1) Médéric-Louis-Elie Moreau de Saint-Méry, né au Fort-Royal de la Martinique en 1750, avocat au Parlement de Paris, conseiller au Conseil supérieur de Saint-Domingue, auteur des *Lois et constitutions des colonies françaises de l'Amérique* (1784-1790), fondateur et secrétaire du Musée, président de l'Assemblée électorale de Paris, élu député de la Martinique aux Etats généraux par le comité des colons séant à Paris, réfugié en 1793 à New-York où il fut commis et à Philadelphie où il fut libraire et imprima sa *Description de Saint-Domingue*, nommé par Bruix historiographe du département de la marine, conseiller d'Etat, chargé d'une mission près de l'infant duc de Parme, administrateur général des Etats de Parme (1802), disgracié et rappelé à Paris où il vécut d'une mince pension; mort en 1819.

Par un ancien usage, dont j'ignore l'origine, Milan jouit du singulier privilège de commencer un nouveau carnaval après le mercredi des cendres; mais il ne dure que le jeudi, le vendredi et le samedi suivants. Ces trois jours qu'on appelle *carnavalone* (le grand carnaval), attirent une foule d'Italiens et Milan est alors le rendez-vous des jolies femmes et des amateurs du beau sexe qui viennent y semer leurs sequins. Je voulus profiter de cette occasion de plaisir, et le jeudi 28 février 1805 je partis en poste de Plaisance où le carnaval venait de finir. Morel, professeur de mathématiques à l'Ecole d'artillerie (1), m'accompagnait. Gai, aimable, original et à peu près de mon âge, il avait formé une liaison assez intime avec moi. A peine arrivés à Milan, nous nous rendîmes au Corso de la Porte-Orientale. Une foule immense remplissait cette rue longue et spacieuse et celles qui y aboutissaient. Une quantité de femmes dont l'élégante parure était le moindre avantage, occupaient les fenêtres et les balcons; armées d'une espèce de cuiller à long manche élastique, elles lançaient sur les passants une grêle de dragées; les voitures, qui circulaient en double file au milieu du cours, répondaient à cette attaque et des nuées de dragées volaient de tous côtés; le pavé en était couvert et les taches blanches de nos habits attestaient les assauts que nous avions essuyés. Il est impossible de voir rien de plus brillant et de plus gai que cette fête qu'éclairait un beau soleil de printemps et qu'animaient les cris, les chants et le délire de toutes les classes de la population; j'en étais réellement enivré. Des mascarades

(1) Jean-Alexandre Morel, né à Loisy (Meuse) en 1775, élève à l'Ecole d'artillerie de Châlons (1793), lieutenant en second (1794), démissionnaire (1796), élève à l'Ecole polytechnique (1797), professeur de mathématiques à l'Ecole d'artillerie de Besançon (1801), puis à l'Ecole de Plaisance (1802-1806), et de nouveau à l'Ecole de Besançon (1806-1815), capitaine (1816), et chef de bataillon (1814), détaché depuis 1816 comme sous-inspecteur des études à l'Ecole polytechnique, mort à Paris en 1825.

ne cessaient de paraître. C'étaient tantôt un vaisseau avec son gréement et son équipage, tantôt un fort avec son artillerie et sa garnison, ou bien un éléphant colossal, portant sur son dos une tour défendue par une troupe de guerriers. Ces énormes machines, traînées par des chevaux que cachaient des draperies, s'arrêtaient de temps en temps, et alors le combat s'engageait entre ceux qui les montaient et les spectateurs; une mitraille sucrée volait de toutes parts. Ce jour-là le prince Eugène, vice-roi d'Italie, s'était mis de la partie avec plusieurs officiers de sa cour, déguisés en guerriers orientaux et vêtus avec la plus grande recherche; ils montaient la tour que portait l'éléphant. Le soir, nous allâmes au théâtre de la Scala où nous entendîmes le soprano Marchesi, le ténor Cruvelli et la prima donna la Bansi. Le lendemain, point de courses de masques ni d'opéra, mais bal masqué à la Scala, et jamais bal de l'Opéra à Paris n'offrit une réunion plus nombreuse, plus joyeuse, plus étincelante, n'offrit autant de jolies femmes. Cette fête me parut d'autant plus délicieuse que j'y retrouvai une charmante dame que j'avais rencontrée dans une autre ville d'Italie, et j'eus ainsi l'occasion de former avec elle une liaison que je n'avais pu encore qu'ébaucher. Le dernier jour se passa encore en mascarades, en spectacles et en bals et le 4 mars nous revînmes à Plaisance, la tête encore pleine des plaisirs de tout genre que nous avions goûtés dans ce voyage de trois jours.

L'empereur, venu à Milan pour se faire couronner roi d'Italie, y reçut le 26 mai la couronne de fer des anciens rois lombards. Après cette cérémonie, il parcourut son nouveau royaume et son arrivée fut annoncée à Plaisance pour le 27 juin. Depuis plusieurs jours nous nous occupions sans relâche à mettre nos régiments en état de paraître avec avantage devant lui, et les inspections et les manœuvres employaient tous nos moments. Enfin le 27 juin

arrive et dès le matin les troupes sous les armes bordent la haie et garnissent les remparts et la porte de Parme, par laquelle Sa Majesté devait arriver. Je m'étais porté avec mon régiment à deux ou trois lieues sur cette route; mais j'y restai inutilement pendant toute la journée. La nuit venue, je rentrai en ville, très ennuyé de cette corvée qui devait se renouveler le lendemain. Vers les 11 heures du soir, les troupes avaient regagné leurs quartiers et je venais de me mettre sur mon lit, lorsque le bruit des cloches et de quelques canons placés à la porte de Parme annoncèrent l'empereur, qu'on n'attendait plus que le lendemain. Je me lève aussitôt, j'envoie en toute hâte au quartier l'ordre de partir, je monte à cheval, je me mets à la tête du régiment et j'arrive au logement de l'empereur au moment où il y entrait. Je me présentai au grand maréchal Duroc, qui me reçut avec amitié et me dit que l'empereur, fatigué, ne verrait personne ce soir-là, que je pouvais renvoyer mon régiment, qu'une seule garde suffisait à l'empereur.

Le lendemain, 28 juin, l'empereur reçut les visites des autorités. Les officiers des régiments d'artillerie qui formaient la garnison de Plaisance lui furent présentés par le général de division Lacombe Saint-Michel (1), venu exprès de Milan, où il résidait ordinairement. Le colonel d'Anthouard étant employé près du vice-roi, comme je l'ai déjà dit, je commandais le régiment. L'empereur s'entretint longuement avec nous et avec une bienveillance marquée. Aussi ses aides de camp nous dirent-ils ensuite que Sa Majesté n'accordait pas souvent de pa-

(1) Jean-Pierre Lacombe Saint-Michel, né à Saint-Michel-de-Vax (Tarn) en 1751, lieutenant en 1767, capitaine en 1779, chef de bataillon en 1792, général de brigade (17 septembre 1793) et de division (13 juin 1798), ambassadeur à Naples (1798), inspecteur général d'artillerie (1799), commandant supérieur en Piémont (1800), gouverneur de Barcelone (1810), mort en 1812. Il avait été membre de la Législative, de la Convention et du Conseil des Anciens.

reilles audiences et que l'empereur se souvenait évidemment d'avoir porté le même uniforme que nous. Nous fûmes ensuite présentés à l'impératrice Joséphine; elle n'était plus jeune, mais une charmante tournure, une physionomie gracieuse et remplie d'amabilité la distinguaient encore avantageusement au milieu des dames de sa suite dont plusieurs étaient fort jolies. Elle nous accueillit parfaitement, nous fit quelques questions sur Plaisance et les ressources que la société pouvait nous y offrir et nous renvoya charmés. Le soir, nous la vîmes au spectacle dans une parure brillante au milieu de ses dames et de ses chambellans. Sa loge était élégamment ornée, et la salle, illuminée par une multitude de bougies, offrait un magnifique spectacle. L'empereur ne vint pas; il passa la journée à expédier des courriers (1), à faire le tour des remparts, et il annonça que le lendemain, 29 juin, à 3 heures et demie du matin, il se rendrait au polygone pour y voir les troupes d'artillerie de l'Ecole de Plaisance.

Il ne faisait pas encore jour, et déjà, au bruit des tambours et des trompettes, le 1er régiment d'artillerie à cheval, le 2e à pied et le bataillon des pontonniers, appelé de Pavie à Plaisance, gagnaient le polygone à une petite demi-lieue de la ville. L'empereur ne se fit pas attendre. Il arriva avant 4 heures, entouré de toute sa cour, et un soleil sans nuage vint éclairer cette brillante revue. L'empereur se porta d'abord vers les troupes rangées en bataille; il parcourut les rangs, il fit exécuter différentes manœuvres de détail et d'ensemble, et nous témoigna à plusieurs reprises sa satisfaction sur la belle tenue et l'instruction des régiments; puis il mit pied à terre et il se rendit aux batteries de siège et de place dont le feu commença aussitôt. Elles étaient servies par les détachements des trois régiments sous les ordres d'un chef

(1) Ce jour-là, en effet, il écrit à Berthier, à Decrès, à Melzi.

de bataillon et du colonel Demanelle. Le major Tugny, de son régiment, et moi, nous restâmes près de l'empereur pendant la durée de l'école qui fut assez longue. Peu s'en fallut que la journée ne fût, dès les premières salves, attristée par un funeste accident. L'amorce d'une pièce de 24 servie par les pontonniers avait pris feu plusieurs fois sans que le coup partit; on avait en vain dégorgé de nouveau et employé tous les moyens; l'amorce brûlait et la pièce, ne partant pas, fut abandonnée. Soudain, dans un moment où plusieurs canonniers allaient à la butte redresser un blanc qu'un boulet avait dérangé, un autre boulet vint les couvrir de poussière et les renverser, heureusement sans les toucher. On les crut tués; l'empereur jeta un cri d'effroi et cria qu'il fallait punir l'officier imprudent qui avait commandé de tirer; mais personne n'était coupable. C'était la pièce abandonnée qui, par un hasard difficile à concevoir, était partie seule. Il faut que quelques morceaux encore embrasés des étoupilles qu'on avait brûlées pour la faire partir, fussent restés dans la lumière et que ce feu se fût communiqué lentement à la charge. Cet accident interrompit un moment l'école qui continua ensuite. Elle fut belle : pas de coups perdus; tous dérangeaient le blanc ou du moins en tombaient très près; pourtant presque aucun ne le renversait, et, malgré l'application des plus habiles pointeurs, cette école était loin de valoir celles que nous faisions chaque jour et où presque chaque coup emportait un blanc. Nous n'étions pas contents et les canonniers enrageaient.

L'empereur s'en aperçut, et d'un ton de bonhomie qu'il conserva avec nous pendant tout son séjour à Plaisance : « Vous avez tort de vous tourmenter, me dit-il, je suis fort content de cette école; tous les coups sont bons et pas un ne manquerait l'embrasure sur laquelle il serait dirigé. Au reste, si les canonniers ne renversent

pas aujourd'hui autant de blancs qu'à l'ordinaire, c'est le désir qu'ils ont de mieux faire qui en est cause. Il en est presque toujours ainsi, et je me rappelle que de mon temps, lorsque nous voulions faire une école brillante devant quelque personnage qui n'était pas du métier, nous faisions attacher une ficelle au pied du blanc, et à chaque coup un canonnier placé près de la butte tirait cette ficelle, et le blanc était renversé. Nous employâmes même quelquefois ce moyen à La Fère (1) avec le vieux colonel qui commandait l'école; il avait la vue assez basse et il ne s'en aperçut jamais. Il nous obligeait, nous autres jeunes lieutenants, de servir une ou deux pièces de canon, ce qui ne nous amusait pas du tout. Pour nous en venger, nous ne négligions aucune occasion de nous amuser à ses dépens. Souvent, nous profitions de sa surdité en chargeant seulement à poudre la pièce que nous servions; le coup parti, « le coup est trop à droite », disait l'un; « trop bas », criait un autre, et aussitôt le pauvre colonel de diriger sa lorgnette du côté indiqué, mais il ne voyait rien, et nous de rire comme de jeunes fous; c'était un bien brave homme, ce colonel, mais passablement ridicule et minutieux. Au reste, si nous riions parfois à ses dépens, il nous punissait assez souvent. Je me rappelle aussi qu'il n'aimait pas du tout les culottes blanches, et sa défense nous donnait la plus grande envie d'en porter; plus d'une fois, je fus aux arrêts de sa façon pour mes culottes blanches. » Il nous raconta encore quelques anecdotes sur ce colonel dont je regrette d'avoir oublié le nom, et sur ses espièglerie de garnison (2). Lorsque

(1) Griois commet ici une erreur assez commune. Bonaparte appartenait au 1er régiment d'artillerie, dit régiment de la Fère, mais il n'a tenu garnison qu'à Valence et à Auxonne.

(2) Ce vieux colonel était un maréchal de camp, Louis-François Bouchard, né en 1715, commandant l'école d'artillerie de Valence et maréchal de camp depuis le 1er janvier 1784. Napoléon parlait de lui à Sainte-Hélène (*Mémorial*, 27-31 août 1815) et racontait une autre niche que lui

l'école de campagne commença, je me portai à la tête des batteries de mon régiment, je fis plusieurs feux en avant et de retraite, et cette fois une grande quantité de blancs furent emportés. L'empereur m'en fit compliment. Les manœuvres finies, les troupes défilèrent devant lui et nous rentrâmes à Plaisance. L'après-midi, nous prîmes de nouveau les armes pour rendre les honneurs à l'empereur et à l'impératrice qui partirent pour Gênes à 4 heures.

Nous restâmes enchantés de la manière dont l'empereur avait été avec nous. Ce n'était pas un souverain, ni même un chef; il avait eu la simplicité et l'abandon d'un bon et aimable camarade, tellement que moi qui suis extrêmement réservé et même timide avec les gens que je ne connais pas, surtout avec les grands personnages, j'étais parfaitement à mon aise avec l'empereur; je discutai même assez longtemps sur le service et l'organisation de l'artillerie à cheval et je fus souvent d'un avis contraire au sien.

Dans les premiers jours de juillet (1), vers les 2 heures de l'après-midi, je me disposais à sortir de chez moi, lorsqu'une explosion terrible se fit entendre. Elle fut suivie immédiatement d'une autre et l'ébranlement que toutes deux produisirent ouvrit avec fracas quelques portes de mon appartement. Ce ne pouvait être que l'explosion des magasins de munitions renfermés dans la citadelle, et l'effroyable masse de fumée qui s'éleva de ce côté ne laissait aucun doute. J'y courus aussitôt et quoique logé à une assez grande distance de la citadelle qui est située hors de la ville, j'y arrivai un des premiers en même temps que le colonel Demanelle. Nous

faisaient les officiers : ils escamotaient le boulet chaque fois qu'ils chargeaient, et le vieux maréchal de camp s'étonnait que le but ne fût jamais atteint.

(1) En réalité le 18 juillet.

trouvâmes à la porte beaucoup de canonniers; mais les détonations qui se succédaient presque sans intervalle et l'appréhension de voir le feu se communiquer aux munitions que contenaient les autres magasins, faisaient hésiter le plus grand nombre à entrer dans l'enceinte. Nous y pénétrâmes avec quelques officiers et un petit nombre de canonniers. Il est impossible de se figurer un spectacle plus effroyable. Près de la porte, des membres séparés de leur tronc indiquaient la place du corps de garde. Un amas de ruines, d'où s'élevait une fumée noire et épaisse, couvrait le sol. De moments en moments, des tonneaux de poudre ou des caissons enterrés sous les débris prenaient feu et lançaient au loin les pierres et les décombres qui les recouvraient. A chaque pas on trouvait des bras, des jambes, des cadavres défigurés, des lambeaux d'habillements enflammés. Mais ce n'était pas le moment de gémir sur les victimes. Il fallait empêcher de nouveaux malheurs et que plusieurs magasins encore intacts ne sautassent aussi. Pour y parvenir, il n'y avait pas un instant à perdre, car plusieurs hangars étaient en feu, les flammèches pleuvaient de toutes parts et menaçaient surtout une centaine de caissons chargés de munitions et parqués dans une place très resserrée. Nous y courûmes et, réunissant nos efforts, nous traînâmes à bras ces voitures dans un lieu à l'abri du danger. Les canonniers, excités par notre exemple, vinrent en foule nous aider à éteindre le feu dans les endroits les plus dangereux. Aucun nouvel accident ne se produisit. Nous restâmes à la citadelle jusqu'à 5 heures. Alors, tout danger étant passé, nous nous retirâmes en laissant seulement une garde qui s'établit à une assez grande distance des décombres pour n'avoir rien à craindre des explosions partielles qui eurent encore lieu jusqu'au lendemain. Le colonel Saint-Vincent, directeur du parc, arriva un peu tard, lorsque tout péril était dissipé; en nous aper-

cevant, il nous demanda d'un air effaré : Eh bieu! qu'est-il donc arrivé? — Ce n'est rien, lui répondit Demanelle, c'est seulement votre parc qui vient de sauter. »

Le résultat de cet événement malheureux fut la mort du capitaine d'artillerie Speiser (1), de deux gardes et de douze canonniers qui étaient de garde à la citadelle ou de travail au magasin, plusieurs blessés, et la perte de plus d'un million de cartouches d'infanterie, de plusieurs milliers de cartouches à canon et d'un grand nombre de caissons, perte importante à la veille de la guerre contre l'Autriche.

Cette explosion n'était pas, comme il arrive ordinairement, l'effet de quelque imprudence ou de quelque défaut de précaution. Le feu avait été mis à dessein; l'auteur qui en fut la victime, ainsi qu'il s'y attendait, était le garde-magasin. Accusé d'infidélité dans sa gestion, il avait été mis en prison jusqu'à ce qu'il fût jugé, et, comme il devait remettre lui-même ses magasins à son successeur, on le conduisait chaque jour à la citadelle sous escorte pour procéder à cette opération sous la surveillance du capitaine Speiser, attaché à la direction. Il paraît que cet homme, se sentant réellement coupable et ne pouvant éviter un châtiment ignominieux, résolut de se détruire. Mais, en même temps, il conçut l'affreuse résolution de faire périr avec lui son successeur, le capitaine chargé de surveiller la remise, et peut-être d'autres officiers d'artillerie que leurs occupations appelaient à la citadelle. Ce jour-là, le procès-verbal devait être clos

(1) Jean-Louis Speiser, né à Phalsbourg en 1774, fils d'un lieutenant de canonniers décoré de la croix de Saint-Louis, canonnier en 1790, sergent en 1792, second lieutenant en 1793, premier lieutenant en 1801, était second capitaine depuis le 1er mai 1802. Il avait trois frères, l'un, second lieutenant d'artillerie qui mourut des fatigues de la guerre devant Stralsund en 1807, l'autre, ouvrier à la 1re compagnie d'ouvriers, le troisième conducteur d'artillerie. Ce dernier, à une revue passée à Udine, pria l'Empereur d'accorder une pension alimentaire à sa mère; le 12 avril 1803, Napoléon accordait à la mère des quatre Speiser une pension de 300 francs.

et la remise terminée; l'ex-garde tenait à la main un rouleau de papiers où il avait caché un pistolet; arrivé dans une espèce d'entresol au-dessous du magasin principal, il déchargea son arme sur un baril de poudre. On aurait ignoré ces circonstances sans un hasard vraiment extraordinaire qui sauva de la mort un des canonniers de travail. Il n'avait pu entrer dans ce petit magasin, trop étroit pour recevoir tous les travailleurs, et il était resté sur le palier d'un escalier tournant qui y conduisait; par un bonheur qui tient du prodige, la partie de l'escalier où il était ne fut pas renversée; on le retira vivant et il raconta ce qu'il avait vu. Il avait été blessé grièvement, mais je crois cependant qu'il guérit de ses blessures. Ce garde d'artillerie avait été autrefois canonnier dans la compagnie de l'empereur qui l'avait reconnu dans son voyage à Plaisance; il avait même accompagné Napoléon dans la visite des magasins et si ce malheureux, dont la conscience devait déjà être troublée, car ses dilapidations dataient de loin, eût alors conçu son infernal dessein, il n'aurait pas hésité à envelopper son souverain dans la catastrophe. A quoi a tenu alors le sort de l'empereur, et qui peut dire ce que serait devenue la France ou ce qu'elle serait actuellement, s'il eût péri à cette époque?

Le chef de bataillon d'artillerie Monmoulin (1) était du nombre des blessés. Il se trouvait à la citadelle au moment de l'explosion et quoique assez éloigné du magasin qui sauta, il fut renversé, reçut plusieurs contusions et eut le visage meurtri et déchiré. Ses blessures n'étaient pas dangereuses. Un jour, à la citadelle, je lui demandai dans quel endroit il était lors de l'explosion.

(1) François Monmoulin, né à Broye-les-Pesmes (Haute-Saône) en 1750, canonnier (1767), sergent (1777), adjudant (1791), adjudant-major et second capitaine (1792), capitaine commandant (1793), chef de bataillon sous-directeur (1803); retraité avec une pension de 2,000 francs (13 juin 1811).

« Là-dessous », me répondit-il d'un grand sang-froid en me montrant l'énorme tas des ruines qui s'élevaient au moins à trente pieds. Il était connu pour un hâbleur déterminé. Mais cette dernière gasconnade surpassait les autres, et on plaisanta longtemps ce pauvre commandant qui prétendait avoir reçu sur le corps une centaine de milliers pesants de décombres. Le ministre écrivit au colonel Demanelle et à moi une lettre de satisfaction sur le dévouement et le zèle dont nous avions fait preuve dans cette occasion (1).

Les hostilités étaient au moment de commencer et il manquait encore beaucoup de chevaux pour monter tous les hommes du régiment; les moyens ordinaires de remonte étant jugés insuffisants, je reçus ordre de traiter directement aux conditions les plus promptes et les plus avantageuses. Je me rendis le 16 septembre à Milan où je passai marché avec des fournisseurs. Je n'y restai qu'un jour et je dînai avec le colonel d'Anthouard, à la villa Bonaparte, palais Belgiojoso, que le vice-roi habitait. Ce palais, d'une étendue peu considérable, était d'une élégance parfaite et d'une grande richesse d'ornements et d'architecture et sa situation à l'extrémité du jardin public en faisait une des plus agréables habitations que j'aie vues. Je revins à Plaisance le 18 septembre. Je fus obligé de retourner à Milan pour le même objet

(1) Le ministre écrivait à Demanelle le 26 août 1805 : « Je n'ignore pas, monsieur, les marques de zèle et de dévouement que vous avez données à l'occasion de l'explosion du magasin dans lequel était renfermée à Plaisance une quantité considérable de munitions confectionnées, et ce qu'on vous doit à cet égard ainsi qu'aux officiers tant de votre régiment que du 1er à cheval qui se sont portés avec le même empressement à pourvoir à tous les moyens possibles pour prévenir les suites plus funestes qui pouvaient résulter de ce malheur. Je vous prie d'en recevoir le témoignage de toute ma satisfaction et de le leur transmettre à tous, particulièrement à MM. le major Griois et le chef de bataillon Rouget qui ont si bien répondu au bon exemple que vous leur avez donné dans cette occasion. Des services aussi importants ne peuvent que vous concilier de plus en plus aux uns et aux autres la bienveillance de Sa Majesté. »

le 23 octobre et j'en revins le lendemain, attendant chaque jour l'ordre de partir pour l'armée où plusieurs compagnies de mon régiment se trouvaient déjà.

La guerre était commencée. Notre armée, sous les ordres du maréchal Masséna, avait passé l'Adige à Vérone, chassé les Autrichiens de Véronette, et une affaire générale avait eu lieu à Caldiero en avant de Vérone. Après de longs et sanglants efforts, l'ennemi avait été chassé de cette position qui, déjà très forte par elle-même, était encore défendue par des retranchements et des batteries formidables (1). Ce fut le colonel Demanelle qui nous apporta la première nouvelle de cette victoire. On m'annonça à mon réveil qu'il arrivait blessé, mais légèrement, et qu'il demandait à me voir. Je me rendis aussitôt près de lui et je le trouvais gai et traitant de bagatelle une blessure qu'il avait reçue à la main droite et qui le faisait très peu souffrir; la balle, entrée près du pouce, avait traversé toute la main et brisé quelques os, mais les chirurgiens assuraient qu'il n'y aurait point d'amputation à faire et que peut-être il recouvrerait entièrement l'usage de tous ses doigts. Il me donna des détails sur la bataille : il avait été blessé lorsqu'il se portait en avant avec deux pièces de canon, et il augurait bien pour son avancement de la satisfaction que le maréchal lui avait témoignée. Déjà, il s'exerçait avec succès à écrire de la main gauche, pour user de cette ressource dans le cas, disait-il, où sa guérison ne serait pas aussi complète que les chirurgiens

(1) L'affaire de Caldiero est des 30 et 31 octobre 1805. L'archiduc Charles ne fut pas chassé de sa position, comme dit Griois; il la maintint, non sans pertes, et il eut le temps de faire une retraite qu'il avait résolu d'opérer depuis qu'il connaissait la capitulation d'Ulm. Aussi, de Bologne, Courier écrivait-il que l'affaire avait été vive et que les Français avaient eu le dessous; il croyait même que d'Anthouard et Demanelle étaient tués. Cf. les *Souvenirs* de Gonneville, p. 13-14, qui remarque justement que la retraite de l'ennemi était une conséquence naturelle de notre marche sur Vienne, qu'elle se fit avec ordre et sans perte notable, que le sang répandu à Caldiero l'avait été en « pure perte ».

le faisaient espérer. Cet état dura deux ou trois jours. Un matin que je venais à mon ordinaire savoir de ses nouvelles et causer avec lui, je le trouvai triste et mal à son aise. Il se plaignait de mal de gorge et je vis que son état l'inquiétait et qu'il redoutait le tétanos. Je tâchai de lui ôter cette idée et l'assurai, ainsi que je le croyais moi-même, que le petit accès de fièvre qu'il éprouvait était l'effet naturel de la suppuration de sa plaie, et peut-être de son mal de gorge. Mais il jugeait mieux que moi de son mal; c'étaient réellement les premiers symptômes du tétanos qu'il ressentait. Il s'y trompait d'autant moins que le chirurgien-major de son régiment, Rivière (1), prétendait avoir fait une étude particulière de cette terrible maladie assez fréquente à la suite des blessures d'armes à feu; il avait publié le résultat des expériences et des cures qu'il avait faites, et Demanelle avait lu avec soin son ouvrage, en avait même souvent parlé avec lui. Ne m'en fiant pas entièrement à Rivière, je fis appeler le docteur Morelli qui jouissait de la plus grande réputation à Plaisance, et le résultat de sa consultation fut que le pauvre Demanelle était certainement attaqué par le tétanos et qu'il y avait peu d'espoir de le sauver. D'après cela, on fut d'avis d'employer, comme voulait son chirurgien-major, le mercure sous toutes les formes jusqu'à salivation abondante. Mais l'état de Demanelle empirait rapidement; un tremblement convulsif agitait tous ses membres; il ne parlait plus qu'avec beaucoup de peine, ses dents se serrèrent, il ne pouvait plus rien avaler, et au bout de deux ou trois jours il expira dans

(1) Pierre Rivière, né en 1761 à La Ferté-Macé (Orne), chirurgien de 2e classe en mai 1791 et de 1re classe en septembre suivant, employé d'abord au 1er régiment d'artillerie en 1797, puis à la 1re demi-brigade de ligne en 1802, puis au 2e régiment d'artillerie en 1803; il avait été chirurgien en chef, par intérim, de l'armée de Rome et ensuite de l'armée de réserve commandée par le Premier Consul; il prit sa retraite le 11 avril 1807.

nos bras. Nous l'enterrâmes avec tous les honneurs militaires et la pompe usitée dans le pays.

Les qualités de Demanelle faisaient oublier ses défauts qui venaient de beaucoup de légèreté et d'un grand fonds d'amour-propre. Il fut regretté non seulement de ses camarades et des militaires sous ses ordres, mais aussi des habitants qui rendaient justice à son amabilité, à sa justice, à son désintéressement et à sa sévère probité.

Je ne doute pas qu'il aurait eu un avancement rapide s'il avait vécu; une ambition qu'il ne déguisait pas et qui s'appuyait de talents véritables, l'aurait porté bientôt aux premiers grades (1).

L'ordre tant désiré m'arriva enfin le 14 novembre. Il m'enjoignait de me rendre au quartier général de l'armée d'Italie pour y remplir les fonctions de chef d'état-major près du général Dulauloy, commandant en second de l'artillerie (2). J'avais pris depuis longtemps les dispositions nécessaires. Le lendemain, 16 novembre, je me mis en route avec un canonnier d'ordonnance et mon domestique qui conduisait mes chevaux de main. Je fus accompagné jusqu'à une ou deux lieues par tous les officiers du régiment qui voulurent me donner cette preuve d'amitié et boire à mon bon voyage dans un déjeuner qu'ils avaient fait préparer à l'endroit où je me séparai d'eux.

J'avais passé plus de deux ans à Plaisance et je puis les compter parmi les plus heureux de ma vie. A peine

(1) Le ministre écrivit le 23 novembre 1805 au commandant du dépôt du 2e régiment à pied qu'il « regrettait beaucoup la perte d'un aussi brave officier ».

(2) Charles-François Randon-Dulauloy, né à Laon en 1764, élève d'artillerie (1780), lieutenant en second (1781) et en premier (1788), second capitaine (1791), capitaine-commandant (1792), adjudant général (1793), chef de bataillon, puis chef de brigade, puis général de brigade dans la même année 1794 (24 juillet, 27 août, 10 décembre), général de division (27 août 1803), colonel commandant l'artillerie de la garde impériale (29 mars 1813), gouverneur de Lyon (5 juin 1815), retraité en octobre 1815, mort en 1832.

âgé de trente ans, j'y arrivai comme chef d'escadron; quelques mois après j'y reçus ma nomination de major et presque aussitôt je me vis, par le fait, chef d'un régiment où j'étais aimé et où je sus, malgré ma jeunesse, me faire obéir et respecter. Je trouvai parmi les officiers supérieurs de la garnison des camarades jeunes et aimables; nos goûts étaient les mêmes, c'étaient ceux de notre âge, et nous pouvions facilement les contenter dans une ville où les femmes, vives et belles, ne partageaient pas la haine que leurs maris avaient ordinairement pour nous.

La ville est d'une étendue considérable, mais assez peu peuplée. Elle est bien bâtie et renferme un grand nombre de vastes et beaux hôtels. Ces palais, comme on les appelle en Italie, appartiennent aux premières familles du pays. Quelques-unes sont immensément riches; d'autres, réduites presque à la misère, conservent cependant l'envie de briller et louent à la journée et même à l'heure le facchino du coin pour endosser la livrée, monter derrière un carrosse qui tombe en ruines et que traînent deux haridelles. Mais un carrosse, des laquais, une loge au spectacle, sont choses indispensables pour le noble plaisantin. La nourriture, l'ameublement, etc., ne sont que des accessoires que l'on sacrifie à ces besoins de convention.

Les deux palais Scotti sont au nombre des plus beaux, bien entretenus et bien meublés, ce qui est rare, car la plupart ont à peine quelques chambres habitables, garnies de vieux meubles dorés et vermoulus et de quelques tentures de damas en lambeaux. Aussi, fut-ce dans ces palais et dans un ou deux autres que logèrent l'empereur, le pape et les autres grands personnages qui passèrent à Plaisance pendant que j'y étais.

Parmi les édifices publics, on remarque l'ancien palais des ducs Farnèse : il est très vaste, mais entièrement délabré, et ses incommodes galetas servaient de casernes à la garnison.

Le palais du gouverneur ressemble en petit au palais ducal de Venise; il donne sur une place où, chaque année, à la fête de la ville, on tirait un feu d'artifice qui surpassait ce que j'ai vu de plus beau en ce genre.

La cathédrale est un beau monument. Pendant mon séjour, on l'enrichit de deux tableaux, d'un Plaisantin nommé Landi; c'étaient la mort de la Vierge et son assomption.

La Madonna di campagna, église moderne appartenant au couvent des récollets, est d'une architecture élégante; nous enterrâmes Demanelle dans le chœur de cette église.

Les remparts de la ville avaient été, à la grande satisfaction des habitants, convertis en promenades ornées de beaux arbres. C'est là que chaque soir les voitures de la noblesse venaient pesamment, à la suite les unes des autres, faire la *trottada* qu'on terminait ordinairement à la porte d'une « bottiga di caffi », pour y prendre un sorbet ou une limonade. Ces équipages étaient fort nombreux, car tout noble — et la noblesse pullule dans cette ville — veut avoir un équipage et, pour l'avoir, s'impose les plus dures privations. Quelques-uns étaient attelés de quatre chevaux et précédés par des coureurs; mais cette prétention ne faisait que mieux ressortir la vétusté de la voiture, la maigreur des attelages et les sales oripeaux dont les coureurs étaient surchargés. La plupart de ces nobles n'avaient que mauvais goût et misère prétentieuse.

Le sigisbéisme régnait à Plaisance dans tout son éclat. Chaque dame de la noblesse ou même de la classe moyenne avait son cavalier servant, et son mari remplissait cette fonction près d'une autre dame. Chaque matin, ce malheureux esclave volontaire se rendait entre 11 heures et midi au lever de sa dame, prenait avec elle ou lui voyait prendre sa *chocolata*, assistait à sa toilette, l'accompagnait lorsqu'elle avait à sortir, la quittait au moment

où elle allait se mettre à table pour dîner, revenait une heure après, la conduisait à la promenade, au spectacle, au café ou à la conversation, et la remettait ensuite au mari jusqu'au lendemain. On voulait nous persuader que ces charges de cavalier servant étaient purement honorifiques. Mais s'il est quelques imbéciles pour ne pas profiter du faible dédommagement qu'on peut tirer de cette servitude et de cette adoration de tous les moments, je suis bien persuadé que c'est le plus petit nombre. Quant à moi, je n'ai jamais pu m'expliquer comment un homme pouvait, sans y être contraint sous peine de mort, se charger de chaînes aussi pesantes; les faveurs de la plus belle femme n'auraient jamais pu faire de moi un cavalier servant pour plus d'une semaine; encore cette semaine m'eût-elle paru longue.

Les Plaisantins sont très dévots, si l'on peut appeler dévotion une exactitude scrupuleuse à remplir certaines pratiques religieuses qui, du reste, s'allient fort bien avec une grande liberté de mœurs et n'empêchent pas que les assassinats soient à proportion plus fréquents à Plaisance que dans aucune des villes d'Italie que j'ai habitées. C'est surtout à Noël qu'on pouvait remarquer ce mélange bizarre de dévotion et de désordre. Toutes les églises sont pleines cette nuit-là; le peuple s'y porte en foule, surtout à celle de la Madonna di campagna, où un des frères récollets entonne un chant dont le refrain : *è nato il bambino*, est répété à pleine gorge par les assistants qui se livrent à une joie délirante où le vin a la plus grande part. Cette espèce de saturnale dont le premier théâtre est l'église, dure toute la nuit et la journée du lendemain dans les tavernes et sur les places publiques. Elle ne se termine jamais sans plusieurs assassinats à coups de couteau.

Un événement de cette nature arriva près de mon logement. Un avocat sortait d'une auberge en plein jour; à

peine dans la rue, il reçoit dans le bas-ventre un coup de couteau d'un garçon de l'auberge avec lequel il avait eu quelques difficultés; il mourut sur le coup, et le peuple, loin d'arrêter l'assassin, facilita sa fuite; on n'entendit plus parler de lui. Un crime du même genre, dont un canonnier de mon régiment fut victime, donnera l'idée du sang-froid et du féroce courage d'un assassin italien. Deux de mes canonniers étaient à boire dans une taverne. Un sbire se trouvait près d'eux à une autre table. Une dispute s'éleva entre eux. Après quelques propos, le sbire sort sans rien dire, va prendre sa carabine, revient devant la taverne, appelle le canonnier et le défie de sortir. Croyant qu'on lui propose une affaire d'honneur, le canonnier s'élance vers la porte; à peine paraît-il que le sbire l'ajuste et l'étend raide mort. Après quoi, sans s'émouvoir, il recharge son arme qu'il présente au second canonnier qui veut se jeter sur lui, et sans être inquiété par la foule, il se retire tranquillement et disparaît. Le crime fut commis à 3 heures après-midi, sur la place du Dôme, au milieu d'une population nombreuse. J'étais à dîner chez Demanelle, lorsque le maître tailleur du régiment, espèce d'imbécile à prétentions, arrive et tout essoufflé, me dit : « Mon major, on assassine votre régiment! » Dans toute autre circonstance, son ton emphatique nous eût fait rire; mais ce n'était pas le moment. Nous nous rendîmes en hâte au quartier où tout était déjà en rumeur. J'y appris ce qui venait de se passer et je fis partir des patrouilles à pied et à cheval dans toutes les directions pour maintenir l'ordre et arrêter le coupable. J'allai moi-même sur le lieu du crime prendre des renseignements. Quelques canonniers prétendaient que le meurtrier s'était réfugié dans la cathédrale, réputée lieu d'asile. Je fis aussitôt ouvrir les portes; nous parcourûmes les coins et recoins, le sabre à la main, au grand scandale des prêtres qui n'osaient rien dire et dont le

regard parlait assez. Si nous l'avions trouvé, la sainteté du lieu ne l'aurait pas sauvé. J'espérais que peut-être il était retourné chez lui; je me fis conduire à son logis, je visitai la maison, je fouillai partout, mais inutilement, et je dus, à mon grand regret, renoncer à le découvrir. Ce forfait m'avait tellement révolté que si j'avais aperçu le coupable, je me serais précipité sur lui et peut-être l'aurais-je immolé. Le gouverneur italien vint me trouver et chercha à me calmer, me promit qu'il allait mettre en campagne tous les sbires de la ville, que l'homme n'échapperait pas. Cependant il échappa, après avoir, me dit-on, tué ou blessé quelques-uns de ceux qui le poursuivaient; mais j'ai toujours cru que ce combat, que les sbires avaient soutenu contre lui, n'avait jamais eu lieu, et que s'ils n'ont pas favorisé sa fuite, ils n'ont rien fait pour l'empêcher. Au reste, à quelque temps de là, justice fut faite. Le meurtrier qui, en se sauvant de Plaisance, avait pris du service dans l'armée autrichienne, fut fait prisonnier dans une des premières affaires, et reconnu par les camarades du canonnier qu'il avait tué. Ils s'emparèrent de lui et se chargèrent de le remettre au quartier général; mais il n'alla pas loin et au coin du premier bois, ils l'envoyèrent rejoindre sa victime.

Exact à remplir les plus minutieuses pratiques de dévotion, le peuple plaisantin ne manque pas de se découvrir et de se signer, même dans les rues et à la promenade, lorsque la cloche sonne l'angélus, et chaque soir, à ce signal, trois ou quatre prêtres se réunissaient dans une boutique de la place du Gouvernement et agenouillés sur le seuil, psalmodiaient à haute voix des litanies que répétaient, en passant devant eux, une partie des promeneurs. Par suite de leur dévotion à la Vierge et aux saints, les Plaisantins avaient attaché le don de miracle à plusieurs des madones qui se trouvent à chaque coin de rue et dont les lanternes qui brûlent en leur honneur

servent au moins à éclairer les passants. Je fus témoin et presque cause du miracle d'une de ces madones. Un matin on découvrit une bougie dans la main de l'Enfant Jésus que la Vierge tenait sur ses genoux, et comme cette image était assez élevée et éloignée de toute fenêtre, il parut évident que les anges seuls avaient pu placer ainsi la bougie. La foule ébahie se pressait dans la rue, chapeau bas, et commençait à entonner des litanies lorsque le commissaire des guerres Guillien (1), qui demeurait vis-à-vis, se déclara l'auteur du miracle, au grand désappointement des curieux. La veille, nous avions passé la soirée chez lui; — il avait une femme, bonne et gentille, qui faisait fort bien les honneurs de sa maison — il remarqua qu'une des bougies était cassée, la prit et la lança avec force par la fenêtre; elle alla, par un singulier hasard, se ficher à l'endroit où on l'avait découverte; de là le miracle, que, sans la déclaration de Guillien, les prêtres du voisinage auraient sans doute exploité avec avantage.

Une nouvelle et belle salle de spectacle fut construite pendant mon séjour à Plaisance et lorsqu'on l'inaugura, il y eut une espèce de fête qui dura plusieurs jours et où accoururent, suivant l'usage, les amateurs de l'Italie. Plusieurs des acteurs les plus en réputation avaient été engagés, et je me convainquis alors, à ma grande surprise, que ce n'est pas à tort que les Italiens revoient avec plaisir pendant des mois entiers le même opéra : plus on entend la belle musique, plus elle plaît sans fatiguer jamais. Des bals masqués eurent lieu à cette occasion. En général, le carnaval est très animé à Plai-

(1) Louis Guillien était père de sept enfants : né à Marzec (Creuse), clerc de notaire, employé dans l'administration du district de Clermont et chef du bureau militaire (1789-1794), nommé à l'âge de vingt-sept ans, par le représentant Musset, commissaire des guerres dans le Puy-de-Dôme (21 décembre 1794), sous-inspecteur aux revues (11 janvier 1808) et employé aux îles Ioniennes (1808-1810), en Calabre (1811), à Grenoble (1812), à la garde impériale (1814) et à Montbrison (fin 1815), sous-intendant militaire à Lyon (1818-1828).

sance; chacun y prend part, et pendant la dernière semaine, court les rues en masque; pour peu que vous soyez déguisé un peu proprement, toutes les maisons vous sont ouvertes et les intrigues amoureuses vont grand train. Je fis comme les autres, et plusieurs fois avec quelques-uns de mes camarades, je me livrai à un genre de plaisir que j'ai toujours aimé.

Demanelle et moi, nous aurions pu nous lier avec ce qu'on appelait la *nobilita*. Mais ennemis de toute gêne et de ces assommantes puérilités qu'on est convenu d'appeler devoirs de société, nous nous bornions à aller aux grandes réunions qui avaient lieu de temps en temps parmi la riche noblesse et auxquelles nous étions toujours invités. Nous partagions ordinairement nos soirées entre le spectacle et deux ou trois maisons de négociants, entre autres celle du signor Albatazzi. Il était rarement chez lui, mais nous y trouvions sa femme et ses deux filles qui réunissaient chaque soir plusieurs jeunes personnes de leurs amies et avec lesquelles nous dansions et faisions mille folies en toute liberté.

Nos diners chez Demanelle étaient aussi fort gais. Il était rare que quelque comte ou marquis italien ne vînt pas y assister comme spectateur, parce que nos repas n'avaient pas lieu aux mêmes heures que les leurs. Ils prenaient volontiers le café avec nous et payaient leur écot par les anecdotes du jour ou celles de la cour de leur dernier infant. Souvent nous engagions à dîner quelques personnes du pays, artistes, moines, danseuses, prêtres et nobles, et quelle que fût la différence de leur robe ou de leur opinion, une fois chez nous, ils n'en étaient pas moins bons convives, car il n'est pas, je crois, de pays où l'on mette aussi facilement de côté toute étiquette et préjugé d'état, quand ce sont des obstacles au plaisir. Les Italiens poussent même souvent cette facilité de mœurs jusqu'à l'oubli des convenances. Ainsi, le comte

Tradicini souffrait qu'une jeune personne qui logeait chez lui et se faisait même passer pour sa femme, vînt chaque jour chez moi en plein midi, suivie d'un domestique en grande livrée, lequel revenait une heure après la reprendre et la ramenait chez le mari ou entreteneur. Il ne pouvait ignorer ces visites. D'ailleurs, elle ne se gênait pas pour me témoigner en sa présence — car souvent j'allais chez lui — tout l'intérêt qu'elle me portait. Mais lui aussi m'avait pris en affection, et je suis persuadé que ce sentiment entrait pour beaucoup dans son complaisant aveuglement.

Je le crois d'autant plus volontiers que j'en ai eu depuis d'autres exemples en Italie. Cependant tous les maris plaisantins n'avaient pas autant de condescendance, et j'ai eu une intrigue avec une comtesse dont le mari, tout en souffrant ce qu'il ne pouvait empêcher et ignorer, ne voulut jamais que sa femme me reçût chez elle. C'était dans sa loge du théâtre, où, suivant l'usage du pays, le mari n'entre guère, qu'elle me recevait chaque soir et que nous convenions des entrevues que nous avions ensuite en maison tierce et quelquefois chez moi pendant le carnaval, grâce à la liberté du masque et des bals de nuit. Cette femme, qui aimait avec toute l'énergie et l'abandon d'une Italienne qu'aucune considération ne retient, ne cachait pas ses sentiments à son mari; des disputes violentes en résultaient et jamais elle n'était plus contente que lorsque le lendemain elle pouvait me les raconter; des meurtrissures, suite des coups qu'elle avait reçus, attestaient la vérité de son récit. Au reste, la jalousie du mari était toute d'amour-propre, car lui-même était cavalier servant d'une autre dame fort jolie.

Je n'eus jamais à coup sûr le droit de compter sur la fidélité des femmes avec qui j'ai fait l'amour, et probablement nous n'avons à cet égard rien à nous reprocher; mais partout je n'ai eu que des soupçons, probablement

très fondés, et ce n'est qu'à Plaisance où j'ai été convaincu par mes propres yeux.

J'avais l'occasion presque chaque jour de passer sous les fenêtres d'une jeune et jolie personne de dix-huit ans. Des cheveux et des yeux du plus beau noir, un teint d'une blancheur éclatante et de vives couleurs en faisaient une beauté extrêmement piquante. Quelques mots dits en passant et qu'elle recevait en souriant nous mirent bientôt en relation. Je trouvai un prétexte pour m'introduire chez elle et de temps en temps j'allais y passer quelques moments le soir, toujours en présence de sa mère, devant laquelle je me gênais très peu. J'y rencontrai quelquefois un jeune officier de mon régiment qui me paraissait fort bien établi dans la maison. Mais il ne se montrait nullement jaloux; il paraissait même très froid avec la jeune personne et il m'avait assuré que jamais il n'avait pensé à la courtiser. Je crus qu'il en voulait à la mère qui était encore de mise et je continuai mes visites. Peu de temps après, j'obtins ce que je désirais. Trois ou quatre fois la semaine, je me rendais à minuit sous les croisées de la belle; à un signal convenu, elle m'ouvrait une petite porte et m'introduisait dans sa chambre, à l'entresol, où je restais jusqu'à la pointe du jour. Tout allait à merveille et j'étais enchanté de ma maîtresse. Mais un soir, introduit comme à l'ordinaire, et couché près d'elle, j'entendis du bruit sous les fenêtres. Je n'y fis pas d'abord grande attention; le bruit redoublant, je voulus me lever; elle m'en détourna. C'était sans doute, me dit-elle, un Italien qui depuis quelque temps passait et repassait souvent devant chez elle en faisant de grands soupirs dont elle se moquait. Un moment après, j'entendis quelque chose tomber dans la chambre, car après avoir éteint la lumière, nous avions ouvert la croisée à cause de la chaleur extrême qu'il faisait. Je me levai et je vins à la croisée pour reconnaître l'importun qui venait troubler nos

plaisirs; en approchant des barreaux, j'aperçus un homme qui s'y cramponnait et dont je ne pus distinguer la figure dans l'obscurité; je saisis un de ses bras et je dis à la belle qui paraissait fort effrayée de me donner mon sabre; elle hésitait et je continuais à tirer fortement le bras que je tenais, lorsque celui à qui il appartenait me dit son nom en ajoutant qu'il était le plus malheureux des hommes, puisqu'il venait de se convaincre de la perfidie d'une femme avec laquelle il vivait depuis longtemps et qu'il aimait à la folie. Pendant ce colloque, la jeune personne, voyant que toute excuse était impossible, fondait en larmes et avouait ses torts, nous suppliant de parler plus bas pour ne pas réveiller ses parents dont la chambre était contiguë à la sienne. Dans le premier moment nous eûmes peu d'égard à sa prière. Mais je songeai que c'était duperie de s'affecter de l'infidélité d'une femme dont je n'étais pas amoureux et dont j'avais obtenu tout ce que je pouvais désirer. Je tâchai donc de faire entendre raison à mon compagnon d'infortune, et après nous être promis de ne plus revoir celle qui nous avait trompés tous les deux, je me rhabillai et je fus avec lui me promener sur les remparts en attendant le jour qui ne tarda pas à paraître. Il me fallut entendre le récit de ses amours, de toutes les preuves de tendresse qu'il avait données et reçues de sa belle, et des motifs qu'il avait eus de compter sur sa fidélité : elle l'avait longtemps entretenu dans l'idée que je ne lui faisais pas sérieusement la cour et qu'elle l'aimait trop pour me rien accorder; mais mes visites qui continuaient toujours et certains signes d'intelligence qu'il avait remarqués entre nous lui donnèrent quelques soupçons et un soir qu'elle me reconduisait jusqu'à sa porte, il entendit qu'elle me donnait rendez-vous pour minuit. Il voulut se convaincre de son malheur par ses propres yeux, et roulant dans sa tête des projets de vengeance, il alla avant moi au rendez-vous. Caché

dans un entre-colonnement, il vit la porte s'ouvrir et se refermer sur moi. Il me confessa que son premier mouvement avait été de me brûler la cervelle; mais heureusement pour moi et pour lui je l'avais prévenu en m'emparant d'un de ses bras tandis que de l'autre il se soutenait aux barreaux de la fenêtre. « J'avais totalement perdu la tête, me dit-il, et en sortant de chez moi j'étais résolu à vous tuer et à me tuer ensuite. » Peu à peu il se calma et après avoir énergiquement donné les femmes au diable et reconnu que bien fous étaient ceux qui se fiaient à elles, il finit par rire avec moi de l'aventure. En nous quittant, nous nous promîmes de nouveau de ne plus revoir notre infidèle, et nous tînmes parole. Au reste, la pauvre fille fut punie par où elle avait péché. Un enfant fut le résultat de cette double intrigue et comme elle savait que chacun de nous avait la certitude de n'être tout au plus que pour moitié dans cette œuvre, elle ne tenta même pas d'en faire honneur à l'un de nous deux. Son père était d'ailleurs à l'aise : il était intendant du comte Mandelli, hôte de Demanelle, et faisait en même temps le commerce de tableaux.

Ce comte Mandelli, un des plus riches seigneurs de Plaisance, est un des plus singuliers originaux que j'aie rencontrés en Italie. A peine âgé de quarante ans, et d'une belle figure, il n'avait jamais voulu se marier et il paraissait se soucier peu des femmes. Il passait la plupart de son temps chez les libraires. Sa tête était remplie de dates, de faits et d'idées sages et folles, mais tout cela confondu et mal digéré, et sa conversation décousue se ressentait du désordre de sa tête; il abordait vingt sujets différents sans en suivre aucun. Aussi peu réglé dans sa manière de vivre que dans ses pensées, il avait chez lui un nombreux domestique, mais pas de cuisine; quand il avait faim, un morceau pris chez le traiteur et mangé sur le pouce lui suffisait. Soit insouciance ou paresse, il chan-

geait rarement de linge et était toujours d'une saleté remarquable; il portait les mêmes habits jusqu'à ce qu'ils ne tinssent plus sur lui. Un jour qu'il avait été obligé d'endosser un vêtement neuf, il nous fit beaucoup rire par l'air gêné et décontenancé qu'il avait et par la naïveté spirituelle avec laquelle il nous faisait l'éloge de son habit défunt dont il venait de se séparer pour la première fois depuis tant d'années. Dans sa chambre, encombrée de livres et de poussière, étaient deux grabats sales et en désordre; c'était le sien et celui d'un domestique; car soit par manie ou par faiblesse d'esprit, il ne pouvait rester seul la nuit, et souvent même il obligeait son domestique à venir partager sa couche. Avec ce genre de vie, il ne dépensait assurément pas la vingtième partie de son revenu et on aurait pu attribuer toutes ces bizarreries à une avarice sordide, s'il n'avait usé largement de sa grande fortune en achetant des livres et des objets d'art et de science et en faisant du bien à beaucoup de malheureux (1).

Chez un peuple dont la dévotion était tout extérieure, les processions, les saluts en musique et les autres cérémonies religieuses devaient jouer un rôle important. Pendant le carême et plusieurs jours avant et après les grandes fêtes de l'année, il y a chaque soir dans une des églises de la ville grande musique suivie du salut. L'église où a lieu ce spectacle, appelé *fonction*, est tendue en damas ou velours cramoisi bordé de franges d'or, et éclairée par un grand nombre de bougies. L'annonce et le programme de la cérémonie sont placardés à chaque coin de rue, et une foule nombreuse ne manque pas de se rendre à l'église longtemps à l'avance. Ces réunions sont aussi

(1) Courier l'a connu, et il rapporte les propos que tenait le comte à a nouvelle que Bonaparte se faisait sire : « Voilà des sauts et des vols! Un enseigne, un chevrier de Corse qui devient empereur! Un Corse a donc châtré les Français! »

brillantes que le spectacle le plus couru. La musique y est ordinairement très bonne, et on y a, de plus qu'au théâtre, l'agrément de pouvoir circuler partout, et après avoir examiné toutes les femmes qui se prêtent de la meilleure grâce à cette espèce de revue, on s'arrête près de celle qui plaît davantage ou avec laquelle on a déjà quelques relations établies. Les processions, et surtout celle de la Fête-Dieu, *Corpus Domini*, ainsi qu'on l'appelle dans le pays, ne sont remarquables que par l'affluence des gens de tout sexe et de tout rang qui se portent aux lieux où elles doivent passer, par le grand nombre de prêtres et de moines qui figurent comme acteurs, et par l'impudence qu'ils affichent. Continuellement le nez au vent, ils saluent, sourient et parlent à haute voix aux personnes de leur connaissance qui garnissent les balcons; ils s'arrêtent même quelquefois pour aller prendre leur part des rafraîchissements et des sorbets qui sont offerts dans chaque maison. J'avoue que la première fois je fus révolté, et cependant je ne suis rien moins que dévot. Au reste, je dois dire que dans aucune autre ville d'Italie je n'ai vu les prêtres porter aussi loin l'effronterie dans leurs cérémonies publiques, et que même à Plaisance nous distinguions, nous autres Français, l'air de piété et de recueillement des capucins et des récollets qui faisait ressortir encore la tenue et la conduite des autres prêtres et moines. Il y avait le Vendredi-Saint une procession de nuit à laquelle les jeunes gens ne manquaient jamais; après la chute du jour on se réunissait dans une petite église bien sombre, bien étroite, où l'on profitait des rapprochements heureux que le hasard ou l'adresse avait procurés et les femmes qui s'y rendaient savaient à quoi elles s'exposaient. La procession parcourait la ville; à son retour, pareille scène se renouvelait et ainsi se nouaient nombre d'intrigues amoureuses. Les prêtres n'ignoraient pas ces désordres; mais ils voulaient, avant

tout, maintenir une cérémonie où ils jouaient le principal rôle et ils étaient d'une morale tellement accommodante qu'une jeune personne avec qui j'avais des relations intimes se servait d'un chanoine qui paraissait très lié avec sa mère, pour correspondre avec moi et m'indiquer les heures où je pouvais la voir.

Comme je l'ai dit, nous recevions à notre table, chez Demanelle, des personnes de tous les rangs et de tous les états, depuis le marquis le plus entiché de ses parchemins jusqu'au médecin ou au négociant, et depuis la danseuse du théâtre jusqu'au moine. Un capucin, vieillard aimable, instruit et pas du tout bigot, venait assez souvent prendre le café et la liqueur avec nous. Il était gardien du couvent de son ordre à Plaisance et depuis longtemps il nous pressait humblement d'honorer son monastère d'une visite et d'y accepter un modeste dîner. Nous prîmes jour, et les habitudes claustrales, choses entièrement nouvelles pour nous, nous firent passer agréablement quelques heures. Reçus à la porte du couvent par le supérieur et autres gros bonnets, nous visitâmes la maison et le jardin qui étaient tenus avec un ordre remarquable Le réfectoire, où l'on nous conduisit ensuite, était garni de fleurs et jonché de feuillages, ainsi que la table, dont le supérieur nous fit les honneurs avec une aimable cordialité. Il n'y avait admis qu'un ou deux religieux; une vaisselle de terre brune, mais très nette, relevait la blancheur d'un linge assez grossier, mais plié avec un soin extrême; les mets étaient simples, mais bons, bien accommodés et fort proprement servis. Les plus jeunes Pères nous présentaient à boire, et chacun de nous avait derrière sa chaise un de ces moines, attentif à nous offrir tout ce qui nous était nécessaire. Le dîner fini, nous suivîmes le supérieur dans sa cellule; elle ne se distinguait pas des autres et ne contenait que la couchette, un crucifix et une tablette chargée de livres. Des capucins vinrent

demander la permission de sortir; le supérieur la leur donna avec sa bénédiction, qu'ils reçurent à genoux, et, après l'avoir remercié de sa réception, dont nous fûmes réellement fort contents, nous le laissâmes enchanté de nos manières et surtout de lui-même : il nous avait montré la toute-puissance de son autorité et la discipline de ses religieux, bien autrement sévère que celle de nos soldats.

CHAPITRE VIII

NAPLES

(1805-1806)

Bozzolo. — Vicence. — L'adjudant-commandant Chavardès. — Castelfranco. — Conegliano. — Pordenone. — Lacombe Saint-Michel et Dulauloy. — Gorizia. — Seras. — Mouton. — Adelsberg. — Trieste. — Le négociant Weber. — Départ pour l'armée de Naples. — Excursion à Venise. — Joie des habitants à la vue de l'uniforme français. — Ferrare. — Pesaro. — Jesi. — La note du majordome. — Fabriano. — Nocera. — La comtesse Olivieri. — Foligno. — Spolète. — Martique. — Otricoli. — Rome. — Le premier gîte. — Casa Bernini. — La course des chevaux barbes. — Frascati. — Prost. — Velletri. — Terracine. — Les Marais-Pontins. — Les oies sauvages. — Le coupe-gorge des Tre Ponti. — Contrebandiers. — Fondi. — Itri et Fra Diavolo. — Sessa. — Naples. — Couvent des Chartreux. — La vie napolitaine. — Ascension du Vésuve. — L'ermite. — La descente. — Portici. — Herculanum.

Parti de Plaisance le 16 novembre 1805, comme je l'ai dit, une bonne indigestion fut la suite du déjeuner que mes officiers m'avaient donné, et j'avais la fièvre en arrivant à Crémone où je couchai. Le lendemain, souffrant encore, je pris une voiture de poste pour me rendre à Bozzolo et j'en partis le 18, parfaitement rétabli, pour coucher à Mantoue. Cette ville, que je voyais pour la première fois, me parut grande et bien bâtie, mais triste et peu peuplée. J'allai le soir au spectacle dont la salle est petite.

J'en partis le 19 novembre et couchai au bourg de Villafranca, le 20 à Vérone, le 21 à Montebello et le 22 à Vicence. Je me disposais le lendemain matin à en partir, lorsque l'adjudant-commandant Chavardès (1),

(1) François Chavardès, né à Béziers en 1757, engagé en 1773 dans Aunis-Infanterie, sergent-major en 1787, capitaine au 1er bataillon des

qui commandait la place, me fit prévenir que la route était coupée par un corps autrichien de 6,000 hommes, qui paraissait se diriger sur Vicence. Je me rendis aussitôt chez Chavardès, vieux militaire fort brave à qui cette nouvelle faisait perdre la tête. Je l'aidai à prendre quelques dispositions de défense et j'attendis avec impatience le moment de pouvoir continuer ma route. Les journées du 24 et du 25 s'écoulèrent sans que j'obtinsse de renseignements certains; seulement, des bruits vagues se répandirent qu'une division française était à la poursuite du corps autrichien. Alors Chavardès se décida à réunir environ 500 ou 600 hommes de différents corps qui, ainsi que moi, avaient été arrêtés à Vicence; il m'en donna le commandement, et le 26 au matin je continuai ma route à leur tête. Chavardès avait épousé une jeune et jolie Italienne dont la sœur cadette, Giustina, était une des beautés les plus piquantes que j'aie vues; toutes deux étaient avec lui à Vicence; je les quittai peu, et elles me firent trouver fort agréables les trois jours que j'y passai.

Ma petite armée était un mélange de toutes les armes. Je la disposai de manière à en tirer le moins mauvais parti si l'ennemi se présentait; quelques hussards et un détachement de mon régiment que je conduisais avec moi, constituèrent l'avant-garde; le corps d'armée était formé de soldats d'infanterie de vingt régiments différents qui manquaient nécessairement d'ensemble et sur lesquels il aurait fallu peu compter. Je marchai avec précaution jusqu'au bourg de Citadella, où je fis halte et où j'appris que le corps autrichien dont il était question, commandé par le général Chasteler (1), avait été attaqué

Vengeurs, puis chef de bataillon en 1793, chef de brigade en 1794, adjudant-commandant à l'état-major de l'armée d'Italie en 1802, employé en Italie et à Naples de 1806 à 1810, commandant de place à Vitepsk en 1812, pris par les Russes, admis à la retraite en 1815. Cf. sur lui A. Chuquet, *Dugommier*, p. 349, et Pouget, *Souvenirs de guerre*, p. 205-243.

(1) Jean-Gabriel, marquis de Chasteler-Courcelles, né en 1763 au châ-

près de Castelfranco par la division Reynier, du corps de Gouvion-Saint-Cyr, et avait mis bas les armes. Le soir nous trouvâmes effectivement les vainqueurs et les vaincus entassés dans la petite ville de Castelfranco. Je fus assez heureux pour trouver au milieu de cette cohue un logement où je fus parfaitement accueilli. Une bonne dame italienne s'empressa de m'en faire les honneurs de la façon la plus aimable; elle ne cessait de se récrier sur la différence qu'il y avait entre nos manières et celles des officiers autrichiens et, contre la coutume italienne, un bon souper fut la suite de ses compliments et la preuve de leur sincérité. Tout péril étant passé, chacun put cheminer isolément, et mon corps d'armée fut dissous. Dans le nombre des militaires qui en faisaient accidentellement partie étaient deux officiers du génie; l'un était Lacoste (1), qui depuis fut colonel, aide de camp de l'empereur, et tué au siège de Saragosse; l'autre, le capitaine Haxo.

Le lendemain, 26 novembre, je couchai à Trévise et

teau de Malbais près Mons, cadet en 1776, sous-lieutenant au corps des ingénieurs en 1780, capitaine en 1785, major dans la guerre contre les Turcs, employé en Flandre et en Belgique dans les premières guerres de la Révolution, colonel en 1795 et général-major en 1797, chef d'état-major de l'armée austro-russe sous Souvoroff en 1799, lieutenant feld-maréchal en 1801, commandait alors un corps autrichien dans le Tyrol et dut, après sa défaite, se retirer sur Klagenfurt où il se réunit, le 24 novembre, à l'archiduc Jean Il devait, en 1809, subir de nouveaux échecs, et en 1814 commander à Venise où il mourut en 1825.

(1) Le nom est en blanc dans le manuscrit; mais il s'agit évidemment d'André-Bruno Frévol de Lacoste (né à Pradelles, Haute-Loire, en 1775) que Napoléon affectionnait à cause de son habileté, de sa fécondité de ressources, de son courage calme et enjoué. Il promut Lacoste capitaine après Jaffa et capitaine de première classe après Saint-Jean d'Acre. Il le confirma dans le grade de chef de bataillon que Lacoste avait reçu provisoirement de Kléber. Il le fit en 1806 colonel. En 1807, au quartier de Finkenstein, il l'attachait à sa personne comme aide de camp. En 1808, il le nommait général de brigade du génie et comte de l'Empire. Mais le 1er février 1809, à Saragosse, Lacoste tombait atteint d'une balle, à l'instant où, après l'explosion d'une mine, il excitait des Polonais à s'emparer d'un îlot de maisons. Cf. MARBOT, II, p. 100, les *Souvenirs* du général J.-L. HULOT, p. 269, et A. CHUQUET, *Jeunesse de Napoléon*, I, p. 290 et 429.

le 27 à Conegliano, petite ville établie dans la plus agréable situation. Je logeai à Conegliano chez une des premières familles du pays; mes jeunes hôtes et moi nous fûmes réciproquement si contents les uns des autres que d'un commun accord je descendis chez eux chaque fois que je repassai dans cette ville. Mon hôtesse me conduisit dans sa loge au spectacle et ma soirée s'écoula fort agréablement.

Le 28, je couchai à Pordenone. J'y fus assez bien accueilli dans mon logement pour avoir soin d'y retourner lorsque je repassai. Mes hôtes n'avaient pas une brillante habitation, mais Clorinda, une de leurs filles, méritait bien qu'on vînt la revoir.

Le 20, je couchai à Codroipo et le 31 à Palma-Nova. Le 1er novembre, pressé de rejoindre le quartier général, je pris la poste, passai à Gradisca et vins coucher à Gorizia, où il était établi. A mon arrivée, je fus prendre les ordres du général Lacombe Saint-Michel qui commandait en chef l'artillerie de l'armée. Le général Dulauloy la commandait en second et je pus m'apercevoir du peu d'accord qui régnait entre eux par l'incertitude de ma destination. Dulauloy trouvait toujours moyen d'empêcher ou de suspendre ce que Lacombe avait décidé, et Lacombe, tout en criant beaucoup, n'avait pas la force de se faire obéir. Ils étaient tous deux très mauvais chefs, mais au moins Lacombe était brave et payait de sa personne; du reste, tous deux spirituels et très aimables quand ils voulaient. Je restai trois jours à Gorizia avant d'avoir une destination et je les passai agréablement avec les camarades que je trouvai au quartier général. Ils me présentèrent chez la comtesse X***, parente, je crois, du comte de Cobenzl (1), qui réunissait chaque soir une société brillante. Cette dame, qui n'avait guère

(1) Le ministre autrichien, Louis comte de Cobenzl, qui avait signé en 1797 la paix de Campo-Formio, et en 1801 celle de Lunéville.

plus de trente ans, était assez jolie quoique d'un blond un peu décidé, aimable, fort coquette, entourée chaque soir d'un grand nombre de généraux et de colonels; tous les hommages qu'on lui adressait étaient bien reçus; chacun paraissait satisfait et je pense qu'au moins quelques-uns avaient sujet de l'être.

Le major Hazard (1) fut, je ne sais pour quel motif de mécontentement, rappelé au quartier général et je fus nommé à sa place au commandement de l'artillerie de la division du général Seras (2). Je partis le 5 novembre pour la rejoindre à Monfalcone; le général en était parti le jour même pour Trieste et je pris aussitôt la poste pour le rejoindre. J'y arrivai à 11 heures du soir et y passai la journée du 6 près du général qui me reçut avec amitié. Je le connaissais pour l'avoir vu plusieurs fois à Turin chez la comtesse Ghioni et dès lors je m'étais lié d'amitié avec son aide de camp Mouton (3), loyal et brave camarade pour lequel je conserve un véritable attachement, quoique, par suite de ma bizarre sauvagerie, j'aie cessé toute relation avec lui depuis 1815.

Le général m'ayant prévenu que sa division allait se

(1) Louis-Henry-Joseph Hazard, né à Lille en 1771, élève sous-lieutenant (6 octobre 1792), lieutenant (1er juin 1793), capitaine (7 mai 1795), chef d'escadron au 4e régiment d'artillerie à cheval (21 janvier 1802), lieutenant-colonel (23 mai 1803), colonel (14 mars 1811), retraité le 2 février 1820. C'était un ami de Courier, et lorsque Courier écrit à Griois pour annoncer sa démission : « Adieu, dit Courier, adieu, major, adieu, Hazard, et tous mes camarades connus et inconnus ! »

(2) Jean-Mathieu Seras, né le 16 avril 1765 à Osasco en Piémont, soldat dans l'armée piémontaise, capitaine dans la légion allobroge en 1792, chef de bataillon en 1794, blessé à Toulon, à Saint-Laurent de la Mouga et à Ceva, adjudant-général en 1798, noté par Moreau comme un très bon officier qui s'est distingué dans toutes les affaires, général de brigade le 29 mars 1801 et de division le 1er février 1805, comte en 1809, gouverneur de Venise en 1813, retraité en 1814, mort à Grenoble le 14 avril 1815.

(3) Jean-Antoine Mouton, né à Marseille en 1773, entré dans la légion des Allobroges (1793), sous-lieutenant (1795), lieutenant (1796), capitaine (1798), aide de camp du général Seras (1799), chef de bataillon (1807), major (1809), colonel (1813), maréchal de camp (30 juillet 1823), mort à Marseille en 1830.

porter en avant, je retournai en poste à Monfalcone, où j'arrivai à 7 heures du soir, au moment où les troupes se mettaient en marche ainsi que mon artillerie. A peine descendu de voiture, je montai à cheval et marchai avec elle. Je revins ainsi sur mes pas jusqu'au village d'Opcina (1), qui n'est qu'à une demi-lieue de Trieste. Nous y arrivâmes à minuit et y passâmes le reste de la nuit. La division se mit en mouvement le lendemain matin; nous fîmes une halte à Sesana et nous nous arrêtâmes la nuit à Senosetsch, près du bourg de Präwald, que nous traversâmes le lendemain pour nous rendre à Adelsberg où je restai avec mon artillerie et une brigade d'infanterie commandée par le général Guillet (2).

Nos avant-postes étaient en présence de l'ennemi et on s'attendait à une attaque, lorsque le 10, dans la nuit, nous reçûmes la nouvelle de la bataille d'Austerlitz et de l'armistice qui l'avait suivie. Notre armée y était comprise. Dès le même jour la communication s'établit entre nos avant-postes et ceux de l'ennemi, et deux officiers supérieurs de hussards autrichiens qui vinrent à Adelsberg pour convenir de quelques dispositions, nous apprirent qu'un corps nombreux de cavalerie dont leur régiment faisait partie, était sur nos derrières, qu'il nous avait vus défiler la veille pour gagner Adelsberg et que sans la suspension d'armes il devait nous attaquer à l'improviste cette nuit même.

Je restai encore quelques jours à Adelsberg et ils me parurent bien longs. Ce misérable bourg avait été entière-

(1) Ou, comme on prononce, Optchina, village situé sur les pentes du Karst.

(2) Pierre-Joseph Guillet, né à Chambéry en 1765, avait servi en Piémont et en Espagne lorsqu'il fut élu en 1793 capitaine au 1er bataillon du Mont-Blanc; adjudant-général au commencement de 1794, général de brigade le 30 juillet 1799, mis en non activité en 1809, commandant en 1815 une brigade de gardes nationaux mobilisés à l'armée des Alpes, il fut en 1833 enfermé comme conspirateur au fort de Fenestrelle et y mourut en 1836.

ment ruiné par le passage successif des deux armées et la plupart des habitants l'avaient abandonné. Nous y manquions de tout et la neige, le froid rendaient nos privations plus pénibles. Aussi, ce fut avec grand plaisir que je reçus l'ordre de me rendre à Trieste, au quartier général de la division, et de renvoyer au grand parc les deux compagnies d'artillerie italiennes que j'avais avec moi et dont je n'avais pas pris une idée bien avantageuse pendant le peu de jours qu'elles avaient été sous mes ordres.

Le 16 décembre j'arrivai à Trieste. Cette ville est peu considérable; mais elle m'a paru jolie et fort agréable, malgré la saison et les circonstances politiques qui avaient alors en grande partie anéanti son commerce. Plusieurs de ses rues sont fort belles et on y remarque plusieurs beaux édifices, entre autres la Douane, près de laquelle je logeais, et la salle de spectacle. La population est un mélange de toutes les nations que le commerce y réunit. Plusieurs riches maisons grecques, arméniennes et juives y rivalisaient de crédit avec les négociants italiens et allemands. C'était chez M. Weber, un de ces derniers, que j'avais un logement. Il portait sur sa physionomie calme et austère un caractère de loyauté qui justifiait sa réputation de probité. Reçu par lui avec la franchise et la bonhomie allemandes, je fus traité comme étant de la famille; sa table fut la mienne, et j'étais grondé lorsque au dîner ou au souper je ne venais pas occuper ma place. Les autres convives étaient sa fille, jeune personne de seize ans, pas très jolie, mais vive, spirituelle et fort bonne musicienne, une belle-sœur que des prétentions qui n'allaient plus à son âge rendaient passablement ridicule, deux jeunes Allemands, commis dans la maison, et un garde d'artillerie italien que j'y trouvai établi quand j'arrivai et qui se faisait passer pour capitaine. Il fut assez décontenancé lorsque je parus, mais j'eus pitié de son embarras et ne le « dégradai » pas aux yeux de nos

hôtes, comme il pouvait le craindre. Je crois qu'il m'en sut gré, et, se remettant de lui-même à sa place, il saisit deux jours après l'occasion de changer de logis.

Les relations que le commerce avait établies entre Trieste et le Levant avaient introduit quelques usages orientaux. Par exemple, chaque jour, au dessert, la jeune demoiselle venait me présenter ainsi qu'à son père une pipe turque à long tube de jasmin et à embouchure d'ambre qu'elle allumait elle-même et qui passait de sa bouche dans la mienne, et le repas se terminait au milieu de la fumée du tabac et du bois d'aloès. Les procédés de mes hôtes ne se démentirent pas à mon égard pendant mon séjour dans leur ville et je fus assez heureux pour leur en témoigner ma reconnaissance en conservant à mon hôte sa liberté qu'il était au moment de perdre. Le maréchal Masséna, dont l'avidité, pour ne rien dire de plus, était passée en proverbe, avait frappé Trieste d'une contribution de plusieurs millions (1). La contribution, probablement trop forte, ne rentrait pas assez vite; il donna ordre d'arrêter les négociants les plus riches et de les garder en prison comme otages; mon hôte était un des premiers sur la liste; je fus assez heureux pour obtenir qu'il conserverait sa liberté sous promesse de se présenter lorsqu'il en serait requis; c'était tout ce qu'il demandait, et j'avais la certitude qu'il ne manquerait pas à sa parole dont je m'étais porté garant.

Les trois semaines que je passai à Trieste s'écoulèrent rapidement au milieu des distractions que cette ville me présentait. Le capitaine Derivaux avait obtenu d'y être

(1) On se rappelle ce que dit alors Napoléon à Miot : « Ce qu'il a fait dans les Etats vénitiens est épouvantable! » et l'Empereur écrivait à Joseph : « Il a reçu trois millions en don, il faut qu'il les rende! » Sur quoi, Joseph envoya Lamarque annoncer à Masséna la nécessité de restituer; Masséna, furieux, cria que les guerriers avaient toujours fait leur fortune en versant leur sang et lorsque Lamarque l'engagea à lire Plutarque : « Je le lirai, répondit Masséna, mais je lirai aussi Tacite ! »

employé sous mes ordres et je l'avais vu arriver avec autant de plaisir qu'il en avait lui-même à me retrouver. Je partageais mon temps entre mon hôte et le général Seras; chez le premier je trouvais chaque soir une société nombreuse où j'étais parfaitement accueilli, et le général Seras, chez lequel je dînais souvent, avait presque toujours à sa table quelques actrices ou danseuses du théâtre, ou quelques femmes de la ville qui, pourvu qu'elles fussent jolies et de bonne composition, étaient toujours bien reçues. Ces dîners, toujours excellents et où l'on buvait à profusion les meilleurs vins de Hongrie, étaient d'une extrême gaîté, et peu de convives en sortaient la tête froide, excepté pourtant le général; il était d'une sobriété rare et il ne buvait jamais que de l'eau, mais il n'en était que plus ardent auprès des belles. Le spectacle était assez bon, très suivi, et la salle, jolie. J'y manquai rarement; un ridotto avec tables de pharaon était, malheureusement pour moi, établi au foyer, et plus d'une fois j'eus lieu de me repentir d'y être entré.

J'attendais donc sans nulle impatience une nouvelle destination. Je la reçus le 3 janvier 1806; le capitaine d'artillerie Courvoisier (1), attaché à l'état-major de Dulauloy, m'apporta un ordre de ce général pour rejoindre, avec les 3e et 4e compagnies de mon régiment, l'armée qui se dirigeait sur Naples, et il ajouta de la part du général que, pour éviter un détour inutile, je pouvais me dispenser de venir à Gorizia prendre ces deux compagnies et me rendre directement à Palma-Nova où elles devaient passer. Je fus charmé de cette nouvelle destination qui s'accordait si bien avec le désir ardent que j'avais de-

(1) François-Xavier Courvoisier, né à Salins en 1774, canonnier (1790), sergent (1793), sergent-major (1796), adjudant sous-officier (1801), lieutenant en premier (1804), capitaine en second (1808) et en premier (1811), chef de bataillon (1813), commandant de l'artillerie au fort Barraux, à Saint-Tropez et à Briançon (1815-1823), retraité en 1824 avec le grade honorifique de lieutenant-colonel.

puis longtemps de voir Rome, Naples et cette belle partie de l'Italie. J'eus bientôt terminé mes préparatifs de départ et le 5 au matin je partis à cheval avec Derivaux que j'emmenais avec moi à Naples, mon domestique, deux ordonnances et un fourgon. Nous vînmes coucher à Monfalcone, bâtie près des ruines d'Aquilée : on y trouve des sources d'eaux chaudes, mais les bains qu'on y a établis me parurent misérables. Le lendemain, je me rendis à Palma-Nova en passant par Gradisca où je comptais attendre mes deux compagnies; mais le soir une ordonnance m'apporta un nouvel ordre du général Dulauloy; il m'ordonnait de me rendre à Gorizia et il témoignait son étonnement que je n'y fusse pas venu directement : il semblait avoir oublié que j'étais venu directement à Palma-Nova, d'après l'autorisation verbale qu'il m'avait fait donner; mais un chef ne peut jamais avoir tort, et, d'après ce nouvel ordre, je vins le lendemain coucher à Gorizia. En m'y rendant, je rencontrai Dulauloy qui, dans sa chaise de poste, se rendait à l'armée de Naples. Nous eûmes sur la route une discussion assez vive sur la manière dont j'avais exécuté mon premier ordre, et je fus assez osé pour ne pas convenir que j'avais tort quand j'avais évidemment raison. Cela ne contribua pas à me mettre en faveur; mais je m'en inquiétai peu, quoique je fusse destiné à servir sous ses ordres à Naples: j'étais bien certain de ne jamais avoir besoin de son indulgence.

J'avais retrouvé à Gorizia les deux compagnies de mon régiment que je devais conduire à Naples et le lendemain, 8 janvier, je partis avec elles, accompagné de Derivaux et du capitaine Debelle (1), qui se rendait à l'armée de Naples avec les équipages de son frère, le général de cava-

(1) Auguste Debelle, né à Voreppe en 1781, sous-lieutenant (1797), lieutenant (1800), capitaine (1801), aide de camp de son frère (1805), chef d'escadron (1808), passé aux chasseurs de la garde (1813), adjudant-commandant chef d'état-major d'une division de cavalerie (1814), général de brigade (24 avril 1815), mort en 1831.

lerie (1). Ce jeune homme, fou et étourdi, plus même qu'on ne l'est ordinairement à son âge, et à qui sa mauvaise tête suscita en route deux ou trois affaires, était au reste fort bon enfant et contribua par sa gaîté à l'agrément de notre voyage. La saison n'était pas favorable et une route faite à cheval dans le mois de janvier est toujours pénible; mais, grâce à nos manteaux et au peu de temps que nous mettions à franchir une étape, nous ne souffrions pas du froid qui d'ailleurs n'était pas très vif; je crois même qu'il ne gela pas; mais il faisait presque toujours un brouillard humide et très épais.

Le 8 nous couchâmes à Palma-Nova, le 9 à Gradisca, le 10 à Pordenone, le 11 à Conegliano et le 12 à Trévise.

L'itinéraire que je suivais avec ma troupe me conduisait trop près de Venise pour ne pas réveiller en moi l'envie que j'avais depuis longtemps de visiter cette ville singulière. Malheureusement, elle était encore au pouvoir des Autrichiens; ils devaient, d'après le dernier traité, en faire la remise, mais elle n'avait pas encore eu lieu, et, en attendant, l'accès en était interdit aux Français. Cet obstacle ne m'arrêta pas; je pris une voiture de poste et partis de Trévise à la pointe du jour avec Derivaux et Debelle; nous arrivâmes bientôt à Mestre où était le quartier général des troupes françaises qui formaient le blocus. De là nous n'étions qu'à une lieue de cette ville dont nous apercevions les dômes et les clochers. Il était dur de s'en trouver si près et de ne pouvoir y pénétrer. Ne voulant rien avoir à me reprocher, j'alla chez le général français qui commandait à Mestre, et

(1) César-Alexandre Debelle, né à Voreppe en 1770, enrôlé au 1er chasseurs à cheval (1789), brigadier, puis sous-lieutenant (1791), lieutenant (1793), lieutenant adjoint aux adjudants généraux (1794), capitaine (1796), chef de brigade (1797), général de brigade (1er février 1805), commandant le département de la Drôme dans les Cent-Jours, condamné à mort, puis à dix ans de détention (1816) et enfermé à la citadelle de Besançon, gracié (1817), mort en 1826.

lui témoignai le désir que j'avais, ainsi que deux officiers qui m'accompagnaient, d'aller pour un ou deux jours à Venise. Sa réponse fut qu'il donnerait à ses avant-postes l'ordre de nous laisser passer, mais que nous serions arrêtés par ceux des Autrichiens qui nous feraient rebrousser chemin. Il nous apprit aussi que le général Lauriston (1), chargé de l'exécution des articles pour la remise de la place, était depuis vingt-quatre heures à Venise. Résolus à nos risques et périls de tenter l'aventure, nous louâmes un bateau pour descendre les canaux qui conduisent aux lagunes. Tant que nous fûmes dans la partie occupée par les Français, tout alla à merveille, et nos postes, dès qu'ils nous avaient reconnus, nous laissaient passer sans difficulté. Mais, au premier poste autrichien établi dans un fortin au milieu des lagunes, un « Qui vive! » allemand envoyé de très loin, et que suivit bientôt la défense d'aller plus avant, vint troubler notre voyage. Nous nous décidâmes à aborder au poste, et ne voyant pas d'autre moyen d'atteindre notre but, j'eus l'idée de dire à l'officier que j'étais porteur de dépêches pressées pour le général Lauriston. Je croyais continuer librement ma route. Il n'en fut pas ainsi. Il fallut recevoir dans notre barque un sous-officier, chargé probablement de veiller sur nous et de prévenir le général autrichien de notre arrivée à Venise, et, après avoir été hélés successivement par d'autres postes établis au milieu des lagunes, nous arrivâmes vers les 4 heures de l'après-midi à l'entrée du grand canal.

L'aspect en était triste et désert; mais à peine quelques gondoliers eurent-ils reconnu notre uniforme, que des cris : *Viva gli Francesi chi siano benedetti* se firent en-

(1) Lauriston, envoyé comme commissaire sur les frontières de l'Italie pour la remise des places, allait bientôt commander à Raguse une division de l'armée de Dalmatie (1er août 1806) et prendre le gouvernement de Venise (19 décembre 1807).

tendre et se répétèrent de proche en proche. Bientôt les quais se couvrirent d'habitants qui nous suivirent en témoignant par leurs gestes et leurs clameurs le plaisir qu'ils avaient de revoir des Français à Venise. Cette joie, bien sincère, était causée moins par notre retour que par l'espoir d'être bientôt délivrés du joug autrichien; leur haine bien prononcée contre les *maledetti Tedeschi* — et nous entendîmes ces mots — entrait pour beaucoup dans l'amour qu'ils nous témoignaient. Cependant, nous n'étions pas sans inquiétudes sur la suite que pouvait avoir notre petit mensonge et nous ne savions comment nous débarrasser du sous-officier qu'on nous avait donné nous craignions qu'il ne voulût nous conduire au général autrichien qui commandait à Venise. Mais grâce à un écu que nous lui glissâmes dans la main, il nous laissa sur notre bonne foi et nous dispensa ainsi de nous présenter au général Lauriston auquel je n'aurais pas sans répugnance avoué mon stratagème.

On m'avait indiqué l'*Hôtel d'Angleterre* comme la meilleure auberge; mais il fut impossible d'y avoir place, et nous nous établîmes à l'*Ecu de France*, où nous fûmes assez bien et où nous trouvâmes ce qu'au reste on rencontre dans tous les hôtels de cette ville, des garçons d'auberge fort prévenants qui vous proposent des compagnes en vous demandant si vous les préférez blondes ou brunes, comme ailleurs on vous demande si vous voulez du thé ou du café pour votre déjeuner. Nous nous empressâmes de mettre à l'épreuve le talent de notre pourvoyeur et nous ne fûmes pas trop mal servis.

Voulant mettre à profit le peu de temps que nous avions à passer à Venise, nous ne restâmes qu'un instant à notre auberge et nous nous rendîmes à la place Saint-Marc. Dans le trajet nous reçûmes de nouveaux témoignages de la joie qu'on avait de revoir des Français. La foule nous suivait; on sortait des boutiques pour nous voir

et on s'accrochait à nos habits pour nous féliciter. Après dîner nous allâmes au théâtre de Saint-Marc qui me sembla petit et laid, et nous terminâmes notre soirée au café delle Rive où nous fûmes l'objet de l'attention des cavaliers et des dames qui s'y rendent chaque soir à la sortie du spectacle pour faire la conversation et prendre des sorbets. Le lendemain nous nous remîmes en course de bonne heure et partie à pied, partie en gondole, nous visitâmes ce que la ville offre de plus curieux. Mais le temps qui nous pressait ne nous permit que de voir en courant.

Le soir nous entrâmes dans un café où il y avait beaucoup de monde et un grand nombre d'officiers autrichiens. Nous fûmes, ainsi que la veille, un objet de curiosité et d'intérêt pour les Vénitiens qui s'y trouvaient; des jeunes gens nous invitèrent au nom de leur société à un bal qui avait lieu cette nuit même à un casino de la place Saint-Marc; mais, devant partir le lendemain et n'ayant que nos uniformes de voyage, nous ne jugeâmes pas à propos d'accepter. Les officiers autrichiens, témoins de toutes ces prévenances qu'on redoublait peut-être dans la vue de les mortifier, nous regardaient d'un air qui n'avait rien de bienveillant et nous nous attendions presque à quelque provocation de leur part; mais tout se passa tranquillement, et cette soirée put les convaincre du plaisir que les Vénitiens auraient à les voir partir. Ils en eurent des preuves plus agréables encore deux jours après lorsqu'ils s'embarquèrent pour quitter Venise : ce fut à coups de pierres que le peuple leur fit ses adieux. En sortant du café, nous allâmes terminer notre soirée au théâtre de la Fenice, qui est fort grand et très beau, et le lendemain, 15 janvier 1806, nous quittâmes Venise à 7 heures du matin en gondole. Arrivés à Mestre, nous prîmes la poste et vînmes coucher à Padoue où je rejoignis les compagnies de mon régiment.

J'en partis avec elles le 16 et couchai à Montelice, où je dus laisser, avec un canonnier pour le soigner, le plus joli de mes chevaux qu'un de mes ordonnances menait en main et qui prit un effort de boulet sur la route détestable de Padoue. Il ne me rejoignit que plusieurs mois après, en Calabre, où il tomba au pouvoir de l'ennemi : il était jeune, bon et beau et m'avait coûté cinquante louis à Plaisance.

Le 17, je couchai à Rovigo et le 18 à Ferrare. La première de ces villes est peu étendue. Ferrare est grande, mais dépeuplée, et ses rues, bordées de beaux palais et de maisons très bien bâties, n'offrent qu'une triste solitude. La salle de spectacle est belle. Je fus logé dans un vaste palais où régnaient le luxe et la misère et où je ne vis d'autres habitants que des domestiques dont les livrées tombaient en lambeaux. A Rovigo, j'avais été logé chez un particulier qui m'avait forcé de partager le dîner de famille; malheureusement c'était un jour maigre et le dîner s'en ressentait. Le pays que nous parcourions depuis Padoue est d'une fertilité extrême et arrosé d'une infinité de rivières et de canaux souvent plus élevés que les terrains environnants, ce qui rend les routes très mauvaises surtout depuis Rovigo.

Le 19, après une marche extrêmement pénible dans les boues épaisses et tenaces où les chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail, nous vînmes coucher à Altedo, mauvais village, et le lendemain 20 janvier, j'arrivai à Bologne.

Je partis de Bologne le 22 et arrivai à Imola. Le 23, après avoir passé à Faenza, je couchai à Forli, le 24 à Cesène et le 25 à Rimini. Presque toutes ces villes sont d'un aspect agréable et dans la plus riante situation; les routes qui les relient sont belles et traversent un pays superbe.

Le 26 je couchai à Pesaro où je séjournai. Cette ville,

dans une charmante position sur le bord de l'Adriatique, est agréable et bien bâtie. Le jour de mon arrivée, j'allai au théâtre, qui n'a rien de remarquable, et le lendemain à un très joli bal donné par la noblesse, comme cela a lieu dans la plupart des villes d'Italie pendant le carnaval. J'avais été invité avec quelques officiers de mon régiment. Ce bal, où régnaient une franche gaîté et une grande liberté, me plut infiniment. La plupart des femmes étaient très jolies et plusieurs d'une beauté remarquable. Une d'elles surtout avait cet abandon franc et sans art qui plaît tant chez les Italiennes. Elle contribua à me faire trouver cette soirée délicieuse. Son nom avait quelque rapport avec les traits de son visage; elle s'appelait, je crois, la comtesse Belliocchi ou « beaux yeux », et jamais nom ne fut plus mérité.

Le 28 je passai à Fano et couchai à Sinigaglia. La route que je suivais depuis Rimini, bordée à droite par des collines agréables et fertiles et à gauche par l'Adriatique dont les flots venaient presque baigner les pieds de nos chevaux, est une véritable allée de jardin et une des plus jolies que j'aie jamais parcourues.

Je comptais continuer ma route par Ancône. Mais je trouvai à Sinigaglia l'ordre de me diriger sur Foligno par la route de droite, bien moins facile et moins belle, mais plus courte et sans doute moins fatiguée du passage de troupes. Le 29 je quittai donc la route d'Ancône à peu près à moitié chemin, et prenant à droite, je vins coucher à Jesi où je séjournai le 30. La ville est très petite mais agréable. Elle avait pour gouverneur un prélat romain. Il me fit offrir sa loge dont je profitai; la salle est fort jolie et ferait honneur à beaucoup de nos bonnes villes de France. Je fus logé dans une maison qui, sans pouvoir passer pour un palais, était cependant fort belle et surtout soignée dans ses distributions intérieures et son ameublement, plus qu'il n'est ordinaire en Italie. Le pro-

priétaire était à Rome. Le majordome vint dès mon arrivée me présenter ses respects accompagnés de profondes courbettes et me dire au nom de son maître que je pouvais me regarder comme chez moi, et ordonner comment je voulais être servi et à combien de couverts. Agréablement surpris de tant de prévenance de la part d'hôtes italiens et ne voulant pas en abuser, je dînai seul ce jour-là et j'avertis que le lendemain j'aurais deux officiers avec moi. J'eus lieu d'être content du repas qu'on nous servit : sans être trop recherché, il était convenable et bien apprêté. A défaut d'objets plus curieux, je visitai quelques églises et entre autres un couvent de capucins situé d'une manière assez pittoresque et dont les cloîtres, ainsi que la plupart de ceux d'Italie, offraient différents traits de la vie de son fondateur peints à fresque par un bon artiste. Un des Pères s'offrit pour être notre cicerone. Original dans son ton et ses manières et entremêlant de propos plus que libres ses récits de miracles et sa conversation ascétique, c'était le véritable type des moines italiens. Partisan et admirateur exalté des Français, il s'était, disait-il, trouvé avec eux en Egypte où il avait eu de fréquentes relations avec Bonaparte, et il prétendait avoir été blessé dans nos rangs. Très probablement il y avait beaucoup à rabattre et de ses campagnes et de l'attachement qu'il nous témoignait. Mais sa conversation animée que des gestes expressifs et multipliés rendaient plus piquante, me plut beaucoup, et cette rencontre me fut vraiment agréable. Je terminai ma journée au spectacle et le lendemain je me disposais à monter à cheval pour continuer ma route lorsque le majordome que j'avais fait appeler pour le charger de remercier ses maîtres du bon accueil que j'avais reçu et lui donner un témoignage de ma satisfaction, me présenta une longue pancarte : c'était le relevé, sinon exact, du moins très détaillé, de la dépense que j'avais causée dans la maison et dont

l venait réclamer le payement. Humilié, je l'avoue, plus que je ne puis dire, d'avoir été ainsi pris pour dupe, je le reçus d'abord fort mal; mais finissant par rire moi-même de cette mystification à laquelle avait donné lieu sa proposition qu'il avait mal expliquée ou que j'avais mal comprise, mais dont la connaissance que j'avais des coutumes peu hospitalières des Italiens aurait dû me garantir, je lui payai son mémoire et reçus en échange de mes injures et de mes écus force révérences et compliments.

Après une longue marche par une route que des montées fréquentes très rapides rendaient pénible, j'arrivai à la nuit dans la petite ville de Fabriano, située dans une partie élevée des Apennins. Elle me parut triste, mal bâtie et presque déserte. Au reste je ne la vis que très imparfaitement; fatigué de la journée, je m'empressai de me rendre au logement qui m'était destiné et je n'en sortis que le lendemain matin pour continuer ma route. Mon hôte était une bonne pâte d'homme, chanoine de son état et qui m'offrit de grand cœur de partager un modeste repas que de grand cœur aussi j'acceptai, car il est probable que je n'en aurais pas trouvé autant dans les auberges de Fabriano, si toutefois il y en a.

Le lendemain, 1er février, après une marche aussi longue que la veille, j'arrivai à Nocera, petite ville ancienne et laide, bâtie sur le penchant d'une montagne assez élevée. En y entrant, je ne m'attendais pas à être logé aussi agréablement. Mon hôte était un des principaux habitants de la ville, le comte Olivieri, jeune homme d'une belle figure, membre de la commission chargée de pourvoir aux détails que nécessitait un passage extraordinaire de troupes sur une ligne qui n'était pas route d'étapes. Aussi je ne le vis qu'un moment, et il me confia aimablement aux soins de sa jeune et jolie femme. Elle mit à s'en acquitter une franchise et un complaisant abandon que j'étais

loin d'espérer, mais dont je m'empressai de profiter. Elle était parfaitement faite et elle avait un pied d'une petitesse et d'une tournure remarquables; une petite mule de velours noir le recouvrait en partie, et ce joli petit pied amena la conversation qui devint si vive et se termina d'une manière si agréable pour moi. Il fallut pourtant l'interrompre à l'arrivée du mari; mais nous la reprîmes le lendemain matin avant mon départ, et je quittai la dame avec une mèche de ses cheveux et force baisers. Quelques mois après j'eus de ses nouvelles par un des serviteurs de sa maison que je rencontrai en Calabre et qu'elle avait bien chargé de me parler d'elle.

Foligno, où je couchai le 2 février, est situé dans une vallée délicieuse qu'arrose l'ancien Clitumne. La ville est bien bâtie et assez peuplée. J'allai au théâtre; la salle n'est pas belle et les acteurs étaient fort mauvais.

Le lendemain je vins à Spolète. Cette ville, assez grande mais presque déserte, est bâtie sur un terrain très inégal et pour la parcourir il faut sans cesse monter et descendre. Entourée de montagnes et de précipices, elle offre un aspect très pittoresque. Je visitai, à quelque distance, un immense aqueduc qui traverse une profonde vallée et un beau pont très élevé. Ces deux ouvrages sont d'une majesté vraiment imposante. Le pont conduit à une montagne où de nombreuses cellules servent de retraite à des ermites que ce site sauvage attire des différentes parties de l'Italie. Je dinai et passai le reste de la journée assez agréablement chez le commandant de la place. C'était le chef d'escadron Martique qui avait dans l'armée une grande réputation de crânerie; je ne sais s'il la méritait, mais grand Dieu! qu'il était souple et petit garçon auprès de sa femme! C'était bien elle qui commandait réellement la place (1).

(1) Charles-François Martique, né à Versailles en 1777, hussard (1792), sous-lieutenant (1795), lieutenant (1796), capitaine (1797), chef d'esca-

J'avais trouvé à mon passage à Jesi l'ordre de me rendre directement à Frascati, à douze milles au delà de Rome. Mais au lieu d'être à Rome, le gîte d'étape était à Ponte-Molle. Par un acte de ménagement envers le pape, l'Empereur avait ordonné que les troupes françaises qui se rendaient à Naples logeraient, non dans l'intérieur de Rome, mais à Ponte-Molle, qui en est un faubourg; ce que j'ignorais. Empressé de voir cette capitale du monde dont j'avais l'imagination remplie depuis mon enfance, je voulus y passer quelque temps, et, pour cela, y précéder les troupes que je conduisais et qui devaient séjourner le 4 février à Spolète. Je partis donc ce même jour en poste avec Derivaux et dans la crainte de ne pas trouver de voiture à chaque station, et aussi pour éviter l'embarras de charger et de décharger sans cesse nos bagages, je crus faire merveille de réquisitionner une voiture que je remettrais à la municipalité de Rome à mon arrivée. Je ne fus pas longtemps à me repentir de mon trop de prévoyance. La misérable calèche qu'on m'avait fournie avait déjà servi si souvent à pareil usage, qu'au bout d'un mille, une des soupentes cassa; celle-ci raccommodée tant bien que mal, l'autre manqua à son tour, puis la roue, puis le timon; enfin nous ne faisions pas une lieue sans mettre pied à terre pour remédier à quelque avarie; tant et si bien qu'il me fallut renoncer au projet que j'avais formé de me rendre tout d'une traite à Rome. Un temps affreux qui nous assaillit presque à notre départ de Spolète et dont rien ne nous garantissait dans notre voiture incommode et entièrement découverte, contribua encore à changer ma résolution et après avoir passé à Terni et à Narni sans nous y arrêter, nous arrivâmes vers

dron au 11e hussards (1803), major au 30e dragons (1809), colonel du 23e dragons (1813) et du 3e lanciers (1815), mis en non-activité sous la seconde Restauration, retraité en 1823. Il s'était signalé par sa bravoure au siège de Gênes et à l'armée d'Italie sous les ordres de Brune.

le soir à Otricoli, percés jusqu'aux os et transis de froid. Décidés à y passer la nuit, quel fut notre désappointement en entrant dans cette petite ville de la trouver encombrée de troupes dont une partie bivouaquait sur la place faute de logement! C'était un régiment de dragons qui y était arrivé quelques heures avant nous et qui se rendait aussi à l'armée de Naples. Persuadés que nous chercherions en vain à nous loger et que chaque maison devait avoir plus d'hôtes qu'elle n'en pouvait contenir, nous avions pris notre parti et j'avais demandé des chevaux de poste pour continuer notre route lorsque Derivaux qui à tout hasard avait été à la municipalité, revint tout joyeux avec un billet de logement pour un colonel et son adjoint. Nous nous hâtâmes de nous faire conduire à la maison indiquée. C'était celle d'un bon chanoine dont les soins empressés nous furent d'autant plus agréables qu'ils étaient imprévus. Nous avions changé de vêtements et nous étions réchauffés avec délices près d'un brasier, lorsque le chanoine vint me prévenir que le dîner était servi et me pria en même temps de trouver bon qu'il le partageât avec moi ainsi qu'un capitaine qui logeait chez lui. Ce capitaine, que je trouvai dans la salle à manger, était un conducteur d'artillerie, ancien secrétaire du colonel Demanelle. Il ne pensait pas rencontrer à Otricoli quelqu'un qui le connût et surtout un officier supérieur de son arme. Aussi le pauvre diable devint-il pâle et tremblant et s'excusa près de moi de cette petite ruse qu'il avait sans doute employée souvent pour se procurer un meilleur logement. Je ne voulus pas le « dégrader », surtout au moment de se mettre à table et il partagea le dîner dont nous lui étions redevables, car on l'avait ordonné probablement à son intention et tout au plus augmenté un peu à notre arrivée. Ce fut un des meilleurs repas de ma vie. Le bon chanoine prenait plaisir à nous voir opérer; il nous versait force rasades de bon vin

avec autant de plaisir que nous le buvions, et une hospitalité franche, cordiale, un bon repas sans façons ont tant de charme pour un voyageur affamé qui ne s'y attend pas!

Le lendemain matin nous primes congé de notre hôte et continuâmes notre route par Civita-Castellana, Nepi, Monterosi, où nous nous arrêtâmes pour manger un morceau, et La Storta, dernier relai avant Rome. Pour rendre brillante notre entrée dans ce dernier village, le postillon mit ses chevaux au grand galop; mais notre chétive voiture ne put soutenir cette dernière secousse; le cercle d'une des roues se détacha et s'élança avec violence pardessus ma tête, qu'il faillit briser; force fut de prendre une autre voiture pour achever les deux lieues qui nous restaient à faire.

Depuis quelques heures le pays que nous traversions était inculte et paraissait désert; quelques troupeaux seulement apparaissaient de loin en loin au milieu des ruines; nous étions dans ce qu'on appelle la campagne romaine. Une immense coupole se dessinait majestueusement sur l'horizon, vers notre gauche : c'était Saint-Pierre, c'était Rome!

Je ne puis rendre ce que j'éprouvais en approchant de cette ville fameuse. Mon voyage me semblait une illusion et je craignais qu'elle ne se dissipât. Le postillon jouissait de mon étonnement; avec l'orgueilleuse satisfaction d'un propriétaire qui fait faire à son visiteur la promenade obligée dans son château et ses jardins, il répondait à mes questions sur les objets que je voyais et qu'il ne regardait même plus. Une des ruines les plus remarquables est le tombeau de Néron, qu'on rencontre un peu avant d'arriver au Tibre. On passe la rivière sur le Ponte-Molle et sa vue ne répondit pas, je l'avoue, à l'idée que je m'étais formée de ce Tibre dont le nom sonore avait si souvent frappé mon oreille.

Le Ponte-Molle est à un mille et demi de Rome. La route qui y conduit est bordée de jolies maisons, de villas magnifiques, et le temps que nous mîmes à la parcourir me parut bien court, distrait comme je l'étais par tout ce qui se présentait à ma vue et surtout par une longue file d'élégantes voitures remplies de femmes charmantes que le beau soleil avait attirées au dehors et qui semblaient venir au-devant de moi pour me faire les honneurs de la ville. Il était un peu plus de 3 heures lorsque j'entrai à Rome par la porte du Peuple. Elle donne sur une place semi-circulaire au milieu de laquelle est un obélisque égyptien. De la place partent trois rues et celle du milieu est le Corso. Cette entrée est belle, mais je me l'étais figurée plus belle encore et plus majestueuse.

Ce ne fut pas le seul désappointement que j'éprouvai dans cette Rome, que mon imagination avait embellie bien au delà de la réalité. Les principales auberges sont sur la place d'Espagne, et une des meilleures est l'*Ecu de France*, où notre postillon nous conduisit. Impossible d'y trouver place; tout était occupé. De même dans les auberges voisines. Faute de mieux, on nous logea dans une maison voisine au compte de l'*Ecu de France*. Après avoir grimpé trois ou quatre étages d'un escalier sale et obscur, nous fûmes introduits par une petite vieille laide et bossue dans deux chambres mal en ordre qu'elle nous destinait. Je m'y établis, bien décidé à chercher le lendemain un autre gîte. Mais je brûlais de cheminer dans Rome, et au bout de quelques minutes, je suivais avec Derivaux la première rue qui se présentait, sans autre but que de pouvoir me dire : « Je suis à Rome, et c'est une rue de Rome que je parcours »; et après être revenus dîner à l'*Hôtel d'Espagne*, nous finîmes la journée au théâtre Abbati, dont la salle est grande et belle et dont les acteurs étaient bons.

Rentré assez tard et las du voyage, je me déshabillai

lestement et j'allais me mettre au lit lorsque je m'aperçus que nos draps avaient déjà servi à plus d'un voyageur. J'appelle ma vieille et lui parle avec toute la mauvaise humeur d'un voyageur fatigué qui soupire après son lit, mais qui le veut propre. « Je n'ai pas d'autres draps », me répond-elle sans s'émouvoir, et toutes mes injures et mes menaces n'en peuvent tirer autre chose. Je l'aurais battue. Espérant que son intérêt aurait peut-être plus de pouvoir, je lui déclarai que si elle ne changeait pas ses sales linceuls, je me coucherais tout botté et que mes éperons en feraient bonne justice : « *Siete padrone* (vous êtes le maître) », et là-dessus elle se retire sans perdre son sang-froid. Grande était ma colère; mais quelques instants après, nous en rîmes aux éclats, Derivaux et moi; le sommeil ne tarda pas à nous visiter et il me tint fidèle compagnie jusqu'au lendemain, malgré la précaution que j'avais prise de coucher tout habillé et botté, ainsi que je l'avais promis à ma stoïque hôtesse.

Notre premier soin, à notre lever, fut de prendre congé d'elle et de nous procurer un gîte plus convenable. Nous allâmes à la municipalité où je demandai un billet de logement pour la casa Bernini qui appartenait au père de ma jolie hôtesse de Nocera. Elle m'avait assuré que j'y serais bien accueilli. Mais sa recommandation n'eut pas grand effet; après une réception assez froide, nous fûmes conduits dans notre appartement et nous n'entendîmes plus parler du maître de la maison; ce qui, au reste, me convenait parfaitement.

Ma première course après nous être installés casa Bernini, fut à l'église de Saint-Pierre. J'y passai plusieurs heures à admirer, bien superficiellement encore, ce chef-d'œuvre des hommes. Je vis ensuite le Vatican, et le soir j'allai au théâtre Della Pace, qui est petit et mal éclairé.

Par je ne sais quel scrupule religieux, du reste assez naturel en un pays où la religion consiste dans quelques

pratiques superstitieuses et quelques sottes abstinences, le carnaval ne dure à Rome qu'une dizaine de jours. Ce fut le samedi 8 février qu'il s'ouvrit cette année-là. Les offices religieux terminés et après que l'angélus de midi eût sonné, une salve d'artillerie donna le signal et je m'acheminai vers le Corso. Cette longue rue était garnie d'un double rang d'échafaudages qui suffisaient à peine à la foule des masques accourus de toutes les parties de la ville pour assister à cette course des chevaux barbes qu'un tableau d'Horace Vernet a représentée d'une manière si piquante et si vraie (1). Le spectacle est peu attrayant par lui-même; mais, animé par la joie bruyante de ce peuple pour qui le plaisir est la plus importante affaire, il devient une véritable fête. Rassemblés à l'une des extrémités du Corso, douze ou quinze petits chevaux, bien maigres et bien laids, couverts de panaches et de banderoles dorées, les crins tressés de rubans de diverses couleurs, se pressent contre la barrrière. Chacun d'eux est entouré de deux ou trois palefreniers qui leur parlent, les excitent et leur prodiguent coups et caresses; les hommes crient; les chevaux hennissent, ruent, se cabrent; c'est une véritable bagarre, un tapage infernal. Enfin les trompettes donnent le signal, la barrière tombe, les chevaux s'élancent, et des coups de chambrière sont les adieux que leurs maîtres leur donnent en les accompagnant de vœux à quelque madone. De petites flèches acérées que les spectateurs leur lancent en passant les rendent plus rapides et l'on peut compter le nombre de leurs protecteurs à celui des dards qu'ils emportent avec eux; quelquefois même on attache à ces flèches de petits pétards dont l'explosion effraie l'animal et précipite sa course. Avant d'avoir fourni la moitié de la carrière, une grande partie des concurrents sont déjà restés en arrière

(1) Vernet revint d'Italie en 1820 avec ce tableau de la *Course des Barberi*.

par accident ou défaut d'haleine, et les sifflets, les huées annoncent leur défaite. Enfin le but est atteint, des fanfares ont accueilli le vainqueur et le suivent dans sa marche triomphale lorsque son maître, le visage rayonnant de joie et d'orgueil, lui fait de nouveau parcourir au pas et la tête haute l'espace qu'il a franchi. L'ivresse du peuple est au comble; des battements de mains, des vivats retentissent de toutes parts, et le nom du cheval, le nom de son maître est dans toutes les bouches. La course terminée, les groupes de spectateurs se divisent, se mêlent, et la promenade des masques commence, un peu cohue il est vrai, mais pleine de gaîté et de mouvement. Elle se continue jusqu'à la nuit et les spectacles, les bals terminent la journée. En qualité d'étrangers, nous fûmes fréquemment accostés par des masques dont les propos ne pouvaient être suspects de flatterie; au milieu de leurs saillies joyeuses, ils exprimaient avec l'enthousiasme italien leur admiration pour la grandeur et les succès de la nation française.

Le détachement que j'avais quitté à Spolète m'avait rejoint à Rome. Il me fallut repartir avec lui et le 10 février, après quatre jours et demi passés dans cette ville, je la quittai à mon grand regret.

J'arrivai de bonne heure à Frascati qui n'est éloigné de Rome que de quatre lieues. La route traverse des campagnes, en grande partie incultes et couvertes de ruines dont plusieurs semblent être les débris d'édifices considérables. Bâti à mi-côte d'une montagne sur l'emplacement de l'ancienne ville de Tusculum, Frascati est dans une situation délicieuse. La plupart des riches familles romaines y ont de magnifiques maisons de plaisance; elles viennent pendant la belle saison jouir de l'air le plus pur et de la fraîcheur que répandent dans de vastes jardins les sources qui jaillissent des collines avoisinantes. La végétation la plus belle y donne un épais ombrage. Des

terrasses, l'œil domine au loin Rome et les plaines qui l'entourent. Les montagnes de la Sabine et la Méditerranée encadrent ce tableau et bornent l'horizon. Je ne pouvais me rassasier de cette vue superbe.

Je trouvai à Frascati mon ancien major Prost, récemment nommé au 1er régiment et qui attendait l'ordre de se rendre à Naples avec les compagnies qu'il avait avec lui. A mon arrivée, il me remit une lettre du général Dulauloy qui m'ordonnait de rejoindre sur-le-champ le corps d'armée du général Reynier (1) qui marchait sur Capoue et dont je commanderais l'artillerie. Prost me reçut en ancien camarade. Il vivait maritalement avec une jeune Italienne assez jolie qu'il avait dénichée je ne sais où. Elle se gênait si peu que je m'aperçus bientôt que Prost n'était pas seul dans ses bonnes grâces; il les partageait au moins avec son secrétaire, jeune fourrier du régiment. Brave et franc militaire, Prost avait été un excellent capitaine d'artillerie à cheval sur les champs de bataille, mais devait être un fort mauvais colonel; il n'avait ni la fermeté de caractère, ni la tenue nécessaires pour conduire un régiment. Aussi peu de temps après fut-il remplacé et envoyé dans la direction de Perpignan et ensuite à l'armée d'Espagne où il fut fait maréchal de camp.

Pressé d'exécuter l'ordre que j'avais reçu, je quittai Frascati le lendemain de mon arrivée, le 11 février, et je vins à Albano rejoindre la voie Appienne, grande route de Rome à Naples. Il y a trois ou quatre lieues de Frascati

(1) Jean-Louis-Ebenezer Reynier, né à Lausanne en 1771, mort à Paris en 1814, comte de l'Empire (25 mai 1811), général de brigade (13 janvier 1795), général de division (1er novembre 1796). Il était à l'armée de Naples depuis 1805 et après avoir été en 1809 ministre de la guerre et de la marine du royaume (excellent général, écrit Dedem, *Mémoires*, p. 155, mais mauvais ministre), il devait commmander en 1809 les Saxons à l'armée d'Allemagne et en 1812-1813 le 7e corps de la grande armée. « C'est un honnête homme, a dit Napoléon, qui a bien servi, qui a eu une carrière distinguée, et dont la mort est une perte pour la France et pour moi » et Thiébault (*Mémoires*, IV, p.488), le nomme un de nos plus habiles généraux.

à Albano. L'impression que firent sur moi les sites délicieux et sans cesse variés que je rencontrai n'est pas entièrement effacée. Je revois encore ce chemin tracé à mi-côte des montagnes, ombragé par de beaux massifs d'arbres, que la saison n'avait pas entièrement dépouillés de leurs feuilles. A chaque sinuosité de la route, l'aspect changeait, un nouveau point de vue succédait à celui que je venais d'admirer, et le soleil animait de son éclat ce magnifique tableau.

D'Albano je vins à Velletri, où j'arrivai d'assez bonne heure. Cette ville est assez considérable, mais l'aspect m'en parut peu agréable. J'y trouvai le commissaire des guerres Peyre (1), avec lequel j'avais autrefois voyagé de Paris à Genève. Je dînai chez lui et j'y appris l'entrée des Français à Naples.

Je quittai Velletri le 12 et je me rendis le jour même à Terracine, à douze lieues de là. La distance était considérable mais la route belle, le temps superbe, mes chevaux en haleine. Je traversai Cisterna sans m'y arrêter. Non loin de cette petite ville commencent les Marais-Pontins. La route, belle, mais fort étroite, est bordée d'arbres. Mais, sur une étendue de huit à dix lieues, on ne rencontre que deux ou trois auberges isolées. Ce sont de véritables coupe-gorges, parfaitement en rapport avec l'aspect sauvage et misérable du désert où elles se trouvent. Malgré les travaux immenses ordonnés par les papes, des eaux stagnantes et des forêts de joncs de six à sept pieds d'élévation couvrent encore une grande partie du sol. Des pièces de terres cultivées qu'on n'a pu dessécher qu'en les entou-

(1) François Peyre, né à Carcassonne en 1765, sergent-major au 2e bataillon de l'Aude et quartier-maître trésorier au 3e bataillon des Basses-Alpes (1792), nommé commissaire des guerres par les représentants devant Toulon (1793), non compris dans l'organisation de juin 1795, réintégré et reconnu par le gouvernement (1800), licencié, puis réformé (1801), remis en activité (1806), réformé de nouveau (1809) et noté pour n'être plus employé, parce qu'il manque, non de talents, mais de zèle et d'exactitude.

rant de canaux et de coupures, émergent de distance en distance comme des îles, et leurs produits ne compensent guère l'argent qu'il a fallu dépenser pour les obtenir, et les dangers que l'air pernicieux et les maladies qui règnent pendant la moitié de l'année font courir aux cultivateurs. Aussi n'y paraissent-ils que pour semer et récolter; après quoi, ils se réfugient promptement dans leurs montagnes et abandonnent ces campagnes désolées aux reptiles et aux oiseaux aquatiques pour qui elles semblent faites.

Je ne sais si c'est à l'époque de la saison et au temps sombre et couvert qu'il faisait ce jour-là — 12 février 1806 — qu'il faut attribuer l'immense quantité d'oiseaux que je vis alors. Mais on ne peut s'en faire une idée; l'air en était réellement obscurci; leurs myriades innombrables, distinguées pourtant les unes des autres par l'ordre qu'elles affectaient dans leur vol, se croisaient dans toutes les directions, et cette vaste étendue de marais ne leur suffisant plus, elles venaient s'abattre jusque sur la route. C'étaient des oies énormes, serrées comme une volée de pigeons qui s'abat sur un champ; c'est à grand'peine qu'elles se levaient devant mon cheval pour aller aussitôt se poser derrière lui; elles étaient si peu farouches que le canonnier qui me suivait mit pied à terre et essaya d'en prendre quelques-unes en jetant sur elles son manteau. Elles étaient en plus grand nombre encore près de la maison de poste des Tre ponti; elles remplissaient la cour, et en y entrant je crus un moment que ce gibier de marais était tout bonnement des oiseaux de basse-cour; ce fut en souriant de ma question, qui dut effectivement lui sembler bien sotte, que le maître de poste me tira d'erreur. Le fait est d'autant plus extraordinaire que l'année suivante, lorsque je repassai au même endroit dans le mois de décembre, cette quantité d'oiseaux avait disparu et je dus pénétrer assez avant dans le marais pour en faire lever quelques-uns.

Depuis le matin, un de mes chevaux de fourgon paraissait malade et marchait difficilement. Arrivé non sans peine à la maison de poste des Tre Ponti, je m'y arrêtai pour essayer si une heure de repos ne le rétablirait pas; les coliques dont il était tourmenté continuaient toujours et il fallut me décider à passer la nuit où je me trouvais pour ne pas abandonner mon fourgon et mes effets. Il était impossible de trouver un plus mauvais gîte; pas de chaises, de tables ni de lits; partout les portes et les fenêtres brisées ou enlevées; à en croire le padrone, la maison avait été dévastée par les troupes qui m'avaient précédé, mais plus probablement il avait avant leur arrivée caché le peu de meubles qu'il possédait. Le fait est qu'il ne restait que les quatre murailles presque entièrement recouvertes par des inscriptions ou des dessins de corps de garde grotesquement charbonnés.

Un lit n'est pas chose absolument nécessaire et une nuit de bivouac est bientôt passée. Mais une journée est bien longue sans manger. Aussi, je me dirigeai vers une salle basse et enfumée qui, par le bruit qui s'y faisait, devait être la cuisine. Jamais scène de brigands dans un mélodrame du boulevard ne présenta figures plus sinistres que celles des dix à douze hommes que j'y trouvai, chapeaux pointus sur la tête, une cartouchière autour des reins, la carabine à la main. Une conversation animée était établie entre eux, et leur ton de voix brusque et heurté, leur patois napolitain la rendait inintelligible pour moi; mais à l'expression de leur physionomie on pouvait facilement juger que le sujet de l'entretien n'était rien moins que plaisant. Je m'adressai à celui que j'avais rencontré en entrant dans la cour et que les autres traitaient avec déférence; je jugeai qu'il était le maître de l'auberge et lui demandai ce qu'il pouvait me donner à manger. Son menu fut bientôt fait; il n'avait rien, on lui avait tout pris, et là-dessus il commença une longue

kyrielle de plaintes et d'imprécations où intervenaient tous les saints du calendrier. Ceux qui l'entouraient l'appuyaient de leurs jurements et tous à la fois. Je les laissai continuer leur vacarme et allai voir si mon domestique n'avait pas quelques vivres dans le fourgon. Heureusement, il s'y trouvait du pain de munition, et, grâce à un écu qui radoucit la figure de l'aubergiste, j'obtins des macaronis et un ragoût d'oie. Mon repas et celui de mes gens terminé, je pris mes dispositions pour la nuit. Le lieu où j'étais et les personnages que j'y avais vus n'étaient pas faits pour inspirer confiance; je recommandai au canonnier et au soldat du train qui m'accompagnaient d'être sur leurs gardes et de s'enfermer dans l'écurie avec mon domestique, en tenant leurs armes chargées. Quant à moi, je m'emparai de la chambre dont la porte me parut la moins mauvaise, je l'assujettis de mon mieux, je me couchai en travers sur une botte de paille, mes pistolets à côté de moi, et en dépit de mes hôtes, de leurs figures sinistres et de leur tapage, je dormis d'un profond sommeil jusqu'au lendemain matin. Je trouvai la société beaucoup moins nombreuse que la veille; les hommes à carabine étaient partis, et l'aubergiste m'apprit que c'étaient des habitants des montagnes voisines qui faisaient la contrebande sur la côte pendant la nuit et chassaient dans les marais pendant le jour; mais on pouvait juger à leurs mines qu'à l'occasion ils faisaient encore un autre métier; ce que l'hôtelier ne disait pas.

Mon cheval de fourgon ne se ressentait plus de son indisposition, et j'arrivai d'assez bonne heure à Terracine, dernière ville de l'Etat romain. Le commandant de place ne put me renseigner sur la marche de l'armée; des bandes de brigands répandues dans les montagnes avaient intercepté les communications, et un ordre qu'il me communiqua lui prescrivait de retenir à Terracine tous les militaires isolés et de ne leur laisser poursuivre

leur marche que lorsque la route serait libre. Cette nouvelle me contraria beaucoup. Mais j'étais trop impatient de rejoindre : je lui déclarai donc que je prenais sur moi de continuer ma route, et lui demandai d'emmener une centaine de militaires isolés qu'il avait gardés en vertu de ses ordres; ce qui suffirait pour éloigner tout danger. Le lendemain, 14 février, après avoir organisé mon petit détachement, je quittai Terracine. Au bout de trois ou quatre milles, j'entrai sur le territoire napolitain à Torre dei Confini, poste fortifié qui sépare les deux Etats. De Terracine à Fondi, qui en est à trois lieues, la route est presque toujours resserrée entre la mer à droite et de hautes montagnes à gauche; l'aspect est triste, sauvage, et le pays désert. Je fis une courte halte à Fondi, petite ville mal peuplée et misérable qui n'a de remarquable que sa situation assez pittoresque, ses murailles formées de blocs immenses, et la voie Appienne, sa principale rue au pavé parfaitement conservé.

De Fondi à Itri, le pays est encore plus sauvage. Des rochers à pic et d'épaisses forêts bordent la route, dont chaque détour est un vrai coupe-gorge. Jamais pays ne fut mieux disposé pour servir de repaire aux brigands. Aussi, n'est-il pas rare que quelque chef de bande renommé y établisse le centre de ses opérations, et dans tous les temps ce passage est redouté des voyageurs. C'était dans cette partie de la contrée que se trouvait alors la troupe dont le nombre et l'audace avaient motivé l'ordre reçu par le commandant de Terracine. Son chef, la terreur de tout le pays et que je vis plus tard amener à Naples pieds et poings liés, se nommait Fra Diavolo (1). Il était d'Itri et il y avait beaucoup de parents et de partisans. Je devais donc redoubler de précautions pendant la nuit

(1) Cf. sur le fameux brigand Michele Pezza, dit Fra Diavolo, le livre, détaillé et neuf à beaucoup d'égards, de M. Bruto Amante, *Fra Diavolo e il suo tempo* (1904).

que je passerais dans ce méchant bourg. Il était assez tard lorsque j'y arrivai. Mon premier soin fut d'établir une forte garde sur la place, et après avoir réuni toute ma troupe dans un bâtiment isolé, je me retirai dans le logement qui m'avait été préparé. Mon hôte était chanoine, mais un chanoine d'Itri, dont le sale habillement, l'ameublement délabré et le chétif repas que je partageai avec lui, annonçaient la misère. Certes, ses manières et son langage prouvaient que le chapitre n'était pas difficile dans le choix de ses membres. La conversation roula naturellement sur Fra Diavolo et sur sa bande. Mon chanoine ne me fit grâce d'aucun détail. Les histoires d'assassinats et de vols se succédèrent sans interruption jusqu'au moment où las de l'entendre, j'allai me jeter sur le grabat qui m'était destiné; et grâce à la fatigue, j'y dormis jusqu'au lendemain.

A peu de distance d'Itri, le pays change de face. On quitte les montagnes et la vue s'étend sur une plaine magnifique entourée à gauche par des collines couvertes de bois et de vignes qui s'élèvent en amphithéâtre; à droite, on aperçoit les rochers de Gaëte et la mer qui les baigne;, à l'extrémité la fumée du Vésuve se dessine sur un ciel d'azur.

A quatre milles d'Itri, je traversai le petit bourg de Mola di Gaeta. Ses maisons d'un goût pittoresque et sa population animée forment un agréable contraste avec le pays sauvage qu'on vient de parcourir; des jardins plantés d'orangers bordent la route et s'étendent au loin parmi des ruines qui sont, dit-on, celles de la villa de Cicéron. Deux milles plus loin, je passai le Garigliano près de son embouchure; je vis ensuite l'ancienne Minturnes dont quelques ruines sont encore assez bien conservées, entre autres celles d'un amphithéâtre, et je m'arrêtai, le 15 au soir, à Sessa où je passai la nuit. Cette petite ville, bâtie sur une colline d'un difficile accès, est

dans une charmante position. C'est sur les coteaux environnants que les Romains recueillaient leur divin Falerne qui est loin aujourd'hui de mériter son antique réputation. Je fus logé dans un beau couvent d'augustins; j'y trouvai une chambre propre et commode et un assez bon repas dont deux religieux gais et aimables me firent les honneurs. Le vin était bon aussi, mais Horace ne l'eût pas célébré. Le 16, je couchai à Capoue, et le 17 février, j'arrivai d'assez bonne heure à Naples.

Depuis Mola di Gaeta, l'aspect du pays n'était plus le même. J'entrais dans une nouvelle Italie; un ciel sans nuage, un soleil d'un jaune éclatant donnait une teinte dorée aux riches campagnes que je parcourais. Le costume des habitants, le style des fabriques, rien ne ressemblait à ce que j'avais vu jusque-là. En arrivant à Capodichino, d'où l'on descend à Naples, je pus admirer l'ensemble de cette grande ville et sa situation incomparable. Je fus d'abord assez mal logé dans un vaste palais de la rue de Tolède; mais dès le lendemain je fus installé, moins grandement à la vérité, mais beaucoup plus commodément. Mon nouvel hôte était, autant que je puis me le rappeler, il signor Amico. Quoique jeune, il était si monstrueusement gros qu'il ne pouvait sortir de chez lui qu'avec des difficultés qui faisaient d'une promenade un événement. Sa femme, bonne, gaie et coquette, n'avait de bien que la gorge; aussi, en tirait-elle tout l'avantage possible, et le consul d'Espagne, commensal et ami de la maison, me parut l'apprécier. C'était un homme d'un commerce aimable et qui s'offrit avec un empressement obligeant à me servir de cicerone.

Le jour même de mon arrivée, je mis sa complaisance à l'essai. Après dîner, il me conduisit au couvent des chartreux, bâti au pied du fort Saint-Elme. On y arrive par un chemin rapide et assez fatigant. Mais l'église, d'une magnificence recherchée, parfois exempte de bon

goût, est ornée de marbres, de dorures, de pierres précieuses et surtout de peintures des meilleurs maîtres: les bâtiments sont fort beaux; et le jardin, bâti en terrasse sur le flanc de la montagne, ombragé d'orangers magnifiques dont le parfum embaume l'air, offre un coup d'œil enchanteur. La ville sur laquelle on plonge à vol d'oiseau, le port, le golfe, la mer, les îles de Capri, d'Ischia et de Nisida, les collines riantes et cultivées que domine le cratère fumant du Vésuve, forment un panorama dont rien ne peut égaler la riche variété et le brillant coloris. Je ne pouvais me rassasier de ce délicieux spectacle; mon cicerone jouissait de mon extase et semblait mettre une sorte de vanité à me montrer un pays qu'une longue résidence avait rendu presque le sien. Il m'indiquait les points les plus remarquables de ce tableau et répondait à mes questions avec une joie complaisante (1). Ce ne fut pas sans regret que nous terminâmes cette promenade pour redescendre à Naples où j'allai finir ma soirée au magnifique théâtre de Saint-Charles, qui me parut de la même grandeur que celui de la Scala, mais dont la décoration intérieure me plut davantage.

Le lendemain, 18 février qui, je crois, était le mardi gras, je fus au bal masqué dans ce même théâtre. Mais l'occupation récente de la ville avait éloigné les habitants, et la salle était presque déserte.

Le général Dulauloy m'avait prévenu, lorsque je me présentai chez lui, à mon arrivée à Naples, que j'étais désigné pour commander l'artillerie du corps d'armée du général Reynier qui allait incessamment entrer en Calabre, et ce général, dont j'allai prendre les ordres, devait effectivement se mettre en marche sous très peu

(1) Cf. sur la Chartreuse les *Souvenirs* du sous-lieutenant D'HAUTEROCHE, p. 114, qui visita Naples au commencement de 1807, et les *Mémoires* de DEDEM, p. 159.

de jours; je m'empressai de mettre à profit le peu de temps qui me restait pour voir, bien à la hâte, Naples et ses environs. Derivaux, que j'avais retrouvé, m'accompagnait ordinairement dans mes courses dont sa gaîté constante augmentait l'agrément.

Des édifices remarquables par leur étendue et le luxe de leur construction, mais presque tous de mauvais goût; des maisons très élevées; des rues étroites et obscures: un peuple pauvre et à peine couvert : voilà Naples. Et pourtant, on répète volontiers avec les heureux habitants : Voir Naples et mourir (1). Cela tient à sa position délicieuse; à ce climat où le soleil éloigne les frimas de l'hiver, où la brise de mer tempère les chaleurs de l'été; à cette immense population aux gestes animés et à la tournure pittoresque; à l'insouciante gaîté qui règne sur tous les visages. Là, rien de triste dans la misère; la douceur de l'atmosphère, l'abondance des vivres, la sobriété nationale la rendent légère; le lazzarone vêtu d'un mince caleçon et d'un lambeau de chemise, dormant en plein air ou sous quelque portique, chante gaîment après qu'un travail de quelques heures lui a fourni de quoi subvenir aux besoins de sa journée; il ne lui faut que quelques sous pour payer son macaroni au fromage, ses choux à l'huile et quelques verres d'eau glacée ou de vin du pays

Je vis les environs de Baies et de Pouzzoles, les ruines du temple de Sérapis, la Solfatare, les galeries de San-Germano où il suffit de rester quelques instants pour être baigné d'une abondante sueur, le lac d'Averne et sa caverne sombre et pleine d'eau où je pénétrai, porté sur les épaules de mon guide. Il y a tout autour de cette caverne un banc taillé dans le roc; une sibylle, dit-on, y vendait ses oracles et, ajoutaient nos guides, en un

(1) « Il y a là, dit d'Hauteroche (*Souvenirs*, p. 231), quelque peu d'exagération, et, pour mon compte, j'aimerais mieux vivre sans avoir vu Naples que mourir après l'avoir contemplé ».

langage énergique et très clair, c'était là que les dames romaines donnaient leurs rendez-vous aux officiers français!

Mais ce qui mérite surtout en ce pays l'attention des voyageurs, c'est le Vésuve. Le 26 février, je fis avec Derivaux l'ascension du volcan (1). Partis de Naples à la pointe du jour, nous fîmes trois lieues dans une voiture que nous quittâmes à Torre del Greco. Là, montés sur des ânes, nous commençâmes à gravir les collines qui servent comme d'échelons au Vésuve. Un soleil brillant, la température la plus douce et une végétation que l'hiver avait à peine interrompue, rendaient cette matinée délicieuse. C'était une belle journée de mai en France. Le chemin que nous parcourions, tracé à travers les vignes, les oliviers et les arbres fruitiers de toute espèce, présentait à chaque instant de nouveaux aspects, rudes et sauvages, lorsque, tournés vers la montagne, nous traversions les vagues rabotements de lave récente que la végétation n'avait pas encore recouverte, frais et riants au contraire, lorsque au travers des festons de verdure dont la route était ombragée, notre vue plongeait sur Naples, son golfe et ses îles.

Sur une des sommités les plus rapprochées du cratère, et qu'entoure un ravin escarpé, est bâti un ermitage composé d'une ou deux chambres et d'une chapelle. Chaque voyageur s'y arrête. L'ermite est en quelque sorte concierge du Vésuve. Il nous dit qu'il était Vénitien, qu'il habitait cette cellule depuis plus de dix ans, qu'il avait vu un grand nombre d'éruptions. Sa mémoire en tenait registre et il nous indiquait, dans les étroites vallées que domine son ermitage, la direction que les

(1) Cf. également dans les *Souvenirs* de D'HAUTEROCHE, p. 126-128, son excursion au Vésuve; lui aussi a écrit son nom sur le registre de l'ermite. Voir aussi DEDEM, *Mémoires*, p. 164-165, et THIÉBAULT, *Mémoires*, II, p. 514.

laves avaient suivie aux différentes époques. Jeune encore et d'une belle figure, il avait quelque chose de pittoresque dans les expressions. Il vit tranquille au milieu des scènes de dévastation dont il est témoin. Les détonations du volcan, les violentes secousses qui, longtemps à l'avance, annoncent l'éruption, n'ont pour lui rien d'effrayant. Ce n'est que lorsque des pierres enflammées ou des pluies de cendres arrivent jusqu'à lui qu'il songe à quitter sa périlleuse demeure, et dès que la lave s'est ouvert une issue à travers les flancs de la montagne, il regagne son ermitage en se frayant un nouveau sentier dans les parties que le feu a respectées.

Après avoir fait un déjeuner frugal, mais arrosé du vin de lacryma-christi qui se récolte sur le versant du Vésuve, nous parcourûmes le registre de l'ermite où trop de voyageurs ont consigné les rêveries sentimentales, les éloges ampoulés et l'enthousiasme ridicule ou froid que le spectacle du volcan leur inspirait. A en juger par leur longueur et leur prétention soignée, combien de ces « impressions » ont été préparées à Naples même! Sur les instances de notre hôte, nous inscrivîmes sur ce registre nos noms et la date de notre visite. Puis, laissant à sa garde nos montures, nous partîmes à pied sous la conduite de nos guides. Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes au pied du cône, vaste cheminée du volcan. Il est, dans toute sa hauteur, couvert d'une épaisse couche de cendres où l'on aperçoit à peine la trace du voyageur qui vous a précédé. Sa pente est extrêmement roide et pénible; ce n'est qu'en se hissant à l'écharpe des guides qui marchent en avant qu'on peut soulever le pied et conserver l'équilibre au milieu de cet amas de cendres mobiles, et c'est tout haletant, ruisselant de sueur et les jarrets brisés que j'arrivai au sommet.

J'admirai d'abord, tout en reprenant haleine, la vue magnifique dont on jouit de ce point élevé. Ensuite,

j'examinai dans son ensemble et ses détails le spectacle effrayant, véritable image du chaos, que j'avais sous les yeux. Le cratère me parut d'une étendue à peu près égale à celle de la place des Victoires; mais à chaque éruption il varie de forme et de grandeur. Il fallait alors descendre un escarpement de trente ou quarante pieds pour y arriver. Le volcan était en repos, c'est-à-dire qu'il n'en sortait qu'une fumée épaisse, suffocante, accompagnée d'un mugissement sourd et de quelques détonations souterraines. Le sol, constamment chaud, par places brûlant, est couvert de pierres ponces et de roches dont la surface est colorée et brillantée par les exhalaisons sulfureuses et ammoniacales qui s'exhalent de toutes parts. En plusieurs endroits, au fond des crevasses dont le sol était sillonné, se voyaient des masses embrasées. Une de ces crevasses, beaucoup plus vaste que les autres, était la bouche actuelle du volcan et présentait un abîme de feu que l'œil n'osait sonder. Nous en étions assez près pour y enflammer facilement nos bâtons.

Je ne puis dire quels sentiments j'éprouvais en parcourant cette enceinte qu'une croûte de si peu d'épaisseur séparait d'un abîme de flammes. Il fallut cependant s'éloigner. Ce cône si long et si difficile à escalader, je le descendis en courant et quelquefois en roulant dans la cendre, et après avoir repris nos montures et offert nos remerciements et notre argent au bon ermite, nous rejoignîmes notre calèche. Nous nous arrêtâmes à Portici pour visiter le palais et ses collections. Il est construit à peu de distance du Vésuve, sur les couches de lave dont le sol a été successivement recouvert. Mais lorsqu'on parcourt ses portiques élégants et qu'on se promène dans ces jardins dont les murs sont baignés par les flots du golfe, on conçoit que, pour jouir d'une si délicieuse situation, les hommes aient oublié les dangers de tous les instants qui les menacent et que de nouveaux

palais se soient élevés sur les laves à peine refroidies.

Jamais collection ne me parut plus curieuse et plus intéressante que celle de Portici. Dans une suite de galeries, on a classé avec ordre et cependant d'une manière pittoresque la plupart des objets retirés des fouilles de Pompéi et d'Herculanum. C'est une véritable exposition des produits de l'industrie sous le règne de l'empereur Titus. Peintures, manuscrits, armes, objets d'art et de science, tout s'y trouve réuni. Voilà les gracieuses figures qui décoraient, il y a deux mille ans, la salle de bains de quelque élégante; leurs couleurs ont à peine perdu de leur éclat. Ici, les bracelets, le miroir de métal et les ornements de tête qui servaient aux atours des beautés romaines. Plus loin les outils des artisans et les instruments de la science. Dans une des salles, disposée sur le modèle exact d'une cuisine de Pompéi, sont tous les ustensiles; chacun d'eux est à la place qu'il doit occuper; les vases sur les fourneaux, les urnes sur les trépieds; il ne manque que le cuisinier pour accommoder les mets et le maître d'hôtel pour les servir. Les peintures attirèrent particulièrement mon attention; adroitement détachées des murs sur lesquels elles avaient été appliquées à fresque, elles garnissent maintenant plusieurs salles du musée. Ce sont, en général, des tableaux de petite dimension, composés d'un petit nombre de figures, souvent d'une seule : muses, danseuses, allégories. Ils ne brillent pas tous par le dessin, mais rarement ils manquent de grâce et d'élégance; quelques-uns sont charmants et d'une conservation parfaite.

Sur un mélange de sable et de cendres durcies, se voit l'empreinte du sein d'une jeune femme qui périt dans la cave d'une villa. Je visitai la villa, la cave est encore entière et de grandes urnes en terre qui renfermaient les vins garnissent son pourtour.

En quittant le musée de Portici, je descendis à Hercu-

lanum. C'est l'étage inférieur de Portici; une allée souterraine y conduit et c'est à la clarté des torches que les guides vous font parcourir les parties déblayées de la villa. Enseveli le même jour que Pompéi, Herculanum ne le fut pas de la même manière : un fleuve de lave enflammée inonda ses rues, ses édifices et s'éleva de plusieurs pieds au-dessus d'eux; aussi, le travail a-t-il été bien autrement pénible pour y pénétrer et ce n'est qu'en brisant la lave avec le ciseau qu'on est parvenu à se frayer un passage. Je remarquai le théâtre, grand et décoré de statues que le feu a respectées. Mais privée de la clarté du jour, cette ville est moins curieuse à voir que Pompéi. On y entend un tonnerre continuel; ce sont les voitures qui roulent sur la route de Portici, et cette route est tracée sur la lave qui sert de plafond à Herculanum (1).

Je vins terminer à Naples, au théâtre Saint-Charles, cette agréable journée, et le surlendemain, 28 février, je partis pour l'expédition de Calabre.

(1) Cf. pareillement dans les *Souvenirs* de D'HAUTEROCHE, p. 130-140, le récit de sa visite au musée de Portici et à Pompéi.

CHAPITRE IX

LA CALABRE

(1806-1808)

Le corps d'armée du général Reynier. — Eboli. — Paula. — Sala. — Lagonegro. — Castelluccio. — Le Campo Tenese. — Castrovillari et Tarsia. — Cosenza. — Nicastro. — Le Pizzo. — Mileto et Seminara. — Gallico. — Reggio. — Observations sur la Calabre. — Aspect. — Forêts. — Troupeaux. — Chevaux. — Insalubrité. — Volcans. — Le tremblement de terre de 1783. — Population. — Fatalisme. — Batteries de côte. — Scilla. — La pêche de la spada. — Bagnara. — Visite du roi Joseph (17 avril 1806) — Palmi. — Le « flagello ». — La Fête-Dieu. — Serpents. — Bataille de Sainte-Euphémie (4 juillet 1806). — Défaite complète. — Marcellinara. — Cutro. — Cotrone. — Catanzaro. — Strongoli. — Désordres. — Ciro. — Cariati. — Rossano. — Corigliano. — Un couvent de religieuses. — Incendie de la ville. — Cassano. — Jonction avec Masséna. — Retour offensif. — Cosenza et Nicastro. — Monteleone. — Inaction de Masséna. — Sa maîtresse, Mme Leberton. — Griois renvoyé à son régiment, — D'Aguesseau. — Lagonegro. — Naples. — Audience du roi Joseph. — Sainte-Marie de Capoue. — Siège d'Amantea. — Dix mois à Aversa. — Dîner chez le roi Joseph. — Départ pour Mantoue. — Prisonniers à escorter. — Gaëte. — Révolte des prisonniers. — Malles perdues. — Excursion à Rome. — Cascade de Terni. — Nouvelle insurrection des prisonniers. — Tolentino. — Sang-froid des Italiens. — Loreto. — La basilique. — Ancône. — Modène. — Mantoue. — Villafranca. — Vérone.

Le matin du 28 février 1806, je partis à cheval et je rejoignis le soir à Salerne l'artillerie du corps d'armée du général Reynier, destiné à prendre possession des Calabres où se trouvait encore le prince héréditaire de Naples. J'étais avec le capitaine Petit, mon adjoint (1). Il faisait un temps assez froid et beaucoup de vent, mais bientôt le ciel devint serein et la température agréable.

(1) C'est le Petit du Chastenay dont il est question plus haut, p. 161.

Nous nous arrêtâmes, en passant, à Pompéi que nous visitâmes de nouveau et avec un nouvel intérêt. Presque toutes les maisons ont une même distribution; point de vue sur la rue; une cour intérieure, et au milieu de cette cour une fontaine en marbre, entourée de portiques sur lesquels donnent les entrées et les jours des différentes chambres peintes pour la plupart à fresque avec plus ou moins de soin. Les rues sont pavées de larges morceaux de lave ainsi que Naples l'est actuellement, et de profondes ornières indiquent le passage des chars ou des voitures. Beaucoup de boutiques s'ouvrent sur ces rues; on vendait de l'huile dans plusieurs d'entre elles, et pour conserver l'huile, on la mettait dans de grands trous dont le marbre est percé.

Je passai à la Torre del Greco et à celle de l'Annunziata, à Nocera dei Pagani, à la Cava, et je couchai à Salerne, ville très ancienne, assez grande, située sur le bord de la mer, mais d'un aspect assez triste.

Le corps d'armée du général Reynier, dont je commandais l'artillerie, était composé des 6e et 42e régiments d'infanterie de ligne, des 1er et 23e d'infanterie légère, d'un bataillon suisse, de la légion polonaise, du 9e régiment de chasseurs à cheval, de la 2e compagnie du 1er régiment d'artillerie à cheval dont j'étais major, et d'une compagnie du 2e régiment d'artillerie à pied.

Le 2 mars 1806, je couchai à Eboli, gros bourg à peu de distance de Pæstum; je logeai dans un couvent d'augusgustins, où je fus bien accueilli.

Le lendemain, on marcha en corps d'armée; jusque-là, chaque corps avait marché isolément. Je couchai à Paula, petit bourg situé, comme presque tous ceux de la Calabre, sur le sommet d'une montagne; là naquit saint François de Paule, qui est en grande vénération dans tout le pays (1).

(1) Sur cette petite ville de Paula et sur la « confiance sans bornes » des Calabrais en saint François de Paule, cf. les p. 279-280 du livre paru chez

Le 5, nous logeâmes à Sala, autre petit bourg.

Le 6, nous rencontrâmes pour la première fois l'arrière-garde napolitaine près de Lagonegro, en avant du pont de la Calda. L'ennemi avait établi plusieurs batteries sur la route qui y conduit et qui passe en cet endroit entre des montagnes assez élevées et très escarpées. Il avait fait aussi plusieurs coupures à cette route. Après s'être arrêté quelque temps pour serrer les masses et reconnaître la position, le général ordonna à quelques compagnies de voltigeurs de gravir les hauteurs de gauche pour tourner l'adversaire, et après quelques décharges de canon et de mousqueterie, celui-ci abandonna ses retranchements et se retira en désordre sur Lagonegro qu'il traversa. On le poursuivit vivement et on lui prit quelques hommes, des pièces de campagne, des munitions. Je fus chargé de rester au pont pour faciliter le passage au reste de l'armée et je ne rentrai à Lagonegro où était le quartier général que vers les 9 heures du soir. Il faisait un orage considérable accompagné de tonnerre et de neige. On séjourna à Lagonegro, gros village encombré de nos troupes et dont quelques maisons avaient été pillées la veille pendant qu'on s'y battait.

Nous prîmes position le 8 à Castelluccio, mauvais village sans ressources. La route praticable pour les voitures finissait à peu de distance de Lago et on ne trouvait plus jusqu'à l'extrémité de la Calabre que des chemins praticables seulement pour les chevaux ou les piétons et pour les voitures qui servent dans le pays au transport des provisions et qui ne sont autre chose qu'un grand coffre avec deux roues d'environ dix-huit pouces à deux pieds de diamètre, d'un seul morceau taillé dans un madrier. La voiture, qui ne peut guère contenir que trois ou quatre sacs de grains, est attelée ordinairement

Béchet, à Paris et à Rouen en 1820 intitulé *Séjour d'un officier français en Calabre* et attribué à Duret de Tavel.

d'un seul bœuf ou buffle et quelquefois de deux. On introduit de temps en temps entre la roue et le moyeu une sorte d'herbe grasse pour empêcher que le bois ne s'échauffe et faciliter le mouvement. Pendant notre séjour en Calabre, la route viable de Lago a été continuée et il en a été ouvert d'autres sur plusieurs points.

Le 9 mars, après avoir passé à gué le Laino et traversé le village de Rotonda, nous commençâmes à gravir par un chemin long et difficile la montagne de Campo-Tenese. Vers les 3 heures après midi, au moment de parvenir au sommet, nous entendîmes des coups de fusil. L'ennemi, commandé par le général Damas (1), occupait le plateau. Ce plateau a environ une lieue d'étendue; il est inculte, dépourvu d'abri et battu presque constamment par des vents violents; une pluie froide nous avait pris durant notre ascension et elle se changea bientôt en une neige épaisse. Cependant notre avant-garde avait repoussé les postes ennemis; nos troupes se mirent en bataille à mesure qu'elles arrivaient et le feu s'engagea. Les Napolitains nous barraient la route, et le brouillard, la neige qui tombait à gros flocons empêchaient de bien reconnaître leurs forces et leur position. Mais lorsqu'ils virent que deux bataillons, détachés par les hauteurs à notre gauche, allaient prendre leur droite en flanc, ils se sauvèrent dans le plus grand désordre. L'obscurité s'opposa à leur poursuite et bientôt, la nuit étant venue, les guides que nous avions s'étant échappés, la neige continuant à tomber, on ne sut plus de quel côté

(1) Roger de Damas, né à Paris en 1765, colonel au régiment du Roi en 1789, avait fait campagne contre les Turcs de 1787 à 1791 et obtenu, outre l'ordre de Saint-Georges, une épée d'or donnée par la tsarine. Il émigra et après avoir commandé la légion de Damas (l'ancienne légion de Mirabeau), entra au service de Naples où il devint lieutenant-général. Il commandait en 1805 et en 1806 l'armée napolitaine. Rentré en France sous la Restauration, commissaire du roi en 1814 et en 1815, lieutenant-général (13 août 1814) et gouverneur de la 19e division militaire, il mourut à Cirey, dans la Haute-Marne, en 1823.

se diriger (1). La plus grande partie des troupes resta sur le champ de bataille, sans abri et sans aucun moyen de faire du feu. Un gros couvent n'était pas éloigné; plusieurs soldats s'y réfugièrent, mais ils payèrent cher cet asile : les feux qu'ils allumèrent ayant atteint un dépôt de munitions que les ennemis y avaient laissé, il sauta et beaucoup de monde avec lui. Quant à l'état-major, auquel j'appartenais, nous parvinmes avec le général Reynier, après une marche de plus de deux heures à travers les ravins et les précipices et au milieu de la nuit la plus sombre, à gagner le bourg de Morano, où chacun se logea militairement (2). Quelques-unes de nos troupes y arrivèrent également. C'était sur ce point que l'ennemi avait fait sa retraite et beaucoup de soldats y étaient restés. Ils se trouvaient pêle-mêle avec les nôtres. Des officiers de l'artillerie napolitaine étaient dans la maison où je m'établis et nous mangeâmes tous ensemble un souper que l'appétit rendait excellent et qui fut accompagné de très bon vin. Il y eut pendant toute la nuit un tapage horrible; les militaires enfonçaient les portes des habitants qui refusaient de les recevoir. Le lendemain matin, j'eus pour hôte le général Pignatelli-Strongoli, pris et dépouillé la veille par les nôtres. Il prit ensuite du service dans l'armée du roi de Naples, Joseph, et eut même un emploi à sa cour (3).

(1) Cf. p. 11-17 du livre *Séjour d'un officier français en Calabre* la description d'une tourmente semblable essuyée sur le Campo Tenese le 2 décembre 1807.

(2) C'est de là que Courier écrit, le soir même, à un camarade la lettre qui commence ainsi : « Bataille, mes amis, bataille! » et qui se termine par les mots : « Nous sommes dans une maison pillée; deux cadavres nus à la porte; sur l'escalier, je ne sais quoi ressemblant assez à un mort. Dans la chambre même, avec nous, une femme violée, à ce qu'elle dit, qui crie, mais qui n'en mourra pas. Le feu à la maison voisine. Pas un meuble dans celle-ci, pas un morceau de pain. »

(3) Le prince Pignatelli-Strongoli, nommé, à cause de sa naissance, aide de camp du roi Joseph et général de division, commanda la division napolitaine de l'armée de Catalogne. Cf. sur lui les *Mémoires* de Desvernois, p. 394, qui le juge vaniteux, pauvre tacticien et bourreau de ses troupes.

Le 10, nous couchâmes à Castrovillari, et le 11, à Tarsia. Le pays, depuis Morano jusqu'à Castrovillari, est montueux et coupé de ravins très profonds. Castrovillari, bourg assez considérable, mais mal bâti et dépourvu de pavé, est situé sur une hauteur escarpée au bas de laquelle un torrent, le Coscile, coule avec fracas à travers des débris de rochers. La nature du pays est à peu près la même de Morano à Tarsia; mais en approchant de ce lieu, qui n'est qu'un village assez pauvre, on commence à trouver des terrains marécageux plantés de forêts qui s'étendent jusqu'au Crati.

Le 12 mars, nous continuâmes notre marche sur Cosenza. On rencontrait beaucoup de traîneurs de l'armée battue; on se contentait de les désarmer et de les envoyer sur leur bonne foi à Naples où ils devaient entrer dans les régiments napolitains qu'on y organisait. Tous paraissaient dégoûtés de l'armée qu'ils quittaient et contents de faire partie des nouveaux corps. Nous côtoyâmes le fleuve Crati jusqu'à Cosenza où nous n'arrivâmes que le 13. Le 12, nous bivouaquâmes à huit milles de cette ville, sur les bords d'une petite rivière, dans un pays très fertile, planté d'oliviers et d'orangers. La nuit fut très pluvieuse et je me réfugiai dans la cabane d'un berger qui fit honneur aux petites provisions dont je m'étais heureusement muni à Castrovillari. J'étais en deçà de la petite rivière; elle grossit considérablement pendant la nuit et devint très rapide; aussi j'eus beaucoup de peine à la passer pour rejoindre le corps d'armée qui avait passé la nuit au delà. Cosenza est une assez jolie petite ville qui renferme quelques beaux bâtiments. Elle est bâtie sur une colline, derrière laquelle s'élèvent des montagnes que domine le mont Cucuzzo, et le Crati la sépare des hautes montagnes que couronnent les vastes forêts de la Sila. Sa situation est extrêmement pittoresque; les eaux y sont abondantes et bonnes; mais, vers

la fin de l'été, la chaleur concentrée dans la profonde vallée que le Crati inonde pendant le printemps et laisse presque à sec dans l'été, rend ce canton et la ville elle-même un des endroits les plus malsains de la Calabre. Les femmes y sont généralement belles et j'en ai vu de charmantes (1). Le Crati, qui prend sa source quelques milles au-dessus de Cosenza, est un des fleuves les plus considérables de cette région de l'Italie; pendant les pluies de l'hiver et à la fonte des neiges, il devient un torrent impétueux auquel rien ne peut résister, et durant le reste de l'année il conserve encore assez d'eau pour que son courant soit marqué, ce que peu de rivières de Calabre présentent dans cette saison. On trouve à Cosenza et dans toute cette partie de la Calabre un excellent fromage renfermé dans des vessies allongées et nommées à cause de leurs formes *cazzo di cavallo*.

L'armée partit de Cosenza le 15 et vint bivaquer aux Stocchi, hameau situé au milieu des bois et composé de quelques cabanes de charbonniers et de bergers. Le sentier qui conduit de Cosenza aux Stocchi est à peine praticable pour les chevaux et les piétons; il traverse des montagnes et des ravins escarpés couverts de bois épais. Nous passâmes à Rogliano, village assez considérable situé dans une étroite vallée.

Le lendemain, 16, nous passâmes à Nicastro, assez joli bourg dans une situation charmante. Il est situé sur le penchant des hautes montagnes que nous venions de traverser et domine le golfe de Sainte-Euphémie et la vaste plaine arrosée par l'Amato et l'Angitola. Les torrents qui descendent des montagnes, grossis par les pluies de l'hiver ou la fonte des neiges, causent quelquefois de grands ravages dans les environs de Nicastro et

(1) Cf. *Séjour en Calabre*, p. 32-35 : l'auteur remarque qu'il y a, depuis l'arrivée des Français, des cercles brillants, que les dames sont très accessibles, que la valse a remplacé les danses du pays.

dans Nicastro même, et des murs et des maisons renversées en offraient des traces récentes. Nous vînmes bivaquer à Laconia, petit hameau où des vergers plantés d'orangers couverts de fleurs et de fruits nous offrirent leur abri (1).

Le 17, nous partîmes de Laconia à la pointe du jour. Nous nous dirigeâmes sur le Pizzo, à travers les bosquets de myrtes, de grenadiers et de lauriers qui couvrent la plaine. Le Pizzo, petit port de mer mal bâti et qui paraît assez pauvre, est habité en grande partie par des pêcheurs. Nous nous y arrêtâmes quelques heures et par un chemin détestable nous vînmes passer la nuit à Monteleone, petite ville assez jolie située sur un plateau élevé d'où l'on découvre une vaste étendue de mer.

Nous bivaquâmes le 18 à Mileto — bourg situé à quelque distance des ruines de l'ancien Mileto qui fut détruit par le tremblement de terre en 1783 — et le 19, à Seminara, autre petit bourg à moitié détruit par le même fléau.

Le 20, nous continuâmes notre marche sur Reggio. Arrivés sur les hauteurs de la Corona, qui dominent toute la côte, nous vîmes un tableau magnifique. La Sicile n'était éloignée que de quelques lieues et l'air, raréfié par le soleil qui commençait à s'élever à l'horizon, semblait la rapprocher encore. La côte de Calabre se présentait en même temps, et le canal du phare qui la sépare de la Sicile et qui, de la hauteur où j'étais, paraissait encore moins large qu'il ne l'est réellement, fourmillait de petits bateaux à voiles latines et de chaloupes canonnières qui transportaient à Messine les Napolitains battus. La vue de la Sicile et de ses montagnes en amphithéâtre couvertes de la plus riche verdure, les souvenirs qu'elle rappelait, cette multitude d'embarcations, le ciel pur qui

(1) Voir dans le *Séjour en Calabre*, p. 62-63, la description de Nicastro et de ses environs « réellement enchanteurs ».

encadrait cette scène et le soleil brillant qui l'animait, l'air frais et embaumé qu'on respirait sur ces hauteurs, peut-être aussi l'idée d'arriver au terme d'un voyage très fatigant, me firent éprouver une sensation que je ne puis exprimer. Nous vînmes nous établir pour cette nuit à Gallico, hameau composé de quelques maisons assez propres, au bord de la mer. Je frappai longtemps à une porte et je me préparais à l'ouvrir de force, lorsque le maître, un paysan, parut, et la première chose qu'il me dit pour s'excuser de n'avoir pas ouvert plus tôt, c'est qu'il craignait pour l'honneur « della sua famiglia », c'est-à-dire de sa femme et de ses filles; je le rassurai de mon mieux et lui certifiai, ce qui était très vrai, que nous avions plus envie de nous reposer que de courtiser les dames. Il me reçut avec mon adjoint, nous plaça dans une chambre éloignée et nous n'aperçûmes même pas un cotillon pendant tout le temps que nous restâmes chez lui.

Il n'avait pas d'écurie; mes chevaux furent mis dans un grand hangar où des oranges étaient entassées sur un pied de hauteur. On avait déblayé l'espace nécessaire aux chevaux; mais l'un d'eux, s'étant détaché pendant la nuit, fit un grand dégât parmi les oranges et le lendemain leur jus coulait de toutes parts. Notre Calabrais s'en inquiéta fort peu. Il lui suffisait d'avoir dérobé sa femme et ses filles à nos regards.

Nous partîmes le 21 mars de Gallico. Des chaloupes canonnières ennemies cherchèrent à nous inquiéter en tirant sur la route que nous étions obligés de suivre le long de la mer. Mais elles s'éloignèrent bientôt et nous entrâmes à Reggio vers les midi par un temps superbe. La population parut nous accueillir avec plaisir. On fit une décharge de boîtes à notre passage devant l'église principale; les femmes, aux fenêtres, agitaient leurs mouchoirs et semblaient nous féliciter. On se hâta de placer

des postes sur le bord de la mer et de mettre des garnisons dans le fort qui domine la ville et dans un autre à un quart de lieue. Je fus logé chez don Paolo Filocamo qui m'envoya dans une petite maison voisine de la sienne; elle n'était ni occupée ni meublée; il y mit un bois de lit et un matelas. C'était un des principaux habitants de Reggio et le seul, je crois, qui eût une voiture; mais elle ne pouvait le transporter à plus d'un quart de lieue, faute de route praticable.

Je réunis ici les observations que j'ai faites sur la Calabre et sur Reggio.

La Calabre présente un aspect tout différent du reste de l'Italie. Les fatigues et les dangers du voyage en éloignent les étrangers et même les Napolitains. La difficulté des communications les rend peu fréquentes entre les Calabrais eux-mêmes. Ils ont conservé une âpreté de mœurs et une physionomie sauvage qui s'accordent parfaitement avec leur pays.

Les Apennins règnent dans toute la longueur de la Calabre, leurs cimes y sont plus élevées que dans le reste de l'Italie. Elles offrent à l'œil des rochers nus et rembrunis que les neiges recouvrent pendant la moitié de l'année. Les parties moins hautes sont couvertes d'immenses forêts de sapins et de chênes dont les tiges énormes n'ont à craindre que les siècles et les orages, car, faute de chemins pour les exploiter et de débouchés avantageux, il est rare que la hache en abatte quelques-uns, et les troncs que le temps a renversés pourrissent à la longue sur la place où ils sont tombés.

Les habitants entretiennent de nombreux troupeaux de bêtes à cornes dans les gras pâturages qui se trouvent dans les intervalles et au milieu de ces forêts. Celle de la Sila, qui commence près de Cosenza et que Virgile a célébrée dans ses vers, nourrit une immense quantité de bétail, l'unique richesse de cette partie du pays. Le

penchant des montagnes et les plaines baignées par les deux mers qui entourent la Calabre produisent en abondance toutes sortes de grains. Les coteaux sont couverts d'oliviers qui atteignent la grosseur des plus forts pommiers de la Normandie, et les orangers et citronniers de vingt espèces différentes que l'on connaît dans le pays sous le nom générique d'agrumi y viennent parfaitement beaux. On y cultive en grand la réglisse, surtout dans le territoire de Corigliano (1). Il y a dans la partie que baigne l'Adriatique une excellente race de chevaux; ils sont petits, mais vigoureux, pleins d'ardeur et parfaitement faits; on les laisse paître en liberté dans les prés et les montagnes où ils deviennent absolument sauvages et vers deux ou trois ans, on les prend au moyen d'une corde avec laquelle on les entrave lorsqu'on a pu les approcher, en leur conduisant d'autres chevaux dressés près desquels ils accourent. On les apprivoise bientôt en les laissant quelque temps sans manger, en ne leur laissant prendre leur nourriture que de la main de leur maître, et on achève leur éducation, non pas comme en France en employant beaucoup de douceur et de patience, mais en leur donnant de fortes saccades avec le caveçon et en punissant leur indocilité à grands coups de bâtons, et de bâtons lourds qui semblent devoir les assommer ou du moins les estropier. Cette méthode est-elle meilleure que celle que nous suivons? Ce qu'il y a de sûr, c'est que les chevaux deviennent très dociles, et cela fort promptement.

Certaines plaines de la Calabre et surtout celles qui sont tout à fait au bord de la mer et à l'embouchure des rivières sont d'une insalubrité telle qu'il suffirait d'y bivouaquer une nuit pendant l'été ou l'automne pour attraper aussitôt une fièvre mortelle. Cette insalubrité vient des rivières : ce sont de véritables torrents, au lit

(1) Cf. sur la fabrication du jus de réglisse à Corigliano le *Séjour en Calabre*, p. 199.

extrêmement large pendant les pluies en hiver et pendant la fonte des neiges au printemps; mais ils sont à sec pendant la saison des chaleurs et ne conservent alors que quelques flaques d'eau que les sables retiennent à l'embouchure et qui exhalent un air pestilentiel en se desséchant; peut-être aussi cette insalubrité vient-elle des bouleversements causés dans le cours des rivières et dans la position même des montagnes et des rochers par les tremblements de terre.

J'avais bien ressenti quelques secousses avant d'entrer en Calabre; mais elles étaient si légères que je ne me faisais pas une idée véritable de cet horrible fléau. Il faut avoir parcouru le pays et entendre les récits des habitants pour concevoir ce que fut le tremblement de terre de 1783. C'est surtout la Calabre ultérieure qui en a le plus souffert. Les édifices en pierre ayant été renversés à cette époque, on a renoncé depuis à cette manière de bâtir et les matériaux des bâtiments écroulés sont restés sans emploi. Il n'y a donc presque plus de clochers; les cloches sont suspendues entre deux montants à hauteur d'homme près des églises auxquelles elles appartiennent. Quant aux maisons des particuliers, elles ne se composent plus que d'un rez-de-chaussée ou tout au plus d'un étage et elles sont bâties en pièces de bois chevillées et revêtues de briques et de plâtre, mais seulement à l'extérieur.

Pendant les secousses plus ou moins fortes du tremblement de terre de 1783, qui se répétèrent durant plusieurs mois, ce malheureux pays fut entièrement bouleversé; pas un bâtiment ne résista au premier ébranlement et les habitants, assez heureux pour n'être pas ensevelis d'abord sous les décombres, se retirèrent dans les champs, manquant de tout, heureux encore si le terrain où ils s'étaient réfugiés ne s'entr'ouvrait pas, ou si les rochers des montagnes voisines ne tombaient pas sur eux. Remuées jusque dans leurs fondements, les masses énormes

des Apennins se déchiraient et leurs débris comblaient les vallées, changeaient les rivières en lacs, inondaient par de nouveaux torrents les lieux qui auparavant manquaient d'eau.

Lors de la première secousse, le bourg de Scilla, bâti en face du phare de Messine, sur le sommet et la croupe d'une montagne élevée, fut entièrement renversé, et les habitants qui, par un heureux hasard, étaient hors de leurs maisons, ou qui purent se retirer de dessous leurs décombres, se réfugièrent en foule au bord de la mer dans une anse d'environ 600 toises formée par deux montagnes presque à pic. Le fort de Scilla est situé sur le sommet de celle de droite; une partie de ses édifices fut renversée, ses remparts furent ébranlés, sillonnés de longues crevasses, et le prince de Scilla, qui s'y trouvait avec sa famille, se jeta dans une barque qui l'emmena à quelque distance du rivage. Il croyait pouvoir en sûreté y attendre le jour. Mais vers minuit, une partie considérable de la montagne qui fermait la baie à gauche, cédant aux secousses qui se succédaient presque sans interruption, s'écroula avec un fracas épouvantable dans la mer. La masse des eaux vint battre la côte du phare qui lui était opposée, puis, revenant sur elle-même, submerger la plage de Scilla, ainsi que la plupart des habitants, et engloutit la barque qui portait le prince et sa famille. Un habitant de Nicotera me racontait qu'il était alors sur le balcon de sa maison et qu'il avait les regards fixés sur la « marine », où il avait une autre maison, occupée alors par sa femme et ses enfants (la plupart des villes littorales de la Calabre étant bâties sur les hauteurs, leurs habitants ont sur le rivage même, pour l'exploitation de leur commerce, des maisons et des magasins qu'ils appellent du nom générique de « marine »). Il voit soudain toutes ces habitations s'écrouler, et au même moment la toiture de la maison où il était tombe sur le balcon, le

renverse, le blesse. Mais son effroi lui fait oublier ses blessures; il se précipite vers sa maison du rivage; il appelle à grands cris sa femme et ses enfants; un seul, qui, par hasard se trouvait hors du logis, peut lui répondre; son autre enfant et sa femme gisaient sous les décombres et il les retrouve sans vie après avoir pénétré jusqu'à eux avec des efforts qu'un reste d'espoir pouvait seul rendre possibles, et parmi des dangers que d'incessantes secousses multipliaient autour de lui. Mon hôte de Reggio avait échappé à la mort en s'abritant sous un arceau de sa chambre qui resta debout au milieu des ruines du reste de l'édifice.

La Calabre ultérieure, séparée de l'Europe plus encore par la difficulté des communications que par sa position géographique, a conservé, ainsi que ses habitants, une physionomie particulière et les mœurs n'y ressemblent en rien à celles du reste de l'Italie, excepté dans quelques villes où les relations de commerce ont apporté quelque changement. En général, il n'y a pas d'auberges en Calabre; il n'y a que quelques mauvaises tavernes où l'on trouve du vin, des galettes, du poisson ou du porc salé, mais point de lits. Cela vient d'abord du peu d'étrangers qui parcourent ce pays, et ensuite des coutumes patriarcales des habitants; chacun d'eux a des hôtes chez lesquels il descend et qu'il reçoit chez lui de la manière la plus simple et la plus franche. Ces hospitalités réciproques se transmettent de génération en génération et, en cas de nouveaux besoins, il s'en établit de nouvelles.

Paresseuse et dénuée de moyens d'industrie, la population est très pauvre; mais un climat superbe, une terre fertile et surtout une grande sobriété lui rendent cette pauvreté à peu près indifférente. Au milieu de cette misère presque générale, on voit d'énormes richesses possédées par quelques grandes familles autrefois souveraines du pays et qui le sont presque encore, mais qui,

attirées par les jouissances du luxe et l'éclat de la cour, sont allées vivre à Naples. Entre cette grande opulence et cette extrême misère, il y a une classe nombreuse de petits propriétaires et c'est chez elle surtout qu'on peut étudier le véritable caractère national.

Les femmes ont peu de liberté. Elles ne se mettent pas à table lorsque l'homme reçoit des étrangers. Après s'être servi, le mari se contente d'envoyer à sa femme le morceau qui reste et elle le mange soit à la cuisine, à laquelle elle préside d'ordinaire, soit dans la salle même, mais à une table particulière ou sur ses genoux. Au reste, rien n'est moins propre et moins appétissant que la cuisine calabraise. Cette malpropreté se remarque même sur les individus; les enfants surtout sont dégoûtants.

Les Calabrais sont plutôt superstitieux que dévots. Mon hôte de Monteleone, homme riche et qui se piquait d'être instruit, croyait fermement qu'il n'avait rien à risquer des tremblements de terre, parce que sa maison était voisine de la statue d'un certain saint nommé, s'il m'en souvient, Ovidius, qui « était très bon pour les tremblements de terre ».

Quoiqu'ils vivent en général d'une manière mesquine et que l'on pourrait taxer d'avarice, les habitants supportent les pertes de fortune avec une résignation qui ne serait pas comprise en France et qui tient peut-être à quelques idées de fatalisme. Après la défaite de Sainte-Euphémie, les principaux habitants de Catanzaro avaient décidé de suivre la retraite de notre armée; mon hôte n'hésita pas un instant, non plus que sa jeune femme, qui, malgré sa mauvaise santé, partit avec nous au milieu de la nuit en habits d'homme, et tous deux abandonnèrent leur maison et ce qu'elle contenait avec une insouciance parfaite; et pourtant, ils savaient qu'elle serait le lendemain dévastée, pillée, peut-être brûlée. Quelque temps plus tard, à Cosenza, pendant que nous étions à table,

mon hôte apprit que les troupeaux de vaches qu'il avait dans la Sila venaient d'être enlevés par des bandes de brigands. Ils valaient 300,000 francs et faisaient la meilleure partie de sa fortune. Il reçut cette nouvelle avec le plus grand sang-froid, comme un malheur sans remède, continua tranquillement son repas et sa femme ne parut guère plus affectée.

Reggio est dans une situation charmante. La ville est bâtie sur un terrain un peu élevé et vient en pente se terminer au canal qui a environ trois lieues de large en cet endroit. Elle a été ruinée de fond en comble par le tremblement de terre en 1783; ses rues sont encore bordées de décombres sur plusieurs points et les édifices renversés sont remplacés par d'autres plus légers et plus simples. Des jardins délicieux d'orangers et de citronniers entourent la ville et touchent à quelques maisons de l'intérieur; le soir, ils embaument l'air de leur parfum.

La marée est peu sensible par l'élévation des eaux qui n'est que de quelques pouces; mais, pendant six heures, un courant comparable à celui de nos rivières les plus rapides s'établit graduellement dans la longueur du canal et diminue ensuite; six heures après, il s'établit et diminue de même dans la direction opposée.

Messine se trouve à peu près en face de Reggio. On la voit parfaitement à l'œil nu et avec une bonne lunette on en distingue les édifices. Nous entendions les feux d'exercices de la garnison anglaise et nous apercevions l'illumination des fêtes et des réjouissances. On voit aussi de Reggio le mont Etna qui s'élève sur la gauche et qui vomit une fumée continuelle (1).

La ville offre quelques maisons belles et élégamment

(1) Cf. la description de D'HAUTEROCHE (*Souvenirs*, p. 240-245) : « Les environs sont de toute beauté; partout des jardins... l'air est embaumé des plus doux parfums; la fumée de l'Etna s'élève perpendiculairement dans les airs », et celle du *Séjour en Calabre*, p. 102 : « bocages parfumés qui réalisent le beau idéal d'un paradis terrestre ».

bâties. Le général était parvenu à rassembler chez lui une société assez agréable, dont quelques jolies femmes que leur physionomie expressive, leur abandon, leur conversation naïve rendaient plus piquantes (1). Il y a peu de commerce, mais le voisinage de Messine y supplée, et les communications presque continuelles que notre occupation n'avait pas fait cesser nous fournissaient les ressources dont nous avions besoin pour notre habillement, etc.

Pendant environ quinze jours que le quartier général resta à Reggio, je m'occupai à visiter la côte jusqu'au delà de Palmi, soit seul, soit en accompagnant le général Reynier; à faire construire quelques affûts par les ouvriers du pays; à faire élever des batteries sur les différents points où elles pourraient empêcher les débarquements et protéger notre cabotage et les petits bâtiments qu'on avait le projet de réunir pour former une flottille. Je commençai à faire armer ces différentes batteries et les forts de Reggio, Pentimele et Scilla par quelques bouches à feu que l'ennemi avait abandonnées, par d'autres que je retirai de la mer où il les avait jetées, par celles que je reçus de Naples. Je faisais la plupart de mes courses dans de petits bateauxqui vont à voiles et à rames et qui ne s'éloignent jamais du rivage.

Le petit bourg de Scilla est bâti en amphithéâtre sur le penchant de la montagne qui forme en cet endroit une baie où un débarquement serait assez facile. Il est en grande partie habité par des marins et des pêcheurs et il a un aspect assez misérable. On y voit cependant quelques maisons bourgeoises assez proprement bâties. Le sang y est superbe; la plupart des marins ont des formes magni-

(1) « Les femmes, sans être aussi belles qu'à Scilla, sont plus aimables et ressemblent aux Françaises; elles sont jolies. J'ai suivi assidûment les « conversations », les réunions du beau monde; on s'y amusait beaucoup, et le meilleur ton y régnait. » (D'HAUTEROCHE, *Souvenirs*, p. 241.)

fiques et leurs membres presque toujours nus pourraient servir de modèles. Les traits et l'expression de physionomie de leurs femmes rappellent les belles têtes grecques. Scilla est vis-à-vis la pointe de la Sicile qu'on connaît sous le nom de Phare et qui autrefois portait celui de Charybde. Quoique ce passage soit loin de justifier la crainte qu'il inspirait aux navigateurs d'autrefois, les courants rapides et qui changent de direction plusieurs fois dans la journée, les tournants qui se forment lors de ces changements et les roches à fleur d'eau qui règnent, je crois, sur les deux bords, au moins sur la côte de Calabre, ne le rendent pas sans danger. Le château de Scilla couronne un immense rocher dont les flancs caverneux et les blocs énormes qui s'en sont détachés forment l'ancien écueil de Scylla, et la mer qui s'engouffre avec violence dans ses nombreuses et vastes crevasses rappelle par ses mugissements les hurlements des chiens dont la fabuleuse antiquité l'avait peuplée (1). Je fis élever des batteries sur les deux extrémités de la baie, et l'une de ces batteries était construite sur les masses de rochers qui forment le gouffre. Le château, quoique ses murailles fussent fortement ébranlées et même éboulées en plusieurs parties, était encore susceptible de quelque défense par son escarpement et la difficulté des approches.

Dans une de mes courses à Scilla, je fus témoin d'une pêche dont les habitants s'occupent pendant un mois de l'année, et qui m'a paru assez curieuse; c'est celle de la *spada*. Ce poisson, de six à huit pieds de long, non compris l'espèce de scie qui arme l'extrémité de sa mâchoire supérieure et qui est de deux ou trois pieds, arrive sur les côtes de Calabre vers le mois de juin; il y reste trois semaines ou un mois; il passe de là sur les côtes de Sicile.

(1) Voir dans les *Souvenirs* de D'HAUTEROCHE (p. 234-237), la description de Scilla, de son rocher et des flots dont « le bruit épouvantable ressemble aux aboiements d'une meute en fureur ».

Il a une chair excellente qui ressemble un peu pour le goût à celle du saumon; le peuple s'en nourrit à très bas prix pendant la saison et on en sale une partie. Voici la manière dont la pêche se fait. Deux ou trois hommes, ayant chacun un linge blanc à la main, se postent sur les rochers les plus élevés des montagnes qui bordent le rivage et d'où leur vue puisse s'étendre sur un grand espace du canal; sitôt que l'un d'eux aperçoit sur les eaux le sillage que le poisson y produit en nageant, il agite l'espèce de drapeau qu'il a en main et indique par ses mouvements la direction où se trouve la spada. A ce signal, trois hommes placés dans une barque sur le rivage se détachent : deux sont aux avirons; le troisième, qui est le chef de la pêche, monte au haut du mât, tâche de découvrir le poisson, descend dès qu'il peut en approcher et lui lance une espèce de dard amarré par un cordage à l'embarcation. Le poisson atteint se débat violemment; mais bientôt on l'amène à terre à force de bras, après avoir filé assez de cordage pour éviter les secousses dangereuses qu'il pourrait donner à la barque. Cette pêche est extrêmement abondante et rarement le harponneur manque son coup (1).

La position de Bagnara est une des plus agréables de la Calabre; ce petit bourg, bâti en amphithéâtre sur la croupe de montagnes qui s'abaissent insensiblement jusqu'à la mer, offre une côte unie et facile à aborder. Il y a plusieurs maisons de jolie apparence et qui annoncent l'aisance de leurs habitants (2).

Le 17 avril, le prince Joseph Napoléon, qui commandait en chef l'armée de Naples, arriva à Reggio avec une

(1) L'auteur du *Séjour en Calabre*, p. 219-220, consacre, lui aussi, quelques lignes à la pêche du thon et de la *spada* qu'il nomme espadon ou empereur.

(2) Cf. sur Bagnara les *Souvenirs* de D'HAUTEROCHE, p. 232-233 : « La côte ressemble à une succession de gradins sur lesquels on aurait disposé des arbustes et des guirlandes de fleur et de verdure. »

suite nombreuse. Il venait de recevoir le décret de l'empereur son frère qui le nommait roi de Naples (1). Nous allâmes à sa rencontre avec le général Reynier jusqu'au petit village de Gallico. Il resta trois jours à Reggio, durant lesquels je mangeai à sa table, et le 20 je le reconduisis avec une partie de l'état-major jusqu'au cap delle Armi. Le général Reynier l'accompagna pendant le reste de sa tournée sur les côtes orientales de la Calabre. Le nouveau roi avait encore l'affabilité et la bonhomie d'un particulier, et je crois que ses goûts simples l'auraient porté à préférer une vie tranquille et voluptueuse aux soucis de ses royautés. A son arrivée à Reggio, il était encore si étranger aux prérogatives de son nouveau rang qu'au moment du dîner il voulait céder le pas au général Reynier et faisait des façons pour occuper la place d'honneur.

Le 12 mai, le quartier général vint s'établir à Palmi, position plus centrale. J'y arrivai le même jour, au retour d'une tournée que je venais de faire sur les côtes. Palmi est bâti à l'extrémité d'un plateau très élevé, et des rochers presque à pic forment sa base du côté de la mer. On y a une vue magnifique, et, de la maison que j'habitais, je plongeais entièrement sur la côte de Scilla et sur celle du phare, et souvent des barques canonnières sorties de ces deux points venaient à l'entrée du canal nous donner le spectacle d'un combat dont nous pouvions suivre tous les mouvements et compter les coups. La beauté de ce tableau, auquel l'azur foncé d'une mer tranquille servait de fond, est au-dessus de toute expression (2).

Le 27 mai, étant à écrire, j'entendis un bruit considérable, et les meubles de ma chambre furent ébranlés. Je

(1) Décret du 30 mars 1806.

(2) Voir dans les *Mémoires* de DESVERNOIS, p. 279, le ravissement que cause au roi Joseph ce « spectacle imposant », ce « magnifique tableau ». L'auteur du *Séjour en Calabre*, p. 96-97, s'extasie de même sur cette « vue ravissante », sur « cet horizon dont le charme est inexprimable. »

crus d'abord qu'une voiture pesamment chargée passait devant ma maison; je ne pensai pas qu'il n'y avait pas une seule voiture dans le pays. Mais bientôt des cris de terreur se firent entendre; je sortis précipitamment et vis une foule de gens, sortis en hâte des maisons voisines; ils criaient miséricorde en s'arrachant les cheveux et invoquaient le secours de tous les saints contre le terrible *flagello*, car ils désignent par ce seul mot de *fléau* le tremblement de terre; et c'était effectivement une secousse de tremblement de terre que je venais d'éprouver. Pendant trois jours, nous en éprouvâmes ainsi plusieurs secousses plus ou moins fortes; mais l'épouvante des habitants, qui tous avaient quitté leurs maisons et couchaient en plein air, rendait l'impression plus profonde, et j'avoue que depuis lors je redoutai le « fléau » que j'avais désiré connaître (1).

J'étais à Palmi lors de la Fête-Dieu, appelée dans le pays *Corpus Domini*. J'assistai à la procession avec le général Reynier et son état-major. Elle ne se distinguait ni par le nombre des prêtres ni par la richesse des ornements; mais il est impossible de se faire une idée de l'extase et du délire religieux des habitants qui la suivaient ou la voyaient passer. Le dais et ceux qui l'entouraient étaient couverts des fleurs qu'on jetait de partout, et chaque dévot, surtout chaque dévote, parlait au Saint-Sacrement comme il aurait parlé à l'objet le plus idolâtré. Des pleurs coulaient de leurs yeux; ils lui envoyaient de la main des milliers de baisers et l'appelaient des noms les plus doux et que la passion la plus vive

(1) Cf. la lettre de Courier à Mme Pigalle (Mileto, 25 octobre 1806) : « Pendant que je vous fais ces lignes très sensées, voici une drôle d'aventure; la maison tremble, un homme qui écrivait près de moi se sauve en criant *tremoto* et moi je répète *tremoto*, c'est-à-dire tremblement de terre, et me sauve aussi dans la cour. La terre a souvent ici de ces petits frissons qui renverseraient une ville comme un jeu de quilles, si les maisons n'étaient faites exprès, à l'épreuve du *tremoto*, peu élevées, larges d'en bas ».

donne à l'objet aimé dans les tête-à-tête les plus vifs. J'ai depuis assisté à Naples à la même cérémonie; elle était environnée de tout l'appareil du faste militaire et des richesses sacerdotales; mais ce n'était plus cette foi ardente des Calabrais; c'était seulement un beau spectacle où tout ce que Naples renfermait de jolies femmes se faisaient voir et tâchaient de se faire remarquer en jetant de leurs balcons des fleurs qui tombaient moins souvent sur le dais que sur les personnes de la cour ou de l'état-major. Selon l'ancien usage de la cour de Naples, le roi Joseph suivait cette procession qui parcourait une grande partie de la ville.

Pendant le mois de juin, je visitai, avec le général Reynier, les ports de la Calabre ultérieure. J'allai au cap Vaticano, à Tropea, petite ville agréable située sur le bord de la mer et où étaient quelques batteries. Nous y passâmes une journée et nous assistâmes à un bal beaucoup plus beau qu'on n'aurait dû l'espérer au fond de la Calabre; les dames étaient jolies, mises avec goût, et quelques-unes aimables. Nous nous rendîmes une autre fois à Catanzaro, capitale de la province, en passant par Monteleone et Nicastro. Nous allions à cheval, et, malgré la chaleur, nous faisions de très grandes journées parce que le général ne pouvait difficilement s'éloigner de Palmi plus d'un ou deux jours.

J'allai aussi de Palmi à Nicotera, par ordre du général, pour y reconnaître un emplacement de batteries destinées à défendre ce mouillage. Je suivis la côte en passant par Gioja, misérable village et réputé l'endroit le plus malsain de la Calabre. Nicotera n'est plus qu'un petit bourg, ruiné par les tremblements de terre, mais qui paraît avoir été jadis considérable. Ma reconnaissance faite, je repartis avant le coucher du soleil pour retourner à Palmi. Je fus très surpris, en repassant par le même chemin que j'avais tenu le matin sur la grève, de la trouver

pendant plus d'une lieue couverte de serpents qui sillonnaient le sable dans toutes les directions et se pelotonnaient par masses au bord de chaque buisson. Cette rencontre n'était nullement agréable; si mon cheval avait été mordu par quelques-uns de ces reptiles, j'aurais dû parcourir à pied, au milieu d'eux, les deux ou trois lieues que j'avais encore jusqu'à Palmi. Mais, soit adresse de mon cheval qui les évitait, soit qu'ils en eussent peur, ma route se fit sans accident; le canonnier d'ordonnance que j'avais avec moi mit un moment pied à terre, et, frappant de son sabre un groupe de ces serpents, les divisa en une foule de tronçons qui s'agitaient dans tous les sens (1).

Le 27 juin, j'allai par mer visiter les batteries de la côte de Bagnara à Reggio. Je restai à Reggio jusqu'au 30 que je revins à Palmi. Le 29, le général Compère, qui commandait à Reggio, reçut l'avis que des troupes anglaises, dont on ne savait pas exactement le nombre, étaient débarquées non loin de la ville. Il réunit aussitôt les troupes qu'il avait sous la main et marcha contre ces Anglais; je l'accompagnai. Mais il paraît que l'ennemi ne voulait que faire une reconnaissance ou peut-être nous donner de l'inquiétude en un endroit éloigné du véritable point d'attaque; dès que nous approchâmes du cap Pellaro, nous le vîmes se rembarquer promptement et regagner la Sicile.

Le général Reynier était prévenu depuis longtemps que les troupes anglaises de Sicile projetaient une expédition sur le continent et de nouveaux avis indiquaient le golfe de Sainte-Euphémie comme le point de leur futur débarquement. Il donna des ordres pour y porter toutes ses troupes et quitta Palmi le 1er juillet avec son état-major. Nous couchâmes à Monteleone, et le lendemain nous nous remîmes en marche en y laissant, selon l'ordre du général,

(1) D'Hauteroche rapporte de même (p. 156-157) que les environs du camp de la Puglietta regorgeaient de scorpions, de vipères et de couleuvres.

tous nos bagages. Je n'emmenai avec moi qu'une seule ordonnance; mes chevaux de main et tous mes bagages restèrent avec mon domestique Baptiste Bouderont.

Nous bivouaquâmes cette nuit-là sur les hauteurs qui bordent la rive gauche de l'Angitola. Le 3 juillet, nous vînmes bivouaquer sur les collines qui bordent la rive gauche de l'Amato. Le chemin que nous suivîmes côtoyait une grande partie du golfe de Sainte-Euphémie et traversait des bois très étendus de myrtes, de grenadiers et d'oliviers sauvages, et de vastes plaines incultes et marécageuses, parcourues par quelques troupeaux de buffles. On avait, de l'endroit où nous prîmes position, une vue magnifique; on découvrait les hauteurs de Nicastro et les villages bâtis sur leur croupe, ainsi que le golfe et le village de Sainte-Euphémie où les Anglais venaient de débarquer, et un grand nombre de voiles, qui abordaient la côte ou regagnaient le large, animaient ce beau paysage que le soleil couchant dorait de tout son éclat. La soirée et la nuit furent superbes, et les bivouacs retentirent jusqu'au jour des chants de joie des soldats. Ils venaient de retrouver leurs camarades du 23e régiment d'infanterie légère, du 9e de chasseurs et des Polonais qui avaient quitté leurs cantonnements pour se réunir au corps d'armée, et ils buvaient ensemble au succès du lendemain. Quelques partis, envoyés à la découverte, engagèrent de légères escarmouches avec les postes anglais en avant de Sainte-Euphémie.

Le 4 juillet, à la petite pointe du jour, les musiques des régiments se firent entendre; tout le monde fut bientôt sur pied, et, lorsque le soleil eut dissipé les vapeurs qui s'étaient élevées pendant la nuit des terrains marécageux d'alentour, nos regards se portèrent sur le camp anglais. On n'y voyait encore aucun mouvement. Reynier donna ses ordres pour l'attaque. Son plan était de faire tourner la gauche des ennemis qu'il supposait retranchés à Sainte-

Euphémie par une colonne qui aurait marché par les hauteurs de Sambiase, et d'attaquer la droite avec le reste de ses troupes. Tout se disposait, et déjà la colonne de droite était en mouvement, lorsque l'armée anglaise, débouchant en colonne de Sainte-Euphémie, marcha de notre côté le long du rivage, flanquée par le vaisseau le *Pompée* que montait Sidney Smith (1), et par plusieurs chaloupes canonnières qui suivaient la même direction. Ce mouvement changeait le plan du général Reynier. Sur-le-champ, il décida de tomber sur les Anglais pendant leur marche de flanc. Il fit part de ses intentions aux différents chefs en leur recommandant d'attaquer à la baïonnette, sans s'amuser à tirailler, d'autant que nous n'avions qu'une très petite quantité de cartouches. Notre armée s'ébranla au bruit des fanfares, et quelques Calabrais, qui s'étaient la veille réunis à nous pour partager nos succès, témoignèrent, par leurs vivats et leurs applaudissements, l'admiration que leur inspiraient notre ardeur et notre élan.

Les troupes en colonne, l'état-major général en tête, se dirigèrent à grands pas vers l'adversaire dont nous n'étions guère éloignés que d'un quart de lieue. La plaine qui nous séparait était couverte de buffles qui, aux premiers coups de canon, s'enfuirent en mugissant, poursuivis par les cris de nos soldats que leur désordre amusait. Bientôt les colonnes se déployèrent, avançant toujours contre l'Anglais qui s'était également mis en bataille et qui semblait nous attendre. Le général, comptant attaquer par sa gauche, y avait porté ses principales forces disposées sur deux lignes : la première, composée du 1er régiment d'infanterie légère et du 42e de ligne, et la seconde, du bataillon suisse et des Polonais. L'artillerie, formée de la 2e compagnie

(1) Le même qui en 1793 faisait flamber l'arsenal de Toulon, que Napoléon retrouva devant Saint-Jean d'Acre et qu'il jugeait capable de toutes les folies.

du 1er régiment d'artillerie à cheval qui servait quatre bouches à feu et d'un détachement du 2e à pied avec deux pièces de montagne, était à la droite de la première ligne soutenue par l'escadron du 9e de chasseurs. Le 23e régiment d'infanterie légère formait l'aile droite, destinée seulement à maintenir l'ennemi.

La confiance était telle qu'à demi-portée de fusil le colonel Huard, du 42e, demanda au général Reynier s'il n'était pas à propos de faire charger les armes. Le général répondit en souriant : « Certainement, à moins que vous n'attendiez que les Anglais le commandent. » Ce mouvement s'exécuta et la charge battit sur toute la ligne. Les Anglais s'ébranlèrent en même temps. Les chaloupes canonnières qui les flanquaient avaient commencé leur feu dès que nous avions été à portée, et, par un hasard assez extraordinaire, les deux premiers boulets qu'elles nous avaient envoyés, et qu'elles dirigeaient probablement sur le groupe de l'état-major, étaient tombés au milieu de la 1re compagnie de grenadiers du 42e, après avoir passé sur nos têtes, et chacun d'eux avait emporté trois hommes. Les deux armées étaient à cinquante toises de distance, et, tout en avançant, avaient à peine tiré quelques coups de fusil et de canon, lorsque toute la ligne anglaise, s'arrêtant, fit sur nous une décharge générale de mousqueterie suivie d'un feu de file des mieux nourris. J'étais en ce moment avec le général à la droite du 1er léger et du 4e de ligne qui allongeaient le pas en criant : *En avant!* Mais cette première décharge fut si meurtrière que les files s'ouvrirent de toutes parts. Quelques hommes, légèrement blessés, quittèrent leur rang pour se retirer et augmentèrent le désordre. Ce mouvement, que je vis commencer, se propagea dans le 1er léger, puis dans le 4e de ligne. Bientôt tout fut entraîné, et il ne resta de ces deux corps qu'une quantité de morts et de blessés; presque tous les officiers supérieurs furent de ce nombre. Le général Com-

père, qui commandait cette brigade, eut le bras fracassé et fut fait prisonnier (1).

Je rejoignis alors mon artillerie qui était au centre et qui continua à faire feu en se rapprochant du 23e régiment qui n'avait pas été entamé et qui se battait avec vigueur.

Le général Reynier, après avoir en vain essayé de rallier sa première ligne qui entraîna bientôt la deuxième, parvint cependant à retenir quelques pelotons du bataillon suisse qui firent face à l'ennemi tout en se retirant. Quant aux Polonais, ils se dispersèrent avant d'avoir été engagés. Désespérant de pouvoir rétablir le combat, le général resta quelque temps sur le champ de bataille, presque seul, désirant peut-être être atteint par les balles qui pleuvaient autour de lui; mais elles ne frappèrent que son cheval qui tomba à quelques pas de là (2).

Le 23e léger, voyant notre gauche enfoncée, fit alors sa retraite en bon ordre, et je plaçai mon artillerie sur une éminence, un peu en arrière du lieu de l'action, pour arrêter l'ennemi ou du moins ralentir sa marche. Mais, n'ayant pas de cavalerie pour nous poursuivre et craignant peut-être qu'une dispersion aussi prompte ne cachât quelque piège, il s'arrêta bientôt et s'éloigna peu du champ de bataille où il prit position. Il y demeura deux jours, et nous

(1) Louis-Fursy-Henry Compère, né à Péronne en 1768, canonnier (1784-1789), capitaine, puis lieutenant-colonel du 4e bataillon de la Haute-Saône (1792), chef de brigade (1794), général de brigade (13 juin 1795), dangereusement blessé à l'armée du Danube et devenu commandant de la succursale des Invalides à Avignon (2 juin 1801), parti pour l'armée de Naples où il avait « fait la campagne, dit Reynier, avec beaucoup d'activité et de dévouement », passé au service de Naples jusqu'en 1814. Desvernois (*Mémoires*, p. 287) a prétendu qu'il avait causé le désastre de Sainte-Euphémie en quittant sa position sans en avoir reçu l'ordre. Mais Reynier voulait se battre : « Je pensais, écrit-il, que le moment était favorable pour attaquer les Anglais, et je n'ai pas balancé entre les avantages de décider tout par une action prompte et les dangers auxquels on était exposé en temporisant ».

(2) « Reynier, écrit Courier, a tâché de se faire tuer, et il court encore comme un fou partout où il y a des coups à attraper. »

apprîmes depuis que ce court espace de temps, passé sur la plage la plus malsaine de la Calabre, lui fit perdre presque autant de monde par les maladies que nous en avions perdu nous-mêmes dans le combat.

On aurait difficilement pu rallier l'armée et y rétablir quelque ordre, si les fuyards n'avaient été arrêtés par les bandes de paysans insurgés qui, au moment de l'action, avaient paru sur les hauteurs environnantes, et qui, après notre déroute, nous tirèrent des coups de fusil. La crainte fut plus puissante sur nos soldats que la voix de leurs chefs; ils firent halte, et tout ce qui pouvait marcher se trouva réuni ou plutôt amoncelé à une portée de canon du champ de bataille, ayant les Anglais d'un côté et la population insurgée de l'autre.

Telle fut l'affaire de Sainte-Euphémie, que les Anglais ont appelée de Maida, du nom du village voisin. Elle est une nouvelle preuve de l'incertitude des opérations militaires : nos troupes étaient animées de cette ardeur qui présage le succès; elles avaient la conscience de leur force; toutes avaient dans les campagnes précédentes donné des exemples multipliés de leur bravoure; et cependant un quart d'heure suffit pour assurer leur défaite.

Si elles avaient continué à marcher deux minutes encore, elles abordaient l'ennemi, et je suis bien persuadé qu'animées comme elles l'étaient, elles l'auraient enfoncé et culbuté dans la mer qu'il avait à dos, d'autant plus facilement que, mitraillée par nos canons, l'artillerie de leurs vaisseaux serait devenue inutile, ne pouvant tirer sur nous sans écraser leurs propres troupes. Le mouvement rétrograde des premiers blessés dont l'exemple entraîna quelques fuyards, et une malheureuse fatalité qui fit tomber à la première décharge le général Compère et la plupart des chefs de notre droite, ont causé le désastre. On peut ajouter aussi, tout en rendant justice au beau courage, au talent et aux connaissances militaires du gé-

néral Reynier, qu'il n'avait pas cet élan entraînant et cette confiance communicative qui sont nécessaires au général lorsqu'il veut enlever une troupe ou la ramener au combat (1).

Peut-être les annales de la guerre ne présentent-elles pas une affaire plus promptement décidée. En un quart d'heure, notre défaite était complète, et nous avions quinze cents hommes tués ou blessés grièvement; ceux qui, atteints plus légèrement, purent nous suivre, succombèrent bientôt aux fatigues de la retraite, de sorte qu'on peut porter notre perte à deux mille hommes. Presque tous les officiers de l'état-major furent blessés, ainsi que les chevaux.

Les premiers soldats qui se retirèrent ayant été arrêtés par les coups de fusil des paysans à deux portées de canon du champ du bataille, ce fut là que le général put remettre un peu d'ordre parmi les troupes. Chaque militaire se réunit à son régiment. Bientôt on se mit en marche vers l'Adriatique, en laissant la cavalerie et l'artillerie à l'arrière-garde, et notre mouvement suffit pour faire disparaître les partis d'insurgés, qui ne s'étaient présentés que pour tomber sur les fuyards et les blessés et piller nos équipages. Mais rien ne saurait peindre la tristesse, le découragement et l'espèce de honte de notre armée qui, une heure auparavant, ne rêvait que triomphe, et qui maintenant, battue et désorganisée, prévoyait déjà tous les maux d'une retraite opérée sans vivres et presque

(1) Qu'on se souvienne de ce mot de Lamarque (*Souvenirs*, I, p. 383) : « C'est un des hommes les plus courageux que j'aie connus, mais il est si froid, si impassible qu'il n'avait aucune action sur les troupes; aussi a-t-il toujours été battu. » Remarquons toutefois qu'il ne fut pas, comme il l'a dit lui-même, secondé par le nombre et le moral des troupes. Voici le passage décisif de son rapport du 5 juillet à Joseph : « Les régiments n'ayant plus que quinze pas à faire pour aborder la ligne ennemie et la culbuter, les soldats du 1er régiment tournèrent le dos; ceux du 42e suivirent l'exemple du 1er; je me tournai sur la seconde ligne pour la faire charger, mais les Polonais avaient déjà pris la fuite, et le bataillon suisse hésita. » (Archives de la Guerre.)

sans munitions, au milieu d'un pays où chaque habitant était un ennemi. La position des officiers était encore plus triste que celle des soldats; tous leurs bagages, restés à Monteleone, allaient tomber entre les mains de l'ennemi; nous n'avions pas même une chemise de rechange (1).

Nous arrivâmes au soir à Marcellinara, gros village sur la route de Catanzaro, où nous comptions nous reposer quelques heures. Notre avant-garde était composée de quelques pelotons du bataillon suisse; lorsqu'ils approchèrent de la hauteur sur laquelle Marcellinara est situé, les habitants vinrent en foule à leur rencontre, et, trompés par la nouvelle exagérée de notre défaite et plus encore par l'uniforme rouge des Suisses, assez semblable à celui des Anglais, ils nous prirent pour l'armée victorieuse et nous accueillirent par les cris de : « Vive Ferdinand notre roi! Vivent les braves Anglais! Mort aux Français! » Ils avaient arboré la cocarde rouge et presque tous s'étaient affublés d'écharpes de même couleur. Nous continuâmes à avancer. L'état-major arriva sur la place du village où la plus grande partie de la population était réunie; les Suisses s'y mirent en bataille, et deux notables, s'approchant du général Reynier, le félicitèrent des succès de sa brave armée. Mais, au milieu de leur harangue, croyant reconnaître le général Reynier qui naguère était passé dans le village (2), ou peut-être remarquant notre cocarde tricolore, ils s'aperçurent de leur erreur, et, tout en continuant à balbutier quelques mots de compliments, ils se retirèrent et se mêlèrent dans la foule qui les envi-

(1) Je ne pouvais, a écrit Reynier, « marcher à Monteleone où je n'aurais pu avoir de communication avec les secours qu'on m'enverrait et où j'aurais été trop serré entre les Anglais et le corps ennemi qui devait avoir débarqué entre Scilla et Reggio. » (Archives de la Guerre).

(2) Cf. Courier, lettre du 16 octobre 1806 : « Nous fûmes pris pour des Anglais, et, comme tels, reçus dans la ville. Arrivés sur la place, la foule nous entourait. Un homme chez lequel avait logé Reynier le reconnaît et veut s'enfuir. Reynier fait signe qu'on l'arrête; on le tue. La troupe tire toute à la fois; en deux minutes la place fut couverte de morts. »

ronnait. Le général les avait écoutés sans les interrompre; il voulut les retenir pour avoir d'eux les renseignements qui lui étaient nécessaires, et, les voyant partir, il cria : « Arrêtez! arrêtez! » Aussitôt les Suisses, interprétant mal les intentions du général et ne voyant que des ennemis dans cette population qui se réjouissait de nos revers, firent feu sur les habitants. Il serait impossible de peindre la stupeur et l'effroi que produisit cette attaque imprévue. Des cris de terreur s'élèvent de toutes parts; le peuple se précipite dans les rues, enjambe les murs qui bordent la place. Il ne resta que les morts ou ceux que leurs blessures empêchèrent de se sauver; et malheureusement la décharge des Suisses, exécutée à bout portant, avait fait beaucoup de victimes. Le général Reynier, désolé, parcourut, ainsi que nous, le village, et tâcha de rassurer les paysans en leur témoignant la peine que nous inspirait ce terrible événement. Nous parvînmes à en ramener quelques-uns, et je crois voir encore deux jeunes personnes qui habitaient l'espèce de château de Marcellinara et que le général y ramenait; leurs cheveux épars, leurs vêtements en désordre, leurs traits bouleversés les rendaient effrayantes; et cependant elles étaient très jolies, comme nous pûmes en juger lorsque leur effroi se fut un peu calmé.

Nous nous arrêtâmes quelques heures dans cet endroit pour donner un peu de repos aux troupes et laisser le temps à nos blessés de nous rejoindre, et nous passâmes ces tristes heures à réfléchir à notre triste position.

Vers une heure après minuit, nous quittâmes sans bruit Marcellinara, et prîmes la route de Catanzaro. A peine étions-nous hors du village et descendions-nous la montagne où il est situé que ses habitants et ceux des villages voisins, embusqués dans les défilés étroits qu'il nous fallait traverser, nous assaillirent à coups de fusil. Ils nous accompagnèrent ainsi jusqu'au jour et pillèrent même les équipages que des bataillons avaient eu le bonheur de

sauver dans la déroute de la veille. Nous ne répondîmes pas à ces attaques insignifiantes et continuâmes notre retraite.

Nous arrivâmes vers le soir à la marine de Catanzaro, formée de plusieurs magasins et baraques situés sur le bord de la mer, au bas des hauteurs où la ville est bâtie, et nous y séjournâmes le 6. La première nuit, nous eûmes une alerte qui prouvait le découragement de nos troupes. Une quantité assez considérable de prisonniers et même de condamnés, soit pour crimes, soit pour délits politiques, étaient détenus dans Catanzaro. Le général, résolu d'abandonner la ville, ne voulut pas les y laisser, de crainte de grossir le nombre des révoltés, et donna l'ordre de les conduire à la marine pour les emmener avec lui. Accompagnés de leur escorte, ils descendent vers minuit; nos sentinelles avancées qui n'étaient pas prévenues, voyant une troupe armée se présenter et entendant parler napolitain, croient que c'est l'ennemi; elles font feu, elles fuient, elles répandent la frayeur dont elles sont atteintes. La panique gagne de proche en proche; bientôt les cris : « Voilà les brigands! » et quelques coups de fusil tirés au hasard augmentent le désordre, et c'est avec beaucoup de peine que les officiers parviennent à rallier les fuyards. J'étais étendu sur quelques planches, dans une maison abandonnée, et je dormais profondément, lorsque je fus réveillé en sursaut par un aide de camp qui, sans prendre même le temps d'entrer, me cria de la porte : « Sauvez-vous, major, nous sommes surpris; voilà les brigands! » Je me lève aussitôt, et, regardant par la croisée, je vois au clair de lune, qui était superbe, la rue encombrée de soldats qui répètent le cri : « Voilà les brigands! » J'hésitai un moment à sortir; je croyais qu'aussitôt dehors je serais massacré; enfin, je pris mon parti, et, armé de mes pistolets, je me rendis près de là, dans l'endroit où était réunie l'artillerie et où j'avais mes chevaux.

Je fis mettre tout mon monde en défense, j'attendis l'événement qui se réduisit à rien; mais, depuis, j'eus soin de ne jamais me séparer de ma troupe.

Le 7 au matin, nous partîmes de la marine de Catanzaro et vînmes bivouaquer à Cutro, misérable village situé sur des hauteurs escarpées. Les habitants avaient pris la fuite, et nous n'y trouvâmes que des femmes et des enfants dont la figure exprimait la terreur que nous leur inspirions. L'absence de la plupart des habitants et les besoins de tout genre qu'éprouve le soldat donnèrent lieu à des désordres que les officiers eurent peine à réprimer. Les prisonniers de Catanzaro nous avaient suivis sous l'escorte de quelques sbires; à moitié chemin de Cutro, quelques-uns ne purent ou ne voulurent plus marcher; on en fusilla deux. Ils avaient été précédemment condamnés à mort pour avoir assassiné l'évêque de Nicastro, et les ennemis des Français, espérant les sauver, avaient fait différer leur exécution. Ils n'apprirent qu'ils allaient mourir qu'au moment d'être fusillés, et ils subirent leur arrêt avec beaucoup de fermeté. Nous avions dû nous arrêter dans cet endroit parce qu'un bois qu'il fallait traverser était garni d'insurgés qui nous accueillirent à coups de fusil et qui avaient l'intention de délivrer les prisonniers de Catanzaro. Des voltigeurs fouillèrent le bois et bientôt le passage fut libre. A cette halte, quelques soldats de la 2e compagnie de mon régiment, échauffés par le vin qu'ils avaient trouvé dans quelques maisons abandonnées et poussés par de mauvais sujets, se révoltèrent contre leurs lieutenants et les menacèrent. Je fis arrêter deux des plus mutins et les joignis à la chaîne de nos prisonniers. Ils furent depuis renfermés à Cotrone, et, lorsque la place se rendit, ils tombèrent entre les mains des Anglais qui les mirent probablement en liberté. Je n'en ai pas entendu parler depuis.

Le 8 juillet, nous arrivâmes à Cotrone où nous restâmes

jusqu'au 11. Cette ville, bien déchue de son ancienne splendeur, ne consiste plus qu'en un château susceptible de défense et qui domine le fort et dans un petit nombre de maisons, le tout renfermé dans une enceinte à moitié ruinée. Les environs sont très fertiles en grains. C'est le principal objet du commerce de la ville. On les garde dans de vastes trous creusés dans le sol, tapissés de paille, puis recouverts de terre; et on prétend que le blé, renfermé ainsi, peut se conserver durant un grand nombre d'années. La moisson étant faite lorsque nous arrivâmes à Cotrone, le pays n'offrait plus, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, qu'une vaste campagne brûlée du soleil, un véritable désert. La ville manque d'eau; elle n'a que quelques mauvais puits,et ce n'est qu'assez loin de ses murs que l'on trouve une source qui fournit aux besoins des habitants. Quoiqu'elle offrît peu de ressources, nous nous y reposâmes avec grand plaisir, et, d'après l'avis que le général y reçut que l'armée anglaise n'avait pas bougé depuis la bataille, nous partîmes le 21 pour retourner à Catanzaro et y prendre position en attendant des renforts. Mais nous voulûmes profiter de ce mouvement pour disperser les brigands qui nous avaient suivis dans notre retraite. Nous prîmes notre route en appuyant beaucoup sur notre droite, marchant à travers champs par un pays que nous n'avions pas encore parcouru, désabusant les habitants qui croyaient à notre entière destruction et empêchant par là l'insurrection de s'étendre. Nous passâmes à Scandale, village que nous trouvâmes en flammes, soit que le feu y eût été mis à notre approche par les insurgés ou par nos maraudeurs, puis à Policastro, village couronné par un ancien château qui tombe en ruine, mais qui, sans doute, avait autrefois quelque importance.

Le 12, nous vînmes bivouaquer au bas du village de Cropani. Vers une heure du matin, le cri : « Aux armes!

Voilà les brigands! » retentit dans le bivouac, et nous réveille en sursaut; mais on apprend bientôt que cette alerte est sans motif, et l'ordre se rétablit promptement.

A la petite pointe du jour, le 13, nous nous remettons en route vers Catanzaro à travers les montagnes et les ravins, sans suivre de chemin tracé, et nous arrivons à près de minuit près des baraques, à un quart de lieue de la ville. Cette marche de plus de vingt heures par des chemins horribles, sous un soleil brûlant, après n'avoir rencontré de l'eau qu'une seule fois, est une des plus pénibles que j'aie faites; les soldats tombaient de fatigue et plusieurs moururent en route de soif et de lassitude.

Le 14 juillet, nous entrâmes à Catanzaro. Cette ville, petite, mais assez peuplée et commerçante, est la plus agréable de la Calabre, et les misères de tous genres que nous avions éprouvées nous firent encore mieux apprécier le repos et les ressources qu'elle nous offrit (1).

Comme nos forces étaient toutes réunies à Catanzaro et dans quelques hameaux environnants, les émissaires des Anglais et de la cour de Sicile en profitèrent pour parcourir les campagnes et organiser l'insurrection. Encouragés par notre inaction, des corps considérables d'insurgés vinrent nous braver jusque dans nos positions. Mais, le 23, quelques-uns de nos postes ayant été attaqués, nous sortîmes de Catanzaro, et, nous dirigeant sur les points que les ennemis occupaient, nous les eûmes bientôt culbutés. Les munitions nous manquaient depuis l'affaire de Sainte-Euphémie et nous n'avions eu d'autre ressource pour nous en procurer que quelques livres de poudre et du plomb que nous avions trouvé chez les mar-

(1) Telle est aussi l'opinion de d'Hauteroche (*Souvenirs*, p. 207) : « On y oublie qu'on est au milieu d'un pays plongé dans la barbarie; on se croirait plutôt dans une petite ville de France » et de l'auteur du *Séjour en Calabre*, p. 153 : « Une des plus jolies ville de la Calabre, et la plus agréable à habiter, la seule où l'on fasse des prévenances aux Français ».

chands et chez plusieurs habitants. Nos soldats eurent donc ordre de ne tirer qu'à la dernière extrémité et ils n'usèrent que de la baïonnette. Un grand nombre d'insurgés périrent, car on ne fit point de prisonniers, et, vers deux heures après midi, nous rentrâmes en ville après avoir repoussé l'ennemi sur tous les points, à six milles de rayon. Nous perdîmes peu de monde.

Nous restâmes encore deux jours à Catanzaro. Mais, notre position devenant plus critique et les bandes qui pouvaient nous attaquer plus nombreuses, le général décida de se retirer vers la Pouille et de se rapprocher des renforts qu'il attendait de Naples. Le soir du 26, il donna ordre de partir à 11 heures. Ce fut une véritable désolation parmi les habitants: plusieurs, ayant donné des marques d'intérêt aux Français, étaient sûrs d'être massacrés par les insurgés, et les autres qui, sans avoir embrassé notre cause, avaient logé quelques-uns de nous, se doutaient que leurs maisons seraient pillées et dévastées. Aussi beaucoup se disposèrent à nous suivre pour sauver au moins leur vie. Mon hôte et sa femme, jeune, belle, mais d'une très mauvaise santé, furent du nombre; elle s'habilla en homme, et, montée tantôt sur un chariot, tantôt sur un cheval, elle nous accompagna courageusement, et au milieu de toutes les privations imaginables, jusqu'à Cosenza. Une autre, femme, je crois, du juge criminel, nous suivit également; elle était accouchée depuis deux jours seulement. Montée sur un âne, et son enfant entre les bras, elle entreprit cet horrible voyage. J'ignore ce qu'elle devint et si elle succomba; je me souviens de l'avoir rencontrée deux jours après au bivouac du général qui avait pour elle les attentions que notre position nous permettait et qui se réduisaient à un morceau de pain et à un verre de vin, et cette pauvre femme, que j'avais vue peu de jours auparavant fraîche et jolie, était devenue presque hideuse et dégoûtante de malpropreté, d'autant plus

malheureuse qu'extrêmement craintive elle se trouvait mal à chaque coup de fusil qu'elle entendait. Dans la soirée du départ, le général Reynier fit recommander à l'évêque et mit en quelque sorte sous sa sauvegarde les blessés et malades que le défaut des moyens de transport le forçait d'abandonner, ainsi que les habitants que leurs opinions politiques pouvaient exposer aux vengeances de parti.

Nous nous mîmes en route vers minuit et nos colonnes suivirent le bord de la mer en se dirigeant sur Cutro; elles gardaient un morne silence qui n'était interrompu que par les gémissements des familles calabraises qui nous suivaient ou par les jurons fréquents qui résultaient de la confusion d'un départ précipité et d'une réunion de soldats, de bourgeois, de femmes et d'enfants.

Dans la matinée, une frégate anglaise montée, dit-on, par Sidney Smith, s'approcha de terre, et, les montagnes escarpées que nous avions à notre gauche nous obligeant de côtoyer le rivage, elle commença bientôt à nous lâcher des bordées et nous escorta ainsi jusqu'au soir où, prenant à gauche pour arriver à Cutro, nous fûmes hors de la portée de son canon. Pendant cette marche, la légion polonaise nous montra de nouveau combien peu on devait compter sur elle : à chaque bordée de la frégate, presque tous les soldats qui composaient cette légion se baissaient, se couchaient même pour éviter les boulets, malgré les efforts de leurs officiers et le peu de danger de cette canonnade qui, partant d'un vaisseau à la voile, manquait de justesse et passait presque toujours bien au-dessus de nous. Je ne puis expliquer la crainte pusillanime que témoignèrent alors des soldats d'une nation dont j'ai depuis admiré la bravoure que par le découragement de nos troupes et par la mauvaise composition de cette légion où beaucoup de déserteurs de toutes nations avaient été incorporés. Nous passâmes la nuit au village de Cutro qui fut pillé par nos soldats.

Nous vînmes le 28 coucher à Cotrone — le capitaine d'artillerie Souply (1) fut laissé dans la citadelle pour y commander une faible garnison — et le 29 bivouaquer au pied d'une hauteur escarpée où est situé Rocca di Neto, village entouré, comme la plupart de ceux de cette partie de la Calabre, d'anciennes fortifications ruinées. Nous voyagions par une chaleur accablante dans un pays entièrement découvert, manquant d'eau, et les champs que nous parcourions, brûlés par le soleil, offraient à chaque pas de larges crevasses.

Le 30, nous arrivâmes à Strongoli vers 10 heures du matin. Ce bourg, appartenant à la famille Pignatelli, est bâti sur un rocher élevé et le chemin escarpé qui y conduit a été pratiqué entre deux montagnes très resserrées que les anciennes murailles de Strongoli dominent à pic. Un parti d'insurgés y était retranché, il avait de gré ou de force fait prendre les armes aux habitants, et en approchant nous fûmes reçus à coups de fusil. Mais bientôt tout fut repoussé et la population se sauva dans les montagnes, à l'exception de quelques malheureux habitants qui payèrent de leur vie la faible résistance qu'ils avaient faite. Nous entrâmes dans le village et les maisons abandonnées furent bientôt enfoncées par nos soldats qui pensaient y trouver de quoi satisfaire leur soif et leur faim. D'après l'ordre du général, nous parcourûmes les rues pour remédier au désordre et je me rappellerai toujours le spectacle horrible que j'eus en arrivant à l'église. Elle aussi était enfoncée, livrée au pillage. A la porte, dans un cercueil ouvert se trouvait un malheureux paysan, fusillé par les insurgés quelques heures auparavant comme partisan des Français et qu'on allait enterrer lors de notre

(1) Louis-François Souply, né à Beaumont (Aisne) en 1759, canonnier (1783), sergent (1791), lieutenant en second (1793) et en premier (1795), capitaine en second (1801) et en premier (1802), eut le malheur d'être pris par les Anglais le 11 juillet 1806 et ne fut rendu que le 1er juin 1814. Il eut sa retraite presque aussitôt (16 septembre 1814.)

arrivée; sur l'autel, un prêtre, revêtu de ses habits sacerdotaux, venait d'être égorgé par nos soldats; un autre, en surplis, avait été tué dans une chapelle latérale et gisait à demi renversé dans un caveau dont la pierre d'entrée était déplacée parce qu'on devait sans doute y déposer le paysan dont le cercueil était sur le seuil de l'église. Cette scène faisait horreur, et après avoir chassé les soldats, je sortis avec effroi de ce lieu que tous les partis avaient ensanglanté. Je me souviens qu'un vieux prêtre qui s'était, à notre approche, caché dans des vignes, fut découvert par les nôtres; il ne pouvait fuir à cause de son âge, et il avait déjà essuyé quelques coups de fusil lorsque je parvins à le sauver de leur fureur; j'eus beaucoup de peine à le faire venir jusqu'à moi et encore davantage à le rassurer; je le reconduisis dans la maison qu'il m'indiqua et j'aime à penser qu'il aura échappé aux désordres de cette journée.

J'avais rejoint le général dans une maison où il s'était retiré. Nous y trouvâmes quelques morceaux de pastèques que nous mangions avec délices, lorsqu'on vint nous avertir que le feu était dans le bourg et qu'il fallait nous hâter d'en sortir. Effectivement plusieurs maisons, où les nôtres avaient mis le feu malgré notre défense, étaient en flammes. Bientôt l'incendie devint général et, les bataillons s'étant reformés à la hâte, nous reprîmes la route escarpée que nous avions gravie deux heures auparavant. Mais nos soldats, dévorés d'une soif brûlante, avaient bu avec excès le vin et les liqueurs qu'ils avaient trouvés à Strongoli, et le soleil qui dardait à plomb sur leur tête excita chez la plupart d'entre eux et même chez quelques officiers une ivresse plus ou moins furieuse. Un capitaine de carabiniers du 1er régiment dont la tête était très échauffée, ayant inutilement tenté de remettre un peu d'ordre dans son peloton, frappa de son sabre un de ses hommes et le blessa à la tête; on se

jeta sur lui; nous parvînmes à le soustraire aux coups; mais le bruit se répandit de proche en proche qu'un officier avait frappé un soldat et que les autres officiers menaçaient de faire de même; des cris de colère partirent des rangs; des coups de fusil furent tirés sur les chefs et sur nous. Le général réussit cependant par son sang-froid et sa fermeté à arrêter ce désordre dont les suites pouvaient être si funestes. Nous continuâmes notre chemin. Malgré de fréquentes haltes, beaucoup de soldats, accablés par la chaleur et le vin, tombaient sur la route, et les paysans qui nous suivaient les égorgeaient. On en perdit près de cent dans cette terrible journée. Notre départ de Strongoli offrait donc une brillante horreur. Nos bataillons se pressaient dans un chemin étroit au milieu des rochers; l'incendie couvrait d'une voûte énorme de flammes l'espèce de précipice où nous descendions et qui semblait une fournaise embrasée; le soleil dans sa force était entièrement obscurci par le voile de fumée qui nous entourait; parmi tout cela éclataient les vociférations, les coups de fusil de nos soldats. Salvator Rosa, où étais-tu?

Après une marche fatigante, nous arrivâmes vers le soir au bas de la hauteur où est Ciro, village considérable, entouré de murs. Le général, voulant prévenir de nouveaux désordres, fit prendre position au corps d'armée dans le lit même du Ciro qui passe au pied de la hauteur et se contenta d'envoyer au village un officier et quelques hommes pour demander des vivres et de l'eau en promettant de n'y point entrer s'il obtenait ce qu'il désirait. Mais les habitants, rassurés par leurs mauvaises murailles dont ils avaient barricadé les portes et plus encore par nos ménagements qu'ils attribuaient à notre faiblesse, nous refusèrent tout secours, et, pour éviter les horreurs de Strongoli, le général n'exécuta pas ses menaces. Chacun s'arrangea le moins mal qu'il put dans ce bivouac dénué de toutes ressources.

Il paraîtra singulier que nous n'eussions pas d'eau sur le bord d'une rivière. Mais le Ciro était à sec, et nous avions établi nos bivouacs dans son lit même à l'abri des bosquets de myrtes et de lauriers-roses dont il était couvert. Une soif ardente nous brûlait. Il y avait bien dans la rivière quelques flaques d'eau croupie et verdâtre, et faute d'autre nous aurions peut-être essayé d'en boire; mais les chevaux et les mulets s'y étaient précipités en arrivant, et il fut impossible de goûter au peu qu'ils laissèrent.

Le lendemain 31 juillet, nous étions d'assez bonne heure devant Cariati. Ce petit bourg, situé sur une hauteur assez escarpée à peu de distance de la mer, était entouré de murs en assez bon état. Les habitants paraissaient vouloir en défendre l'approche et nous tirèrent quelques coups de fusil. Le général, voulant, s'il était possible, éviter d'y entrer de force, mais décidé à y entrer d'une manière ou d'une autre pour en tirer quelques vivres, envoya un officier représenter aux habitants le danger qu'ils couraient s'ils cherchaient à opposer une résistance qu'eux-mêmes devaient juger inutile en voyant le nombre de nos troupes. Convaincus par leurs propres yeux, ils consentirent à nous recevoir. Les troupes prirent position autour du bourg où le quartier général se logea. Mais les maisons et les habitants étaient si malpropres et avaient l'air si pauvres que je préférai retourner le soir au bivouac de l'artillerie.

Le 1er août, après une marche très longue, nous arrivâmes à Rossano à nuit fermée. Nous fûmes bien reçus. Cette petite ville, bien située et assez bien bâtie, paraît riche, et les environs sont couverts d'oliviers et d'orangers. Je me rappelle que dans la maison où j'étais logé avec d'autres officiers, nos hôtes nous dépeignirent les habitants de Corigliano, où nous devions aller le lendemain, comme nos ennemis déclarés, partisans des brigands ou brigands eux-mêmes, et nous engagèrent fortement à brûler cette

ville. Leur avertissement n'était que trop vrai et leur recommandation ne fut que trop bien suivie. Cette haine entre villages voisins existe généralement dans la Calabre (1).

Nous quittâmes Rossano le 2 août, nous dirigeant sur Corigliano. En débouchant dans la plaine qui entoure cette petite ville, nous fûmes accueillis par une fusillade assez vive. Nous l'attendions si peu que le général et son état-major marchaient à la tête de la colonne en avant-garde. Ne sachant quelles forces il avait devant lui, le général s'arrêta aussitôt et la compagnie de voltigeurs du 42e qui nous suivait se forma en bataille. Mais les insurgés qui nous avaient assaillis au nombre de deux ou trois cents, croyant n'avoir affaire qu'au petit groupe qu'ils voyaient, se précipitèrent sur nous au bruit de leurs cornets à bouquin et aux cris : *Avanti!* qu'ils accompagnaient de leurs coups de fusil. Le reste de nos troupes étant encore éloigné, cette attaque imprévue pouvait avoir des suites fâcheuses. Mais le général ordonna aux ordonnances à cheval qui nous escortaient de les charger. Officiers et cavaliers, nous nous lançâmes au galop sur cette bande d'insurgés. Etonnés du choc de cette cavalerie à laquelle ils n'opposaient que des fusils de chasse ou des carabines sans baïonnette, ils furent bientôt dispersés, et bien peu échappèrent. Presque tous furent sabrés. Nous avançâmes sur le champ et gravîmes la hauteur sur laquelle la ville est bâtie. Les habitants voulurent résister. Mais tous les passages furent forcés et nos troupes pénétrèrent dans Corigliano qui présenta bientôt l'horrible spectacle d'une place emportée d'assaut. Tous les habitants armés, même d'autres qui ne l'étaient pas, même quelques femmes furent massacrés. Les soldats enfon-

(1) C'est ce que remarque Courier : « Un trait à noter de la rage du parti, c'est qu'ils (les gens de Cassano) furent expédiés par leurs compatriotes, par les Calabrais leurs amis, les bons Calabrais de Joseph, qui demandèrent comme une faveur d'être employés à cette boucherie. »

çaient les portes, pillaient les maisons, égorgeaient et précipitaient les gens par les fenêtres, et les cris des hommes qu'on poursuivait et des femmes qu'on violait, se mêlaient au bruit des coups de fusil qu'on tirait de tous côtés. Nous eûmes quelques tués et blessés, et parmi ces derniers un officier de l'état-major. Reynier et ses lieutenants s'efforcèrent d'arrêter le désordre; ce ne fut qu'avec peine qu'ils parvinrent à le rendre moins général. Quelques habitants, les larmes aux yeux, me prièrent de venir dans un couvent de femmes où des soldats polonais avaient pénétré. J'y allai; les uns s'occupaient à piller, les autres couraient après les religieuses pour leur faire violence. A force de cris, de menaces et de coups de plat de sabre, je les chassai du couvent; puis je mis une garde à la porte. Mais j'eus presque autant de peine à me défaire de la cohue des femmes qui m'assaillirent alors de toutes parts; l'épouvante dans les traits et les cheveux épars, elles se réfugiaient près de moi, se jetaient à mes pieds, me tiraient par mon habit et criaient toutes à la fois, chacune d'elles voulant me raconter et ce qu'on lui avait pris et ce qu'on lui avait fait. Je dus, pour m'en débarrasser et pouvoir leur être utile, jurer et tempêter contre elles, presque autant que contre les soldats. La plupart des femmes riches de la ville s'étaient abritées dans ce couvent lors de notre attaque; il y en avait de très jolies, mais l'effroi dont elles étaient pénétrées et l'horreur de la situation où je les voyais, ne me permirent pas de penser à autre chose et je ne puis, sans rire, me rappeler la colère où j'étais au milieu du déluge de paroles et de cris dont elles m'assourdissaient sur tous les tons.

Le château du duc de Corigliano, situé à l'endroit le plus élevé de la ville, était entouré de fossés et d'épaisses murailles (1) et beaucoup d'habitants qui s'y étaient

(1) L'auteur du *Séjour en Calabre* a vu ce château au mois de janvier 1809; c'est, dit-il (p. 187), un carré flanqué de grosses tours et entouré

renfermés avec leurs familles paraissaient vouloir s'y défendre. Je fis braquer une pièce de canon contre la porte et ils se rendirent. Nous prîmes possession du château. Quelques-uns s'étaient cachés dans les souterrains et peu s'en fallut que je ne fusse atteint par un coup de fusil qui en partit, lorsque, après la reddition, je passai près d'un soupirail.

L'ordre paraissait se rétablir un peu, quand des tourbillons de flammes s'élevèrent d'une maison non loin du château où le quartier général s'était établi. Des soldats y avaient mis le feu et en profitaient pour recommencer à piller. Nous y courûmes. Le général, dans une colère d'autant plus terrible qu'il était naturellement calme et tranquille, tomba sur ces brigands à coups de canne; plusieurs, pendant que la maison brûlait, violaient les femmes qui l'habitaient, malgré les cris d'épouvante qu'elles jetaient et qui venaient jusqu'à nous. On parvint enfin à maîtriser l'incendie et à éloigner cette tourbe indisciplinée. Nous rentrâmes au château prendre quelque repos dont nous avions si grand besoin et le général fit publier que tout soldat qui pillerait ou mettrait le feu, serait fusillé sur-le-champ. Les appartements du château étaient grands et beaux, mais entièrement dévastés; je choisis, pour passer la nuit, un petit théâtre et je m'étendis, ainsi que plusieurs officiers de l'état-major, sur le plancher de l'avant-scène. Au bout de quelques heures, nous fûmes avertis que la ville flambait. Nous montâmes à cheval et sortîmes en toute hâte de Corigliano. Le feu avait commencé chez un riche habitant, dévoué à notre cause, et très probablement il avait été mis par les Suisses mêmes que le général avait chargés de protéger la maison. Ce jour-là j'achetai d'un soldat le meilleur cheval que

d'un large fossé taillé dans le roc; on y entre par un pont-levis, ce qui en fait une petite citadelle; de la terrasse on jouit d'un des plus beaux coups d'œil que puisse offrir l'Italie. »

j'aie jamais monté. Il était d'une race très renommée dans le pays, et sortait des haras du duc de Rossano; entier, très bien fait dans sa petite taille, plein de feu et d'ardeur. Un œil extrêmement vif, ombragé d'une crinière épaisse, lui donnait un air sauvage. Il était dangereux pour ceux qui l'approchaient; mais, sitôt monté, il devenait docile et avait les allures les plus vives et les plus agréables. Je l'ai gardé quatre ans et je ne m'en suis défait que lorsque je partis d'Auxonne pour retourner à Vérone.

Corigliano, située sur une hauteur à peu de distance de l'Adriatique, domine des plaines riches, bien cultivées, de l'aspect le plus agréable. La ville m'a paru jolie et bien bâtie; les terres d'alentour, qui appartiennent au duc, étaient plantées de réglisses, dont il tirait un revenu considérable.

Le 3 août nous vînmes bivouaquer à Orria, petit hameau à trois milles de Cassano. Au moment de nous mettre en route, le général, que les désordres de la veille avaient justement irrité, voulut faire un exemple. Il aperçut, entre les mains d'un brigadier du train, quelque effet qui provenait du pillage et que ce malheureux avait probablement acheté d'un camarade, car c'était un des meilleurs soldats de sa compagnie. Malgré mes instances, Reynier le fit mettre entièrement nu et marcher de la sorte pendant cette journée, par un soleil brûlant, sur un sol enflammé. La souffrance surpasse l'idée qu'on peut s'en former: il en mourut au bout de quelques jours, quoique le général lui eût permis, à moitié route, de se rhabiller.

Le 4 août, nous fîmes halte vers les midi sur les hauteurs voisines de Cassano en attendant nos reconnaissances. Nous vîmes arriver un paysan armé d'une carabine et la padronaire ou ceinture garnie de cartouches. Trompé comme d'autres l'avaient déjà été par l'uniforme rouge des Suisses et surtout par l'idée que l'armée française était entièrement détruite, il nous prit pour

des Anglais et remit au général une dépêche que les insurgés de Cassano envoyaient au vainqueur de Sainte-Euphémie. On ne voulut pas le désabuser, pour tirer de lui des renseignements plus exacts et on lui fit quelques questions qui le mirent en train de causer. Il nous racontait ses exploits avec une joie féroce et une sorte de jactance : il avait fusillé nos compatriotes prisonniers et il aurait plaisir à en fusiller encore; il accompagnait ses récits d'invectives contre les Français qu'il nous dépeignait plaisamment en son patois calabrais, malpropres, cruels, faisant rôtir les petits enfants pour les manger ensuite. Et ces détails rehaussaient les compliments qu'il nous adressait, comme Anglais, sur notre bravoure et notre belle tenue. Mais bientôt les officiers envoyés en reconnaissance vinrent rendre compte au général que les insurgés avaient évacué Cassano; on fit prendre les armes et notre pauvre Calabrais s'aperçut de sa méprise et de son indiscrétion; il fut ajouté aux nombreux prisonniers que nous traînions à notre suite, et probablement fusillé à Cosenza.

Nous entrâmes vers les midi à Cassano et il régna assez d'ordre dans la distribution des logements et des vivres. Ce fut là que, quelques jours après, notre corps fit sa jonction avec celui que le maréchal Masséna amenait de Naples et dont la tête arrivait alors dans les environs de Castrovillari. La petite ville de Cassano, bâtie sur une hauteur, en un pays montueux et coupé de profonds ravins, est pourvue d'une grande abondance d'eau fraîche et limpide que de nombreuses fontaines distribuent partout. Nous appréciâmes fort cet avantage dont nous étions privés depuis si longtemps, et officiers et soldats en profitèrent avec délices. Je ne sais si cette eau presque glacée que je bus en arrivant me donna la fièvre violente qui me prit peu d'heures après et qui ne me quitta pas durant huit jours. Heureusement, je logeais dans une

maison dont la maîtresse était restée; elle eut soin de moi et ce fut le docteur Delpech, chirurgien en chef de notre corps (1), qui me traita; je fus quelques jours en danger et sans connaissance et, au commencement de ma maladie, un vomitif que je pris me fit rendre par la bouche plusieurs grands vers. Cette maladie, suite des fatigues et de la mauvaise nourriture, céda bientôt au repos et à quelques remèdes.

Notre corps d'armée s'étant réuni à celui du maréchal Masséna, forma la gauche, et le général Mossel qui commandait l'artillerie m'ayant nommé chef de l'état-major, je partis le 11 août à neuf heures du soir pour rejoindre à Castrovillari. J'arrivai à la petite pointe du jour; la fièvre ne m'avait pas encore entièrement quitté, j'étais d'une grande faiblesse et je ne recouvrai entièrement la santé qu'une quinzaine de jours après, à Cosenza, où régnait même dans ce temps une épidémie assez dangereuse pour que l'on crût nécessaire de mettre le feu à l'hôpital et de le réduire en cendres, ainsi que les nombreux cadavres des malades qui avaient succombé.

Le 13 août, nous partîmes de Castrovillari, marchant en corps d'armée; nous bivouaquâmes à Tarsia et le lendemain nous fîmes notre entrée à Cosenza, où je fus logé avec Mossel chez un riche propriétaire qui, ainsi que sa femme, me traita bien.

Un grand nombre d'insurgés furent exécutés pendant notre séjour. C'était dans les montagnes de Cosenza que se trouvaient les plus dangereux. Quelques-uns furent

(1) Jean-Raymond Delpech, né en 1770 à Boulogne (Haute-Garonne), chirurgien de 2e classe en 1792, et de 1re classe en 1793, employé à l'armée du Nord et à celle des Côtes de Brest, nommé par Hoche chirurgien en chef adjoint lors de l'expédition d'Irlande, envoyé à l'armée d'Italie en janvier 1797, passé ensuite à l'armée de Naples (1803) et au corps de Reynier (1806) comme chirurgien en chef provisoire, chirurgien-major au 9e chasseurs à cheval (1807), mis à la retraite (1808) et retiré à Boulogne avec une pension de 900 francs; il avait été blessé à Machecoul et à Sainte-Euphémie.

pendus; les autres, fusillés; mais ils avaient mérité leur sort par les traitements barbares qu'ils faisaient subir aux Français et à leurs partisans. Une bande de ces misérables devait être passée par les armes; des habitants de Cosenza et même de la classe aisée réclamèrent la faveur de les fusiller; ce qui leur fut facilement accordé. Ce trait donnera l'idée du caractère des habitants et de la haine profonde des partis.

Le 4 septembre, le maréchal Masséna se porta en avant avec son corps d'armée. Nous quittâmes Cosenza et, après une marche extrêmement pénible, nous vînmes prendre position à Scigliano, au milieu des Apennins. A peine y étions-nous que nos avant-postes furent attaqués par les insurgés et obligés de se replier dans le village. Quelques compagnies de voltigeurs eurent bientôt repoussé dans les montagnes la bande qui nous attaquait.

Le 5, nous continuâmes notre marche à travers des ravins et des montagnes en suivant des sentiers à peine tracés et vînmes coucher à Nicastro.

Le 6, nous arrivâmes à Filadelfia, petit village, et le 7, nous rentrâmes à Monteleone où le quartier général fut établi. Ce fut pour nous un temps de repos. Le maréchal se contenta d'envoyer quelques détachements dans les environs et jusqu'à Reggio dont on se rendit maître. Ce n'était plus le Masséna audacieux et infatigable de jadis. Il demeura fort tranquille, soit qu'il fût dégoûté d'être chargé malgré lui d'une expédition qui ne présentait que fatigues et dangers sans gloire à acquérir, soit qu'il sentit déjà le poids des années. Il se donnait, d'ailleurs, un ridicule aux yeux de l'armée par son amour de jeune homme pour une espèce d'aventurière assez jolie qui passait pour la femme d'un major de dragons, nommé Leberton, attaché à son état-major particulier, et méprisé généralement pour le rôle qu'il jouait (1). En route, cette

(1) Leberton — et non, comme nous lisons dans le manuscrit, « Breton ou Berton » — n'était pas aussi méprisé que le dit Griois. Né à Rozoy

femme, vêtue en homme, allait à cheval aux côtés du maréchal; il n'était occupé que d'elle, il folichonnait avec elle comme un adolescent avec sa maîtresse et il ne s'apercevait de la longueur du chemin déjà fait et du besoin que les soldats avaient de faire une halte que lorsque son héroïne était, pour quelque cause naturelle, obligée de s'arrêter; alors toute l'armée s'arrêtait aussi et pendant ce temps, le maréchal, remplissant le rôle de mari jaloux, faisait lui-même sentinelle pour qu'aucun indiscret n'approchât de sa belle. Durant notre séjour à Monteleone, une détestable troupe de comédiens vint donner des représentations dans une grange transformée en théâtre; le maréchal s'y rendit quelquefois avec Mme Leberton; un jour, dans sa loge, il y eut brouillerie et raccommodement entre eux, comme entre deux jeunes amants, aux yeux de tous les spectateurs (1).

N'ayant presque point d'occupation, je passai mon temps assez désagréablement à Monteleone. Je n'avais pour ressources que quelques promenades aux environs

(Seine-et-Marne) en 1754. Jacques-Denis-Louis Leberton, cavalier dans la compagnie générale des monnaies de France (1775-1781), capitaine au 1er bataillon des volontaires de Seine-et-Marne (1791), était devenu capitaine au 10e hussards (1794), puis chef d'escadron au même régiment (1799), puis major au 29e dragons (1803). Il était brave et le général Pully, tout en déclarant que l'emploi de major était « trop fort pour lui, et pour sa santé, et pour son instruction », reconnaissait qu'il avait très bien servi et qu'il était criblé de blessures. Il entra comme colonel au service du roi de Naples en juin 1806 et obtint sa retraite en 1814. Sur sa femme qui suivit Masséna en Espagne, cf. les *Mémoires* de Marbot, II, p. 333, 381, 384, 475, ceux de Thiébault, IV, p. 475, qui ne la trouve pas belle, et ceux d'Alphonse d'Hautpoul, p. 53 : « Le maréchal était esclave de sa maîtresse; un jour, elle fit arrêter la marche des troupes pour envoyer chercher sa perruche oubliée dans son logement. » Elle avait un frère, Eugène Renique, né à Cambrai en 1787, chasseur à cheval en 1804 au service du roi de Naples, sous-lieutenant sous le règne de Joseph (1806), aide de camp de Masséna (1807), capitaine (1811), retiré dès 1814 à Saint-Amand, dans le Nord : « excellent camarade. » (Marbot, II, p. 341.)

(1) Courier a connu ce ménage, et il rapporte qu'une bande d'insurgés aurait pu, à Cosenza, profiter de la négligence du détachement qui gardait les portes et « prendre au lit Monseigneur le maréchal avec la femme du major. »

de la ville dont il n'était pas même prudent de s'écarter, et je passais la soirée avec le général Mossel et quelques officiers chez l'intendant du prince de Monteleone, qui avait des filles assez jolies.

Depuis que nos communications étaient rouvertes avec Naples, j'avais demandé au général Dulauloy l'autorisation de rejoindre mon régiment où ma présence était nécessaire. Je reçus enfin l'ordre de rejoindre mon régiment à Sainte-Marie de Capoue et, le 21 septembre, à 3 heures du matin, je partis à cheval de Monteleone avec un domestique que j'y avais pris et deux canonniers d'ordonnance. Comme les routes étaient infestées de bandits, je cheminai avec le courrier et profitai de son escorte. Nous fîmes ce jour-là une marche assez fatigante et vînmes coucher à Nicastro.

La route de Cosenza étant interceptée par une forte bande de brigands, nous partîmes le 23 au matin avec le général Franceschi (1) qui marchait contre eux à la tête de neuf compagnies de voltigeurs. Notre troupe ayant fait halte sur les hauteurs de Soveria vers les midi, les brigands, qui croyaient nous surprendre, vinrent nous attaquer, mais on les mit promptement en fuite. Nous vînmes coucher à Scigliano en les poursuivant et le lendemain nous arrivâmes à Cosenza.

Le 24 septembre, nous nous remîmes en route sans escorte à la pointe du jour. Nous passâmes par Bisignano, gros village, et, après une marche très fatigante de cinquante-cinq milles, nous arrivâmes vers les minuit

(1) C'est Franceschi-Delonne, sous-lieutenant au bataillon de l'Arsenal (1792), adjoint à l'état-major de l'artillerie (1794), aide de camp de Debelle (1796), lieutenant, puis capitaine (1897), aide de camp de Soult (1799), chef d'escadron (1801), colonel (1803), général de brigade (24 décembre 1805). Employé à l'armée de Naples (1806), il devient aide de camp de Joseph qu'il suit en Espagne et qui le nomme général de division. Puis il commande la division de cavalerie du 2e corps de l'armée d'Espagne; mais il est fait prisonnier et meurt en 1810 dans les prisons de Carthagène.

à Castrovillari où nous fûmes obligés de séjourner parce que des partis nombreux interceptaient la route. Je trouvai à Castrovillari le général Avice, alors colonel de dragons (1), qui y commandait et qui m'offrit pour le lendemain une escorte de dragons que j'acceptai. Je convins avec lui de l'heure à laquelle il me la fournirait et j'en informai le courrier ainsi qu'un aide de camp du maréchal qui retournait à Naples, le capitaine d'Aguesseau (2). Je fus fort étonné lorsqu'il me dit d'un air très suffisant que l'heure indiquée ne lui convenait pas et qu'étant chargé des dépêches du maréchal, il la fixerait lui-même. Je me contentai de lui répondre qu'il n'avait aucun ordre à donner partout où je serais et que l'heure du départ ne serait pas changée. Effectivement, je partis avec mon escorte et le courrier le 26 au matin. L'aide de camp me rejoignit au galop une heure après; il était vexé qu'on ne l'eût pas attendu; mais sentant l'inconvénient

(1) Jacques-Philippe Avice, né à Paris en 1759, d'abord bijoutier et électeur, déployant, comme il disait, l'esprit révolutionnaire dans la section de la Halle aux blés, capitaine de la garde nationale, puis lieutenant de gendarmerie dans l'armée du Nord, capitaine au 12e dragons, chef d'escadron au 8e hussards, et, le 26 juin 1793, chef de brigade du 11e hussards, suspendu par deux fois en 1794, réintégré le 7 février 1795, colonel du 29e dragons et noté par Pully comme animé de zèle et de volonté, mais « peu fort en administration » et dénué de cette fermeté « qui constitue un bon chef », baron de l'Empire (12 novembre 1809), général de brigade (6 août 1811), retraité en 1816, mort à Paris en 1835. Cf. sur lui notre *Légion germanique*, p. 172 et 230.

(2) Ce d'Aguesseau était, non pas aide de camp, mais officier d'ordonnance, non pas capitaine, mais sous-lieutenant. Louis d'Aguesseau, né à Paris le 7 mai 1784, fils du maréchal de camp Charles-Albert-Xavier, marquis d'Aguesseau, gouverneur de Ham, avait concouru sans succès pour l'Ecole polytechnique; mais il était des dix qui figuraient sur la liste supplémentaire et ces dix avaient été nommés officiers. D'Aguesseau fut donc sous-lieutenant au 19e régiment de chasseurs (30 juin 1804) et bien qu'il eût été noté léger et inappliqué par l'inspecteur, il devint en 1806 officier d'ordonnance de Masséna à l'armée de Naples. Renvoyé à son régiment en 1807 devant Danzig, puis malade, réprimandé de nouveau pour négligence dans le service, il fut, le 27 juillet 1809, grâce à Masséna, promu lieutenant, et, le 3 août suivant, attaché comme aide de camp au prince d'Essling qui le demandait et lui « portait le plus vif intérêt. » Le 28 janvier 1811, il mourait d'une pneumonie, à Torres-Novas en Portugal. Cf. Marbot, II, p. 341.

de voyager seul, il mit de côté ses ridicules prétentions et nous voyageâmes ensemble de bon accord. Avec lui était un secrétaire du maréchal, homme instruit et fort aimable, dont j'ai oublié le nom. Nous couchâmes ce jour-là à Castelluccio, et le lendemain à Lagonegro. Cette partie de la route était la plus dangereuse. Peu de temps avant notre passage, un convoi de blessés et de malades, marchant avec une escorte, y avait été surpris par des brigands et presque tous les nôtres — dont l'ordonnateur Michaud (1) — avaient péri.

Lagonegro était occupé par un corps considérable qui envoyait des colonnes mobiles pour battre le pays. C'était à Lagonegro qu'on ramenait les insurgés pris les armes à la main et qu'on les exécutait. J'y fus témoin d'une scène qui peint l'excès de barbarie où le spectacle journalier des meurtres et des brigandages avait conduit nos soldats. Un paysan avait été condamné à être pendu et la potence était justement en permanence devant la fenêtre de mon logement. Il monta l'échelle sans mot dire, sans presque témoigner d'émotion et présenta lui-même son col au bourreau; mais celui-ci,— un brigand à qui l'on avait fait grâce de la vie pour qu'il remplît ces horribles fonctions — étant peu expérimenté, s'y prit très mal. Après avoir fait quitter l'échelle au patient, il voulut lui sauter sur l'épaule pour l'achever; la corde se détacha et tous deux tombèrent à terre. Là-dessus, éclats de rire féroces des soldats qui les entouraient et qui les forcèrent tous deux de remonter. Alors, le malheureux qui, la première fois, avait montré tant de résignation et qui, sans doute, avait éprouvé une douleur violente, fondit en larmes, implorant son pardon, tâchant d'attendrir la foule par ses gémissements. Mais les oreilles étaient

(1) C'est de lui dont parle Courier (lettre du 16 octobre 1806) : « J'avais déjà ouï dire que ce pauvre Michaud s'était fait égorger. Je ne m'en étonne pas; il avait perdu la tête; il voyait partout des brigands. »

fermées à la pitié et il expira au milieu des plaisanteries.

Je partis de Lagonegro le 28 septembre dans la voiture du courrier et le 29, au matin, j'arrivai à Naples. On était alors occupé à former la garde du roi Joseph. Elle se composait de deux régiments d'infanterie, d'un de cavalerie et de deux compagnies d'artillerie, l'une à pied et l'autre à cheval. Cette dernière avait été composée en grande partie d'officiers et de sous-officiers et canonniers pris dans le 1er régiment dont j'étais major; Clermont-Tonnerre, ministre depuis, était capitaine de cette compagnie (1). A mon arrivée, le général Dulauloy me dit que l'intention du roi était de réunir les deux compagnies de sa garde sous un même chef et de m'en donner le commandement. J'acceptai, quoique à contre-cœur, puisqu'il me fallait quitter le service de France et adopter en quelque façon une nouvelle patrie. Cependant, je stipulai que j'aurais le grade de colonel. Le général Dulauloy me conduisit le même jour à l'audience du roi Joseph qui m'accueillit très gracieusement, me félicita de ma conduite en Calabre et m'assura qu'il me voyait, avec grand plaisir, passer dans sa garde.

Mais je ne fis aucune visite aux généraux chargés de l'organisation de cette garde. Je n'entendis plus parler de rien et je restai à mon régiment.

Je quittai Naples le 7 octobre et vins m'établir à Sainte-

(1) Aimé-Marie-Gaspard comte, puis marquis de Clermont-Tonnerre, né à Paris en 1779, élève de l'Ecole polytechnique (1799), aide de camp de Mathieu Dumas (1804), capitaine après le siège de Gaëte où, disait Dulauloy, il avait servi d'une manière très distinguée, chef de bataillon et adjoint de l'état-major de l'armée napolitaine (1807), aide de camp du roi Joseph et colonel (1808), démissionnaire (1811), lieutenant aux mousquetaires gris (1814), maréchal de camp (19 mars 1815), pair de France (17 août 1815), lieutenant-général (4 janvier 1822), ministre de la marine (14 décembre 1831) et de la guerre (4 août 1824-3 janvier 1828), admis au traitement de réforme (1830) et à la retraite (1831), mort en 1865. Lamarque le connut à l'époque dont parle Griois et le jugea (*Souvenirs*, I, p. 351) « affable, simple, spirituel, peu enorgueilli du grand nom de Clermont-Tonnerre. » En revanche, Foy disait à Thiébault (*Mémoires*, V, p. 316) qu'il était le plus mauvais officier du régiment.

Marie de Capoue, à une douzaine de milles de Naples, où mon régiment était en garnison. J'y retrouvai avec grand plaisir mon domestique Baptiste Bouderont que j'avais laissé avec mes équipages à Monteleone lorsque nous marchions vers Sainte-Euphémie. Pris par les Anglais et emmené en Sicile, renvoyé au bout de quelques mois et débarqué à Gênes, il me rejoignit à Naples en me rapportant quelques effets et papiers qu'il avait sauvés.

Sainte-Marie est un gros bourg à une lieue de Capoue. Il y règne une activité qu'on rencontre rarement dans ce royaume. Le plus grand nombre des habitants s'occupent de la préparation du cuir. On emploie pour le tanner la feuille de myrte, qui se recueille abondamment dans le pays. Du reste, Sainte-Marie n'offre aucune ressource. Mais je donnai presque tout mon temps à mon régiment. Il avait subi des pertes dans la campagne d'Italie, en Calabre, au siège de Gaëte, et il avait fourni à l'artillerie de la garde qu'on avait, pendant mon absence, formée pour le roi Joseph, ce qu'il y avait de mieux en sous-officiers et canonniers. Il était donc réduit à un très petit nombre d'hommes et de chevaux et il fallait le réorganiser presque entièrement.

Le 12 décembre, je vins à Naples, et le 17, au moment que j'allais monter en voiture, pour retourner à Sainte-Marie, le général Dedon, qui commandait l'artillerie de l'armée, me fit prier de passer chez lui (1). Je m'y rendis aussitôt et il m'annonça que le roi m'avait désigné pour commander l'artillerie du siège d'Amantea, commencé depuis quelque temps, mais jusqu'alors sans succès.

(1) François-Louis Dedon-Duclos, ou Dedon l'aîné, lieutenant en 1780, capitaine en 1787, chef de bataillon en 1795 et de brigade en 1797, général de brigade le 28 octobre 1805 et de division le 10 mai 1814; ses démêlés avec Paul-Louis Courier l'ont rendu plus célèbre que ses faits de guerre et que son *Précis historique des campagnes de l'armée de Rhin-et-Moselle.*

C'était me renvoyer en Calabre d'où je sortais à peine et me charger d'une opération qui paraissait peu importante, mais qui devenait extrêmement difficile par la nature du pays et le manque presque absolu des moyens nécessaires pour réussir. Je témoignai mon mécontentement au général. Mais il me fit force compliments et belles promesses : il savait parfaitement que ce n'était pas à mon tour à marcher et que j'avais déjà fait plus que je ne devais; mais il espérait que, par amitié pour lui, je ne refuserais pas cette mission qu'il croyait ne pouvoir confier à un autre officier, et qui serait terminée dans une quinzaine de jours. Je ne pouvais refuser davantage et le 18 au matin, je partis de Naples avec le chef de bataillon Perdrinelli, officier d'artillerie napolitain. On me l'avait proposé pour adjoint et je l'avais accepté sans le connaître; j'espérais qu'étant du pays, il pourrait m'être utile pour me procurer les ressources qui me seraient nécessaires, mais il était sans talent, sans énergie, et n'avait, je crois, jamais vu de troupes qu'à la parade. Cet officier qui, malgré sa nullité, ne rêvait que récompense et avancement, ne me fut donc d'aucune utilité et il me fut même à charge. Son frère, que l'on dit fort bon officier, a figuré en 1820 dans la révolution de Naples; il commandait l'artillerie de l'armée.

Le 18, nous couchâmes à Salerne, le 19 à Paola et le 20, à Lagonegro.

La route praticable pour les voitures finissant à peu de distance de Lagonegro, nous en partîmes le 21 sur des chevaux ou mulets de poste, et le pays que nous avions à parcourir étant infesté de brigands et de paysans insurgés, on me donna une escorte de cinquante hommes d'infanterie. Je couchai ce jour-là à Castelluccio, le 22 à Castrovillari, le 23 à Bisignano et le 24 j'étais à Cosenza, où le général Verdier, qui commandait la division chargée

du siège d'Amantea, avait son quartier général (1). Je pris aussitôt le commandement de l'artillerie. Le chef de bataillon Giuletti en était précédemment chargé; il resta employé sous mes ordres; c'était un des meilleurs officiers de l'artillerie du royaume d'Italie et en même temps un homme aimable et d'un commerce agréable. Dès mon arrivée, je m'occupai à rassembler les bouches à feu et les munitions destinées au siège. Besogne difficile, car les communications n'étaient pas aisées avec Lagonegro et je dus employer des attelages de buffles et même les bras des paysans pour le transport des munitions et des pièces.

L'artillerie que j'attendais ayant atteint Cosenza, je partis le 3 janvier 1807 pour Amantea et, le même jour, les troupes de la division se réunirent devant la place.

La distance de Cosenza à Amantea est de quatre à cinq lieues. A une lieue de Cosenza, la route cesse d'être praticable pour les voitures et jusqu'à Amantea on ne trouve plus qu'un sentier, à peine tracé, parmi les rochers et les précipices des Apennins. Pour franchir ces difficultés, je mis les canons sur des espèces de traîneaux ou pièces de bois creusées et les fis traîner par les paysans, aidés de buffles ou de chevaux. Quant aux bombes, boulets et munitions de toute espèce, on les enferma dans des sacs qui furent, ainsi que les gabions et fascines, portés à dos de mulets ou par les paysans. Je rencontrai un convoi de mon artillerie qui avait déjà parcouru une partie du mauvais chemin sous la direction du lieutenant Le Boul de mon régiment (2), et, tout étant en bon train, je pris

(1) Jean-Antoine Verdier, né à Toulouse en 1767, soldat en 1785 à La Fère infanterie, caporal-fourrier (1787), adjudant-major au 2e bataillon de la Haute-Garonne (1792), capitaine au même bataillon, puis adjudant-général chef de brigade (1794), général de brigade (15 août 1796) et de division (6 septembre 1800), comte de l'Empire (mai 1808), retraité en 1815, mort à Mâcon en 1839.

(2) Michel-Christophe-Jean Le Boul, né à Lavardin (Sarthe) en 1781, élève de l'Ecole polytechnique (1799), puis de l'Ecole de Metz (1801),

les devants avec mon petit état-major et continuai à gravir les montagnes successives qui forment la masse du Monte Cucuzzo. Il avait fait toute cette journée un temps superbe et un soleil d'été de nos climats. Nous cheminions fort gaiment. Mais arrivés presque au sommet le plus élevé, nous entrâmes dans une plaine couverte de neige, où régnait un vent assez vif qui nous obligea plusieurs fois de courir après nos chapeaux. Sur le sommet, je trouvai plusieurs officiers généraux et supérieurs napolitains qui se rendaient également devant Amantea. Ils étaient descendus de cheval et se reposaient un moment, ainsi que quelques-uns des mulets et des paysans de mon convoi. Nous mîmes aussi pied à terre en jetant les yeux sur les précipices immenses qui nous entouraient de toutes parts et sur les échappées de vue qu'ils nous ouvraient de ci de là. Cependant, le vent augmentait et commençait à fouetter sur nous une neige fine et piquante. On se leva; mais à peine pouvait-on se tenir debout, et des soldats qui s'étaient portés en avant revinrent tout effrayés annoncer qu'on serait certainement précipité si l'on avançait. Le soleil était près de se coucher; on courait risque de périr de froid ou d'être enlevés par la tourmente si l'on s'arrêtait davantage; nous nous résolûmes à avancer. Mais nous ne pûmes monter à cheval; il fallut marcher en nous traînant sur le sol et en nous attachant aux rochers pour n'être pas enlevés et jetés dans l'abîme; le sentier que nous suivions sur cette crête n'avait pas plus de trois ou quatre pieds en quelques endroits. Pendant quelques centaines de toises, je résistai assez bien; bientôt, soit que mes efforts m'eussent accablé, soit que la tourmente eût redoublé de violence et que le

lieutenant en second (1802) et en premier (1806), capitaine en second (1808) et en premier (1812), fait prisonnier par les Russes le 7 décembre 1812, chef d'escadron (1822), lieutenant-colonel (1830), colonel (1834), maréchal de camp (27 février 1841), placé dans la section de réserve en 1843.

froid m'eût saisi, il me devint presque impossible d'avancer; à chaque pas le vent me culbutait ou plutôt me faisait rouler sur le sol; mes genoux et mes mains étaient en sang, mes vêtements déchirés, et, ce qui accroissait la difficulté de ma position, c'était mon sabre qui se mettait continuellement entre mes jambes et surtout une capote-manteau qu'une agrafe retenait autour de mon col. En vain, je tentai de m'en débarrasser, le vent s'y engouffrait avec tant de force que l'agrafe m'étranglait presque. Quant à mon chapeau, je ne l'avais plus. Dans une de mes premières chutes le vent me l'avait ôté au moment où, renversé contre un rocher, je m'y tenais accroché de mes deux mains pour n'être pas enlevé moi-même; je le vis s'élever à perte de vue et retomber ensuite dans l'abîme. Je crois que j'aurais été précipité, si un Calabrais qui marchait près de moi ne m'avait proposé de me cramponner à lui. Grâce à son aide, je parvins, non sans chutes nombreuses, à gagner Lago. C'est un misérable village, bâti au fond des précipices de cette montagne qui porte aussi le nom de Lago et forme une des sommités du Cucuzzo. J'y arrivai à la nuit close, gelé de froid, ensanglanté, pouvant à peine me soutenir. Le général Huard y avait son quartier (1); j'étais lié avec lui; il m'accueillit dans sa cahute. Une excellente soupe de bivouac et du vin chaud me restaurèrent bientôt, et une botte de paille m'offrit un lit où j'oubliai mes fatigues dans un sommeil profond. Il faut avoir souffert comme j'avais souffert pour avoir une idée de la jouissance que me firent éprouver cette soupe et cette paille sur laquelle je dormis en un endroit bien chaud. J'y songe encore avec délices. Quelques-uns des nôtres arrivèrent successive-

(1) Léonard Huard, né en 1770 à Villedieu (Manche), lieutenant-colonel du 4e bataillon de la Manche (1792), chef de brigade de la 42e (1800), général de brigade (1er mars (1807), baron de l'Empire (21 novembre 1810), commandant la 1re brigade de la 13e division du 4e corps en Russie, tué le 7 septembre 1812 à La Moskova.

ment, mais le plus grand nombre ne rejoignirent que le lendemain, après avoir passé la nuit dans des creux de rochers où ils avaient pu s'abriter. Le pauvre Perdrinelli était du nombre. Au surplus, le résultat de cette désastreuse journée fut la perte de quelques hommes et de beaucoup de chevaux et mulets qui furent précipités dans la montagne avec les objets dont ils étaient chargés. Heureusement, mon convoi put s'arrêter avant d'arriver au sommet du Lago, mais presque tous mes gabions et saucissons avaient été emportés. Des porte-manteaux furent arrachés de dessus les selles et des pièces plus grosses que le poing, enlevées et lancées en l'air comme des plumes. Le lendemain, dans les environs de Lago, on retrouva des affûts et, chose fort singulière, mon chapeau!

Je restai à Lago le 4 janvier pour rassembler mon convoi et le diriger vers Amantea et le 5 je vins m'établir au bivouac à une demi-portée de canon du bourg, près du général Verdier qui s'était logé dans une petite cabane de paysan. Nous occupions avec nos troupes une espèce d'amphithéâtre formé par des hauteurs qui s'élevaient vers notre droite de manière à dominer le bourg qui était lui-même sur une hauteur. Il n'avait qu'un simple mur d'enceinte avec un seul bastion qui flanquait la seule porte qu'il y eût du côté de la terre et ce mur se prolongeait jusqu'à la mer, qui baignait les dernières maisons. Nous en étions séparés par une vallée assez couverte et traversée d'un torrent. C'était la seconde tentative qu'on faisait pour s'emparer d'Amantea, qui n'était défendu que par ses habitants et quelques bandes d'insurgés. Un médecin, assisté de quelques moines, y commandait (1).

(1) Le commandant d'Amantea ou le premier des chefs renfermés dans la place était, selon la correspondance de Reynier, un certain Ridolfo Mirabelli, et à plusieurs reprises il engagea des pourparlers avec le colonel de gendarmerie Amato, qui était d'Amantea.

Le corps de siège se composait du 1er et du 52e régiment d'infanterie de ligne, d'un bataillon corse au service de Naples et d'un détachement du 1er régiment à pied et du 1er à cheval formant environ quarante hommes, sous les ordres des lieutenants Cabasset (1) et Le Boul. Outre ces deux officiers, j'avais avec moi Giuletti et Perdrinelli. Le matériel consistait en un canon de 12 et deux obusiers de campagne, un petit mortier de 5 et deux pièces de montagne. Il fallait tirer nos munitions de Cosenza et même de Naples, et comme elles ne pouvaient arriver jusqu'à nous qu'apportées par des paysans, notre approvisionnement se réduisait à très peu de chose.

J'établis deux batteries, l'une d'un mortier et d'un obusier pour battre la ville et prendre des revers, et l'autre de la pièce de 12 et d'un obusier à quarante toises des murailles pour y faire brèche. Les habitants avaient une libre communication sur mer avec la Sicile au moyen des chaloupes canonnières anglaises et des barques armées qui les approvisionnaient journellement de vivres et de munitions et venaient souvent nous lâcher leur bordée. Un jour, une corvette et quelques canonnières s'embossèrent près du rivage et firent jusqu'au soir un feu des plus vifs sur notre camp; mais le mouvement de la mer rendait leurs coups si incertains et si peu dangereux que nos soldats se divertissaient de tout ce bruit et couraient à l'envi ramasser les boulets. Quoique nous fussions en janvier, nous avions cependant le temps le plus beau, et, les montagnes auxquelles nous étions adossés étant exposées au midi et nous abritant des vents du nord, il faisait assez chaud pendant le jour pour que nous pussions nous baigner dans la mer. Les habitants nous laissaient assez

(1) Claude-François Cabasset, né à Buthiers (Haute-Saône), en 1783, élève à l'Ecole polytechnique en 1801, élève d'artillerie en 1803, lieutenant en second (1805) et en premier (1807), capitaine en second (1809) et en premier (1812), blessé à la bataille de Dresde, le 26 août 1813 (Martinien, *Tableaux*, p. 640), amputé et remplacé le 20 septembre suivant.

tranquilles, ils se contentaient de nous tirer de temps en temps quelques coups de canon et de repousser à coups de fusil ceux d'entre nous qui s'approchaient trop des murailles. Des bandes d'insurgés venaient aussi de temps en temps attaquer les postes que nous avions sur nos derrières, mais sans résultat.

Enfin, le 12 janvier, dans la journée, nous commençâmes le feu aussi vivement que le très petit nombre de nos pièces et leur mince approvisionnement le permettaient. Le général était persuadé que cette démonstration d'attaque et les premiers boulets en imposeraient à la population et qu'elle s'empresserait de se soumettre. Il n'en fut pas ainsi; elle montra au contraire une résistance obstinée. Lorsque la brèche à la muraille fut commencée, ce qui arriva après quelques coups, les habitants s'empressaient, aussitôt que le boulet avait fait son trou, de le boucher avec de la terre, du bois, et c'était toujours à recommencer. Les hommes, les femmes même se livraient à ce travail dangereux, sous les coups de fusil que nos travailleurs dirigeaient sur eux. Ils avaient fortifié et crénelé une maison en arrière de la porte et de là ils tirèrent sur les premiers de nos soldats qui tentèrent l'assaut le 15. Enfin, le 13 au soir, une brèche de huit pieds ayant été reconnue praticable, et les pourparlers s'étant prolongés inutilement pendant toute la journée du 14, l'assaut fut ordonné pour le 15.

Dans la nuit du 14, les compagnies de grenadiers se réunirent au quartier général. On leur distribua des échelles pour tenter l'assaut sur plusieurs points à la fois, et le 15, à la petite pointe du jour, un coup de canon fut le signal de l'attaque. Les grenadiers, formant deux colonnes, marchèrent aussitôt vers la brèche et vers un point du bastion qui paraissait plus accessible. Ils avancèrent franchement, abordèrent la brèche, appliquèrent les échelles au bastion; mais les habitants qui garnissaient

les murailles firent un feu très vif sur les premiers qui se présentèrent et en tuèrent ou blessèrent un grand nombre. L'hésitation se mit parmi le reste de la troupe; elle se retira en abandonnant même quelques blessés au pied des remparts. Le colonel Pastol, du 52e, y fut blessé au bras (1).

Le triste résultat de cette tentative (2) avait fait voir qu'une attaque de vive force ne triompherait pas des défenseurs d'Amantea. Peu nombreux et n'ayant pour chef qu'un médecin du pays, ils montraient ce que peuvent une volonté bien déterminée de combattre et un véritable patriotisme. Le général Verdier résolut d'avoir recours à la famine et de ne tenter un second assaut qu'après avoir fait sauter le bastion, et l'artillerie étant beaucoup trop faible et les munitions manquant pour recommencer le feu, je repartis le même jour pour Naples avec Perdrinelli et le colonel Bigarré, aide de camp du roi Joseph qui l'avait envoyé à Amantea pour lui rendre compte des opérations du siège (3). Nous vînmes coucher

(1) Yves-Marie Pastol fut blessé le 19 janvier 1807, ainsi que deux capitaines et un lieutenant du régiment (Martinien, *Tableaux*, p. 237), et il avait déjà été blessé le 18 octobre 1805 au passage de l'Adige. Promu général de brigade le 30 mai 1809, il devait être tué le 31 mai 1813 au combat de Neukirch. (Cf. Martinien, p. 23.)

(2) Griois s'éloigne et ne reparaît plus devant Amantea. Qu'advint-il de cette bicoque? Comme dit Griois, le général Verdier recourut à la mine. Le 5 février, la mine fut chargée; une explosion renversa tout le bastion et fit une brèche très praticable; néanmoins, sous le feu très vif des assiégés, il était difficile d'arriver à la brèche. Mais le lendemain, au matin, ils arborèrent le drapeau blanc, une capitulation fut signée, et le 6 février les troupes du roi Joseph occupaient le château et la ville d'Amantea.

(3) Bigarré raconte, en effet, dans ses *Mémoires*, p. 204, qu'il vint voir de près cette mauvaise place, cette bicoque qui ne voulait pas et qu'on ne pouvait pas soumettre. On sait qu'il est né en 1755 à Belle-Isle-en-Mer et mort à Rennes en 1838; sous-lieutenant au régiment de Normandie, capitaine en 1796 à la Légion des Francs, il combat, au sortir de la guerre des Chouans et de l'expédition d'Irlande, en Suisse et en Allemagne; il entre ensuite dans la garde consulaire, commande comme major le régiment dont Joseph était colonel honoraire, prend part à la bataille d'Austerlitz où le régiment perd un drapeau, passe au service de Joseph, roi de Naples, puis d'Espagne, devient général de brigade (19 septembre 1813) et de division (17 mars 1814), et, après avoir été disgracié sous la Restauration, reçoit en 1830 le commandement d'une division militaire.

à Cosenza d'où nous repartîmes le surlendemain 17 janvier avec le bataillon suisse qui devait rentrer à Naples et nous servit d'escorte. Le 18, nous couchâmes à Castrovillari et le 19 à Castelluccio. Ce dernier jour nous éprouvâmes un orage violent, et, après avoir traversé Campo-Tenese, nous arrivâmes sur les bords du petit fleuve Corunto que la pluie avait beaucoup grossi. L'infanterie hésita d'abord pour le traverser, mais ayant vu nos ordonnances le traverser assez facilement en n'ayant d'eau que jusqu'au poitrail de leurs chevaux, la première compagnie se jeta dans la rivière et la franchit sans grandes difficultés. Mais le Corunto augmentait toujours de volume et de force, et parmi les derniers qui passèrent, plusieurs se noyèrent. Le colonel Bigarré et moi eûmes beaucoup de peine à résister au courant avec nos chevaux et ce ne fut pas sans risque que nous abordâmes. L'opération nous ayant retenus longtemps, nous n'arrivâmes qu'à la nuit à Castelluccio où nous ne pûmes que malaisément nous sécher. Le bataillon, percé jusqu'aux os et pénétré d'un vent glacial qui s'éleva, nous rejoignit fort tard, après avoir encore perdu quelques hommes qui, saisis par le froid et par l'eau-de-vie qu'ils avaient bue pour se réchauffer, étaient tombés morts sur la route.

Le 20, j'arrivai à Lagonegro, et la route de là jusqu'à Naples n'étant plus aussi dangereuse, je pris le lendemain une voiture de louage pour nous conduire, Perdrinelli et moi. Je fis cependant par précaution monter sur le siège deux soldats du bataillon suisse. Mais nous arrivâmes sans accident à Naples le 23 janvier 1807, après avoir couché le 21 à Auletta, et le 22 à Salerne. Je ne restai que vingt-quatre heures à Naples et je rejoignis le 25 mon régiment à Aversa où il était en garnison depuis quelque temps.

Cette ville est dans une plaine extrêmement fertile. Pourtant, une grande partie de la population paraît fort

misérable. Il y a beaucoup de belles maisons; mais les rues sont très étroites, sales, mal pavées, à l'exception de la grande rue qui est la grande route. Je logeai chez la comtesse Ursinetti, veuve de quarante-cinq ans, dont la famille se composait d'un fils de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et de sa femme de vingt. Celle-ci était très laide, mais fort bien faite et d'un tempérament très vif que son mari ne pouvait guère contenter. Tout jeune qu'il était, ce mari avait un embonpoint démesuré et pouvait à peine marcher. C'est dans ce royaume que j'ai rencontré les deux plus gros hommes que j'aie vus, et tous deux étaient mes hôtes, celui-ci à Aversa et le signor Amico, de Naples. Je fus bien accueilli chez la comtesse Ursinetti. Elle voulait que je partageasse sa table; je préférai manger à l'auberge avec mes officiers.

Je passai dix mois à Aversa. Mon logement n'étant pas très commode, j'en changeai au bout de quelque temps et je m'établis dans une des plus belles maisons de la ville; le maître, fort riche seigneur, avait suivi le roi Ferdinand en Sicile. J'y étais parfaitement; mais le général Partouneaux (1), qui commandait la division de la Terre de Labour, étant venu vers la fin de l'été installer son quartier général à Aversa, et cette maison étant la seule qui pût lui convenir, il me fit prier fort honnêtement

(1) Louis Partouneaux, né à Romilly (Aube) en 1770, sous-lieutenant et lieutenant (1792), capitaine et, après Toulon, adjudant-général (1793), chef de brigade (1795), général de brigade (23 avril 1799) et de division (27 août 1803), devait être pris à la Bérésina en 1812. Rentré en 1814, commandant de division militaire sous la Restauration, retraité en 1832, il mourut à Menton en 1835. Il était depuis 1805 à l'armée d'Italie et il devait pacifier les Abruzzes et obliger en 1811 les Anglais à lever le siège de Scilla. C'est lui qu'Hauteroche a vu en 1807 (*Souvenirs*, p. 101) et qu'il décrit ainsi sans le nommer : « Son visage était beau et noble, et respirait la bonté et la franchise. Un faux trait dans l'œil répandait sur toute sa physionomie un caractère d'originalité. Sa taille élevée et sa tournure avaient quelque chose de chevaleresque. C'était un superbe militaire! » Dedem (*Mémoires*, p. 134) fait aussi son éloge : « Homme de mérite qui sut se faire aimer et craindre, qui sut punir et pardonner à propos. »

de la partager avec lui. Elle était assez vaste pour nous deux; mais je préférai être seul et je fus fort commodément logé chez l'évêque, bon et respectable vieillard. Au reste, sauf les courses que je fis à Naples, je menai une vie très douce à Aversa. Mon régiment m'occupait jusqu'au dîner, et après une promenade à cheval ou une partie de billard avec mes officiers, j'allais passer ma soirée dans les maisons où j'avais des liaisons agréables, et la terminer dans celle de la comtesse Ursinetti, où je jouais le pharaon et perdais constamment.

Le 5 octobre, je reçus avis que mon régiment devait quitter l'armée de Naples, et que son départ était fixé au 18 novembre. J'avais en même temps une mission très désagréable que je tâchai, mais en vain, d'éviter; c'était d'escorter avec mon régiment et de conduire jusqu'à Mantoue neuf cents Napolitains destinés à un régiment de cette nation qui y était en garnison. Quatre cents galériens et cinq cents conscrits, pris parmi les vagabonds et les hommes mal famés du royaume, formaient ces neuf cents hommes, et si j'avais prévu toutes les peines et les ennuis que cette mission, que l'on disait de confiance, devait me causer, j'aurais à coup sûr fait bien plus d'efforts encore pour n'en pas être chargé (1).

Le 15 novembre, je me rendis avec mon régiment à Naples pour assister à une grande revue, et j'y reçus une invitation pour dîner avec Sa Majesté. Après être sorti de table, le roi Joseph s'approcha de moi dans le salon où toute la cour était réunie et me prenant par le bras, il me conduisit dans un salon voisin. Là il me dit : « C'est avec

(1) Bigarré dit de même dans ses *Mémoires*, p. 216-218, qu'il menait ses conscrits « enchaînés comme des galériens » et que quelques-uns s'échappaient néanmoins durant le trajet; qu'il dut, lorsqu'il alla d'Italie en France, faire escorter son régiment par des gendarmes; que, d'ailleurs, les soldats napolitains étaient si vicieux que des caporaux, armés de nerfs de bœuf, faisaient de nuit la ronde dans toutes les chambrées; mais qu'il n'y avait pas d'autre moyen de débarrasser le royaume de ces mauvais sujets que de les incorporer dans l'armée.

un véritable chagrin que je vous vois partir, monsieur Griois; j'ai apprécié votre conduite et j'aurais voulu pouvoir vous prouver combien j'en suis satisfait et faire pour vous ce que vous méritez, mais cela n'a pas dépendu de moi. » Je le remerciai de ces marques d'intérêt et de bienveillance auxquelles je ne m'attendais nullement. Il tira sa montre de son gousset et me la présenta : « Acceptez-la, ajouta-t-il, comme une marque de mon amitié et un gage de souvenir; c'est une bagatelle qui n'aura de prix que celui que vous y mettrez. » Après de nouveaux remerciements de ma part, il me dit encore beaucoup de choses amicales et me reconduisit dans le premier salon; la foule me regardait d'un œil d'envie; plusieurs grands personnages et, entre autres, deux cardinaux s'approchèrent de moi pour me féliciter de la faveur où je paraissais être. Cette montre, que j'ai encore et qui est excellente, est extrêmement simple et tout unie, ainsi que le cordon qui l'accompagnait. Ce ne fut que le lendemain que je m'aperçus qu'elle était de Bréguet et à répétition, et par conséquent d'une valeur considérable. Au surplus il est impossible de mettre plus de grâce que n'en mit le roi Joseph en me la donnant et de l'accompagner de paroles plus flatteuses. Quant à ce qu'il voulait faire pour moi, je n'ai pu le deviner, à moins qu'il n'ait voulu m'attacher au service de Naples d'une manière avantageuse et qu'on lui ait refusé de me laisser quitter mon régiment, où je pouvais alors être nécessaire.

Je fis mes adieux aux camarades que je laissais à Naples, notamment au colonel Tugny, et je reçus mes dernières instructions relativement aux galériens que je devais conduire comme recrues au 1er régiment de ligne napolitain. Le général Lamarque, chef de l'état-major général de l'armée (1), me dit que le roi, en me chargeant de cette

(1) Maximien Lamarque (1772-1832), général de brigade (6 mars 1801) et de division (6 décembre 1807), baron de l'Empire (4 juin 1810), chargé

mission, comptait sur tout mon zèle et ma fermeté pour maintenir dans le devoir cette troupe de bandits. Il me recommanda la plus grande surveillance — un détachement, parti quelques mois auparavant, avait trouvé moyen d'échapper à son escorte après en avoir massacré une partie — et il me remit en même temps une lettre de Saliceti, ministre de la police du royaume, et tout puissant alors (1), qui me faisait pareille recommandation et me donnait droit de vie et de mort sur les hommes qui composaient la troupe.

Le 18 novembre au matin je fis réunir sur la place d'Aversa les neuf cents recrues que je devais escorter et qui étaient arrivées la veille de Naples. Je leur fis connaître l'intention où j'étais de veiller en route à leur bien-être autant qu'il serait en moi, mais de suivre rigoureusement contre ceux qui tenteraient de s'échapper les instructions que j'avais reçues. Après cette espèce d'exhortation, je me mis en route et nous vînmes coucher ce soir-là à Sainte-Marie de Capoue, le lendemain à Sessa, ensuite à Mola-di-Gaeta, Fondi, Itri et le 23 à Terracine où nous séjournâmes.

Je laissais à Naples jusqu'à nouvel ordre les 5e et 6e compagnies de mon régiment. Les quatre autres, que j'emmenais avec moi, diminuées par les maladies ou congés de semestre, n'avaient pas, ensemble, plus de trois cents hommes, dont environ les trois quarts de montés. J'avais chargé le capitaine Muller (2) de la surveillance particu-

de commander en 1815 l'armée de la Loire sur la recommandation de Joseph qui se rappelait son chef d'état-major de l'armée de Naples, député sous la Restauration.

(1) C'était Joseph qui avait demandé Saliceti à l'empereur : « Je n'ai pas voulu le lui refuser, disait Napoléon (Miot, *Mémoires*, II, p 281); Saliceti est un homme d'esprit qui pourra lui être utile; mais il n'est allé là que pour amasser encore quelques millions. » Voir sur lui A. Chuquet, *Jeunesse de Napoléon*, III, p. 75.

(2) Jean-Valentin Muller, né en 1767 à Niedernai (Bas-Rhin), canonnier (1786), sergent (1788), lieutenant (1793), capitaine (1801), chef de bataillon (1813), retraité en octobre 1815 et retiré à Strasbourg.

lière et de la police des recrues napolitaines. Cent hommes montés marchaient en tête et sur les flancs de cette colonne. Le reste du régiment avec nos bagages formait l'arrière-garde. Cent hommes d'infanterie du régiment napolitain de Vairo et vingt sbires étaient chargés plus particulièrement de garder les recrues, de veiller à leurs besoins, et, le cas échéant, de les garrotter.

Dès notre premier jour de marche je pus apprécier tous les ennuis que me donnerait cette désagréable corvée. Ces hommes n'avaient pour se couvrir, dans les prisons où ils avaient été détenus jusqu'à leur départ, que quelques misérables haillons; le jour où ils en sortirent, on voulut leur fournir une espèce d'uniforme militaire ainsi que des effets indispensables, et on leur délivra au moment de leur départ un shako, un pantalon de toile, une capote de drap, deux chemises et deux paires de souliers. Mais ces effets, distribués à la hâte et au hasard, étaient ou trop grands ou trop petits pour ceux qui les reçurent, et la plupart de ces misérables avaient déjà vendu leur chemise et leurs souliers de rechange avant de nous rejoindre. Bientôt ils vendirent même la chemise qu'ils avaient sur le corps et restèrent avec leur seule capote. Dès la première journée un grand nombre d'entre eux, blessés par leur chaussure ou affaiblis par la privation de tout exercice, ne pouvaient suivre la colonne et n'arrivèrent que longtemps après elle. Cela ne fit qu'augmenter les jours suivants et jusqu'au terme de notre route, de sorte que, tout en faisant monter les plus éclopés sur des charrettes, je fus, à chaque gîte, obligé d'en mettre plusieurs dans les hôpitaux, surtout parmi ceux qu'on appelait conscrits et qui, n'étant pas aussi dangereux que les autres, marchaient en liberté et pouvaient, avec moins de risque, demeurer en arrière. Quant à ceux qui sortaient des galères, où ils étaient depuis plus ou moins d'années pour leurs crimes, il

m'était expressément recommandé de ne pas les laisser en route et, à moins de maladies, ils suivaient sur les chariots. On les surveillait très rigoureusement. Chaque matin les sbires les attachaient deux à deux par des menottes, et ils restaient ainsi jusqu'à leur arrivée au gîte, où on les tenait dans la prison ou dans un lieu exactement fermé.

Le troisième jour de notre route, arrivé à Mola-di-Gaeta d'assez bonne heure, je fis atteler des chevaux de poste à ma voiture, et allai, avec M. Noël, mon adjudant-major, et sa femme, voir la ville et le fort de Gaëte à une demi-lieue de là. La ville est très petite et misérable, et le siège qu'elle venait de soutenir avait achevé de la ruiner; l'extérieur de la citadelle, qui est vaste et très forte, était très délabré; les bâtiments et l'église qu'elle renferme, à demi ruinés.

Le 21, nous couchâmes à Fondi où nous séjournâmes, et le 23 nous vînmes à Terracine.

A Terracine, première ville de l'Etat romain, nos recrues napolitaines furent enfermées dans les galères que le pape entretient dans ce port, et je fus logé, ainsi que la plupart de mes officiers, dans une vaste et belle auberge nouvellement construite sur la grande route, près du vieux port.

D'après la feuille de route que j'avais reçue, je devais suivre l'ancienne route par les montagnes et passer par Piperno et Sermoneta. Mais, d'après les renseignements que je pris, cette route n'était praticable que pour les gens à cheval et nullement pour les voitures et pour les hommes attachés deux à deux comme les Napolitains que je conduisais. D'un autre côté, les vivres étaient préparés pour nous sur cette route et non sur celle des Marais Pontins, qui cependant était la meilleure. Je fus donc obligé de diriger la plus grande partie de mes conscrits du régiment, sous le commandement du capitaine Muller, par

la route d'en haut, et je suivis celle des Marais avec le reste de mon régiment, nos voitures d'équipage, les recrues enchaînées et les soldats et sbires napolitains, jusqu'à Cisterna où les deux routes se rejoignent.

Nos bagages me suivaient ainsi que quelques voitures portant des vivres et des fourrages, et nous vînmes coucher ce même jour 25 à Torre-dei-tre-Ponti, où j'avais déjà passé la nuit en venant à Naples. C'est une grande auberge où on ne trouve que les quatre murs, quelques autres bâtiments qui en dépendent, et une grande chapelle. Mes galériens furent renfermés dans la chapelle et nous fûmes tous logés ou plutôt campés dans les salles de l'auberge; les femmes des officiers couchèrent sur des bottes de paille; les hommes, sur des bancs ou sur des tables. Vers le milieu de la nuit on vint me prévenir que les détenus renfermés dans la chapelle paraissaient disposés à se révolter, qu'ils avaient éteint les lampes, et que la garde, craignant d'être accablée sans pouvoir se défendre, avait quitté l'édifice. Effectivement, je la trouvai en bataille vis-à-vis la porte, prête à faire feu. J'en pris avec moi une partie ainsi que le barigel et ses sbires dont plusieurs portaient des flambeaux, et je pénétrai dans la chapelle. Les cris et un tumulte épouvantable me firent craindre d'être obligé d'employer les moyens violents pour rétablir l'ordre. Mais le barigel et ses sbires se précipitèrent, armés de nerfs de bœuf, frappant indistinctement tout ce qu'ils rencontraient. En moins d'une minute je vis tous ces bandits, couchés à plat ventre, recevoir sans mot dire les coups qu'on leur administrait avec une incroyable vélocité; le silence le plus absolu succéda au plus affreux tapage, et l'on n'entendit plus que le bruit des coups et des imprécations énergiques des sbires. L'ordre rétabli, on en vint aux informations. Il en résulta que les plus mauvais sujets, que les autres ne purent ou n'osèrent faire connaître, avaient excité ce

mouvement, et que leur intention, en éteignant les lumières, était de se jeter sur la garde pour l'égorger et s'échapper ensuite; mais que la garde étant sortie à temps pour se mettre en défense au dehors, leur projet de fuite avait manqué; qu'alors, profitant de l'obscurité, ils s'étaient jetés les uns sur les autres pour se dépouiller de ce qu'ils pouvaient avoir, et quelques-uns pour assouvir leur passion à la manière du pays sur les plus jeunes d'entre eux, et que plusieurs de ceux-ci avaient reçu des coups de stylet en se défendant. Je fis rallumer les lampes, doubler les gardes à l'intérieur et à l'extérieur, et, après avoir averti ces chenapans que si pareille chose se renouvelait, je ferais fusiller sur-le-champ les plus coupables, je me retirai.

Le lendemain nous continuâmes notre route et j'arrivai d'assez bonne heure à Velletri, où nous devions séjourner le 27. J'étais logé dans le palais d'un cardinal. Sa galerie renferme une nombreuse collection de tableaux et d'antiquités, mais j'eus peu de temps pour l'examiner, car le peu de distance où je me trouvais de Rome me donna l'envie de m'y rendre aussitôt. Je donnai mes instructions à l'officier auquel je remettais le commandement, je fis atteler des chevaux de poste à ma voiture, et je partis vers une heure après-midi avec le lieutenant Vaudrey (1). Nous avions environ dix à douze lieues à faire; les routes étant belles et les postes bien servies, je comptais arriver et je serais sûrement arrivé avant la nuit sans un accident qui nous retarda quelque temps à la dernière poste. J'avais, en partant de Velletri, fait mettre deux de mes malles derrière ma voiture et elles étaient attachées avec de fortes cordes. Mais l'ancienne voie romaine sur laquelle

(1) Claude-Nicolas Vaudrey, né à Dijon en 1784, élève à l'Ecole polytechnique en 1802 et à l'Ecole d'application en 1804, premier lieutenant en 1806, adjudant-major en 1809, capitaine en 1810, capitaine-commandant en 1813, chef de bataillon en 1814, chef d'escadron en 1817, lieutenant-colonel en 1826, colonel en 1830, retraité en 1837.

nous cheminions, couverte de larges quartiers de pierre soulevés et brisés en partie par le temps et le défaut d'entretien, était extrêmement cahoteuse, et notre postillon, allant au grand trot, faisait faire à ma voiture des sauts et des bonds à la réduire en éclats. Elle tint bon cependant; mais ayant par hasard jeté les yeux derrière ma voiture, je ne vis plus mes malles; le cahot avait usé et coupé les cordes qui les retenaient. Elles contenaient mon argent, mon linge, mes uniformes, mes effets les plus précieux, et j'avoue que leur perte, que je croyais certaine, me consterna. Sans écouter les exclamations et les jurements de mon postillon qui appelait à notre aide la Santa-Madonna et le Corpo di San Pietro, je le fis monter sur son cheval qu'il dételа et le renvoyai sur le chemin que nous venions de parcourir. M. Vaudrey le suivit à pied, et je restai pour garder la voiture. Cet endroit de la route était un des plus déserts de la vaste solitude qui avoisine Rome, et on ne voyait au loin que des aqueducs et des tombeaux en ruines: la nuit s'approchait et deux cavaliers de très mauvaise mine s'étant arrêtés à quelque distance, je descendis de voiture, je pris mes pistolets, et par un geste expressif j'engageai les deux curieux à passer leur chemin. Cependant mon impatience et mon inquiétude augmentaient, lorsque de loin j'aperçus M. Vaudrey qui me fit signe que mes malles étaient retrouvées; le postillon accourut me confirmer cette nouvelle, et nous ramenâmes la voiture au lieu où elles étaient tombées, dans un fond peu éloigné de l'endroit où j'avais remarqué leur disparition. Elles s'étaient ouvertes en tombant; nous les refermâmes tant bien que mal et les rechargeâmes sur la voiture.

Le lendemain de mon arrivée à Rome j'allai admirer de nouveau la basilique de Saint-Pierre, et j'y retournai chaque jour. J'avais pris une voiture de remise et un domestique de place que je gardai pendant mon séjour.

Chaque matin je visitais les monuments avec M. Vaudrey et M. Noël, qui m'avait rejoint, et chaque soir nous allions nous promener dans la rue du Corso. Cette rue est le rendez-vous des Romains et des étrangers, qui la parcourent plusieurs fois en carrosse jusqu'à l'heure du spectacle. On y voit nombre de palais magnifiques; elle n'offre pas cependant le coup d'œil de la rue de Tolède à Naples; ce qui tient à son peu de largeur et à la population peu nombreuse de Rome. Les boutiques, les magasins étaient mal éclairés, sans aucun luxe ni décorations à l'extérieur.

Je ne restai à Rome que jusqu'au 30 novembre et je ne pus voir à loisir et admirer en détail tout ce qu'elle offre à la curiosité d'un étranger. Ce fut, pour ainsi dire, en courant que je pus, non pas étudier, mais seulement noter les principaux objets qui me frappèrent. Un regret que je conservai toujours, c'est de n'avoir pu y passer un ou deux mois, pour pouvoir, sans me presser, visiter tout ce que renferme cette ville extraordinaire.

Le 30 novembre, je vins coucher à Baccano, et le 31, à Civita-Castellana où nous séjournâmes.

Le 3 décembre, nous vînmes au bourg d'Otricoli, et le 4, à Terni. J'arrivai de bonne heure à Terni, et aussitôt je fis venir des chevaux de poste pour me rendre avec M. Noël, mon adjudant-major, et sa femme, à la cascade, située à quelques milles de cette petite ville. Depuis mon arrivée en Italie, et même en France, j'avais souvent entendu parler de cette cascade. Elle présente, en effet, un spectacle imposant: un soleil d'automne comme on en voit en Italie la réchauffait de ses teintes dorées, et l'imagination la plus vive, la plus riante ne pourra jamais rien créer de plus magnifique et de plus majestueux.

Nous partîmes de Terni le 5 décembre et vînmes coucher à Spolète. Le 6, nous arrivâmes à Foligno et y séjournâmes le 7. Un événement douloureux me rendit insen-

sible à tout ce que cette ville pouvait présenter de curieux. La bande de brigands napolitains dont j'avais été chargé me donnait chaque jour de nouveaux ennuis. Comme je l'ai dit, un grand nombre ne pouvaient suivre, par suite de la fatigue; il fallait les remettre aux autorités des villes où je passais, et c'était autant d'assassins ou de voleurs que je laissais dans le pays. Au moins j'étais débarrassé de ceux-là. Mais chaque soir des plaintes me parvenaient sur les autres, sur leurs vols et leurs querelles, sur les blessures qu'ils se faisaient entre eux, sur les menaces qu'ils adressaient aux troupes, sur les mouvements de révolte qui se manifestaient parmi eux et qui chaque jour devenaient plus sérieux. Le commandant de l'escorte et les sbires, effrayés, me répétaient qu'il fallait réprimer ces symptômes de rébellion par des mesures plus sévères et faire un exemple terrible à la première occasion, sinon que la garde de ces mauvais sujets devenait impossible et que de grands malheurs seraient la suite de trop d'indulgence. Je cherchais à les rassurer, en les engageant à redoubler de surveillance, à éviter tout ce qui pouvait contribuer à exaspérer ces misérables. Mais dans la nuit du 6 au 7, une insurrection éclata. Ils avaient été renfermés, en arrivant à Foligno, dans un vaste local bien clos; une garde de soldats napolitains avait été comme à l'ordinaire établie à l'intérieur et une autre à l'extérieur; des sentinelles étaient placées à toutes les issues. Au milieu de la nuit, à un signal donné, un cri général s'élève parmi les détenus, ils éteignent les lampes, ils tombent sur la garde, la désarment, blessent quelques-uns des hommes qui la composent et déjà ils cherchent à forcer les issues, et brisent même une des portes. Heureusement la garde extérieure, avertie par le bruit, a le temps de prendre les armes; elle croise la baïonnette et contient ceux qui tentaient de s'échapper; les sbires arrivent, ils pénètrent dans l'intérieur, frappent à coups de nerfs de

bœuf sur tout ce qui se présente, parviennent à rétablir l'ordre et le silence, et arrêtent une douzaine des plus mutins.

Le lendemain matin, les officiers napolitains et les chefs des sbires vinrent me demander avec insistance de faire passer par les armes ceux qu'on avait arrêtés dans la bagarre; c'était, me dirent-ils, le seul moyen d'éviter de plus grands maux; si l'on ne sévissait pas contre ces gens-là avec une extrême rigueur, ils regarderaient cette douceur comme un signe de faiblesse et ils ne manqueraient pas d'en profiter pour faire de nouvelles tentatives qui pourraient être plus heureuses. Le capitaine Muller insista à son tour pour qu'un exemple sévère mît fin à ces mouvements de révolte et d'évasion; autrement, il me priait de donner à un autre la corvée pénible dont je l'avais chargé. Je sentais la justesse de ces observations. Mais il me paraissait bien dur d'en venir à une si cruelle extrémité, et je résistais encore, lorsqu'une députation des officiers du régiment qui vint me trouver pour le même objet, me détermina. Je donnai l'ordre au capitaine Muller de choisir parmi les douze qui avaient été arrêtés celui qui serait désigné par ses camarades comme chef du complot, et de le livrer le lendemain matin aux troupes napolitaines de l'escorte pour être fusillé : ce qui fut exécuté à quelque distance de la ville en présence de tous les prisonniers. Cet exemple terrible, dont je rendis compte sur-le-champ aux ministres de Naples, produisit l'effet qu'on en attendait, et jusqu'à mon arrivée à Mantoue, où je réunis tous ces misérables au 1er régiment d'infanterie napolitaine, aucun ne bougea et la discipline la plus exacte régna parmi eux.

Cet événement se passa le 8 décembre, le jour où nous quittâmes Foligno; le temps semblait d'accord avec les pensées qui m'agitaient, et la pluie m'accompagna jusqu'au village de Serravalle, où nous couchâmes. Ce misé-

rable endroit est dans une gorge étroite des Apennins; les rochers à nu et les précipices au milieu desquels il se trouve lui donnent un aspect tout à fait sauvage que ne démentent pas ses habitants et leurs tristes demeures. La route qui de là conduit à Tolentino traverse les Apennins; mais les sites qu'ils présentent deviennent plus riants lorsqu'on approche de cette petite ville. Nous y arrivâmes le 9. Je fis faire grand feu en arrivant dans mon logement; la vaste chambre que j'occupais était grande et avait besoin d'être réchauffée. A peine étais-je couché qu'une forte odeur de suie et le bruit de la cheminée m'annoncèrent que le feu y était. J'appelai mon domestique et l'envoyai avertir le maître de la maison. Au lieu d'accourir et de me faire des reproches, il me fit répondre que je pouvais être tranquille et abandonner le feu à lui-même. Je ne m'inquiétai plus et je m'endormis jusqu'au lendemain où je trouvai la cheminée intacte et parfaitement ramonée. Je ne sais si cette insouciante tranquillité, dont nous sommes si éloignés, vient de la persuasion où ils sont de la bonté de leurs constructions; mais je crois qu'elle tient davantage à cette indifférence apathique, à cette résignation qui touche au fatalisme et que j'ai plusieurs fois remarquée durant mon séjour en Italie. J'en avais eu un exemple frappant à Plaisance. On vint une nuit me prévenir qu'un incendie considérable venait d'éclater; une maison brûlait et d'autres étaient menacées. J'ordonnai aux troupes de se rendre sur le lieu de l'incendie et j'y courus moi-même. Il fut impossible de sauver la maison où le feu avait pris, et ce ne fut qu'avec les plus grands efforts que les canonniers parvinrent à empêcher l'entière destruction de celles qui la touchaient à droite et à gauche. Mais j'eus l'occasion de remarquer dans cette circonstance le sang-froid des Italiens, et leur constance. Ces maisons étaient occupées par plusieurs locataires. Aucun ne songeait à déménager tant que le feu n'avait

pas gagné l'étage où il demeurait, et ceux des maisons voisines, que le feu attaqua ensuite, restèrent aux fenêtres jusqu'au dernier moment, comme de simples curieux, comme des spectateurs bénévoles et indifférents, sans penser à éteindre le feu ou à en arrêter les progrès, et je les entendis plus d'une fois s'étonner de l'intérêt que nous y prenions et admirer l'activité des canonniers. On avait sauvé et déposé dans la rue quelques effets et des sentinelles veillaient à leur sûreté; vers le matin, un homme s'en approcha; c'était lui dont la maison venait d'être brûlée et certes, à son air calme, un Français n'aurait pu se douter qu'il avait tout perdu.

Je partis de Tolentino le 10 décembre et vins coucher à Macerata. Le lendemain, par Recanati et Osimo, j'arrivai à Loreto.

Loreto diffère, par sa construction, de la plupart des villes d'Italie. On n'y voit pas de ces palais somptueux, manoirs héréditaires d'anciennes familles à noms historiques. Elle n'est composée que de maisons peu élevées et d'une construction simple mais élégante. Elles se sont groupées successivement autour de la basilique qui renferme la Santa Casa, objet de la vénération des catholiques qui y accourent de toutes les parties de l'Europe et surtout de l'Italie. C'est à cette affluence d'étrangers et à l'argent qu'ils répandent que la ville doit son accroissement et sa prospérité. Cependant, lors de mon passage, on se plaignait déjà d'un refroidissement dans le zèle des pèlerins, et probablement ce zèle ne s'est pas augmenté depuis. A en juger par la quantité de petites auberges ou de maisons garnies et par celle des boutiques, dont la plupart n'ont d'autres marchandises que des chapelets, des agnus et autres objets de dévotion, c'est sur la venue des pèlerins et leurs achats que se fonde l'aisance d'une grande partie des habitants. Pas une maison où l'on ne fabrique quelques-uns de ces pieux hochets que de

très jolies marchandes vous présentent à chaque pas.

L'architecture de la basilique, située sur une fort belle place, est belle et riche, même en Italie, ainsi que le bâtiment où logent le Chapitre, l'évêque et les pontifes et souverains qui viennent visiter la Santa Madonna. L'intérieur de l'église répond à la magnificence de l'extérieur; mais sa principale décoration est l'enceinte dont les papes ont entouré la Santa Casa. Cette enceinte est en marbre blanc et couverte de bas-reliefs et de statues de la main des maîtres les plus habiles. La maison miraculeuse qu'elle renferme contraste par la pauvreté et le mauvais goût de ses ornements intérieurs avec son splendide entourage. Je n'avais garde de manquer la visite de cette divine maison et j'y allai avec quelques-uns de mes officiers. Nous y fûmes introduits par un chanoine. Je reconnus dans la chambre de la Vierge sa statue que j'avais vue en 1797 à la Bibliothèque Nationale à Paris où elle avait été envoyée lors de l'occupation de Loreto par l'armée française. Cette statue, grossièrement faite et d'environ deux pieds de haut, représente la Vierge tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras. Elle est en bois, noircie par le temps et par la fumée des lampes qui brûlent continuellement près d'elle. On me présenta une écuelle de terre vernissée qui faisait partie du ménage de la Vierge et dans laquelle on a soin de frotter les objets de piété contre lesquels les pèlerins échangent leur argent. En me faisant admirer ces merveilles, mon cicerone en surplis eut grand soin de remarquer comme une particularité devant laquelle toute incrédulité devait céder, que les murs de la sainte maison n'étaient que posés sur le sol et sans aucunes fondations. Cette chambre est très simple; ses murs sont dégradés en plusieurs endroits; on y voit des peintures et des bas-reliefs grossièrement faits. Après y être restés quelque temps à tout examiner et à écouter les pieuses sottises dont notre chanoine accompagnait ses explications, nous

nous disposions à sortir lorsque des chants se firent entendre. Leur mélodie me surprit; elle me semblait en harmonie avec le lieu sombre et mystérieux où nous étions. C'était tout simplement le cantique des pèlerins qui deux fois par jour font à genoux le tour de la Sainte Case; mais ce cantique, simple, expressif, exécuté par des voix italiennes des deux sexes, était vraiment d'un effet magique. La foule des dévots qui se renouvelle chaque jour est si nombreuse que les dalles de marbre sur lesquelles ils cheminent à genoux sont usées par le frottement et que la trace de la procession est sillonnée par des ornières de plusieurs pouces de profondeur (1).

En sortant de l'église, je visitai la sacristie, le palais pontifical et la pharmacie, dans laquelle on conserve plusieurs centaines de vases en faïence de différentes grandeurs, peints, dit-on, par Jules Romain, d'après les dessins de Raphaël. Je fis ample provision de chapelets, de madones et de certificats constatant l'authenticité de ces bijoux sacrés que j'ai distribués depuis aux aimables dévotes que j'ai eu occasion de rencontrer, en Italie ou ailleurs.

Le 13, nous vînmes à Ancône en laissant sur notre gauche la petite ville d'Osimo. Ancône est dans une position élevée qui domine le port. Elle est mal bâtie; ses rues sont étroites et la plupart d'une pente très raide. Je ne sais si le temps sombre et pluvieux qu'il faisait a influé sur l'impression qui m'est restée de cette ville; mais elle n'a rien d'agréable.

Le 14, nous couchâmes à Sinigaglia, le 15 à Pesaro, le 16 à Rimini où nous séjournâmes le 17, le 18 à Cesène, le 19 à Forli, le 20 à Imola, et le 21 à Bologne.

(1) D'Hauteroche (*Souvenirs*, p. 41), fait la même remarque : ce qui le frappe le plus, c'est « l'usure du pavé produit par les genoux des légions de pèlerins qui s'y pressent constamment; elle forme de véritables sillons, et les traces des roues que l'on voit sur le pavé de Pompéi ne sont guère plus profondes. »

Nous séjournâmes à Bologne, où je devais recevoir de nouveaux ordres. J'y trouvai effectivement celui de me rendre à Vérone avec mon régiment pour y tenir garnison et de remettre, en passant à Mantoue, au 1er régiment de ligne napolitain, les 8 ou 900 conscrits napolitains que j'amenais avec moi. Je partis de Bologne le 23 et vins coucher à Modène où il m'arriva un petit incident qui peut donner une idée du caractère italien.

J'étais logé chez un des plus riches seigneurs de la ville. On m'y donna un appartement fort bien décoré et meublé dans le goût moderne avec une élégance assez rare en Italie. Le maître de la maison vint à mon arrivée me rendre visite. Nous fîmes ensemble assaut de politesse et d'honnêteté et nous nous quittâmes enchantés l'un de l'autre. Ce ne fut pas pour longtemps. Il faisait ce jour-là un froid assez vif et d'autant plus incommode que les appartements en Italie sont en général très vastes et mal clos; il semble qu'on n'ait pensé, en les construisant, qu'à les rendre agréables pendant les chaleurs de l'été. Pour entretenir le feu de ma cheminée, je fis demander du bois à plusieurs reprises, mais inutilement. Poussé à bout par une vilenie à laquelle j'étais loin de m'attendre, et mourant de froid, je fis prévenir mon hôte que s'il ne me donnait pas le bois nécessaire, j'y suppléerais par quelques-uns de ses meubles, et il se décida à m'envoyer quelques bûches. Nouvelles difficultés le soir lorsque mon domestique et mes ordonnances voulurent se coucher. On leur refusa un lit et même de simples paillasses. Je leur fis prendre dans le salon les coussins des sophas et des fauteuils qu'ils étendirent dans l'antichambre et sur lesquels ils se couchèrent en guise de matelas. La fraîcheur et l'éclat du mobilier en souffrirent sans doute et peut-être la leçon fut-elle un peu sévère; mais j'étais réellement révolté de la lésinerie et des mauvais procédés du propriétaire, qui contrastaient si fort avec son accueil.

En partant de Modène, nous couchâmes à Carpi, ensuite à Guastalla, et le 26 décembre nous arrivâmes à Mantoue où nous séjournâmes. Ce fut là que se termina la détestable corvée dont j'avais été chargé, et que je remis au 1er régiment d'infanterie napolitaine les conscrits de singulière espèce dont la conduite m'avait donné tant d'ennuis. Le colonel Bigarré, aide de camp du roi Joseph, que j'avais connu au siège d'Amantea, commandait ce régiment. Nous nous retrouvâmes avec plaisir et il me le témoigna par la manière dont il me reçut.

Le 28, je vins avec mon régiment jusqu'à Villafranca qui était la dernière étape. Je ne m'y arrêtai que quelques instants et continuai ma route en voiture jusqu'à Vérone, où j'étais bien aise d'arriver à l'avance pour y faire les dispositions nécessaires à l'établissement de mon régiment.

CHAPITRE X

VÉRONE

(1809-1812)

Faure de Gière. — Garnison de Vérone. — Le dernier vendredi du carnaval. — Sorbier. — Minerva Venturi. — Les eaux d'Abano. — Souham. — Bisson. — Teste. — La Salinière. — Voyage à Venise. — Guerre d'Autriche. — Vienne. — Italiennes et Allemandes. — Les revues de Schœnbrunn. — Activité de l'empereur. — La langue allemande. — Bals et spectacles. — Blockhaus. — Séjour à Villach. — Départ pour le Tyrol. — Lienz. — Affaire du 3 décembre 1809. — La Sainte-Barbe. — Retour à Villach et à Vérone. — La villa des Venturi à Monteforte. — Botzen. — Baraguey d'Hilliers. — Maurice de Lucchesini. — Dumolard. — La maison du comte Graff. — La comtesse Graff. — André Hofer. — Visite de Griois à Hofer prisonnier. — Nouveau retour à Vérone. — Changement de logis. — Genre de vie. — Ordre de départ pour Auxonne (20 septembre 1810). — Adieux à Minerva. — Arona. — Les îles Borromées. — Le Simplon. — Brigue. — Auxonne, la plus détestable garnison de France. — Congé à Paris (février-avril 1811). — Naissance du roi de Rome. — Fête donnée à Auxonne. — Griois colonel du 4e régiment d'artillerie à cheval (23 juin 1811). — Retour à Vérone. — Voyage. — Le lac Majeur. — Milan. — D'Anthouard. — Norguet. — Minerva. — Infidélités de Griois. — Idées de mariage. — Plaisirs de l'hiver.

Je trouvai aux portes de la ville un sous-officier du 4e à cheval qui me conduisit au logement qui m'avait été destiné casa Emilei. Un moment après, je me rendis chez le colonel Faure de Gière, qui avait envoyé à ma rencontre à moitié chemin de Villafranca pour m'engager à dîner chez lui en arrivant, et pour me prier d'accepter le lendemain un repas que les officiers du 4e voulaient nous offrir; les canonniers de mon régiment étaient également attendus par ceux du 4e; la réception devait être complète. Elle le fut en effet. Un détachement du 4e régiment se

porta le lendemain matin à la rencontre du 1er; ils entrèrent ensemble dans la ville, et après les premiers soins de notre établissement, les deux régiments se réunirent dans des banquets où régna une franche et très bruyante gaîté. De nombreux toasts portés tour à tour par chacun d'eux troublèrent quelques têtes et firent chanceler plusieurs des convives. Mais il n'en résulta pas le moindre désordre; après avoir passé la journée ensemble, on se sépara comme de vieux amis, et cette union entre les deux corps ne se démentit jamais. Comme il n'y a pas de bonne fête sans lendemain, un déjeuner nous réunit encore le jour suivant, et une semaine après nous rendîmes au 4e la fête amicale qu'il nous avait donnée.

Arrivés le 29 décembre, nous eûmes double corvée de visites : après celles d'arrivée, il fallut faire celles du 1er janvier 1808, et ces visites de corps, toujours fort ennuyeuses, le devenaient encore davantage par le nombre des personnes à voir et par l'éloignement de leurs logements dans une ville aussi étendue que Vérone. La division était commandée par le général Souham et en second par le général de brigade Teste; ils avaient tous deux à Vérone leur quartier général. Le sous-inspecteur aux revues était un M. Beaufils (1), qui, peu de temps après, fut assassiné dans sa chambre sans qu'on ait jamais pu découvrir par qui. On suspecta, mais sans preuves, un officier supérieur du régiment napolitain, dont il n'avait pas trouvé la comptabilité en règle. On eut aussi quelques

(1) Jean-François Beaufils, né en 1759 à Breuchotte (Haute-Saône), fusilier au régiment royal La Marine (1777-1789), lieutenant-colonel du 8e bataillon de la Haute-Saône (1792), chef de bataillon de la 95e devenue 62e (1794), sous-inspecteur aux revues (27 février 1802), mort dans la nuit du 10 au 11 janvier 1808, à la suite de douze blessures reçues à la tête. Le crime était évidemment dicté par la vengeance, car on ne vola pas, on se contenta d'ouvrir un tiroir de commode et d'emporter tous les papiers que contenait un portefeuille. Il y eut contre les prévenus de l'assassinat un jugement qui fut rendu à Vérone par le conseil de guerre, mais que nous n'avons pu trouver.

soupçons sur son secrétaire; il fut même traduit devant un conseil de guerre, mais acquitté.

La garnison de Vérone se composait du 2e d'artillerie à pied, du 4e à cheval et d'un régiment d'infanterie. Les casernes étaient en général fort mauvaises, et en qualité de derniers arrivés, nous eûmes ce qu'il y avait de pire. Ce qu'il y avait surtout de désagréable, c'est que presque toutes mes compagnies étaient dans des quartiers séparés et éloignés les uns des autres; ce qui nous rendait la surveillance beaucoup plus pénible.

Peu de jours après mon arrivée, le général Charpentier (1), chef de l'état-major général de l'armée, et le général d'Anthouard, aide de camp du vice-roi, vinrent à Vérone passer l'inspection de mon régiment. Ils furent surpris de le trouver si bien tenu et instruit; ils m'en firent compliment et je dois sans doute au compte avantageux qu'ils rendirent de moi la bienveillante amitié que le prince Eugène me témoigna chaque fois qu'il vint à Vérone ou que j'allai à Milan. Le 4e régiment offrait cependant un point de comparaison dangereux pour le 1er. Réuni depuis plusieurs années dans de bonnes garnisons d'Italie, le 4e avait eu toutes facilités de soigner son instruction et son administration intérieure; il comptait beaucoup d'anciens canonniers, et les hommes étaient en général d'une très haute taille. Mais nous pouvions encore figurer auprès de lui sans trop de désavantage, et quant à la discipline, je crois que mon régiment l'emportait sur le 4e. Faure de Gière, colonel de ce régiment, était certainement un excellent camarade et le

(1) Henry-François-Marie Charpentier, né à Soissons en 1769, capitaine au 1er bataillon de l'Aisne (1791), adjudant général chef de brigade (1794), général de brigade (30 juillet 1799) et de division (16 février 1804), comte de l'Empire (14 février 1810) retraité en 1825, mort en 1831. A l'époque dont parle Griois, et après avoir été chef d'état-major à l'armée d'Italie (16 mars 1804), il était, depuis le 3 janvier 1806, chef d'état-major du prince Eugène.

meilleur des hommes; mais faible de caractère, il n'avait pas toujours l'aplomb nécessaire dans le commandement et il prêtait quelquefois au ridicule. Je ne sais si ces défauts ou quelques torts plus graves que j'ignore lui suscitèrent dans son régiment les ennemis qui, par une lâcheté que rien ne peut excuser, placardaient chaque jour des horreurs contre lui et son major. On avait beau arracher ou effacer ces sottises grossières; le lendemain il en paraissait de nouvelles.

Le comte Thiene était alors préfet italien du département de l'Adige (1). Je fus présenté chez lui; mais mon goût m'a toujours éloigné des grandes sociétés : je trouvais à occuper mes soirées plus agréablement. J'allais donc chez lui très rarement, hors les jours où j'étais invité à quelques soirées ou à quelques dîners de cérémonie. Un de ces dîners avait lieu de fondation le dernier vendredi du carnaval, et je vais dire un mot de la bizarre cérémonie qui y donnait lieu.

Vers une heure, une foule de masques marchant à la file, et à leur tête un polichinelle monté sur un âne, arrivent sur la place de la Préfecture où toutes les autorités se réunissent. Ce polichinelle, escorté de plusieurs autres masques, est introduit avec sa monture devant le préfet et lui adresse, en vers macaroniques, une harangue burlesque, accompagnée des lazzis les plus ridicules. L'objet de cette visite est d'inviter le préfet à venir présider à la distribution des *gnocchi* destinés au peuple. Le discours fini, le préfet, suivi des autorités, se met en marche au milieu des masques qui font retentir l'air de leurs cris et de leurs chants, et ce singulier cortège se dirige vers une place située à l'extrémité de la ville. La population encombre les rues par où il passe, et les

(1) Leonardo Thiene était magistrat à Vicence lorsqu'il fut nommé préfet de l'Adige (25 juillet 1806); trois ans plus tard il devint sénateur (19 février 1809); il mourut en 1821.

femmes, parées élégamment ou déguisées, remplissent les fenêtres et les balcons. Une plate-forme, couverte de drapeaux, entourée de gradins en amphithéâtre qui sont garnis par les dames invitées, s'élève au milieu de la place; le préfet y monte avec les autorités, et là, on lui présente sur de larges plats les fameux gnocchi d'où la fête a pris le nom de *venerdi gnoccolere*. Ces gnocchi sont une espèce de pâte découpée assez mince qu'on fait frire dans l'huile. Après que le préfet en a goûté, on en fait d'amples distributions au peuple qui remplit la place, et plusieurs fontaines versent du vin en abondance. La cérémonie terminée, on revient se mettre à table chez le préfet. Le dîner est ordinairement suivi d'un bal à la sortie duquel on se rend à celui du théâtre, car dans cette heureuse Italie on est altéré de plaisirs, on veut profiter de tous. Fidèle à l'usage du pays, je n'en laissai échapper aucun, et après avoir joui de ceux du carnaval à Vérone, je partis le mercredi des cendres pour passer à Milan les trois jours du carnavalone dont j'avais conservé un souvenir agréable et pour rendre mes devoirs au général Sorbier, qui commandait l'artillerie de l'armée et que je ne connaissais pas encore.

Il me reçut très bien et sa bienveillance pour moi ne s'est jamais démentie. Véritable officier de guerre et d'une réputation de bravoure brillante et méritée, ce général se rappelait trop qu'il avait commandé une des premières compagnies d'artillerie à cheval et il conservait pour cette arme une prédilection, on pourrait dire un amour qui le rendait souvent injuste envers l'artillerie à pied et trop indulgent pour l'artillerie à cheval (1). Il

(1) Sorbier s'est toujours enorgueilli d'avoir formé la première compagnie d'artillerie à cheval, et d'être, comme il disait, le fondateur d'une arme qui avait contribué puissamment à la gloire de la France. De là son animosité contre Courier qui eut le malheur de lui dire un jour (lettre à Darancey, 13 septembre 1808) que l'artillerie à cheval était, comme les dragons, une arme bâtarde, une troupe organisée dans de faux principes;

était venu passer l'inspection générale des régiments d'artillerie qui se trouvaient à Vérone. Après sa première revue, il fixa un jour pour voir tous les régiments réunis et les faire manœuvrer. Comme nous étions alors dans les plus fortes chaleurs, j'ordonnai pour cette revue la tenue d'été, c'est-à-dire le pantalon blanc au lieu du pantalon bleu galonné, et le commandant du 2e régiment d'artillerie à pied donna un ordre pareil. A l'heure indiquée, je vins prendre le général qui remarqua sans doute que je n'étais pas en grande tenue, mais qui ne m'en dit pas un mot, et n'en témoigna rien lorsqu'il passa la revue de mon régiment. Mais arrivé près du régiment à pied, il fit sentir vivement à l'officier supérieur qui le commandait l'inconvenance de se présenter devant lui en petite tenue et l'envoya aux arrêts. Je pris ma bonne part des reproches qu'on lui adressait et j'aurais voulu de grand cœur partager la punition; j'étais réellement peiné de cette injustice évidente, faite en ma faveur; mais il fallut me résoudre à n'être pas puni et me borner à demander la levée des arrêts de mon camarade que le général m'accorda de bonne grâce.

Peu de mois après mon arrivée à Vérone, j'eus occasion d'apercevoir à sa fenêtre une jeune personne charmante qui sortait du couvent. C'était Minerva Venturi, à peine âgée de quinze ans. Je trouvai moyen de m'introduire dans sa famille, composée du père, un des premiers et des plus riches avocats du pays, de sa femme, de son fils et de ses deux filles. J'y fus comblé de prévenances et d'amitié, et traité depuis comme l'enfant chéri de la maison. J'allais souvent passer un ou deux jours à une maison de campagne qu'ils avaient à Monteforte, près de Montebello, et peu de jours se passaient sans voir ma

« ce discours, assure Courier, le jeta dans un accès de frénésie alarmante ». Ajoutons que Sorbier était dur, sec, tranchant. (BOULART, *Mémoires*, p. 236.)

bonne et jolie Minerva qui m'aimait comme on aime à quinze ans. Le souvenir des moments délicieux passés près de cette aimable et charmante enfant ne s'effacera jamais de mon cœur, et je suis heureux de savoir que depuis que je l'ai quittée elle a fait un mariage avantageux et qu'aujourd'hui, comtesse Verita, elle est aussi heureuse que j'aurais voulu qu'elle le fût avec moi, si le mariage ne m'avait pas toujours paru une chaîne insupportable, même avec elle que j'aimais tant.

Dans les commencements de notre liaison, je la voyais deux ou trois fois par semaine. Ensuite mes visites devinrent plus fréquentes; elles finirent par avoir lieu chaque jour. Jamais le plus léger nuage ne s'éleva entre nous deux pendant tout le temps que je passai à Vérone. Elle aurait pu souvent me taxer d'infidèle, mais elle ne se douta jamais de mes torts, et les sentiments que j'avais conçus pour elle et qu'elle méritait chaque jour davantage ne varièrent jamais. Sa mère et sa sœur avaient pour moi une affection presque égale à la sienne, et les moments que je passais chaque soir avec elles nous semblaient courts. J'étais fort bien avec le père et le frère; mais ils ne rentraient à la maison que fort tard, lorsque j'étais parti, et je ne les voyais que rarement.

Je fis encore dans le courant de l'année 1808 quelques voyages de plaisir à Milan. Au mois d'août, il me prit envie d'aller passer quelque temps aux eaux d'Abano, près de Padoue. J'obtins un congé et je m'y rendis en poste avec un de mes camarades. Partis le matin de Vérone, nous arrivâmes le soir à Abano, en passant par Vicence. J'y restai quinze jours ou trois semaines, fort agréablement. On y vient de Venise, de Padoue, de Vicence, de Brescia et des autres villes d'Italie. Il s'y trouvait, lorsque j'arrivai, une société nombreuse et gaie, où l'on remarquait beaucoup de jolies femmes. Chaque soir, tous les baigneurs s'assemblaient dans un salon

commun et un banquier de pharaon offrait aux amateurs de ce jeu toute facilité de perdre leur argent. Au bout de vingt-quatre heures, la liberté qui régnait dans ces réunions établissait entre tous la même intimité que si l'on se fût connu depuis longtemps. Nous faisions souvent des promenades et des dîners à Battaglia, à Monte-Tortone, à Padoue et dans des châteaux ou maisons de plaisance des environs, et le soir on revenait gaiment au salon d'Abano jouer, danser et prendre des sorbets. On se retirait ensuite dans un grand bâtiment attenant aux bains; chacun y avait son petit appartement qui donnait sur un long corridor commun à tous, et on restait encore ensemble, mais en plus petit comité, une partie de la nuit. C'était la vie de château, mais avec tout le charme que pouvaient y ajouter, pour un jeune homme, et surtout pour moi, l'absence de toute gêne et de toute étiquette, l'amour du plaisir et le laisser-aller des mœurs italiennes.

Les généraux de division Souham, Lamarque, Bisson et ceux de brigade Testé, Schilt (1) et d'autres dont je ne me souviens pas, vinrent successivement commander et résider à Vérone.

Le général Souham ne manquait pas d'une sorte d'esprit naturel; mais il était dépourvu d'instruction et n'avait reçu aucune éducation. Bon enfant, du reste, il vous recevait sans façons, et pourvu que l'on jouât et surtout que l'on perdit, on était le bienvenu. Il avait chez lui une jeune Italienne fort jolie, fort coquette, pour laquelle il était aux petits soins, et le mari, discret et complaisant, ne voyait dans ces soins du général que l'effet de la galanterie française et ne paraissait guère qu'aux heures des repas (2).

(1) Jean-Jacques Schilt, général de brigade depuis le 27 octobre 1794 baron de l'Empire le 2 avril 1812.

(2) Joseph Souham, né à Lubersac en 1760, cavalier aux cuirassiers du roi (1782-1786), gendarme, lieutenant-colonel du 1er bataillon de volontaires

Le chef-lieu de la division militaire fut ensuite transporté à Mantoue et les généraux qui la commandaient ne firent plus que de courtes apparitions à Vérone. L'un d'eux, le général Bisson (1), vint deux ou trois fois. Haut de près de six pieds et gros à proportion, il faisait parade de son embonpoint et de la réputation qu'il s'était faite d'être le plus intrépide buveur de l'armée (2); il ne tarissait pas sur ses prouesses en ce genre, et quoiqu'il avouât modestement qu'il n'était plus que l'ombre de lui-même, il était encore réellement effrayant à table. Il était tellement pesant, qu'il avait été obligé de faire construire une voiture avec des roues et des ressorts beaucoup plus forts qu'on ne les fabrique ordinairement, et lorsqu'il y montait, il semblait qu'elle allait se renverser sur lui. Il avait été, à ce qu'il paraît, fort bon à l'armée à la tête d'une division (3); mais son ton, ses manières et son langage le rendaient tout à fait déplacé dans une fonction qui exigeait de la représentation et de la tenue, et ne pouvaient donner aux Italiens qu'une très mauvaise idée de nos généraux.

Les autorités italiennes de Vérone durent surtout en

de la Corrèze (1792), général de brigade le 30 juillet 1793 et de division le 13 septembre suivant; un an avait suffi à un simple gendarme pour s'élever aux premiers grades; il s'arrêta là.

(1) Pierre-François-Gaspard Bisson, né à Montpellier en 1767, attaché au 29e régiment d'infanterie comme enfant du corps (1772), soldat (1783), grenadier (1785), employé trois ans dans la garde nationale soldée, capitaine au 2e bataillon du Nord (1791), chef de bataillon, puis chef de brigade (1794), général de brigade (5 juillet 1800) et de division (1er février 1805), comte de l'Empire (10 mars 1808), mort le 26 juillet 1811, par suite d'apoplexie, au palais de la Fontana, commune de Marmiruolo. Il avait fait les campagnes de la Révolution aux armées du Nord, de Sambre-et-Meuse et d'Italie.

(2) Brillat-Savarin le cite, pour cette raison, dans sa *Physiologie du goût*, I, p. 135-136, et il assure que Bisson buvait chaque jour à son déjeuner huit bouteilles de vin, sans avoir l'air d'y toucher, tout en plaisantant et en donnant ses ordres. Cf. THIÉBAULT, *Mémoires*, III, p. 190 (les trois grands buveurs qu'il a connus sont Piet-Chambelle, Pichegru et Bisson).

(3) Et c'est pourquoi il n'était pas resté à l'armée, pourquoi il avait reçu, le 30 mars 1809, l'ordre de se rendre à l'armée d'Italie pour être employé dans le commandement d'une place.

concevoir une bien triste opinion d'après la manière dont il en agit avec le président de la Cour d'appel. Ce premier fonctionnaire de la ville crut devoir faire une visite au général Bisson lors de son premier voyage à Vérone. J'étais à déjeuner avec le général, lorsqu'on annonça le président, et soit qu'il eût mal entendu, ou que le vin du déjeuner troublât un peu ses idées, il ne se dérangea pas et se figurant, je ne sais pour quel motif, que c'était un habitant de Vérone avec qui il avait eu quelques relations dans un précédent voyage, il le reçut d'un air goguenard et protecteur, comme aurait pu le faire autrefois un de nos grands seigneurs lorsque leur tabellion était admis jusqu'à leur salle à manger. Le pauvre homme ne savait quelle contenance tenir, et après quelques minutes qui durent lui paraître bien longues, il prit congé. Bisson le laissa aller avec aussi peu de cérémonies qu'il l'avait reçu, et je ne pus m'empêcher de faire remarquer au général qu'il n'avait pas témoigné de grands égards à la première autorité du pays. Il me répondit en riant qu'il l'avait d'abord pris pour un original chez lequel il avait autrefois logé à Vérone, qu'il s'était aperçu trop tard de sa méprise pour y remédier, qu'au surplus il s'en f...

Dans un second voyage qu'il fit à Vérone, il amena avec lui la princesse Portia. Cette femme, d'une des premières familles d'Italie, était jeune encore, grande et bien faite, mais pas jolie et d'une telle effronterie dans ses propos et ses manières qu'elle en était repoussante. Le général la voyait avec d'autres yeux, et nous pûmes juger de l'empire qu'elle avait pris sur lui dans un grand déjeuner qu'il nous donna. Il était à table à côté de sa princesse et on eût dit deux jeunes amants bien libertins et bien épris qui prenaient un repas réparateur après leurs doux ébats; de petits mots échangés tout bas, un seul verre pour eux deux, le morceau que l'un avait

touché avidement avalé par l'autre, et jusqu'à des boulettes de pain que la princesse jetait dans son verre après les avoir pétries dans ses doigts et que le général avalait galamment, rien ne manquait au ridicule et à l'indécence de cette scène. Nous en étions révoltés et nous ne savions quelle contenance faire. Aussi, à peine le déjeuner terminé, nous laissâmes champ libre au couple amoureux, et nous hâtâmes de nous retirer.

Le général Teste (1) commandait le département de l'Adige lorsque j'y arrivai. Il y fit un long séjour. Sa femme, jeune et fort jolie Italienne, avait toute la vivacité et l'abandon de ses compatriotes, elle faisait fort bien les honneurs de sa maison, et je passais peu de jours sans la voir (2).

Le commandant de la place était un vieil officier émigré nommé La Salinière. Il avait été placé à Vérone avec le grade de chef de bataillon et il s'était fait bien venir de tous les officiers; bon enfant et ne manquant ni d'amabilité, ni d'instruction, il avait le bon esprit de ne pas attacher trop d'importance à des fonctions qui n'en avaient aucune, et malgré son âge et ses habitudes peu militaires, il tenait bien sa place au milieu de nos jeunes gens (3).

(1) François Teste, né à Bagnols (Gard) en 1775, chef du 1er bataillon du district de Saint-Esprit ou 4e de la Montagne (1793), suspendu par le représentant Dartigoeyte, chef de bataillon à la suite (1798), aide de camp du général Chabran (1799), chef de brigade (1800), général de brigade (28 juillet 1806) et de division (14 février 1813), pair de France (1839), placé dans le cadre de réserve (1843), mis à la retraite (1848), décédé à Angoulême en 1862.

(2) Elle se nommait Marie-Thérèse de Montalvos et elle était fille de Joseph de Montalvos et d'Antoinette Grimaldi. Girod de l'Ain l'a connue (*Souvenirs*, p. 288) : « C'était, dit-il, une Italienne fort jolie et des plus piquantes. » Mais elle ne fut la femme légitime de Teste qu'en 1813, lorsqu'elle lui avait déjà donné sept enfants, et le ministre écrivait alors au général que cette union était désirable, mais devait avoir lieu sans éclat.

(3) Charles Chérot de La Salinière, né à la Guadeloupe en 1758, sous-lieutenant au régiment d'Armagnac (1776), lieutenant en premier (1780), capitaine (1783), lieutenant-colonel (1792), fait prisonnier à Condé (1793) et rentré en France par échange deux ans après, réformé pour cause d'infirmités (1797), rentré au service à la fin de 1799 et employé, en qua-

J'avais à peine eu le temps d'entrevoir Venise dans la courte escapade que j'y avais faite en 1806 lorsque j'allais à Naples, et je voulus la visiter plus à loisir. Je demandai en conséquence et j'obtins un congé de quinze jours du général Sorbier, et je partis dans les premiers jours de janvier 1809 pour Padoue où je soupai chez le général Teste. A minuit, je m'embarquai sur la Brenta dans le bateau de poste qui était alors assez incommode, et après avoir navigué toute la nuit, j'arrivai vers les 8 ou 9 heures du matin à Venise. Je me logeai à l'*Ecu de France* où j'avais donné rendez-vous au colonel Desvaux, mon ancien ami, qui était employé à Udine et que je n'avais pas vu depuis longtemps. Nous avions arrangé notre voyage à Venise de manière à nous y trouver ensemble, et ce motif ajoutait au plaisir que j'avais eu à m'y rendre. Nous ne nous quittâmes pas durant le peu de jours qu'il put y rester, et je trouvai à Venise d'autres officiers d'artillerie de ma connaissance qui y étaient employés et qui contribuèrent à m'en rendre le séjour agréable.

Cette ville n'était déjà plus que l'ombre d'elle-même sous le rapport des richesses, de la population et du commerce. Mais ses habitants avaient conservé le goût des plaisirs et des mascarades, et quoique nous ne fussions encore que dans les premiers jours de janvier, dès que la cloche de l'angélus avait annoncé midi, les rues, les cafés et les places se peuplaient de masques. Le soir, leur nombre augmentait, et ils remplissaient les salles du Ridotto au théâtre et les lieux publics. C'était sous le masque que les pauvres, qui circulent librement dans

lité de chef de bataillon, sous les ordres de son parent, le général Charpentier, au Conseil de guerre permanent de Rouen, passé avec Charpentier en Italie où il commande successivement les places de Casal, de Novare, de Bologne, de Pavie et de Vérone, revenu en France avec l'armée d'Italie (1814) et placé en demi-solde, appelé à Laon en 1815 pour organiser la garde nationale, mis à la retraite en 1816. Il n'avait donc pas émigré, comme dit Grois.

tous les cafés, venaient au nom de Jésus et de la Vierge nous demander l'aumône. C'était sous le masque que les joueurs des deux sexes entouraient les tables du Ridotto et venaient tenter la fortune au pharaon, le seul jeu en usage à Venise ainsi qu'à Milan. Ces salles de jeu, qui sont dans le théâtre même, offrent un luxe que je n'ai jamais vu ailleurs. La longue salle du Ridotto, dont les glaces réfléchissent la brillante illumination, est garnie d'un double rang de petites tables recouvertes d'un tapis vert. Autour de chacune ne peuvent s'asseoir, outre le tailleur et son croupier, que cinq ou six personnes. Au milieu s'élève un amas considérable de pièces d'or de toutes les valeurs et de tous les pays, car l'or seul y est reçu. Quelques-unes sont désertes; d'autres sont encombrées d'un triple rang de pontes; à toutes les tables le tailleur, qu'il ait des pontes ou non, étale successivement ses cartes. Une table de pharaon à Venise et à Milan, et en général dans toute l'Italie, offre à l'observateur un coup d'œil particulier. En France, la bonne et la mauvaise fortune se peignent en traits prononcés sur le visage des joueurs et se déclarent d'une manière bruyante. Au contraire, chez les Italiens, en général si expressifs et si faciles à émouvoir, il faut avoir suivi de l'œil pendant quelque temps les chances de chaque joueur pour savoir si elles ont été heureuses ou malheureuses; leurs traits et encore moins leurs paroles ne vous le feraient jamais connaître; impassible comme le tailleur lui-même, chaque ponte suit d'un œil attentif chaque mouvement de carte; pas une parole, pas un geste, qui indique le plaisir ou la peine.

Je passai quinze jours à Venise fort agréablement, mais le terme de mon congé était expiré et le devoir me rappelait à Vérone, où m'attendait aussi le plaisir, puisque j'y retrouvai ma charmante Minerva que cette courte absence semblait encore avoir rendue plus aimante et plus aimée. Je passai très gaiment le reste du carnaval; mais déjà

l'horizon politique s'était obscurci. Une nouvelle guerre avec l'Autriche éclata bientôt, et vers la fin de l'hiver j'avais reçu l'ordre de diriger à marches forcées la 2e compagnie de mon régiment sur l'Allemagne, par le Tyrol. Le capitaine Muller la commandait, et Vaudrey en était lieutenant. Le Tyrol se mit en insurrection au moment où cette compagnie arrivait près de Brixen; elle fut assaillie à l'improviste et prise en grande partie. La chance ne nous fut pas plus favorable en Italie; le prince Eugène dut se replier devant l'archiduc Jean; il s'était posté sur les hauteurs de Caldiero, à quatre lieues de Vérone, et on craignait qu'il ne fût obligé d'abandonner la rive gauche de l'Adige. Heureusement, les succès de l'empereur en Allemagne arrêtèrent les progrès de l'ennemi en Italie et forcèrent l'archiduc Jean de se retirer à son tour et de regagner en toute hâte les montagnes du Frioul. Notre armée reprit alors l'offensive et, avec les renforts qu'elle reçut, elle poursuivit l'adversaire en lui livrant chaque jour de nouveaux combats qui toujours étaient à notre avantage. Enfin, arrivé en Hongrie, le prince Eugène remporta sur l'archiduc Jean une victoire complète à Raab et rejoignit la Grande Armée sur le champ de bataille de Wagram, où il décida la victoire qui nous rendit maîtres de Vienne.

Pendant tout ce printemps, sur l'ordre du général Sorbier, j'étais resté à Vérone pour y commander les dépôts d'artillerie, recevoir des chevaux et des recrues, les organiser et les diriger sur le théâtre de la guerre. Je lui avais plusieurs fois demandé à rejoindre l'armée; mais il me répondait toujours que ma présence était indispensable à Vérone, et il m'engageait à prendre patience en me disant des choses flatteuses, m'assurait que dès qu'il le pourrait sans inconvénient il m'appellerait auprès de lui. Il fallait bien obéir; mais ma situation était vraiment fort désagréable; la plus grande partie

de mon régiment était au dehors et, à la suite des marches rétrogrades qu'elle avait faites, l'armée se trouvait si rapprochée de Vérone que le bruit du canon s'entendait parfaitement dans la ville; nous étions continuellement sur le qui-vive et nous attendions à chaque instant à recevoir l'ordre de la quitter pour nous retirer sur Mantoue; les Véronais, qui se voyaient sur le point de rentrer sous le joug autrichien, vivaient dans des transes qui ne cessèrent que lorsque notre armée se porta en avant (1). A la première nouvelle qu'on reçut à Vérone des succès de l'empereur en Allemagne, la joie des habitants se manifesta vivement, et ils nous montrèrent dans cette occasion un véritable attachement. Dès le commencement des hostilités, dans l'attente de mon prochain départ, j'avais rendu à ma Minerva des visites plus fréquentes; elles n'avaient eu lieu jusqu'alors que deux ou trois fois la semaine; les parents eux-mêmes m'engagèrent à venir plus souvent et je finis par passer chaque soirée avec elle. L'incertitude où nous étions chaque soir de nous revoir le lendemain rendait nos entretiens plus animés et nos adieux plus tendres. Enfin, l'ordre tant désiré de rejoindre l'armée arriva, et le 11 juin 1809 je partis de Vérone avec un nombreux détachement de mon régiment et quelques compagnies du 2e et du 4e à pied, commandées par le chef de bataillon Julien et le capitaine Pingenot (2). Je déposai une partie de mes effets chez M. Venturi, qui me fit promettre d'aller le jour de mon départ coucher à sa campagne de Monteforte qui se trouvait à peu près sur ma route. Il m'y ménageait

(1) Cf. les *Mémoires* de Macdonald, p. 128. Il arrivait alors à Vérone : « Tout y était en confusion, en désordre... »

(2) Jacques-Augustin Pingenot, né à Danjoutin, près Belfort, en 1774, soldat au 4e régiment d'artillerie en 1790, second lieutenant en 1794, premier lieutenant en 1798, capitaine en 1799, chef de bataillon en 1811, colonel directeur à Neufbrisach en 1813, commandant d'armes à Rennes en 1814, puis à Saint-Malo en 1815, admis à la retraite en 1818, mort à Saint-Servan en 1827.

une surprise. Je l'y trouvai, à mon arrivée, avec toute sa famille. Grande surprise et grande joie de ma part; mais il n'y avait que celle-ci de véritable; ma petite Minerva m'avait prévenu la veille, en m'embrassant, qu'elle me reverrait le lendemain. Je profitai de mon mieux, dans cette dernière journée, du plaisir d'être avec elle et de coucher sous le même toit, et le lendemain matin je montai de bonne heure à cheval pour continuer ma route. On me reconduisit environ une lieue en voiture, et ce ne fut qu'en présence des parents que je pus faire mes adieux: ils furent reçus avec larmes, et je m'éloignai au galop, le cœur gros. Mais je fus bientôt distrait par les compagnons de voyage que je rejoignis et par les précautions qu'il fallut ordonner pour la sûreté de notre marche; les émissaires de l'ennemi avaient trouvé moyen de soulever les paysans dans quelques cantons du pays de Venise que nous devions traverser; ce qui m'empêcha de me détourner de ma route, ainsi que j'en avais le projet, pour retrouver aux eaux de Battaglia une dame que j'aurais eu grand plaisir à voir. Je couchai à Vicence et continuai ensuite ma route très paisiblement par Trévise, Udine et Pontebba.

Nous passâmes à Malborghetto, près Tarvis, où l'avant-garde ennemie avait tenu ferme devant notre armée. Ce fort avait été enlevé de vive force et le capitaine Dumont, commandant la 5e compagnie de mon régiment, y avait été tué. Nous nous attendions, en entrant dans la Carniole, à rencontrer quelques partis ennemis et nous marchions avec précaution. Nous n'en rencontrâmes aucun; seulement, quelques abattis d'arbres et quelques coupures dans la route ralentirent notre marche. Mais à peu de distance de Villach, le pont sur la Gail, rivière profonde et rapide, avait été rompu. Je le fis rétablir par les canonniers, ce qui nous retarda de quelques heures, et dans cet intervalle les éclaireurs nous appor-

tèrent la nouvelle de la bataille de Wagram et de l'armistice.

Cette nouvelle nous fut confirmée avec détails à Villach où nous couchâmes ce même soir. Ce fut là que, pour la première fois, je fus défrayé par mes hôtes, chose à laquelle on n'était pas accoutumé en Italie. J'avais été logé dans une auberge, et le lendemain je me disposais à payer ma dépense avant de partir lorsque j'appris que je n'étais pas même tenu à des remerciements. Il en fut de même tant que je restai en Allemagne et dans le Tyrol.

Nous passâmes ensuite à Klagenfurt, Fresach, Unzmarkt, Judenburg, Leoben, Bruch, Mürzzuschlag, Neustadt. Tout ce pays offre des aspects agréables, pittoresques, et les bourgs ou villages ont un air d'aisance que justifiaient les ressources qu'on y trouvait encore après le passage des armées et leurs dégâts.

Neustadt est un bourg assez considérable et bien bâti. Je croyais y trouver le général Sorbier; j'appris qu'il était à trois lieues de là, à Œdenbourg, petite ville de Hongrie. J'y allai, et il me donna l'ordre de me rendre à Vienne au grand quartier général.

Le général Lariboisière commandait en chef l'artillerie de la Grande Armée. Il me reçut avec amitié et m'annonça le lendemain que l'empereur m'avait donné le commandement de deux compagnies d'artillerie à cheval destinées à faire partie de l'artillerie de réserve de la garde. Cette nomination était une nouvelle preuve de la bienveillance que le général me portait, et elle m'eût offert beaucoup d'avantages si la guerre avait continué.

Je fus logé dans une maison charmante située sur l'esplanade, à l'entrée du faubourg de Carinthie, près du palais Schwarzenberg. Mon appartement était petit, mais fort commode et meublé avec une élégance recherchée; une serre chaude, servant de galerie, en faisait partie et aboutissait à un joli parterre dont la terrasse

donnait sur l'esplanade. Cette maison appartenait à un seigneur de la cour dont j'ai oublié le nom; il avait suivi l'empereur François; une espèce d'intendant était resté pour faire les honneurs de l'hôtel aux vainqueurs et il pourvoyait à tous mes besoins d'assez mauvaise grâce.

Je dus quitter ce logement peu de temps après, par suite d'une nouvelle distribution des corps de la garde dans la ville et j'allai demeurer au faubourg Langstrasse, dans un hôtel appartenant au prince Esterhazy (1). C'était une des maisons de plaisir du prince ; il y logeait des musiciens, des acteurs et, dit-on, des jeunes beautés qui lui formaient une espèce de sérail. Sa fortune immense lui permettait de satisfaire ces goûts dispendieux auxquels nulle fortune particulière en France ne pourrait atteindre. La maison était remplie d'officiers français de tous grades; j'y fus commodément logé et bien traité, et nous avions l'avantage d'y recevoir souvent quelques beautés du prince que le changement d'habitants n'effrayait pas et qui, peut-être, étaient bien aises de faire la comparaison avec les anciens. Au reste, les femmes étaient la chose qui manquait le moins à Vienne. On pouvait hardiment s'adresser à la première jeune fille qu'on rencontrait dans les rues ou à la promenade; on était rarement repoussé (2). Les Italiennes passent pour être peu cruelles et de mœurs très faciles, mais quel contraste avec les Allemandes! Les Italiennes se livrent avec tout l'abandon de la passion ou du désir; les Allemandes s'abandonnent presque sans résistance et elles n'attachent pas plus d'importance aux faveurs qu'elles accordent qu'elles n'y prennent de plaisir; ce sont de

(1) Le prince Nicolas Esterhazy (1766-1844), celui que Napoléon désignait dans sa proclamation aux Hongrois comme leur futur roi et qui répondit à l'empereur en levant contre lui un corps de mille volontaires.

(2) Un autre officier dit à la même époque : « Sur dix femmes qu'on rencontrait à Vienne pendant notre occupation, neuf étaient des dames de moyenne vertu. »

véritables machines organisées. Quelle différence de leur léthargique jouissance à l'exaltation passionnée des Italiennes!

Le commandement dont j'avais été chargé me donnait fort peu d'occupation : quelques instructions à surveiller et quelques revues à passer, soit du général Lariboisière, soit de l'empereur. Celles-ci avaient ordinairement lieu à Schœnbrunn où il faisait sa résidence. Elles offraient un coup d'œil magnifique lorsque le temps les favorisait (1). Mais un jour, en nous y rendant, nous fûmes surpris par un violent orage et nous eûmes une pluie battante pendant plusieurs heures que nous restâmes en bataille sur le terrain, attendant avec grande impatience que l'empereur parût. Ce ne fut que vers les 3 ou 4 heures qu'on vint contremander la revue, sous le prétexte maladroit que le temps était trop mauvais et que l'empereur ne voulait pas que les troupes en souffrissent plus longtemps. Cette attention était un peu tardive; depuis plus de cinq heures nous avions l'ondée sur le corps et nos uniformes de grande tenue étaient dans le plus piteux état.

L'empereur, qui n'avait pas oublié son premier métier d'officier d'artillerie, avait rédigé, pendant son séjour à Vienne, une longue instruction sur l'approvisionnement dont chaque caisson de munitions devait être pourvu, et il était entré dans les plus petites particularités. Il voulut voir par ses propres yeux si l'instruction était exactement suivie. Toute l'artillerie de la garde reçut ordre de se rendre à Schœnbrunn, où il la passa en revue dans la cour du château; il visita lui-même plusieurs caissons et s'assura de leur chargement. C'était peut-être après avoir dicté à l'Autriche les conditions de la

(1) Cf. sur ces revues et parades de Schœnbrunn, dont « rien ne peut donner une idée », les *Souvenirs* de Gonneville, p. 165-166, et les *Mémoires* de Lœwenstern, I, p. 111.

paix qu'il s'occupait de ces minuties, mais son vaste génie embrassait tout, ensemble et détail.

Depuis que j'avais quitté l'Italie, j'éprouvais le désagrément d'ignorer l'idiome du pays où je me trouvais. Les gestes peuvent bien, dans quelques occasions, suppléer à la parole et ils sont d'une commodité plus expéditive; mais, hors de ces occasions d'une espèce particulière, je sentais le besoin de me faire entendre et d'entendre à mon tour. Je profitai de mon désœuvrement; je pris un maître d'allemand et, grâce à la bonne méthode du professeur, je fis de rapides progrès. Au bout du premier mois, je pouvais déjà me faire passablement comprendre et au bout de six semaines, je commençais à soutenir, tant bien que mal, une conversation en allemand. Je ne manquais pas chaque soir d'aller prendre une leçon pratique au théâtre, soit en écoutant les acteurs, soit en causant avec les très complaisantes voisines que je rencontrais à l'orchestre ou dans les loges. Malheureusement, mon séjour à Vienne ne dura pas assez pour que je pusse me perfectionner dans cette langue, et maintenant c'est à grand'peine si je me rappelle encore quelques mots d'allemand.

Ces études, des visites de camarades et, de temps en temps, des courses dans la ville que je voulais connaître en détail, remplissaient mes matinées.

Mes soirées se passaient à quelques spectacles ou à la promenade sur un bastion où se réunissaient chaque soir, lorsque le temps le permettait, grand nombre de dames françaises ou allemandes et une foule de filles plus ou moins élégantes. Aussi cette promenade était-elle le rendez-vous des officiers.

Il y eut, je ne sais à quelle occasion, une fête à la grande redoute. Jamais je ne vis de réunion aussi nombreuse. Le local où elle se donne, disposé exclusivement pour cet usage, consiste en une suite de salles très vastes

et élégamment décorées. On y danse, on y mange, on s'y promène. Une d'elles, garnie de plusieurs rangs d'orangers, dont les caisses étaient cachées par le plancher, offrait une promenade charmante, dans un jardin qui brillait de verdure au milieu de l'hiver. Sauf quelques contredanses françaises qu'on nous accordait de temps en temps comme une espèce d'hommage aux vainqueurs, le menuet et l'allemande se succédaient sans interruption et c'était pour nous un spectacle vraiment plaisant que ces couples de bons Allemands, frisés et habillés à peu près comme on l'était chez nous avant la Révolution, dansant gravement le menuet, leur chapeau à cornes dans la main, et parcourant la salle d'un pas lent et cadencé. Enfants, vieillards, tout s'en mêlait. Pour cette danse il n'y a pas d'âge.

Les principaux spectacles étaient ceux de la Cour, du Kärntenthor, de la Wien et de Leopoldstadt. Celui-ci, où je n'ai été que rarement, n'est pas très grand. On y représentait des pièces de féeries et des farces du plus bas comique; l'assemblée était toujours très nombreuse, mais en général très mal composée; c'était pis qu'un de nos théâtres de boulevards un jour de dimanche (1).

Dans les trois autres, dont la salle est vaste et belle, on jouait la comédie et la tragédie allemandes, l'opéra allemand et l'opéra italien. Les acteurs étaient généralement bons. J'y vis le *Don Juan*, de Mozart, parfaitement exécuté. La liberté ou plutôt la licence de quelques pièces me surprit. Dans une tragédie, les *Croisés*, de Kotzebue, je crois, le théâtre représente l'intérieur d'une église de couvent, autel, croix, etc.; le monastère est pris d'assaut par les musulmans, et Turcs et religieuses tombent l'un sur l'autre dans tous les coins du théâtre (2). Une autre

(1) C'était le théâtre des faubourgs où l'on jouait des parodies, des arlequinades et les aventures comiques des Kasperl, des Staberl, des Thaderl.

(2) Cette pièce (*Die Kreuzfahrer*), qui date de 1803, est plutôt un drame

pièce représente un couvent d'hommes; les femmes de la ville se rendent chez les moines à l'insu de leurs maris, et Dieu sait la vie qu'elles y mènent; c'est le conte des cordeliers de Catalogne en action. Au théâtre de la Wien, des Tyroliens chantaient à merveille les chants de leur pays. Au théâtre de la Cour, il y avait un ballet, assez mauvais à la vérité, mais les danseuses étaient jolies, et j'eus pendant quelques semaines une liaison intime avec l'une d'elles. Au milieu des distractions de ce genre qui, certes, ne me manquaient pas à Vienne, le souvenir de ma petite Minerva me faisait souhaiter la paix dans l'espoir de retourner à Vérone. Une active correspondance s'était établie entre nous; l'absence semblait augmenter l'amour que je lui portais et, loin de désirer un grade plus élevé qui pouvait m'éloigner d'elle et de l'Italie, je le redoutais presque et je vis, sans nul regret, s'évanouir mes chances probables d'avancement.

Ce fut vers le 15 octobre 1809 que les préliminaires de la paix furent signés et que des salves d'artillerie l'annoncèrent au peuple de Vienne qui voyait enfin arriver, avec une joie facile à comprendre, le moment où il serait débarrassé des nombreux hôtes que la victoire lui avait imposés. La satisfaction des Viennois était cependant altérée par l'article du traité qui stipulait la démolition des bastions de leur ville. D'anciens souvenirs de gloire les attachaient à ces masses de murailles qui ne faisaient que les resserrer dans leur étroite enceinte sans pouvoir leur être une véritable défense. L'exécution suivit de près, et plusieurs bastions étaient déjà renversés par la

et même un mélodrame qu'une tragédie; Mme de Staël, qui l'analyse dans son livre *De l'Allemagne* (2e partie, chap. XXV), trouve qu'elle se termine par des maximes « un peu faciles », et qu'un couvent d'Asie au treizième siècle « est traité comme les victimes cloîtrées pendant la Révolution de France ». Cf. RABANY, *Kotzebue*, p. 151-154, et notons que BOULART (*Mémoires*, p. 229) cite aussi les *Croisés* qu'il qualifie d'opéra; « l'opéra des *Croisés*, dit-il, excita en moi un vif intérêt. »

mine lorsque je partis rejoindre à Villach le corps d'armée qui s'y rassemblait et dont j'étais nommé commandant d'artillerie. Je reçus avec grand plaisir cette nouvelle destination qui me rapprochait de l'Italie.

Le lendemain de la signature des préliminaires, j'eus l'ordre de me rendre avec mon artillerie hors des faubourgs de la ville, dans une plaine où l'on avait élevé des retranchements flanqués de quelques blockhaus. Ces blockhaus sont des espèces de casemates composées de fortes poutres de sapin et disposées de manière à servir et de casernes et de places d'armes. Il s'agissait de vérifier, par expérience, jusqu'à quel point ils pouvaient résister au feu de l'artillerie et quel effet produiraient, dans leur intérieur, les obus qui y éclateraient. J'y trouvai réunie une partie de l'artillerie cantonnée dans les environs de Vienne. Au signal donné, environ quatre-vingts bouches à feu, presque toutes obusiers, commencèrent à tirer et le feu ne cessa que lorsqu'on eut consommé les munitions d'un caisson par pièce. Le général Lariboisière, commandant en chef de l'artillerie de l'armée, dirigeait cette expérience, à laquelle assistèrent plusieurs maréchaux et un grand nombre de généraux. Le résultat fut que les blockhaus, percés de part en part, n'étaient plus tenables et que les troupes y auraient plus souffert par les éclats de poutres et d'obus qu'en rase campagne. Mais trois mille coups au moins avaient été tirés à bonne portée et quelle espèce de retranchement résisterait à une pareille attaque?

Ce fut le 23 octobre 1809, par un froid assez vif, que je quittai Vienne. Après une marche d'une vingtaine de jours, tantôt à cheval, tantôt en calèche, j'arrivai à Villach, à l'entrée de la nuit. Mon logement avait été établi dans un village des environs, chez un riche paysan où je trouvai bon visage d'hôte, bon feu, bon souper et le meilleur café que j'aie jamais pris, qu'il faisait au

bain-marie dans une capsule de verre. Le lendemain matin, je vins m'établir à Villach où était le quartier général du prince Eugène; mais le jour même ou le lendemain, le prince reprit le chemin de Milan. Il laissait le commandement du corps d'armée du Tyrol au général Baraguey d'Hilliers, alors à Botzen. Je renvoyai au dépôt de Vérone les compagnies du régiment que j'avais ramenées de Vienne et je ne gardai qu'une vingtaine d'hommes de la 5e sous les ordres du lieutenant Chabert, jeune officier rempli de zèle et de la société la plus aimable; il est mort à Turin en 1814, aide de camp du général d'Anthouard, qui l'avait pris sur ma recommandation (1).

Mon séjour à Villach, qui devait être très court, se prolongea jusqu'à la fin de novembre. Passablement logé et bien nourri, je trouvais cependant le temps furieusement long. Claquemuré par le froid près de mon poêle, je ne le quittais que pour passer la revue des détachements d'artillerie qui retournaient en Italie. Quelquefois, je faisais avec le chef de bataillon Julien, un de mes anciens camarades, des promenades à cheval ou bien, un fusil sur l'épaule, je parcourais les bois des environs pour dépister quelques lièvres ou renards; leurs traces étaient empreintes de tous côtés sur la neige qui couvrait le pays, mais nous ne pûmes jamais en rencontrer un seul. Ma correspondance avec les généraux et mon régiment occupait aussi quelques moments. Le reste du temps était employé à lire et à fumer, car Villach n'offrait aucune distraction. Nous y eûmes cependant un spectacle allemand dans une grange, mais il n'y avait d'autres spectateurs que des Français et, au bout de trois ou quatre

(1) Michel-Augustin-François Chabert, né à Gerbéviller, près Lunéville, en 1785, élève de l'Ecole polytechnique (1804), élève sous-lieutenant (1806), second lieutenant (1808), premier lieutenant (1809), capitaine (1811), aide de camp de d'Anthouard (20 mai 1812).

représentations, acteurs et musiciens, chassés par la faim, allèrent chercher fortune ailleurs.

Enfin, l'ordre que j'attendais avec impatience arriva. Le général Baraguey m'écrivit de le rejoindre à Botzen et, vers la fin de novembre 1809, je quittai Villach. Je pensais que la quantité de neige dont le pays était couvert rendrait notre marche lente et pénible, mais j'étais loin de prévoir les obstacles presque insurmontables qu'elle nous opposerait. Dès la seconde journée, je fus obligé de requérir les bourgmestres des lieux où je devais passer pour faire déblayer la route par les paysans. Un grand nombre de travailleurs armés de pelles et de pioches nous précédaient pour nous frayer un passage au travers des neiges qui, dans quelques endroits, avaient jusqu'à quinze pieds d'épaisseur et nous étions en marche depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit, par un froid extrêmement vif. Mais après ces rudes journées j'étais presque sûr de trouver bon gîte et bonne table, soit chez les bourgmestres, soit dans les espèces de châteaux forts qu'on rencontre fréquemment dans ces montagnes, dont ils défendaient jadis les défilés. Enfin, après une route d'une huitaine de jours, j'arrivai à Lienz (1), que le général Teste occupait avec une brigade d'infanterie. J'avais encore les deux tiers du chemin à faire pour me rendre à Botzen, mais la masse de neige était si considérable qu'il fallait ouvrir la route à mon artillerie. Ce travail devait être long et, après être resté deux ou trois jours à Lienz, je me décidai à prendre l'avance. Je laissai à mon artillerie l'ordre de me rejoindre dès que la route serait praticable et je partis le 1er décembre après dîner, avec M. Chabert, en traîneau de poste. Je me dirigeais sur Sillian où un bataillon de la brigade Teste était détaché.

(1) Lienz, au confluent de l'Isel et de la Drave.

Notre traineau glissait rapidement sur un chemin étroit, creusé dans une couche de neige de dix à douze pieds d'épaisseur. Enveloppés dans nos manteaux, Chabert et moi nous pressions notre postillon pour ne pas arriver à Sillian trop avant dans la nuit et nous admirions l'horreur majestueuse des sites qui s'offraient à nous. Tantôt des rochers à pic, se rapprochant à droite et à gauche, ne laissaient entre eux qu'un espace de quelques toises où la neige amoncelée en plus grande quantité rehaussait la couleur sombre de leurs blocs immenses; tantôt la vallée s'ouvrait davantage et les montagnes s'élevaient par ressauts, couvertes de noirs sapins qui étendaient jusque sur notre chemin leurs rameaux affaissés sous le poids de la neige et du verglas. Ces belles horreurs et le froid que nous éprouvions en les parcourant, donnaient à nos idées une teinte mélancolique que les récits de notre bavard conducteur augmentaient encore : ici, les débris que nous apercevions étaient les restes d'un village écrasé par une avalanche; là, un de ses camarades avait été attaqué l'hiver dernier par des ours; plus loin, cette croix annonçait la triste fin de quelque voyageur; chaque montagne, chaque torrent avait son histoire lamentable qu'il nous fallait écouter.

La nuit approchait et nous touchions au relais lorsque nous rencontrâmes un hussard du 6e régiment qui venait aussi vite que le permettait le sol glissant et couvert de neige. Le chemin trop étroit pour son cheval et notre traineau l'obligea de s'arrêter pour nous laisser passer et, en répondant à son salut, je lui demandai d'où il venait. « De Sillian, répond-il, et je porte une dépêche pressée au général, à Lienz. » Sur une nouvelle question de ma part, j'apprends que les insurgés ont de nouveau pris les armes et que le bataillon de Sillian, attaqué à l'improviste, se battait depuis le matin, mais qu'accablé sous le nombre il se repliait sur Lienz, vivement poursuivi par

l'ennemi (1). Cette nouvelle, si elle était exacte, dérangeait tous mes projets, et pour m'en assurer je me décidai à ouvrir la dépêche adressée au général Teste; j'étais assez bien avec lui pour penser qu'il ne s'en formaliserait pas. L'obscurité ne permettait plus de la lire sans lumière; je fis donc rétrograder le hussard jusqu'au relais, où je vis par le rapport du commandant de Sillian que l'attaque était encore plus sérieuse que le hussard me l'avait dit. Il ne s'agissait donc plus de continuer ma route sur Sillian, mais de revenir le plus vite possible à Lienz avant que la route fût coupée. Je fis atteler de nouveaux chevaux à mon traîneau et je revins à Lienz. Le chemin me parut très long et le son lointain des cloches qui ne pouvait être, à cette heure, que le signal de l'insurrection, ne contribuait pas à nous tranquilliser. Il eût été bien dur d'être sottement pris sans défense, au milieu des neiges, par des bandes de paysans indisciplinés. Aussi pressions-nous notre postillon, mais les ténèbres ralentirent notre marche jusqu'au lever de la lune. Vers les 11 heures nous arrivâmes à Lienz et je mis pied à terre chez le général Teste qui jouait aux cartes.

Des ordres furent donnés sur-le-champ pour renforcer les postes et redoubler de surveillance. On envoya des troupes au-devant du bataillon de Sillian, qui atteignit Lienz dans la nuit. La journée du 2 décembre fut employée à prendre des mesures défensives et à se procurer des renseignements sur les forces et les projets de l'ennemi, mais inutilement, et le 3, le général résolut de se porter en avant pour rouvrir les communications avec les troupes échelonnées sur la route de Botzen ou du moins pour reconnaître la position de l'adversaire. Dans l'après-

(1) « Le bataillon de Sillian a pu se réunir et s'est retiré sur Lienz en se faisant jour à la baïonnette. » (Lettre de Broussier à Seras, 19 décembre 1809. *Carnet de la Sabretache*, 1897, p. 165, lettre superbe où Broussier s'indigne que ses soldats puissent être battus par des paysans.)

midi notre petite armée, composée, autant qu'il m'en souvient, de deux bataillons du 9e d'infanterie, d'une compagnie du 6e de hussards et de mon artillerie, se mit en marche. Nous eûmes à peine fait une lieue que nous rencontrâmes les insurgés, établis derrière des abattis d'arbres et sur les hauteurs qui dominaient le chemin. La fusillade s'engagea; mais attaqués de front et sur notre droite, serrés en masse sur la route sans pouvoir nous déployer, à cause des neiges qui couvraient le sol, offrant un but facile aux coups de l'ennemi, nous étions en mauvaise posture. Le général fit assaillir les hauteurs sur notre droite par les compagnies de voltigeurs. Toutefois, ce n'était pas chose facile de gravir ces rochers dont la neige dérobait à l'œil les escarpements. Nos pauvres soldats y enfonçaient jusqu'à la ceinture et souvent ils roulaient du haut des rochers; la neige, il est vrai, rendait leur chute plus effrayante que dangereuse. Enfin, après de longs et pénibles efforts, et tandis que la fusillade continuait à notre grand désavantage, les voltigeurs parvinrent sur la crête où les Tyroliens étaient embusqués, les poussèrent de position en position, les firent rouler à leur tour du haut en bas de leurs rochers. Nous étions maîtres des hauteurs et les obstacles qu'on nous opposait sur la route auraient été facilement surmontés. Mais le général, ignorant à quelles forces il avait affaire et craignant de s'aventurer, jugea convenable de rétrograder et nous entrâmes vers le soir à Lienz, sans autre résultat que quelques hommes tués et blessés et la certitude que l'ennemi était en nombre devant nous. Notre mouvement rétrograde devait augmenter sa confiance et le porterait peut-être à nous attaquer. Des mesures furent prises pour mettre à l'abri d'un premier effort les endroits les plus accessibles du bourg et surveiller les habitants, dont les intentions à notre égard étaient très suspectes. Les soldats s'établirent en avant sur la

route de Botzen. Ils ne furent pas aussi mal qu'on pourrait l'imaginer; ils creusèrent dans le massif de la neige des espèces de cabanes, en couvrant de paille le sol et les parois. A mon grand étonnement, elles n'étaient pas humides et on y était au moins aussi chaudement que dans une baraque ordinaire.

Grâce aux postes établis sur différents points de la ville, les habitants n'osèrent bouger et tout se borna à des coups de fusil tirés sur nos factionnaires. Une fois, durant la nuit, mon hôtesse me réveilla; elle entra dans ma chambre d'un air effaré; elle semblait avoir quelque chose d'important à me communiquer. Malheureusement elle s'exprimait en allemand et avec une grande volubilité; je ne compris rien de ce qu'elle me disait, mais grâce à un interprète, j'appris qu'elle venait m'avertir de me tenir sur mes gardes et qu'une insurrection était sur le point d'éclater dans la ville. Tout resta tranquille.

Dans ces pays de montagnes, les vivres sont rares et suffisent à peine aux besoins des habitants. Au bout de quelques jours nos troupes avaient à peu près épuisé les ressources que Lienz offrait en ce genre et l'on ne pourvoyait à leur nourriture qu'en levant des réquisitions sur les cantons voisins. Cette facilité nous était enlevée et il n'arrivait plus rien du dehors. Cependant, je ne voulus pas laisser passer le 4 décembre sans fêter sainte Barbe, patronne de l'artillerie (1), et je réunis ce jour-là à dîner les officiers d'artillerie et quelques autres. Mais quel repas! J'avais en vain recouru aux talents de mon hôte, le meilleur cuisinier de l'endroit; son art n'avait

(1) « On avait encore, dit Boulart (*Mémoires*, p. 304), l'usage de célébrer cette patronne, non certes dans un esprit de dévotion, mais parce que sa fête était l'occasion d'une réunion de tous les officiers d'artillerie résidant en un même lieu; dans un banquet commun se resserraient les liens de confraternité et se retrempait l'esprit de corps. » Même pendant la retraite de Russie, le 4 décembre 1812, les officiers de l'artillerie de la garde célébrent la Sainte-Barbe et Drouot leur offre ce jour-là quelques bouteilles de vin. (Pion, p. 327.)

pu suppléer aux denrées qui manquaient et nous fûmes réduits à chanter pour nous étourdir sur la mauvaise chère, sans même pouvoir égayer nos refrains par de bons vins. On n'avait pu s'en procurer à grand'peine que trois ou quatre bouteilles qui disparurent en un instant, et il fallut boire de la mauvaise bière que nous n'avions pas même à discrétion. Jamais Sainte-Barbe ne fut célébrée si sobrement et jamais peut-être avec plus de gaîté.

Le général Teste paraissait disposé à ne se porter en avant que lorsqu'il aurait quelque avis des mouvements et de la situation des autres corps de l'armée. Je résolus de rejoindre sans retard le général Baraguey d'Hilliers. La voie d'Italie était, à la vérité, la plus longue, mais la plus certaine pour me rendre à Botzen. J'y trouvais, d'ailleurs, l'avantage de voir mon régiment en passant à Vérone et de rester quelques heures avec ma petite Minerva. Le 5 ou le 6 je partis donc de Lienz avec mes équipages et quelques canonniers d'ordonnance. Je marchai jusqu'à Villach avec précaution et à petites journées. Pourtant, je ne fis aucune mauvaise rencontre; je trouvai, au contraire, dans un des gîtes où je passai la nuit, à Greifenburg ou à Sachsenburg, le capitaine Derivaux et d'autres officiers d'artillerie avec qui je passai une agréable soirée. Nous logions tous dans la même maison et notre jeune hôtesse était jeune, jolie et gaie.

Le jour de mon arrivée à Villach, je me rendis à Klagenfurt pour y voir la femme du général Teste qui m'avait chargé d'une commission pour elle. Le lendemain matin, j'étais de retour à Villach d'où je partis le même jour pour l'Italie. J'avais des chevaux de réquisition, faute de chevaux de poste. Ces malheureuses bêtes, qui tous les jours étaient en course et probablement fort mal nourries, furent sur les dents au bout de quelques lieues, et après avoir fait de vains efforts pour ranimer leur ardeur, après avoir pesté de bon cœur contre les chevaux

et le postillon, il fallut s'arrêter sur la route, au milieu des neiges, et par une nuit fort obscure. J'étais décidé à attendre le jour dans ma voiture, lorsque le lieutenant Chabert, que j'avais emmené avec moi, partit à la découverte. Au bout d'une heure, il revint triomphant m'annoncer que nous aurions bon gîte, bon feu et bon souper dans une espèce de château. Quoiqu'il ne fût éloigné que d'une demi-lieue tout au plus, nous n'atteignîmes ce château qu'au bout d'une heure et en poussant nous-mêmes aux roues de la voiture. Mais aussi quelle jouissance d'être accueillis comme nous le fûmes et de trouver un souper qui nous attendait, et ensuite un bon lit, au lieu de passer la nuit à jeûn sur la grande route! Le lendemain, de bon matin, nous nous remîmes en chemin et une fois arrivé à Pontebba, frontière d'Italie, je pris des chevaux de poste et courus nuit et jour sans m'arrêter. Avec quel plaisir j'entendis les premiers mots d'italien! Quel empressement je mettais à les provoquer par mes questions! Les figures que je rencontrais me semblaient de connaissance; c'étaient d'anciens amis que je retrouvais autour de moi, et tout me paraissait bienveillant et animé. Je rentrais dans mon pays.

Je savais par les dernières lettres de Minerva qu'elle était à la campagne avec sa famille. Mais il était probable qu'elle avait regagné Vérone. Cependant, arrivé au village où le chemin de Monteforte vient rejoindre la grande route, à Villanova, je crois, je mis pied à terre et courus m'informer à une espèce de café qui est sur la route si la famille Venturi était encore à la campagne. Ce fut avec un indicible sentiment de bonheur que j'appris que la mère y était encore avec ses enfants. Dire adieu à Chabert, lui remettre son porte-manteau et lui indiquer non loin de là la maison de poste d'où il pourrait se rendre à Vérone, fut l'affaire d'un moment. Un quart d'heure après, j'étais devant la maison de Minerva et j'entrais

dans le salon, au milieu des cris de joie de la mère et de ses filles, qui me sautaient au cou et me pressaient à m'étouffer, tandis que je couvrais de baisers ma petite Minerva qui, toute saisie, riait et pleurait en même temps et me serrait dans ses bras. Moment délicieux! Quand je me le rappelle, mon cœur semble rajeuni des vingt années écoulées depuis.

Pendant cette soirée qui se prolongea assez avant dans la nuit, c'était à qui me ferait les plus vives caresses; la sœur de Minerva, sa mère et une jeune cousine m'en accablaient à l'envi. Il fallut pourtant se quitter pour prendre le repos dont j'avais grand besoin. Mais après quelques heures de sommeil, je fus agréablement réveillé par une d'elles, et j'allai à mon tour trouver celles qui dormaient encore. Malheureusement, après déjeuner, il fallut songer au départ: les chevaux de poste que j'avais fait demander étaient arrivés et, vers midi, j'étais à Vérone. Je consacrai le peu de temps que j'y passai à voir mon régiment en détail, mais les soirées furent toutes pour Minerva, qui avait quitté Monteforte avec sa famille peu d'heures après moi.

Le 13 décembre, après un séjour de trente-six heures, je partis en poste de Vérone avec Chabert, passai par Roveredo, Trente, Tarvis et arrivai le 14 ou le 15 à Botzen. J'y trouvai le général Baraguey d'Hilliers qui me reçut avec la politesse la plus aimable et me dit qu'il comptait bien que je n'aurais pas d'autre table que la sienne.

L'insurrection qui venait d'avoir lieu dans les environs de Lienz ne s'était fait sentir que faiblement dans cette partie du Tyrol, où la plupart des troupes du corps d'armée étaient concentrées; aussi fut-elle bientôt étouffée et la communication rouverte avec Lienz, de sorte que, pendant mon séjour de deux mois à Botzen, ma plus grande affaire fut de chercher à employer le temps le plus agréablement possible et j'y réussis assez bien, grâce

aux réunions qui avaient lieu chez le général, chez mon hôtesse et au casino de la ville, où elle m'avait présenté.

Le général Baraguey d'Hilliers (1), fort bel homme encore et dont les cheveux blancs faisaient ressortir la noirceur des moustaches, avait un air distingué, un excellent ton et s'énonçait avec esprit et facilité. Il avait été malheureux à la guerre, mais il en raisonnait parfaitement; le général Vandamme et lui sont les deux hommes que j'ai entendus avec le plus de plaisir parler sur cette matière. Sa maison était fort bien montée, sa table excellente et toujours garnie de convives nombreux. Il avait probablement des frais de représentation considérables, mais au moins il s'en faisait honneur. Cet homme, dont la physionomie prononcée, la prestance noble et tant soit peu hautaine, semblaient annoncer de la fermeté et même un peu de dureté dans le caractère, était cependant l'humble esclave de sa femme, et elle mettait si peu d'adresse à cacher l'empire qu'elle avait sur lui, que dès le premier jour je sus à quoi m'en

(1) Louis Baraguey d'Hilliers, né à Paris en 1764, cadet (1783), sous-lieutenant en 1784, lieutenant en second (1787) et en premier (1791), capitaine, lieutenant-colonel de la Légion des Alpes, aide de camp de Crillon, de Labourdonnaye et de Custine (1792), général de brigade (4 avril 1793), suspendu par les commissaires de la Convention (27 juin 1793), remis en activité comme chef d'état-major de la 17e division militaire en mai 1795 et destitué au lendemain du 18 vendémiaire, réintégré un mois après et employé à l'armée des côtes de Cherbourg et à celle d'Italie, général de division (10 mars 1797), réformé en août 1798, réemployé en 1799, inspecteur-général d'infanterie (1800), colonel général des dragons (1804), commandant dans le Frioul (1806), à Venise (1808), en Catalogne (1810), à Lyon (1811), appelé à l'armée de Russie et le 13 novembre 1812 suspendu de ses fonctions pour sa conduite dans la journée du 9, mort de chagrin à Berlin le 6 décembre suivant. C'était, a dit Marmont, « un homme d'une grande distinction, instruit, spirituel, imposant, rempli d'honneur et de délicatesse; partout où il a été employé, il a fait estimer et respecter le nom français; sa personne avait de l'autorité et de la séduction; si la France n'avait été représentée que par des hommes semblables, elle n'eût pas fini par être la victime de la réaction terrible, préparée et ourdie contre elle par ses propres agents. » Par contre, Marbot (III, p. 152) le nomme — avec Marmont — une des erreurs de Napoléon.

tenir sur la faiblesse et l'aveuglement du général (1). Il avait pour aide de camp le comte de Lucchesini, joli garçon de vingt ans à peine; Mme d'Hilliers, qui s'en donnait trente-trois et qui en avait au moins quarante, trouvait Lucchesini à son goût, et le bon général semblait s'être fait un devoir de le laisser entièrement à la disposition de Madame. Lorsque le général allait en tournée, quelquefois même pour plusieurs jours, Lucchesini restait près de Madame pour lui tenir compagnie (2). Du reste, sans être jolie, Mme d'Hilliers avait de la physionomie et ne manquait ni d'esprit ni d'amabilité, mais elle gâtait tout cela par de petites manières enfantines qui pouvaient être piquantes vingt ans plus tôt et qui étaient complètement ridicules lorsque je la vis. A son entrée dans le salon, elle prenait toujours un petit air d'étonnement et d'embarras qui voulait être naïf et qui n'était que risible. A peine assise, on faisait cercle autour d'elle, et chacun, à l'exemple du général, restait debout en l'écoutant soutenir la conversation qu'elle dirigeait à son gré et dont elle faisait en grande partie les frais.

L'adjudant commandant Dumolard était chef d'état-major du corps d'armée. Malgré la réputation querelleuse

(1) Baraguey d'Hilliers avait épousé Marie-Eve Zittier, née à Mayence le 20 janvier 1771, et tout le monde savait qu'elle le menait et le dominait. Il avait accompagné Bonaparte dans l'expédition d'Egypte; à peine était-il à Malte qu'il voulut rentrer en France : « Sa femme, dit Marmont, exerçait un grand empire sur son esprit, et il était inconsolable de l'avoir quittée. »

(2) Maurice de Lucchesini, né à Varsovie le 22 juillet 1790, était fils du fameux Lucchesini, ancien ministre de Prusse et ambassadeur à Paris, devenu grand maître de la cour d'Elisa Bonaparte, princesse de Lucques et de Piombino. (Cf. Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, III, p. 29-30 et une lettre inédite qu'il écrit à Berthier en 1808 et dans laquelle il assure qu'il est désormais Français et que sa famille n'a qu'un but et qu'un vœu, celui de paraître digne de la protection de S. M. l'Empereur!) Sous-lieutenant à la suite du 7e dragons (1er mars 1808), aide de camp de Baraguey d'Hilliers (18 avril 1809), et blessé aux côtés du général à la bataille de Raab (14 juin 1809), promu lieutenant (11 juillet 1810), Maurice Lucchesini mourut le 12 décembre 1811; sur sa maladie, voir L.-G. PÉLISSIER, *Le portefeuille de Mme d'Albany*, p. 117-118.

que plusieurs duels lui avaient méritée dans l'armée, c'était un assez bon enfant (1).

Je fus très mal logé en arrivant à Botzen. Aussi, dès le lendemain, la municipalité me donna, sur ma demande, un nouveau billet de logement. Il était pour la maison du comte Graff, le plus riche négociant de la ville. Mais lorsque je m'y présentai, il fut impossible, me dit-on, de me recevoir; sa maison était déjà remplie et l'on m'invitait poliment à chercher fortune ailleurs. Je tins bon, et après beaucoup de difficultés que je ne pus vaincre qu'en me fâchant tout à fait, on me mit en possession d'un joli petit appartement où j'étais fort bien. Il y avait effectivement d'autres officiers logés dans la maison, entre autres un sous-intendant militaire italien, et c'était le prétexte qu'on avait pris pour me refuser. La véritable raison était, je crois, que cet intendant, établi dans le plus bel appartement et, qui plus est, dans les bonnes grâces de la maîtresse de la maison, avait vu avec peine arriver un officier supérieur français à qui son logement et sa dame pouvaient faire envie et il avait suscité les embarras que j'avais rencontrés. Une fois installé, je m'attachai à faire oublier par mes procédés envers la dame et son cavalier les manières un peu brusques que j'avais été obligé d'employer d'abord, et deux jours après j'étais de la maison.

La maison de commerce du comte Graff était la première du pays et faisait des affaires très considérables. Partisan déclaré de la Bavière dont il était, je crois, ori-

(1) Le vrai nom de cet officier est Molard, et non Dumolard (qui fut cependant porté par sa fille). Michel Molard, né à Versailles en 1763, lieutenant au 2e bataillon de Seine-et-Oise et aide de camp de Lapoype (1791), sous-lieutenant au 104e (1792), lieutenant (1794), chef de bataillon (1795), adjudant général (3 mai 1800), employé en Italie (1805-1809) et en Catalogne (1810), commandant divers départements, les Landes, l'Yonne (1812), la Meuse (1813), gouverneur de Verdun (1815) qu' « il préserva d'un siège en la rendant au nom du roi », mis en non-activité (1816), mort à Verdun en 1818.

ginaire, il avait, dit-on, contribué par ses intrigues à faire passer le Tyrol sous la domination de cette puissance. A ce titre, il avait encouru la haine des Tyroliens, et, lors de l'insurrection, il n'avait pu qu'à grand'peine se soustraire à leur vengeance et se réfugier en Bavière. Depuis, il n'avait pas jugé que la situation des esprits lui permît de rentrer à Botzen et il était encore absent lorsque j'y arrivai. Un associé ou fondé de pouvoirs et grand nombre de commis faisaient les affaires de la maison, dont madame la comtesse ne paraissait nullement se mêler. Petite et rondelette, mais d'une fraîcheur appétissante, elle se livrait aux plaisirs avec tout l'abandon d'une Italienne. Née dans la partie méridionale du Tyrol, elle était moitié Allemande et moitié Italienne et parlait ces deux langues à peu près également mal. A table et au salon, la plus grande liberté régnait dans la conversation; la petite comtesse entendait et disait tout avec une naïveté piquante que son beau-frère, libertin fieffé, mettait souvent à de rudes épreuves. Les officiers étaient nourris chez leurs hôtes, mais il eût fallu un appétit plus robuste que le mien pour suffire à tous les repas qu'on faisait chez le comte Graff. A peine éveillé, une petite femme de chambre m'apportait des fruits et du café; à une heure on se mettait à table : dîner abondant, bien servi et longue séance; à cinq heures, collation de fruits, pâtisseries, etc., et à neuf heures, souper et punch. Il fallait passer à table quatre heures au moins et ce n'était pas tout pour moi. Mon couvert était mis à la table du général et je ne pouvais me dispenser d'en profiter plusieurs fois par semaine. Ces jours-là, pour ne pas manquer aux repas de mon hôtesse, dont les joyeuses libertés me plaisaient fort, je sortais de son dîner pour aller à 5 heures à celui du général, que je quittais aussi tôt que possible pour assister au souper de la comtesse et boire avec elle le champagne ou le punch.

Lorsque le temps était beau, nous allions souvent, après le dîner, promener avec la comtesse dans sa voiture, aux environs de Botzen, et la partie se terminait ordinairement par une collation dans quelque auberge du village. Le soir, je l'accompagnais au Casino où elle m'avait présenté; plusieurs femmes de la ville y amenaient leurs hôtes; on y jouait, on y dansait, on y riait jusqu'à 9 heures; alors chaque société regagnait son chez-soi et souvent, après le souper, notre petite hôtesse faisait apporter des cartes et nous jouions au trente et quarante, aux petits paquets, etc. Dans une de ces soirées, je lui gagnai sept à huit cents francs; j'en étais honteux.

A la suite de la deuxième insurrection qui avait eu lieu dans les environs de Lienz, des colonnes mobiles étaient parties dans toutes les directions pour maintenir le pays et appréhender les habitants qui semblaient dangereux par leurs opinions et leur crédit. Une de ces colonnes, commandée par le général Huard, avait été envoyée dans les montagnes où s'était retiré André Hofer. Simple aubergiste dans une vallée du Tyrol, son caractère ardent et ferme, l'exaltation de ses sentiments religieux et de son amour pour son pays, sans doute aussi sa haute stature et ses formes athlétiques, l'avaient fait choisir pour chef par ses concitoyens. Il avait justifié leur confiance. Il avait repoussé les troupes bavaroises, et ses succès l'avaient rendu comme le roi du Tyrol. Mais, fidèle à la simplicité de ses mœurs, il ne changea ni de costume ni d'habitudes, et n'employa son autorité que pour organiser la résistance et y maintenir l'ordre. Lorsque après la paix de Presbourg, les Français agirent avec les Bavarois, Hofer vit bien que toute résistance devenait inutile et même sans but, puisque l'Autriche abandonnait le Tyrol sans retour. Il ne chercha plus qu'à obtenir des garanties pour le pays et ses défenseurs. Une amnistie générale fut le prix de sa soumission et,

depuis cette époque, il vivait tranquille et oublié.

Malheureusement pour lui, la dernière tentative d'insurrection éveilla les soupçons. Le bruit se répandit qu'elle avait eu lieu à son instigation, et le fait est que son nom avait servi de signal et que les habitants avaient pris les armes en le proclamant pour chef.

Les autorités françaises et bavaroises crurent devoir s'assurer d'un homme si dangereux. Le général Huard fut chargé de l'arrêter et Hofer arriva prisonnier à Botzen. Sa réputation me donna envie de le voir. J'allai à sa prison. Au bout d'un étroit corridor gardé par deux grenadiers était la porte de son cachot; elle me fut ouverte et je me trouvai dans une espèce de cabinet obscur : c'était là qu'Hofer était renfermé. Une haute taille, de larges épaules, une barbe noire et épaisse qui lui descendait sur la poitrine et commençait à grisonner, une expression de physionomie sévère, mais calme et résignée, donnaient à son aspect quelque chose de vénérable dont je fus frappé; c'était une figure de patriarche des anciens temps; seulement, un gros nez fortement bourgeonné semblait indiquer qu'il n'en avait pas la tempérance. Il était vêtu comme le sont les paysans tyroliens : culotte et gilet bruns, larges bretelles vertes par-dessus et casaque de la même couleur. Il me parut avoir une cinquantaine d'années. Il parlait italien et c'est dans cette langue que j'entamai la conversation, en l'assurant que l'intérêt que m'avait inspiré tout ce que j'avais entendu de lui et le désir de lui être utile m'avaient engagé à le voir. C'était la vérité, en y ajoutant la curiosité que j'eus toujours de connaître la figure des hommes remarquables. Il reçut mon compliment d'un air reconnaissant et répondit aux motifs d'espérance que je lui donnais, qu'il était parfaitement tranquille. « J'ai fait, me dit-il, le sacrifice de ma vie; il en sera ce qu'il plaira à Dieu dont la volonté soit faite; j'espère seulement qu'après moi on

aura soin de ma pauvre femme et de mes enfants, c'est tout ce que je désire; je compte sur la générosité des Français. » Et il me témoigna sa gratitude pour quelques présents de vivres et de tabac que nous lui avions faits, et qui furent les seuls objets qu'il voulut accepter.

Cette tranquillité d'âme n'avait rien d'affecté; c'était avec les manières et le langage d'un simple et grossier montagnard qu'il me parlait de son dévouement à sa patrie et de son inquiète tendresse pour le sort des siens. Je me retirai profondément ému et faisant des vœux sincères pour que cet homme dont les torts, s'il en eut, avaient le patriotisme pour excuse, fût bientôt rendu à sa famille et à la liberté. Mon espoir fut bien déçu. Après avoir demandé les ordres du prince vice-roi, le général Baraguey d'Hilliers fit, au bout de quelques jours, partir Hofer pour Mantoue et là, traduit à un conseil de guerre, il fut condamné et fusillé. La nouvelle qu'on en reçut nous attrista tous à Botzen; nous étions loin de nous y attendre et si c'est à la haute politique qu'il faut attribuer ce bien sévère jugement, ses actes sont bien cruels. Le portrait de cet homme extraordinaire était entre les mains de tous les Tyroliens; j'en ai encore un, très mal fait, mais qui rappelle assez bien ses traits (1).

Le désir de rejoindre mon régiment où ma présence

(1) On assure même que Baraguey voulait le sauver. Mais la tête de Hofer était mise à prix. Un certain Raffl découvrit sa retraite et le dénonça au général Huard; le 27 janvier 1810 un peloton, conduit par le traître (cf. le récit fait au colonel Combe par Pascal, *Mémoires* de COMBE, nouv. édit., 1896, p. 54-57), entourait la cabane où étaient Hofer, sa femme, son enfant et son ancien secrétaire. Hofer se fit connaître, il fut emmené à Méran, puis à Mantoue, où il comparut, le 19 février, devant un conseil de guerre qui le condamna à mort. Le prince Eugène lui aurait peut-être laissé la vie; mais un ordre de Napoléon, du 11 février, prescrivait de faire condamner et exécuter le prisonnier dans les vingt-quatre heures. Hofer mourut héroïquement le 20 février; debout et les yeux non bandés, il commanda lui-même « feu » aux soldats; il ne tomba qu'à la treizième balle. L'Allemagne comptait un martyr de plus. En janvier 1823 ses restes furent exhumés et transportés de Mantoue à Innsbruck où ils reposent à côté du mausolée de l'empereur Maximilien.

était nécessaire et celui, plus vif encore, de revoir Minerva, me faisait trouver long mon séjour à Botzen. Il était, d'ailleurs, sans utilité, puisque le pays était désarmé et tranquille. Aussi, malgré les avantages que me procurait mon commandement et la vie agréable que je menais à Botzen, j'avais écrit plusieurs fois au général Sorbier pour être rappelé à Vérone. Enfin, l'ordre que je sollicitais m'arriva. Le 13 février 1810, j'étais de retour à Vérone près de Minerva, toujours bonne, aimante et encore embellie. Nous nous écrivions très souvent pendant mon absence et j'avais reçu d'elle son portrait et une mèche de ses cheveux. Je conserve encore les cheveux, mais le portrait est resté en Russie.

J'avais à mon retour repris mon appartement de la casa Emilei; il était vaste; une remise et de belles écuries en dépendaient et la maison passait pour une des plus belles de la ville. Malgré cela, je désirais changer de logis pour me rapprocher des casernes de mon régiment et, le dirai-je aussi, parce que sa proximité de la maison de Minerva, située presque en face, me gênait un peu. Quel que fût mon amour pour elle, j'avais toujours quelque intrigue avec d'autres femmes que j'aimais beaucoup moins, mais que je voyais avec plaisir et recevais parfois chez moi. J'allai donc loger casa Belladoro; mon appartement était moins grand et moins commode, mais plus gai, proche du grand théâtre et de mes casernes. Je ne sais si Minerva se douta du motif de mon déménagement, mais le jour où elle l'apprit, je la trouvai tout en larmes et ce ne fut qu'à force de caresses et de protestations bien sincères que je parvins à rappeler le sourire sur sa jolie bouche. Bonne et confiante, elle n'en parla plus, et si je lui fis des infidélités, je revenais toujours à elle avec un nouveau plaisir et je fus assez heureux pour qu'elle ne connût que mon amour et ne s'aperçût jamais de mes torts. Plus tard, elle fit connaissance avec mon nouveau

logement et plusieurs fois elle y vint avec sa mère et sa sœur, à la faveur de la nuit.

A mon retour, je repris le même genre de vie qu'avant mon départ pour Vienne. A moins d'affaires pressantes, je ne me levais pas avant 8 heures. Quelques fruits ou des racines crues de fenouil que j'aimais beaucoup étaient mon déjeuner habituel. Vers les 9 heures, l'adjudant major et l'adjudant de service venaient au rapport et recevaient mes ordres pour la journée. Après quoi j'employais deux ou trois heures aux affaires du régiment, à ma correspondance avec le ministre, les généraux, etc. De midi à 2 heures, je lisais, dessinais et recevais quelques visites, puis je faisais une promenade à cheval ou allais aux casernes du régiment; le pansage des chevaux avait lieu à cette heure-là et c'était une espèce d'inspection journalière dont j'avais reconnu l'utilité. Je dînais à 4 heures avec les officiers supérieurs de la garnison, le sous-intendant militaire, le commissaire des guerres, et nous invitions presque toujours des officiers de nos régiments. Notre table était bien servie et nos repas longs, gais, bruyants. Je faisais ensuite avec quelques-uns des convives un tour de promenade sur ce qu'on appelle le Liston, espèce de large trottoir qui règne le long du Cours, ou bien je montais à cheval pour faire manœuvrer mon régiment, soit comme artillerie, soit comme cavalerie. Vers le soir, je me rendais sur la place des Arènes, réunion ordinaire des Véronais, et où, surtout le dimanche, on rencontrait les jolies femmes de la ville. De là, j'allais au spectacle, en attendant le moment où chaque soir je voyais Minerva. C'était ordinairement vers les 9 heures. Je trouvais chez elle, avec sa mère, sa sœur et quelquefois une de ses amies; mais loin d'être des témoins incommodes, elles ajoutaient à l'agrément de la soirée par leur folle gaîté, leurs jeux et leurs chants, et n'avaient pas l'air de remarquer notre absence lorsque nous passions,

Minerva et moi, dans la chambre voisine. Elles se prolongeaient, ces délicieuses soirées, jusqu'à 11 heures, à l'instant où la grosse cloche de la ville sonnait la retraite et j'ai déjà dit que le père de Minerva rentrait alors de son cercle, après avoir fait sa partie de tarocco. Le dimanche, une visite de corps de mes officiers, l'inspection de mon régiment, la messe militaire, la parade remplissaient ma matinée. Pendant l'hiver ou lorsque le mauvais temps ne permettait pas les promenades ou les manœuvres, de plus longues heures passées chez moi et quelques parties d'échecs ou de billard après dîner les remplaçaient.

J'allai encore cette année, au mois de juillet, passer une quinzaine de jours aux eaux d'Abano, et, à l'aller ainsi qu'au retour, je m'arrêtai à Monteforte, la maison de campagne de Minerva.

Le 20 septembre, étendu sur mon canapé, je pensais à ma position, dont je sentais tout le charme, et à l'avenir qu'embellissait l'image de Minerva, mêlée à toutes mes pensées, lorsqu'un canonnier d'ordonnance me présente un paquet de l'état-major général de Milan. Je l'ouvre. Adieu, bonheur présent et rêves couleur de rose pour l'avenir! Tout est détruit en un instant; c'est un ordre de départ pour mon régiment qui doit se rendre à Auxonne. Je restai découragé, anéanti; jamais je n'ai éprouvé un désenchantement pareil; tout me semblait fini et je fus quelque temps avant de pouvoir prendre sur moi d'annoncer cette nouvelle au régiment et d'ordonner les mesures de détail qu'elle exigeait. Il fallait aussi prévenir ma petite amie; mais je l'assurai que mon absence ne serait que de quelques mois et que je ne passerais pas l'année sans la revoir: ce que je n'espérais cependant guère, tout en le désirant bien sincèrement.

Les préparatifs du départ m'occupèrent entièrement jusqu'au jour fixé, qui était un des derniers de septembre.

J'avais calculé que je pouvais rester quelques jours de plus à Vérone, et qu'en prenant la poste j'arriverais à Milan en même temps que mon régiment. Je le laissai partir sans moi et dès que je fus libre, je me rendis à Monteforte, où était Minerva. Je ne sais si l'idée de notre prochaine séparation ajoutait plus de charmes encore au bonheur que je goûtais pour la dernière fois. Mais jamais les caresses de ma Minerva ne me parurent si enivrantes. Si des larmes s'y mêlaient, la promesse d'un prompt retour les faisait cesser. Malheureusement je ne pouvais disposer que de deux jours. Ils passèrent rapidement. Mais la mère et ses filles avaient, sans m'en parler, formé le projet de retourner avec moi à Vérone et d'y rester jusqu'à mon départ. Elles s'y prirent assez adroitement pour que le père consentît au voyage. J'emmenai donc ces dames dans ma calèche; après trois heures de marche qui me parurent bien courtes, je les déposai dans leur logis. J'y revins bientôt après et cette fois ma visite fut longue; je pouvais la prolonger sans crainte; il n'y avait qu'elles dans la maison. Le jour suivant, même bonheur; mais cette fois il était troublé par l'idée de mon départ, qui avait lieu le lendemain; Minerva n'en était pas prévenue; ses larmes m'auraient trop affligé, et ce fut le cœur bien gros que je la serrai dans mes bras et la couvris de baisers en la quittant. Combien je maudissais l'ordre qui m'éloignait d'elle, et avec quel profond découragement je partis pour Milan!

Je voyageais en poste dans ma calèche avec mon chirurgien-major, le docteur Boban, homme aimable et instruit pour lequel je conserve un véritable attachement. Sa conversation et les distractions de la route dissipèrent peu à peu ma tristesse (1). A Milan, où je restai deux jours,

(1) Charles-Pierre Boban, né à Blondefontaine (Haute-Saône) en 1770, chirurgien élève (1793), chirurgien de 2e classe à l'armée du Rhin (1795), à la 92e demi-brigade (1798) et au 1er régiment d'artillerie à cheval (1799), chirurgien-major au même régiment (1804), puis au 4e régiment à cheval (1816), retraité en 1825.

ainsi que mon régiment, une aventure d'auberge avec des voyageuses allemandes acheva d'étourdir mon chagrin. Depuis, sans que l'affection profonde que j'avais pour Minerva fût moins vive, je supportai plus facilement son absence et je ne refusai pas les distractions qui se présentèrent.

Je marchai à la tête de mon régiment. Le premier ou le second jour, nous passâmes la nuit à Arona, patrie de saint Charles Borromée, dont la famille possède la plus grande partie du pays. J'étais logé dans son château, et je ne manquai pas de visiter la statue de mon saint patron; elle est creuse et un escalier intérieur permet de monter jusqu'au sommet. La situation d'Arona, sur les bords du lac Majeur, est fort agréable. Je vis, le jour suivant, les îles Borromées, Isola Bella et Isola Madre. Elles semblent ces îles enchantées que rêva l'imagination des poètes; mais elles perdent de leur mérite lorsqu'on y aborde. Elles sont surchargées d'édifices d'un goût bizarre où les ornements prodigués sans mesure remplacent trop souvent la grâce et l'élégance.

En quittant le lac, on côtoie le Tessin jusqu'à Domo d'Ossola, où nous couchâmes, et le lendemain nous montâmes le Simplon. La route est un des chefs-d'œuvre de ce siècle. Des ponts, jetés d'une montagne à l'autre, des rochers percés en longues galeries, un chemin d'une pente presque insensible suspendu sur des abîmes sans fond et s'élevant jusqu'au pied des glaciers, tout excitait mon admiration. Une pluie abondante qui bientôt se changea en neige nous assaillit à moitié de notre route et devint si épaisse que nos voitures de bagages ne pouvaient plus avancer et que je fus obligé d'envoyer chercher des chevaux de poste au village du Simplon pour renforcer les attelages. J'y arrivai assez tard. Il était encombré d'une neige dont la masse augmentait à chaque instant. Le maire et quelques habitants que je fis venir me dirent

qu'il me serait probablement impossible de continuer ma route le lendemain, et cela m'inquiétait d'autant plus qu'un officier qui allait toujours en avant faire le logement était parti ce jour-là du Simplon pour Brigue et que la tourmente avait dû le surprendre en route. Heureusement, vers minuit, la tempête se calma, la neige cessa de tomber, et de ma fenêtre je vis un ciel étoilé et sans nuages qui annonçait une superbe journée pour le lendemain.

Il fit effectivement très beau; mais la montagne était couverte de plusieurs pieds de neige, et je dus faire ouvrir la route par des paysans armés de pelles. Les canonniers les suivaient à pied, conduisant leurs chevaux par la bride. Puis venaient les bagages, chargés sur des traîneaux. On marchait lentement, un à un, et ce n'est pas sans danger que nous passâmes en différents endroits dominés par des masses de neige dont le moindre ébranlement pouvait déterminer la chute. A chacune des grottes sous lesquelles passe la route, il fallait s'arrêter pour attendre que les paysans eussent débarrassé l'entrée. J'appris le soir que mon officier de logement avait été la veille enfermé dans l'une d'elles et qu'il n'avait pu en sortir qu'avec peine et après un assez long travail.

Parvenus à la partie moyenne de la montagne, nous n'y trouvâmes plus de neige et nous arrivâmes sans accident à Brigue, dont nous voyion depuis si longtemps les clochers de fer blanc se détacher sur la teinte rembrunie des roches et des sapins. Cette petite ville me parut si triste et si laide que je ne fus pas tenté, pour la parcourir, de m'éloigner du bon feu qui m'attendait dans mon logement.

Je continuai ma route par Louèche, Sion, Martigny, Thonon, Genève, Nantua, Bourg, Dôle, et j'arrivai à Auxonne sans incidents notables. Ma prévention contre cette garnison ne fut que trop justifiée dès le premier jour par la manière incommode dont le régiment y fut

établi. Disséminés dans les écuries de la ville et des fermes des environs, les chevaux ne pouvaient être surveillés comme ils auraient dû l'être. Les logements d'officiers étaient fort mauvais et très chers. Faute de mieux, je dus prendre le mien dans un café où j'occupais deux chambres au-dessus de la boutique; quelle différence avec mon appartement de Vérone! Quelle différence plus grande encore avec les agréments de tous genres que j'avais goûtés dans cette ville! Je prévoyais que je mènerais à Auxonne une triste vie. Ma prévision était encore au-dessous de la réalité. Je ne serai démenti par aucun des régiments qui ont eu le malheur de rester à Auxonne; c'est la plus détestable garnison de France. De nombreux prisonniers de guerre anglais, presque tous marins, s'y trouvaient alors; chaque jour des querelles s'élevaient entre eux et les canonniers et ajoutaient à mes désagréments. Et c'était le maire d'Auxonne qui, par ses intrigues, m'avait fait quitter Vérone! Je l'appris plus tard à Paris du général Gassendi, qui paraissait fort étonné des plaintes que je lui faisais : le maire d'Auxonne, me disait Gassendi, lui avait juré que les hommes et les chevaux seraient parfaitement placés, et sur ces assurances, il avait fait venir de Vérone mon régiment. L'esprit doucereux de ce maire, M. Amanton, et ses prétentions littéraires (1) étaient loin de m'avoir séduit. Lorsque je sus que je devais à ses officieux mensonges d'être dans sa bonne ville d'Auxonne, j'avoue que j'eus pour lui plus que de l'éloignement et que mes relations avec lui s'en ressentirent.

(1) Claude-Nicolas Amanton, avocat, maire d'Auxonne, conseiller de préfecture de la Côte-d'Or, était en effet, littérateur et journaliste. Outre beaucoup d'articles, il a composé des opuscules sur l'histoire littéraire de la Bourgogne et des notices biographiques sur des Bourguignons célèbres. Il avait publié en 1799 un *Mémoire sur la nécessité de conserver l'Ecole d'artillerie* à Auxonne et en 1801 un *Coup d'œil sur les finances d'Auxonne*.

Avant qu'il fût question de quitter Vérone, j'avais demandé un congé au ministre pour venir à Paris revoir mes parents et mes amis dont j'étais depuis longtemps séparé: il m'avait été refusé, parce qu'on jugeait ma présence nécessaire au régiment et il devait m'être accordé dès que les circonstances le permettraient. Je renouvelai ma demande lorsque je fus à Auxonne, j'obtins un congé de trois mois et le 1er février 1811, j'étais à Paris. Avec quel plaisir je revis mon père, et combien il parut lui-même heureux de m'embrasser! Quoique bien vieilli, il était encore en parfaite santé et ses jambes ne se ressentaient pas de ses soixante-seize ans. Ma première visite, le jour même de mon arrivée, fut chez mon fidèle ami Duménil que je retrouvai bon, aimable et dévoué comme je l'avais laissé. Très disposé à profiter des plaisirs qu'on trouve à Paris lorsqu'on est jeune encore et qu'on a de l'argent, je menai, pendant les deux mois et demi que j'y passai, la vie la plus dissipée. Les occasions de plaisir s'offraient d'elles-mêmes, et je dois les attribuer à la faveur dont jouissait à cette époque tout ce qui portait uniforme et moustaches. Dans les réunions publiques et les bals de l'Opéra, où je manquais rarement d'aller, je fus souvent dans le cas de dire comme Sedaine : « Ah! mon habit! que je vous remercie! » Des liaisons souvent fort extraordinaires et toujours agréables s'offraient à moi presque toutes formées.

L'éloignement de l'Ile Saint-Louis, où demeurait mon père, était fort incommode pour moi lorsqu'il s'agissait de regagner mon logement à une heure avancée de la nuit. Au bout de quelques jours, je louai au centre de Paris une chambre où je pus coucher lorsqu'il serait trop tard pour revenir chez mon père. J'eus ainsi une espèce de petite maison; j'en usais plusieurs fois par semaine, et le matin, je revenais chez mon père dont l'obligeante amitié s'était faite d'emblée à mon genre

de vie. J'étais avec lui assez près de la cheminée lorsque le 20 mars, dans la matinée, le canon des Invalides annonça l'accouchement de l'impératrice (1). Chacun prêta l'oreille; avec quelle attention j'en comptais les coups et combien j'eus de plaisir lorsque le vingt-deuxième annonça la naissance d'un fils! La joie fut universelle dans Paris; la naissance du roi de Rome semblait affermir à jamais la puissance de l'empereur; on admirait l'influence de son étoile. J'étais loin de prévoir que cette faveur du sort devait être la dernière, et que cet enfant, espoir de la France, serait dans peu d'années privé de son père que l'exil et la mort attendaient sur un rocher de l'Océan, abandonné de sa mère qui souillerait la couche d'un grand homme en y recevant un obscur général autrichien, livré aux mains d'un Metternich dont tous les soins tendraient à étouffer en lui les idées grandes et généreuses!

J'allai deux ou trois fois aux grands levers du dimanche, et je me plaisais à voir réunies dans les riches salons des Tuileries toutes les notabilités de l'époque que l'ambition y conduisait avant l'arrivée de l'empereur. Chacun de ces personnages profitait de ses avantages pour faire sentir aux autres sa supériorité. Ils rivalisaient et d'orgueil et de vanité; mais, dès que le maître paraissait, le niveau de l'égalité faisait plier toutes les têtes, et un regard, un mot bienveillant pouvait seul en faire redresser quelques-unes. On se rangeait autour des salons de réception, et malheur à celui qui ne savait pas se placer au premier rang ou dont la taille ne se distinguait pas dans la foule! Il courait risque de ne pas attirer l'attention de l'empereur, qui pourtant adressait d'ordinaire quelques mots à chacun, et quel désappointement, quelle mortification! Il me

(1) Le 20 mars 1811, à 9 heures un quart du matin.

parla chaque fois de mon régiment, me demanda si j'étais content de la garnison d'Auxonne, et ma réponse négative ne se fit pas attendre.

Dans un de ces grands levers, le ministre de l'Intérieur, M. de Montalivet (1), présenta une députation des négociants de je ne sais quelle ville, et l'empereur, profitant de cette occasion pour développer publiquement ses principes politiques et commerciaux, parla pendant une heure au moins avec une facilité d'expression, une verve chaleureuse et un entraînement de conviction que je n'oublierai de ma vie. Il prétendait que la France était assez grande et assez peuplée pour pouvoir alimenter son commerce, et que les négociants devaient borner là leurs spéculations, tant que le blocus continental n'aurait pas obligé l'Angleterre à reconnaître l'indépendance des pavillons et la liberté des mers. A cette occasion, il se plaignit du peu de zèle que la Russie mettait à soutenir le système du blocus, et au mécontentement qui perçait dans son discours, on pouvait apercevoir un commencement de mésintelligence entre les deux cours (2).

Dans le courant du mois d'avril, je revins à Auxonne, que le séjour de Paris me fit paraître encore plus triste et plus ennuyeux. J'allai quelquefois à Dijon; une fois entre autres, je m'y rendis pour y recevoir mon frère qui, de la direction de Marseille, passait à celle de Rouen; il

(1) Cf. sur Montalivet la *Notice* du comte Camille Bachasson de Montalivet (1867) et A. Chuquet, *la Jeunesse de Napoléon*, II, p. 163-165. Il était maire de Valence lorsque Napoléon l'appela à la préfecture de la Manche (1801). Préfet de Seine-et-Oise en 1804, conseiller d'Etat en 1805, directeur général des ponts et chaussées en 1806, il devint ministre de l'intérieur en 1809 et ce fut lui qui en 1813 traça le dernier tableau de la situation de la France impériale. Il fut aux Cent-Jours intendant général de la Couronne.

(2) On trouvera le texte authentique de ce discours (prononcé par Napoléon devant les membres des conseils généraux du commerce et des manufactures qui le félicitaient de la naissance du roi de Rome) dans la *Revue critique* du 27 septembre 1880, nº 39.

voyageait avec sa femme et ses enfants et s'arrêta deux jours avec moi.

Un régiment d'infanterie légère, le 23e, je crois, était comme nous en garnison à Auxonne, et les officiers avaient donné aux dames de leur régiment un petit bal où j'avais été invité ainsi que mes officiers. Nous le leur rendîmes et y invitâmes les habitants de la ville, qui firent honneur à la fête et aux rafraîchissements. Mais là se bornèrent nos relations avec eux et le lendemain nous étions déjà totalement étrangers les uns aux autres. Ce bal, où nous avions réuni tout ce qui était un peu présentable depuis la petite marchande jusqu'à la bourgeoise renforcée, fut aussi bien qu'il était possible de le rendre à Auxonne. Faute de mieux, nous avions dû prendre pour salle de danse et pour salon le café au-dessus duquel je demeurais, et un petit jardin contigu qui fut disposé en salle de verdure.

Pendant mon séjour à Paris, j'avais vu plusieurs fois le général Lariboisière, premier inspecteur général d'artillerie. Il eut pour moi l'intérêt bienveillant qu'il m'avait précédemment témoigné à Vienne. Je dînai chez lui quelques jours avant mon départ, et lorsque je pris congé, il me dit que je serais compris dans la prochaine promotion des colonels. Effectivement, le 23 juin 1811, je fus nommé à ce grade et j'en reçus l'avis à Auxonne peu de jours après.

Je craignais d'être envoyé dans un régiment à pied et surtout d'être placé dans une direction. Par le bonheur le plus inespéré, je reçus l'ordre de rejoindre à Vérone le 4e régiment d'artillerie à cheval dont j'étais nommé colonel. Mes rêves de bonheur n'avaient pas osé aller jusque-là. Aussi ma joie fut extrême et je fis mes préparatifs pour revoir le plus tôt possible l'Italie où me rappelaient de si doux souvenirs. Ce fut vers la fin d'août 1811 que je quittai cet Auxonne où j'avais respiré l'ennui par tous les pores.

La longueur de la route que j'avais à faire pour me rendre en Italie me détermina à vendre mes chevaux de selle et de voiture avant mon départ. Mais ce ne fut pas sans un véritable regret que je me séparai de mon petit cheval calabrais dont l'âge semblait avoir respecté la bonté. Toutes mes dispositions terminées, je partis vers la fin d'août dans une calèche, emmenant avec moi un canonnier allemand nommé Mées, qui devait être réformé pour cause de blessure, et que je comptais garder comme second domestique. Sa réforme ne fut pas accordée et je dus le renvoyer au régiment lorsque je fus rejoint par Baptiste, mon ancien domestique, à qui j'avais permis d'aller dans son pays.

En quittant Auxonne, je m'arrêtai à Dôle, chez Bureaux de Pusy, major de dragons, avec lequel j'avais autrefois mené joyeuse vie à Paris (1). Nous déjeunâmes ensemble; après quoi je continuai ma route. Arrivé à Poligny, je fus obligé de m'y arrêter quelques heures pour faire raccommoder une des roues de ma calèche. Je couchai à un ou deux relais plus loin, dans une fort mauvaise auberge située au milieu des bois. Le lendemain j'arrivai à Genève et j'y passai la nuit. Le jour suivant je couchai à Saint-Gangolphe et de là, après avoir traversé le Valais, j'arrivai à Brigue à minuit. Je ne m'y arrêtai que pour relayer, et je passai le Simplon pendant la nuit par un assez mauvais temps. Le jour suivant, au matin, j'étais en Italie; je descendais à Domo d'Ossola; je voulais aller jusqu'à Milan sans délai ni retard. Le lac Majeur et ses rives délicieuses me retinrent. Je logeai dans une auberge admirablement située sur le bord du lac, et je différai mon départ.

(1) Joachim-Irénée-Adélaïde Bureaux de Pusy, né à Vesoul en 1776, dragon (1791), sous-lieutenant (1792), suspendu comme noble par le représentant Du Roy (1794), réintégré par le Directoire (1798), lieutenant dans les chasseurs de la garde (1801), capitaine dans les dragons de la garde (1806), major au 28e dragons (1809), colonel (1813), mort à Paris en 1822.

Le soleil, encore assez élevé sur l'horizon, répandait sur le lac une teinte chaude et brillante. Des barques en sillonnaient les eaux. Des jeunes filles, réunies près de l'auberge, présentaient leurs corbeilles de fruits aux voyageurs qu'elles agaçaient par leurs chants et leur folle gaîté. Un charme indéfinissable, sans doute l'effet de la situation d'esprit où j'étais en retrouvant l'Italie, se répandait sur tout ce qui m'environnait. Jamais soleil aussi beau n'avait éclairé si magnifique paysage. Ces paysannes, embellies par mon imagination, me semblaient ravissantes, leurs chants suaves, leurs mouvements les plus gracieux du monde. Seul dans ma chambre, assis sur mon balcon, je rêvais avec délices le plus riant avenir tout en contemplant le tableau qui se déroulait devant mes yeux. Un souper que, dans cette disposition d'esprit, je jugeai excellent, n'interrompit que pour peu de temps mes rêveries, et bien avant dans la nuit j'étais encore à ma fenêtre, admirant le même spectacle dont un superbe clair de lune avait seulement changé le genre d'aspect.

Je ne quittai mon balcon que lorsque je sentis mes yeux se fermer et le lendemain matin je me remis en route pour Milan où j'arrivai dans l'après-midi. Nous étions alors dans les premiers jours de septembre 1811. J'allai voir au palais impérial le général d'Anthouard, aide de camp du prince Eugène et commandant en chef de l'artillerie de l'armée d'Italie. Il me reçut avec l'amitié qu'il m'a toujours témoignée et il m'en avait, quelques mois auparavant, donné une nouvelle preuve en me proposant, lorsque j'étais encore major du 1er régiment à Auxonne, d'être son chef d'état-major. Je refusai cette proposition, tout avantageuse qu'elle fût; depuis cinq ou six ans que je commandais le 1er régiment, je m'y étais réellement attaché; j'avais mis de l'amour-propre à perfectionner sa tenue et son instruction, et il m'en coûtait

de l'abandonner tant que j'y serais major. Mes idées d'indépendance, à vrai dire, entraient aussi pour beaucoup dans mon refus; je savais qu'un chef d'état-major n'est que l'exécuteur des volontés de son général, et j'ai redouté toute ma vie de dépendre d'un autre.

J'étais pressé d'arriver à Vérone. Je savais par le chef d'escadron Norguet (1), que j'avais rencontré à Sesto, au passage du Tessin, que le général Faure de Gière, que je remplaçais comme colonel au 4e régiment, devait partir sous peu de jours; et j'étais bien aise de le voir auparavant. Le désir de revoir ma Minerva ajoutait aussi à mon impatience. Après avoir fait les visites indispensables, entre autres au prince vice-roi qui me reçut de la manière la plus aimable, je quittai Milan.

J'arrivai le lendemain dans l'après-midi à Vérone. Quel sentiment de bonheur j'éprouvai en y entrant! Dans le trajet assez long de la porte de Peschiera à l'auberge des Deux-Tours où je descendais, blotti dans le fond de ma calèche, je savourais le plaisir de me retrouver aux lieux que j'avais quittés avec tant de chagrin et si peu d'espérance de les revoir. Tout riait à mon imagination : un beau régiment qui m'attendait, une maîtresse adorée que j'allais dans quelques heures serrer dans mes bras. Arrivé à mon auberge, mon premier soin fut de commander un bon dîner dont j'avais grand besoin. Personne n'était encore prévenu de mon arrivée. Je goûtais dans cette espèce d'incognito un plaisir que je ne saurais définir. Pour le faire durer plus longtemps, je ne sortis qu'à l'entrée de la nuit et je me dirigeai vers la place des Arènes où la beauté de la soirée avait, comme à l'ordinaire, réuni sur le Liston beaucoup de promeneurs.

(1) Pierre Norguet, né à Bèze (Côte-d'Or) en 1773, canonnier (1793), lieutenant (1795), capitaine en second (1803) et en premier (1809), chef de bataillon (1811), major (1813), blessé le 18 octobre à Leipzig, mort le 10 novembre suivant. (MARTINIEN, *Tableaux*, p. 637.)

J'y rencontrai le major Julien et plusieurs capitaines de mon nouveau régiment qui me félicitèrent sur mon arrivée et m'assurèrent qu'officiers et soldats applaudissaient à ma nomination.

C'était une grande joie de me trouver avec eux et de recevoir les témoignages de leur affection. Mais un bonheur bien plus vif m'appelait ailleurs et je les quittai pour me rendre chez Minerva. L'idée de la voir dans quelques instants faisait battre mon cœur, lorsque trois dames, accompagnées d'un cavalier, passèrent à côté de moi dans la rue qui conduisait chez elle. Je les reconnus à leur démarche et au son de leur voix; c'était Minerva avec sa sœur et sa mère. Mon premier mouvement fut de les accoster; mais par une des nombreuses bizarreries de mon caractère, j'aime mieux différer un plaisir que de ne pas le goûter à mon aise; cette espèce de privation volontaire n'est pas même sans attrait pour moi. Je remis au lendemain mon entrevue plutôt que d'en gâter la douceur en abordant froidement Minerva dans la rue. Je dois aussi confesser que la vue du cavalier qui accompagnait ces dames, et que je ne connaissais pas, produisit sur moi un effet pénible, et sans m'avouer l'inquiétude que j'en ressentais, l'idée de Minerva infidèle ou seulement coquette vint plusieurs fois pendant la nuit troubler mon sommeil; je ne fus parfaitement rassuré que lorsque je sus le lendemain que c'était un jeune chirurgien français qui faisait la cour à sa sœur Fanny.

Le lendemain matin, je reçus la visite du corps d'officiers. J'allai ensuite chez le général Faure qui m'attendait pour me remettre le commandement du régiment et de l'école d'artillerie; il partit le jour même pour la France.

De la chambre du général on apercevait la maison de Minerva. Plusieurs fois je m'approchai de la fenêtre dans l'espoir de la voir. Enfin je l'aperçus qui rentrait

chez elle avec sa mère; par hasard elle leva les yeux et m'aperçut. Je la vois encore s'arrêter immobile, les regards fixés sur moi. Un moment après, elle est à sa fenêtre; ses regards, ses gestes répondent aux miens; sa jolie figure, animée d'une teinte plus vive, exprime la joie et la surprise. Je lui annonçai par mes signes que j'irai la voir dans la soirée et il arriva enfin, ce moment désiré où je pus la presser dans mes bras, après une séparation de dix mois. Je fus reçu par toute sa famille avec une joie presque égale et, comme avant mon départ, je trouvai le même charme dans les heures que chaque soir je passai avec elle.

Le surlendemain de mon arrivée, ma réception eut lieu à la tête de mon régiment, et le même jour, un dîner me fut offert par le corps d'officiers. De nombreuses libations en l'honneur du nouveau colonel et des chansons joyeuses animèrent la fin du repas. Les chefs de corps qui étaient à Vérone me donnèrent, eux aussi, des dîners. Je les leur rendis, et ces réunions gastronomiques que je commençais à trouver fatigantes se terminèrent par un grand banquet auquel j'invitai tous les officiers de mon régiment. Dès lors, je pus reprendre le genre de vie qui m'avait rendu le séjour de Vérone si agréable.

Dans les premiers jours de mon arrivée, j'allai à un concert d'amateurs donné par la *nobilita*. J'y trouvai une femme dont j'avais précédemment remarqué la taille élégante et la jolie tournure. Elle s'aperçut de l'attention que je lui consacrais et ses regards répondirent aux miens de la façon la plus expressive. Le lendemain, au spectacle, elle reçut avec empressement un billet que je lui glissai et le rendez-vous que je lui demandais ne se fit pas attendre longtemps. Je la vis plusieurs fois chez elle pendant l'absence du mari. Puis, pour plus de commodité, nos entrevues eurent lieu dans la maison d'une de ses amies. Elle était jeune, et sans être fort belle, elle

avait une physionomie agréable et surtout une grâce et une volupté qui la rendaient charmante dans le tête à tête. Cette liaison, à laquelle je n'attachais pas un grand intérêt, dura jusqu'à mon départ de Vérone, sans altérer en rien l'amour que j'avais pour Minerva. Elle eut bien quelques soupçons; mais un mot de moi la ramenait. Que de mensonges de ce genre j'ai eu à me reprocher avec elle!

Elle me parlait souvent de mariage et ses instances devinrent plus vives lorsque sa sœur Fanny, quelque temps après mon retour, épousa le jeune chirurgien. Que de fois, au milieu de ses enivrantes caresses, je fus près d'en faire la promesse! Elle eût été sacrée pour moi; mais l'idée d'un engagement éternel, la disproportion de nos âges et la vie errante que je voyais se dérouler devant moi me rendaient le courage de résister ou du moins de ne lui donner que des espérances vagues dont elle se contentait. Toutefois mon amour était si vif et j'avais tant de preuves du sien, que j'aurais fini par céder. Il me semblait d'ailleurs impossible de différer longtemps encore. La réputation de Minerva, son avenir exigeaient une prompte détermination, et souvent je fus réveillé en sursaut par cette idée d'un prochain mariage et des terribles devoirs que j'allais m'imposer.

La campagne de Russie, pour laquelle je reçus au mois de février 1812 mes lettres de service, fit cesser mon embarras et mes hésitations. Songer à me marier au moment de partir était une folie dont Minerva convenait elle-même. Notre union fut donc ajournée, et je prévoyais que c'était pour toujours; serais-je heureux aujourd'hui si je l'avais épousée, je ne le pense pas. Elle-même le serait-elle? J'aurais certainement fait mes efforts pour cela; mais aurais-je réussi? En tout cas le mariage qu'elle a contracté à Vérone avec le comte Verita est heureux. Tout est donc pour le mieux.

Après le départ du général Faure de Gière, j'avais pris son logement dans la casa Pelegrini, un des plus beaux hôtels de Vérone. La maison de Minerva en était voisine et de mon balcon je voyais ses fenêtres où elle se montrait chaque fois que je paraissais à la mienne. Ce voisinage avait un inconvénient, c'est qu'elle voyait toutes les personnes qui entraient chez moi, et cela me gênait souvent.

A la suite de mon appartement, il y avait d'autres salons qui n'étaient pas occupés. Ces salons, de plain-pied avec mon appartement, furent choisis pour donner plusieurs bals de souscription qui furent très brillants, et à la faveur du tumulte de la danse, je pus quelquefois introduire Minerva dans ma chambre Une fois même elle y vint, accompagnée de deux jeunes amies presque aussi jolies qu'elle. Je les vois encore, dans leur inquiète curiosité, entrer chez moi en tremblant d'être aperçues, rire comme de petites folles après être entrées et me payer leur bienvenue par deux baisers bien appliqués.

Cet hiver, le dernier que je passai à Vérone, fut très gai. J'allai à nombre de bals dans différentes sociétés, et à plusieurs grandes réunions chez le préfet, homme d'esprit et de talent dont la femme était extrêmement jolie. Dans une de ces fêtes je fis connaissance d'une jeune et jolie Allemande, femme du comte Labbia, noble vénitien, vieux et riche; elle était aimable et parlait fort bien français.

Pendant qu'on se livrait ainsi à la joie, tout se préparait à la guerre. Cet hiver que le plaisir avait rempli, un autre devait le suivre dont chaque jour serait marqué par de nouveaux désastres. J'étais loin d'entrevoir un si sombre avenir et, je m'enivrais des jouissances de tout genre qui s'offraient à moi; tout me souriait, le bonheur était partout et, dans la campagne qui allait s'ouvrir, je ne voyais que des succès et des plaisirs.

Les cinq mois qui s'écoulèrent jusqu'à mon départ de Vérone furent les derniers où je goûtai cette vraie et profonde félicité qui n'appartient qu'à la jeunesse. En 1811, malgré mes trente-huit ans, j'étais encore jeune par mes goûts, mes idées et aussi par mon physique. L'hiver suivant, vingt ans de plus semblaient avoir passé sur ma tête, blanchi mes cheveux et changé mes goûts. Une défiance extrême de moi-même augmenta ma timidité naturelle, la crainte d'être ridicule me fit prendre et quelquefois afficher les goûts d'un âge plus avancé. Mais, si les plaisirs ont perdu pour moi de leur vivacité et de leur entraînement, j'ai trouvé un bonheur plus solide dans le genre de vie que je me suis fait, et j'ai pu me convaincre que pour être heureux en dépit des années, il ne faut qu'avoir l'esprit de son âge, savoir se suffire et s'occuper.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 1

CHAPITRE PREMIER

L'ÉCOLE DE CHALONS

(1792)

Les frères et la sœur de Griois. — Dénonciation involontaire. — Dom Rousseau et dom Sterque. — L'abbé Baverel. — Le collège de Besançon. — Droz. — L'abbé Fillon. — Une première bonne fortune. — Mme Saint-Ange. — La classe de logique. — L'abbé Marlet. — Friper la messe. — Joyeuses sociétés. — Les belles de Besançon. — La garde nationale. — L'autel de la patrie. — Départ pour Châlons. — Tardy de Montravel. — Voyage à Reims. — L'examen. — L'Ecole. — L'émigration. — Manifestation aristocratique. — Paris. — Le Grand-Opéra. — Les volontaires. — Massacres de septembre. — Grenoble. — Le 4e régiment d'artillerie. — Soirées et bals. — Familles parlementaires. — Lalance. — Muiron. — Desvaux 1

CHAPITRE II

L'ARMÉE DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

(1793-1795)

Perpignan. — Costumes. — Dévotion. — La procession des Flagellants. — Le capitaine Duroz. — Le colonel Magdaillan. — Marguerite Beringo. — L'invasion. — Affaire de Céret (17 avril 1793). — Fuite des Français. — Dagobert. — Bataille du Mas-Deu (19 mai 1793). — Renforts. — Darancey. — La Salette. — La Martillière. — Le colonel Berthier. — Maladie. — Détresse de l'armée. — Le lieutenant Martin. — La batterie du Mas de la Paille. — Tirailleries. — Indiscipline des canonniers. — Assignat de quatre cents livres avalé par un cheval. — Signature de l'auteur. — Explosion d'un caisson. — Mazade. — Nouvelle maladie. —

Les capitaines Beaumaretz et Desvaux. — Peyrestortes. — Mariage de Milhaud et de Mlle Lignières. — Exaltation républicaine. — La déesse Raison. — La femme du bourreau. — Le général Peyron. — Le médecin Roussillon. — Victoire du Boulou (30 avril et 1er mai 1794). — Griois aide de camp de La Martillière. — Excursion à Saint-Laurent de la Mouga. — Le général Mirabel. — Le fort Saint-Elme. — Duretés de La Martillière. — Griois malade pour la troisième fois. — Retour à l'armée. — Les domestiques de Griois. — Entretien avec Dugommier. — Une course terrible. — La bataille de la Montagne-Noire (17 novembre 1794). — Mort de Dugommier. — Griois quitte La Martillière. — Siège de Roses. — Le colonel Salva. — Le quartier général. — Le Bouton de Roses. — Prise de la ville. — Explosion d'un magasin de poudre. — Griois derechef malade. — Horribles ambulances. — Griois transporté à Perpignan. — Fièvre et gale. — Rentrée au camp. — Les assignats. — Paix avec l'Espagne. — Congé..... 30

CHAPITRE III

BESANÇON ET PARIS

(1795-1800)

Retour à Besançon (novembre 1795). — M. Dubard. — Vieilles et nouvelles amitiés. — Le café du 9 Thermidor. — Vie joyeuse et folle. — Voyage aux eaux (juillet 1796). — Les bains de Luxeuil. — Griois donne sa démission que le Directoire accepte (6 mars 1797). — Pertes de jeu. — Regrets. — Griois employé comme caissier dans les bureaux de son père. — Départ du père et du fils pour Paris. — Mme de Vaudey. — Le Palais-Royal et les banques. — Mort de Mme Griois. — Mme Girod de Vienney. — Voyage à Besançon. — Funeste martingale. — Nouvelle demande pour rentrer au service. — Griois remplace son ami Duménil comme surnuméraire à la Trésorerie. — Retour de Bonaparte. — Dîner des anciens élèves de l'Ecole de Châlons. — Griois revoit Marmont et Duroc. — Le général Verrières. — Pétition apostillée par Marmont. — Griois rétabli capitaine en second à la suite du 4e régiment d'artillerie et employé à l'état-major de l'armée de réserve (2 mai 1800)..... 99

CHAPITRE IV

A L'ARMÉE DE RÉSERVE

(1800-1801)

Genève. — Saint-Pierre. — Le colonel Allix. — L'hospice du Saint-Bernard. — Les paysans du Valais. — Transport de l'artillerie. — Etroubles. — Aoste. — Une alerte. — Ivrée. — Les lucioles. — Le

fort de Bard. — Santhia, Verceil, Novare. — Les galanteries du général Debelle. — Entrée de Bonaparte à Milan après Marengo. — Griois parle au Premier Consul. — Tortone. — Marmont et Mossel. — Français et Autrichiens. — La branche de laurier. — Turin. — Soult. — Les dames turinoises. — Voyage à Briançon. — Querelle avec le maire Chancel. — Griois emprisonné. — Brasseur. — Pavie. — Les filles de l'avocat Coscia. — Dîner à Belgiojoso. — Fête à Lodi. — Excursion à Crémone. — Soncino. — Conversation italienne. — Les nouvelles de Casti. — Séjour à Milan. — Pertes de jeu. — La Scala. — Vallegg'o. — Passage du Mincio. — Reddition de Vérone. — Attaque des châteaux. — Reconnaissance de nuit. — Capitulation des châteaux. — Padoue. — Vicence. — Retour à Turin. — Demarçay. — Mme Ghioni. — Tentative de meurtre. — Congé..... 118

CHAPITRE V

BREST ET GRENOBLE

(1801-1804)

Départ de Turin. — Les roues d'Aboville. — Le Mont-Cenis. — Lanslebourg, — Avallon. — Le mariage d'Allix. — Séjour à Paris, — Brest. — Le colonel Villaret-Joyeuse. — Le capitaine Du veauroux. — Les ivrognes de Brest. — Théâtre. — Jeu. — Bernadotte. — Dîner à bord d'un vaisseau. — Tempête. — Retour périlleux. — Griois embarqué sur le *Mont-Blanc*. — Le capitaine Magon. — La paix avec l'Angleterre. — Arrivée du capitaine Gaudenard. — Griois envoyé à Grenoble. — Les diligences et « l'armée impériale ». — Grenoble. — Derivaux. — Darancey. — Ferveur dit Mitraille. — Sappel. — Daclin, Petit du Chastenay, Verrier, Picquet, Julien. — Séjour à Chambéry. — Les Charmettes et Rousseau. — Godart. — Griois et Derivaux aux arrêts. — Excursion à la Grande-Chartreuse. — Le colonel Buchet. — Congé de semestre. — Le colonel Ruty..... 149

CHAPITRE VI

L'ILE D'ELBE

(1803)

Ordre de partir pour la Corse, puis pour l'île d'Elbe. — Valence. — Orange. — Marseille. — Toulon. — La *Thémis*. — Porto-Ferrajo. — Le chef de bataillon Le Noury. — Le fort de Longone. — Description de l'île. — Ses productions. — Ses mines. — Pierre d'aimant. — Fortifications. — Ermitage. — Mode d'existence. — Bains. — Une jeune voisine. — Le capitaine Bourges et sa famille. — Le général Rusca. — Le général Alméras. — Le général Lemaire.

— Griois nommé chef de bataillon (22 juin 1803). — Dîner d'adieux. — Départ. — Mauvaise traversée. — Livourne. — Le café des Grecs. — Legriel et Donop. — Le ghetto..... 167

CHAPITRE VII

PLAISANCE

(1803-1805)

Florence. — Le palais ducal. — La parade. — Le palais Pitti. — Les églises. — Un baptême. — La galerie de tableaux. — La Vénus de Médicis. — Spectacles. — Les Cascines. — Covigliajo. — Bologne. — Simon de Faultrier. — Saint-Vincent. — D'Anthouard. — Degoutin. — Prost. — Demanelle. — Voyage à Milan. — Griois promu major (6 décembre 1803). — Courier. — Duchand. — Aventure digne des roués de la Régence. — Voyage à Reggio, avec Noël, pour entendre Marchesi. — Fêtes à Milan (juin 1804). — Le pape Pie VII à Plaisance. — Moreau de Saint-Méry. — Le grand carnaval de Milan (février 1805). — Napoléon à Plaisance (27-29 juin 1805). — Explosion du magasin à poudre (18 juillet 1805). — Speiser. — Monmoulin. — Caldiero. — Mort du colonel Demanelle. — Le chirurgien Rivière. — Griois envoyé à l'armée d'Italie comme chef d'état-major du général Dulauloy. — Plaisance, ses édifices. — La noblesse. — Le sigisbéisme. — Dévotion et désordre. — Assassinats. — Un miracle. — Spectacles. — Carnaval. — Facilité des mœurs. — Jalousie. — Aventure d'amour. Le comte Mandelli. — Fonctions et processions. — Morale accommodante des prêtres. — Dîner chez les Capucins..... 183

CHAPITRE VIII

NAPLES

(1805-1806)

Bozzolo. — Vicence. — L'adjudant-commandant Chavardès. — Castelfranco. — Conegliano. — Pordenone. — Lacombe Saint-Michel et Dulauloy. — Gorizia. — Seras. — Mouton. — Adelsberg. — Trieste. — Le négociant Weber. — Départ pour l'armée de Naples. — Excursion à Venise. — Joie des habitants à la vue de l'uniforme français. — Ferrare. — Pesaro. — Jesi. — La note du majordome. — Fabriano. — Nocera. — La comtesse Olivieri. — Foligno. — Spolète. — Martique. — Otricoli. — Rome. — Le premier gite. — Casa Bernini. — La course des chevaux barbes. — Frascati. — Prost. — Velletri. — Terracine. — Les Marais-Pontins. — Les oies sauvages. — Le coupe-gorge des Tre Ponti. — Contrebandiers. — Fondi. — Itri et Fra Diavolo. — Sessa. — Naples. — Couvent des Chartreux. — La vie napolitaine. — Ascension du Vésuve. — L'ermite. — La descente. — Portici. — Herculanum. 244

CHAPITRE IX

LA CALABRE

(1806-1808)

Le corps d'armée du général Reynier. — Eboli. — Paola. — Sala. — Lagonegro. — Castelluccio. — Le Campo Tenese. — Castrovillari et Tarsia. — Cosenza. — Nicastro. — Le Pizzo. — Mileto et Seminara. — Gallico. — Reggio. — Observations sur la Calabre. — Aspect. — Forêts. — Troupeaux. — Chevaux. — Insalubrité. — Volcans. — Le tremblement de terre de 1783. — Population. — Fatalisme. — Batteries de côte. — Scilla. — La pêche de la spada. — Bagnara. — Visite du roi Joseph (17 avril 1806). — Palmi. — Le « flagello ». — La Fête-Dieu. — Serpents. — Bataille de Sainte-Euphémie (4 juillet 1806). — Défaite complète. — Marcellinara. — Cutro. — Cotrone. — Catanzaro. — Strongoli. — Désordres. — Ciro. — Cariati. — Rossano. — Corigliano. — Un couvent de religieuses. — Incendie de la ville. — Cassano. — Jonction avec Masséna. — Retour offensif. — Cosenza et Nicastro. — Monteleone. — Inaction de Masséna. — Sa maîtresse, Mme Leberton. — Griois renvoyé à son régiment. — D'Aguesseau. — Lagonegro. — Naples. — Audience du roi Joseph. — Sainte-Marie de Capoue. — Siège d'Amantea. — Dix mois à Aversa. — Dîner chez le roi Joseph. — Départ pour Mantoue. — Prisonniers à escorter. — Gaëte. — Révolte des prisonniers. — Malles perdues. — Excursion à Rome. — Cascade de Terni. — Nouvelle insurrection des prisonniers. — Tolentino. — Sang-froid des Italiens. — Loreto. — La basilique. — Ancône. — Modène. — Mantoue. — Villafranca. — Vérone..... 285

CHAPITRE X

VÉRONE

(1809-1812)

Faure de Gière. — Garnison de Vérone. — Le dernier vendredi du carnaval. — Sorbier. — Minerva Venturi. — Les eaux d'Abano. Souham. — Bisson. — Teste. — La Salinière. — Voyage à Venise. — Guerre d'Autriche. — Vienne. — Italiennes et Allemandes. — Les revues de Schœnbrunn. — Activité de l'empereur. — La langue allemande. — Bals et spectacles. — Blockhaus. — Séjour à Villach. — Départ pour le Tyrol. — Lienz. — Affaire du 3 décembre 1809. — La Sainte-Barbe. — Retour à Villach et à Vérone. — La villa des Venturi à Monteforte. — Botzen. — Baraguey d'Hilliers. — Maurice de Lucchesini. — Dumolard. — La maison du comte Graff. — La comtesse Graff. — André Hofer. — Visite de Griois à Hofer prisonnier. — Nouveau retour à Vérone. — Changement

de logis. — Genre de vie. — Ordre de départ pour Auxonne (20 septembre 1810). — Adieux à Minerva. — Arona. — Les îles Borromées. — Le Simplon. — Brigue. — Auxonne, la plus détestable garnison de France. — Congé à Paris (février-avril 1811). — Naissance du roi de Rome. — Fête donnée à Auxonne. — Griois colonel du 4e régiment d'artillerie à cheval (23 juin 1811). — Retour à Vérone. — Voyage. — Le lac Majeur. — Milan. — D'Anthouard. — Norguet. — Minerva. — Infidélités de Griois. — Idées de mariage. — Plaisirs de l'hiver 366

TABLE DES MATIÈRES 425

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

RUE GARANCIÈRE, 8

A LA MÊME LIBRAIRIE

Mémoires du général baron de Marbot.

Tome I. *Gênes, Austerlitz, Eylau.* 46e éd. Un vol. in-8° avec portrait. Prix . . . . . 7 fr. 50

Tome II : *Madrid, Essling, Torrès-Védras.* 45e édition. Un vol. in-8° avec portrait. . . . . 7 fr. 50

Tome III. *Polotsk, la Bérésina, Leipzig, Waterloo.* 45e édition. Un vol. in-8° avec héliogravure et fac-similés . . . . . 7 fr. 50

Mémoires du général baron Thiébault, publiés sous les auspices de sa fille, Mlle Claire Thiébault, d'après le manuscrit original, par Fernand Calmettes. Tome I. (1769-1795). — Tome II. (1795-1799). — Tome III. (1799-1806). — Tome IV. (1806-1813). — Tome V. (1813-1820). 9e édit. Cinq vol. in-8°. Prix de chaque volume. . . . 7 fr. 50

Récits de guerre et de foyer. **Le Maréchal Oudinot, duc de Reggio,** d'après les Souvenirs inédits de la maréchale, par Gaston Stiegler. Préface de M. le marquis Costa de Beauregard. 9e édition. Un vol. in-8° avec deux portraits. . . . . 7 fr. 50

Murat lieutenant de l'Empereur en Espagne (1808), d'après sa correspondance inédite et des documents originaux. 2e édition. Un volume in-8° avec un portrait en héliogravure et deux fac-similés d'autographes. . . . . 7 fr. 50

(Couronné par l'Académie française, prix Thiers.)

Mémoires militaires de Joseph Grabowski, officier à l'état-major impérial de Napoléon Ier (1812-1813-1814), publiés par M. Waclaw Gasiorowski; traduits du polonais par MM. Jan V. Chelminski et le commandant A. Malibran. 2e édition. Un volume in-16 avec un portrait . . . . . 3 fr. 50

Mémoires sur les guerres de Napoléon (1806-1813), par le général Désiré Chlapowski, publiés par ses fils. Traduits par MM. Jan V. Chelminski et le commandant A. Malibran. Un vol in-16 . . 3 fr. 50

Souvenirs du maréchal Macdonald, duc de Tarente, avec une introduction par Camille Rousset, de l'Académie française. Ouvrage orné de deux portraits d'après David et d'après Gérard. 7e édition. Un vol. in-8° . . . . . 7 fr. 50

Correspondance du maréchal Davout, prince d'Eckmühl. Ses commandements, son ministère (1801-1815), avec introduction et notes par Ch. de Mazade, de l'Académie française. Quatre volumes in-8° . . . . . 30 fr.

Journal des campagnes du baron Percy, chirurgien en chef de la Grande Armée (1754-1825), publié d'après les manuscrits inédits avec une Introduction par M. Émile Longin. 3e édition. Un vol. in-8°, avec un portrait et un fac-similé . . . . . 7 fr. 50

Mémoires du colonel Combe sur les campagnes de Russie 1812, de Saxe 1813, de France 1814 et 1815. Nouvelle édition. Un volume in-18. . . . . 3 fr. 50

Histoire militaire de Masséna. **Le Siège de Gênes. 1800. La Guerre dans l'Apennin. Journal du blocus. Les Opérations de Suchet,** par Edouard Gachot. Un vol. in-8° accompagné de gravures, plans et cartes. . . . . 7 fr. 50

L'Espagne et Napoléon (1804-1809), par Geoffroy de Grandmaison Un vol. in-8° avec une héliogravure . . . . . 7 fr. 50

Napoléon intime, par Arthur-Lévy. 13e édition. Un vol. in-8°. 8 fr

---

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 11625.

Author Criois, Lubin
105345
HF1R.
G8684m
Title Mémoires,1792-1822,Pub.par son petit-neveu.
Vol.1
DATE.
NAME OF BORROWER.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU